



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

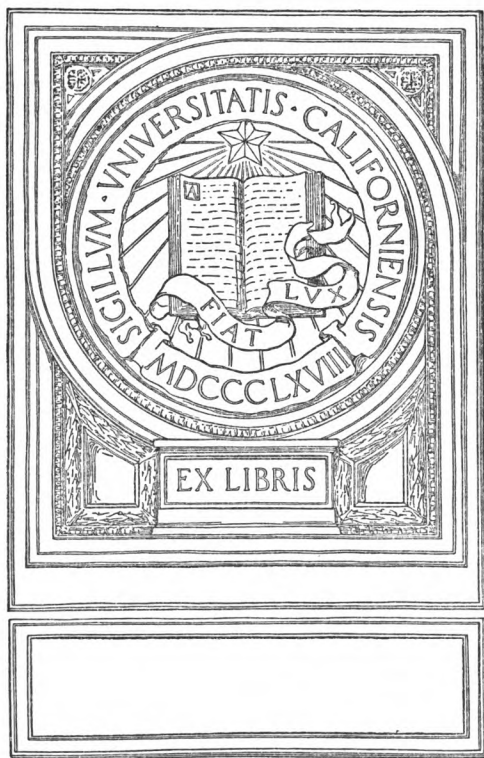
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique



REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
(SUPÉRIEURE ET MOYENNE)
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

de MM. A. Wagener et Ch. Michel

TOME XXXVI

GAND
IMPRIMERIE EUG. VANDERHAEGHEN, RUE DES CHAMPS
—
1893.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME ~~XXXIII.~~ 36

L24
R4
Ser. 2
v. 36

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

	Pages
Société pour le progrès des études philologiques et historiques . . .	1, 149
Les progrès récents de l'histoire grecque	9
Lucien. Jud. Voc. pp. 84-85, par J. KEELHOFF	20
Le codex Bruxellensis (Parcensis) du <i>Pro Caecina</i> de Cicéron, par PAUL THOMAS.	22
Examen critique de la brochure de M. Galand intitulée : " les 600 ex- pressions vicieuses belges recueillies et corrigées „ par ISID. DORY . .	28
L'Expression <i>τέθνηκα τῷ θεῷ τῷ φόβῳ τι</i> ou <i>τινά</i> , par J. KEELHOFF . .	73
Le thème latin, par L. PREUD'HOMME	77
Participe ou adjectif en <i>dus</i> ? par J. DELBŒUF	85
L'université d'Oxford, par G. DUFLOU	96, 257
Pourquoi et comment l'on doit étudier les langues anciennes à l'athénée, par CH. BONNY.	157
Le codex Bruxellensis (Parcensis) du <i>de imperio Cn. Pompei</i> de Cicéron par L. PREUD'HOMME	173
Un nouveau document d'histoire religieuse (312 apr. J.-C.), par A. WAGENER	181
Le réalisme dans Pétrone, par P. THOMAS	225, 316
De la part qui, dans la culture formelle et dans la culture réelle, devrait être attribuée respectivement aux langues anciennes et aux langues modernes, par J. KEELHOFF	241
Strabon A. C. 39, par J. KEELHOFF	275
Deux inscriptions inédites de Cumes, par J. P. WALTZING	278
Des prépositions en grec, par J. DELBŒUF	301
Note sur un passage des actes de S ^t Mâri, par FRANZ CUMONT . .	373
Les premiers vers du premier discours de Médée dans Euripide, par J. DELBŒUF	379
Les langues monosyllabiques, par C. DE HARLEZ.	392

TOME XXXVI.

39

M543042

II.

COMPTES RENDUS.

L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs, par J. P. WALTZING	39, 340
Ulrich von Wilamowitz-Moellendorf. Euripides Hippolytos, griechisch und deutsch, par LÉON PARMENTIER	55
Joseph Weisweiler. Das lateinische participium futuri passivi in seiner Bedeutung und syntaktischen Verwendung, par L. PARMENTIER	65
Gaston Sortais. S. J. Ilios et Iliade, par HENRI FRANCOTTE	68
Aegyptische Urkunden aus den Königlichen Museen zu Berlin, par A. W.	110
Erich Bethé. Thebanische Heldenlieder. Untersuchungen über die Epen des Thebanisch-Argivischen Sagenkreises, par L. PARMENTIER	112
Emile Greyson. L'enseignement public en Belgique. Histoire et exposé de la législation, par V.	114
A. Dutron. Précis de l'histoire du Moyen âge. — Précis de l'histoire Contemporaine, par J. FREDERICHs	116
R. Ellis. Noctes Manilianae sive dissertationes in Astronomica Manilii, accedunt conjecturae in Germanici Aratea. — Paul Thomas, Notes et conjectures sur Manilius, par FRÉDÉRIC PLESSIS	121
W. J. SELLAR. The roman poets of the Augustan age, par FRÉDÉRIC PLESSIS	123
P. L. Muller et Alph. Diegerick. Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas, par H. LONCHAY	128
Ernest Discailles. Charles Rogier (1800-1885), d'après des documents inédits, par PAUL BERGMANS	194
Eugène Bracha. Les bibliographies méthodiques, par PAUL BERGMANS	199
André Lefèvre. Les races et les langues, par L. PARMENTIER	204
L. Armengaud. De viris illustribus urbis Romae, par FRÉD. PLESSIS	207
Holzmüller. Der Kampf um die Schulreform in seinen neuesten Phasen, par H. BLANMAILLAND	209
H. Schiller. Schularbeit und Hausarbeit, par H. BLANMAILLAND	212
Plutarchi Pythici Dialogi tres recensuit Guilhelmus R. Paton, par L. PARMENTIER	281
Edouard Goumy. Les Latins, par PAUL THOMAS	285
Ernest Desjardins. Géographie historique et administrative de la Gaule romaine, par A. W.	286
Muret E. Encyklopädisches englisch-deutsches und deutsch-englisches Wörterbuch, par AUG. GITTÉE	289
Bibliographie de l'histoire de la Belgique, par P. BERGMANS	334
P. Decharme. Euripide et l'esprit de son théâtre, par R. DE BLOCK	346
Dionis Prusaensis quem vocant Chrysostomum quae exstant omnia edidit, apparatu critico instruxit, J. de Arnim, par L. PARMENTIER	417
W. Deecke. Lateinische Schulgrammatik. — W. Deecke, Erläuterungen zur lateinischen Schulgrammatik, par L. PARMENTIER	418
Henri Francotte. L'organisation de la cité athénienne et la réforme de Clisthènes, par J. P. WALTZING	423

III

A. Allmer et P. Dissard, Musée de Lyon. Inscriptions antiques, par	
J. P. WALTZING	425
Jules Roland, Atlas d'histoire, par E. D. S.	428

ACTES OFFICIELS.

Concours général de l'enseignement moyen du 1 ^{er} degré, en 1893 .	357
Nominations	364
VARIA	132, 214, 293, 353, 430
Correspondance	298
PÉRIODIQUES	70, 137, 217, 300, 365, 432
NÉCROLOGIE	72

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 36.

1^{re} Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

*38^e séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles,
le Samedi 23 Avril 1892.*

La séance est ouverte à une heure et demie.

Sont présents : MM. Mesdach de ter Kiele, *président* ; Wagener, *secrétaire-général* ; de Goey, De Moor, Dupont, Dufief, Fredericq, Haag, Hegener, Hubert, Lonchay, Moureau, Peltier, Thomas et Vercoullie.

M. Hallet s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

M. Wagener dit que, pour l'un des concours ouverts par la société, il a reçu une édition du *Pro lege Manilia* de Cicéron par M. Gelders, professeur à l'athénée de Bruges, qui demande à être reçu membre. Le concours doit rester ouvert pendant deux ans. A l'expiration du délai, une commission de trois membres fera l'office de jury.

L'assemblée désigne à l'avance MM. Wagener, Peltier et De Moor, qui acceptent de faire partie de cette commission.

L'assemblée admet, à l'unanimité, M. Gelders au nombre des membres de la Société.

M. Vercoullie expose ses idées sur les rapports entre la grammaire et la logique, à propos de l'ouvrage intitulé : *Rapporturile intrre gramatica si logica* de M. Lazar Sainému.

MM. de Goey, Hegener et Thomas présentent quelques observations.

M. Dufief fait une lecture sur l'enseignement supérieur de la géographie en Belgique.

Il s'ensuit une discussion à laquelle MM. Peltier, Wagener, Fredericq, Thomas et Dufief prennent part.

M. de Goey fait une lecture sur la littérature anglaise autonome en Océanie. Cette lecture donne lieu à un échange d'observations entre l'auteur et M. Fredericq.

M. Wagener traite de la préparation des professeurs de l'enseignement moyen en Prusse d'après le rescrit ministériel du 15 mars 1890.

MM. Peltier, Wagener, De Moor et de Goey échangent des observations à la suite de cette communication.

La séance est levée à 5 heures.

*39^e séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles,
le Samedi 26 Décembre 1892.*

La séance est ouverte à une heure et demie

Sont présents : MM. Mesdach de ter Kiele, *président*; Wagener, *secrétaire-général*; Alexandre, de Goey, De Moor, Dupont, Dufief, Gillet, Hegener, Lonchay, Magin, Peltier, Pirenne, Thomas et Wittmann.

Le procès-verbal de la dernière séance, lu par M. Wagener en l'absence de M. P. Fredericq, empêché, est approuvé.

MM. Schoofs, professeur à l'athénée de Tongres, et Frederichs, professeur à l'athénée d'Ostende, sont présentés comme membres et adoptés à l'unanimité.

M. Frederichs, immédiatement introduit, remplit les fonctions de secrétaire-adjoint.

M. Wagener communique à l'assemblée le compte annuel dressé par M. Gilles, trésorier, qui, ne pouvant se rendre à la séance, a prié M. Alexandre de transmettre ce compte au bureau.

Il résulte de la lecture de ce document que la société dispose, à la date du 26 décembre 1892, d'un boni de fr. 3162.

Il reste à encaisser les cotisations de 1892 et à déduire, d'autre part, les dépenses pour lectures et frais divers.

Le compte dressé par M. Gilles est approuvé.

Celui-ci prie la société d'agréer sa démission en qualité de

trésorier, ses nombreuses occupations ne lui permettant pas de continuer à remplir ces fonctions.

M. Wagener rend hommage au zèle et au dévouement dont M. Gilles a constamment fait preuve dans l'exercice du mandat délicat dont il était investi (Approbation).

M. Dufief veut bien se charger de recueillir sa succession. Il est nommé trésorier par acclamation.

M. Pirenne développe ensuite la proposition qu'il a fait mettre à l'ordre du jour et qu'il a formulée de la manière suivante :

“ Il est désirable de ne recruter à l'avenir le personnel des Archives et des Bibliothèques que parmi les personnes porteurs du titre de docteur en philosophie et lettres, et spécialement, en ce qui concerne les Archives, du titre de docteur en philosophie pour les sciences historiques „

M. Pirenne n'entend pas critiquer le recrutement du personnel des Archives et des Bibliothèques tel qu'il s'est fait précédemment, mais il constate que jusqu'ici, en Belgique, on ne disposait guère de jeunes gens spécialement préparés à cette fin, tandis qu'en France, l'Ecole des Chartes, en Allemagne, les universités forment depuis longtemps les futurs bibliothécaires et archivistes.

La nouvelle loi sur l'enseignement supérieur, en spécialisant les doctorats en philosophie, en créant notamment le doctorat en histoire, qui permet aux élèves d'étudier d'une façon pratique et approfondie la paléographie et la diplomatique, a rendu désormais possible le recrutement du personnel des Archives et de Bibliothèques dans des conditions à la fois rationnelles et normales.

M. Pirenne fait valoir que sa proposition présente un double avantage. Outre qu'elle assurerait le recrutement judicieux de ce personnel, elle ouvrirait une nouvelle carrière aux docteurs en philosophie et spécialement aux docteurs en histoire, dont les aptitudes ne sont guère utilisées à l'heure actuelle que dans l'enseignement moyen.

Les neuf dépôts d'archives de l'Etat, dont chacun donne lieu en moyenne à la collation de trois emplois, constitueraient pour les docteurs en histoire un placement à tous égards avantageux. Pour ce qui concerne les bibliothèques, on pour-

rait y admettre les différentes catégories de docteurs en philosophie et lettres ; les docteurs en philosophie proprement dite, en philologie classique, romane ou germanique pourraient y rendre autant de services que les docteurs en histoire.

Il serait toutefois entendu que les postulants devraient se soumettre à un stage, pour leur permettre d'acquérir la pratique nécessaire ; c'est ce qui se fait en Allemagne. Le stage serait suivi d'un concours.

Un simple arrêté ministériel suffirait pour donner à cette proposition la suite qu'elle comporte.

M. de Goey fait remarquer que les services à rendre aux travailleurs par les bibliothécaires seraient moins absorbants si l'on avait sous la main de bons catalogues, à la fois méthodiques et alphabétiques.

M. Lonchay répond qu'il est difficile d'avoir de tels catalogues constamment tenus au courant et que les travailleurs doivent presque tous être guidés par les bibliothécaires qui, lorsqu'ils sont à la hauteur de leurs fonctions, constituent de véritables catalogues vivants.

M. Wagener demande si, dans la pensée de M. Pirenne, le stage ne s'appliquerait qu'aux futurs bibliothécaires. Ne serait-il pas bon de l'imposer également aux futurs archivistes ?

M. Pirenne répond que telle est assurément la portée de sa proposition.

Les places d'archiviste et de bibliothécaire devraient être désormais conférées au concours, comme c'est actuellement le cas pour les ingénieurs des chemins de fer et des télégraphes.

A la demande de M. Wagener, M. Pirenne se charge de préparer un projet de lettre à adresser à M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique.

M. Peltier voudrait même que le système du concours fût appliqué aux fonctionnaires actuels qui désirent monter en grade.

La proposition de M. Pirenne est adoptée et une lettre en ce sens sera envoyée par les soins du bureau à M. le Ministre.

M. Lonchay donne lecture d'une étude fort intéressante sur la signification qu'il convient de donner aux mots *gente de*

finanzas que l'on trouve dans les vers suivants de Caldéron (Le siège de Breda, acte I, scène I) :

- " De ejercitos del Rey solo son treinta
- " Y cuatro mil seiscientos y noventa
- " Los del pais que llaman *escoridos*,
- " Son dos mil de felices esperanzas;
- " Y seis mil y ochocientos prevenidos,
- " De los que llaman *gente de finanzas*.

M. Lonchay estime qu'il ne faut entendre par là ni des intendants, ni des mercenaires. Cette expression est opposée, ici comme ailleurs, au mot *ejercito*, qui désigne l'armée du Roi Catholique. Pour lui *gente de finanzas* s'applique aux troupes soldées par le Conseil des finances des Pays-Bas (*consejo de finanzas* ou *finanzas* tout court). Cette conjecture est corroborée par l'existence à Bruxelles, sous le régime espagnol, de deux caisses militaires et de deux comptabilités différentes : les pièces des agents comptables des troupes espagnoles se trouvent actuellement à Simancas, celles des troupes payées par les Belges aux archives générales du Royaume à Bruxelles.

Après une discussion à laquelle prennent part MM. Hegener, de Goey, Thomas et Lonchay, et qui porte notamment sur la valeur des mots *finanzas* et *escoridos* (qui signifie dans le passage en question *les soldats recrutés* et non *des troupes d'élite*) l'assemblée se rallie aux conclusions de M. Lonchay.

M. Wagener aborde ensuite l'examen de la question suivante : Convient-il de faire faire à *domicile* aux élèves des classes supérieures de nos athénées et collèges, des traductions en français ou en flamand des auteurs grecs et latins? Dans l'affirmative quelles sont les règles à suivre pour que ces traductions soient fructueuses?

M. Wagener, qui a posé cette question, déclare qu'elle lui a été suggérée par le discours prononcé par M. Keelhoff, lors de la distribution des récompenses aux lauréats du concours général. (V. *Revue de l'Instr. publ.*, t. XXXV, p. 382 et suiv.).

M. Wagener estime, contrairement à l'opinion de M. Keelhoff, que la version dans les classes supérieures de l'enseignement moyen constitue un exercice très fructueux et même indispensable. Il invoque à l'appui de sa thèse les principaux arguments qu'il a déjà fait valoir dans la *Revue* (p. 387 et

suiv.). Mais il se demande s'il convient d'approfondir la question en l'absence de M. Keelhoff, retenu chez lui par suite de maladie.

M. Gillet croit que l'on pourrait continuer la discussion, sauf à ne pas conclure, et à la reprendre lors de la prochaine réunion de la Société. M. Keelhoff aurait ainsi l'occasion de répondre en détail aux objections formulées contre son système.

M. Hegener fait remarquer que d'après M. Keelhoff le temps consacré à l'enseignement du latin est trop restreint pour qu'on en puisse distraire une partie en vue d'un exercice de style en français ou en flamand, tandis qu'on pourrait faire servir à cet exercice le cours d'allemand ou d'anglais. Or, dit M. Hegener, douze heures par semaine sont consacrées au latin et deux heures seulement à l'allemand. La thèse de M. Keelhoff n'est donc pas soutenable.

M. de Goey voudrait que dans la prochaine séance de la Société on mit en discussion l'ensemble des réformes préconisées dans le discours de M. Keelhoff.

M. Gillet estime que M. Wagener a réfuté d'une façon péremptoire l'opinion de M. Keelhoff sur la version écrite. Il désire ajouter quelques mots concernant les *moyens pratiques* proposés par M. Keelhoff pour réaliser son idéal.

On lit, page 406, T. XXXV de la *Revue de l'Instruction publique*, le programme suivant pour la 7^e latine :

“ Morphologie, syntaxe, composition et dérivation „, c'est-à-dire, en enseignement régulier, toute la grammaire latine, une des plus difficiles que l'on connaisse.

Le conseil de perfectionnement assigne comme programme à la 7^e “ les déclinaisons et conjugaisons *régulières*, les règles générales d'accord et l'emploi des principaux cas „.

Le programme du conseil de perfectionnement est le maximum de ce qu'un professeur intelligent et zélé peut mettre dans la tête des enfants de la 7^e. Celui de M. Keelhoff est une impossibilité absolue. Les citations et les utopies, en cette matière, ne peuvent prévaloir contre l'expérience. M. Gillet a été professeur de 7^e dans sa jeunesse; il a fait le cours de latin en 7^e, étant préfet des études; il a vu à l'œuvre des hommes de talent. Il pense avoir sur ce sujet plus d'expé-

rience que M. Keelhoff, qui n'a jamais enseigné à des enfants. Il se permet de lui dire que son programme de 7^e latine est une utopie, un système bâti de toutes pièces dans le silence du cabinet.

Le 1^{er} moyen proposé par M. Keelhoff pour réaliser son idéal ne résiste donc pas à un examen sérieux.

Voici le second : " les *exercices* se feront exclusivement à l'aide du vocabulaire du livre I de César „.

Le pensum grammatical, si réduit qu'on le suppose, sera, on l'a vu, beaucoup trop lourd. Les *exercices* proposés le rendront inintelligible. En effet, sur quoi roule le vocabulaire de César ? Sur la politique, la tactique militaire, la géographie, l'ethnographie et autres notions analogues.

Que M. Keelhoff aille pendant quelques semaines en 7^e latine faire comprendre aux enfants le manuel d'histoire *écrit pour eux*. Il trouvera là un vocabulaire en *langue maternelle*, roulant sur des sujets analogues à ceux traités par César. Il verra par cette petite expérience la somme de travail, de patience et d'adresse qu'il faut pour faire comprendre aux débutants ce vocabulaire *en français*, et bien certainement il renoncera dès lors à l'idée qu'il a de fixer les principes grammaticaux du latin dans les jeunes esprits, à l'aide d'un matériel d'exercices aussi rébarbatif que difficile et peu approprié au caractère des enfants.

M. Thomas se déclare, comme M. Wagener, grand partisan de la version écrite. Il estime que M. Keelhoff s'est laissé éblouir par l'autorité des hommes d'école allemands. La pédagogie allemande est excellente pour les Allemands ; mais il ne faut pas, à la légère, transplanter dans un pays ce qui convient à un autre. M. Bréal lui-même a versé dans cette erreur. Notre système d'éducation doit être national ; il doit répondre à nos besoins, contribuer à développer nos qualités et à corriger nos défauts. Or, l'un des grands défauts de l'esprit belge, c'est l'imperfection et la barbarie de l'élocution. Très peu de personnes, dans notre pays, savent bien parler et bien écrire. On parle mal surtout parce qu'on écrit mal, et on écrit mal parce qu'on ne s'exerce pas assez à écrire ; le mot de Quintilien est vrai : *stylus optimus dicendi magister*. La version écrite est incontestablement un des meilleurs exercices de

style qu'il y ait au monde. Ce point a été suffisamment développé par M. Wagener. Attachons donc une grande importance à la version écrite. Ne donnons pas à traduire aux élèves des passages qui sont au-dessus de leurs forces — cet abus, commun en France, a jeté du discrédit sur un genre de travail par lui-même excellent et salulaire — mais donnons leur, en dehors même des auteurs expliqués, des morceaux brillants, intéressants, et exigeons qu'ils luttent de leur mieux avec l'original. Il est possible que les Allemands ne trouvent pas dans la version écrite un moyen de perfectionner leur langue. Mais nous parlons le français, et non l'allemand; et la langue française, pour être maniée avec aisance, sûreté et précision, exige une discipline spéciale, dont la traduction est un des éléments les plus efficaces. M. Keelhoff invoque l'autorité de M. Max Bonnet, qui cite ce mot de Maurice Hampt : " Ne pas traduire „. Mais outre que M. Bonnet n'admet pas ce précepte sans restriction, il se place plutôt au point de vue du philologue qu'à celui de l'écolier.

A la demande de M. de Goey l'assemblée décide que la question de l'utilité de la version écrite restera à l'ordre du jour.

La séance est levée à 4 heures.

LES PROGRÈS RÉCENTS DE L'HISTOIRE GRECQUE ¹.

Messieurs,

On aime généralement à se figurer que l'histoire grecque nous est bien connue, — je dirais presque trop connue. Depuis quatre siècles tant de personnes l'étudient, ou du moins en parlent, que tout ce qu'elle peut offrir d'intéressant doit aujourd'hui avoir été dit et redit. On peut bien, pense-t-on, s'ingénier encore à retrouver les chansons de gestes dont se compose l'Iliade, discuter une fois de plus la date des représentations de Sophocle ou faire quelque conjecture nouvelle sur un texte maltraité. Mais ce sont là des travaux qui laisseront toujours froids ceux qui n'ont pas eu le bonheur de naître philologues. On pourra aussi, si l'on se sent plus porté vers les spéculations théoriques, épiloguer sur les vices et les vertus de la démocratie athénienne, ou, si l'on a plus de goût pour les descriptions littéraires, refaire la scène pathétique de la mort de Socrate; mais au fond ce sont toujours les mêmes faits, les mêmes personnages, les mêmes actions qui repassent sous nos yeux. La science est faite, la façon de nous la présenter diffère seule par des détails de style et des nuances d'interprétation. — Voilà, me semble-t-il, sur l'histoire grecque l'opinion moyenne des gens qui se piquent d'être bien informés.

Et sans doute, Messieurs, si nous en étions réduits, sous prétexte d'histoire grecque, à raconter la bataille de Salamine ou l'expédition de Sicile, il serait assurément difficile en cette matière d'être tout à fait neuf. Je crains même que depuis Hérodote et Thucydide on n'ait guère fait là dessus que *relata referre*. Mais si par l'histoire de la Grèce il faut entendre la connaissance de ses institutions, de son état moral et social, de ses arts et de sa littérature, de ses sciences et de sa philosophie,

¹ Leçon d'ouverture du cours d'histoire politique de la Grèce, fait à l'Université de Gand par M. le professeur F. Cumont (Novembre 1892).

en un mot la connaissance de l'esprit grec, des œuvres qu'il a produites et des transformations qu'il a subies, alors personne, je pense, ne peut se flatter de connaître l'histoire grecque. Au lieu qu'elle soit définitivement constituée, nous entrevoyons seulement ce qu'elle pourra être un jour ; loin d'être fixée à jamais, elle est encore dans un perpétuel devenir. Il y a quarante ans à peine que George Grote écrivait sur ce sujet son grand ouvrage, qui n'a pas été remplacé jusqu'ici. Si quelqu'un s'avisait aujourd'hui de vouloir le remettre au courant, certes pas un chapitre n'en pourrait rester intact. Quelles influences ont transformé depuis lors notre conception de ces études, quelles découvertes sont venues apporter des éléments nouveaux pour la solution de très vieux problèmes, comment des questions qui semblaient épuisées ont-elles été rajeunies au point de paraître presque nouveau-nées ? Je ne crois pouvoir mieux faire, messieurs, que d'examiner rapidement ces points avec vous, en m'attachant surtout aux causes qui ont modifié l'histoire politique, puisqu'elle doit avant tout faire l'objet de ce cours.

La première de ces causes et la plus éloignée, c'est cette merveilleuse découverte de l'ancien Orient, qui dans le domaine historique restera certainement le titre scientifique le plus brillant du XIX^e siècle. Il y a cent ans on ne s'inquiétait guère de Babylone ou de l'Égypte qu'au point de vue étroit de l'histoire du judaïsme ; on cherchait, sans trop y réussir, à mettre d'accord les renseignements plus ou moins fabuleux des Grecs avec les données de l'Ancien Testament. Béroze et Philon de Byblos étaient un arsenal d'arguments pour les controverses religieuses : *historia ancilla theologiae*. Et pouvait-il en être autrement, Messieurs, tant que les récits bibliques restaient notre guide le plus sûr dans la confusion de ces premiers âges ? Aujourd'hui on lit les hiéroglyphes presque avec la même certitude que les textes grecs ou latins, et le déchiffrement des inscriptions cunéiformes fait tous les jours de nouveaux progrès ; des documents innombrables, bien antérieurs à la rédaction de la Genèse, ont livré leur secret si longtemps impénétrable, et cette révélation a bouleversé toutes les perspectives, élargi tous les horizons. Nous avons appris que, des milliers d'années avant les poèmes homériques, de puissants

empires étaient déjà arrivés au déclin de leur antique civilisation. Nous pouvons dresser la liste de leurs souverains, raconter leurs guerres incessantes, lire leur correspondance diplomatique. Nous connaissons leur système de gouvernement qui, à travers mille vicissitudes politiques, se perpétua presque immuable jusqu'à la conquête romaine; nous pouvons montrer les transformations de leur polythéisme, étudier leurs sciences, apprécier leur art si original, nous initier aux procédés très perfectionnés de leur industrie, suivre les routes commerciales qui, à cette époque reculée, unissaient déjà les populations de l'Asie centrale à celles du bassin de la Méditerranée. Ce fut comme un brouillard qui se lèverait, découvrant derrière les paysages familiers des espaces infinis. Ce coup de théâtre a exercé une influence énorme sur l'histoire grecque : non pas que ces sources lointaines nous aient appris beaucoup de détails nouveaux sur les habitants, quels qu'ils fussent alors, des terres que baigne la mer Egée; — il n'est même pas tout à fait certain que ceux-ci y soient jamais mentionnés — mais notre conception générale du rôle de la race grecque en a été profondément modifiée. Pour la première fois nous la voyons agir dans son milieu, nous savons ce qui exista avant elle, il nous est permis de contempler la toile de fond devant laquelle se déroule le drame hellénique. Il n'est plus possible de supposer aujourd'hui, comme on le faisait complaisamment autrefois, que la Grèce ait tout ou presque tout tiré de son propre fonds. Elle a été pendant longtemps, fort longtemps, à l'école de l'Orient. Les Phéniciens l'initèrent à la civilisation égyptienne, les Hittites et les Lydiens furent, selon toute vraisemblance, les intermédiaires entre l'Assyrie et elle. Pas plus ici qu'ailleurs la nature n'a fait de saut; mais si ce miracle de génération spontanée que l'on se plaisait à imaginer jadis, doit être relégué au rang des chimères, il est à peine moins prodigieux, me semble-t-il, de voir ces misérables tribus, hérétiques des connaissances péniblement amassées par deux grands peuples, se montrer seules capables de les développer et faire faire à l'esprit humain, en quelques siècles, plus de progrès qu'il n'en avait accompli auparavant en des milliers d'années.

Tout ce que les Hellènes ont emprunté à l'Asie, ils

l'ont affiné, épuré, transfiguré. De la déesse sensuelle de Byblos et de Chypre ils ont fait leur gracieuse Aphrodite. Ces rudiments de calcul, cette connaissance empirique des constellations que les navigateurs phéniciens leur apprirent en même temps que l'alphabet devinrent entre leurs mains des sciences complètes : l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie. A la place des enseignements confus et des dogmes flottants des religions orientales, ils mirent de puissants systèmes philosophiques. C'est surtout dans le domaine artistique que l'on peut observer toutes les phases de cette rapide transformation, parce que les documents de pierre et de métal ont mieux résisté que les œuvres de la pensée aux outrages du temps et à l'indifférence dédaigneuse de générations plus avancées. Depuis les figures raides et conventionnelles des poteries archaïques, imitation maladroite de modèles étrangers, jusqu'aux scènes exquises des lécythes athéniens, depuis les grossières idoles ayant à peine figure humaine jusqu'aux cavaliers du Parthénon et à l'Hermès de Praxitèle, nous pouvons suivre pas à pas tous les progrès de cet art asservi, conquérant sa liberté.

Ceci nous conduit à parler d'une autre cause qui a puissamment contribué à la rénovation de l'histoire ancienne : je veux dire les fouilles qui, depuis trois quarts de siècle, se poursuivent avec un succès toujours croissant dans les diverses parties du monde hellénique. Sans doute, Messieurs, l'idée d'aller reprendre à la terre les œuvres d'art qu'elle cache enfouies dans son sein est fort ancienne, et les immenses musées de Rome suffiraient à nous montrer quels trésors des recherches superficielles ont parfois mis au jour. Mais on fouillait sans plan bien arrêté; on entamait le sol un peu au hasard, en se recommandant à la bonne fortune; on enlevait rapidement les marbres et les objets de valeur sur lesquels on avait la chance de mettre la main, puis on allait ailleurs chercher une veine nouvelle. Les terres remuées s'affaissaient bientôt, entraînant sous leur poids les murailles branlantes; les ruines entamées par la pioche des travailleurs, exposées à toutes les intempéries des saisons, ne tardaient pas à s'écrouler, et parfois, pour quelque torse médiocre ou quelque bronze oxydé, des monuments uniques du passé ont été

soustraits à notre curiosité. Ces fouilles destructrices ont fait place à une exploration méthodique. On ne se borne plus à creuser de ci de là une fosse, à ouvrir quelques tranchées étroites. Ce sont des édifices complets, parfois des cités entières que l'on déblaie. On étudie la nature du terrain, on remarque soigneusement la disposition des décombres et ce que contient chacune des couches superposées, on s'enquiert de l'endroit précis où chaque objet a été découvert, on dresse le plan de chaque bâtiment, on mesure ses proportions et l'épaisseur de ses murailles, enfin tout, jusqu'au nombre des trous de scellement et à la moindre monnaie de bronze, est observé, annoté, discuté. Ces minuties paraissent au premier abord superflues : elles peuvent devenir nécessaires. Tel détail, qui semblait infime, a appris l'époque d'un édifice ou sa destination, et si le temps détruira toujours ce qu'il a créé, si nous ne pouvons donner l'éternité à des œuvres périssables, nous aurons du moins, avant leur disparition, acquis la possibilité de les reconstituer tels qu'elles sont, bien plus de les faire renaître tels qu'elles étaient. Cette poussière où se confondent les monuments écroulés et les races évanouies, reste muette devant qui la méprise, mais à celui qui s'en approche avec respect et l'interroge avec amour, elle réserve des récits mystérieux, des révélations surprenantes. Quelques poutres calcinées, quelques mètres cubes de terre glaise n'ont-ils pas fait retrouver cet antique sanctuaire d'Olympie, construction primitive de bois et de briques séchées ?

Je n'ai pas la prétention, Messieurs, de vous apprendre quelles brillantes découvertes ont illustré ces cinquante dernières années ; je ne veux pas vous redire les lieux que les succès retentissants des Schliemann, des Curtius et des Beulé ont rendus célèbres, et je désespère de pouvoir vous montrer comment des trouvailles moins éclatantes, les modestes travaux entrepris à petits frais par des savants obscurs, ont autant peut-être que ces grandes entreprises, contribué au progrès de la science. Une sèche énumération des cités où l'on a fouillé dépasserait déjà les limites de cette leçon. L'affranchissement de la Grèce, la facilité toute nouvelle des communications dans ce pays et en Asie Mineure ont ouvert à l'activité des explorateurs un champ d'action presque

illimité. Gouvernements et particuliers ont rivalisé de zèle et de générosité pour ces coûteuses recherches, et pour les diriger, les écoles étrangères d'Athènes ont formé une légion d'archéologues instruits et expérimentés. Il ne se passe pas de mois aujourd'hui sans qu'une nouvelle expédition aille reconnaître quelque coin ignoré des pays helléniques, étudier quelque antique nécropole, rendre à la lumière quelque monument curieux, et chaque année de campagne est marquée par quelque nouvelle conquête.

Il n'est aucune partie de l'histoire grecque qui ne soit redevable de quelque progrès à ce labeur incessant, mais comme on devait s'y attendre, c'est surtout l'archéologie qui en a largement profité. Dire que notre génération est la première qui ait à peu près connu le développement de l'art grec, est la simple expression de l'exacte vérité. Hissarlik et Mycènes nous ont appris les premiers essais d'ouvriers inhabiles, copiant timidement leurs modèles orientaux. Nous avons trouvé les Grecs de Chypre, invariablement soumis à cette influence asiatique, s'obstiner jusqu'à l'époque de Cimon et même au delà, à reproduire les mêmes formes d'une étrange monotonie. Au contraire, à Samos, à Délos, à Milet, nous avons vu la sculpture s'émanciper peu à peu de cette tutelle étrangère et s'essayer, maladroitement encore, à rendre la nature. Les fouilles de l'Acropole nous ont montré ces artistes de l'Archipel apportant à Athènes leurs procédés et leurs méthodes et servant de maîtres à cette glorieuse école attique qui devait porter l'art ancien à sa perfection. Mais j'essaierais en vain, Messieurs, de vous retracer ses destinées; la matière est devenue trop considérable. Si nous n'avons pas encore sur la marche suivie par la statuaire grecque, pour ne parler que de cette branche de l'art, des renseignements aussi précis que sur celle de la peinture italienne, du moins chacune de ses étapes nous est connue par quelque œuvre capitale. Nous comprenons maintenant comment des figurines de Mycènes, attachées à la tradition orientale, comme les primitifs Toscans le sont au byzantinisme, elle a pu s'élever graduellement jusqu'aux bas-reliefs et aux frontons du Parthénon — ces stanzes et ces loges de l'antiquité —; comment de cette hauteur elle s'est abaissée au réalisme violent de l'école de Pergame,

qui rappelle l'outrance de celle de Bologne. Et qui croira, Messieurs, que ce grand résultat n'intéresse que l'archéologue et le dilettante, et ne soit que d'une importance secondaire pour l'historien? Nulle part, l'art n'a été en communion aussi étroite avec le peuple, ne s'est mêlé plus intimement à la vie quotidienne, n'a été l'expression plus parfaite d'une société qu'en Grèce. Pour moi, je ne connais rien qui évoque une image plus saisissante de l'époque de Pisistrate et de cette cour à demi asiatique, semblable à celle des roitelets de Chypre et de Phénicie, rien qui donne une perception plus nette de la distance qui sépare ce siècle de celui de Périclès, que cette série de statues de femme découvertes naguère sur l'Acropole, qui raides, dans leur vêtements plissés et brodés de teintes éclatantes, les cheveux colorés de nuances bizarres, regardent immobiles, de leurs yeux vides, esquissant de leurs lèvres retroussées un sourire énigmatique.

Mais les explorations de ces cinquante dernières années ont eu une influence plus décisive encore sur notre connaissance de l'antiquité en multipliant les inscriptions. Le nombre de ces textes grecs actuellement publiés est évalué à cinquante mille; il y a un demi siècle, il ne s'élevait pas au cinquième de ce chiffre. Nous n'exagérons certainement pas en disant que l'épigraphie a amené dans l'histoire ancienne une révolution analogue à celle que le dépouillement des archives a opérée pour les temps modernes. Et n'est-ce pas vraiment une admirable collection d'archives que ces volumes du *Corpus inscriptionum atticarum*, où à côté du texte officiel de lois et de traités politiques et commerciaux, nous trouvons les registres des tributs dus par les alliés, les comptes détaillés de la marine et des travaux publics, l'inventaire des trésors sacrés et jusqu'aux devis des grandes constructions? Nous n'en sommes plus réduits à nous fier aux récits plus ou moins impartiaux d'historiens plus ou moins bien informés. Nous avons en main les actes mêmes qu'ils ont ou auraient dû consulter, et avant de prononcer notre jugement, nous pouvons examiner les pièces du procès. Et combien de faits intéressants, que les écrivains ont négligé de nous apprendre, parce qu'ils ne les connaissaient pas ou parce qu'ils les supposaient connus de tous, ne nous sont signalés que par les

inscriptions. Elles ont été presque seules à nous révéler tout ce que nous savons des corporations, de l'éphébie, de l'administration des temples, des finances d'Athènes. Cette étude, qui paraît si aride à première vue, abonde en détails pittoresques, en problèmes attachants. Quoi de plus curieux, malgré la sécheresse de la forme, que ce code de Gortyne découvert en Crète il y a quelque dix ans, où revit, avec ses vieilles coutumes, toute une société primitive jusqu'alors parfaitement ignorée? Même ces innombrables inscriptions funéraires, d'une si désespérante monotonie, où à côté du nom du défunt on ne trouve que ceux de sa famille, quelques chiffres et un éloge banal, — celles que M. de Rossi appelait un jour *la canaglia delle iscrizioni* — ces épitaphes, dis-je, ne sont pas aussi dépourvues d'intérêt qu'elles le paraissent tout d'abord. Les noms d'origine diverse qu'elles mentionnent, nous donnent le moyen de constater ces infiltrations d'éléments étrangers, qui peu à peu altérèrent la pureté de la vieille race hellénique, et la comparaison des nombres qu'elles contiennent, nous permettra sans doute un jour de suivre ces mouvements démographiques qu'aucun bureau de statistique n'était là pour contrôler.

Mais cet inépuisable Orient nous réservait bien d'autres surprises. Ce que nous n'osions plus espérer dans nos rêves les plus audacieux est devenu la réalité; des œuvres célèbres, ignorées même des Byzantins, ont été rendues à la lumière au moment où tous pensaient leur perte définitive. Il y a vingt ans on pouvait, on devait croire que nos richesses se réduiraient toujours à ces quelques épaves que la Renaissance a sauvées du grand naufrage de la littérature grecque. Les bibliothèques d'Europe, fouillées sans relâche, livraient encore parfois quelque fragment nouveau, quelques vers ignorés, mais en général on ne songeait plus qu'à améliorer les textes des auteurs connus, sans prétendre combler les lacunes de leurs écrits. Les papyrus calcinés, dont la découverte dans les cendres d'Herculanum avait fait naître tant d'espérances, et qu'on déchiffre depuis un siècle avec une patience digne d'un meilleur succès, ne contiennent guère en somme que les platitudes d'un Philodème. On se flattait encore de faire de précieuses trouvailles dans les couvents d'Orient

— *omne ignotum pro magnifico est*; — mais ils ont trompé notre attente et ne nous ont rien ou presque rien donné. Chaque catalogue nouveau nous apporte une déception de plus.

Messieurs, ces désillusions renouvelées ne furent pas sans avantages, cette longue pauvreté fut salutaire, cette stérilité féconde. Si, pendant de nombreuses années, beaucoup d'hommes n'avaient vécu dans la persuasion que les œuvres disparues des écrivains grecs l'étaient à tout jamais, nous n'aurions pas appris à tirer des textes anciens qui nous restent, ce qu'on leur a fait produire. Enfermé dans un cercle étroit, on s'est efforcé de le connaître le mieux possible; la pénurie de documents a conduit à améliorer la méthode. Si à tout instant on avait pu s'attendre à voir les questions obscures éclairées par quelque passage d'auteur inédit, on ne les aurait pas discutées aussi à fond, et la critique historique de l'antiquité ne serait pas parvenue à cette perfection qu'elle n'a peut-être atteint sur aucun autre domaine.

C'est au moment où l'on avait exprimé des vieux textes classiques à peu près tout ce qu'ils contenaient — parfois même, il faut le dire, plus qu'ils ne contenaient — qu'une série de découvertes inattendues est venu renouveler l'histoire grecque et donner une impulsion nouvelle à la philologie. Ce que l'indifférence byzantine a laissé périr, ce que les cendres du Vésuve n'ont pas épargné, les sables de l'Égypte nous le rendent. Depuis deux mille ans et plus ils conservent fidèlement le dépôt qu'on leur a confié, et nous restituent presque inaltérée la plus frêle de toutes les matières où l'homme ait fixé sa pensée. Toutes les époques, tous les genres sont représentés dans la riche collection de papyrus que se partagent les musées de l'Europe, depuis les vieilles prières au dieu Ra et à Isis jusqu'aux bulletins de réquisition des conquérants arabes, et l'hellénisme, qui si longtemps régna en maître dans la vallée du Nil, a sa large part de la récolte. Ce furent d'abord de courts fragments : vers d'Homère et d'Hésiode, morceaux de Thucydide et d'Isocrate, lambeaux d'Alcman et d'Euripide. Puis vinrent des discours presque entiers d'Hypéride, moins curieux pour la connaissance du droit athénien que pour celle du monde interlope où nous introduit ce défenseur attitré des causes scandaleuses; puis un nouveau poète Alexandrin,

Hérodas, qui nous donne, en une suite de tableaux d'une simplicité cherchée et d'un réalisme tout moderne, une idée peu édifiante de cette civilisation raffinée et corrompue.

Mais ce qui doit surtout nous intéresser ici, Messieurs, c'est cette étonnante trouvaille d'un petit écrit d'Aristote, que dans un coin perdu de l'Egypte, un ami des lettres assez ignorant avait copié ou fait copier au revers de feuilles de comptes de quelque propriétaire voisin. Quelle révolution ce traité de la Politique des Athéniens a amenée et amènera dans nos études, je tenterais vainement d'en donner une idée en quelques mots. Il nous fait connaître d'abord sous un jour tout nouveau le plus vaste esprit peut-être que le monde ait produit; il nous donne sur les hommes d'état de l'Athènes primitive, sur Dracon, sur Solon, sur Pisistrate, les renseignements les plus curieux et les plus inattendus; mais surtout il est d'un prix inestimable pour la connaissance de la constitution qui régissait la cité au temps de sa splendeur.

Nous avons pour la première fois sous les yeux, dessiné en traits sobres et précis, un tableau complet de cette organisation tant discutée. On nous apprend la composition et la compétence du sénat et de l'assemblée du peuple, le nombre exact des magistrats et leurs attributions, le recrutement des tribunaux et leur juridiction, en un mot, l'action propre et les rapports réciproques des différents pouvoirs publics. Nous voyons pour ainsi dire fonctionner sous nos yeux la machine gouvernementale, et les explications de ce guide intelligent et sûr nous font tout d'abord sentir combien il nous était indispensable. Il est telle page de l'*Athenaiôn politeia* dont chaque ligne est une révélation. C'est un spectacle à la fois instructif pour notre raison et humiliant pour notre orgueil de voir s'écrouler tout à coup, comme des châteaux de cartes, les hypothèses échafaudées depuis des siècles autour de textes incompréhensibles ou contradictoires, de voir comment telle glose négligée de quelque lexicographe obscur acquiert tout à coup une importance insoupçonnée, comment les renseignements sur lesquels nous étions habitués à faire le plus de fond sont démontrés inexacts ou controuvés, comment les inscriptions elles-mêmes prennent une signification qu'elles n'avaient pas et, dans cette grande secousse

donnée à toutes les idées reçues, nous apparaissent comme la seule autorité inébranlable, les seuls témoins impeccables, parce qu'ils sont impersonnels.

Après un pareil don de la fortune on peut attendre d'elle toutes les faveurs. Hier encore un long fragment de l'Antiope d'Euripide ne nous était-il pas rendu; aujourd'hui c'est un Evangile nouveau qui nous est apporté d'Egypte; demain ce seront peut-être les histoires d'Ephore et de Théopompe, les poésies de Sapho, les comédies de Ménandre. Si ces légitimes espérances se réalisent, ne fût-ce qu'en partie, nous assisterons à une rénovation de la philologie classique comparable à celle que vit la Renaissance. Mais dussent-elles être déçues, le vieux sol hellénique ne nous refusera certainement pas les marbres que jusqu'ici il nous a si libéralement octroyés, et ceux-ci suffiraient à nous conduire lentement mais infailliblement à la vérité. Pierre par pierre, nous rebâtirons l'édifice disparu, nous retrouverons peu à peu cette admirable civilisation grecque, mère de la nôtre. La tâche est longue et pénible, mais elle trouve chaque jour sa récompense, et pas plus dans l'avenir que dans le passé, les travailleurs n'y répugneront. Le spectacle de ces premières sociétés d'hommes libres, les grâces souveraines de ce peuple d'artistes ont de quoi séduire les plus exigeants et charmer les plus délicats.

J'ai essayé de vous montrer, Messieurs, l'aspect nouveau qu'a pris aujourd'hui l'étude de la Grèce ancienne, et je ne me cache pas combien cette rapide esquisse est imparfaite. Je n'ai fait qu'effleurer bien des questions qui auraient mérité un examen approfondi; d'autres points, qui auraient dû être mis en lumière, ont été laissés entièrement dans l'ombre. Mais si j'ai réussi à vous faire entrevoir combien cette science, que quelques-uns se figurent paralysée et décrépète, est jeune encore et pleine d'avenir, j'estimerai ne pas avoir perdu cette première leçon.

LUCIEN JUD. VOC. PP. 84-85.

δίκαιον οἶν οὐχ ὑμᾶς, οἱ δικάζετε νῦν, ἀλλὰ καὶ τὰ λοιπὰ γράμματα τῆς πείρας ἔχειν τινὰ φυλακὴν· εἰ γὰρ ἐξέσται τοῖς βουλομένοις ἀπὸ τῆς καθ' αὐτὰ τάξεως ἐς ἀλλοτρίαν βιάζεσθαι καὶ τοῦτο ἐπιτρέψετε ὑμεῖς, ὧν χωρὶς οὐδὲν καθόλου τι γράφεται, οὐχ ὁρῶ τίνα τρόπον αἱ συντάξεις τὰ νόμιμα, ἐφ' οἷς ἐτάχθη τὰ κατ' ἀρχάς, ἔξουσιν.

Gesner¹ interprète comme suit : Est itaque aequum non modo vos judices, sed omnes etiam reliquas Literas ab hocce dolo sibi cavere; nam si ut libet unicuique licebit e suo ordine in alium violenter irrumpere, idque vos, sine quibus nihil omnino scribitur, permiseritis, non video quomodo sua quique ordines jura, juxta quae a principio constituti sunt, tuebuntur.

Si cette interprétation était exacte, nous aurions ici un σχῆμα Πινδαρικόν, le sujet de ἐτάχθη étant αἱ συντάξεις. Comme sens, cela est satisfaisant, mais comme syntaxe, cela l'est beaucoup moins.

A priori il semblerait déjà étrange qu'un écrivain, sans raison aucune, construise un même sujet avec deux verbes à un nombre différent; cela serait particulièrement extraordinaire en prose où le simple σχῆμα πινδαρικόν devrait être considéré comme une ultima ratio, et d'ailleurs, depuis le travail publié par Haydon dans l'American Journal of Philology, 1890 pages 182-92, il est plus prudent de ne plus en parler du tout.

Il y aurait peut-être un moyen de concilier la grammaire et le sens. Plus haut nous trouvons les mots τὰ γράμματα, et avec αἱ συντάξεις on supplée naturellement par la pensée <τῶν γραμμάτων>; or τὰ γράμματα ne serait-il pas le vrai sujet de ἐτάχθη? Le sens s'accommoderait fort bien de cette construction.

¹ Dans l'édition de Reitz. Amsterdam 1743.

Cependant cette interprétation ne me satisferait complètement que si j'avais mes apaisements sur l'expression *τὰ κατ' ἀρχάς*. Je trouve des exemples de *τὸ κατ' ἀρχάς* et l'index de Bonitz mentionne dans Aristote *τὰ ἐξ ἀρχῆς*, mais nulle part je ne trouve d'exemple de *τὰ κατ' ἀρχάς*. L'expression courante, quand le terme est au pluriel, est *κατ' ἀρχάς* tout simplement.

Or, si réellement *τὰ κατ' ἀρχάς* n'est pas usité, comme je le pense, ne pourrait-on considérer *ἐτάχθη τὰ* comme une corruption de *ἐτάχθησαν*? Dans ce cas le texte ne laisserait plus rien à désirer. Je ne suis pas parvenu à trancher la question : peut-être l'un ou l'autre lecteur de la Revue sera-t-il plus habile.

J. KEELHOFF.

LE CODEX BRUXELLENSIS (PARCENSIS)

DU *Pro Caecina* DE CICÉRON.(Suite. — V. *Revue*, t. XXXV, p. 365 et suiv.).

§ 2.

Parvenu à la fin du *pro rege Deiotaro* (fol. 52 r°, 1° col.), et avant de passer à la transcription des *Catilinaires* (fol. 58 v°), le copiste de notre manuscrit, en revoyant son travail, s'est aperçu qu'il y avait une lacune dans l'archétype et que ce qu'il avait pris pour la suite du discours *pro imperio Pompei* (après le § 51) était en réalité la fin d'un autre discours. Il a recopié ce fragment, laissant après le *pro rege Deiotaro* un blanc de trois colonnes destiné à recevoir éventuellement la partie qui manquait ¹.

Le rapport de cette seconde copie (B') avec la première (B) est facile à établir. Il est évident que B' a été copié sur le même archétype que B : le copiste n'a pas eu d'autre manuscrit à sa disposition. Les divergences, très nombreuses, entre B et B' ont une triple origine :

- 1° lecture plus attentive et plus exacte de l'archétype;
- 2° erreurs nouvelles;
- 3° conjectures du copiste.

Dans B', le copiste a remanié le texte de la façon la plus arbitraire. Rien de plus instructif que la comparaison de B' avec B : tandis que B n'offre guère que des fautes purement mécaniques, B' fourmille d'interpolations ² aussi ineptes qu'audacieuses.

¹ Note du copiste en marge du fol. 53 r°, 1° col. : " Principium istius orationis deest. „ — La souscription (fol. 58 r°, 2° col.) : " MARCI. TVLLII. CICERONIS. IN. PISONEM. ORATIO. EXPLICIT. „ est manifestement de l'invention du copiste, qui avait vaguement connaissance d'un discours de Cicéron *in Pisonem*, et qui a tout uniment identifié le beau-père de César avec l'avocat d'Aebutius.

² J'entends par *interpolation* toute altération volontaire du texte, suivant la terminologie de Madvig (*Adversaria critica*, t. I, lib. I).

L'étude attentive de ces deux copies serait un excellent cours de critique verbale : elle montrerait à l'évidence comment les textes vont s'altérant, comment l'erreur engendre l'erreur, avec quelle licence procédaient les scribes et les *scioli* du moyen âge; et elle ouvrirait les yeux aux gens à la fois entêtés de la superstition des vulgates et sceptiques à l'endroit des travaux de la philologie moderne.

Je citerai les exemples les plus frappants des fausses corrections de B', en mettant en regard d'abord la vraie leçon, puis celle de B, afin qu'on puisse se rendre compte de la corruption graduelle du texte.

VRAIE LEÇON.	LEÇON DE B.	LEÇON DE B'.
§ 65. in tota defensione tua	intra defensione tua	intra defensionem tuam
SIVE, NIVE	civem bene	sive bene sive male
litterarum tendiculas	litterarum terminibellas	litterarum tabellas
ex callido versutoque iure	ex callidoque iure	ex callido iure
§ 66. an inde, quo prohibitus es accedere? reiectus es	an inde cohibitus es attendere ictus es	an inde, quod cohibitus es ascendere? Eiectus es
§ 69. Crassus	census	ensor
§ 71. dari, ut, cum sciens	dari ratum sciens	dari: ut si ratum sciens
§ 72. deberi	deliberi	de liberis
§ 75. patrimonium unius incommodo dimittitur, ius amitti non potest sine magno incommodo civitatis	patrimonium unius incommodo civitatis	patrimonium unius in commodum civitatis est ius perditum
§ 77. Vos statuite, recuperatores, utrae voces vobis honestiores — videantur	Vos canute recuperatores vere vobis voces honestiores — videantur	Vos animadvertite recuperatores utrum vobis honestiores — videantur
§ 81. placet causam iuris et aequitatis et non nostrae possessionis, sed omnino possessionum omnium constituere in verbo?	Placet causam iuris, aequitatis et non nostrae possessionis. Sed omnino possessionum omnium constituere in verbo?	Placet causam iuris, aequitatis, possessionis, tamen iure et ius omnino possessionum omnium constituere in verbo?

§ 83. in iudicium venire	in iudicium venire	in iudicium venire voluisse
§ 86. non solum re et sententia	non solum et sententia	non solum ex sententia
§ 87. VNDE TV. Hoc verbum VNDE utrumque declarat	unde hoc verbum unde utrumque declarat	Unde hoc unum verbum utrumque declarat
Unde Telesinus?	Unde deiectioni sumus?	Unde deiectioni senones?
§ 90. negabas quemquam dei posse, nisi inde, ubi esset : iam posse concedis	negabas quemquam dei posse nisi in dubium esse. etiam posse concedis	negabas quemquam dei posse nisi in dubium esset eum possedisse. Illum dei posse concedis
§ 91. Negas dei (deux fois)	Negas dei	Negas dei posse
si fateatur esse deiectionem	si fateatur esse deiectionem	si se fateatur esse deiectionem
§ 94. percurram tamen brevi, ut non minus hominem ipsum quam ius commune defensum velitis	percurram tamen brevi ... hominem ipsum quamvis commune defensum velitis	percurram tamen brevi hominem ipsum quamvis communem defensionem non velitis
§ 95. ROGARIER	rogarier	rogarer
§ 98. quem pater patratus dedit	quem pr patratus dedit	quem populus Romanus patriciis dedit
si non accipiunt, ut Mancinum Numantini	si non accipiunt mancipi	si non accipiunt mancipium
ex potestate dimittit	ex potestate acceperat (erreur provenant de acceperat qui précède)	ex potestate exit
§ 100. solum vertunt	solum vertunt	se vertunt

Il résulte de là que la critique doit s'appuyer sur B et ne recourir qu'accessoirement et prudemment à B'. Toutefois les variantes de B' sont souvent d'un précieux secours pour reconstituer les leçons de l'archétype ¹.

¹ Il est fort difficile de distinguer, dans les bonnes leçons de B', ce qui provient d'une lecture plus attentive de l'archétype et ce qui est dû à une conjecture heureuse du copiste.

§ 3.

Notre manuscrit est le plus proche parent du *codex Tegernseensis* (T dans Orelli), le meilleur ou du moins l'un des deux meilleurs manuscrits du *pro Caecina*. Il suffit, pour le démontrer, de relever les leçons communes au *Tegernseensis* et au *Bruxellensis*. Comme chacun peut faire ce travail au moyen de ma collation, et que je crains d'abuser de la patience des lecteurs de la *Revue*, je me borne à recueillir les exemples les plus caractéristiques dans les §§ 65-72.

§ 65 (p. 500, l. 24) cum T et B (tum B') — orationem Σ^1 — § 66 (p. 501, l. 6) cohibitus T et B (quod cohibitus B') — (l. 8) inmutatum T et B (minitatum B') — (l. 9) hoc Σ — (l. 10) in interdicto] in om. dans T; d'abord omis, puis ajouté dans B (se trouve dans B') — § 67 (l. 14) quam Σ — (l. 16) memini T et B' (nemini B) — (l. 17) in hac re hoc Σ — § 68 (l. 21) hoc qui T et B (qui hoc B') — § 69 (l. 29) ut T² et B (utrum B') — (p. 502, l. 1) si, ut Manlius T et B (sicut Manlius B') — (l. 2-3) viros Σ — (l. 3) diceret Σ — (l. 5) afferre Σ — § 70 (l. 7) is om. Σ — revellit Σ — § 71 (l. 19) testem tamen T et B (testem tū B') — (l. 20) eiusmodi nihil est Σ — (l. 22) in urbe Σ (mais, après potentia, B et B' ajoutent in civitate) — § 72 (l. 25) factum esse creatum T] esse factum creatum B (B' om. creatum) — (l. 26) potest se at ue T] potest statue B (ponte statue B') — (l. 29) neque gratiae cuiusquam T et B' (neque gratiae cuiquam B) — (l. 30) de pretio quidem Σ .

Le *Bruxellensis* n'a pas été copié sur le *Tegernseensis*³; il ne dérive pas non plus d'une copie de celui-ci, à moins d'admettre que cette copie ait été corrigée d'après une autre source. En effet, non seulement il présente en maint endroit une leçon plus correcte que le *Tegernseensis* — leçon qu'on ne peut pas attribuer dans tous les cas à une conjecture de copiste —

¹ Σ désigne l'accord de T, B et B'.

² La note d'Orelli doit vraisemblablement se rapporter à la ligne 29, comme nous l'indiquons, et non à la ligne 28.

³ Ne fût-ce que pour l'excellente raison que le *Tegernseensis* est complet tandis que l'archétype du *Bruxellensis* était mutilé.

mais encore il ne reproduit pas certaines lacunes et omissions qui se trouvent dans le *Tegernseensis* et dont voici la liste :

§ 76 (p. 504, l. 6) in — § 80 (p. 506, l. 7) ius — § 86 (p. 508, l. 4) hoc — § 87 (l. 18) et — § 88 (p. 509, l. 2-4) restituas *jusqu'à* restitue in eum locum — § 89 (l. 19) tu — § 91 (l. 510, l. 5-7) Ostendo, si *jusqu'à* nisi qui possideat — § 92 (l. 15) ut — § 94 (p. 511, l. 2) eodem iure — § 100 (p. 513, l. 14) cum.

Faut-il considérer le *Bruxellensis* comme un frère, comme un neveu ou comme un cousin du *Tegernseensis*? Je ne prétends point trancher cette question délicate. En tout cas, on peut affirmer qu'il possède, à côté du *Tegernseensis*, une valeur propre et indépendante.

§ 4.

Après avoir établi que le *Bruxellensis* occupe une place d'honneur parmi les manuscrits du *pro Caecina*, il me reste à montrer le profit qu'on en peut tirer pour la constitution du texte ¹.

§ 72 (p. 502, l. 24) B a *potest*. Ib. (l. 26) B confirme la correction de Madvig : *Statue, cui filius, etc.; iudica, etc.*

§ 75 (p. 504, l. 2) B a *vi*, et (l. 4) *ferret*.

§ 76 (l. 8-9) B a *in praedium* (B : *presidium*; B' : *predium*) *deieceris*, et ib. (l. 9) *restituas*; de même (l. 11) *non restitues*. *Iuris*.

§ 77 (p. 505, l. 8) B a *praesentis*.

§ 82 (p. 506, l. 30) B a *praetor*.

§ 83 (p. 507, l. 7) B a *confugis et*.

Ib. (l. 13) D'après la leçon de B : *deiectum esse qui fugatus sit per vim* (B' : *et ei vim*) *esse factam, cui periculum mortis sit iniectum*, je lirais : *deiectum esse qui fugatus sit per vim*; <*vim*> *esse factam, cui periculum mortis sit iniectum*, ce qui rend l'argumentation de Cicéron plus serrée et plus pressante.

§ 84 (l. 14) B a *Sin*.

§ 85 (l. 25) B a *non modo non*.

¹ Je laisse de côté les passages où le *Bruxellensis* ne fait que confirmer les leçons du *Tegernseensis* (ou du rival de celui-ci, l'*Erfurtensis*).

§ 86 (p. 508, l. 5) La leçon de B : *videatur*, au lieu de *videretur*, n'est pas à dédaigner.

§ 89 (p. 509, l. 17) B a *praetor*.

§ 93 (p. 510, l. 20) B a *sine*.

§ 95 (p. 511, l. 8) Dans ce passage altéré, il y a peut-être lieu de tenir compte de la leçon de B : *esse aequum*.

Ib. (l. 13) : *ascriptio* (*ascriptio*) se trouve dans B.

§ 97 (p. 512, l. 10) B a *scio* et confirme ainsi la conjecture de Jordan.

§ 98 (l. 15) B a *voluissent, manere*.

§ 99 (p. 513, l. 1) La leçon de B : *his (hiis) tribus* me semble assez plausible. Cicéron a énuméré trois cas où l'on perd le droit de cité : 1° la *reiectio civitatis* et l'exil (*aut sua voluntate aut legis multa profecti sunt*); 2° la *deditio per patrem patratum* (*quem pater patratus dedit*); 3° la vente par le père ou par l'État (*quem suus pater populusve vendidit*). Et cette énumération est restrictive (*Quod si maxime his tribus adimi libertas aut civitas potest* ...) ¹.

§ 100 (l. 3) B a *proferunt* et (ibid.) fournit la leçon *edant* (les autres mss ont *aderant*), qui me paraît préférable à celle de la vulgate : *afferant* (*adferant*). Cf. *De legg.*, III, 47 : *Apud eosdem, qui magistratu abierint, edant et exponant quid in magistratu gesserint*.

§ 103 (p. 514, l. 14) B a *ne contendere aliquid* (le *Tegernseensis* et le *Palatinus* portent *neque contendere aliquid*; Mommsen a conjecturé : *ne inique contendere aliquid*) et plus loin (l. 16) *ab eo*.

Je n'ai pas eu l'intention d'épuiser la matière : j'ai voulu principalement signaler aux futurs éditeurs de Cicéron l'importance d'un manuscrit négligé jusqu'aujourd'hui.

PAUL THOMAS.

¹ Je n'ignore pas que Cicéron évite d'employer le pluriel neutre des pronoms, des noms de nombre et des adjectifs pris substantivement, aux cas qui ne permettent pas de reconnaître le genre. Il y a toutefois des exceptions (v. Seyffert sur le *Laelius*, p. 74, 2^e éd.; Naegelsbach, *Latin. Stylist.*, § 24, 2; Du Mesnil sur le *De legibus*, l. II, § 51), et l'on remarquera qu'ici le genre du pronom *his* est indiqué par ce qui suit (*qui haec commemorant*).

EXAMEN CRITIQUE DE LA BROCHURE DE M. GALAND

intitulée : " LES 600 EXPRESSIONS VICIEUSES BELGES RECUEILLIES
ET CORRIGÉES. "

M. Galand a publié un recueil intitulé : " *Les 600 expressions vicieuses belges recueillies et corrigées.* „ C'est la seconde édition d'une brochure dont le titre était : " *Les expressions vicieuses belges recueillies d'après les meilleurs et les plus récents documents sur la matière.* „ Dans cette seconde édition, dont le format est beaucoup plus commode, l'auteur a introduit quelques nouveaux articles et corrigé un certain nombre de fautes. A tout péché miséricorde. Je ne parlerai que de la seconde édition.

Quel est la valeur de ce recueil, et convient-il de le recommander à nos élèves comme un guide sûr pour la pureté du langage? C'est la question à laquelle je vais essayer de répondre.

Et d'abord, que penser du titre choisi par l'auteur? Nous trouvons dans l'ouvrage quelques remarques sur la prononciation et sur l'orthographe. Elles ne rentrent pas dans le cadre circonscrit par ce titre. Mais puisqu'elles figurent ici, je ferai remarquer en passant que Littré — et Hennebert, qui était Français — prononcent chrestomathie (*tie*), et que les Parisiens disent actuellement " nous faisons, nous faisons „ et non pas nous " fesions „. Je lis dans la préface qu'il faut prononcer *paille*, *reille*, *rouille* en faisant sentir les *ll*. C'est une erreur manifeste. " Les *ll* mouillées ont le son d'un *y* fortement accentué devant une voyelle. „ Ainsi s'exprime M. Alfred Cauvet dans un excellent livre sur la prononciation qui a reçu un satisfecit complet de M. Got. Toutefois M. Cauvet a le tort d'être trop absolu. Selon Bescherelle, " il y a deux manières de prononcer le *l* mouillé; l'une propre au discours soutenu, l'autre à la conversation. „ Cette seconde manière est celle de l'*y* dans le français *pays*, du *j* dans l'allemand *Kajüte*, *Majestät*; la première répond au *gl* de l'italien *bigliardo* (billard). Certains mots n'admettent que la première, ailleurs (a-lieur), meilleur (mè-lieur); d'autres n'admettent que la

seconde, poulailler (pou-là-ier). Cette prononciation (*ll* = *y*) donne à quantité de mots une grâce, une douceur extrême : *bataille*, *feuille*, *patrouille*, *bouteille*, *œil*, *vielle*. Le liégeois est ici un excellent guide (sauf pour *ville*). D'après l'orthographe introduite par M. Duchesne à la Société liégeoise de littérature wallonne, ces mots s'écrivent en wallon : *bataye*, *foye* ou *fouye*, *patroye*, *boteye*, *oûye*, *vèye*. Telle est la prononciation des Français dans la conversation : *batâye*, *feuye*, *patrouye*, *bouteye*, *euye*, *vieye*, et au Théâtre français on ne prononce pas autrement, du moins dans la comédie.

Ici M. Galand, après avoir, dans le corps de son opuscule, peu profité des excellentes remarques de Littré, emboîte résolument le pas à l'éminent lexicographe, qui dit à chaque mot en *aille*, *ille*, *ouille*, etc. : Ne prononcez pas à la parisienne. " Il est regrettable, dit M. Cauvet, que Littré ait donné des indications si étranges dans son grand dictionnaire de la langue française ¹. "

Au surplus nous trouvons bien des lacunes dans cette partie de la brochure de M. Galand. Il y a un grand nombre de fautes répandues parmi nos élèves, et que l'auteur ne signale pas. Ainsi, pour n'en citer que quelques-unes, presque tous dénaturent la prononciation de céleri (il faut prononcer *cèl-ri*), ouest (une seule syllabe : *west*), ressembler (re et non *rè*), broc, but, mœurs (c, t, s nuls), Alexandre, auxiliaire (k s et non g z), linceul (l non mouillée), achever, échevin, cheville, cheval (v et non f), extraordinaire (le 1^{er} a nul), amygdale (g nul), Achéen, Valachie, Achéron (ch comme dans *chat*), équitation, quiétude (kwi), jaguar (ja-gouar), Prusse (u.bref), robe, noble (o bref), Aix (aisse), Metz (mès'), Liège (è demi-ouvert, comme dans Norvège), flamme, passion, râpe, râteau, réclame (a long), barbare, rare, visage, parade, aimable, fable, sale, pape, nous plantâmes, persuader (a bref), Minos, gros-seur, matelots, odeur, osier, désosser, Cobourg, arroser, rosée, adosser, tome (o long), numéroter (o bref), mauvais, j'aurai, je saurai (mövè, j'öré, je söré), carrousel (zel).

Le titre d'expressions vicieuses ne convient pas par un

¹ Littré dit aussi que *sens* se prononce *sen*, et hélas *héla*. Cela est contraire à l'usage général, même en France.

autre motif : une expression vicieuse n'est pas une locution vicieuse; *aréostat* est une expression vicieuse, *de manière à ce que* est une locution vicieuse.

L'auteur signale un certain nombre de locutions que les manuels existants donnent à tort comme fautives. Il eût donc bien fait d'adopter un titre analogue à celui d'un excellent ouvrage anonyme publié en 1835, chez Aimé André, à Paris : " Dictionnaire du langage vicieux ou réputé vicieux. "

La liste des façons de dire réputées à faux vicieuses n'est pas ici, certes, une quantité négligeable; il faut louer l'auteur de ce qu'il en a tenu compte. Mais combien écourtée cette partie de l'ouvrage! Et comme il aurait pu glaner dans la plupart des recueils d'*Omnibus*! Je me bornerai à relever, dans Carpentier : l'un dans l'autre (pour l'un portant l'autre), Acad.; donner des caresses, Littré; des douceurs (pour des bonbons), Littré; sur son giron (pour dans son giron), Furetière, Littré; avoir tout le temps de, avec un infinitif, Voltaire, Féval, Malot, Ferd. Favre, Bouilly, Aymard; il a mauvaise grâce à faire telle chose, Littré; le mal du pays, Littré; — dans Hennequin, brûler du café, Acad.; ma fille va sur vingt ans, Acad. Littré; — dans Benoit, d'aucuns disent, Acad.; — dans Poitevin, cela fait dresser les cheveux *sur* la tête, Bescherelle, Littré, Barthélemy, Chateaubriand, C. Delavigne, G. Sand, Augier, Erckm.-Chat.

M. Galand a visé à être court, et il faut l'en louer; c'est, comme il le dit, une édition scolaire; donc un simple inventaire; ce n'est pas un dictionnaire critique et raisonné. Cependant trop de laconisme offre parfois un grave inconvénient. L'auteur l'a senti, et, de temps en temps, il risque avec raison un bout d'explication. Il serait à souhaiter qu'il en fût moins sobre. Ainsi les articles suivants laissent à désirer. " A revoir. Dites : au revoir. Si vous le verriez. Dites : si vous le voyiez. " Je puis écrire sur un devoir qui a été fait précipitamment : A revoir; et je puis dire avec *si* interrogatif : Je ne savais pas si vous le verriez le lendemain. Je ne dirai pas *j'ai dû rire*, car le rire est spontané; mais, dans un autre sens, je dirai, avec Barbey d'Aurevilly (*une vieille Maîtresse*, II, p. 54) : Ah! par exemple, elle doit rire joliment dans sa barbe, la marquise de Flers! c'est-à-dire, il est probable qu'elle rit,

Montez les escaliers est incorrect quand il ne s'agit que d'un escalier; mais rien n'empêche de dire : il monta quatre à quatre tous les escaliers de la maison. Il s'agit d'escaliers partiels.

Revenons au titre. Il est assez ronflant. " Les six cents expressions vicieuses. " Mais comment est-on arrivé à ce ... j'allais dire chiffre pompeux, mais je m'arrête devant les foudres de l'auteur des " *Miettes littéraires et politiques* ", un savant mathématicien qui fait la guerre à cette acception du mot chiffre, et je dis, à ce total pompeux? Il a été grossi non seulement par des fautes de prononciation et d'orthographe, mais encore par quantité de doubles emplois qu'un peu d'attention eût fait éviter : *venez à la semaine, aller à messe, de manière à ce que, comment va-t-il avec Paul? rien d'autre, je n'ai rien besoin, remplir un but*, etc. Il y en a une vingtaine.

Doubles emplois, exemples de prononciation et d'orthographe vicieuses, tout cela défalqué, il reste environ 550 expressions ou manières de parler incorrectes. Devant un total si respectable, et vu d'ailleurs le qualificatif *scolaire* que l'auteur accole à sa seconde édition, on est un peu surpris de n'y pas rencontrer certaines fautes commises par les enfants, spécialement à l'école primaire : il m'a donné un livre à prêter; une touche (pour un *crayon d'ardoise*); je demande pour sortir; questions posées au concours (pour *proposées*); il apprend le gymnase; j'ai repassé tout mon par-cœur; en règle générale (*en* est de trop); un bec (pour un *bec de plume*, ou une *boulette de terre*); cent et un (pour *cent un*); trois mètres coûteront trois fois plus (pour *trois fois autant*); des êtres et des objets (pour *des êtres animés et des êtres inanimés*); les canicules, les carnavaux, les absoutes (pour la *canicule*, le *carnaval*, l'*absoute*); quel auteur voyez-vous (pour *lisez-vous?*); j'ai bon (pour *mon opération est bonne*); tu viendras chez moi (pour *chez nous* — si c'est un enfant qui parle); il a, il donne la quatrième (pour *il fait la quatrième*); manquer à l'école, au cours, à la classe, à la leçon (pour *manquer l'école*, etc.); j'aime de lire (pour *à lire*); papier ligné (pour *régulé*); s'il vous plaît (dans le sens de *plaît-il?*), j'ai eu mon devoir sans faute; en dessous du tableau (pour *au-dessous du*

tableau; je nie avoir fait cela (pour *je nie d'avoir fait cela*); etc. etc.

Mais enfin prenons ce répertoire de 550 cacologies tel qu'il est, et disséquons-le au double point de vue de la phraséologie et de la syntaxe. Certes l'auteur énumère et corrige assez souvent avec goût une multitude de vocables barbares ou populaires, de formes de langage entachées d'incorrection. Et ce recueil, si incomplet soit-il, serait déjà, à tout prendre, d'un grand prix, si l'on pouvait avoir toute confiance dans l'auteur. Mais jugez de la surprise, de l'incertitude de l'enfant qui s'en serait rapporté à la brochure de M. Galand, si le hasard lui fait trouver dans le dictionnaire de l'Académie *poser des questions* (les faire, les adresser), *prendre attention*, *deux heures et quart*, *ce n'est pas de refus*, *jouer un air sur le piano*, *cette tache s'en ira*, tournures que M. Galand met sans façon à l'index. Puis sa surprise se changerait en ahurissement, son incertitude deviendrait de la défiance, si on lui disait qu'il y a une quarantaine de ces formes de langage, au bas mot, qui se trouvent dans le dictionnaire de l'Académie, édition de 1878, et qu'une quarantaine d'autres peuvent être appuyées de l'autorité de Littré, de Bescherelle, de Poitevin, de Larousse et des maîtres de la littérature. Je me hâte d'ajouter qu'il ne s'agit pas ici d'expressions et de tours enregistrés par la docte compagnie, mais que le bon goût, un usage constant ou les meilleurs grammairiens réprouvent absolument : à dix que nous étions pas un ne refusa (pour *sur dix*); imprimer le mouvement, la force, la vitesse à un corps, imprimer aux idées une direction nouvelle; de l'huile de pétrole (pour *du pétrole*); danser une quadrille; vous vous ferez moquer de vous; ne voilà-t-il pas que (pour *ne voilà pas que*); une lozange (édition de 1835); qu'est-ce que vous marmottez entre vos dents? (pléonasme vicieux); mettre une brique de champ (il faudrait écrire *chant*, flamand *kant*); sous le rapport de, etc.¹. Ceci soit dit sans diminuer en rien la

¹ Notons en passant ces phrases dédaigneuses, que l'on est étonné de rencontrer dans le répertoire officiel de la langue d'un peuple dont tout le monde vante avec raison la courtoisie et l'urbanité : Montée se dit d'un escalier dans une maison de pauvres gens; il n'a pas de naissance; il n'est pas né; c'est un fils de famille; un homme du monde; cela est bourgeois.

haute valeur de ce monument, qui fait la gloire de la langue française. L'Académie peut bien sommeiller quelquefois à l'exemple de l'excellent Homère ¹. — Non, je veux parler de formes de langage de plein usage dans la langue courante ou dans la langue littéraire, que tous ceux qui parlent ou qui écrivent bien, emploient sans le moindre scrupule. Outre les exemples que je viens de citer, je trouve dans le dictionnaire de l'Académie : hors de combat; hors de prix; il fut informé que sa demande était accueillie; à cette heure (pour *à présent*); envier quelqu'un; Pierre, Paul, Jacques, etc. (etc., dit l'Académie, et les autres, en parlant *des personnes* et des choses); être saisi (Acad. être frappé subitement, Bescher. être frappé de stupeur); prendre froid (attraper froid, G. Droz); je m'en vais ² partir (pour *je vais* partir); il aura affaire avec moi; ainsi donc; il (en) a mal agi avec moi (M. Galand condamne *en* et *avec*; *en* seul est fautif); rien d'autre (Acad. à *sui generis*); il n'y a pas à dire; jouer de son mieux; monter en haut (c'est-à-dire à l'étage, où l'on se tient d'ordinaire); quel moyen? donnez-vous la peine de vous asseoir; si j'étais que de vous; je ne puis me retenir de vous gronder; la semaine qui vient; je suis aux regrets de vous avoir offensé; sitôt que vous serez de retour; se mettre sur les rangs; un tant soit peu; frappez-le (seulement) pour voir (*seulement*, pour *un peu*, est seul fautif; *pour voir* est correct); le (combien) du mois avons-nous? le (combien) du mois est-ce? (*combien* est seul fautif; *est* et *avons* sont corrects; on dit très bien *quel quantième du mois avons-nous? quel jour est-ce aujourd'hui?*); croyez-vous qu'il pleuvra ce soir? un tout petit peu; je ne

¹ Notons aussi que l'Académie condamne à tort *coquille d'huître*, admis par Buffon, Bescherelle, Littré, et que tout le monde emploie.

² M. Catalan fait à *je m'en vais*, pour *je vais*, suivi d'un infinitif, une guerre aussi inexorable qu'au mot *chiffre*, pour *total*. Qu'il me permette seulement de lui demander grâce pour la tournure en faveur des poètes. Lui qui, d'une plume élégante, tourne lestement le vers entre un théorème de géométrie et une intégrale, que dit-il de ces beaux vers de Racine?

Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir

L'éternel entretien des siècles à venir.

Iphigénie en Aulide, I, 5.

sais plus manger (il suffirait de mettre savoir au conditionnel : *Je ne saurais plus manger*); parler le français (implique la manière : Il parlait mieux l'italien que sa propre langue, Lamart. *Raphaël*. p. 5; parler français se dit par opposition à une autre langue : Et depuis quand, Horace, vous avisez-vous de parler français? Boileau, *Dial...*); cet homme est une canaille; lisez entre-temps (au lieu de lisez dans l'entre-temps; la construction seule est mauvaise : entre-temps, lisez); déjeuner tous les matins avec du chocolat.

On doit aussi admettre les exemples suivants, et l'on peut ici invoquer les autorités les plus imposantes : s'approcher plus près, Rollin; approcher de plus près, Albéric Second, Flaubert, et autres textes de G. Sand, Nodier, Erckm.-Chatr.; il y a dans *approchez-vous plus près de moi* une nuance qui n'est pas dans *approchez-vous de moi*; plus qu'à moitié, Hugo, Toudouze; plus qu'aux trois quarts évanouie, Banville; allumer de la lumière (j'ajoute simplement, avec Littré, *de* devant l'article); la richesse n'est rien auprès de la vertu; c'est toi la cause de ma longue attente, Hector France; allez vous changer, Littré; un accueil des plus aimables (M. Galand commet un affreux solécisme en substituant le singulier *aimable* au pluriel *aimables*); remettez vos affaires (pour *vos objets*, Flaubert, Th. Gautier, Loti, de Goncourt, Richepin, etc.); ce n'est pas pour dire (dans le sens de *sans me vanter*) Littré, Sardou, Claretie; aller dormir, Chateaubriand, Florian, Cazotte, Balzac, H. France, Loti, Ern. Daudet, de Tinseau, de Glouvet, H. Gonzalès, G. Sand, Jules Sandeau, Vaquerie, Féval, Erckm.-Chatr., Richebourg, Gréville, Meurice, Verne, Viardot; c'est un sot et un grand sot encore; il est toujours malade (pour *il continue à être malade*); lire sur un journal (doit se dire dans certains cas au lieu de *dans un journal*, Littré); pourquoi est-ce que? Perrot d'Ablancourt, Diderot, éd. Dentu, p. 291, Frédéric Soulié, Lamartine, Guy de Maupassant, Bourget; n'avez-vous pas si froid? des masses (pour des quantités); l'onze du mois, Littré; noir de teint, noir de peau (inélégant, mais non incorrect; jaune de peau, Verne, brun de peau, Zaccane, blanc de peau, Diderot; devinette (joli mot admis par Littré); recevoir en cadeau, Viardot, *don Quichotte*, I, 6. paraît aussi légitime que recevoir

en don, Acad., donner en cadeau, Hugo, Viardot, et offrir en cadeau, Viardot; car en effet, Chateaubriand, Nodier, Gambetta, Elie Berthet, Viardot (pas de pléonasmе vicieux, *car* donne la raison de ce qui précède, *en effet* insiste sur la réalité, la vérité de cette raison : Allons, venez; car, en effet, il est temps de rentrer, E. Berthet, c'est-à-dire car, en réalité, comme vous l'avez dit, il est temps ...); une heure de temps, Napoléon comme Montesquieu, a dit deux heures de temps, Gambetta, deux mois de temps, et Thiers, en trois mois de temps; quoi de neuf? pour *quoi de nouveau*? (qu'y a-t-il de nouveau?) se trouve dans Hugo, Dumas père, Méry, Guy de Maupassant, Mérouvel, et appartient à la langue courante des Parisiens; de bons auteurs ont mis *ne* après sans que (Sévigné, Michelet, Lamennais, Guy de Maupassant, Georges Duval, Zaccane, E. Gonzalès, Verne, Anat. France, Barbey d'Aurevilly, G. Sand, Delpit, Claretie, Am. Achard, Jacolliot, Saintine, L. Enault, Banville, Arène, Potvin, Kurth), et surtout après avant que (Montesquieu, Buffon, Pongerville, Chateaubriand Saint-Marc Girardin, Hugo, Mérimée, Laya père, Em. Souvestre, Baudelaire, G. Sand, Napoléon III, Malot, Saunière, M^{me} Em. de Girardin, Th. Gautier, Bourget, Vaquerie, Henry Beyle, Brunetière, Leconte de Lisle, G. de Peyrebrune, Albert Delpit, Méry, Lermina, Hector France, L. Enault, Richépin). — J'ajouterai faire un cumulet (en usage dans nos traités de gymnastique); la proposition lui faite (style de pratique); majorer un crédit, somme globale, globalement (admis dans le langage parlementaire et administratif), et le verbe fixer, qui exprime si énergiquement l'idée de regarder fixement.

Affirmer, sans preuves précises et directes à l'appui, sans citations, que tout cela est correct, est assez scabreux. On a l'air d'épiloguer, d'ergoter, d'appuyer sur des pointilles, de chercher, comme on dit, la petite bête. D'autre part, éplucher chaque point en détail, passer le tout à l'étamine depuis pater jusqu'à amen, examiner avec un soin minutieux et décider pièces en mains, m'entraînerait fort loin; ce serait une analyse fastidieuse. Qu'il me suffise de dire que ce n'est qu'à bonnes enseignes que j'ai approuvé ce qui avait été rejeté par M. Galand. Je ne puis pourtant passer sous silence ce qu'il appelle si improprement des chevilles belges : sais-tu, savez-vous. Je m'y arrête un instant, et pour cause.

C'est, comme nul n'en ignore, le grand cheval de bataille des Français quand ils veulent se gausser des Belges. Nos spirituels voisins d'outre - Quiévrain aiment à faire leurs gorges chaudes de cette manie que nous avons d'ajouter ces mots à la queue de certaines phrases. Il n'est point, je ne dis pas un boulevardier, je ne dis pas un saute-ruisseau, mais un Parisien distingué qui ne croie singer la langue des Belges en enjolivant quelque bout de phrase de notre éternel *savez-vous*. " Quelques préfets ont interdit la pièce. On cite entre autres celui de Lille¹. Il a craint pour ses administrés. C'est que les Flamands ont la tête chaude, savez-vous? ", Francisque Sarcey, dans *le Courrier artistique*. — " Il fit quatre pas, et avec un grand salut. — Monsieur le comte, nous sommes venus ce jour, savez-vous, vous témoigner de notre reconnaissance. — C'était un Belge! ", Guy de Maupassant, *le Père*. Au compte des Français, c'est là le fond de la langue belge, comme *goddam*, *all right* ou *splendid* est le fond de la langue anglaise, *colossâl*, le fond de la langue allemande; *excelsior*, le fond de la langue des Yankees; *épatant*, *dis donc* et *dame*, le fond de l'argot des commis-voyageurs. Ils ne sortent pas de là. Et votez que cette turlutaine — j'allais dire cette toquade, sauf votre respect, mais toquade est déjà *dégoté*, *enfoncé*, — cette turlutaine du peuple le plus spirituel de la terre n'est pas près de finir. Je lis dans Bergerat, qui, par parenthèse, saupoudre assez souvent de wallonismes en règle son français, si brillant, d'ailleurs, si fin et si original, je lis dans Bergerat : C'est cela (cette illusion de croire que Molière existe) qui réduit Sainte-Beuve à *parler belge*! ... Ce lundiste, en effet, a écrit : " Aimer Molière, j'entends l'aimer sincèrement et de tout cœur, c'est, savez-vous? avoir une garantie en soi contre ... etc. ", Pauvre Sainte-Beuve, ajoute Bergerat, en arriver là! du brabançon! Jugez de ses successeurs. Bergerat, *le Livre de Caliban*, Paris, 1887. p. 214.

De grâce, messieurs les Français, soyez indulgents pour notre savez-vous. Vous émaillez votre conversation de *vous*

¹ On voit que les Français n'épargnent pas leurs quolibets même à leurs compatriotes de la Flandre *gallicane*.

savez, tu sais, et de dis donc, qui me semblent aussi contestables; nous supportons même votre *dis donc* plus patiemment que vos voisins du sud et du sud-est, qui vous ont surnommés *los didones, gli didones*.

Il est de fait que beaucoup de Belges ne peuvent dire deux mots de suite sans recourir à ce sempiternel *savez-vous*, cousin germain de notre *dê* et de notre *parait*¹. Mais de là à le bannir complètement, il y a loin. Combien d'exemples je pourrais apporter et des meilleurs écrivains, où la locution a le sens effacé du *savez-vous* des Belges. J'en ai recueilli un grand nombre, tirés des prosateurs romantiques — car ce sont eux qui ont adopté ce belgicisme — et surtout des romanciers et des dramaturges actuels. L'Académie dit : *Savez-vous*, soyez assuré, ne vous y trompez pas. " Le Moniteur l'ayant appelé Riquet (Mirabeau) : *Savez-vous*, dit-il avec emportement au journaliste, qu'avec votre Riquet vous avez désorienté l'Europe pendant trois jours. ", Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, I, p. 203. — " *Savez-vous* que là où vous emmenez ma fille, il n'y aura plus de mère pour elle? ", Aug. Thierry, *Hist. de Galeswinthe*. — " *Savez-vous*, mon frère, que vous avez fait du vieux manoir de nos pères un lieu d'enchantement et de délices? ", Jules Sandeau, *Catherine*, p. 201. — " *Savez-vous* que vous êtes simplement héroïque? ", Richepin, *M^{me} André*, p. 285. — Mais le plus souvent les auteurs français emploient *savez-vous* comme incise, à la wallonne. Voici un texte qui ferait certainement rire un Parisien, si on le lui donnait comme étant d'un Belge : " Car les prisons que nous font les mœurs, les sociétés, les civilisations et les Etats ne sont pas de celles, oh! mais non! que l'on aime à revoir quand on en est sorti. Je vous le dis sans fard, *SAVEZ-VOUS*. " Et de qui est cette citation? Devinez. Je vous le donne en cent ... Elle est de Bergerat lui-même! Le malheureux, dans *Mes moulins*, p. 15, a parlé belge, a parlé brabançon, comme l'Académie, comme Mirabeau, comme Théophile Gautier, comme Aug. Thierry, comme Jules Sandeau, comme Alfred de Musset,

¹ Particules du patois de Liège qui correspondent au français *da*, au grec *dê* et à l'allemand *ja*.

comme Lermine, comme Richepin, comme Sainte-Beuve, comme A. Daudet, comme Gonzalès, comme E. Feydeau, comme M^{me} Em. de Girardin, comme Coppée, comme Malot, et Vigny, et Renan, et de Goncourt, et Loti, et Duruy, et La Landelle, et Bazancourt, et Sardou, et Ohnet, et Albéric Second, et Albert Delpit, et Méry, et Nodier, et Zaccane. Je ne cite que les meilleurs. *Pauci, sed boni*. Ceci me rappelle Chateaubriand, qui condamne le verbe fixer au sens de regarder, mais qui en use, et fort bien. De même Voltaire, tout en se moquant, je ne sais en quel lieu, de quelques Gascons qui hasardèrent de dire : j'ai fixé cette dame, pour j'en ai regardée, dit très élégamment dans la Henriade :

D'un regard paternel il fixait tour à tour
Le peuple de héros qui devait naître un jour.

Fixer, en ce sens, selon Bescherelle, qui est loin d'avoir perdu son autorité, offre une des figures les plus énergiques de la langue française. Elle ne le cède en rien à cette belle image de Delille :

Ses yeux ont d'un regard saisi le monde entier.

Paradis perdu, III.

Cet emploi de fixer est approuvé par Nodier, et il se rencontre plus d'une fois sous la plume brillante ou nerveuse de Mirabeau, de Delille, de Cazotte, de Diderot, de Condillac, de Guy de Maupassant et de bien d'autres (Monvel, Mérouvel, Verne, de Glouvet, Lermine, Stapleaux).

(*A continuer*).

ISIDORE DORY.

COMPTES RENDUS

L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs, par M. RENÉ CAGNAT, professeur au Collège de France. Paris, imprimerie nationale, Leroux, éditeur, 1892. 1 vol. in-4°, pp. XXV-811. 40 fr.

La fertilité épigraphique de l'Afrique septentrionale est vraiment prodigieuse. Déjà le *Corpus* renferme plus de 17500 inscriptions; beaucoup d'autres sont publiées dans des périodiques et attendent leur place dans cette magnifique collection; tous les jours, les ruines des innombrables villes romaines¹, accumulées par les barbares et respectées par les Arabes, mettent au jour des textes nouveaux. Pour qui sait les lire, ces inscriptions sont riches en renseignements sur toutes les branches de l'administration romaine, mais c'est particulièrement sur les institutions militaires de l'empire qu'elles ont jeté un jour nouveau. On avait, jusqu'ici, publié un assez grand nombre d'études particulières sur l'armée d'Afrique et sur les légions romaines en général; grâce à l'épigraphie, L. Renier, G. Wilmanns, M. Th. Mommsen et d'autres², ont élucidé bien des points spéciaux, mais il restait à faire l'histoire de l'armée romaine d'Afrique et de l'organisation militaire de ces riches et florissantes provinces. Une pareille entreprise devait intéresser surtout les Français; ce sont eux qui ont fait la conquête archéologique de l'Afrique Septentrionale, après l'avoir soumise par les armes³. Partout il y trouvent les traces de leurs devanciers romains, et pour eux, comme l'a dit M. Gaston Boissier, la résurrection des monuments antiques n'est pas seulement une satisfaction

¹ Voyez par exemple : *Timgad, une cité africaine sous l'Empire romain*, par MM. CAGNAT et BOESWILLWALD. Paris, Leroux. En cours de publication.

² Voyez la bibliographie dans l'ouvrage dont nous parlons, pp. xxii-xxiv.

³ Voy. CH. DIEHL, Les découvertes de l'Archéologie française en Algérie et en Tunisie (*Revue intern. de l'Enseignement*, 1892, p. 97-131).

accordée à la curiosité des antiquaires; c'est une façon d'enquête qui leur fait connaître comment le peuple qui a su le mieux gouverner le monde s'y est pris pour tirer le meilleur parti de sa conquête. Il appartient à leurs archéologues de faire sortir du passé des leçons dont pourront profiter à l'avenir leurs politiques, leurs administrateurs et leurs soldats. M. René Cagnat était particulièrement désigné pour mener à bien cette œuvre utile à la science et à son pays. Ayant fait de nombreux voyages scientifiques en Algérie et en Tunisie, chargé de publier, avec M. J. Schmidt, le *Supplément* du VIII^e volume du *Corpus*, il connaît à merveille l'épigraphie africaine. Il a pu, dans ses explorations, voir sur place les camps, les forteresses et les voies militaires, enfin tous les vestiges que l'on a retrouvés de la domination romaine. La plus grande partie de ce splendide ouvrage, orné de plans, de cartes et de gravures, est basée sur les inscriptions et sur les ruines dont le sol africain est parsemé, car les auteurs ne parlent que rarement de l'armée romaine sous l'Empire. M. Cagnat a combiné les résultats obtenus par ses devanciers, discuté à nouveau les questions douteuses, mis à profit les documents récemment découverts, et tracé un tableau aussi complet que possible du régime militaire de ce pays autrefois si prospère. Son but est d'étudier l'armée répandue sur cette immense étendue de terrain, depuis les Syrtes jusqu'à l'Océan, à l'époque impériale, et les moyens employés par les Romains pour protéger leurs possessions et les tenir en paix jusqu'à l'invasion des Vandales. Son livre, qui n'est donc qu'une étude particulière, jette cependant une grande lumière sur l'armée romaine en général et sur l'histoire militaire de l'Empire. Il montre dans tous les détails ce qu'était une légion romaine, soutenue par ses auxiliaires et par les troupes indigènes; il explique, mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, comment Rome s'y prit pour conserver et romaniser, c'est-à-dire civiliser ses provinces. C'est ce qu'on verra par la rapide analyse que nous allons faire de cet ouvrage.

* * *

L'introduction (pp. I-XXIV) raconte la soumission successive des provinces africaines, depuis la prise de Carthage (146)

jusqu'à l'Empire. Aussitôt après la destruction de sa rivale, Rome transforma son territoire en province d'Afrique (*provincia proconsularis*); la Numidie fut incorporée par César après la bataille de Thapsus, et la Maurétanie, divisée plus tard en Césarienne et Tingitane, ne devint définitivement romaine que sous Tibère, en l'an 40 de notre ère. Ces préliminaires sont suivis de la bibliographie et préparent le livre I, qui continue l'histoire des guerres dont l'Afrique fut le théâtre sous l'Empire, jusqu'aux invasions des Vandales (p. 1-90). Quand Rome fut maîtresse de ce pays, habité par des peuplades turbulentes, elle fut obligée d'y entretenir une armée pour le défendre contre les nomades du désert et pour maintenir dans l'obéissance les nations soumises; car l'Afrique ne fut jamais entièrement pacifiée. L'exposé de M. Cagnat le prouve bien; il a réuni tous les détails qu'il a pu trouver sur les nombreuses expéditions où Rome eut à combattre soit des chefs indigènes, soit des chefs Romains revoltés. Il en résulte que durant quatre siècles elle ne put pas déposer les armes et qu'il lui fallut entretenir sur le territoire africain une armée nombreuse et solide, toujours prête à entrer en campagne.

La composition de cette armée et l'occupation territoriale de l'Afrique jusqu'à Dioclétien sont l'objet des deux livres suivants. Comment cette armée fut-elle constituée? Quels furent ses établissements dans ces provinces : camps, postes fortifiés, *limes*?

Le livre II décrit en détail la composition de l'armée d'Afrique; il énumère les différents corps qui la formaient, et étudie leur histoire et leurs effectifs, en considérant successivement, dans les cinq premières parties, l'armée de l'Afrique propre et de la Numidie, celle de la Maurétanie Césarienne, celle de la Maurétanie Tingitane, puis les troupes irrégulières et enfin l'escadre ou flotte africaine.

L'armée régulière comprenait donc trois corps : chacun possédait des effectifs spéciaux, était commandé par un chef particulier qui relevait de l'empereur, et devait garder une partie différente du pays; ils n'agissaient de concert qu'en cas de besoin (pp. 93-95).

En Numidie (pp. 97-266) était fixé le corps principal : la légion III^e Auguste avec ses auxiliaires, renforcée par les troupes indigènes (*legio III Augusta et auxilia ejus*, C. I. L. VIII 2637). Dans les moments critiques, on appelait à son aide des légions ou des cohortes qui campaient dans d'autres provinces de l'Empire. M. Cagnat fait le relevé des troupes de secours, qui ont laissé des traces en Afrique (14 légions différentes), mais il étudie surtout en détail la 3^e légion, dont le camp permanent a été retrouvé à Lambèse avec une foule d'inscriptions.

Il commence par le commandant en chef (chap. II, pp. 112-147). La Numidie ne forma d'abord que la ceinture militaire de la province d'Afrique et le chef du corps d'occupation fut le *proconsul provinciae Africae*. En l'an 37, Caligula retira le pouvoir militaire à ce proconsul, pour le confier à un de ses légats, désigné par l'empereur, et soumis directement à celui-ci, comme le prouve son nom de *legatus Augusti propraetore*. Sous Septime Sévère, la Numidie devient une province à part, et ce légat, élevé au rang de gouverneur indépendant, s'appelle *legatus Augusti propraetore provinciae Numidiae*.

Puis l'auteur étudie l'état-major du légat, les officiers et sous-officiers que les inscriptions mentionnent : les auxiliaires du commandement (*beneficiarii, immunes, singulares, stratores, speculatores, quaestionarii*) et les employés aux écritures (*commentarienses, notarii et exceptores, actarii, exacti, librarii, capsarii*). Les attributions du proconsul, du légat et de chacun de ces auxiliaires sont définies aussi nettement que possible, en tenant compte des époques, et à la suite de chaque paragraphe sont dressées, comme dans le cours de tout l'ouvrage, des listes complètes des personnages qui ont rempli ces diverses fonctions. Ces listes, faites d'après l'épigraphie, renseignent leur patrie d'origine, leur titre exact, et l'époque où ils vécurent. Faisons, à propos de ce chapitre, une remarque qui s'appliquera à tous : il constitue un cadre complet, où les découvertes que l'on pourra faire encore, trouveront naturellement leur place.

Le chap. III (pp. 148-240) est consacré à la 3^e légion Auguste elle-même. M. Cagnat retrace d'abord son histoire, qui donne lieu à plusieurs discussions importantes. Formée probable-

ment par César, elle combattit pour Octave, qui la distingua des deux autres légions portant le n° III par le surnom d'*Augusta*. On la trouve en Afrique dès la fin du règne de ce prince; sous Néron elle prit part à la révolte de son légat, Clodius Macer. Selon M. Cagnat, elle diffère de la *legio I Marciana*, que l'usurpateur constitua au moyen d'éléments indigènes, tandis que, suivant d'autres, Clodius Macer n'aurait pas formé de légion nouvelle, mais changé le nom de la III^e Auguste. Elle campa d'abord à Thebessa, puis à Mascula, enfin, depuis la fin du règne de Trajan, à Lambèse (voy. pp. 498-501). M. Cagnat apporte des preuves nouvelles à l'appui de l'opinion de M. Mommsen, qui soutient qu'Hadrien, ce prince voyageur, ne se rendit qu'une fois en Afrique; il fixe la date de son voyage à l'an 129. Hadrien visita Lambèse vers le 1^{er} juillet : les fragments du fameux discours qu'il adressa aux troupes sont reproduits et expliqués. Enfin l'auteur cherche à déterminer la part que la III^e légion prit aux événements de la fin si troublée du III^e siècle, jusqu'à Dioclétien.

Après avoir fait l'histoire de la légion, il explique comment elle était composée; il fait connaître les tribuns avec leurs auxiliaires : *beneficiarii*, *secutores*, *cornicularii*, *commentarienses*, *librarii*; le préfet du camp avec ses auxiliaires et les nombreux services intérieurs qui dépendaient de lui et qui étaient destinés à assurer l'entretien du camp, des édifices et du matériel : *mensores*, *optio carceris* (pénitenciaire), *medicus castrensis*, *optio valetudinarii* (hôpital), *optio balnearii* ou *ad balneas* (thermes), *custodes armorum* (arsenal), *fabrica* (atelier), *horrea* (magasins de vivres), etc. Descendant toujours, il arrive aux centurions, aux décurions, et à leur *optiones* ou lieutenants, puis aux sous-officiers et spécialistes : musiciens (*tubicines*, *cornicines*, *bucinatores*), porte-drapeaux (*signiferi*, *aquiliferi*, *imaginiferi*), tesséraires, *armaturae* ou soldats d'élite; génie (*architecti*, *libratores*), médecins, commis aux vivres (*pecuarii*), ministres du culte (*haruspices*, *victimarii*), enfin *evocati* et *Marsi*, dont les fonctions ne sont pas bien connues. D'autres fonctions sont désignées par des abréviations encore inexpliquées.

Comme toutes les légions, celle de Lambèse avait des fantassins et des cavaliers auxiliaires. Au chapitre III (pp. 241-260),

M. Cagnat expose ce que l'épigraphie nous apprend sur l'histoire de trois ailes, de huit cohortes, du *numerus Palmyrenorum* et de la *vexillatio* (régiment de cavalerie) *militum Maurorum Caesariensium* , qui ont appartenu, au moins temporairement, aux troupes de Numidie. Placé sous les ordres du légat de la légion, chacun de ces corps avait ses officiers propres dont la liste est dressée, autant que les documents épigraphiques le permettent.

Le chapitre V (pp. 261-266) termine l'énumération des forces militaires de l'Afrique proconsulaire et de la Numidie et fait connaître la double garnison de Carthage. Le proconsul, désigné par le sénat et privé du commandement en chef depuis Caligula, avait pourtant sous ses ordres un certain nombre de soldats. Sous Hadrien, c'était une cohorte de légionnaires, empruntée aux troupes de Numidie, qui venait passer un an à Carthage, pour céder la place à une autre l'année suivante. A Carthage résidait aussi un procurateur de l'empereur, qui administrait les propriétés impériales. Vespasien, selon M. Mommsen, mit à sa disposition la XIII^e cohorte urbaine, qui permuta, au second siècle, avec la I^{re}, établie jusque-là à Lyon.

* * *

L'armée de Maurétanie Césarienne, étudiée dans la II^e partie du second livre (pp. 267-313), était moins importante. Elle se composait seulement de troupes auxiliaires. L'épigraphie permet de dresser une liste de 5 ailes, de 15 cohortes, d'une *vexillatio* et de trois *numeri* dont le séjour dans cette province est prouvé. La majorité de l'effectif était formé de soldats armés à la légère et de cavaliers, plus aptes à défendre ce pays. On rencontre aussi une demi-douzaine de légions qui furent appelées temporairement à son secours. Comme toutes les provinces à moitié barbares, la Césarienne était une province procuratorienne : elle avait pour gouverneur civil et pour commandant militaire un chevalier, représentant direct de l'empereur qui y avait succédé aux rois du pays. Il portait le titre de procurateur et résidait à Caesarea (Cherchel). La durée de ses fonctions était illimitée; le *cursus honorum* de plusieurs montre que le procurateur de Césarienne était l'un

des plus hauts fonctionnaires de l'ordre équestre : c'est qu'il était à la tête d'une province remuante et devait surveiller des voisins menaçants. Dans les moments critiques, il disposait aussi des troupes de la Tingitane avec le titre de *procurator utriusque Mauretaniae*. De Gordien à Valérien, l'armée la plus importante d'Afrique, ce fut celle de Maurétanie ; M. Cagnat n'admet pas toutefois, comme on l'a cru, que le commandement fut confié alors à un légat propréteur, remplaçant le procureur. Suit la liste des procureurs et de leurs auxiliaires jusqu'à Dioclétien. Cette étude sur l'armée de Césarienne se termine par la revue et l'histoire de tous les corps d'infanterie et de cavalerie dont le nom se rencontre, et par l'énumération de leurs officiers et sous-officiers.

Les troupes de Maurétanie Tingitane (III^e partie, pp. 315-323), composées également d'auxiliaires, étaient encore moins nombreuses. Cette province, appelée dans une inscription *provincia nova Hispania ulterior Tingitana* (*Ephem.* VII 807), n'était guère qu'une zone de défense établie entre l'Espagne et les Maures insoumis. Elle était gouvernée par des procureurs moins élevés en grade que leurs collègues de Césarienne et résidant à Tanger. Deux d'entre eux portent le titre de *pro legato*, probablement dans un moment où ils avaient sous leurs ordres des légionnaires envoyés à leur secours. Les renseignements sur leur état-major et sur les corps d'auxiliaires qui stationnèrent en Tingitane sont encore très rares.

Telles étaient les troupes régulières de l'Afrique, légionnaires et auxiliaires : elles étaient insuffisantes pour défendre cet immense territoire, surtout les deux Maurétanies. On leur adjoignit des troupes irrégulières (IV^e partie, pp. 325-337), milices locales, analogues aux *goums* algériens, levées et commandées probablement par des chevaliers romains, que les inscriptions appellent *praefecti gentium* ou *procuratores ad curam gentium*. On les recrutait parmi les nations établies aux frontières ou réparties dans l'intérieur du pays, comme leurs noms le prouvent. Ces officiers avaient pour mission de maintenir les chefs indigènes dans le devoir, de s'assurer que la tribu payait l'impôt, de recruter parmi elle des troupes auxiliaires, et d'y organiser des escadrons ou des compagnies d'irréguliers, qui prenaient la campagne avec l'armée romaine,

le cas échéant, soit en Afrique, soit même au-dehors. M. Cagnat n'admet pas que les citadins et les grands propriétaires de l'intérieur aient eu le droit d'organiser d'une façon permanente des milices municipales et des troupes armées, qui auraient pu devenir un danger; on leur permettait seulement de faire provision d'armes pour se défendre en attendant des renforts.

Il fallait enfin une escadre (V^e partie, pp. 339-349), pour protéger les côtes de la Maurétanie et de la Bétique contre les pirates. Ce n'était pas la flotte libyque, comme on l'a dit; c'étaient des détachements des flottes de Syrie et d'Alexandrie, commandés, non par un *praefectus*, mais par un *praepositus*, chef provisoire et irrégulier. Cette escadre était sous les ordres du gouverneur de Maurétanie; elle était composée de croiseurs rapides, trirèmes et liburnes, commandés par des triérarques. Son port d'attache était Cherchel, où l'on a signalé les traces d'un double port marchand et militaire, dont M. Cagnat a dressé le plan et qu'il décrit autant que faire se peut.

.

La 6^e partie du second livre traite du régime administratif et légal des corps d'occupation (pp. 351-496).

Après avoir montré l'importance de l'armée d'Afrique en énumérant les différents corps qui la composaient, en étudiant leur histoire et leurs effectifs, en dressant soigneusement la liste de leurs officiers et sous-officiers, M. Cagnat veut nous faire pénétrer dans la vie intime de cette armée, afin de nous faire mieux comprendre encore sa force et les raisons qui la rendirent invincible, et ces chapitres ne forment pas la partie la moins intéressante de son ouvrage.

Et d'abord de quels éléments tirait-elle son recrutement? (Chap. I, pp. 353-376). Il se passa pour la légion III^e Auguste ce qui arriva pour toutes les légions. Au 1^{er} siècle, elle est tirée du dehors, des provinces occidentales de l'Empire. Les listes de légionnaires qui, leur service fini, élèvent un monument à l'empereur, prouvent que, sous Nerva et Trajan, c'est l'Orient qui lui donne le plus de recrues, et que déjà la province d'Afrique, qui se romanise de plus en plus,

fournit elle-même une part considérable de l'effectif. Plus tard, sous Hadrien, c'est principalement l'Afrique elle-même qui remplit les cadres de la légion III^e Auguste. Après ce prince, elle se recrute entièrement sur place, suivant la règle qui se vérifie dans tout l'Empire, et que M. Mommsen a établie : depuis le milieu du 2^e siècle, il y a autant d'armées distinctes qu'il y a de provinces militaires. Bien plus, auprès du camp permanent se développa rapidement la ville de Lambèse, où les soldats eurent leurs foyers, surtout depuis Septime Sévère, et dès la fin du 2^e siècle ce furent les fils de soldats, nés *Castris*, qui comblèrent les vides produits dans les rangs de la légion. La légion finit ainsi par se suffire à elle-même et par se composer de soldats habitués dès leur enfance au métier des armes, d'enfants de troupe, intéressés à prendre place dans la légion, parce qu'ils obtenaient par le fait même le droit de cité. Ces fils de soldats, nés illégitimes, prennent, avec le titre de citoyens, le gentilice de leur père et entrent tous dans la tribu Pollia, tandis que les pérégrins prenaient généralement le gentilice du prince et entraient dans sa tribu. Voici donc en résumé l'histoire de cette légion : elle se recrute d'abord en Occident, puis en Orient, puis en Afrique, enfin dans le camp même.

Quant aux auxiliaires, les ailes et les cohortes portent des noms qui trahissent leur origine. Trois corps seulement sont recrutés dans le pays : l'*ala Numidarum*, la *cohors Maurorum* et la *cohors Musulamiorum*; les autres viennent de toutes les parties de l'Empire. Il eût été dangereux de les tirer de l'Afrique même, tant qu'elle fut incomplètement soumise; mais au II^e siècle et surtout au III^e, quand ces provinces furent devenues romaines, il est probable que les ailes et les cohortes furent, elles aussi, principalement recrutées sur place.

Le chapitre II (pp. 377-412) explique comment étaient assurées les subsistances, l'habillement et l'armement des soldats. Sous l'empire, l'Etat fournissait les vivres et probablement aussi les armes et les vêtements. Il faut distinguer le service des vivres en temps de paix et en temps de guerre. Les inscriptions et le Code Théodosien (IV^e siècle) ont permis à M. Cagnat de donner d'intéressants détails sur les magasins militaires (*horrea*), sur les moyens employés pour les appro-

visionner de blé, sur les troupeaux militaires, sur les formalités de la livraison aux troupes, sur les subsistances en temps de guerre, sur l'habillement, sur la fabrication des armes, les usines régionales, les ateliers spéciaux de la légion, enfin sur la solde et la remonte ¹.

Ce qu'il dit du culte des dieux dans l'armée d'Afrique n'est pas moins intéressant (Chap. III, pp. 413-426). Les troupes romaines avaient d'abord leurs dieux propres et leur culte officiel, commun à tous les corps d'armée. Ces divinités étaient avant tout les images impériales, figurées sur des médaillons et portées à côté de l'aigle, dans les légions, à côté des enseignes, dans la cohorte, et sur le *signum* des ailes; dans les camps permanents, on consacrait aussi des statues aux empereurs. Puis les soldats adoraient en commun l'aigle et les *signa*, que Tacite appelle *propria legionum numina*, et ils rendaient un culte à la Discipline, au *Genius loci*, aux Génies du camp et de ses parties principales, au Génie de l'armée et à ceux de chacune de ses divisions et subdivisions. Les divinités du panthéon romain étaient attachées au sol; c'est pourquoi les soldats ne pouvaient adorer que les dieux que nous venons d'énumérer et qui étaient mobiles comme les camps. Si dans le camp permanent de Lambèse, on voit honorer des dieux romains, tels que Mars et Minerve, il s'agit probablement de dévotions particulières.

Ce culte officiel avait ses aruspices et ses victimaires pour en assurer la régularité. A côté de lui, chaque officier, chaque soldat, ou chaque groupe pouvait avoir ses dévotions privées, soit pour les dieux purement romains, soit pour les divinités orientales, de Syrie et d'Egypte, qui envahissaient l'Empire, soit pour les dieux de leur patrie d'origine, qu'ils avaient appris tout jeunes à vénérer, soit pour les divinités locales

¹ Notons une hypothèse de M. Cagnat sur les *evocati*, dont les fonctions n'ont pas encore été bien définies (Cf. *Ephem.*, I, p. 44 sq.). Il leur attribue l'office réservé plus tard au *subscribendarius*, qui visait les bons de vivres rédigés par les comptables (*actuarii*), et y ajoutait un bon de fourniture, après s'être assuré que la réquisition n'était pas supérieure au règlement (pp. 392 sqq.) Voyez aussi l'article de M. Cagnat sur les *evocati* dans le *Dict. de Daremberg*, II, p. 866-868.

ou africaines du voisinage, dont ils entendaient chaque jour vanter la puissance.

En résumé, l'on trouve dans les armées d'Afrique un double culte : celui des dieux militaires, prescrit par les règlements, et les dévotions privées des officiers et des soldats. M. Cagnat a réuni de nombreux documents qui le prouvent.

Comment utilisait-on les soldats en temps de paix et comment était réglée leur existence journalière? Tel est l'objet du chapitre IV (pp. 427-438). On les soumettait à des exercices militaires de différentes sortes et on les employait à toutes espèces de travaux, à des constructions surtout : établissement, réparation et entretien du camp, qu'ils ornèrent d'édifices, qu'ils fournirent d'eau et qu'ils relièrent aux villes voisines par des voies dallées, enfin décoration de la ville de Lambèse, qu'ils ornèrent de monuments divers. Le sol de Lambèse est encore jonché de briques et de tuiles portant l'estampille de la III^e légion Auguste, dont M. Cagnat reproduit des spécimens. Toute la Numidie porte des traces de ses travaux : elle bâtit les fortins du *limes*, elle construisit des routes, etc., etc. Les autres corps d'armée de l'Afrique emploient leurs loisirs de la même façon; la discipline romaine faisait aux troupes une existence de travail qui les tenait en haleine. Toutefois la vie militaire s'adoucit sous l'Empire; les soldats ne couchaient plus sur la terre; ils emportaient des lits pliants et se faisaient suivre d'esclaves qui exécutaient les corvées pénibles.

Une étude complète sur le droit militaire chez les Romains est encore à faire. Au chapitre V (p. 439-457), M. Cagnat se borne à étudier le sort que l'Etat faisait aux soldats sous le rapport du mariage. Voici les conclusions auxquelles il arrive, après avoir discuté les travaux de Wilmanns et ceux de MM. Mommsen et Mispoulet :

1^o Les officiers supérieurs, surtout le légat légionnaire et le procureur, qui ne passaient pas toute leur vie à l'armée, pouvaient se marier, même pendant la durée de leur commandement. Sous l'Empire, leur femmes pouvaient s'établir dans le voisinage du camp, et ils pouvaient habiter avec elles autant que le service le permettait.

2^o Les légionnaires sont citoyens romains, mais la vie

militaire s'oppose à ce qu'ils se marient légalement. C'est pourquoi Claude les exempta des déchéances qui frappaient le célibat.

3° Leurs femmes ne peuvent être que des concubines, malgré le nom d'*uxor* qu'ils leur donnent dans les inscriptions et malgré quelques textes du Digeste, qu'on a souvent mal compris. Leurs enfants sont illégitimes. Les soldats ne pouvaient amener leurs femmes dans le camp, ni habiter avec elles au-dehors. Ils ne pouvaient compter que sur la tolérance des chefs.

4° Septime Sévère permit aux légionnaires d'habiter avec leurs femmes hors du camp (*γυναιξὶ συνοικεῖν*), à Lambèse, qui s'agrandit dès lors rapidement et devint, dix ans après l'avènement de ce prince, un municipe. Mais leur mariage resta irrégulier; leurs fils ne devenaient citoyens qu'en entrant dans la légion. Dès lors la vie des soldats devint une vie de famille, et cette réforme porta un coup funeste à la discipline. M. Cagnat admet que plus tard la loi autorisa même les soldats à contracter un mariage légitime.

5° Les auxiliaires étaient pérégrins et ne pouvaient se marier que *ex jure gentium*; mais avec l'*honesta missio*¹, ils recevaient la *civitas* et le *conubium*. Naturellement ils ne pouvaient pas cohabiter avec leurs femmes; mais il est probable qu'ils bénéficièrent, eux aussi, de la réforme de Sévère.

Pour attacher les soldats à leur métier, l'Etat ne se borna pas à adoucir la discipline, il voulut assurer leur avenir en créant des caisses d'épargne pour les simples soldats, et en permettant les collèges de sous-officiers (chap. VI, pp. 457-477).

A l'expiration de leur service, les soldats avaient droit à une retraite qui s'élevait à 12000 sesterces pour les légionnaires. Pour ceux qui étaient obligés de quitter le service avant le terme, il y avait des institutions spéciales de prévoyance, à savoir deux caisses d'épargne. L'une était gardée par les *signiferi* et alimentée par les retenues opérées sur les *donativa* distribués si fréquemment par les empereurs : ces retenues

¹ Le nouveau diplôme militaire de Cherchel est reproduit à la page 266.

formaient à la longue un capital qu'on remettait tout entier aux soldats, quand ils quittaient le service avant le terme, et qui passait à leurs héritiers en cas de décès. C'était une sorte de caisse de retraite qui obligeait les militaires à l'économie et les attachait à leur corps. Une seconde caisse, alimentée par les cotisations des légionnaires, servait à procurer une sépulture aux soldats morts à l'armée. C'est Végèce qui nous renseigne sur cette double institution.

Pour les sous-officiers, l'épigraphie est notre seul guide; depuis Septime Sévère, ils forment des collèges, ce qui resta défendu aux simples soldats. M. Cagnat¹ dresse une liste des collèges militaires qu'on rencontre dans tout l'Empire romain. Leur naissance fut probablement une suite des réformes de Sévère, qui leur permit aussi de se bâtir des salles de réunion (*scholae*) dans le camp devenu trop grand, depuis que les soldats mariés pouvaient habiter à Lambèse. On a retrouvé

¹ Il en énumère 24, mais plusieurs sont fort douteux; c'est le cas pour ceux des provinces du Danube : dans toutes ces inscriptions le mot *conlega* peut s'entendre tout simplement d'un soldat du même grade, comme M. Mommsen le fait observer dans le C. I. L. III 845 : *collegae mihi sunt condecursiones, nam collegia castrensium privata voluntate constituta leges militares prohibebant*. Cependant la raison alléguée par M. Mommsen disparaît à partir de Septime Sévère, qui permet les collèges de sous-officiers. — Page 465, M. Cagnat cite des *caligati* à Rome; mais il s'agit d'une inscription d'Ostie et *caligati* désigne la *plebs* du *collegium fabrum tignuariorum*. Voyez C. I. L. XIV 128 (= VI 1116) et note. XIV 160. 174. FIORELLI, *Notizie degli Scavi*, 1880, p. 472. — Page 463, le *coll. armatura(rum) leg. II adj.* est d'Aquincum en Pannonie inférieure, et non d'Espagne. Voy. *Ephem.* (et non *Corpus*) II 687. Autres erreurs : à la page 464, note 7, il faut lire : C. I. L. III 5976; à la page 193, n. 1, il faut : Mysie; à la page 489, n. 2, le n° est oublié. — Page 463, les n°s du C. I. L. VII 1035. 1039 sont dédiés par un tribun de cohorte. — Page 466, M. Cagnat place la *scola protectorum* en Italie et renvoie au C. I. L. III 37; il s'agit d'une inscription de Cyzique (III 371). — Enfin on peut ajouter à sa liste : C. I. L. VII [colle]gium *fabrorum*, dont M. Hübner dit en note : *fortasse mere militare erat*. C. I. L. VIII 10717, à Vazanis, en Numidie : *scola bf. cons.* (Cf. *ib.*, 10716). *Notizie degli scavi*, 1890, p. 172, à Concordia : *scola fab(ricae) sag(ittariae)*. C. I. L. X 3344 : *schola armatur(arum)*, à Misenum. *Ibid.* 3479 : *factio artificum* (de la flotte?). BRAMBACH, C. J. Rh. 692 : *bajoli et vexillari collegio Victorien-sium signiferorum Genium de suo fecerunt*, à Cologne. Cf. 693. Peut-être, *ibid.* 1738 : *aeneatores coh. I leg. et Raur. equitatae*, à Steinbach.

ces *scholae* entre le *praetorium* et la porte méridionale; ce sont des rectangles dont un côté est arrondi en abside, et sur ce côté sont gravés les statuts de ces collèges. Grâce à ces inscriptions, nous pouvons nous faire une idée exacte de leur but et de leur organisation. M. Cagnat retrouve avec raison dans ces règlements des collèges de sous-officiers le double but des deux caisses de légionnaires : assurer la sépulture et créer une réserve destinée à pourvoir à certaines dépenses qu'occasionne la vie militaire. A son entrée au collège, le sous-officier doit verser entre les mains du trésorier une somme, appelée *scdmnarium*, parce qu'elle donne le droit de s'asseoir sur les bancs de la *schola*; il est probable qu'il n'en paie de suite qu'une partie et que le reste est réparti sur une série de cotisations. Ce droit d'entrée était de 750 deniers (815 fr.) chez les *cornicines*. Si l'associé mourait, ses héritiers touchaient une prime (500 deniers, 544 fr.), destinée à pourvoir à ses funérailles; s'il sortait du collège pour monter en grade ou pour quitter le service¹, l'associé recevait lui-même la prime destinée à assurer sa sépulture et pouvait entrer dans un autre collège de sous-officiers ou de vétérans. M. Boissier avait deviné ce caractère funéraire, généralement inaperçu : " l'*anularium* (ou prime), dit-il, c'est le *funeraticium*² payé d'avance à quelqu'un qui ne peut l'attendre sur place „ Mais les sous-officiers avaient prévu d'autres dépenses : les *cornicines* payaient 200 deniers (217 fr.), pour frais de déplacement, à ceux qui devaient passer la mer pour changer de corps; les *optiones*, plus riches, payaient 8000 sesterces (2175 fr.) à ceux qui allaient à Rome pour travailler à leur avancement. De même que les caisses de simples soldats, les collèges de sous-officiers pourvoyaient donc à deux sortes de dépenses. Ils différaient des collèges funéraires de pauvres gens, si nombreux dans tout l'Empire, en deux points : la prime funéraire

¹ Celui qui est dégradé ou renvoyé ne reçoit que 250 deniers.

² On appelle ainsi la somme que les collèges funéraires, répandus dans le menu peuple, payaient aux parents des membres défunts pour couvrir les frais d'enterrement.

était payée même si l'on devait quitter le collège avant la mort, et il était pourvu à des dépenses d'autres sortes, qu'entraînait la vie militaire. Comme dans tous les collèges du monde romain, le surplus que pouvait contenir la caisse était consacré au plaisir des associés, peut-être aussi au culte du dieu protecteur; en effet, comme toutes les corporations du monde romain, les collèges militaires avaient un caractère religieux, ce que M. Cagnat oublie de dire¹.

Dans le dernier chapitre de ce livre, M. Cagnat suit le soldat dans sa retraite et se demande quel sort était fait aux vétérans (chap. VII, pp. 478-491).

Durant tout le premier siècle, on voit les empereurs établir des colonies de vétérans en Afrique, surtout aux frontières et dans les contrées insoumises, mais aussi à l'intérieur du pays conquis : ils devaient garder le territoire ou le civiliser. Depuis Nerva, l'initiative impériale cesse, mais les vétérans d'Afrique continuent à s'établir dans le pays, surtout dans les localités voisines des camps et des forts; ils contribuent à transformer d'humbles bourgades en centres importants et à la longue en municipes. Il est certain que, dès le III^e siècle, peut-être dès le II^e, l'Etat leur fournissait des champs à cultiver sur le territoire militaire qui entourait les camps et l'argent nécessaire pour acheter des instruments aratoires : il les engageait ainsi à rester aux frontières, où ils pouvaient aider les troupes actives. Ils jouissaient de privilèges et ils étaient considérés; on les voit souvent arriver aux honneurs municipaux.

Ils se rapprochaient aussi entre eux sans distinction de grade et formaient des collèges funéraires placés sous l'invocation d'un dieu. Nous avons vu qu'en quittant l'armée, ils recevaient une retraite suffisante pour vivre et une somme destinée à leur procurer une sépulture; ils versaient sans doute cette somme dans la caisse de leur nouveau collège et continuaient ainsi l'assurance contractée dans la légion. Toute autre association leur était interdite, de même qu'aux autres citoyens, sauf autorisation spéciale pour chaque collège.

¹ Voy. C. I. L. VII 11. 1035. 1039. VIII 2554. Les dédicaces qu'ils font à des divinités sont nombreuses : *Ephem.* II 687. IV 503. CIL. VIII, 2636, etc.

M. Cagnat montre des traces de ces collèges de vétérans sur divers points de l'Afrique.

* * *

Pour résumer tout ce second livre, nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ici la conclusion de l'auteur. " La condition du soldat romain d'Afrique au II^e et au III^e siècle était bien différente de celle qui était faite aux légionnaires de la république. Ceux-ci étaient des étrangers qu'on amenait sur le sol africain pour un temps, qu'on y laissait le moins possible et qui le quittaient dès que la victoire était complète; ils n'avaient avec les habitants de la province que des rapports de vainqueurs à vaincus. Les choses ne changèrent pas sensiblement sous Auguste et sous ses successeurs immédiats : malgré l'établissement de troupes permanentes, l'armée resta encore à cette époque étrangère au pays; ce fut toujours une armée conquérante. Cependant l'élément indigène commença à y pénétrer peu à peu; par là se préparait le changement qui se produisit au début du II^e siècle. Hadrien rend à ce moment l'Afrique à elle-même. Désormais, les Africains veilleront seuls à la tranquillité de leur patrie.

Cette transformation en entraîne plusieurs autres. Recrutés sur place, nourris et entretenus par la province, vivant au milieu de leurs dieux et de leurs parents, ils ne tardent pas à désirer davantage. On leur accorde successivement la permission de se créer une famille, celle de passer au milieu d'elle les heures que le service ne réclame pas, celle de former des sociétés de plaisir et de secours mutuel; ainsi se relâchent peu à peu tous les liens de l'antique discipline. On va même jusqu'à leur donner des terres à la sortie du service et les moyens de les cultiver. Par là, l'armée perd absolument son caractère d'autrefois : elle n'est plus qu'une milice provinciale soldée par l'Etat.

" Il y a, entre les troupes de Marius et le corps d'occupation d'Afrique au III^e siècle, toute la différence qui sépare l'Afrique numide de Jugurtha de la province romanisée et florissante des Sévères. „ (p. 490-491).

Liège, Octobre 1892.

(A suivre).

J. P. WALTZING.

ULRICH VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF. **Euripides Hippolytos, griechisch und deutsch.** Berlin, Weidmann, 1891. 244 pages. Prix : 8 marks.

Le nouvel ouvrage de M. de Wilamowitz-Moellendorff comprend quatre parties principales : une étude sur l'art de traduire, des recherches sur la légende d'Hippolyte, le texte grec et la traduction allemande de l'*Hippolyte* d'Euripide, enfin des remarques philologiques.

Je dois renoncer à émettre un jugement sur la partie que l'auteur a sans doute travaillée avec le plus d'amour : je veux dire la traduction en vers allemands. Dans une matière aussi délicate, il convient de laisser seul juge le public qui parle la langue du traducteur. Malheureusement, les critiques allemands que j'ai pu lire n'ont guère rempli cette tâche. Je vois bien qu'ils reprochent à l'auteur d'avoir, à leur sens, mal compris tel vers ou telle expression : reproches au fond pédantesques et très peu intéressants ; il est clair qu'on ne s'entendra jamais complètement sur le sens à donner à tous les passages d'une tragédie grecque. Ce qu'il aurait fallu nous dire, c'est si, à tout prendre, l'auteur est arrivé au but qu'il s'était proposé, à savoir, de rendre librement dans sa langue les pensées, les sentiments, les intentions du poète, parce qu'il s'était lui-même intimement pénétré de l'esprit de son modèle. Autant qu'il m'est permis d'en juger, il me semble que M. de Wilamowitz a rempli cette tâche. En tout cas, il l'a parfaitement comprise et définie dans son avant-propos sur l'art de traduire.

Les vers d'une traduction parfaite doivent produire sur les lecteurs la même impression que les vers antiques ont produite dans leur temps sur le peuple, et qu'ils produisent aujourd'hui encore sur ceux qui se sont donné la préparation philologique nécessaire. Tel est le but, idéal sans doute, mais que l'on doit sans cesse avoir devant les yeux.

Le public, il est vrai, pense autrement aujourd'hui. Traduire doit être un jeu d'enfant ; les enfants, d'ailleurs, ne le font-ils pas ? En vue de *renforcer* — comme toujours — les études classiques, on a depuis longtemps chez nous supprimé les thèmes grecs pour ne laisser subsister que les versions. Avec

l'aide d'une grammaire et d'un dictionnaire, le premier venu exécute très passablement ce genre d'exercice. Résultat que les promoteurs de cette *amélioration* des études ignorent sans doute : il faut à l'université faire ànonner pendant deux ans des accents, des esprits, des déclinaisons, des temps primitifs et des thèmes élémentaires, avant de pouvoir aborder la lecture sérieuse d'aucun auteur. S'il existe encore en Europe, comme au temps de P. L. Courier, cinq ou six personnes qui savent le grec, je connais un pays où il est inutile de les chercher. Je n'ignore pas cependant que si, au lieu de faire des thèmes à l'université, on continuait simplement le petit jeu des versions, les élèves seraient un jour en état de publier, à autant la ligne, de ces traductions qui ont vulgarisé la littérature classique de la façon que l'on sait : en dégoûtant à juste titre le public des originaux, et en fournissant un excellent répertoire d'arguments aux illettrés ennemis de la culture classique. — Mais je reviens à mon sujet.

Pour ceux qui se rendent compte des exigences d'une véritable traduction, il est évident qu'un traducteur doit être tout d'abord un excellent philologue; et par excellent philologue, j'entends quelqu'un qui connaisse à fond le grec, grammaire, syntaxe, métrique, et le reste, par exemple, comme G. Hermann ou Elmsley autrefois, comme M. de Wilamowitz aujourd'hui. Un helléniste aurait quelque raison de se croire un philologue de cette force le jour où, par exemple, il serait en état de traduire convenablement dans le grec d'Homère un passage de la Chanson de Roland, ou encore une scène de Racine dans le style d'Euripide. Je n'invente pas ce criterium. Il provient de G. Hermann.

A une pareille maîtrise du langage ancien, le philologue, pour être un traducteur parfait, devrait joindre la connaissance du milieu historique où vivait son poète, et en outre, un sens délicat des nuances de sa propre langue, et des rapports de celle-ci avec la langue de l'original. Il va de soi que ces conditions sont très rarement réunies chez le même homme.

Un des préjugés les plus répandus — surtout en dehors de l'Allemagne — est qu'il existe en allemand d'excellentes traductions. Pour ma part, je ne connais, en général, rien de plus

lamentable que le *style* de cette " littérature „ particulière à l'Allemagne. Je suis heureux de voir exprimer le même sentiment par un homme comme M. de Wilamowitz. A cet égard, l'éminent professeur de Goettingue s'est chargé, une fois de plus, de dire la cruelle vérité à ses compatriotes.

Le modèle du genre le plus connu à l'étranger est J. H. Voss, l'inventeur des "*saumnachschleppenden Weiber* „, du "*helmumflatterten Hektor* „, le créateur d'un langage extraordinaire, à la fois trivial et emphatique, avec lequel l'Allemand d'aujourd'hui est obligé, bon gré mal gré, de confondre le style homérique. Notez qu'en France et en Belgique, on admire généralement cette traduction de bonne foi, parce qu'elle vient d'Allemagne.

A mon sens, la plupart de ces traductions allemandes ont tout au plus la valeur de mauvais lexiques¹, et elles sont, en grande partie, responsables de l'aversion des ignorants contre la culture classique.

Toutes ces traductions visent à reproduire l'aspect extérieur de l'original; elles ne rendent ni le sentiment, ni l'idée. On traduit le plus possible mot à mot, comme si deux mots de langues différentes, à part quelques expressions techniques, coïncidaient jamais parfaitement. C'est le sens, et non le mot, qui importe; une expression très éloignée rendra souvent mieux l'intention que la tournure calquée sur l'original. C'est l'âme même de la phrase antique qui, par une sorte de métempsychose, doit passer dans une autre forme, et la forme nouvelle doit être familière aux contemporains, comme l'autre l'était aux anciens; sinon, la traduction, au lieu d'être vivante, ne sera qu'un cadavre mal travesti.

Poussant plus loin encore la pédanterie, des Allemands se sont avisés de calquer dans leur langue jusqu'aux mètres de l'original grec : comme si l'on pouvait juxtaposer deux poésies fondées sur des principes aussi différents que celui de la quantité et celui de l'accent, comme si la langue et le vers ne formaient pas un tout et si ce n'était pas une monstruosité d'écrire des vers grecs en allemand!

¹ Évidemment, je ne parle ici que d'un certain genre de traductions. Je suis loin de nier qu'il existe en Allemagne quelques traductions très savantes et très méritoires qu'il est inutile de citer ici.

On a calqué d'ailleurs avec la même facilité que les rythmes de Pindare, les mètres du Râmâyana et du Kalewala, de Firdousi, de Dante, de Calderon, et de beaucoup d'autres. Certains Allemands se vantent de ce rôle d'interprète universel que prend ainsi leur langage. Belle gloire, en vérité, et qui devrait être réservée à plus juste raison au *Volapük*. C'est vraiment profaner la langue et le style que Goethe et Schiller ont enfin donnés à l'Allemagne que d'ambitionner pour l'allemand un pareil rôle. Traduire dans une langue signifie traduire dans la langue et dans le style de ses grands écrivains. On ne saurait, à cet égard, mieux dire que M. de Wilamowitz (p. 11) : " La tâche du traducteur consiste à reproduire ce qui se trouve dans une langue déterminée, avec une métrique et un style donnés, dans une autre langue déterminée, dont le vers et le style sont également donnés. „

Chose très caractéristique, les Français se sont presque entièrement préservés de cette tendance à traduire dans des formes barbares et étrangères. C'est qu'ils possèdent depuis de longs siècles une langue poétique admirablement cultivée, avec un style et des mètres appropriés à chaque genre. Cet avantage leur est commun avec les Grecs. Aussi, je pense, contrairement à l'opinion générale, qu'il serait possible de donner en français d'excellentes traductions des poètes anciens.

Il est vrai qu'il faudrait d'abord se guérir de la manie des traductions dites " fidèles „, et presque littérales, qui de l'Allemagne a, par contagion, gagné la France dans ces derniers temps. Depuis vingt ans d'ailleurs que la France s'est mise à l'école de la philologie allemande, elle n'a guère fait que lui emprunter trop souvent des travers ¹. Pour ne prendre qu'un très menu détail, on a eu grandement raison sans doute, dans le cours de ce siècle, de remplacer les dénominations latines tout à fait inexacts comme Saturne, Diane ou Minerve, par celles de Cronos, Artémis ou Athéné. Mais il y a eu des excès inutiles; par exemple, lorsque dans une traduction récente d'Eschyle, on imprime Akhilleus ou Klytaïmnèstra,

¹ Mon collègue parisien, M. Louis Duvau, l'a montré excellemment dans cette Revue même, à propos de la question des programmes.

ces noms étranges, n'étant pas, comme ceux d'Achille ou de Clytemnestre, moulés par la langue, produisent sur le lecteur un effet presque barbare qui n'est point dans l'original : c'est seulement quand l'original donne lui-même quelque chose de nouveau pour le temps dans sa langue, que l'imitation peut en faire autant. Dans les *Perses*, Eschyle a eu soin de choisir la forme *hellène* du nom de *Δάειος*. Semblablement une traduction française doit choisir la forme *française* du même nom, c'est-à-dire tout simplement Darius.

L'habitude ancienne de traduire honnêtement en " bon français ", valait mieux. Elle a fait naître, à partir d'Amyot jusqu'à nos jours, de bonnes traductions françaises de prosateurs latins et grecs. Si les traducteurs pèchent quelquefois, c'est plutôt contre le sens de l'original que contre le génie de leur propre langue : étant donné le but de toute traduction, je considère cette faute comme la moins funeste des deux. Il reste d'ailleurs beaucoup à faire. Mais que des lettrés véritablement philologues se mettent à l'œuvre ; dans la richesse extraordinaire de la prose française, ils ne seront jamais embarrassés de trouver des modèles de style, pour rendre la simplicité d'un Xénophon, la naïveté d'un Hérodote, la profondeur concise d'un Thucydide, la causticité d'un Lucien, et même pour se rapprocher de la limpidité exquise de Platon.

Ce serait un travail intéressant de chercher ces analogies de style, et d'établir aussi la contre-épreuve, c'est-à-dire de voir dans quel style et quels mètres équivalents il faudrait traduire en grec les lyriques et les autres poètes français.

Le français est beaucoup plus pauvre en traductions de poètes. J'exclus naturellement les traductions en prose, qui manquent au premier devoir de toute véritable traduction. La tâche du traducteur était mieux comprise autrefois. Boileau, lorsqu'il voulut faire connaître à ses contemporains le *Traité du sublime* de Longin, ne manqua pas de rendre les passages des poètes par des vers français, qui sont, aujourd'hui encore, des chefs-d'œuvre de traduction. Tout le monde connaît et admire les imitations anacréontiques de La Fontaine. Il faut également citer comme un modèle la traduction en vers de Virgile par Delille, ce qui surprendra beaucoup de gens aux préjugés modernes.

L'épopée grecque, au contraire, restera, je pense, toujours intraduisible en français. Autant que je sache, la langue du Roland est trop pauvre pour la rendre, et d'ailleurs, elle est trop loin de nous et aurait elle-même besoin d'une traduction. Mais pour presque tous les autres genres, drame, lyrisme, poésie légère, etc., le français offre des modèles de style que les connaisseurs sauraient utiliser. La tâche devrait être tentée; ce serait rendre service au grand public qui n'est pas responsable de son dédain pour la littérature ancienne, et qui vraiment n'a pas tort d'éloigner de lui le calice des traductions vulgaires.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur ce sujet, mais je crains de m'y être déjà arrêté trop longtemps, et je devrai écourter les observations que m'ont suggérées les autres parties de l'œuvre de M. de Wilamowitz.

L'étude de la légende d'Hippolyte est digne de l'auteur de l'admirable étude sur Héraclès publiée il y a quelques années. M. de Wilamowitz possède à un degré rare le sentiment de l'esprit religieux et mythique des anciens Grecs. C'est dire qu'il ne s'est point lancé dans les interprétations nébuleuses ou solaires, et qu'il n'a point cherché l'explication d'Hippolyte chez les Esquimaux, les Papous, ou les Ribas-Ribas.

La légende d'Hippolyte est née pour expliquer le culte du dieu auquel les jeunes filles de Trézène faisaient, avec des chants, le sacrifice de leur chevelure, à la veille du mariage.

Je cite un rapprochement que je trouve dans Pausanias. M. de Wilamowitz ne l'indique pas, j'ignore pourquoi, car je doute qu'il ait échappé à sa vaste érudition. Donc, au rapport de Pausanias (I, 43, 4), il existait à Mégare un culte tout à fait analogue à celui d'Hippolyte à Trézène; c'était le culte d'Iphinoé, fille du héros Alcathos; elle était morte vierge, et les jeunes Mégariennes lui faisaient, avant leur mariage, l'offrande de leurs cheveux.

Tel est donc le noyau de la légende d'Hippolyte. Autour, sont venus, comme toujours, s'ajouter des traits ou des *motifs* empruntés à des contes universels, par exemple, l'amour d'une marâtre (Phèdre) pour le chaste jeune homme, dont elle finit par causer la mort. Comparez Bellérophon, Phœnix, etc.

M. de Wilamowitz remarque avec raison qu'un grand nom-

bre de ces traits de contes, *motifs* universels, toujours les mêmes sous la variété des personnages, se trouvent dans la légende grecque ou latine, beaucoup de siècles avant qu'on ne les connaisse dans l'Inde.

L'étude du beau livre de M. Erwin Rohde sur le roman grec m'avait suggéré la même pensée. M. Rohde revendique, il est vrai, pour l'Inde la priorité, mais en le faisant, il me paraît se dérober aux conclusions qui se dégagent des recherches de son propre livre. Les contes percent par endroits à travers toute la littérature grecque depuis Homère (voyez l'aventure d'Arès et d'Aphrodite) et Hérodote, jusqu'à l'*Histoire vraie* de Lucien. A lui seul, ce dernier livre témoigne de l'existence en Grèce de toute une littérature analogue à celle qui nous est révélée plus tard par les *Mille et une Nuits*. Certes il est dangereux et peut-être illégitime en ces matières de parler de priorité, mais à coup sûr, aucun indice n'autorise à trancher la question contre la Grèce.

Il me semble que je n'affirmerais pas avec autant de sûreté que M. de Wilamowitz que la légende d'Hippolyte, populaire à Trézène, n'avait pas été traitée avant Euripide. Dans un pareil sujet, il ne faut pas négliger les moindres indices. Or voici un indice qui pourrait n'être pas sans valeur, étant donné l'habitude des tragiques de puiser leurs mythes surtout chez les poètes du cycle épique.

Le poète cyclique Hagias, auteur de *Nostoi*, était de Trézène. D'après Pausanias (1, 2, 1), il avait raconté l'aventure de Thésée et d'Antiope, l'Amazone, qui avait livré sa ville par amour pour le héros (même motif que pour Médée et Jason). N'est-il pas hautement vraisemblable que le même poète avait aussi parlé d'Hippolyte, le héros de sa ville natale, et n'est ce pas lui qui, avant Euripide, aura fait d'Hippolyte le fils de l'Amazone? Une rencontre curieuse est qu'Eustathe (*ad Od.* π, 118) dit qu'Hagias était de Colophon. Or le héros Hippolyte était également connu dans cette ville en 600, puisque Mimnerme de Colophon en faisait mention.

Je ne m'étendrai pas longuement sur la partie philologique proprement dite. M. de Wilamowitz donne des collations nouvelles d'un grand nombre de manuscrits, et son édition critique sert en quelque sorte de démonstration pour les théories,

aujourd'hui fondamentales, qu'il avait exposées sur l'histoire du texte et la valeur des manuscrits d'Euripide dans ses *Analecta Euripidea* et dans son *Héraklès*.

Plusieurs des corrections proposées pour le texte me paraissent très heureuses, vers 42, 274, 277, 363, etc.

Au vers 136, je préfère décidément le texte traditionnel *κατ' ἀμβροσίου στόματος*, à la correction *ἀβρωσία*, de Hartung, acceptée par M. de Wilamowitz. On attend pour *στόματος* une épithète laudative, comme plus haut avec *ξανθὰν κεφαλάν*, et *ἀμβροσίου* convient très bien dans une strophe composée toute entière d'imitations homériques.

Malgré le commentaire très ingénieux de M. de Wilamowitz, je ne puis aucunement admettre le sens qu'il propose pour les vers 468, 9 :

*Οὐδὲ στέγην γὰρ ἦς κατηρεφεῖς δόμοι
Καλῶς ἀκριβώσειαν.*

Il est vrai que le sens que j'y trouve diffère aussi de celui de tous les autres commentateurs. Il me paraît cependant si simple et si naturel que je n'hésite pas à le proposer brièvement. La nourrice dit à Phèdre : " Au fond, ton cas n'a rien d'extraordinaire. C'est la vie du monde. Tous les jours, des maris, des parents ferment les yeux sur les fautes de leurs femmes ou de leurs enfants. La sagesse commande simplement de cacher ces laideurs inévitables et de ne pas se tourmenter pour une perfection impossible. Il faut seulement sauver les apparences. Et il en est ainsi en toutes choses. Sans chercher bien loin un exemple, que l'on s'avise un peu d'examiner à fond le plafond de nos maisons, qui a cependant belle et harmonieuse apparence. Il ne résisterait pas non plus à l'examen, car on trouverait que lui aussi recèle *τὰ μὴ καλὰ* (vers 466), des laideurs, planches, chevilles, charpentes, etc. L'art de l'architecte consiste à cacher ces laideurs, comme l'art du sage consiste à cacher ses défauts. „ Selon moi donc, il ne s'agit pas ici de la précision technique qu'a mise l'architecte dans sa construction, comme le veulent M. de Wilamowitz et les commentateurs. Le sujet de *ἀκριβώσειαν* n'est pas " les hommes de métier „ c'est " on, nous, les hommes en général. „ La pensée de la nourrice est terre à

terre et parfaitement dans le rôle du personnage. " Chaque chose a ses vilains côtés, inévitablement. Il s'agit seulement de les cacher, car au fond, l'essentiel est l'apparence, la *façade*, dans la vie humaine comme dans les maisons. "

Ce sens me paraît simple. Au contraire, je ne comprends plus du tout avec la correction *ἀν ἡκριβώσαν* de M. de Wilamowitz. Pour moi, je me contenterais de lire : *οὐδ' ἀν στέγην ἀκριβώσειαν*, ajoutant simplement *ἀν* qui est de règle avec un semblable optatif. Au surplus, si le sens me paraît clair, je reconnais qu'il est difficile de corriger le texte avec quelque sûreté.

J'ai négligé de dire plus haut qu'au début de son livre, M. de Wilamowitz prend, avec l'autorité qui lui appartient, la défense des études classiques. Je voulais me réserver le plaisir de citer, en terminant, quelques-unes de ses paroles. " La connaissance de la poésie hellénique est encore un des meilleurs moyens de lutter contre la décadence intellectuelle et morale où se précipite notre peuple , ... " Il faut tenter ce moyen, pour lutter contre les dieux du jour, l'or, les jouissances, les honneurs, , et cela en dépit des " cris barbares de la plèbe cultivée moderne , (*das moderne Bildungspöbel* : " Eclairons les classes éclairées , , comme disait si bien Flaubert) " J'ai bien des choses encore sur le cœur qui se rattachent au même sujet, je veux parler de l'importance des Hellènes pour nous et aussi pour nos enfants, l'avenir de notre patrie. J'ai écrit bien des pages, avec toute mon âme. Comment ne l'aurais-je pas fait, après ce que la dernière année nous a fait voir ¹. Mais je refoule tout cela; non point par crainte, mais par respect. Il est très difficile pour un Prussien fidèle à son roi et aimant sa patrie de se taire sur ces choses-là : mais il est plus difficile encore d'en parler. " (Pages 2, 3, 4).

On ne devinerait pas la réflexion que ces paroles suggèrent à un philologue allemand que M. de Wilamowitz a quelquefois maltraité : " Si la considération des études classiques baisse en Allemagne, c'est la faute des sarcasmes et des critiques

¹ Il s'agit, je pense, du discours-programme de l'empereur Guillaume II sur les études.

trop vives de M. de Wilamowitz lui-même contre ses confrères. „ En d'autres termes, que tous les philologues allemands s'entendent pour se déclarer grands hommes et pour s'encenser réciproquement, de même que déjà tous les philologues étrangers s'entendent pour les couvrir d'éloges, et le public sera devant eux dans un état d'admiration perpétuelle.

Soyons sérieux. L'Allemagne, elle aussi, hélas! ne prise plus assez aujourd'hui la vertu hellénique par excellence, τὸ φιλομαθές, et se laisse entraîner vers l'idéal barbare, τὸ φιλοχρήματον, comme disait Platon. Ce qui la sauve, c'est qu'elle possède encore des hommes comme M. de Wilamowitz qui, dans leurs œuvres et leur enseignement, conçoivent les études philologiques dans l'esprit élevé qui seul les justifie. A eux seuls, l'*Héraclès* et l'*Hippolyte* contribuent plus à faire comprendre et aimer le drame antique que tout le fatras des dissertations consacrées aux tragiques depuis vingt-cinq ans.

Avec de telles œuvres, on a le droit de dire hautement la vérité à ceux qui portent en partie la responsabilité de la décadence actuelle. Chose honorable et consolante pour l'Allemagne, c'est un Allemand qui ose signaler les faiblesses nationales et prêcher à la fois par l'exemple et par la parole. Chose tristement caractéristique, aucune voix en Belgique et moins encore en France n'aurait pu proclamer les mêmes vérités que M. de Wilamowitz, sans soulever d'unanimes récriminations. Dans ces deux pays, être philologue signifie généralement lire dans l'original, admirer, prôner, citer et copier sans critique les dissertations allemandes. On admire aujourd'hui béatement les travaux allemands, comme jadis on admirait béatement, et également sans critique, les œuvres de l'antiquité, — qu'on peut même se dispenser de lire aujourd'hui. Admiration pour admiration, j'aimais mieux l'ancienne. Mais l'attitude actuelle est vraiment très commode. Elle dispense de tout jugement dans une matière où la critique est assurément moins aisée que la louange : *Germanum est, ergo laudatur*.

LÉON PARMENTIER.

JOSEPH WEISWEILER. **Das lateinische participium futuri passivi in seiner Bedeutung und syntaktischen Verwendung.** *Grammatische Studie.* Paderborn, Schöningh. 1890. 146 pages. 2 marks 80.

A l'époque où j'appris les éléments du latin, il était encore d'usage, dans les grammaires, de donner au participe en *-ndus* le nom de participe futur passif. Je n'avais jamais découvert le moindre inconvénient à cette dénomination, lorsque plus tard des maîtres, mieux au courant de la science, m'enseignèrent que le participe en *-ndus* n'était en réalité ni futur ni passif.

Si l'on s'accordait à condamner la dénomination ancienne, on s'entendait beaucoup moins sur le terme à lui substituer. L'expression de "participe de nécessité", semblait trop étroite; celles de "nom verbal", ou "d'adjectif verbal", ne distinguaient plus la forme en *-dus* de celles de l'infinitif, du supin, ni du participe. Les désignations allemandes de *gerundium* pour notre gérondif, et de *gerundivum* pour notre participe en *-dus*, avaient le tort de laisser entendre que le *gerundivum* est une dérivation du *gerundium*, tandis que les anciens déjà admettaient avec raison l'hypothèse contraire. Plus déconcertante encore était la dénomination de "participe présent passif", qui eut beaucoup de faveur dans ces derniers temps et qui a même passé dans la syntaxe de Schmalz et dans la grammaire élémentaire de Harre. Il me semble qu'un élève un peu réfléchi doit avoir beaucoup de mal à s'accommoder d'une pareille théorie : elle l'oblige à désigner du même nom les formes *legendus* et *λεγόμενος*, et, en bonne logique, à considérer comme équivalentes des phrases comme *πρὸς τὴν πόλιν πολιορκουμένην ἦλθεν* et *ad urbem obsidendam venit*, *oppidum obsidendum est* et *πόλις πολιορκουμένη ἐστίν*!

Toutes ces théories, qui n'avaient fait qu'obscurcir une question de grammaire déjà suffisamment difficile, sont enfin détrônées par le travail de M. Weisweiler. Je ne crois pas trop m'avancer en disant que, pour la plupart des points, son étude restera définitive. J'en résume les traits principaux.

D'abord, les formes en *-ndus* sont évidemment des participes, car elles possèdent toutes les particularités syntaxiques du

participe : l'emploi attributif, l'emploi périphrastique, la distinction des genres, le sens temporel. De plus, la dénomination qui leur convient le mieux est encore celle de participe futur passif, que leur avaient donnée les grammairiens anciens. Le participe en *-ndus* est un participe de l'action future, un *participium rei gerendae*, puisqu'il est passif, et il résulte des recherches de M. Weisweiler, avec une très grande vraisemblance, qu'il a eu cette signification en latin dès l'origine. Dans les textes les plus anciens, il désigne déjà l'action verbale comme se rapportant à un sujet passif, et comme destinée à se réaliser.

M. Weisweiler examine les cas particuliers où l'on a contesté le caractère passif des formes en *dus*, et il démontre parfaitement que toutes les objections que l'on a émises sont illusoires.

Une tâche beaucoup plus difficile était d'expliquer, d'après la même théorie, l'emploi absolu du gérondif dans des expressions comme *legendum est*, *pugnandi causa*, ou même dans des tournures où il régit un accusatif, comme *agitandumst vigilias* (Plaut. *Trinum.* 869), *praedones consecrando* (Nep. *Them.* 11, 3).

On avait imaginé dans ces derniers temps que dans les phrases comme *moriendum est*, *pugnandum est*, la forme neutre est un substantif et sert de sujet. M. Weisweiler montre que cette explication n'est pas plus admissible pour *pugnandum est* que pour *pugnatum est*. D'ailleurs *pugnandum est*, *studendum est* sont déterminés par des adverbes et conservent leur construction verbale, tandis que des substantifs verbaux seraient déterminés par des adjectifs et par des génitifs. Il faut évidemment découvrir une théorie qui rende à la fois raison de *pugnandum est* et des autres tournures impersonnelles comme *pugnatur*, *pugnabatur*, *pugnatum est*, etc.

M. Weisweiler a cherché avec succès l'explication de toutes ces tournures dans un mode, particulier au latin, d'exprimer la " voix impersonnelle ".

Celle-ci n'exprime l'idée verbale ni comme active, ni comme passive, mais simplement sans sujet logique. Le latin a sur les autres langues l'avantage de posséder une forme qui lui permet de rendre ainsi impersonnel n'importe quel verbe :

c'est la troisième personne du singulier du passif. Dans le passif impersonnel, le sujet se confond avec l'idée verbale; comme le disait déjà Schoemann, *agitur* = *actio fit*, *actum est* = *actio facta est*; de même *agendum est* = *actio facienda est*, *agere faciendum est*. Le passif ne se distinguant ici de l'actif qu'en ce qu'il présente l'action comme étant sans sujet, il n'y a pas lieu de s'étonner que les tournures impersonnelles aient souvent conservé les compléments de l'actif : *gloriae invidetur*, *vivitur vitam* (Ennius). Si l'on n'a pas dit couramment *legitur Virgilium*, c'est que cette tournure était superflue, car au fond, elle est identique à *legitur Vergilius*. Mais l'accusatif a subsisté, lorsqu'il était déterminé par un infinitif : *traditur Homerum caecum fuisse*; *Philonem existimandum est disertum fuisse*.

Cette théorie rend raison de tous les emplois du gérondif proprement dit : le gérondif, qui n'apparaît point encore dans les monuments de l'ombrien et du samnite, est sorti du participe en *-dus*, et il n'est au fond que l'emploi impersonnel de ce participe. *Amandi patriam* s'explique vis-à-vis de *amandae patriae*, tout comme *amandum est patriam* vis-à-vis de *patria amanda est*. Le gérondif absolu *legendi* = *lectionis instituendae*, tout comme *legendum est* = *lectio facienda est*, et de même pour les autres cas. On peut comparer un semblable emploi impersonnel du participe parfait passif dans les ablatifs absolus comme *auspicato*, *explorato*, *cognito*, etc.

Je remarque en passant que dans son explication des tournures comme *exemplorum eligendi potestas*, M. Weisweiler se rencontre avec Bergaigne, qui avait déjà reconnu qu'en pareil cas les deux génitifs sont construits d'une façon parallèle, et dépendent l'un et l'autre du même terme (*Mém. Soc. ling.*, III, p. 152 ss.).

Après avoir passé en revue les diverses étymologies proposées pour le participe en *-dus*, M. Weisweiler concluait avec raison qu'aucune ne présentait une vraisemblance sérieuse. Je suis heureux de pouvoir renvoyer les lecteurs que la question intéresse à une étymologie nouvelle que M. Brugmann a publiée tout récemment dans le dernier volume de son *Grundriss der vergleichenden Grammatik*, p. 1424, ss. Elle me paraît donner une solution, sinon certaine, du moins au

plus haut degré vraisemblable, car il ne peut y avoir de certitude absolue en semblable matière.

LÉON PARMENTIER.

GASTON SORTAIS. S. J. *Ilios et Iliade*. Paris, Bouillon, 1892, in-12.

Comme on l'a fait ressortir ici même, avec autorité et compétence¹, les fouilles opérées en Grèce par M. Schliemann ont renouvelé à bien des égards notre connaissance des poèmes homériques, et il n'est que juste que leurs résultats, sous une forme appropriée, pénètrent dans l'enseignement de nos collèges. On en pourrait dire tout autant des travaux accomplis par la critique pour déterminer l'âge, l'origine et l'histoire de ces poèmes. Il serait bizarre en effet que l'on continuât à présenter l'épopée grecque comme une œuvre une, venue d'un seul jet, et que l'on ne profitât pas des recherches de l'érudition contemporaine pour exercer le sens critique et le goût littéraire des élèves. De même, comment ne pas essayer de faire revivre la civilisation dont l'Iliade et l'Odyssée sont les témoins, par la description des restes matériels, palais, tombeaux, armes, etc. que M. Schliemann a mis au jour? Comment négligerait-on ce précieux moyen de faire reprendre pied à l'épopée dans la réalité et de la vivifier en la remplaçant dans son milieu?

L'auteur d'*Ilios et Iliade*, le titre seul l'indique déjà, s'est efforcé d'accomplir cette double tâche : son livre, écrit pour les élèves des humanités, cherche à mettre à leur portée, sous une forme claire et simple, les travaux de l'archéologie et de la critique.

Le P. Sortais fait d'abord connaître la biographie de Schliemann, puis il décrit rapidement les résultats des fouilles d'Hissarlik, de Mycènes et de Tyrinthe et finit cette première partie en discutant la question de l'emplacement de Troie; il n'y a qu'à louer la clarté de tout cet exposé. Il eût peut-être été utile de le compléter, à l'aide des livres de

¹ A. Wagener, *Hommage à la mémoire de Schliemann*. T. XXXV, 5^e liv.

M. Schliemann et en s'inspirant des travaux d'Helbig (*Das Epos aus den Denkmäler erläutert*) et de bien d'autres, par la description de quelques objets, tels que les armes, les coupes, les chars, les palais.

Dans une seconde partie, est abordé le problème de la composition de l'Iliade; le P. Sortris s'inspire presque exclusivement de l'*Histoire de la littérature grecque*, de MM. Croiset. Quelque soit le mérite de cet ouvrage, il est regrettable que l'auteur ne soit pas remonté lui-même aux systèmes et aux écrits qu'il discute. Cependant l'exposé des diverses opinions, tout au moins dans leurs traits essentiels, est suffisant pour le but que se propose l'auteur. Il a fait siennes les vues de MM. Croiset sur la formation des épopées grecques; mais à mon sens, en les résumant, il a surtout fait ressortir leur manque de netteté¹.

Il avance que l'Iliade actuelle ne peut-être " le fruit d'additions et de remaniements successifs ". La raison en est que, si cette opinion était vraie, on devrait pouvoir dégager l'ancienne épopée. Pour lui, l'Iliade, sous sa première forme, fut " un poème au sens large du mot, c'est-à-dire un recueil de chants isolés, réunis par une même idée.... des rhapsodies séparées, formant un tout distinct qui peut suffire à une récitation, mais en même temps reliées entre elles par le fil de leur commune légende. " Par une bizarre inconséquence, l'auteur qui adopte cette opinion, pour n'avoir pas à retrouver l'Iliade primitive, s'empresse de la reconstituer lui-même. Il donne en traduction la suite des chants qui selon lui la formaient. Il ne remarque pas (il l'avait cependant indiqué p. 47), qu'il en est qui évidemment ne nous sont pas arrivés dans leur texte ancien. Cela seul répond à son objection contre le système de Christ, Niese, etc.

Pour terminer, le P. Sortais étudie l'Olympe homérique et l'art homérique. Dans ce chapitre se montrent particulièrement les conséquences de l'oubli que je viens de signaler. Il est difficile par exemple d'admettre que ce soit le même poète, nommons le Homère, qui d'une part emploie le style large et

¹ Cf. Quelques mots sur la question homérique à propos d'un livre récent. *Revue de l'Instr. publ.*, t. XXXIV, 1^{er} livr.

sobre du chant I et plus loin se rende coupable de ces " entassements de comparaisons „ signalés p. 345. Étudier au point de vue littéraire tous les chants dans lesquels est développée la donnée de l'Iliade primitive, comme étant en leur état actuel et dans toutes leurs parties de la même main, c'est s'exposer à plus d'une erreur d'appréciation.

Ces observations n'empêchent pas qu'il faille savoir gré au P. Sortais de sa tentative : l'idée qui l'a inspiré est d'une justesse incontestable. L'auteur a voulu écrire un livre qui pût être lu avec plaisir et profit sur pas élèves des humanités; il a accompli son dessein. Et à ceux-mêmes qui ont déjà quelque notion de ces problèmes, l'ouvrage fournira d'utiles indications complémentaires, des résumés clairs et précis, et par-ci par-là plus d'une vue originale.

HENRI FRANCOTTE.

PERIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 14 novembre 1892 : Pellegrini, Études d'épigraphie phénicienne (Philippe Berger). — Schiffers, Emmaus (Clermont Ganneau). — Krall, Le manuscrit étrusque d'Agram (Michel Bréal). — Attinger, Lycurgue (Paul Oltramare). — Albanès, Pierre d'Aigrefeuille (T. de L.). — Hartfelder, Melanchton (P. de Nolhac). — Cordus, épigrammes, p. Krause (P. de Nolhac). — Wimpheling, Stylpho, p. Holstein (P. de Nolhac). — Wetz, Shakspeare, I. (Ch. J.). — A. Hamy, Les domiciles des Jésuites (Henri Cordier). — Trautmann, Acteurs allemands à la cour de Bavière (Ch. J.). — Lanson, Boileau (Félix Hémon). — Janet, Fénelon (Félix Hémon). — Bywanck, Un hollandais à Paris (Ch. J.). — Charavay, Correspondance de Carnot (A. Chuquet). — Tuetey, Sources de l'histoire de Paris, II (A. Chuquet).

Du 21 novembre : Liebich, Deux chapitres de la Kâcikâ (V. H.). — Gerth, Grammaire grecque (Émile Baudat). — Vollmer, L'oraison funèbre à Rome (R. Cagnat). — Pasdera, Dictionnaire des antiquités classiques (R. Cagnat). — Silius Italicus, Puniques, p. Bauer, II (Émile Thomas). — Cagnat, L'année épigraphique (P. G.). — Symonds, Dante (Ch. J.). — Malkaraume, Une traduction de Pyrame et Thisbe, p. Bonnard (A. Delboulle). — Guglia, Les

éléments conservateurs de la France à la veille de la Révolution (Ch. J.).

Du 28 novembre : Smith, Guide de Palestine (Clermont-Ganneau). — Schiaparelli, Une tombe et une inscription d'Égypte (G. Maspero). — Chabot, Isaac de Ninive (Rubens Duval). — Belech, Études d'histoire ancienne (Am. Hauvette). — Fournier, Histoire de la science du droit en France (A. Thomas). — Pirenne, La bataille de Courtrai (Frantz Funck-Brentano). — Auvray, Les manuscrits de Dante. — Del Balzo, Les poésies sur Dante. — Bobbio, Le Dantophile. — G. Thomas, Michel-Ange poète. — Solerti, Appendice aux œuvres en prose de Tasse. — Cesareo, Poésies et Lettres de Salvator Rosa. — Carducci, Le Giorno de Parini (P. de Nolhac). — Janet, Fénelon (A. Gazier). — Reimann, Études sur Frédéric le Grand (F. D. G.). — Neukomm et d'Estrée, Les Hohenzollern (P.).

Du 5 décembre : Belot, Dictionnaire français-arabe (B. M.). — Goldzieher, Études sur l'Islam (Max van Berchem). — Lambakis, Daphni (Ch. Diehl). — Garofalo, Icetas (Georges Goyau). — Oltramare, L'épisode d'Aristée (Paul Thomas). — Deloume, Les manieurs d'argent à Rome (X.). — Cagnat, L'armée romaine d'Afrique (Paul Guiraud). — May et Becker, Précis du droit privé de Rome (René Worms). Rauschen, La légende de Charlemagne (Alfred Leroux). — Vander Linden, Constitution de Louvain (M. Prou). — Oman, L'empire byzantin (Ch. Diehl). — Pichon et Vicaire, Le Viandier de Tirel (A. Delboulle). — Vander Haeghen, Bibliographie des martyrologes protestants néerlandais (T. de L.). — Fournel, La Comédie au ^{xiii}^e siècle. — Liéby, Corneille. — Monceaux, Racine (Félix Hémon). — Lahargou, Fromentières (T. de L.). — Lediou, Les Savoie-Carignan en Picardie (T. de L.). — Talleyrand, Mémoires, IV et V (F. D. G.). — Droz, La critique littéraire et la science (Félix Hémon). — La Yale Review (Ch. Siegnobos). — Lettre de M. d'Arbois de Jubainville.

Du 12 décembre : Pischel et Geldner, Études védiques (V. Henry). — Chauvin, Bibliographie des ouvrages arabes (B. M.). — Prellwitz, Dictionnaire étymologique de la langue grecque (V. Henry). — Preuss, Index de Démosthène (C. E. R.). — Monceaux, La Grèce avant Alexandre (Salomon Reinach). — P. Paris, Elatée (E. Pottier). — Jullian, Gallia (Salomon Reinach). — Térance, Adelphe, p. Fabia (Paul Thomas). — De la Tour, Atlas de monnaies gauloises (Salomon Reinach). — Claudin, L'imprimerie à Salins (T. de L.). — De Nolhac, Pétrarque et l'humanisme (Paul Lejay). — Vernière, Savaron (T. de L.). — De Schickler, Les églises du Refuge en Angleterre (R.). — Cornaro, Le siège de Bude (B. A.). — De Schack, Mazzini. — De Marco, Rosalino Pilo (Léon-G. Pélissier). — Bourne, La ligne de démarcation d'Alexandre VI.

Du 19 décembre : Dubois, Strabon (Bertrand Auerbach). — Plutarque, Moralia, p. Bernardakis (Émile Baudat). — Levison, Fastes prétoriens (R. Cagnat). — Rauschmaier, Les chiffres dans l'ancien français (A. Jeanroy). — Fredericq, L'inquisition néerlandaise, 1 (R.). — Daubigny, Choiseul (B. Auerbach). — Reichard-Laquante, Un prussien en France. — Tiersot, Rouget de l'Isle. — De la Rocheterie, Raigecourt et Bombelle. — De Beaucourt, Captivité de Louis XVI. — Costa de Beauregard, Virieu. — Jadart, Du Merbion. — Souvenirs de Dupuy. — Aubier, Souvenirs de Parquin. —

Thoumas, Les grands cavaliers, II; Causeries, IV. — Jarra, Souvenirs. — Stephens, Les orateurs révolutionnaires. — Flammermont, Les Mémoires de Talleyrand (A. Chuquet). — Kuerschner, Littérature nationale allemande, vol. 161-180 (A. Ch.). — Passy, Les changements phonétiques (E. Bourciez).

Du 26 décembre : Euting, Les inscriptions du Sinaï (Philippe Berger). — Fischer et Guthe, Carte de la Palestine (Clermont-Ganneau). — Iliade, p. Caer (Emile Baudat). — Jullien, Munatius Plancus (Georges Goyau). — Audibert, Folie et prodigalité (J. Declareuil). — Draeseke, Apollinaire de Laodicée. — Weiss, Lettres catholiques. — Harnack, L'apologétique de Tertullien. — Zycha, Œuvres d'Augustin, VI, 2. — Tertullien, De praescriptione haeretic. p. Preuscher. — Augustus de catechizandis rudibus, p. Wohlfhard. — Etudes oxfordiennes sur la Bible et l'Eglise (Paul Lejay). — Howorth, Les Mongols (E. Drouin). — Muller et Diegerick, Documents sur le duc d'Anjou et les Pays-Ras, II et III (R.). — Pinloche, Basedow (A. Bossert). — D'Ancona et Bacci, Manuel de littérature italienne (Charles Dejob). — Monod, La légende de la loi salique et la succession au trône de France.

Du 2 janvier 1893 : Dashian et Kalemkiar, Manuscrits arméniens de Vienne et de Munich (A. Meillet). — Von den Steinen, Le bakairi (V. H.). — S. Reinach, L'origine des Aryens (V. H.). — Plaute, II, p. Goetz et Schoell (L.). — De Hinojosa, La privation de sépulture des débiteurs (H. L.). — Lex. Eudes de Blois (H. d'Arbois de Jubainville). — Winkermann, Robert le palatin (Ch. Pfister). — Briquet, Les filigranes (M. Prou). — Castellani, Lettres de Sarpi (L. G. P.). — Lesca, Campano (Charles Dejob). — Baechtold, La littérature allemande en Suisse (A. Bossert). — Bossuet, sermons choisis, p. Rébelliau (A.). — Des Robert, Deux officiers de marine en 1789 (T. de L.). — Morfill, La Russie (L. Leger). — Engelstedt, La colonisation allemande (B. A.). — Berlin, Vienne, Rome, la nouvelle situation de l'Europe (Ch. Seignobos). — D'Eichthal, socialisme, communisme et collectivisme (Paul Guiraud).

Du 9 janvier : Collignon, Histoire de la sculpture grecque, I (Salomon Reinach). — Mitteis, Le droit local de l'Orient romain (P. F. Girard). — Omont, La réunion des églises sous Charles le Bel; Lettres du xiv^e siècle; L'Académie de Toulouse; Les manuscrits de la Bibliothèque nationale (T. de L.). — Zdekauer, Les jeux de hasard en Italie (Léon-G. Pélissier). — Adrien Dupuy, Histoire de la littérature française au xvii^e siècle (Pierre Robert). — Berti, Ecrits divers, II (Charles Dejob).

Du 16 janvier : Congrès scientifique des catholiques (Salomon Reinach). — Stowasser, Le verbè lare (L.). — Goetz, Le pseudodosithée (Paul Lejay). — Le Blant, Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule (Maurice Prou). — Guibert, Les livres de raison (T. de L.). — Anschuetz, Le Faucon de Boccace (Charles Dejob). — Tougard, La défense des fables de Corneille (T. de L.). — Dubois, Europe, France et colonies (B. Auerbach). — Soucaille, La Société populaire de Béziers (T. de L.). — Garno, L'idéal éthique de l'école. — Dana, Le vote (Ch. Seignobos). — Bergmans, Travaux bibliographiques de Belgique (M. Prou).

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 36.

2^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

L'EXPRESSION *τέθνηκα τῷ δέει (τῷ φόβῳ) τι ου τινά.*

J'ai eu à expliquer à mes élèves la phrase suivante de Philippique A, p. 53 : ὅποι δ' ἂν στρατηγὸν καὶ ψήφισμα κενὸν καὶ τὰς ἀπὸ τοῦ βήματος ἐλπιδας ἐκπέμψητε, οὐδὲν ὑμῖν τῶν δεόντων γίγνεται, ἀλλ' οἱ μὲν ἐχθροὶ καταγελῶσιν, οἱ δὲ σύμμαχοι τεθνᾶσι τῷ δέει τοὺς τοιούτους ἀποστόλους.

Cet accusatif est extrêmement remarquable. Anciennement, sur l'autorité de G. Hermann, on cherchait à l'expliquer par la nature verbale du substantif, puis on a considéré l'expression *τέθνηκα τῷ δέει* comme la périphrase d'un verbe pouvant régir l'accusatif. C'est-là l'explication qui a prévalu. Bernhardt l'a proposée, Rost accepte que *τέθνηκα τῷ δέει* ou *τῷ φόβῳ* est l'équivalent de *τέθνηκα δεδιώς* ou *φοβοῦμενος*, Weil dans son commentaire dit que la locution *τεθνᾶσι τῷ δέει* gouverne l'accusatif comme le ferait le verbe *δεδίασιν*, et ainsi parle également Shilleto, de falsa leg. p. 366. Dübner non plus ne voit dans *τεθνᾶσι τῷ δέει* qu'une expression énergique pour *μάλιστα φοβοῦνται*, dont il fait dépendre l'accusatif.

J'ai vainement cherché dans les différents commentaires une explication plus grammaticale, et cependant je ne puis voir dans celle-ci qu'un expédient qui en réalité n'explique rien, et qu'en conscience je n'oserais proposer à des étudiants.

Pour qu'elle fût acceptable, il faudrait qu'on pût remplacer l'expression *τεθνᾶναι τῷ δέει* par un seul verbe transitif; or, la notion exprimée par ces mots est double et il n'y a pas de verbe qui les réunisse toutes deux. Cependant, s'il arrive parfois qu'une notion verbale soit rendue par une expres-

sion composée d'un verbe et d'un substantif, et que cette expression composée soit construite avec un complément direct, comme le serait le verbe simple lui-même, ce n'est que lorsque la notion exprimée par les deux mots est *simple* et strictement l'équivalent d'un verbe transitif. Ainsi Oed. Col. 223 *δέος ἴσχετε* (= φοβεῖσθε) *μηδὲν ὅς' αὐδῶ*. Homère Θ 171 *σῆμα τιθεῖς* (= σημαίνων) *νίκην*. Eschyle, Agam. 816 *ψήφους ἔθεντο* (= ἐψηφίσαντο) *φθοράς*. Hérodote I. 227 *λήθην ποιεύμενος* (= λανθανόμενος) *τά μιν ἔργεε*.

On se convaincra facilement que la phrase de Démosthène ne saurait être rapprochée de cette construction.

En outre, je pense qu'il y a une autre considération qui doit nous faire rejeter l'explication courante. Si vraiment *τεθνάναι τῷ δέει* était mis pour un verbe simple (ce qui n'est pas), on s'attendrait à *τεθνάναι δέει*, puisque l'article n'aurait aucune raison d'être. Mais l'article y est et *τῷ δέει* réclame une détermination; or, cette détermination ne peut être que *τοὺς τοιοῦτους ἀποστόλους*, mots qui se rapportent donc uniquement à *τῷ δέει*, comme les mots *τῷ δέει* eux-mêmes se rapportent uniquement à *τεθνάναι*.

L'erreur fondamentale de ceux qui ont tenté d'expliquer cette construction provient, je pense, de ce qu'ils ont voulu voir dans cet accusatif un *complément direct* — bien que le verbe fût *intransitif* — ce qui est en contradiction avec ce que l'on croit savoir actuellement de plus certain sur la nature même de l'accusatif.

Or, si on admet les idées exposées par Rumpel¹, qui le premier a vu clair dans la théorie des cas et d'après lequel tout accusatif qui n'accompagne pas un verbe transitif est de nature paratactique, la phrase de Démosthène nous semblera moins extraordinaire. Partant donc de l'idée de Rumpel, je suis tenté de voir dans *τοὺς τοιοῦτους ἀποστόλους* un accusatif paratactique. Cet accusatif a ceci de particulier qu'il n'exprime en aucune façon la relation qui existe entre le verbe et le substantif; c'est au contexte à l'indiquer. Quand les grecs voulaient s'expliquer d'une manière plus

¹ Rumpel Casuslehre p. 158 et suivantes; cf. aussi Hübschmann Casuslehre p. 65 et 73.

précise, ils se servaient du datif-instrumental ou de prépositions. L'accusatif paratactique *n'exprime* donc nullement un rapport logique entre deux idées, mais un simple rapport grammatical.

Parmi ces accusatifs il faut compter ceux que l'on a nommés accusatifs déterminatifs ¹. L'origine et le développement de cette dernière construction, tellement fréquente en grec qu'on l'a nommée *accusatif grec*, ont été décrits par Delbrück ². A l'origine l'accusatif paratactique dit de détermination ne s'employait qu'avec les verbes intransitifs ou passifs, puis l'usage s'en est propagé aux *adjectifs* par l'intermédiaire des participes, ainsi *ἐοικα - εοικώς - ἴσος*. Delbrück ne parle pas de l'extension de l'emploi de cette construction avec les substantifs. Mais si l'on observe que parfois le verbe dont dépend l'accusatif dit de détermination est à l'infinitif — substantif abstrait au fond — s'étonnera-t-on de le voir passer de l'infinitif au substantif? Ainsi on lit dans Hérodote 3.33 *τὰς φρένας ὑγαίνειν*. De là à *ὑγίεια τὰς φρένας* il n'y a qu'un pas et ce pas a été fait, car les accusatifs dits adverbiaux doivent être rangés parmi les accusatifs paratactiques dits de détermination. (3) Par exemple.

Eschyle, Sept contre Thèbes VV. 271-72 :

ἐγὼ δ'έπ' ἄνδρας ἐξ ἐμοὶ σὺν ἐβδόμῳ
ἀντηρέτας ἐχθροῖσι τὸν μέγαν τρόπονον.

ou Sophocle, Trachiniennes V, 1062 :

γυνή δέ, θῆλυς οὐσα κοῦκ ἀνδρὸς φύσιν.

¹ Ce n'est que d'un point de vue tout pratique qu'il est permis de diviser cet accusatif en catégories différentes, car grammaticalement cela est faux. Il n'y a pas un accusatif d'étendue, un accusatif de détermination, un accusatif de qualité etc.; le propre de l'accusatif paratactique est l'indétermination: le contexte seul détermine le sens. Il en est donc de cet accusatif comme du participe complément attributif, qui peut exprimer le temps, la condition, la cause, la concession, le but, selon le sens général de la phrase, sans qu'on puisse dire qu'il existe un participe temporel, etc. C'est ce que Rumpel a admirablement démontré.

² Grundlagen, pp. 32-33.

³ Brugmann Gr. Gr. p. 204-5.

Je crois donc légitime la proposition suivante : à l'origine l'accusatif paratactique qui exprime la détermination ne s'employait qu'avec les verbes intransitifs et les verbes passifs, mais par l'intermédiaire des participes cette construction passa aux adjectifs *et par les infinitifs aux substantifs*.

S'il en est ainsi, la phrase de la première Philippique devient grammaticalement des plus simples, de même que cette autre phrase du *De falsa leg.* p. 366 : *τεθνάναι τῷ φόβῳ Θεβαίωνς*. Elles signifient respectivement *nos alliés sont morts par la crainte qu'ils éprouvent de semblables expéditions*, et *être mort de la crainte qu'inspirent les Thébains*. C'est bien ainsi que l'avait compris Lambin, qui voulait lire *διὰ τοὺς Θεβαίους*.

J. KEELHOFF.

LE THÈME LATIN.

“ On n'apprend plus le latin pour l'écrire „ : voilà l'argument invoqué encore tous les jours par les adversaires du thème. Certes, on n'apprend plus le latin pour l'écrire, mais on l'apprend pour le lire. Or pour atteindre ce but, il faut connaître les mots et la syntaxe, étudier les tournures, l'arrangement des mots, le mécanisme des phrases, pénétrer le génie même de la langue; et tout cela ne s'apprend pas par la lecture seule, mais par des exercices nombreux et variés. Prétendre qu'on apprendra le latin en lisant du latin, c'est commettre la plus flagrante des pétitions de principe. C'est dire : “ Il faut connaître des mots pour savoir lire, et il faut lire pour apprendre des mots „.

Le mot nouveau trouvé dans une phrase latine, c'est un visage inconnu, c'est un étranger que nous rencontrons dans une foule, au milieu de personnes qui nous sont familières et de gens que nous n'avons jamais vus; on nous le présente, nous le saluons rapidement, en passant, et le lendemain il nous croise dans la rue sans que nous le reconnaissons. Mais si nous nous sommes arrêtés quelque temps devant lui, si l'on nous a parlé de lui, surtout si nous avons parlé avec lui, oh! alors, nous le connaissons pour toujours. De même pour l'élève en présence du mot latin nouveau : les paroles échangées, dans l'espèce, ce sont les exercices faits sur les mots nouveaux et tout particulièrement le thème.

Ce n'est pas tout; un mot nouveau rencontré une fois, étudié dans une phrase, n'est pas toujours par là suffisamment connu; il peut, dans un autre passage, avoir un sens différent; l'idée qu'il représente peut être exprimée d'autre façon : le nombre des multisenses et des synonymes est considérable en latin; des exercices sont encore nécessaires pour fixer dans la mémoire et les diverses significations d'un mot, et les expressions diverses qui représentent une même idée. Ce que nous disons des mots se répète pour les locutions, pour les tournures de phrase, pour les règles de grammaire; il faut avoir vu un grand nombre d'exemples d'une règle, il faut surtout l'avoir appliquée soi-même un grand nombre de fois

avant de la bien posséder. Enfin, l'aisance, la facilité de se reconnaître, de se retrouver, de se mouvoir en quelque sorte dans une phrase latine — la *Fertigkeit* tant vantée et tant recherchée par les Allemands —, on ne l'acquerra qu'en joignant à des lectures nombreuses, de multiples exercices de thème. Il est impossible de savoir une langue sans l'avoir ou parlée ou écrite; il est impossible de bien la lire sans s'en être approprié les tournures, les particularités de mots et de phrases, tout ce qui en constitue le génie.

La nécessité du thème est d'ailleurs une vérité d'expérience pour la presque totalité de ceux qui enseignent le latin, et elle éclatera avec évidence aux yeux de tous ceux qui feront cette simple réflexion : l'élève voit tous les jours des mots latins nouveaux, six, huit, dix par jour — il en rencontrera beaucoup plus même, si tout le temps est consacré à la lecture —. Quel nombre au bout d'une semaine, d'un mois, d'une année! et comment les retiendra-t-il, s'il ne les voit qu'une fois, rapidement, en courant? Je ne parle que des mots, et d'autre part je néglige de dire qu'à certains jours, cet élève aura autant de mots à retenir dans chacune des quatre ou cinq langues étrangères que son programme comporte.

Il nous faut donc des thèmes, et il en faut aussi souvent et aussi longtemps que, dans l'étude de latin, les élèves trouvent du nouveau : quotidiens pendant plusieurs années, ils pourront peu à peu devenir moins fréquents, mais nous en ferons avec profit jusqu'à la fin de la rhétorique.

Ces quelques réflexions montrent que le thème doit être envisagé comme *un moyen et non comme un but* de l'enseignement du latin, et que les seuls thèmes utiles et nécessaires sont les thèmes de reproduction.

Les Allemands, qui apprennent aussi le latin pour le lire, publient chaque année des recueils de thèmes de reproduction. Ces manuels ont des avantages et rendent de grands services; mais ils présentent toutefois certains inconvénients.

Souvent l'auteur a trop en vue la grammaire : il amène à chaque ligne l'application d'une règle et torture ses phrases pour entasser les difficultés, le tout d'ailleurs sans profit pour l'élève; celui-ci applique à tout propos la règle signalée, sans se demander si elle est nécessaire ou non, ou

bien il ne peut pas sortir de tant de difficultés accumulées et souvent inutiles pour la lecture.

Les thèmes de reproduction doivent suivre pas à pas le texte latin, par conséquent se faire le plus tôt possible après la traduction de l'auteur : sans cela, ils n'ont pas plus de raison d'être que la traduction en latin d'une page de Bossuet, de Fénelon ou de Vertot. Or, voici comment procèdent Zimmermann ¹, du gymnase royal de Rastenburg, et avec lui un grand nombre d'Allemands : Thème 1. §§ 1-6. 55 (du discours de Cicéron). — Th. 2. §§ 4. 5. 12. 13. 17. — Th. 3. §§ 7-26. — Th. 5. §§ 7-12. 23. 24. — Th. 6. §§ 7-10. 20-23. 30. — Th. 9. §§ 5. 25-28. 31. — Th. 13. §§ 26-42. — Th. 13. §§ 21. 31-33. 52-56. — Par contre, th. 17. §§ 47-49. — Th. 18. §§ 47-49. — Mais th. 19. §§ 13, 45, 49, 50. — Th. 23. §§ 28. 61. 62.

Beaucoup de professeurs Allemands reprochent avec raison aux recueils de thèmes de ne pouvoir s'adapter aux besoins de toutes les classes, de tous les élèves auxquels ils s'adressent : l'auteur ne savait pas le nombre exact de mots nouveaux que mes élèves ont rencontrés dans ma dernière leçon, ni quelle règle de grammaire j'ai enseignée en dernier lieu. Il faut que je subordonne mon enseignement de la grammaire aux thèmes qu'il me fournit, quand c'est le contraire qui devrait avoir lieu. Et le plus grand inconvénient peut-être de tous ces recueils et surtout des mieux composés, c'est de donner à l'élève trop de facilités pour l'intelligence du texte latin, c'est d'être pour lui une sorte de traduction.

Cependant quelques-uns de ces manuels ont été traduits en Belgique. Adaptés aux besoins de nos élèves, ils sont aujourd'hui pour nous des livres fort utiles ².

Mais nous n'avons que deux ou trois recueils de ce genre, et il nous faut des thèmes de reproduction sur tous les prosateurs expliqués dans nos classes : c'est au professeur à y

¹ Übungstücke ... zum mündlichen und schriftlichen Übersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische, *nach den Anforderungen der neuen Lehrpläne* (d'après les exigences des nouveaux programmes), Berlin, 1892. — Ce sont des thèmes sur le *de imperio Cn. Pompei* de Cicéron.

² Thèmes sur Tite-Live, XXI et XXIII (Mons, Manceaux), et sur Cicéron, *pro rege Dejotaro* (Bruxelles, Lebègue), par M. Raskop, préfet de l'athénée de Gand. Thèmes sur César I, II et III (Namur, Wesmael), par MM. Juncker et Lemoine, professeurs à l'athénée de Charleroi.

suppléer; chacun doit faire les thèmes dont il a besoin ¹. Ce n'est pas bien difficile. Voici quelques indications pour ceux qui se trouveraient embarrassés; j'ajoute comme exemples quatre thèmes faits en vue de la seconde latine.

Il faut tout d'abord noter exactement tout ce que l'on veut, par le thème, fixer dans la mémoire de l'élève: les mots nouveaux ² ou difficiles, ceux que l'on rencontre rarement, tous ceux qui présentent quelque particularité, de même les tournures et les locutions, enfin les règles de syntaxe que l'on a rappelées en traduisant, ou dont on a parlé depuis quelques jours ³.

Voici ce que j'obtiens sur le premier chapitre du *de imperio Cn. Pompeio*, de Cicéron :

Vocabulaire : le spectacle très agréable d'assemblées nombreuses — traiter les affaires — le plus noble et le plus brillant pour un orateur — un accès à la gloire être ouvert, accessible — se tracer un plan de vie — dès l'entrée dans la vie civile — une œuvre qui a le fini du travail — employer, consacrer son temps — procès criminel — avec désintéressement — honnêtement — s'appliquer exclusivement à — recevoir une magnifique récompense — ajourner les comices — jusqu'à trois fois — être proclamé (magistrat) — ordonner, prescrire — la pratique du barreau — l'usage de la parole — de préférence — la matière d'un discours (= les paroles, les expressions) — le mérite extraordinaire — abondance — juste mesure.

Grammaire : *quisque* et un superlatif, marquant la proportionnalité, surtout s'il y a un second superlatif — *statuere* avec une proposition infinitive (= estimer, juger) — *laetari*,

¹ Beaucoup de professeurs le font en Belgique, et c'est une méthode très répandue en Allemagne.

² Il sera facile de savoir exactement quels sont les mots nouveaux, si les élèves se sont fait leur vocabulaire latin depuis la septième. C'est un procédé excellent et qui a été souvent recommandé dans les conférences de professeurs. On voit aussi que cette façon de traiter le thème latin supprime le dictionnaire français-latin, qui est si funeste à l'enseignement et dont le moindre mal est que les élèves sont incapables de s'en servir.

³ Dans les classes de grammaire, on introduira dans chaque thème deux ou trois exemples de la dernière règle expliquée, et on fera revenir aussi souvent que possible l'application des règles déjà connues.

employé transitivement — *ratio*, employé d'une façon périphrastique ¹ — phrase conditionnelle — subjonctif de l'interrogation indirecte — subjonctif dans une proposition consécutive — *cum*, temporel, et l'indicatif — *cum*, causal, et le subjonctif.

La moisson, on le voit, est assez abondante, et il ne sera pas superflu de voir jusqu'à quel point l'élève a conservé dans sa mémoire les expressions latines correspondantes; on trouvera certainement que l'exercice est utile.

Thèmes de reproduction sur le *de imperio Cn. Pompei de Cicéron*.

1. Dès son entrée dans la vie civile, Cicéron, se traçant un plan de vie, estima qu'il devait consacrer tout son temps à défendre ses amis. En conséquence, il s'occupa exclusivement des procès criminels des particuliers, et il le fit avec tant d'honnêteté et de désintéressement que le peuple romain lui accorda la récompense la plus magnifique: il fut nommé préteur, et même, les élections ayant été interrompues et ajournées, il fut jusqu'à trois fois proclamé le premier dans toutes les centuries. Lorsqu'il fut investi de toute l'autorité que donnent les mandats du peuple romain, lorsqu'il eut, pour traiter les affaires, toute la facilité qu'avaient dû lui apporter la pratique du barreau et un usage presque quotidien de la parole, il se demanda ce qu'exigeait de lui le peuple romain, et auprès de qui il devait de préférence user de cette autorité; il songea qu'il existait un chemin vers la gloire, accessible surtout à quiconque était honnête et habile à parler, et il monta aux rostres, la tribune la plus noble et la plus brillante pour un orateur. Excité par le spectacle, si agréable pour lui, d'une nombreuse assemblée, il se mit à parler du mérite extraordinaire de Cn. Pompée; il apportait un discours joignant le fini du travail à toute la perfection que donne le talent, et il se réjouissait d'avoir, à cette tribune où il n'avait pas l'habitude de parler, une matière tellement

¹ Voilà des remarques (sur *quisque*, *ratio*, etc.) qu'il est indispensable de faire pour arriver à lire le latin. Que l'on voie si les études de syntaxe qu'elles supposent peuvent se faire en un an.

abondante qu'il lui serait plus difficile de s'arrêter que de commencer.

2. Mithridate, vaincu et chassé de son royaume par Lucullus, y était rentré avec une troupe d'Arméniens que lui avait donnée son gendre Tigrane, et avait à son tour détruit les armées que le général romain avait laissées à la garde du Pont; en ce moment, n'étant plus inquiété, il faisait ravager et brûler les villages de la Bithynie, qui était une province romaine depuis la mort du roi Nicomède. Tigrane, que Lucullus avait attaqué et vaincu en Arménie, avait, lui aussi, repris toutes ses places, et, prenant l'offensive, avait envahi la Cappadoce, royaume voisin des tributaires romains, et chassé le roi Ariobazane, allié et ami du peuple romain; les deux rois menaçaient la province d'Asie. L. Lucullus abandonnait la guerre, et son successeur, M. Glabrien, n'osait pas attaquer des ennemis aussi forts et aussi audacieux, entreprendre une guerre aussi importante et aussi dangereuse. Les chevaliers romains, personnages très honorables, qui levaient les impôts d'Asie, et qui avaient en jeu des sommes considérables, engagées dans cette province, envoyaient chaque jour des lettres à Rome, demandant qu'on prit soin de leurs intérêts et de ceux de la république; ils avaient finalement remis leur cause entre les mains de Cicéron. Tous les alliés et les citoyens romains qui étaient en Asie, se joignant aux publicains, demandaient avec instance Pompée comme général, et déjà les ennemis le craignaient. Afin de commencer son discours au point de départ même de toute la cause, Cicéron exposa tous ces faits, puis se proposa de démontrer en premier lieu que par sa nature la guerre était tellement nécessaire qu'elle devait exciter au plus haut degré les Romains à la terminer : il s'agissait en effet de la gloire du peuple romain, si éclatante en tout, mais surtout en matière militaire, de l'existence de ses alliés et amis, pour lesquels les ancêtres avaient souvent combattu, des revenus les plus considérables et les plus certains de l'État, enfin des biens d'un grand nombre de citoyens qui méritaient pour eux-mêmes et dans l'intérêt de la république d'être secourus par les Romains.

3. Et tout d'abord, dit Cicéron, les Romains, qui ont toujours été avides de gloire plus que tous les autres peuples,

n'ont pas encore effacé cette tache qui depuis vingt-deux ans reste imprimée à leur nom : en un seul jour, par une simple notification écrite, Mithridate a fait périr quatre-vingt mille Romains qui étaient en Asie; des hommes de valeur, des généraux habiles lui ont fait la guerre, c'est vrai; Sulla l'a battu en plusieurs rencontres, Muréna a recueilli les insignes de la victoire, mais de telle sorte que Mithridate continue à régner; il n'a pas reçu le châtement que méritait son crime, son audace augmente chaque jour, et non content d'avoir reconquis le royaume qu'il avait perdu, loin de se cacher dans les retraites du Pont, il se montre maintenant dans les provinces romaines, aux yeux de tous. Il faut néanmoins accorder des éloges aux deux généraux romains qui l'ont poursuivi, et reconnaître que c'est malgré eux qu'ils ont renoncé à terminer cette guerre et à rendre au nom romain toute sa gloire et son honneur.

4. Mithridate, ainsi laissé après la première guerre, employa tout le répit qu'on lui donnait à agrandir et à fortifier son empire, à former des alliances, à rassembler des armées considérables, à construire et à équiper des flottes immenses. Après avoir soumis une seconde fois les peuples du Bosphore qui avaient essayé de se soustraire à son autorité, il se fit de nouveaux alliés parmi les nations qui habitaient les rivages du Pont-Euxin, et il envoya des députés jusqu'en Espagne à Sertorius, habile général, qui y faisait une guerre importante et dangereuse à l'empire romain.

Mithridate voulait, en contractant une alliance avec Sertorius, obliger les Romains à diviser leurs forces pour une double lutte, à les envoyer en des contrées situées aux deux extrémités du monde, à combattre pour l'existence de leur empire. Cependant Q. Metellus Pius et Cn. Pompée parvinrent, par un courage extraordinaire, à écarter le danger pressant de la guerre d'Espagne, à vaincre le parti de Sertorius, si solide et si bien appuyé qu'il fut.

De son côté, L. Lucullus, chargé de diriger la guerre contre Mithridate, commença les opérations avec le plus grand succès, mais les derniers événements lui ayant été défavorables, il ne put empêcher son ennemi de reprendre tout ce qu'il lui avait enlevé. Ainsi Mithridate n'était pas puni, et la honte infligée au nom romain n'était pas encore lavée.

Telle fut la première partie du discours de Cicéron; il se proposait de parler de Lucullus en un autre endroit, et de façon à lui accorder tous les éloges qu'il méritait. Après avoir demandé au peuple quelle décision il songeait prendre pour maintenir la dignité de son empire, l'orateur parla des alliés.

Ces thèmes ne sont que des exemples; les professeurs qui voudront en faire l'essai, auront sans doute à changer, à retrancher, à ajouter l'une ou l'autre expression, à introduire l'application de quelque règle de syntaxe, en un mot à les adapter aux besoins de leur classe. Ils sont longs peut-être; dans tous les cas, à mesure que l'on avancera dans l'explication du discours de Cicéron, il faudra insensiblement les faire plus courts.

Ces exercices se font en classe, livre fermé, oralement ou par écrit; dans ce dernier cas, on en fait des *extemporalia* : l'élève écrit le latin sous la dictée du texte français. On y consacre, autant que possible, dix à quinze minutes chaque jour ¹. Ils constituent d'ailleurs un délassement, et sont pour les élèves aussi agréables qu'utiles. Comme répétition et comme travail tout à fait personnel, le professeur donne tous les mois deux ou trois thèmes à faire à domicile, chacun portant sur plusieurs chapitres de l'auteur latin ².

Parfois, le temps faisant défaut, on remplacera le thème par des exercices de moindre durée. Le plus simple consiste à reprendre, après la lecture du texte, uniquement les mots et les expressions dignes de remarque. C'est celui que l'on emploie pour les poètes, avec les exercices de mémoire, et la *rétroversion*, qui est en même temps une excellente répétition des notions de prosodie et de métrique.

Gand, février 1893.

L. PREUD'HOMME.

¹ Le professeur de seconde, ayant douze heures de latin par semaine, pourra utilement en consacrer une ou une demie à faire traduire du français en latin.

² Les thèmes écrits à domicile peuvent porter sur l'auteur traduit cursivement.

PARTICIPE OU ADJECTIF EN *dus*?

Dans la *Revue de l'Instruction publique*, M. Léon Parmentier, fait un compte rendu détaillé, savant et élogieux d'un long travail paru, il y a deux ans, sur le *participe futur passif* des verbes latins et dû à la plume de M. Weisweiler¹. Son article débute ainsi :

“ A l'époque où j'appris les éléments du latin, il était encore d'usage, dans les grammaires, de donner au participe en *-ndus* le nom de participe futur passif². Je n'avais jamais découvert le moindre inconvénient à cette dénomination, lorsque plus tard des maîtres, mieux au courant de la science, m'enseignèrent que le participe en *-ndus* n'était en réalité ni futur ni passif. „

J'ai plus ou moins lieu de croire que, parmi ces maîtres, M. Parmentier me fait l'honneur de me compter. Mais, comme je ne lui ai jamais enseigné le latin, il n'a pu m'entendre exposer mes idées sur le participe en *dus* qu'occasionnellement et d'une manière fragmentaire.

J'ai sur les participes de tout genre des idées à part et quelque peu révolutionnaires. Mais ma témérité ne va pas jusqu'à les soutenir en public, et bien qu'ayant composé des livres de classe, j'ai toujours évité de les y introduire avec fracas. Ainsi, en mon particulier, je nie qu'il y ait en français un participe présent. Qu'est-ce, en effet, qu'un participe en général? C'est une forme qui a double nature, qui participera, par exemple, de la nature du verbe et de celle de l'adjectif. Qu'est-ce qui caractérise le verbe? C'est, entre autres pro-

¹ JOSEPH WEISWEILER. *Das lateinische participium futuri passivi in seiner Bedeutung und syntaktischen Verwendung. Grammatische Studie.* Paderborn, Schöningh. 1890. (*Revue*, tom. XXXVI, 1^{re} livr. p. 65).

² Cet usage n'a pas cessé de subsister. J'ai interrogé sur ce point mes élèves de la section de philologie classique, au nombre de 20, tous connaissaient l'adjectif en *dus* sous ce nom. (Voir plus bas).

priétés, celle d'être apte à recevoir certains compléments. Qu'est-ce qui caractérise l'adjectif? c'est la propriété de prendre l'accord. Or, aujourd'hui, le prétendu participe présent, quand il a un complément verbal (par exemple, un complément direct), ne s'accorde pas; et quand il s'accorde, il ne peut avoir de complément verbal : Une femme charmante; une femme charmant *tout le monde*. Pour que *charmant* fût un vrai participe, il faudrait qu'on pût dire et écrire comme autrefois : *Une femme charmante tout le monde*¹.

Au contraire, le participe passif est bien un participe. On dit : *Cette femme*, instruite par son père, etc., phrase où *instruite* s'accorde comme adjectif, et a, comme verbe passif, un complément d'agent.

Ce qui n'empêche pas qu'il faille distinguer en outre l'adjectif *instruit* du participe *instruit*. Une personne qu'on a *instruite* n'est pas nécessairement *instruite*. Une distinction analogue doit se faire en latin. Dans *hæc mihi nota sunt*, *nota* n'est pas plus participe que ne le serait *ignota* à la même place.

Pour la même raison, mais appliquée en sens inverse, je dirai que l'infinitif est un participe en tant qu'il participe du verbe et du substantif — du verbe s'il a un complément verbal, du substantif s'il a l'article. Dans une locution telle que *le bien dire de quelqu'un*, *dire* est participe, puisque l'article et le complément déterminatif en font un substantif, et d'autre part il reste verbe, à cause de l'adverbe *bien*, les substantifs ne pouvant pas, en général, être modifiés par des adverbes. Mais dans *un doux sourire*, *sourire* est exclusivement substantif, parce qu'il est accompagné d'un adjectif.

Les infinitifs grecs sont tous des participes puisqu'ils peuvent se décliner au moyen de l'article tout en prenant les compléments propres aux verbes.

Il résulte de là que c'est ordinairement les compléments et parfois le contexte, qui seuls font reconnaître les infinitifs participes des infinitifs substantifs.

¹ En latin le participe mis au comparatif ou au superlatif devient adjectif. Ainsi *amantior*, *amantissimus* ne recevront pas de complément d'objet, ni *ornatior* ou *ornatissimus*, de complément d'agent.

Ces vers si connus de Lafontaine :

Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir
Comme le manger et le boire,

peuvent, faute de complément, donner lieu à hésitation. En effet, le poète aurait pu dire *le sommeil, la nourriture, la boisson*. Le doute serait levé s'il avait dit soit *le bien dormir*, soit *le bon dormir*; on aurait eu alors ou le participe ou le substantif.

Si je passe maintenant au latin, il est clair que l'infinitif est verbe. Est-il substantif? Pour répondre affirmativement à cette question, il faudrait ou qu'il pût se décliner — or, il ne porte pas de marque visible de déclinaison — ou bien qu'il pût être accompagné d'un adjectif. Seulement dans ce cas l'adjectif étant toujours au neutre — *dulce ridere, dulce loqui* — en supposant même qu'on ne veuille pas le considérer comme un complément de résultat : *rire un doux rire, parler de douces paroles* — on peut se demander, quand la forme s'y prête, s'il ne tient pas lieu de l'adverbe : *dulciter ridere, dulciter loqui*. En tout cas, je ne pense pas qu'on trouverait un *felix vivere*, pour *felix vita*, ni un *securum quiescere* pour *secura quies*.

Mais s'il peut rester quelque doute à l'égard de l'infinitif, il y en a moins à l'égard du supin en *um*, qui est certainement verbe — *patriam defensum revocatus* — et qui, s'ajoutant aux verbes de mouvement, sonne comme un accusatif — *Carthaginem revocatus*. De plus il se décline — *res inventu difficilis*. Toutefois, est-il encore verbe sous cette forme? Bien que je ne sache pas que le supin en *u* soit jamais accompagné d'un complément verbal, tandis qu'il est fréquemment accompagné d'un adjectif, ce qui en fait un véritable substantif — *inventu novicio finditur malleolus* — il serait difficile de lui dénier le caractère verbal quand on voit *cubitu surgere* à côté de *cubitum ire*. En tout cas, une pareille construction montre que le supin en *u* n'est pas un supin passif, comme on dit quelquefois.

Tout ceci posé, il est clair que *monens, moniturus, monitus*, de même que *hortans, hortaturus, hortatus*, sont des participes (adjectifs) puisqu'ils sont susceptibles de recevoir tous les compléments des verbes et des voix auxquels ils appartiennent.

nent, et qu'en outre ils prennent l'accord en genre, en nombre et en cas comme les adjectifs purs.

En est-il de même de *monendus*, *hortandus*? Dans la quatrième édition, actuellement sous presse, de la chrestomathie élémentaire que j'ai publiée en collaboration avec mon ancien élève, M. Iserentant, nous avons imprimé ceci (p. 143 et 144) :

“ L'*adjectif verbal* en *dus*, appelé ordinairement *participe en dus*, se tire etc. ... L'*adjectif en dus* équivaut, en français, à l'*infinitif* du verbe précédé de à : *colendus ager*, un champ à cultiver, mots qui signifient *un champ de labour* aussi bien que *un champ qui doit être cultivé*. L'*adjectif en dus* implique le plus souvent l'idée de *devoir* quand il est joint à un temps du verbe *esse*. Il se traduit alors en français par toutes sortes de périphrases où figurent principalement les verbes *devoir*, *falloir*, etc. : il faut cultiver la vertu; nous devons cultiver la vertu; la vertu doit être cultivée, etc. „

Plus loin : “ Avec l'*adjectif en dus*, le nom de l'agent qui doit faire l'action se met au datif, et ce datif, grammaticalement parlant, est le datif de possession avec le verbe *esse*. Par conséquent, de même que *est mihi liber* se traduit par *j'ai un livre*, de même la phrase *ager mihi est arandus* se traduira exactement par *j'ai un champ à labourer*. „

Nous ajoutons en note : “ C'est pourquoi il faudrait rejeter la dénomination de *participe en dus*, et surtout celle de *participe futur passif obligatoire* dont on se sert quelquefois pour désigner l'*adjectif verbal en dus*. Comme il ne peut recevoir de complément d'agent, ce n'est pas un *participe passif*. Ce n'est pas non plus un *futur*, car le champ est *arandus* présentement. Il n'y a pas non plus d'obligation stricte, car le champ peut rester tel indéfiniment. „

Si l'on accepte la définition donnée plus haut de ce qui, à nos yeux, doit être un vrai *participe*, *arandus* n'est pas plus un *participe* qu'*arabilis*. Il a beau, comme *arabilis*, avoir la signification passive, ce n'est pas un *passif*, parce qu'il n'est pas susceptible d'avoir un complément d'agent; ce qui revient à dire qu'il n'a pas d'*actif*. Une preuve encore qu'il est *adjectif pur*, c'est que, chez les verbes déponents, il a, exception unique, cette même signification passive, et non la signification

active. Pourquoi *hortandus* n'est-il pas à *hortatus*, ce que *monendus* est à *monitus*?

Sans doute, dans la phrase *est mihi ager arandus*, je suis la personne qui doit, si l'occasion s'en présente, faire ou commander l'action de labourer; mais dans cette autre *ager nullis, quum siccus est, arabilis est tauris*, ce sont certainement les bœufs qui ont à labourer, et personne ne soutiendra que *tauris* y soit un complément d'agent.

Arandus n'est pas davantage un futur, ni non plus *arabilis*. Certes, au temps dont je parle, le champ n'est ou n'était pas *aratus*, et il ne peut ou n'a pu devenir *aratus* que par une action nécessairement future par rapport à ce temps. Or, c'est précisément parce que l'action qui doit ou devait le faire passer d'un état à un autre n'est ou n'était pas faite, que sa qualité est ou était d'être *arandus*; de même que c'est parce qu'on n'est pas mort, qu'on est mortel ou moribond, et que c'est parce qu'on est encore invaincu, *invictus*, qu'on vous déclare invincible. Bien mieux, on peut dire à la rigueur que lorsqu'il est *aratus*, le champ n'en est pas moins *arandus*, aussi bien qu'il reste *arabilis*. L'or est malléable même lorsqu'il est battu, et le plomb est fusible même lorsqu'il est fondu.

L'action de faire est aussi future dans *jubeo te facere*, et pourtant l'on ne met pas l'infinitif au futur. Comme l'on n'ordonne de faire que ce qui n'est pas fait, ou qu'on croit non fait, l'exécution sera nécessairement future, par la force des choses, mais la futurité n'est pas ce qu'on ordonne. Si la chose était déjà faite, on n'en serait que plus satisfait. C'est pourquoi on dit *impératif présent*, et non *impératif futur*. Aussi rien n'empêche de dire *hodie, nunc, illico, arandus est mihi ager*.

Obligatoire. Sans contredit, *arandus* implique une obligation, tandis qu'*arabilis* implique une faculté. Mais cette obligation n'est pas une contrainte. Je puis laisser mon champ en friche indéfiniment. L'adjectif en *dus* marque plutôt une destination qu'une obligation. *Avoir une fille à marier* ne dit guère plus que *avoir une fille nubile*. *Est mihi quidam visendus* équivaut presque à *quemdam visere volo*. En français *une chose à faire* signifie souvent *une chose faisable*; et l'on sait que la scène à faire est rarement celle que l'on fera, sans quoi l'art

dramatique ne présenterait pas de difficulté. *Arandus ager* est un champ qui demande à être cultivé, qui est susceptible d'être cultivé, et non un champ qui sera nécessairement cultivé. La vertu pourrait ne plus avoir d'adorateurs sur cette terre qu'elle n'en resterait pas moins *colenda*.

Inutile d'insister davantage sur ce qui se comprend sans peine, bien que la nuance ne soit pas facile à définir d'une manière abstraite.

M. Parmentier, dans son intéressant article, touche à l'impersonnel passif. Il approuve M. Weisweiler d'y avoir vu un mode particulier au latin. Je ne trouve à cela rien à reprendre. Oserais-je cependant encore exposer mes idées sur ce mode? Je dis *oserais-je*, parce que — qu'on daigne m'excuser sinon me pardonner — j'ai une tendance à synthétiser et à schématiser peut-être au delà de ce qui est permis dans une science de faits comme la grammaire. Comptant donc sur l'indulgence de mes lecteurs, je me hasarde.

Je prends le taureau par les cornes. On rencontre parfois en latin des ablatifs absolus sans sujet ni régime, au passif et même à l'actif, par exemple, (*hæc*) *deliberantibus*, *Cæsar*, etc. Quel est le sujet de ce participe? Pour moi l'embarras n'est pas bien grand, c'est le participe lui-même qu'on n'a pas répété, c'est *deliberantibus*. Nous traduirons donc : pendant que les délibérants délibéraient. En grec *κηρύσσει* a pour sujet, non comme on dit ordinairement *ὁ κήρυξ*, mais bien *ὁ κηρύσσων*, *ῥα* a pour sujet *ὁ ῥων*, et *βροντᾷ*, *ὁ βροντῶν*; de même, en latin, *dicunt* a pour sujet *dicentes*; *currunt*, *currentes*; *pluit*, *pluens*; *tonat*, *tonans*; etc.

Mais *deliberare* suppose un objet. Le nom de l'objet n'est pas exprimé. Qu'à cela ne tienne! Sur quoi délibère-t-on toujours, quand on délibère? Evidemment sur les objets en délibération. L'objet de *deliberare*, c'est donc *deliberanda*, et notre ablatif absolu, complété, devient ainsi : (*hæc*) *deliberanda deliberantibus*, où j'ai simplement substitué, en vue de la clarté, le substantif *deliberator* au participe *deliberans* pris substantivement. C'est le *multiplicande* que le multiplicateur multiplie; c'est le *dividende* que le diviseur divise; et quand le géomètre démontre quelque chose, c'est toujours *quod demonstrandum erat*.

Réciproquement, si l'on trouvait l'ablatif passif absolu *deliberato*, sans sujet, de même qu'on trouve *auspicato*, *explorato*, *cognito*, etc., l'analyse est tout indiquée: le sujet, on le devine sans peine, ce serait le substantif *deliberando*. Notez qu'il n'y en pas d'autre possible. Et partant, les sujets des ablatifs cités sont : *auspicando*, *explorando*, *cognoscendo*, etc.

Naturellement, quand le sujet ou le régime sont exprimés, ou qu'ils se sous-entendent sans peine en vertu du contexte, il n'y a plus lieu de rien suppléer. Tel est le cas avec *patribus deliberantibus an bellum gereretur* ou *de salute reipublicæ*, ou bien avec *cognito Cæsarem e vita excessisse*, ou encore *deliberato non amplius facere*, où le sujet et l'objet sont désignés et précisés.

Par là se trouve résolu le problème de l'impersonnel passif. *Deliberatur*, sans sujet exprimé, n'est pas, à proprement parler, un impersonnel, un verbe sans sujet. Il a pour sujet naturel *deliberandum*. A la rigueur, l'adjectif en *dus* est toujours sous-entendu, même quand le sujet est exprimé. *Res deliberatur* équivaut à *res deliberanda deliberatur* : quand on discute une question, ce n'est jamais que la question en discussion. Par conséquent, *pugnatur*, *pugnabatur*, etc., doit s'expliquer, non pas comme on le fait quelquefois, par *pugna pugnatur*, *pugnabatur*, etc., mais tout bonnement par *pugnandum pugnatur*, *pugnabatur*, etc.

Nous voilà assez loin, je pense, des formules obscures de Schoemann " *agitur = actio fit*, *actum est = actio facta est*; *agendum est = actio facienda est*, *agere faciendum est* „ périphrases quelque peu barbares, et qui ont, en outre, le tort d'impliquer *quod explicandum est*.

Je m'en tiens donc à *pugnandum* espèce de substantif. *Pugnandum est* signifie littéralement *il y a à combattre*, le nom de l'agent n'étant pas exprimé. Veut-on ce nom? le radical le donne : c'est *pugnantibus* pris substantivement, comme équivalent de *pugnator*. *Vivendum est illic!* s'écrie Juvénal, voilà où il faut vivre! voilà où l'on vit! là est la vie, la vraie vie, la vie tranquille! là doivent aller les vrais vivants, ceux qui veulent vivre, *qui vivere volunt*.

M'arrêterai-je à l'objection que ce substantif devrait pouvoir être déterminé par des adjectifs ou des génitifs? D'abord il

peut être déterminé par des substantifs : l'exemple Cicéronien *exemplorum eligendi potestas*, cité par M. Parmentier, et qui est loin d'être le seul, en dit plus qu'un volume de dissertations. Et de ce que l'on ne le rencontrerait pas avec des adjectifs, de ce que l'on ne trouverait jamais un *anceps* ou *periculosum pugnandum*, par exemple, cela peut provenir tout uniment de ce que l'adverbe, en pareil cas, convient mieux. En effet, si l'on qualifie par un adjectif un autre adjectif employé substantivement, on ne peut plus savoir lequel des deux est le substantif. Où serait le substantif dans *docti improbi*? serait-ce les savants qui sont malhonnêtes, ou les malhonnêtes gens qui sont savants? Si en français on dit *un mauvais riche*, il ne serait cependant pas facile de citer beaucoup de cas semblables. De plus ceux que l'on trouverait — par exemple : *un imprudent ami*, *un sage ennemi*, *une vieille aimable*, *un savant illustre*, *un politique profond* — donneraient peut-être lieu à cette remarque que les mots qui y figurent comme substantifs sont rarement adjectifs, ou, quand tel n'est pas le cas, que les adjectifs qui les accompagnent ne sont jamais employés substantivement. Que signifierait un *doux enragé*, bien qu'on dise un *mouton enragé*? un *savant pédant*, bien qu'on dise un *savant* et un *pédant*? Si donc il était nécessaire de spécifier que le combat sera périlleux, mais qu'il faut quand même y marcher résolument, rien de plus simple et de plus naturel que la tournure *periculose pugnandum est*, comme on dit *fortiter pugnandum est*.

Sans doute un jour est arrivé que cet adjectif-substantif a paru commode pour compléter la déclinaison de l'infinitif qui manquait de génitif, de datif, etc., et ainsi il a pu reprendre son rôle de verbe. Voilà ce qui nous a valu les *canes paucos habendum est*, *amandi patriam*, *ad placandum deos* — tournures qui, néanmoins, n'ont jamais été courantes dans la langue classique.

Cela compris, il ne sera pas difficile de se rendre compte du *vivitur vitam* d'Ennius. Mais ce point demande quelque développement.

Il faut distinguer, parmi les compléments des verbes, les compléments d'objet et les compléments de résultat. Dans *lire une lettre*, *tuer Clitus*, *abattre une maison*, la *lettre*, *Clitus*,

la *maison* sont l'objet des actions exprimées par les verbes *lire*, *tuer*, *abattre*. Dans *écrire une lettre*, *commettre un meurtre*, *bâtir une maison*, la *lettre*, le *meurtre*, la *maison* sont les résultats des actions rendues par les verbes *écrire*, *commettre*, *bâtir*.

Une action n'a pas nécessairement un objet, mais elle a nécessairement un résultat. Le résultat d'*écrire* est un *écrit*, celui de *tuer* est un *meurtre*, celui de *bâtir*, une *bâtisse*. De même, si nous passons aux verbes dits intransitifs, l'action de *dormir* a pour résultat le *sommeil*, celle de *courir*, une *course*, celle d'*aller et venir*, des *allées et venues*. Quand l'objet de l'action est spécifié, elle a quand même un résultat. Lorsqu'*Alexandre* tua *Clitus*, il commit un meurtre; quand vous lisez une lettre, vous faites une lecture; et si vous abattez une maison, vous créez une ruine. A la rigueur on pourrait joindre les deux compléments : *Alexandre* tua *Clitus*, meurtre abominable.

Il est à noter cependant que, parfois, ce qui paraît être un complément de résultat, est un complément d'objet. Un patron demandera à son commis s'il a écrit la *lettre*. Ici la *lettre* est, non le résultat, mais l'objet de l'action d'*écrire*; c'est la lettre dont le sens et les termes ont déjà été arrêtés, et qu'il s'agit uniquement de mettre par écrit. Le résultat en pareil cas, c'est l'écriture de la lettre, c'est la lettre écrite. Le tyran commande un meurtre, et s'informera si le meurtre est accompli, si son ordre est exécuté. De la même manière, la maison peut devenir l'objet de l'action de *bâtir*, en tant qu'on en réalise le plan.

Les verbes intransitifs peuvent avoir un complément d'objet entendu de cette façon. Le saute-ruisseau fera la *course* commandée, le médecin qui a administré un narcotique à son malade, pourra lui demander s'il a dormi le *sommeil* requis, et un père irrité se plaindra à son fils de ce qu'il continue à traîner son *existence* de désœuvré. Par conséquent, dans *pugnare pugnare*, et dans *vivere vitam*, *pugnare* et *vitam* peuvent être compléments d'objet aussi bien que compléments de résultat. Quand on dit qu'il faut combattre le *bon combat*, ou qu'il ne faut pas vivre une *vie de paresseux*, les compléments sont de la première espèce; ils sont de la dernière espèce dans

il a toujours eu à soutenir des luttes (à combattre des combats), il a vécu toute une vie de travail. Dans la phrase célèbre de Bossuet : *Dormez votre sommeil, grands du monde, votre sommeil* est complément d'objet.

Tout cela est assez subtil, je n'en disconviens pas. Mais c'est aussi cela qui nous explique le *vivitur vitam*. *Vita*, disons-nous, peut être aussi bien l'objet que le résultat de *vivere*. En tant que c'est le résultat, il fait, exprimé ou sous-entendu, partie nécessaire du verbe *vivere*. En un mot, *vivere* ou *vivere vitam*, c'est la même chose; de même que *dormir*, et *dormir un somme* c'est tout un. Et du moment que l'on dit *vivere vitam*, rien n'empêche de considérer cette expression comme simple et de la mettre au passif : *vivitur vitam*, d'où, au besoin, *vitam vivendum est*, de même que nous avons *canes paucos habendum est*. Ce n'est qu'un cas analogue à *vestem (indumentum) induitur*, et même à *humeros indutus ferina pelle*, et enfin à *oppidum muris circumdatur*, où le sujet a été pris au complément de la préposition *circum* dans *muros oppidum circumdant*. Nous aussi nous disons *un bâton enroulé d'une corde* (cf. *broder une étoffe* pour *broder sur une étoffe*, sens que Littré a oublié dans son dictionnaire). Toutefois, en nous adressant au grec, nous trouverions des analogies bien plus frappantes. Nous nous en dispenserons.

Mais de ce qu'on dit *vitam vivere*, d'où *vitam vivitur*, il ne faudrait pas conclure, comme le fait M. Parmentier, qu'on aurait pu dire *Virgilium legitur*, parce qu'on dit *Virgilium legere*. *Virgilium* n'est pas ici un complément de résultat, c'est-à-dire la spécification du résultat vague et général de toute action de lire. C'est bel est bien un complément d'objet, et l'on ne saurait vraiment quel sujet imaginer pour *Virgilium legitur*.

La tournure *traditur Homerum cæcum fuisse* ne prouve rien, car elle a une origine tout autre. *Traditur* s'est simplement substitué à *tradunt* et la proposition infinitive est restée attachée au passif sans transformation. Elle s'attacherait de même à un substantif tel que *traditio*, ou *fama*, ou *nuntius* ou *rumor*. Et à côté de *fama Cæsarem interfectum esse*, on aurait pu, de même que l'on a *fama Cæsaris interfecti*, avoir *fama Cæsaris interfecti esse*, tout comme l'on dit *licet mihi esse otioso*.

Allons plus loin. On peut à la rigueur imposer des tournures insolites à la langue française, si peu libre cependant, si régentée par le dictionnaire de l'Académie et les grammairiens. Sans doute nous avons appris que, dans une proposition comme celle-ci : *il est arrivé un malheur*, il faut analyser *il* sujet apparent, *malheur* sujet réel. Mais n'y a-t-il pas lieu de se demander si cette analyse serait de tout point applicable à ces autres propositions : *il a été prononcé des paroles violentes*; *il a été échangé des coups*; *il a été tenu de longs discours*? On va peut-être me dire que ces tournures ne sont pas des plus françaises. Mais peu importe, car on pourrait soutenir que celles de *amandi patriam*, *canes paucos habendum*, etc. ne sont pas des plus latines. Il me suffit qu'elles soient possibles, compréhensibles et calquées sur des modèles admis : *il a été pourvu à son entretien*, *il a été parlé de vous hier au sénat*, *il sera sursis au jugement*, etc.

Revenons donc à nos propositions et à leur analyse. Certes il sera toujours loisible de faire de *il* le sujet apparent et de *paroles*, *coups*, *discours* les sujets réels. Seulement où est le sujet réel dans les phrases dont le passif provient d'un verbe neutre comme *pourvoir*, *parler*, *surseoir*? Et ne serait-il pas plus simple d'y considérer *paroles*, *coups*, *discours* comme les mêmes compléments que l'on retrouve dans : *on a prononcé des paroles violentes*, *on a échangé des coups*, *on a tenu de longs discours*? Il y aurait ici, comme dans le cas de *pourvoir*, *parler* et *surseoir*, simple substitution de la tournure impersonnelle passive, *il a été prononcé*, *il a été échangé*, *il a été tenu*, à la tournure active — qui, au fond, elle aussi, est impersonnelle — *on a prononcé*, *on a échangé*, *on a tenu*.

Ceci admis, *gloriæ invidetur* se traduira littéralement en français par *il est porté envie à sa gloire*, ou *envie* se joindra au verbe être *porté*, non comme sujet, mais comme complément.

J'ai hâte de m'arrêter, car je crains de me laisser aller à un excès de fantaisies grammaticales et de m'attirer les foudres des érudits.

J. DELBŒUF.

L'UNIVERSITÉ D'OXFORD.

Les universités anglaises, surtout celles d'Oxford et de Cambridge, méritent qu'on parle d'elles avec quelque développement et cela pour plusieurs motifs. Le temps n'est plus où l'Angleterre excitait la curiosité générale, où chacun essayait de se familiariser avec ses mœurs, ses usages, sa langue, où le romantisme de ses poètes dictait la loi au Parnasse. Le vent a tourné depuis lors, mais le malheur c'est que, dans l'espèce, l'absence d'un bien vif intérêt se complique d'un certain degré d'ignorance. Il est certain que sous plus d'un rapport nous connaissons moins bien l'Angleterre que la France ou l'Allemagne. Nous sommes frappés souvent par les côtés bizarres qui prêtent à rire et dispensent de penser, tout en fournissant matière à la conversation quotidienne. Quant aux détails, au pourquoi des choses, aux substrats historiques, moraux ou philosophiques des phénomènes existants, le plus souvent nous n'en avons cure parce que l'intérêt manque et que la tâche effraie. C'est qu'en effet, dans ce pays classique de la liberté, celle-ci a favorisé plus qu'ailleurs l'initiative privée et donné par ce fait naissance à une variété infinie. Que l'on examine le système politique, l'organisation judiciaire ou l'enseignement aux divers degrés, le résultat sera à peu près le même. Partout le manque de régularité, des juxtapositions d'éléments souvent disparates et plus nuisibles qu'utiles, la coutume et la loi enchevêtrées et essayant de se dominer mutuellement, le pouvoir central relégué à l'arrière-plan et fort satisfait du rôle qu'on lui assigne. Nous autres, qui avons muni l'Etat de pouvoirs augmentant sans cesse, nous nous étonnons de la mollesse avec laquelle il étreint l'individu, car elle nous apparaît dans certains cas comme un exemple d'inconcevable incurie à l'égard des intérêts vitaux de la nation. Nous aurons encore l'occasion de parler de cet esprit de liberté à outrance, si bien précisé par le mot de *selfhelp*, et d'en signaler, par rapport à l'enseignement, les vices fondamentaux et les qualités dérivées.

Qu'il nous suffise de rappeler brièvement en quoi consiste

l'utilité de la description d'une université anglaise. Alors que dans tous les pays civilisés, les universités se sont depuis longtemps modernisées dans le fond comme dans la forme, les deux plus vieilles institutions anglaises de ce genre ont non seulement conservé le costume, la terminologie et jusqu'à un certain point, l'organisation du moyen âge, mais l'enseignement lui-même rappelle par plus d'un point les systèmes passés et dispute passablement le terrain à la marée montante de l'esprit scientifique nouveau. La présence de ces glorieuses survivances est du plus haut intérêt et c'est au milieu d'elles seulement qu'on peut encore comprendre ce qu'était au moyen âge une université. D'ailleurs, l'importance qu'ont pour les Anglais Oxford et Cambridge en raison de leur âge, de leurs traditions séculaires, de l'ineffaçable cachet de solidarité politique et religieuse que ces *almae matres* impriment à leurs enfants, la place qu'elles tiennent dans le domaine intellectuel est si grande, malgré tout, qu'on excusera volontiers, j'espère, la longueur de cette esquisse. Je voudrais qu'elle constituât un fond de tableau qui ne fit que mieux valoir et mieux comprendre les questions dont je traiterai ailleurs.

Les origines de l'université d'Oxford¹ remontent à la seconde moitié du XII^e siècle; elle ne le cède en antiquité qu'aux écoles médicales de Salerne et de Montpellier ainsi qu'aux universités de Bologne et de Paris. Ces deux dernières, on peut bien le dire, furent les prototypes de toutes les autres. Là où le droit prévalait, Bologne servait de modèle; si l'on visait surtout à l'étude de la théologie et des arts libéraux, on copiait Paris. On se rappelle la condition requise au moyen âge pour l'existence effective et légale d'une université. Il fallait que les maîtres se fussent réunis en corporation, disposant du droit de vote, du droit de promotion, avec un sceau commun, et ayant pour chef l'écolâtre ou le chancelier qui représentait l'évêque. Une telle corporation s'intitulait *universitas magistrorum*; c'est de là, par dérivation

¹ Je puis me borner à l'une des deux universités, parce qu'elles se ressemblent énormément. Il y a peut-être une certaine différence dans l'esprit qui y règne, mais de cela il sera question ailleurs.

de signification, qu'est venu notre nom d'université. L'institution s'appelait alors simplement *studium*, ou dès le XIII^e siècle, *studium generale*, quand avec l'essor pris par la philosophie scolastique et le nombre croissant des élèves, on se fut élevé à l'idée de l'importance internationale de ces centres d'éducation. Le premier événement qui nous montre l'université constituée et jalouse de ses privilèges, remonte à l'an 1209 et nous est raconté par Mathieu Paris. Un écolier avait tué une femme par mégarde; les bourgeois intervinrent, saisirent plusieurs des compagnons du délinquant, et, autorisés par Jean sans Terre, les pendirent haut et court. Cette exécution sommaire lésait un des plus grands privilèges de l'université, dont les membres comme tels ne relevaient que de l'autorité académique ou ecclésiastique. Pour punir l'arrogance des bourgeois, on eut recours au moyen usuel; on prit la ville par son côté faible et près de 3000 maîtres et écoliers émigrèrent à Cambridge¹, à Maidstone et à Reading. Le cardinal-légat du pape Nicolas lança l'interdit sur la ville ainsi que sur les maîtres qui y étaient restés, et ce ne fut que cinq ans plus tard, après que la ville eût fait amende honorable et se fût engagée par serment à empêcher la répétition de pareils empiètements, que les émigrés consentirent à rentrer à Oxford. Ce récit nous montre le " *studium Oxoniense* ", dans un état florissant au début du XIII^e siècle et rend vraisemblables les assertions de contemporains, comme Senatus Bravonius, qui nous décrit la ville d'Oxford comme " *frequens scolis, magistra in disciplinis* ", (ad. an. 1200). Le témoignage de Giraldus Cambrensis est encore plus précis. Celui-ci raconte qu'il vint lire sa *Topographia Cambriae* (c. 1186) notamment devant les docteurs des diverses facultés et leurs meilleurs disciples, puis devant les autres étudiants et bon nombre de bourgeois². De tout cela, ainsi que de quelques vieux documents, comme celui de l'an 1201, où sont cités le " *Cancellarius universitatis Oxoniensis, cum coetu magistrorum ejusdem* ",

¹ C'est la première mention qui est faite de Cambridge.

² Denifle, *Die Universitäten des Mittelalters* (Berlin, Weidmann, 1885), I, 244.

il ressort à l'évidence qu'au début du XIII^e siècle, l'université était constituée de fait. Nous ne nous attarderons pas à rechercher la souche dont le magnifique développement fut le studium Oxoniense. Le plus souvent les universités sont sorties d'une école cathédrale, comme à Paris, ou d'une école urbaine, comme en Italie. Quelques-unes étaient simplement des rejetons d'autres universités, comme c'était le cas pour Padoue, Vicence et Arezzo, nées d'émigrations d'écoliers bolonais, à moins que l'établissement ne fût créé tout d'une pièce par le pape ou l'empereur, comme à Heidelberg, Naples, Toulouse, Cahors, Séville¹, etc. Oxford n'avait pas de cathédrale et partant il est difficile de spécifier la nature exacte de l'école dont pourrait être sortie l'université. Quoi qu'il en soit, nous y trouvons de bonne heure un chancelier nommé par l'évêque de Lincoln. Son origine n'est pas du tout claire. C'était lui qui accordait la *licentia docendi*, qui avait la surveillance générale des études et de la discipline, exerçait la juridiction et réglait la manière de vérifier les aptitudes des candidats, le tout au nom de l'évêque. A ces attributions s'en joignirent d'autres, qui étaient plutôt du domaine d'un recteur élu par la congrégation des maîtres, comme la présidence dans l'assemblée de ceux-ci et la direction des affaires intérieures. C'est là qu'il faut, paraît-il, chercher l'origine de la part toujours grandissante prise par les maîtres dans la nomination du chancelier. Il était, en effet, à la fois *de* l'université et *en dehors* d'elle, et ce dualisme ne devait pas peu contribuer à rendre sa position délicate, surtout dans les temps agités que l'institution traversait. La force des circonstances allait le pousser définitivement d'un côté ou de l'autre, et le fait que l'évêque résidait loin d'Oxford et de son mandataire ne fut pas sans influence sur l'issue de la difficulté. Dès le milieu du XIII^e siècle nous le voyons se borner à nommer officiellement, à investir en quelque sorte le candidat présenté par l'université. Il y eut pourtant encore des tiraillements jusqu'à ce qu'en 1368 une bulle papale vint briser le faible lien qui rattachait encore l'évêque au

¹ Denifle, I, p. 709, 726.

chancelier et fit de celui-ci le chef élu librement par le *consortium magistrorum*¹. La coutume eut alors force de loi. C'est le contraire de ce qui se passa à Paris et c'est ce que nous trouvons encore aujourd'hui à Oxford. Le chancelier, qui est de par charte royale *justice of the peace* pour les comtés d'Oxford et de Berks, a le droit de faire des lois avec le consentement de l'université, il veille sur elle et sur ses privilèges, il convoque la congrégation des maîtres, il a le droit de *veto* dans les votes, il est le juge suprême, il choisit certains fonctionnaires, il inspecte les collèges, contrôle leur gestion et en nomme les directeurs. Ajoutons toutefois que dès le début l'honneur de ces fonctions ne fut conféré qu'à des personnes puissantes, dont on attendait aide et protection². Ces hauts personnages, toujours absents, se font remplacer par un *deputy* ou vice-chancelier, qu'ils nomment pour un an et qui devient ainsi le chef effectif.

Dans l'administration intérieure, et notamment dans le maintien de l'ordre, le chancelier était assisté par les deux procureurs (*proctors*) ou chefs des nations boréale (*Northerners*) et australe (*Southerners*), dont se composait le corps des étudiants oxoniens. L'origine de cette dernière institution est plongée dans les ténèbres. C'est surtout la bizarre division des écoliers parisiens en une nation gauloise, normande, picarde et anglaise qui rend l'historien perplexe. Un classement apparemment si arbitraire cadre peu avec l'opinion reçue, suivant laquelle les nations auraient été des créations des étudiants eux-mêmes, semblables aux *Landsmannschaften* des universités allemandes, et s'expliquant par cette poussée toute naturelle qui, à l'étranger, groupe des compatriotes pour la défense de leurs intérêts communs et l'entretien des souvenirs du pays. C'est ce qui a amené le Père Denifle, le dernier et le meilleur historien des universités, à supposer que cette division n'émanait pas des étudiants, mais avait été faite pour eux. Cela n'éclaircit pas le mystère et la difficulté n'est pas levée, mais déplacée. Toutefois à Oxford la double

¹ Huber, *Die Englischen Universitäten* (1839), II, 254.

² Le chancelier actuel est à Oxford le marquis de Salisbury, chef du cabinet conservateur démissionnaire.

section paraît plus rationnelle. Elle peut s'expliquer par les différences de langue, de mœurs, de tempérament qui distinguaient les *Boreales*, au sang germanique presque pur, des *Australes*, à moitié romanisés. L'histoire de ces nations n'est qu'un relevé de luttes intestines souvent sanglantes. Le déclin de l'université au XIV^e et au XV^e siècle, ainsi que l'influence croissante des collèges hâtèrent leur ruine. En 1587 il en est question pour la dernière fois. Leurs élus pourtant restèrent, et de nos jours les deux *proctors*, aux manches de velours, sont chargés de la police ¹ et servent d'assesseurs au vice-chancelier. Dans les élections, ce sont eux qui recueillent les votes et proclament le résultat du scrutin; dans les prestations de serments, ce sont eux qui prononcent les formules sacramentelles; ils lisent les lettres adressées à l'université; ils veillent à ce que dans les examens comme ailleurs tout se passe selon les rites; enfin ils reçoivent les inscriptions des élèves. Pour ces nombreux services, ils touchent par an £ 350 (8750 fr.) chacun. Ils ne restent qu'une année en fonctions. Depuis 1629, ils sont élus par les collèges, d'après un mode de rotation déterminé, dû au mathématicien Peter Turner ².

Chancelier et proctors ne sont pas maîtres absolus dans l'université. L' " *universitas magistrorum* " existe toujours, et ceux-ci réunis en assemblée plénière doivent approuver toute décision avant qu'elle ait force de loi. Mais procédons

¹ Tous les soirs à 9 heures, quand Tom, la cloche de Christ Church College, donne le signal de la fermeture des portes des collèges, le proctor se met en route, accompagné de 3 ou 4 acolytes, pittoresquement décorés du nom de *bulldogs*. C'est que les étudiants doivent être rentrés à cette heure. Il est même défendu à ceux qui leur louent des appartements de leur confier la clef le soir sans motif sérieux, et d'annoter s'ils sortent après 10 heures. (Cf. *Statuta Univ. Oxon.*, Tit. III, Sectio V). Si le proctor aperçoit un jeune homme qu'il soupçonne d'être un *undergraduate*, il va à lui et lui demande : *Are you a member of this university, Sir?* si l'autre répond oui : *Your name and college, Sir?* et le lendemain le contrevenant est mis à l'amende. C'est ce que les statuts appellent *noctivagos diligenter investigare*. D'aucuns pourtant préfèrent fuir devant le danger et c'est alors que les boule-dogues leur donnent la chasse. Comme il y a parfois des yeux pochés et des nez écrasés, on est d'accord pour appeler les fonctions de boule-dogue a *very nasty business*.

² Brodrick, *A History of the University of Oxford* (London, 1886), p. 109 seq.

par ordre. L'université s'administre par l'intermédiaire de commissions spéciales et de 3 (strictement 4) corps constitués, dont le premier est le Conseil Hebdomadaire (*Hebdomadal Council*). Jadis les chefs des collèges se réunissaient toute l'année le lundi de chaque semaine, à 1 heure de l'après-dinée, en vertu d'une ordonnance du roi Charles I. En 1854, ce " *conventus ordinarius* " fut aboli et ses droits transférés en bloc au conseil cité plus haut, composé du chancelier, de son *deputy*, des deux proctors et de dix-huit membres élus. Cette commission a le droit d'initiative en matière de législation académique ¹. Les propositions de loi viennent de là devant la vénérable assemblée des Maîtres régents (*Congregation*). Celle-ci se compose des chefs des collèges, des professeurs et examinateurs, ainsi que des membres de l'université ² résidant dans ses limites, 1 1/2 mille de Carfax, le centre, pendant vingt semaines par an au moins. C'est devant la Congrégation que se passe notamment la présentation et l'admission officielle aux grades académiques ³. Enfin la plus nombreuse des

¹ *Stat. Univ. Oxon.*, Tit. XIII : si quid super bono regimine, profectu scholastico, honestate, vel utilitate communi et ex usu academiae, ipsi, vel major pars eorum, deliberato opus esse duxerint, de eodem deliberando potestatem habeant; quo melius et consultius post hujusmodi ipsorum deliberationem in venerabili domo Congregationis proponatur, et deinde maturo cum consilio in venerabili domo Convocationis de eodem statuatur et decernatur

² Sont réputés membres de l'université tous ceux qui ont pris le grade de maître ès arts ou de docteur, et paient la charge annuelle obligatoire pour maintenir leur nom inscrit au rôle.

³ C'est là une cérémonie bien curieuse. La Congrégation se réunit en toge. Le *registrar* commence par déclarer que toutes les conditions (examens, etc.) ont été remplies suivant les rites, puis l'un des proctors " supplie ", en se servant de formules spéciales, pour ceux qui aspirent aux grades supérieurs, et demande le vote de l'assemblée; le senior proctor lit les noms des aspirants maîtres-ès-arts (M. A.), le junior ceux des aspirants bacheliers (B. A.). Après chaque vote le proctor déclare : *Hae gratiae concessae sunt, et sic pronunciamus concessas*. Dans chaque faculté il y a un *praesentator* chargé de présenter les candidats au chancelier et aux proctors, toujours " cum debita reverentia, sub peculiari formula ". Ce sont eux qui entrent alors en scène. Ensuite le junior proctor fait jurer aux présentés d'observer les statuts universitaires, et, s'ils sont maîtres, de ne jamais repousser les dignes ou protéger les indignes dans la collation des grades, de ne voter dans les élections qu'en toute conscience. La réponse est : *Do fidem*. Ce

assemblées est celle qui porte le nom de *Convocation*. Elle comprend tous ceux qui ont pris le grade de maître ou de docteur et dont les noms restent inscrits sur les registres de l'université. Le vice-chancelier la convoque quand il le juge nécessaire. Son rôle consiste à rendre des décrets ou à les rappeler, à faire des statuts ou à les abroger, à élire les fonctionnaires, à nommer les délégués à certains offices, à placer les fonds de l'université et à contrôler les comptes, à présenter aux bénéfices, à dégrader les indignes, à rédiger les lettres au roi, aux juges, etc., bref à délibérer sur tout ce qui touche à la dignité, la sauvegarde et la situation économique de l'université. Elle constitue la dernière instance d'appel académique; il n'y a de plus haut que l'appel au roi.

Résumons avant de pousser plus loin. De ce qui précède résulte, ce que j'avais déjà énoncé en passant au début de cette introduction, qu'à l'encontre des coutumes en vigueur chez nous, les universités d'Oxford et de Cambridge sont des institutions corporatives autonomes, nommant elles-mêmes à tous les postes académiques et se gouvernant d'après leurs propres statuts, approuvés par le chef de l'état. Habitué comme nous le sommes à ne voir dans les institutions d'enseignement supérieur que des établissements entretenus et régis par l'État, avec des professeurs qu'il paie, nous voyons ici avec curiosité des corporations médiévales riches à millions, disposant de revenus colossaux, dont elles usent

n'est pas tout. Il y a encore la *declaratio assensus*, la fameuse déclaration d'adhésion à l'église anglicane, à faire devant le senior proctor. Jadis obligatoire pour tous, elle ne l'est plus, depuis 1871, que pour les étudiants en théologie. En voici le texte : " *I, A. B., do solemnly make the following declaration. I assent to the thirty-nine articles of religion and to the book of common prayer and of the ordering of bishops, priests, and deacons; and I believe the doctrine of the United Church of England and Ireland, as therein set forth, to be agreeable to the Word of God.* " C'est le plus âgé des présents qui la fait au nom de tous les autres, ce que le procureur énonce en ajoutant : " *Eandem declarationem quam praestitit A. B., in persona sua, vos praestabitis in personis vestris, et quilibet vestrum in persona sua.* " Alors le vice-chancelier admet les candidats; les étudiants ou bacheliers se tiennent debout devant lui, les maîtres ou docteurs s'agenouillent. Enfin ils s'éloignent pour aller revêtir dans une salle voisine la toge de leur nouveau grade, et rentrent pour faire au vice-chancelier la révérence obligatoire avant de s'en aller définitivement.

avec une incomparable libéralité dans l'intérêt de l'enseignement. Elles ont incontestablement sur nous un précieux avantage, c'est l'indépendance. En leur qualité de rouages faisant partie intégrante de cet engrenage gigantesque qui s'appelle l'Etat, nos universités, de même que celles de France et d'Allemagne, ne peuvent se soustraire aux forces extérieures, qui impriment à toute la machine un mouvement déterminé. Ce sont des organismes dont les efforts sont arrêtés et le développement entravé par celui des organismes voisins, car ceux-ci ont intérêt à empêcher toute rupture de l'équilibre au profit d'un seul. En Angleterre cela n'est pas possible; cet organe si important de la culture nationale peut s'y développer presque librement, et sans devoir absorber le sang nécessaire à la vie d'autres organes. Tel est l'effet produit sur nous à première vue par l'ensemble de ces archaïsmes vivants, et il est de nature à faire bien des jaloux. Mais la fin est-elle digne de tant de moyens accumulés? Le niveau des études justifie-t-il une pareille prodigalité de richesses et d'indépendance? En d'autres termes, les universités sont-elles à la hauteur de leur tâche et usent-elles pour le mieux de la part de fortune nationale dont elles jouissent depuis des siècles? Tout est là sans doute. Je ne veux pas anticiper sur des considérations qui seront mieux à leur place ailleurs; notons seulement en passant que des plaintes très vives ont déjà été articulées contre elles par des libéraux anglais. De loin en loin nous voyons apparaître des commissions parlementaires chargées d'élaguer et de réformer. Inutile de dire que ces délégués ne sont pas populaires.

Essayons maintenant de donner une idée de l'organisation de l'enseignement. Chez nous, un certain nombre de professeurs font un certain nombre de cours à examen et vérifient deux fois l'an ce que leurs auditeurs en ont retenu. Rien de moins compliqué sans doute. En Angleterre la chose ne se passe pas comme cela, et un court aperçu historique est indispensable à l'intelligence de la situation d'aujourd'hui. Rappelons-nous qu'au moyen âge, le professorat était illimité et volontaire, en ce sens que le bachelier, tout en poursuivant ses études pour la maîtrise, enseignait déjà aux simples étudiants ce qu'il venait à peine lui-même d'apprendre. Les

maîtres au début restaient le plus souvent à l'université, pour continuer à bénéficier des privilèges de la corporation, mais leurs revenus se bornaient dans la plupart des cas au minerval et aux cadeaux de leurs élèves. La position des quelques professeurs titulaires était différente. Ceux-ci jouissaient des revenus de prébendes ou de canonicats dont princes, évêques ou papes avaient, de commun consentement, doté certaines chaires lors de leur fondation. Au commencement, cela manquait de régularité. Souvent chaires et traitements ne servaient qu'à allécher quelque savant de renom et disparaissaient avec lui. Dans la suite, les legs et donations de toute nature, le plus souvent en terres, vinrent tirer peu à peu les universités de leur dénûment primitif, et cela existe toujours. C'est depuis le règne de Henri VIII que tout tend à se stabiliser. Déjà auparavant on avait enjoint aux collèges de fonder, dans la mesure de leurs moyens, des chaires de latin, de grec, de théologie et de droit civil ¹. La comtesse Marguerite de Richmond avait, dès le début du siècle, créé des chaires de théologie, dont une subsiste toujours. En 1524, Thomas Linacre, médecin de Henri VII et de Henri VIII, dota par testament deux chaires de médecine à Oxford et une à Cambridge. Henri VIII lui-même, satisfait de la soumission montrée par les universités dans l'affaire de son divorce, fonda à Oxford (1535) et à Cambridge (1540), pour la théologie, le grec, l'hébreu, le droit civil et la médecine, cinq chaires rapportant chacune quarante livres par an ². Depuis lors, malgré les périodes critiques qu'elles eurent encore à traverser, les universités virent leurs moyens toujours accroître et le nombre des chaires augmenter. En 1877, une loi votée par le Parlement, sur le rapport d'une

¹ Huber, I, 439.

² Alors que les revenus d'une donation ne suffisent plus aujourd'hui à payer les appointements d'un professeur, le pieux usage de joindre au titre de la chaire le nom de son fondateur s'est toujours conservé. Ainsi il y a les *regius professors*, il y a un *Savilian Prof. of Géométry* (*Sir Henry Savile, Bar^e*), un *Vinerian Prof. of English Law* (*Charles Viner*), un *Sedleian Prof. of Natural Philosophy* (*Sir William Sedley, Bar^e*), etc. Quand un collège prend à sa charge le traitement d'un professeur, celui-ci s'appelle alors d'après lui, par exemple le *Corpus Prof. of Latin* (*Corpus Christi College*).

commission d'enquête, obligea les collèges à contribuer à la dotation de chaires professorales pour une somme globale de plus de £ 20,000. Aux anciens donateurs en succédèrent de nouveaux, et à toutes les solennités académiques l'université, à bon droit reconnaissante, honore et rappelle leur mémoire par une prière commémorative. A l'heure qu'il est, Oxford possède, si je ne me trompe, un corps professoral officiel composé de 44 membres. Leurs devoirs professionnels varient notablement par suite de la diversité d'origine des chaires, dont chacune a, pour ainsi dire, son règlement particulier. Pourtant la tâche n'est jamais bien lourde. Outre les leçons régulières, le professeur est tenu de donner de temps en temps, trois ou quatre fois l'an, une conférence gratuite accessible à tous les étudiants. On lui donne du loisir, mais ce qu'on attend de lui en revanche, c'est que par ses travaux il contribue au progrès de la science, en rehaussant l'éclat de l'université.

Le lecteur non prévenu et trop accoutumé aux choses du continent croirait peut-être le thème épuisé par le précédent aperçu. Son erreur serait profonde. L'enseignement de l'université comme telle n'est que l'accessoire, j'allais dire la quantité négligeable, bien qu'il n'en ait pas toujours été ainsi; c'est au collège que l'étudiant va chercher le bagage scientifique qui le mènera au grade recherché. On peut dire sans exagération que, si les professeurs titulaires étaient supprimés en bloc, il n'y aurait rien de cassé, seul le budget s'en ressentirait. L'enseignement proprement dit n'en souffrirait guère; la majeure partie des étudiants ne s'en apercevrait même pas et s'aviserait encore moins de réclamer. Une institution aussi remarquable, tant par le cachet archaïque qu'elle donne à l'université que par le rôle important qu'elle y joue, mérite bien de fixer notre attention pendant quelques instants.

Au début les collèges étaient des fondations pieuses et charitables, destinées à héberger un certain nombre d'écoliers pauvres. Il y en avait un peu partout. A Paris notamment le premier fut fondé par Robert Sorbon, et tout le monde sait ce qu'il est devenu dans la suite. A Oxford le plus ancien des collèges, si nous ne tenons compte que de l'année de promulgation des statuts, remonte à l'an 1264. Walter de Merton, chancelier des rois Henri III et Edouard I, sentant le besoin

d'élargir le cercle des études dans une université où les ordres mendiants avaient presque le monopole de l'enseignement, et d'introduire un nouveau facteur d'ordre et de discipline dans cette société turbulente, voulut créer pour le clergé séculier un grand séminaire qui s'occuperait aussi de science profane. Les membres du collège (*the House of the Scholars of Merton*) devaient vivre sous une règle commune et un chef commun, mais ils ne devaient ni prononcer des vœux, ni entrer dans un ordre monastique, sous peine de déchéance, ni se livrer à la pratique de l'ascétisme. Après avoir achevé leurs études libérales, ils devaient s'adonner à la théologie; après, on les encourageait à se frayer une voie dans le monde. S'ils parvenaient à une position lucrative (*uberior fortuna*), on attendait d'eux qu'ils se souvinssent de l'établissement qui les avait adoptés dans la pauvreté¹. Voilà quel était le caractère général de la fondation nouvelle qui allait servir de modèle non seulement à Oxford, mais aussi à Cambridge².

Ces collèges, véritables séminaires ou pensionnats, étaient fondés pour un nombre limité de *scholars* (*scholares*). A côté de ce nom se rencontre bientôt³ celui de *fellow* (*socius*), et les deux termes s'emploient indifféremment l'un pour l'autre. Dans les statuts de Queen's College, fondé en 1340, ils sont parfaitement synonymes⁴. Il y avait là tout au plus une nuance, en ce sens que le titre de fellow revenait plus particulièrement aux anciens, comme à Merton⁵, et celui de scholar à ceux d'admission plus récente. Mais primitivement les collèges ne connaissaient qu'une seule classe de membres, ayant tous le même rang. Si dans quelques-uns, comme à Oriel, cette situation ne varia pas, il n'en fut guère ainsi partout et la situation d'aujourd'hui n'est rien moins que neuve. C'est vers 1381 que Merton College vit créer par Wylliot une classe inférieure de membres, savoir les *post-*

¹ A. Clark, *The Colleges of Oxford* (Methuen & Co, London, 1891) pag. 60.

² Le plus ancien collège de Cambridge, *Peterhouse*, est calqué sur *Merton C.*

³ D'abord à Balliol collège, dans une pièce de 1325 (Clark, p. 27).

⁴ Clark, p. 128.

⁵ Ibid., p. 69. Depuis la fin du XIV^e siècle, c'était bien la règle.

masters (portionistae). Balliol College eut ses *scholastics* ou *servitors* par ses nouveaux statuts de 1507¹. A Queen's College on voit d'abord apparaître les *pueri eleemosynarii*, puis, à la fin du XIV^e siècle, les *servientes*, qui formaient une classe intermédiaire et se recrutaient parmi les précédents. Bientôt après on trouve immédiatement sous les fellows les *magistri non-socii*, c'est-à-dire les maîtres ès arts candidats à un "fellowship". Enfin en 1472 on trouve au bas de la hiérarchie collégiale les *pueri de taberta (taberdars)*, ainsi appelés d'après le vêtement qu'ils portaient². Nous rappellerons pour finir que les statuts de Magdalen College, fondé en 1456, décrétaient l'élection de trente *demies*, ainsi appelés parce qu'ils ne touchaient pour leur entretien que la moitié de l'allocation d'un fellow. Toutes ces positions subalternes avaient ceci de commun qu'elles impliquaient, vis-à-vis de ceux qui occupaient des positions supérieures, non seulement la soumission mais aussi la domesticité. Il est vrai que presque partout elles étaient transitoires et conduisaient aux "fellowships",³.

Jusque là, comme encore longtemps dans la suite, les étudiants, pour se loger, avaient coutume de louer une maison (*hall*) à plusieurs. Ils désignaient quelqu'un pour administrer la petite république, à moins qu'il n'y eût dans le *hall* un maître, auquel revenait en ce cas la direction. L'université n'intervenait que pour empêcher les propriétaires d'exploiter les jeunes gens. A partir de la deuxième moitié du XIII^e siècle, nous voyons donc une véritable *university extension* s'accomplir par la fondation des collèges. On sait encore par ci par là le taux des crédits alloués à chaque pensionnaire pour sa subsistance (*commons = communiae*). Ce n'était guère brillant. La frugalité était la *prima lex vitae*, comme d'ailleurs la vie médiévale tout entière différait étrangement de la vie confortable et des mœurs musquées d'aujourd'hui⁴. A Exeter College,

¹ Clark, pag. 30 seq.

² Ibid., pag. 129.

³ Pas à Merton ni à Oriel C.

⁴ Voyez dans Demogeot, *Histoire de la litt. franç.*, 23^e ed. (1889), pag. 168, les vers amusants et typiques qu'il cite de l'*Archithrenius* de Jean d'Antville, et où il est question de l'extérieur de l'étudiant parisien, de ses repas, des conditions de ses études, etc.

fondé en 1314, les fellows vivaient de 10 d. par semaine. Ils recevaient 10 sh. chaque année et des habits neufs tous les trois ans. A Oriel (1326), qui était mieux doté, chaque fellow touchait 12 d. par semaine et quand les revenus se furent accrus, 3 d. de plus. En revanche les devoirs à remplir par les membres du collège n'étaient pas écrasants. Il y avait d'abord l'obligation, qui se trouve partout, de dire des messes pour le repos de l'âme du fondateur et qui entraînait, du moins pour un certain nombre, l'entrée dans les ordres sacrés. Puis, deux fois par semaine, les fellows étaient tenus de discuter pendant au moins deux heures sur un sujet emprunté d'ordinaire au trivium. Enfin trois fois l'an, à la Noël, à Pâques et le 20 Juillet, avait lieu une enquête officielle sur les études, les progrès et la conduite de chaque "écolier". Tous devaient s'y soumettre, les plus élevés comme les plus humbles. Merton College avait prescrit cette usage, et d'autres, comme Oriel et New College, s'empressèrent de le copier.

En général il n'entrait pas dans l'idée des fondateurs de conférer des "fellowships", à vie. Une fois ses études achevées, on ne permettait point au fellow de se complaire dans une douce oisiveté pendant le reste de ses jours. A Exeter College notamment, quatorze ans étaient la durée maximum de séjour. On se demande à ce propos ce que devenaient ceux qui avaient ainsi fini leurs études. Il y en avait d'abord une partie qui trouvaient moyen de gagner leur vie en enseignant à l'université, mais la majorité, puisque tous étaient pauvres, cherchait et trouvait un abri sûr au sein de l'église, qui conduisait alors à toutes les carrières. Avec les revenus qu'il tirait de ses propriétés, le collège achetait souvent des bénéfices ecclésiastiques ou bien le droit de présentation ou de nomination des titulaires (*advowsons*). Souvent de tels droits et avantages faisaient partie des biens légués par le fondateur ou les donateurs. C'était là un moyen de caser les fellows arrivés à l'âge de la retraite. D'ailleurs le visiteur du collège, ordinairement un évêque, était toujours là, je pense, pour prêter main-forte dans les moments difficiles.

(A suivre).

G. DUFLOU

COMPTES RENDUS

Aegyptische Urkunden aus den Königl.ichen Museen zu Berlin, herausgegeben von der Verwaltung. Griechische Urkunden, 1^{es} Heft. Berlin, Weidmann, in-4°, 1892; 32 feuilles autographiées. Prix : fr. 3.

Cette publication a pour objet de porter à la connaissance du monde savant les documents écrits, relatifs à l'administration, à la juridiction et à la vie privée de l'Égypte à l'époque impériale, qui se trouvent dès aujourd'hui ou se trouveront ultérieurement dans les musées royaux de la Prusse.

On commencera par publier deux séries, savoir :

1. documents grecs de l'époque romaine,
2. documents coptes et arabes.

Les documents romains, peu nombreux, seront insérés dans la première série.

Les documents persans, également peu nombreux, feront partie de la seconde série.

Provisoirement les documents publiés ne seront pas classés systématiquement, un pareil classement offrant, à l'heure qu'il est, de trop grandes difficultés, mais le mode de publication de ces documents permettra à l'acquéreur de les classer ultérieurement à son gré.

En reproduisant ces documents au moyen d'une transcription autographiée, au lieu d'en faire faire des fac-similés, on est en mesure de les livrer à bon marché, tout en conservant les signes habituels déterminant les valeurs monétaires, les dimensions, etc.

Les indications sur le lieu où l'original a été découvert et sur sa configuration extérieure sont aussi concises que possible; le commentaire, sauf dans des cas tout à fait exceptionnels, est supprimé. Il paraîtra tout au plus 10 livraisons par an. Lorsque le nombre des livraisons publiées sera suffisant, on les réunira en un volume, en vue duquel on délivrera aux acheteurs un titre commun et des tables de matières.

La 1^{re} livraison contient la reproduction autographiée de 20 papyrus, dont environ la moitié est inédite.

Ils datent généralement du II^e ou du III^e siècle après J.-C. L'un d'entre eux appartient à la fin du I^{er} siècle, un autre au commencement du VII^e. Ils se rapportent aux sujets les plus divers. On y trouve des comptes, des contrats de vente, des contestations judiciaires, des instructions relatives à la rentrée des impôts, etc. Plusieurs d'entre eux ont été commentés par Wilcken, dans ses *Observationes ad historiam Aegypti*, dans le *Hermes*, tt. XIX et XXIII, dans les *Jahresberichte des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande*, t. LXXXVI, et dans la *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, t. XXII, année 1887. Le n^o 6 a été publié par Th. Mommsen dans le volume intitulé : *Etudes archéologiques etc.* dédiées à M. Leemans. Le n^o 13 a fait l'objet d'un commentaire de la part de Wessely dans le vol. XXII des *Jahresberichte des KK. Staatsgymn. III Bezirk in Wien* (1890-1891). Le n^o 14 a été étudié par Bauer dans la *Zeitschrift für Aeg. Spr. und Altertumsk.* 1878.

L'intérêt des documents égyptiens publiés par l'administration des musées de Berlin est incontestable.

Qu'il nous suffise, pour le prouver, de citer l'exemple suivant. Au nombre des *munera patrimonii* énumérés par Arcadius Charisius dans le *Digeste* (L, IV, 18 §) figure la *pratura* : “ *Elaeemporia et pratura apud Alexandrinos patrimonii munus existimatur.* „ Le mot *pratura* n'ayant aucun sens, le correcteur du ms. de Florence y a substitué le mot *ospratura*, qui devrait signifier la surveillance du marché aux légumes (*ὄσπρον* = légume). Mais ce mot horrible n'ayant aucune vraisemblance, on a cru devoir y substituer *hospitatura*, qui est également un *ἄπαξ λεγόμενον*.

Th. Mommsen a proposé de remplacer *pratura* par *practoria*. Or, dans le papyrus n^o 15 nous voyons qu'un *καμογραμματοεύς*, qui était *πράκτωρ ἀργυρικῶν* de sa propre *κώμη*, s'est attribué arbitrairement une autre *λειτουργία*, c'est-à-dire un autre *munus*.

N'est-ce pas là une confirmation éclatante de la conjecture de Mommsen?

A. W.

ERICH BETHE. **Thebanische Heldenlieder.** *Untersuchungen über die Epen des Thebanisch-Argivischen Sagenkreises.* Leipzig, Hirzel, 1891. 191 pages.

Malgré de nombreuses modifications de détail, le grand ouvrage de Welcker était resté jusqu'à ces derniers temps fondamental pour la théorie du cycle épique. Des idées vraiment nouvelles n'avaient guère été émises que par M. de Wilamowitz, et elles se rapportaient surtout aux épopées du cycle troyen (*Homerische Untersuchungen*, p. 328-380).

La partie thébaine du cycle vient d'être soumise à une étude entièrement originale par M. E. Bethe. Son travail jette une lumière inattendue et surprenante sur cette question difficile, et apporte la solution satisfaisante de nombreux problèmes que beaucoup de personnes jugeaient à peu près insolubles.

Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les résultats de M. Bethe avec ceux qui se trouvent encore résumés dans les ouvrages les plus récents sur la littérature grecque, comme les manuels de M. Christ ou de M. Croiset. Tout le chapitre relatif au cycle thébain est à revoir, en tenant compte de la théorie nouvelle qui vient de surgir.

M. Bethe a entrepris de reconstituer le sujet des différentes épopées thébaines. On sait que leurs rares débris nous sont parvenus mutilés, défigurés, dispersés dans des coins perdus de la littérature ancienne, dans des sources où tout est désordre, confusion, assemblage et mélange des éléments les plus étrangers. Œuvres littéraires, fatras des scolies, écrits mythographiques, citations ou allusions dissimulées, monuments de l'archéologie, M. Bethe a tout fouillé, tout examiné, tout pesé, tout classé; il a reconnu, trié, poli, assorti et rassemblé les fragments ainsi recueillis à force de patience et d'érudition. De même, l'archéologue, avec des débris de têtes, de corps, de bras et de jambes, parvient quelquefois à restaurer une œuvre de la sculpture antique, par une heureuse adaptation des morceaux épars au milieu des ruines lamentables.

Voici les quatre épopées thébaines reconstruites par M. Bethe :

1. — *L'Œdipodie*. C'est le poème le plus ancien; il s'est formé sur le sol de la Grèce continentale, probablement en Béotie, et a dû être rédigé peu après l'invasion dorienne. La reconstitution de la légende primitive d'Œdipe, profondément différente de la version qui est devenue vulgaire depuis la *Thébaïde*, et surtout depuis Sophocle, est un des résultats les plus neufs et les plus précieux du beau travail de M. Bethe.

2. — *L'Expédition d'Amphiaraos*, Ἀμφιάρεω ἐς Θήβας ἐξέλασις. Jusqu'aujourd'hui, on confondait généralement ce poème avec la *Thébaïde*. Il offrait, au contraire, comme le montre M. Bethe, une version très différente. Son origine est également fort ancienne, et sa rédaction définitive s'est faite en Asie-Mineure.

3. — La *Thébaïde*. Contrairement à l'opinion courante, elle constituait un seul tout avec les *Epigones*. Elle s'est formée en Asie, assez tardivement, vers le VIII^e siècle, et c'est la version de la légende qu'elle présentait qui a prévalu chez les tragiques.

4. — *L'Alcméonide*. C'est à tort que l'on identifiait ce poème avec les *Epigones*, c'est-à-dire avec la seconde partie de la *Thébaïde*. D'origine très récente, il est né vers 600, dans le domaine de Corinthe.

Assurément, le doute est permis à l'égard de plusieurs parties des reconstructions de M. Bethe. Mais je crois qu'il n'y aurait ni utilité, ni justice à émettre ces doutes à propos de tel ou tel point isolé. La théorie de M. Bethe, — et c'est ce qui la rend au plus haut degré vraisemblable — forme un tout dont les diverses parties se tiennent, s'expliquent et se nécessitent réciproquement. Elle ne peut être combattue que par une autre théorie qui tiendrait également compte de tous les faits en les expliquant. Je doute que, dans l'état actuel de nos connaissances, quelqu'un puisse entreprendre une pareille tâche avec quelque chance de succès. Mais il faut compter avec les surprises des découvertes archéologiques qui peuvent encore nous apporter des informations nouvelles.

L. PARMENTIER.

L'enseignement public en Belgique. *Histoire et exposé de la législation*, par EMILE GREYSON. I. *Enseignement supérieur*. (Bibliothèque des connaissances modernes. Rosez, Bruxelles.)

M. E. Greyson, directeur général au ministère de l'intérieur et de l'instruction publique, s'est proposé de faire connaître ce qu'a fait la Belgique pour se conformer aux principes de l'art. 17 de la Constitution en ce qui concerne l'instruction publique à tous les degrés. Il essayera de dire ensuite quelle part a prise, de son côté, dans cette grande œuvre, la liberté à qui notre pacte fondamental a ouvert un champ des plus vastes.

Le tome premier, qui vient de paraître, traite de l'enseignement supérieur donné aux frais de l'Etat. Il comprend :

1° un aperçu rapide de l'histoire de la législation avant 1830, de 1830 à 1835 et de 1835 à 1890;

2° un exposé méthodique de la législation actuellement en vigueur.

L'auteur détache, dans cet aperçu, l'histoire des jurys et des moyens d'encouragement, de celle de l'enseignement universitaire, pour en faire l'objet d'un chapitre à part. Il fait observer, avec raison, que depuis 1835 à 1890, c'est-à-dire pendant plus d'un demi-siècle, le mode de nomination et de fonctionnement des jurys d'examen n'a pas cessé d'être soumis à un régime provisoire. Pour la première fois la loi du 10 avril 1890 n'a pas rappelé la formule traditionnelle " la présente loi sera soumise à revision dans le délai de ". En ce qui concerne la revision de la loi de 1876 sur la collation des grades académiques et le programme des examens universitaires, l'auteur résume d'une manière très claire les résultats de l'enquête faite par le gouvernement en vue des modifications à introduire dans cette loi, et les débats devant le conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur. Il a cru, dit-il, devoir entrer dans ces détails afin de permettre au lecteur de remonter, pour certains articles de la loi nouvelle, jusqu'à leur origine, et de faire ressortir en même temps avec quel soin a été préparée la revision de la loi de 1876. Il fait toutefois remarquer que si le projet de revision déposé sous la date du 10 décembre 1886 par M. le

Ministre Thonissen s'est inspiré en maintes occasions des travaux préparatoires auxquels avaient pris part tous ceux qui font autorité en la matière, en une circonstance, au moins, il s'écarta complètement des opinions qui avaient été exprimées et des votes qui avaient été émis. C'est lorsqu'il s'est agi de régler les conditions préalables à réclamer de ceux qui veulent aborder les examens académiques.

L'auteur donne une analyse intéressante de la discussion de la loi du 10 avril 1890 et des votes auxquels les différentes dispositions qu'elle renferme ont donné lieu.

L'aperçu historique fait l'objet des chapitres I et III.

Les chapitres II et IV sont consacrés respectivement à l'exposé de la législation de 1849 sur l'enseignement supérieur et de celle de 1890-1891 sur les jurys d'examen pour la collection des grades académiques légaux et les moyens d'encouragement. Cet exposé est fait d'une manière nette et précise. A chaque disposition de la loi sont rattachées immédiatement les mesures d'exécution prises par le gouvernement. Le cadre qu'il s'est tracé ne permettant pas de donner le texte de tous les arrêtés d'exécution, l'auteur renvoie de temps en temps pour les détails au Recueil des lois et arrêtés sur l'enseignement supérieur ou bien au Moniteur.

Bien que les écoles spéciales soient, en fait comme en droit, des émanations de la loi sur l'enseignement supérieur, elles appartiennent, dit l'auteur, à une catégorie toute nouvelle, toute moderne d'études dont il sera rendu compte dans la Bibliothèque des connaissances modernes par l'ouvrage consacré à l'*Enseignement spécial et technique*.

Le tome I se termine par quelques décisions de principe, très importantes, se rattachant à l'exécution de divers articles de la loi du 10 avril 1890, modifiée par celle du 3 juillet 1891.

Le livre de M. Greyson est, comme on le voit, aussi complet que possible, et peut être considéré à bon droit comme le vade-mecum de tous ceux qui s'intéressent à l'enseignement supérieur.

V.

A. DUTRON. **Précis de l'histoire du Moyen âge.** iv-264 pp.
In-16°. Tournai, 1893. (2° édition).

A. DUTRON. **Précis de l'histoire Contemporaine.** iv-196 pp.
In-16°. Tournai, 1893.

M. Dutron, professeur à l'Athénée royal de Tournai, vient de faire paraître une seconde édition, quelque peu remaniée, de son *Précis de l'histoire du moyen âge*. Le but de l'auteur a été avant tout de nous offrir un récit fort simplifié de cette histoire, où les transitions entre les différents événements soient toutefois bien indiquées et de présenter en même temps un tableau succinct de la civilisation du moyen âge à diverses époques.

Après un examen attentif, il me semble que la simplification promise par l'auteur ne s'est bornée qu'à la suppression de quelques pages, certainement fastidieuses, que d'autres consacrent à l'histoire trop détaillée des Arabes, des rois Mérovingiens et anglo-saxons, des peuples scandinaves, slaves et enfin de l'empire grec. En ce faisant, l'auteur a eu parfaitement raison, mais je ne lui sais pas gré d'avoir traité de la même façon les institutions médiévales. La part faite aux littératures est peut-être trop grande, comparativement à l'étendue du livre, tandis que les paragraphes relatifs aux institutions sont presque nuls.

On serait assez embarrassé de dire à quelle espèce de lecteurs s'adresse ce *Précis*. Si c'est aux élèves de 5°, il est certain que les définitions de Nominalisme, de Réalisme et de Conceptualisme, et la signification qui s'attache aux noms de Proclus, Olympiodore, Chrysoloras, ainsi que ces noms eux-mêmes, auront de la peine à s'implanter dans ces jeunes cervelles. Si le livre est destiné aux élèves de 2°, je le trouve insuffisant à cause des lacunes indiquées plus haut. Je considère plutôt le *Précis* de M. Dutron comme un ouvrage à l'usage des gens du monde; mais dans ce cas, un petit index des noms cités n'aurait pas été chose superflue.

Voici quelques critiques de détail :

La définition du moyen âge : " l'époque comprise entre la chute de l'empire romain et la prise de Constantinople „ ne me paraît pas heureuse. D'abord, l'auteur ne dit pas pourquoi on

a pris ces deux dates pour limites, ensuite ces deux dates, surtout la dernière, ne laissent pas de me plaire fort peu. Un élève sérieux comprendra que l'établissement de peuples nouveaux sur les ruines de l'empire romain (pourquoi ne pas ajouter: "d'Occident,") a révolutionné profondément la société; mais, comme le remarque très bien M. Dutron lui-même à la page 2, la destruction de cet empire n'a été ni l'œuvre d'un peuple, ni le fait d'un jour. La révolution s'accomplit donc au V^e siècle. Et ce qui est vrai de l'empire d'Occident, l'est aussi de l'empire d'Orient. La prise de Constantinople est un fait sans importance, les Turcs étant depuis longtemps déjà maîtres d'une grande partie de l'Europe orientale, lorsqu'ils s'emparèrent de cette ville. De plus, le *moyen âge* ne finit pas parce que l'empire grec disparaît ou parce que l'empire ottoman s'implante en Europe; cet événement est étranger au moyen âge; on ne l'a choisi comme limite de cette période, que parce qu'il est contemporain d'autres événements en Occident, qui, eux, marquent la fin du moyen âge, à savoir les inventions et leurs conséquences, la Renaissance, l'avènement des monarchies absolues, *la ruine de la féodalité comme puissance territoriale*. Il serait donc plus sensé de dire que le moyen âge finit avec la guerre de Cent ans, par exemple (également 1453); mais comme la lutte contre la grande féodalité ne poursuit encore sous Louis XI en France, sous Ferdinand en Espagne et qu'elle n'est détruite en Angleterre que par la guerre des deux roses, l'ère moderne ne s'ouvre en réalité qu'à la fin du XV^e siècle, vers l'époque des premières grandes guerres européennes, les guerres d'Italie. Pourquoi ne pourrions-nous pas habituer les élèves à dire que le moyen âge commence au V^e siècle et finit au XV^e?

Rien n'est plus difficile que de *diviser* une période historique. M. Dutron a tenté également une division du moyen âge en quatre périodes, mais il oublie de nous dire quels sont les motifs qui ont inspiré cette division. Et si chacune des divisions portait un titre, elles ne s'implanteraient que d'autant mieux dans la tête des élèves.

La défaite d'Attila n'eut vraisemblablement pas lieu près de Châlons (p. 5), mais entre Troyes et Sens.

Pepin le Bref fut d'abord reconnu par les grands réunis à

Soissons et non par le peuple (p. 19) et l'approbation pontificale suivit cette proclamation.

Pourquoi persister à dire l'église Sainte-Sophie (p. 45), ou du moins ne pas nous prévenir que "*Αγία Σοφία*" signifie la Sainte Sagesse, c'est-à-dire la Sainte Vierge?

Charles Martel ne fut pas empêché par la mort de secourir le pape (p. 51); il refusa d'intervenir, malgré trois ambassades successives de celui-ci.

M. Dutron, à l'imitation des auteurs français, imprime *Groënländ*. Pourquoi ne pas mettre bravement *Groenland* et même dire en note qu'on est prié de prononcer *grounland* et que cela signifie " terre verte " ?

On lit page 113 : " Il semblait qu'Otton de Brunswick allait être reconnu par tous les sujets de l'empire (après le meurtre de Philippe de Souabe); mais le pape lui retira son appui et lui opposa le fils de Henri VI „. Ici l'auteur a visiblement oublié de nous indiquer les transitions et le pourquoi de ces revirements. Il ne nous dit pas qu'Otton avait attaqué les états du pape, ni que Frédéric II avait été élevé par Innocent III, son tuteur et son suzerain pour le royaume des Deux-Siciles.

L'hérésie des Vaudois et celle des Albigeois (p. 167) sont une seule et même chose. Quant à l'Inquisition, l'auteur a oublié de nous en parler.

Page 176, il dit : " Quoique Louis le Hutin laissât une fille, ce fut son frère, Philippe le Long, qui monta après lui sur le trône. „ Il oublie le règne éphémère de Jean I le Posthume. La chose est sans importance; mais les élèves pourraient se demander pourquoi Jean le Bon s'appelle Jean II.

Disons pour finir que l'exposé de la révolution helvétique (p. 222) nous semble passablement obscur et même peu exact.

J'aime mieux la façon dont est exposée l'organisation de la première Croisade. L'auteur a eu l'excellente idée de signaler le passage du discours d'Urbain II à Clermont, où il dépeint la nécessité de l'émigration, la terre d'Occident étant insuffisante pour nourrir ses populations. Il sait aussi ramener à sa juste valeur le rôle de Pierre l'Ermite et ne nous dit plus que Godefroid de Bouillon fut le *chef* de la Croisade. Nous lui savons gré également d'avoir remplacé la légende de Blondel

par le récit historique de la mise en liberté de Richard Cœur de Lion au prix d'une forte rançon.

Ma conclusion est la suivante. Puisque M. Dutron veut faire un livre original, dont la qualité saillante soit la concision, tout en ménageant les transitions entre les diverses évènements, je résumerais encore davantage les récits de ces évènements (par exemple les Croisades), m'attachant surtout à en faire ressortir les causes et les effets et maintenant les transitions entre les grands évènements, mais non entre les petits; je tiendrais en outre compte des institutions, et dans ces conditions je crois que l'élève trouverait dans un pareil livre un guide excellent.

Le *Précis d'histoire Contemporaine* que M. Dutron vient de faire paraître il y a quelques jours, est conçu dans le même esprit que son *Précis d'histoire du moyen âge*. C'est dire qu'ici encore j'aurais voulu une petite place pour l'exposé des institutions, tout au moins de celles de la France sous l'ancien régime, cet exposé ayant le double avantage de faire mieux apprécier les vices de l'ancienne organisation et les avantages de la nouvelle, que l'auteur a eu la bonne idée de ne pas passer sous silence. A part cette critique, toute subjective d'ailleurs, je dois déclarer que l'auteur me semble avoir très heureusement traité son sujet. Je m'explique. Les programmes de l'enseignement moyen assignent à cette partie de l'histoire une part de leçons très minime (10 heures), et certains manuels ont été rédigés dans le but de rendre ces programmes exécutoires. Inutile d'ajouter qu'ils sont absolument insuffisants et qu'un élève, muni d'un aussi léger bagage, court à un échec certain au concours général. Pour étudier les grands évènements de cette période, 25 heures constituent un beau minimum; mais un manuel *ad hoc* faisait jusqu'ici défaut, les bons manuels étant en général trop étendus, même celui de M. Vander Kindere, le guide préféré de nos étudiants et même des élèves de nos athénées.

M. Dutron a condensé dans son manuel le strict nécessaire et a gardé partout une assez juste mesure. Peut-être pourrait-on toutefois écourter un peu le récit des guerres de la République et de l'Empire et des remaniements continuels de

territoires qui en furent les conséquences. Peut-être aussi ne serait-il pas hors de propos, d'un autre côté, de faire au moins allusion aux coups d'état du Directoire et de dire ce que fut le 13 vendémiaire, qui est uniquement cité p. 23.

Ce que je trouve plus fâcheux, c'est que la première guerre d'Orient soit décrite (p. 146) après la seconde (p. 116). Je croit qu'il serait aisé de faire disparaître cette bizarrerie.

Il est aussi assez surprenant que M. Dutron fasse allusion aux démocrates et républicains des États-Unis sans avoir au préalable fait connaître la signification de ces dénominations.

Comme pendant au *Groënland* cité plus haut, je trouve p. 157 le mot *Boërs*. Passe encore en France, mais dans un pays où la moitié des habitants parlent le flamand ! Nous n'acceptons pas plus l'orthographe française de ces mots flamands que la prononciation française du mot *wallon*, qui, chez les autorités dans l'art de bien dire, devient, comme chacun sait, *vallon*.

A propos de langues, qu'il me soit permis, avant de clore ce compte rendu, de relever encore un passage (p. 75), où il est dit que le roi Guillaume faisait violence à la langue de la Belgique. La question des langues paraît avoir joué un rôle bien mince dans la révolution de 1830 et tous les documents que nous possédons sur cette période confirment cette manière de voir. Au point de vue de l'emploi des langues, les Wallons n'ont pas été aussi malmenés qu'on s'est parfois plu à le dire, et dans les journaux de l'époque on ne s'en émeut guère. Dans tous les cas, le mot de langue de la Belgique n'est pas heureux, la Belgique étant bilingue et Guillaume ne faisant nullement violence à la langue qui était celle de la majorité des Belges, pour le bon motif que c'était la sienne.

M. Dutron a conduit son récit jusqu'à ce jour. Bien que l'histoire critique de la période qui s'écoule depuis 1848 (depuis 1830 pour certains pays) ne soit point encore faite, faute de documents, l'auteur a jugé utile d'en raconter les événements avec la même ampleur que ceux de l'époque précédente. L'habitude que l'on a prise de poser aux concours généraux des questions sur la 2^e période de l'époque contemporaine, le forçait d'ailleurs d'agir de la sorte.

En somme, le *Précis d'histoire Contemporaine* de M. Dutron

m'a paru très réussi. Surtout les chapitres relatifs à la civilisation sont traités d'une façon intéressante et les jugements qui y sont émis sont de bon aloi. Ce livre comble une véritable lacune et j'ose espérer que l'auteur en fera paraître bientôt une édition flamande, car la pénurie de bons manuels, surtout de manuels appropriés aux programmes belges, se fait sentir aussi bien sur le marché flamand que sur le marché français.

J. FREDERICHs.

Noctes Manilianae sive dissertationes in Astronomica Manilii, accedunt conjecturae in Germanici Aratea, scripsit R. ELLIS, socius collegii Trinitatis apud Oxonienses. Oxford, Clarendon press 1891, XVI-255 p. — **Notes et conjectures sur Manilius, par PAUL THOMAS, professeur à l'Université de Gand.** Bruxelles, 1892, Hayez, 28 p, in-8°

M. Martin Schanz, dans sa récente histoire de la littérature latine, après avoir rappelé que la dernière édition de Manilius est celle de Fr. Jacob et remonte à 1846, constate qu'une nouvelle récénsion des Astronomiques devient d'une nécessité urgente. On peut espérer que ce vœu sera entendu, et que le travail à faire pour rendre au poème sa véritable physionomie² tentera d'autant plus promptement quelque latiniste que l'exécution en est rendu relativement facile par les travaux de MM. R. Ellis et P. Thomas. Déjà Maurice Haupt et Lucien Müller, dont la trace se trouve plus ou moins en toute question de poésie latine, déjà Bechert³ et C. Rossberg, entre autres philologues, avaient fait faire de sérieux progrès à la critique de Manilius : mais M. Paul Thomas, que, soit dit en passant, M. Martin Schanz aurait bien pu nommer, a donné le premier une récénsion complète du plus ancien et meilleur manuscrit⁴, le Gemblacensis, n° 10012 de la Bibliothèque

¹ Munich 1890-92; à la fin du § 363, p. 247.

² Il y a beaucoup de vrai, dit M. P. Thomas, dans le jugement un peu brutal de L. Müller : *Manilium omnino ferae quam hominis Fr. Jacob reddidit similiorem.*

³ *De Manilii emendandi ratione*, 1878.

⁴ Dans ses *Lucubrationes Manilianae*, Gand, 1888.

Royale de Bruxelles, écrit au commencement du XI^e siècle, peut être même à la fin du X^e. Le pas décisif a été accompli par M. Ellis ¹ : ses *Noctes Manilianae* embrassent toute l'œuvre du poète, et le savant anglais s'est attaché à restituer, corriger, élucider plus de trois cents passages; ajoutez un tableau méthodique des manuscrits et une dissertation sur le nom de Manilius qui, bien qu'un peu confuse par endroits et sans conclusion tout à fait satisfaisante, expose avec ampleur l'état de la question.

Il serait périlleux d'entrer, sans être soi-même *vir Manilianus*, dans l'examen des détails et de chercher querelle, sur une leçon un peu hardie ou sur une explication de loin en loin douteuse, à un philologue de la valeur de R. Ellis, au moment où il vient de prouver une telle familiarité avec les Astronomiques. Son habitude, qu'il s'occupe de Catulle, d'Avianus ou d'Ovide, est de laisser sur ses travaux une empreinte magistrale et de mener sa tâche avec une minutieuse conscience jusqu'au bout, quelle que soit la longueur de l'œuvre. Dans ces *Notes et conjectures sur Manilius*, M. P. Thomas, examinant à son tour une vingtaine de passages difficiles, pris pour la plupart dans les IV^e et V^e livres ², a pu discuter certaines interprétations ou corrections avec M. Ellis, et en proposer à son tour quelques unes qui offrent un vif intérêt : je citerai, comme me semblant particulièrement heureuses et vraisemblables, celles de IV 88 et de 796. Aucun latiniste ne s'étonnera de voir avec quelles science et quelle circonspection M. Thomas traite son sujet. Il est difficile de contredire un philologue à la fois aussi modeste et aussi bien armé : la mesure dans l'expression est une qualité qui s'allie chez lui à une connaissance directe de la langue et des œuvres latines. Avec de tels secours, la tâche du prochain éditeur de Manilius se trouvera simplifiée.

Paris, février 1893.

FRÉDÉRIC PLESSIS.

¹ En tête de son livre, M. Ellis rend justice à M. P. Thomas : " Postquam Paulus Thomasius, professor Gandavensis, editis anno 1888 *Lucubrationibus suis, nova fundamenta criseos posuerat Manilianae* ... "

² Dans ses *Lucubrationes Manilianae*, c'étaient aussi les derniers livres, surtout V, qui avaient attiré son attention.

The roman poets of the Augustan age, by W. J. SELLAR, *late professor of humanity in the University of Edinburgh, and formerly fellow of Oriel College, Oxford; Horace and the elegiac poets, with a memoir of the author by ANDREW LANG M. A., and a portrait.* — Oxford, at the Clarendon press, in-8°, cart. p. XLV-362.

C'est M. Andrew Lang qui présente au public cette importante publication posthume : M. Lang est assez connu pour qu'il n'y ait nul besoin de rappeler ses titres aux lecteurs belges et français, surtout depuis que MM. Charles Michel et Léon Parmentier nous ont donné une traduction de son manifeste mythologique ¹. La préface est une biographie dans laquelle M. Lang s'occupe en première ligne de suivre le développement intellectuel de Sellar et de faire voir quelle fut sa carrière, double et bien remplie, d'écrivain et de professeur.

Né le 22 février 1825 à Morvich (Sutherland), Sellar mourut à Edimbourg dans l'été de 1890, à la suite d'une courte maladie sans gravité apparente, mais à laquelle ne put résister sa faible constitution. Tout jeune, il composait des vers grecs que M. Lang trouve remarquables de la part d'un écolier; son tuteur, qu'il nous est permis de soupçonner moins bon juge que Lang, lui dit un jour, après avoir parcouru un de ces essais : " Ne pensez-vous pas, Sellar, que vous auriez des dispositions pour les mathématiques? ". L'anecdote est plaisante, moins cependant qu'il ne paraît au premier abord et que ne le croyait sans doute le malicieux tuteur : l'aptitude pour les mathématiques, témoignant du goût pour le raisonnement exact et pour les spéculations pures de l'esprit, n'a rien qui ne soit compatible, au contraire, avec le sens critique en philologie et en littérature.

Professeur tour à tour aux Universités de Durham, de Glasgow, de Saint-André, Sellar commença par publier

¹ A. LANG, *La Mythologie*, traduit de l'anglais par Léon Parmentier, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure de Liège, avec une préface par Charles Michel et des additions de l'auteur. Paris, Dupret, 1886; in-12, p. XLI-234.

d'intéressants travaux sur Lucrèce et sur Thucydide. M. Lang, qui l'eut pour maître en 1861, loue chez lui, avec une pieuse reconnaissance, le talent et l'élévation de l'âme. Il communiquait à ses élèves l'émotion qui l'animait, apportant dans les recherches scientifiques la vie et l'individualité. Ce fut en 1863 qu'il quitta la chaire de grec de Saint-André pour occuper celle de latin à Glasgow; la même année, paraissait son premier livre : *Les poètes romains de la République*. Un tel livre, dit M. Lang, en France lui eût ouvert les portes de l'Académie, en Allemagne l'eût mit au rang des maîtres et fût devenu classique. Tout en semblant regretter qu'en Angleterre les honneurs soient moins précis et la réputation moins étendue, M. Lang constate le succès de cet ouvrage parmi les connaisseurs, seul public dont, n'importe où, un véritable littérateur ait à se préoccuper. D'ailleurs, peu favorable aux nouveautés, Sellar demeura fidèle aux admirations de sa jeunesse; il ne se soucia guère de la mode et continua jusqu'à la fin d'aimer beaucoup Tennyson et Wordsworth, Walter Scott, Dickens et Thackeray. Je ne puis m'empêcher de noter ici une observation de M. Lang qui paraîtra singulière à quelques uns, qui est en tout cas judicieuse et que je ne suis pas surpris de trouver sous la plume d'un anglais, car nos voisins d'outre-Manche sont de bons psychologues : Sellar, nous dit M. Lang, avait, *comme souvent les hommes d'un esprit actif*, une faculté particulière pour lire d'un trait, pour " dévorer " des romans, et personne peut-être n'eût donné à ce genre une place plus importante dans la littérature; Xavier de Montépin était une de ses lectures favorites.

En 1863, Sellar alla prendre possession de la chaire d'Humanités d'Edimbourg qu'il devait occuper jusqu'à sa mort. C'est dans cette période de sa vie qu'il écrivit son livre sur Virgile et celui que publie aujourd'hui M. Lang. Quelques voyages sur le continent, un entre autres pour étudier sur place la question du lieu de naissance de Properce, la part prise aux émotions publiques, des événements de famille ou d'amitié, occupèrent, avec un travail assidu, ses dernières années. L'éloge que son biographe trace de son caractère, trouve dans l'œuvre même de Sellar le meilleur des témoins : la droiture du jugement, la délicatesse des aperçus, une con-

science rigoureuse, une émotion discrète communiquent à ses travaux les qualités morales qui font durables les œuvres littéraires.

Dans le livre posthume qui me donne l'occasion de rappeler ainsi quelle fut la vie de Sellar, près de deux cents pages in-8° sont consacrées à Horace. Il n'est pas de poète latin sur lequel on ait autant écrit, et la *littérature* d'Horace, comme disent les Allemands, constituerait à elle seule toute une bibliothèque. Cependant, à part les travaux de M. Boissier, rien ne nous avait été donné d'aussi sérieux, d'aussi pénétrant que l'étude de Sellar. Qu'on la compare avec le chapitre lourd et banal que M. O. Ribbeck a composé sur Horace dans cette médiocre histoire de la poésie latine à laquelle nous avons fait en France les honneurs d'une traduction, et qui passe en effet pour le livre d'un maître : on verra de quel côté se révèlent pour une plus grande part la pensée personnelle, le sens littéraire et l'observation morale ; de quel côté aussi, le talent d'exposition et de style, l'émotion devant la beauté artistique, et l'amour de la poésie. Au lieu de rééditer des jugements tout faits ayant leur origine dans la rhétorique de l'école, le savant anglais nous offre les fruits de sa propre méditation, de sa connaissance directe de l'œuvre antique, et s'il écrit beaucoup sur Horace, c'est qu'il a beaucoup à nous apprendre. Je ne veux pas dire que son livre soit paradoxal et bouleverse les idées reçues : ses conclusions confirment en général celles de M. Boissier ; mais le chemin qu'il parcourt pour y arriver n'est pas le même. Le portrait qu'il trace du poète et le sens qu'il donne à son œuvre n'évoquent pas un Horace imprévu, refait tout d'une pièce : mais la figure se détache plus exacte et plus précise, l'œuvre poétique est mieux saisie, plus profondément expliquée qu'elle ne l'avait été dans un livre avant Sellar.

Il faut nous méfier, dans nos jugements, d'une tendance de notre époque scientifique : si un travail n'apporte pas, sur un auteur ancien, quelque fait nouveau, quelque modification d'un caractère philologique, par exemple une rectification de date ou la récitation d'un manuscrit inédit, on le relègue un peu vite, sinon parmi les œuvres inférieures, du moins parmi les livres de seconde main et de vulgarisation.

Certes il serait injuste, autant qu'inutile, de vouloir rabaisser le mérite de ceux qui découvrent un document, qui rétablissent une date ou un texte, qui tranchent une question d'authenticité. Personne ne songe plus à faire un cas médiocre des investigations de ce genre, ni à méconnaître qu'elles ne supposent, quand elles sont bien conduites, un savoir étendu, des vues générales, une finesse critique qui peut être de premier ordre; elles peuvent aboutir à des conséquences importantes. Toutefois l'hommage dont elles sont dignes, et qu'on leur dispute de moins en moins, ne doit pas faire oublier que leurs résultats risquent aussi, en certains cas, de demeurer fort insignifiants, et qu'il y a d'autre part quelque mérite dans les recherches morales et littéraires, qu'il s'y trouve aussi de l'inédit et du nouveau, un intérêt qui n'est pas inférieur à l'autre, de l'invention et de la découverte. Que MM. Keller et Holder aient rendu, par leur effort philologique, un service signalé aux études horatiennes, on ne saurait le contester; je ne regarde pas si leur copieux travail a modifié le texte d'Horace en beaucoup ou en peu de passages, et je ne partage aucunement l'opinion légère qu'il était encore de mode, il y a quelques dix ans, de professer pour " l'école allemande ", au nom de " l'esprit français ". Mais il est permis de penser et il n'est pas inopportun de dire que Sainte-Beuve, Patin, Boissier ou Sellar ont trouvé sur Horace, en reconstituant son caractère et en expliquant sa poésie, tout autant de nouveau, en un autre genre, que Keller et Holder, de même qu'Eugène Benoist a contribué, tout autant que Ribbeck, à faire connaître la pensée et l'art de Virgile, la beauté de ses vers, ce qui, après tout, est le résultat qui intéresse la littérature. N'oublions pas que la philologie, instrument de premier ordre, n'est qu'un instrument, difficile à manier sans doute, glorieux en certaines mains, mais qui doit demeurer au service du perfectionnement moral et de la satisfaction artistique. C'est là ce que l'abondance des monographies et des travaux de pure érudition fait perdre de vue un peu trop souvent, c'est ce qu'il m'a paru naturel de rappeler à l'occasion du livre posthume de Sellar.

La seconde partie de ce livre est consacrée à l'Élégie latine. Je n'ai aucune raison de taire le plaisir que m'a causé l'appro-

bation donnée par Sellar à plusieurs de mes conclusions sur Properce ¹; en d'autres passages, j'ai rencontré des idées qui sont la confirmation des miennes, une méthode analogue à celle que j'ai suivie dans l'examen de certaines questions, notamment dans l'histoire de l'Élégie. Je suis heureux de voir que Sellar ² insiste sur ce que le mètre élégiaque sert, dès l'origine, au moins à un autre genre que l'Élégie, l'Épigramme : la poésie guerrière de Callinos et de Tyrtée ne peut être considérée comme appartenant au même genre que les *imbelles elegi*, puisqu'elle en est plutôt l'opposé; il est impossible d'imaginer que le livre de Lucilius, écrit en distiques, eût aucun rapport avec l'Élégie alexandrine ou romaine. Vouloir grouper des œuvres aussi foncièrement différentes sous un même vocable, c'est s'en rapporter aux classifications artificielles de la rhétorique et méconnaître les distinctions rationnelles de la vraie littérature.

Sans entrer dans le détail, je signalerai les pages excellentes, 225 et suiv., sur l'identification de l'Albius d'Horace avec Tibulle; la discussion, logique, serrée, et convaincante, contre la thèse de M. Urbini qui veut faire naître Properce à Spello, p. 268-277. Par contre, je regrette que Sellar soit aussi bref sur Lygdamus, auquel il n'accorde qu'un court chapitre (p. 250-253); j'ai dit autrefois ³ comment je trouve qu'on est injuste pour Lygdamus, dont la poésie, faible sans doute, est du moins simple et touchante. Mais la lacune la plus fâcheuse dans le travail de Sellar est relative à Catulle : une douzaine de lignes, p. 207, pour dire que la versification de ses élégies est inégale, un peu barbare, et qu'il a traité avec plus d'art le phalécien, le scazon, l'iambique, voilà une exécution sommaire, un jugement bien insuffisant. Les élégies de Catulle ne valent pas seulement par les beaux vers, par la sincérité des sentiments, par la profondeur du découragement, de la lassi-

¹ P. 266, date de II, 10 (an 25); p. 267, les cinq ans dont il est question III, 24, 23 représentent la durée entière des amours de Cynthie et de Properce; p. 276, Properce est né à Assise ou sur le territoire de cette ville; p. 296, le 1^{er} livre seul publié de son vivant; voy. aussi p. 304.

² Voy. notamment p. 202 et 206.

³ Bulletin de la Faculté des lettres de Poitiers, année 1883, p. 208 suiv.

tude, de l'amertume : elles valent aussi par l'absence des lieux communs, qualité d'autant plus remarquable que le lieu commun est le principal défaut de la poésie latine et semble avoir sévi particulièrement chez les Elégiaques.

J'arrête ici les réflexions que m'a suggérées la lecture des *Poètes Romains de l'époque d'Auguste*. Ce livre n'est pas seulement un livre de science, de "références", comme précisément disent les Anglais : il est du petit nombre de ceux qu'on lit avec suite par plaisir, pour peu que l'on s'intéresse aux lettres latines; peut-être est-ce le meilleur ouvrage de Sellar; en tout cas, il suffirait pour assurer à son nom un durable honneur.

Paris, janvier 1893.

FRÉDÉRIC PLESSIS.

P. L. MULLER et ALPH. DIEGERICK : **Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas (1576-1583)**. Tome III (février 1579 - janvier 1581). — La Haye, Martinus Nijhoff, 1891. In-8°, xi-694 pp. (Publications de la Société historique d'Utrecht).

Le 2^{me} volume de la correspondance du duc d'Anjou avec les Pays-Bas, dont nous avons rendu compte dans la *Revue* dès son apparition¹, s'arrêtait au moment où le prince français, qui, dans la nuit du 22 au 23 décembre 1578, avait tenté de surprendre la place de Mons, retourna en France, où l'appelaient, prétendait-il, un ordre du roi son frère. Le *défenseur des libertés belgiques*, comme on le nommait naguère, laissait notre pays dans une situation des plus troublées. Les nobles de l'Artois et du Hainaut étaient à la veille de se réconcilier définitivement avec l'Espagne pendant que les États protestants s'unissaient étroitement par l'*Union d'Utrecht*. L'assemblée nationale, qui siégeait en ce moment à Anvers et à qui l'on continuait de donner le titre d'*États généraux*, alors que la moitié des provinces n'y était plus représentée, semblait

¹ Tome XXIII, 3^e livraison.

incapable de prendre une résolution définitive. Elle envoyait des députés au congrès qui s'était réuni à Cologne sous la médiation de l'empereur, comme si elle attendait de Philippe II des offres de paix acceptables, et elle entamait de nouvelles négociations avec le duc d'Anjou. En même temps, Alexandre Farnèse bloquait Maestricht et traitait secrètement avec tous ceux qui ne voyaient plus de salut que dans le rétablissement de l'autorité royale ou qui s'étaient laissé égarer par les artifices du gouvernement espagnol. Seul, le prince d'Orange ne désespérait pas. Plus préoccupé que jamais de délivrer notre pays de la tyrannie étrangère, sachant qu'on n'obtiendrait aucune concession sérieuse de la cour de Madrid, il préparait la déchéance de Philippe II et l'avènement du duc d'Anjou, tâche ardue, car quelques provinces du Nord, quelle que fût leur animosité contre l'Espagne, ne se souciaient guère de passer sous l'autorité d'un prince français. Certes, le Taciturne ne se faisait plus d'illusion sur la valeur du prétendant, mais il était convaincu que la France seule était en état de protéger les Pays-Bas contre les forces redoutables du roi catholique.

Or, pour que la France fût en mesure de nous secourir, il fallait qu'elle cessât d'être déchirée par les factions qui se combattaient sans merci depuis la mort de Henri II. En ce moment même éclatait la folle guerre que l'on a surnommée la *guerre des Amoureux*. Le duc d'Anjou, qui voulait relever son prestige, quelque peu amoindri depuis son départ précipité des Pays-Bas, et se présenter comme un puissant prince, disposant de grandes forces et d'alliances sérieuses, s'employa au rétablissement de la paix en même temps qu'on négociait son mariage avec Élisabeth d'Angleterre. Les troubles de France le tinrent ainsi éloigné de nos provinces, où ses intérêts étaient principalement défendus par le fidèle Despruneaux. L'habileté de cet agent et la ténacité du Taciturne amenèrent enfin les États généraux à offrir au duc la souveraineté des Pays-Bas. Le traité de Plessis-lez-Tours, du 17 septembre 1580, confirmé par celui de Bordeaux, du 23 janvier 1581, énumérait les conditions que la représentation nationale imposait au nouveau prince, conditions nécessaires, car l'on tenait à entourer les vieilles libertés du pays de garanties particu-

lières, garanties qui ne parurent pourtant pas suffisantes à quelques provinces du Nord, à la Hollande et à la Zélande, notamment. Ces provinces préférèrent rester sous l'autorité de Guillaume d'Orange, qui depuis 1572 semblait avoir lié sa fortune à la leur, et elles ne signèrent le traité de Plessis que pour la forme, puisque le duc, par une convention datée du 23 janvier 1581, du jour même où il souscrivait le traité de Bordeaux, promit secrètement de laisser les comtés de Hollande, de Zélande et la seigneurie d'Utrecht libres de se soumettre au prince d'Orange et de le prendre pour seigneur héréditaire.

En ce moment suprême Guillaume d'Orange fut vraiment l'arbitre des destinées de notre pays. C'est lui qui, en dépit de la résistance des uns et de l'indécision des autres, poussa une partie de nos provinces à proclamer la déchéance de Philippe II. Comment juger la conduite du Taciturne? Une école ne lui pardonnera jamais d'avoir préparé la chute du souverain légitime. On sait avec quelle passion feu M. Kervyn, dans son grand travail : *les Huguenots et les Gueux*, apprécie la politique du grand patriote, politique égoïste selon lui, inspirée par ce qu'il appelle une *insatiable convoitise de dominer*. Plus impartial et mieux éclairé, M. P. L. Muller a tenu à expliquer une fois pour toutes les mobiles qui poussèrent le prince d'Orange dans une voie désespérée. Un article¹ du savant professeur qui parut dans les comptes rendus de l'académie royale d'Amsterdam peu de temps avant la publication du 3^e volume des *Documents*, nous montrait comment le prince d'Orange fut forcé par les circonstances de s'appuyer sur une puissance étrangère pour affranchir sa patrie. Cette puissance, c'était la France, la seule qui fût intéressée à la ruine de l'Espagne et en état de la consommer. Sans elle le Taciturne jugeait impossible de consolider la liberté aux Pays-Bas. Mais s'il offrait la couronne à un prince étranger, il ne sacrifiait ni les privilèges nationaux ni la paix de religion de 1578, comme le prouvent les stipulations expresses du traité du Plessis. Et

¹ Sous le titre *Prins Willem I en Frankrijk*, Verslagen en mededeelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen, Afdeeling Letterkunde, 3^{de} Reeks, Deel VIII. Amsterdam, 1891. 26 pages.

lui même, prince d'Orange et comte de Nassau, descendant de l'une des plus anciennes familles de l'Allemagne, comblé de titres et d'honneurs, était-il tellement avide d'obtenir en sus une couronne comtale, dans deux provinces si jalouses de leurs droits, où il savait qu'il ne posséderait jamais qu'une autorité limitée? On a exagéré beaucoup l'ambition du Taciturne et l'on oublie souvent qu'il sacrifia sa fortune et sa vie à la délivrance de nos provinces.

En analysant les principaux documents de ce 3^e volume M. P. L. Muller revient sur ses précédentes déclarations, ce qui l'oblige quelquefois, malgré son désir d'éviter toute polémique, à relever les assertions hasardées de M. Kervyn. Le grand écrivain catholique, dont nul ne reconnaît plus les mérites que M. Muller, forçait quelquefois le sens des textes ou les interprétait avec plus d'imagination que de raison. Ainsi dans une lettre de Marnix au prince d'Orange, du 17 décembre 1580 (*Documents*, pp. 599 ss.), il voit la preuve que le parti protestant méditait en ce moment une attaque sur l'Artois, et la promesse souscrite à Bordeaux par le duc d'Anjou, le 23 janvier 1581, est pour lui le dernier terme des machinations ténébreuses préparées dès 1578 par le Taciturne pour arriver à la souveraineté des provinces de Hollande et de Zélande.

M. Muller a commenté le récent volume des *Documents* avec la même sagacité que les deux premiers; aussi attendons-nous avec impatience la fin de cette savante publication, qui nous dira le dernier mot sur le rôle joué par le duc d'Anjou dans notre révolution du XVI^e siècle.

H. LONCHAY.

VARIA.

Parmi les articles intéressants parus dans les deux dernières livraisons (26 et 27) du *Dizionario epigrafico* de Ruggiero, nous signalerons ceux qui sont relatifs à la *leg. III aug.* et aux *Augustales*. Pour hâter davantage la publication, on a fait marcher de pair l'impression du tome II (lettre C) avec celle du 27^e fascicule.

M. le prof. Waltzing vient de publier, dans les Bulletins de l'Académie royale de Belgique, une inscription découverte à Foy, près de Bastogne, qui prouve que dès le premier siècle une cohorte auxiliaire ou au moins une centurie était cantonnée en cet endroit. Cette découverte est d'une importance réelle pour l'histoire de la Belgique romaine.

M. Hugo Berger vient de publier la 4^e et dernière partie de son importante " *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen: Die Geographie der Griechen unter dem Einflusse der Römer* „. Leipzig. 1893. Il y étudie la géographie de Polybe, de Posidonius, de Marin de Tyr et de Ptolémée. Un index pour les quatre parties termine ce savant ouvrage, qui compte parmi les principaux qui aient été publiés dans ces derniers temps.

Le 17^e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio a paru il y a peu de temps (Eupatrides - Fastes). Signalons surtout les articles *evocati*, *exedra*, *exercitus*, *expositio*, *fabri*, *fanum* et *fasti*, qui constituent chacun un véritable traité sur la matière.

On a découvert un nouveau fragment latin de la loi du Maximum de Dioclétien à Gythion, où l'on avait déjà trouvé dans le temps un fragment grec de la même loi. Il corrige en un seul point le texte de Stratonice : *praeceptricem* au lieu de *praeceptiutem*. M. Mommsen en le publiant (*Mith. d. Arch. Inst. Athenische Abth.* 1892 B. 17) fait remarquer que jusqu'ici on n'a découvert que des fragments latins de la préface de cette célèbre loi (le fragment de Gythion appartient à la préface); ce qui semblerait indiquer que le tarif seul a été traduit en grec.

M. le Commandeur de Rossi appelle l'attention des philologues, dans le dernier numéro du *Bullet. d'arch. crist.* (Ser. V. anno III, p. 15), sur la signification précise des mots *saeculum* et *saecularis* dans l'épigraphie chrétienne. *Saecularis* est opposé à *spiritualis* et signifie la vie mondaine par opposition à la vie chrétienne.

C'est ainsi qu'on trouve sur une épitaphe d'Autun *per saeculum sine saeculi contagione transivit*. Chose curieuse, le mot *saeculum* est déjà employé par Tacite dans le sens de *l'esprit*, *la mode de l'époque*. *Germ.* 19.

M. Dessau vient de publier le premier volume d'un recueil choisi d'inscriptions latines — *Inscriptiones Latinae selectae* (Berolini-Weidmann. VIII. 580 p. 20 fr.) — appelé à remplacer les recueils d'Orelli-Henzen et de Wilmanns. L'ouvrage sera complet en trois volumes.

La Société Suédoise d'Anthropologie et de Géographie vient de publier

(Stockholm, Samson. 1892. 40 fr.), un ouvrage des plus importants sur les monuments de l'âge de bronze : F. R. MARTIN, *Les Antiquités de l'âge de bronze de la Sibérie du Musée de Minousinsk*. M. Martin a fait un voyage scientifique en Sibérie en 1891 et en a rapporté d'intéressantes collections ethnographiques, achetées récemment par le musée ethnographique de Stockholm. Elles proviennent des Tatares de Kasan, des Finnois du Volga et surtout des Ostiaks de l'Yougan, et de copies d'objet de chamanisme des Soïotes. A Minousinsk M. Martin vit la collection d'antiquités de l'âge de bronze réunies depuis 1874 par M. Nicolai Martianow, et trouvées dans les Kourganés (Tumuli) des steppes du Haut Yéniséï. Ce sont ces antiquités que M. Martin a photographiées et qu'il reproduit dans l'ouvrage indiqué ci-dessus, lequel est appelé à faire connaître aux archéologues européens une civilisation complètement inconnue jusqu'à ce jour.

M. Bruchmann vient de publier, comme supplément à l'excellent dictionnaire mythologique de Roscher, sous le titre de *Epitheta deorum quae apud poetas Graecos leguntur* (Lipsiae, Teubner, 1873. VIII-225 p. 10 m.), une liste, par nom alphabétique de divinités, des épithètes données par les poètes grecs à chacun des dieux, en indiquant, pour chaque épithète, le nom du poète qui s'en est servi et l'indication du passage. C'est ainsi que pour Athéna nous ne trouvons pas moins de 56 épithètes. Inutile de dire que ce travail facilitera toutes les recherches relatives aux études mythologiques et même aux études archéologiques. Nous le considérons comme indispensable pour tous les philologues.

M. le prof. Cloquet vient de publier, dans les Bulletins de la Société historique de Tournai, un intéressant mémoire sur *La Chasse de Notre-Dame de Tournai* (31 p. et 10 pl.), restaurée fort heureusement l'an dernier. Cette chasse, exécutée en 1205 par Nicolas de Verdun, l'auteur du retable de Klosterneuburg (près de Vienne), l'œuvre d'émaillerie la plus importante peut-être qui existe, compte parmi les plus beaux joyaux de l'orfèvrerie du moyen âge que nous possédons en Belgique.

Stanley avait identifié les Monts de la Lune avec le Ruwenzori. L'explorateur Dr Baumann, qui vient de parcourir la région du centre de l'Afrique située entre le lac Victoria et le Tanganika, les identifie avec les Misozi a Mwesi, situés à plusieurs degrés plus bas, et dont le nom signifie dans l'idiome national les Monts de la Lune.

A côté des grandes encyclopédies, on a cherché à publier dans ces dernières années des encyclopédies réduites, d'un petit format et d'un prix modique. Ces livres pouvaient même servir de livre de références pour les écoliers et les collégiens. On avait ainsi le Kürschner en Allemagne, la *geïllustreerde Encyclopaedie* de J. Brouwer en Hollande, et le petit Larousse en France. Ce dernier était surtout répandu en Belgique. M. Bal vient d'en publier un qui ne nous oblige plus d'avoir recours aux livres étrangers que nous venons de citer : *Verklarend woordenboek met platen voor België en Nederland*. Gent, Siffer 1893 (12° VIII, 871 p. fr. 4-50). Ce dictionnaire est suffisamment complet, il est exact et l'impression, de même que les gravures, ne laissent rien à désirer. Souhaitons qu'il soit bientôt répandu dans toutes nos écoles, de manière à permettre à son auteur

de perfectionner son œuvre dans des éditions subséquentes, car son livre est appelé à rendre les plus grands services.

M. Uzielli annonce la publication, chez Loescher à Florence, de : *Voyages et écrits d'Americ Vespuce*. (2 vol. prix 200 fr.) Cet ouvrage sera ce qui aura été publié de plus complet et de plus scientifique sur le célèbre navigateur qui donna son nom au Nouveau Monde.

M. J. Béthune vient de publier, comme tiré à part, le *Catalogue du Musée lapidaire des Ruines de S^t Bavon, à Gand*. (Gand, Vanderhaeghen, 1892. 110 p. et 6 pl.). L'auteur ne publie ici que les dalles, la plupart de la seconde moitié du 13^e s., trouvées aux Braemgaten. Ces 54 monuments sont la plupart de la plus haute importance tant pour l'histoire de la ville de Gand que pour la science archéologique. Espérons que bientôt M. Béthune publiera le catalogue des autres dalles du Musée lapidaire de Gand, qui est certes la plus riche collection d'inscriptions du moyen âge qui existe en Belgique.

M. G. Uzielli commence, chez Loescher à Florence, la publication d'une nouvelle revue : *Toscanelli. Notes et documents concernant les rapports entre l'Italie et l'Amérique*. La revue paraîtra au fur et à mesure qu'on aura réuni un certain nombre de documents, et le prix de la livraison variera d'après le nombre des pages. On évitera ainsi le grand défaut des revues périodiques, de devoir chercher à avoir de la copie suffisante. C'est suffisamment indiquer l'importance et le caractère scientifique de la publication de M. Uzielli. Le 1^r fascicule (40 p. et une pl. 3 fr.) contient surtout des articles sur Colomb et sur Vespucci.

M. Bole vient de publier (Brixen, 1893, 4^e de VI. 127 p. et 9 pl.), sous le titre de *Sieben Meisterwerke der Malerei*, des études de critique artistique sur sept tableaux de tout premier ordre et que tout homme quelque peu instruit devrait connaître. Ce sont le Triomphe de la Religion d'Overbeck, la Dernière Cène de Léonardo, la Dispute du S. Sacrement de Raphaël, le tableau de Tous les Saints de Dürer, les Jugements derniers de Michel Ange et de Cornelius. Signalons, comme nous intéressants toute spécialement, l'étude sur l'Agneau Mystique de Van Eyck.

Dans son bel ouvrage sur les Monuments Lombards du 14^e s. (*Lombardische Denkmäler des vierzehnten Jahrhunderts*. Stuttgart 1839. 4^e, XIV. 121 p., 19 grav. et 13 pl.), M. A. Meyer étudie avec une grande sagacité divers monuments importants de la plastique de l'Italie septentrionale. Signalons surtout l'étude sur l'Arca de S. Augustin à Pavie et les Monuments des Scaliger à Vérone.

Le K. K. Central-Commission Zur Erforschung und Erhaltung der Kunst, qui avait déjà publié un *Kunst-historischer Atlas*, reproduisant les principaux monuments préhistoriques de l'Autriche-Hongrie, vient d'en faire de même pour les pierres tombales du moyen âge répandues dans les divers pays de l'empire austro-hongrois (Vienne. Voigt, 1892. 19 fr.). C'est un atlas de 51 planches, reproduisant 286 dalles tumulaires depuis le 2^e jusqu'à la fin du 15^e siècle. Un petit texte explicatif sert à l'intelligence des reproductions.

Le Compte rendu de la 8^e session des Congrès des Américanistes, tenue

à Paris en 1890, vient de paraître (Paris, Leroux, 1892. 704 p.). Il renferme entre autres, toute la discussion relative à l'origine du nom de l'Amérique, et d'intéressants mémoires sur diverses langues américaines.

En même temps a paru à Berne le Compte rendu du V^e Congrès international des sciences géographiques tenu à Berne en 1891 (Berne, 1892, 8^o de XX-816, XIV-108, XIV-68, X-66 p. 10 fr.). On y a annexé un catalogue de l'exposition internationale de Géographie ouverte à l'occasion du Congrès.

M. Fuehrer, interprétant un texte de la *Passion* de S^t Philippe, évêque d'Héraclée, cherche à prouver, dans un article paru dans le *Bull. dell' Instit.* de Rome (1892, p. 158 et suiv.), que l'Athéna Parthenos de Phidias fut détruite par un incendie entre les années 429 et 485, à une époque où la célèbre statue servait encore au culte.

L'Académie de Berlin ayant terminé la publication des Inscriptions grecques de l'Attique, de l'Italie et de la Sicile, a décidé de republier les Inscriptions grecques de la Grèce Septentrionale. L'ouvrage sera divisé comme suit : I. Mégaride, Oropie, Béotie. II. Delphes. III. Thessalie, Epire, Iles Ioniennes. IV. Macédoine et les contrées du Nord. Le premier volume a paru. Il est dû à M. Dittenberger (Berlin, 1892, fol. de VI. 806 p.) et comprend 4269 inscriptions. Les tables sont excellentes. Nous regrettons l'absence des cartes et des préfaces historico-critiques que l'on trouve dans le *Corpus* latin.

ADOLF DE CEULENEER.

L'Académie de Berlin vient enfin de compléter la 2^e partie du *Corpus Inscriptionum Atticarum* par la publication du 4^e fascicule, dû à M. J. Kirchner. Ce fascicule contient des tables très soignées et très complètes, dressées sur le plan de celles que M. W. Dittenberger avait rédigées pour la 3^e partie. Elles étaient attendues avec impatience depuis 1885, date à laquelle a paru le 3^e fascicule, et rendront de grands services pour l'étude des 4320 inscriptions attiques depuis Euclide jusqu'à Auguste. Il nous reste à souhaiter que des suppléments réguliers nous donnent pour la 2^e et la 3^e partie les textes récemment découverts, comme l'Académie le fait depuis plusieurs années pour la 1^{re} partie.

Dans la séance du 23 février dernier de la Classe de philosophie et d'histoire de l'Académie royale de Berlin, M. H. Diels a fait une communication ¹ qui intéresse au plus haut degré tous les philologues. Il a annoncé la publication prochaine d'un nouveau papyrus égyptien (n^o 138) du *British Museum*. M. F. G. Kenyon avait déjà donné une courte notice sur ce manuscrit dans la *Classical Review* (juin 1892, p. 237 ss.). C'est la copie d'un écrit dont nous ne connaissons guère que le titre, et qui était attribué à Aristote,

¹ *Sitzungsberichte der Kgl. preuss. Academie der Wissenschaften zu Berlin.* 1893, page 103.

ou plus exactement à son disciple Ménon, la *Συναγωγή Ιατρική*. Cet ouvrage semble avoir été une compilation doxographique qui représentait pour la médecine ce qu'étaient les *Φυσικῶν δόξαι* de Théophraste dans le domaine philosophique. Le dernier nom qui s'y trouve cité est celui d'Alexandre Philaléthès, élève d'Asclépiadès de Prusa, qui vivait au commencement du premier siècle avant J. C. Les autres noms sont beaucoup plus anciens, et les citations remontent même jusqu'à Euryphon, le prédécesseur d'Hippocrate. — L'écriture du manuscrit ressemble à la cursive de l'*Ἀθηναίων πολιτεία*, et paraît bien appartenir, comme celle-ci, au commencement du second siècle. M. H. Diels accompagnera sa publication du papyrus d'une étude sur les médecins anciens. D'après ses propres expressions, l'ouvrage découvert " apporte une abondance inespérée de noms nouveaux et d'opinions inconnues, résoud des questions anciennes, et en pose beaucoup de nouvelles. "

M. H. Diels a inséré ces renseignements dans une étude extrêmement neuve (p. 101-127), où il reconstruit le système physique de Straton, le successeur de Théophraste à la direction de l'école péripatéticienne, et le savant de l'antiquité qui a peut-être le mieux appliqué les méthodes et pressenti les solutions de la science moderne.

Une nouvelle édition de la *Pauly's Real-encyclopädie der Klassischen Altertumswissenschaft* est en cours de publication, sous la direction de M. G. Wissowa, professeur à l'Université de Marbourg en Hesse. La disposition de l'ouvrage restera la même d'une manière générale. Cependant, tout en la remettant au courant, on en fera disparaître quelques défauts reconnus. Par exemple, on multipliera le nombre des rubriques pour faciliter les recherches et éviter les renvois trop fréquents; on ne rangera plus sous une même rubrique latine (par exemple *convivium navigatio*) à la fois ce qui concerne la Grèce et Rome; chaque article s'efforcera d'épuiser exactement le sujet spécial qu'indique son titre.

Pour mener à bonne fin cette œuvre monumentale, la rédaction s'est assuré le concours des spécialistes les plus distingués. Il suffira de citer quelques noms : H. Diels (philosophie grecque), Goetz (grammairiens latins), Hirschfeld (Géographie de la Grèce et de l'Asie-Mineure), E. Meyer (histoire de la Grèce et de l'Orient), C. Robert (art grec), etc.

L'ouvrage est publié à Stuttgart (Metzlerscher Verlag).

Μλ. Πρ.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 23 janvier 1893 : Harder, Hérodote (Arm. Hauvette). — Herbst, Thucydide (Arm. Hauvette). — Simaika, La province romaine d'Égypte (R. Cagnat). — Petites chroniques, p. Mommsen (R. C.). — Nieri, La Cyrénaïque (M.-R. de la Blanchère). — Goetz, L'élection de Maximilien (Ch. Pfister). — Guibert, Les manuscrits du Séminaire de Limoges (T. de L.). Flammermont, Le 14 juillet (Frantz Funck-Brentano). — Champion, Voltaire (Edouard Droz). — D'Ancona, Choix de poésies de Manzoni (Charles Dejob). — Em. Michel, Rembrandt, Henri De Curzon).

Du 30 janvier : Waldstein, Fouilles de l'Héraion (Salomon Reinach). — Traube, Poètes carolingiens, III, 1; Gundlach, Lettres de l'époque mérovingienne et carolingienne (Paul Lejay). — Cochin, Nelli et Pétrarque (Pierre De Nolhac).

Du 6 février : Oertel, Extraits du Jaiminiya (Sylvain Lévi). — Scheindler, grammaire latine (L.). — Université d'Harvard, Etudes de philologie classique, III (Emile Thomas). — Lipsius, Commentaire du Nouveau Testament (A. L.). — G. Paris, Origines de la poésie lyrique en France (Ch. J.). — Cippola, L'anonyme valésien (L. G. P.). — Labande, Calvet et le musée Calvet (Ferdinand Lot). — Molmenti, Etudes et recherches (P. De Nolhac). — Truebner, Minerva, II (A. C.).

Du 13 février : Loret, Le cédratier dans l'antiquité; la flore pharaonique (Ch. J.). — Brugmann, Grammaire comparée (V. Henry). — Josèphe, Œuvres, p. Niese (Th. Reinach). — Hillscher, Les Grecs à Rome (E. T.). — Piton, Les lombards (Alfred Spont). — Monuments du vieil allemand, p. Steinmeyer (A. Chuquet). — Kelle, l'ancienne littérature allemande (Id.). — Les fragments de Monsee, p. Hench (Id.). — Schultz, La femme au début du XVIII^e siècle (Id.). — E. Schmidt, Histoire de Lessing; ses traductions du français (Id.). — Burkhardt, Le répertoire du théâtre de Weimar (Id.). — De l'art allemand, p. Lambel (Id.). — Froitzheim, Frederique de Sesenheim (Id.). — Steig, Goethe et les Grimm (Id.). — Geiger, Articles et poèmes inédits d'Achim d'Arnim (Id.). — Elias, Hermann, Szamatolski, Comptes rendus annuels de la littérature (Id.).

Du 20 février : Bacher, L'exégèse juive (A. L.). — Droysen, Alexandre (Th. Reinach). — Koehler, Alexandre et Philippe (Id.). — Lucian, p. Hosius (Salomon Reinach). — Lippmann, Histoire du sucre (Ch. J.). — Heitz, Les marques des imprimeurs strasbourgeois (Emile Picot). — Polyeucte, p. Braunholtz (A.). — Deschamps, La Grèce d'aujourd'hui (Salomon Reinach). — La Russie (B. Auerbach). — Vigouroux, L'avenir de l'Europe (B. A.).

Du 27 février. — Cartailhac, Monuments des îles Baléares (Salomon Reinach). — Aristophane, Chevaliers, p. Blaydes (Albert Martin). — Froehde, Les grammairiens latins; Romanus et Charisius (L.). — Omont, Livres grecs et latins imprimés par Manuce (L. G. Pélissier). — Negri, Essais. — Lettre de M. Flammermont et réponse de M. Frantz Funck-Brentano. — Lettre de M. Monod (L. G. P.).

Du 6 mars. — A. Collignon, Pétrone (A. Cartault). — Louis Havet, La prose métrique de Symmaque et les origines métriques du Cursus; Cours de métrique grecque et latine (Paul Lejay). — Zimmermann, La politique commerciale de l'Allemagne (Auerbach). — Dingelstedt, Le Caucase (B. A.).

Du 13 mars: Cordier, Odoric de Pordenone (A. Barth). — Harris, Colomb devant l'histoire (H. Léonardon). — De Grandmaison, Gagnières (T. de L.). — Campori, Leibniz et Muratori (L. H.). — Larroumet, Essais d'histoire et de critique dramatiques (Eugène Lintilhac). — Manuel de philologie germanique (A. Chuquet). — Koehn, Le Wilder Mann (Id.). — Lichtenberger, Les Nibelungen (Id.). — Schmidt, Herrade de Landsberg (Id.). — Frantzen, Fischart (Id.). — Reicke, Gottsched (Id.). — Lessing, VII, p. Muncker (Id.). — Grucker, Le Laocoon de Lessing (Id.). — Lenz, poésies, p. Weinhold (Id.). — Werner, Lyrique et lyriques (Id.). — Lipps, La tragédie. (Id.). — Stahr, Weimar et Iena (Id.).

Du 20 mars: Hauvette, Morceaux choisis d'Hérodote (Mac. Egger). — Sakorraphos, La Médée d'Euripide (P. Decharme). — Em. Thomas, L'envers de la société romaine d'après Pétrone (Paul Thomas). — Lea, Duel judiciaire et torture (M. Prou). — Brahm, Schiller, II (A. Chuquet). — Bischof, Le Zriny de Körner (Id.). — Bolte, Le Mucedorus de Tieck (Id.). — Geiger, Berlin, I. (Id.).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Hans Draheim und Franz Harder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1892.

3. August 1892. — Rezensionen und Anzeigen: E. Rolfes, Die aristotelische Auffassung vom Verhältnisse Gottes zur Welt u. zum Menschen (A. Döring). — L. Herbst, Zu Thukydides II. — P. Waltzing, Le recueil général des inscriptions latines (E. Hübner). — C. Darling Buck, Der Vokalismus der oskischen Sprache (O. Weise). — W. Gardner Hale, Die Cum-Konstruktionen (M. Heynacher). — E. Hoffmann, Das Modusgesetz im lateinischen Zeitsatze (ders.). — M. Wetzel, Das Recht in dem Streite zwischen Hale u. Hoffmann über die Tempora u. Modi (ders.). — P. Meyer, Lehrbuch des Lateinischen für Anfänger (C. Bötticher).

10. August. — Rezensionen und Anzeigen: Dissertationes philologiae Vindobonenses. III (C. Haeblerlin). — Fr. Cumont, Notes sur un temple Mithriaque (F. Spiro). — Osk. Froehde, De C. Julio Romano Charisii auctore (C. Weyman). — Em. Szanto, Das griechische Bürgerrecht (O. Schulthefs). — M. Henri Francotte, Les populations primitives de la Grèce (V. Thumser). — Raimund Oehler, Klassisches Bilderbuch (A.). — Friedrich Vogel, Lehrbuch für den Unterricht in der griechischen und römischen Geschichte (A. Hück).

24. August. — Rezensionen und Anzeigen: Wilhelm Gurlitt, Über Pausanias (F. Spiro). — G. Setti, Gli epigrammi di Luciano (J. Bieler). — Euripides, Ausgewählte Tragödien, von N. Wecklein. Medea, 3. A. (K. Busche). — L. Wächlin, De usu modorum apud Apollonium Rhodium (O. Linsenbarth). — Horatii opera, ed. O. Keller et J. Haeussner, ed. alt. (E. Rosenberg). — J. M. Stowasser, Eine zweite Reihe dunkler Wörter (H. Ziemer). — Friedr. Dukmeyer, Spurius Carvilius Ruga. Drama (H. D.) — Verhandlungen der 41. Versammlung deutscher Philologen in München (H. W.). — E. Zimmermann, Übungsstücke im Anschluss an Ciceros Rede über den Oberbefehl des Pompejus (G. Andresen).

31. August. — Rezensionen und Anzeigen: Acta seminarii Erlangensis Vol. V (J. W.). — G. Reinhardt, Der Perserkrieg des Kaisers Julian (H. Hecker). — H. Harries, Tragicæ Graeci qua arte usi sint in describenda insania (H. Morsch). — Fr. Rühl, Der Staat der Athener und kein Ende (G. J. Schneider). — J. W. Beck, Observationes crit. et pal. ad Flori epitomam de Tito Livio (Th. Opitz). — Vergils Gedichte erkl. von Ladewig-Schaper. 2. Bd. 11. Aufl. von P. Deuticke (C. Haeberlin). — S. Consoli, Fonologia latina; L. Valmaggi, Grammatica latina (H. Ziemer). — F. Bleskes, Elementarbuch der latein. Sprache, bearb. v. A. Müller. 9. Aufl.; F. Muehe, Kurzgefasste latein. Schulsynonymik (A. Prümers).

7. September. — Rezensionen und Anzeigen: J. W. Headlam, Elect. by lot at Athens (M. Goldstaub). — A. B. Drachmann, De recentiorum interpretatione Pindarica (C. Haeberlin). — Guil. Franz, De Comoediae Atticae prologis (O. Kaehler). — R. R. v. Lindner, Auswahl aus den Schriften Xenophons (W. Vollbrecht). — Smith, Catullus and the Phaselus of his fourth poem (K. P. Schulze). — R. Buente, Patrici epithalamium Auspici et Aellae (M. Manitius). — Führer, Vorschule f. den ersten Unterricht im Lat. I. Gram. Teil. 2. Aufl.; Führer, Übungsstoff f. d. zweite Jahr des lat. Unterrichts 2. Aufl. (C. Stegmann).

14. September. — Rezensionen und Anzeigen: Philologische Abhandlungen, H. Schweizer-Siedler gewidmet (H. Ziemer). — E. Hagfors, De praepositionum in Aristotelis politicis et in Atheniensium politia usu (H. Kallenberg). — O. Wilhelm, Der Sprachgebrauch des Lukianos hinsichtlich des Adj. auf *ος* (P. Schulze). — P. Dettweiler, Üb. d. didakt. Wert Ciceronisch. Schulschriften. I. D. Rede pro Roscio Amerino (Kraetsch). — Jurenka, Schulwörterb. zu H. St. Sedlmayers Ausgew. Gedichte d. P. Ovidius Naso. 2. Aufl. (K. P. Schulze). — K. Ahrens, D. Buch d. Naturgegenstände (M. Goldstaub). — B. Gerth, Griech. Schulgrammatik. 3. A. (W. Vollbrecht). — R. Paukstadt, Griech. Syntax z. Gebrauch an Schulen (J. Sitzler). — Holzweissig, Übungsbuch für den Unterricht i. Lat. Kursus der IV. 2. Aufl. (H. Belling). — Holzweissig, Lat. Schulgramm. 5. Aufl. (A. Prümers).

21. September. — Rezensionen und Anzeigen: Studi Storici, pubblicati da A. Crivellucci e Ettore Pais (Beloch). — J. Panzer, De Mythographo Homericō restituendo (H. Schrader). — Der Athenerstaat. Deutsch von M. Erdmann (Schneider). — P. Cauer, Wort- und Gedankenspiele in den Oden des Horaz (E. Rosenberg). — Nils Sjöstrand, 1. De vi et usu

supini secundi Latinorum. — 2. Loci nonnulli grammaticae latinae examinati. Ed. II. — 3. De futuri infinitivi usu Latinorum quaestiones duae. (H. Ziemer). — Lattmann, Über den in Quinta zu beginnenden lateinischen Unterricht (Kraetsch).

28. September. — Rezensionen und Anzeigen : Byzantinische Zeitschrift herausgegeben von K. Krumbacher I, 1. (Dräseke). — F. Max Müller, Die Wissenschaft d. Sprache. Dtsche. Ausgabe bes. durch R. Fick und W. Wischmann. I. Bd. (Kretschmer). — H. C. Müller, Historische Grammatik der hellenischen Sprache. II. Bd. (J. Sitzler). — Guil. Schulze, Quaestiones epicae (P. Cauer). — S. Mekler, Neues von den Alten (Fr. Spiro). — Sili Italici Punica ed. L. Bauer. II. Bd. (J. S. van Veen). — A. Engelbrecht, Patrist. Analekten (M. Petschenig). — C. Sjöstrand, Quibus temporibus modisque quamvis, nescio an, forsitan, similes voces utantur (P. Harre). — J. Wimpfelingius, Stylpho, her. von H. Holstein (G. Stier). — J. Rothfuchs, Bekenntnisse aus der Arbeit des erziehenden Unterrichts (O. Weissenfels). — Oehler-Schubert-Sturmhoefel, Wörterverzeichnis zu den Übungsbüchern für VI und IV (H. Belling). — J. Pascoli carmen Venerianus (H. D.).

5. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen : Demosthenes' Rede vom Kranze f. den Schulgebr. erkl. v. Fr. Blass; Fr. Blass, Die Entdeckungen auf dem Gebiete der klass. Philologie i. J. 1891 (R. Busse). — Choriciana Miltiadis oratio primum ed. a R. Foerster (J. Dräseke). — J. H. Wright, The date of Cylon (G. J. Schneider). — Bannier, W., De titulis aliquot Atticis rationes pecuniarum Minervae exhibentibus (Br. Keil). — G. Eskuche, De Valerio Catone deque Diris et Lydia carminibus (M. Rothstein) I. — H. Leibold, Über die Sprache des Juristen Papinianus (W. Kalb). — Fr. Harder, Griechische Formenlehre (J. Sitzler).

12. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen : R. Bonghi, Le feste Romane. Deutsch von A. Ruhemann (C. B.). — Fr. Hultsch, Die erzählenden Zeitformen bei Polybios. Zweite Abhandlung (H. Kallenberg). — P. Wendland, Philos Schrift von der Vorsehung (J. Dräseke). — G. Eskuche, De Valerio Catone deque Diris et Lydia carminibus (M. Rothstein) Schluss. — C. Seraphin, Römisches Badeleben (G. Hergel). — E. Cordus, Epigrammata 1520, herg. von K. Krause (G. Stier). — G. Uhlig, Die Einheitsschule mit lateinlosem Unterbau; G. Uhlig, Die neuen Stundenpläne d. Gymnasien i. Preuss. u. s. w. (O. Weissenfels). — F. Ascherson, Deutsch. Universitätskalender. 42. Ausgabe. II. Teil.

19. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen : J. Pickard, Der Standort der Schauspieler u. des Chors im griechischen Theater des fünften Jahrhunderts (G. Oehmichen). — Griechische Lyriker in Auswahl für den Schulgebrauch herausgegeben von A. Biese (H. G.). — A. Riese, Das rheinische Germanien in der antiken Litteratur (G. Andresen). — P. Geyer, Kritische und sprachliche Erläuterungen zu Antonini Placentini Itinerarium (C. Weyman). — A. Hilscher, Hominum litteratorum Graecorum historia critica (O. Weissenfels). — W. Vollbrecht, Griech. Schulgrammatik (J. Sitzler). — Lattmann-Müller, Kurzgefasste Lateinische Grammatik. Ausg. B, 7. Aufl. (C. Stegmann).

26. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen : Cicero, Ausgewählte Briefe, erkl. von Fr. Hofmann. 1. Bdch. 6. Aufl., bes. v. K. Lehmann (M. Rothstein). — Dicta Catonis ed. Geyza Némethy (C. Weyman). — J. Rönström, Metri Vergiliani receusio (H. Draheim). — G. Schilling, Die Tmesis bei Euripides (H. G.). — A. Joost, Was ergibt sich aus dem Sprachgebrauch Xenophons in der Anabasis für die Behandlung der griechischen Syntax in der Schule? (M. Vollbrecht). — J. Bauer, Die Trostreden des Gregorios von Nyssa in ihrem Verhältnis zur antiken Rhetorik (J. Dräseke). — Hennings, Elementarbuch zu der lat. Grammatik von Ellendt-Seyffert. 2. Abt. 7. Aufl., 5. Abt. (P. Schultze). — V. Hintner, Griechisches Lese- und Übungsbuch zur Grammatik v. Curtius-v. Hartel. 3. Aufl. d. Übungsbuches (J. Sitzler).

2. November. — Rezensionen und Anzeigen : Handbuch der klassischen Altertumswissenschaften hrsg. von Iwan von Müller. Bd. I. 2. Aufl. (K. Hartfelder). — F. R. Dressler, Triton und die Tritonen in der Litteratur und Kunst der Griechen. I. (H. Steuding). — G. Kietz, Agonistische Studien, I. (H. Marquardt). — G. Hertzberg, Kurze Geschichte der altgriechischen Kolonisation (A. Höck). — V. Szelinski, Nachträge und Ergänzungen zu 'Otto, Die Sprichwörter ... der Römer' (Cr.). — W. P. Mustard, The etymologies in the Servian commentary to Vergil (Klotz). — R. Graefenhain, De more libros dedicandi apud scriptores Graecos et Romanos obvio (H. Dr.). — W. Wartenberg, Vorschule zur lat. Lektüre f. reifere Schüler (A. Reckzey). — G. Böhmes Aufgaben z. Übersetzen ins Griech. f. d. ob. Gymnasialklassen. 10. Aufl. von Stier (J. Sitzler).

9. November. — Rezensionen und Anzeigen : K. Brugmann, Grundriss der vergleichend. Grammatik der indogermanischen Sprachen II. 2. Hälfte, 2. Lfrg. Schluss. (H. v. d. Pfordten). — H. D. Müller, Historisch-mythologische Untersuchgn. (G. Wentzel). — H. Förster, Die Sieger in den olympischen Spielen. II. (H. Marquardt). — E. Essen, Das erste Buch der aristotelischen Schrift über die Seele ins Deutsche übertragen (A. Döring). — H. Schafstädt, De Diogenis epistulis (A. Döring). — Philodemi volumina rhetor. ed. S. Sudhaus (A. Körte). — Josephi opera edidit ... B. Niese. Vol. III. ed. maior (F. Krebs). — Ciceronis Tusculanar. disput. libri V. f. d. Schulgebr. erkl. von O. Heine. 1. Hft. I. I. II. 4. Aufl. (A. Goethe). — O. Plasberg, De M. Tullii Ciceronis Hortensio Dialogo (A. Goethe) — Heynacher, Beiträge zur zeitgemässen Behandlg. der lat. Grammatik auf statist. Grundlage (C. Stegmann). — P. Wesener, Paradigmen zur Einübung der griechisch. Formenlehre (J. Sitzler).

16. November. — Rezensionen und Anzeigen : J. Krall, Die etruskischen Mumienbinden des Agramer Nationalmuseums (W. Deecke). — O. Crusius, Untersuchungen zu den Mimiamben des Herondas; Herondae Mimiambi ... ed. O. Crusius (F. Spiro). — Josephi opera rec. B. Niese. Vol. III. ed. minor (F. Krebs). — O. Jäger, Alexander der Grosse; O. Jäger, M. Porcius Cato (A. Höck). — P. Rhode, Thynnorum captura quanti fuerit apud veteres momenti; Th. Lebeda, De animalibus et herbis ad cenas Romanorum praecipue adhibitis; G. Eberl, Die Fischkonserven der Alten; C. Rittweger, De equi vocabulo et cognominatis; Schaaffhausen, Die Schneckenzucht der Römer (M. C. P. Schmidt).

23. November. — Rezensionen und Anzeigen: E. Ziebarth, *De iureiurando in iure Graeco quaestiones* (O. Schultheß). — J. Schmidt, *Kommentar zur Auswahl aus den Schriften Xenophons* von R. R. von Lindner (W. Vollbrecht). — A. C. Clark, *Collation from the Harleian Ms. of Cicero 2682* (K. Lehmann). — O. Froehde, *Valerii Probi de nomine libellum Plinii Secundi doctrin. continere demonstratur* (B. Kübler). — *Corpus glossariorum latinorum* vol. III: *Hermeneumata Pseudositheana* (Scheppss). — R. Fritzsche, *Quaestiones Lucanae* (M. Manitius).

30. November. — Rezensionen und Anzeigen: Attilio de Marchi, *Ricerche intorno alle 'insulae' di Roma antica* (G. Zippel). — O. Weissenfels, *Cicero als Schulschriftsteller* (Fr. Aly). — *Livii liber XXII f. den Schulgebrauch erklärt* von Ed. Wölfflin, 3. Aufl. (Ed. Wolff). — Fr. Susemihl, *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit. I. II* (C. Häberlin) I. — H. Urban, *Geographische Forschungen und Märchen aus griechischer Zeit* (A. Höck). — H. L. Strack, *Vollst. Wörterbuch zu Xenophons Kyropädie*, 2. Aufl. (H. Lewy).

7. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen: B. Haussoullier, *Grèce continentale et îles* (P. W.). — Fr. Susemihl, *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit. I. II* (C. Häberlin) II. — *Sophokles erkl. von Schneidewin-Nauck. Trachinierinnen*, 6. Aufl. (H. G.). — *Scholia in Enripidem coll. rec. ed. Ed. Schwartz. Vol. II* (H. Lewy). — A. Reichardt, *Der saturnische Vers in der römischen Kunstdichtung* (H. Draheim). — R. Novák, *Grammatische, lexikalische und kritische Beobachtungen zu Velleius Paterculus* (W. H.). — J. W. Beck, *Studia Gelliana et Pliniana* (O. Froehde). — A. Proksch, *Anleitung zur Vorbereitung auf Caesars gall. Krieg*, 2 Bdch.: *Buch IV—VI* (Ed. Wolff).

14. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen: E. Richter *Xenophonstudien* (A. Döring). — *Ovidii Metamorphoses. Auswahl für Schulen* von Siebelis-Polle, 1. Hft., 15. Aufl. (G. Wartenberg). — *Plinii naturalis historiae libri XXXVIII post Iani obitum* ed. C. Mayhoff. Vol. III (Joh. Müller). — K. Lachmanns *Briefe an Moriz Haupt*, hersg. von J. Vahlen (H. Draheim). — E. Fischer, *Bemerkungen über die Berücksichtigung der bildend. Kunst im Gymnasialunterricht* (P. W.). — Fr. u. J. Racke, *Präparation zu Caesars; Gallisch. Kriege, Wortkunde*, 2. Aufl. (A. Reckzey). — Fr. u. J. Ranke, *Präparationen zu Ovids; Metamorphosen*, 2. Aufl., bearb. von Th. Wecklein (A. Reckzey).

21. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen: Hatzidakis, *Einleitung in die neugriechische Grammatik* (K. Buresch). — E. Kalbfleisch, *In Galeni de placitis Hippocratis et Platonis libros observationes criticae* (R. Fuchs) I. — K. Krumbacher, *Studien zu den Legenden des h. Theodosios* (J. Dräseke) I. — H. Merguet, *Lexikon zu den Schriften Ciceros*, 2. Teil *Lex. zu den philos. Schriften*, 10.—12. Hft. = II. Bd. Lfrg. 9—20 (G. Andresen). — K. Rück, *Auszüge aus der Naturgeschichte des Plinius in einem astronomisch komputistischen Sammelwerke des 8. Jahrhds.* (M. C. P. Schmidt). — A. J. Kronenberg, *Ad Apuleium Madaurem* (C. Weyman). — Holzweissig, *Übungsbuch für den Unterricht im Lateinischen. Unter-Tertia* (H. Belling).

28. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen: E. Kalbfleisch, *In Galeni de*

placitis Hippocratis et Platonis libros observat. criticae (R. Fuchs) Schluss. — Plutarchi Chaeronensis Moralia rec. G. N. Bernardakis IV (P. Uhle). — K. Krumbacher, Studien zu den Legenden des h. Theodosios (J. Dräseke) Schluss. — F. L. van Cleef, The pseudo-gregorian Drama *Χριστός πάσχω* in its relat. to the text of Euripides (G. A.). — H. Schiller, Die lyrischen Versmasse d. Horaz. 3. Aufl. (H. Belling). — B. Eymmer, Lateinische Übungssätze z. Kasuslehre aus Cornelius Nepos und Curtius (M. C. P. Schmidt).

4. Januar 1893 — Rezensionen und Anzeigen: Ernst Curtius, Die Stadtgeschichte von Athen (P. Weizsäcker) I. — Dario Carraroli, La leggenda di Alessandro Magno; Johann Gustav Droysen, Geschichte Alexanders des Grossen. 4. Aufl. (O. Jäger). — Xenophons Griechische Geschichte erkl. von Büchsenschild. 1. Heft. 6. Aufl. (H. Kruse). — S. Preuss, Index Demosthenicus (P. Uhle). — H. Lübke, Menander und seine Kunst (P. Schulze). — C. A. Lehmann, De Ciceronis ad Atticum epistulis rec. et em. (M. Rothstein). — Lexicon Livianum conf. Fr. Fügner. Fasc. III u. IV (W. Heraeus). — Fr. Beuther, Das Goldland des Plinius (M. C. P. Schmidt). — Chevalier, Poésie liturgique du moyen âge (Helmolt). — G. Biedermann, Lateinisches Übungsbuch f. die zweite Klasse d. Gymn. 4. Aufl. (C. Boetticher).

11. Januar. — Rezensionen und Anzeigen: Ernst Curtius, Die Stadtgeschichte von Athen (P. Weizsäcker) II. — W. Müller, Die Umseglung Afrikas durch phönizische Schiffer (M. C. P. Schmidt). — G. Andresen, De codicibus Mediceis Annalium Taciti; P. Cornelius Tacitus, erklärt v. H. Nipperdey. I. Bd. 9. A., bes. v. G. Andresen; P. Cornelius Tacitus, erklärt v. H. Nipperdey. II. Bd. 5. A., bes. v. G. Andresen (Th. Opitz). — M. Annaei Lucani de bello civili libri decem recens. C. Hosius (M. Manitius). — E. Ziegeler, Aus Sizilien (G. A.).

18. Januar. — Rezensionen und Anzeigen: Dareste, Haussoullier, Reinach, Recueil des Inscriptions juridiques grecques. II. (B. Kübler) I. — R. Westphal, Allgemeine Metrik der indogermanischen und semitischen Völker (H. Draheim). — F. Müller, Zeittafeln zur Geschichte der Mathematik, Physik. u. Astronomie bis z. J. 1500 (M. C. P. Schmidt). — R. Schenk, Observationes criticae in fabulas Aristophaneas (O. Kaehler). — E. Herrmannowski, Quaestiones Terentianae selectae (H. Dziatzko). — Caesaris belli Gallici libri VII et Hirtii libri VIII für d. Schulgebr. erklärt von Doberenz, 9. Aufl. bes. von B. Dinter (Ed. Wolff). — Livi liber IX. X. f. d. Schulgebr. erkl. von Fr. Luterbacher (W. Heraeus).

25. Januar. — Rezensionen und Anzeigen: Dareste, Haussoullier, Reinach, Recueil des Inscriptions juridiques grecques, II. (B. Kübler) Schluss. — H. Joachim, De Theophrasti libris *περὶ ζώων* (M. Wallies). — Karl Haupt, Liviuskommentar. 6. Heft: zu Buch XXI; Anleitung zum Verständnis der Livianischen Darstellungsform (Ed. Wolff). — Pelagonii artis veterinariae quae extant rec. M. Ihm (G. Helmreich). — Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie hsg. von K. Vollmöller und R. Otto (H. Ziemer). — K. Bruchmann, Lateinisches Lesebuch für die Sexta und Quinta (Kp.).

1. Februar. — Rezensionen und Anzeigen: P. Richter, Zur Dramaturgie des Aeschylus (G. Oehmichen). — Plauti Comoediae rec. Ritschellius IV, II.

Miles Gloriosus ed. alt. a G. Goetz rec. (Langrehr). — M. Sonntag, Vergil als bukolischer Dichter (H. Morsch). — G. Nordmeyer, *De Octaviae fabula* (W. Gemoll). — P. S. Bäumer, *Johannes Mabillon* (L. Schmitz). — P. Manutii *epistulae* ed. M. Fiekelscherer (H. D.).

8. Februar. — Rezensionen und Anzeigen : J. van der Vliet, *Studia ecclesiastica. Tertullianus. I.* (E. Klussmann) I. — A. Anel, *Die Geschichte d. Akanthusblattes in der dekorativen Kunst; Die Spirale in der dekorativen Kunst* (M. C. P. Schmidt). — A. Schirmer, *Anleitung zur Vorbereitung auf Xenophons Anabasis. II. Bd.* (P. Weissenfels). — M. Engelhardt, *Die Stammzeiten der lateinischen Konjugation* (H. Ziemer). — A. Detto u. J. Lehmann, *Übungsstücke nach Caesar zum Übersetzen ins Lateinische* (A. Reckzey). *Guilelmi Blesensis Aldae comoedia* ed. C. Lohmeyer (H. Draheim).

15. Februar. — Rezensionen und Anzeigen : H. Brunn, *Griechische Götterideale in ihren Formen erläutert* (P. Kretschmer). — Aristophanis *Comoediae ...* ed. Fr. Blaydes. X. *Equites* (O. Kaehler). — S. Brief, *Die Konjunktionen bei Polybius* (Th. Büttner-Wobst). — W. Gemoll, *Die Realien bei Horaz. Heft 2* (M. Schneidewin). — *Ausgewählte Briefe Ciceros* herausg. von H. Luthmer; hierzu H. Luthmer, *Schülerkommentar z. d. ausgew. Briefen Ciceros* (G. Andresen). — J. van der Vliet, *Studia ecclesiastica. Tertullianus. I.* (E. Klussmann) Schluss. — A. Plasdera, *Dizionario di antichità classica. Fasc. II.* (Fr. Harder).

NÉCROLOGIE.

Depuis quelques années la Direction de la *Revue de l'Instruction publique* est frappée à coups redoublés. Le 28 octobre 1891 elle perdait Louis Roersch; moins de deux ans plus tard, le 24 février 1893, est mort Joseph Gantrelle qui, en 1868, de concert avec Roersch et l'auteur de ces lignes, avait repris la direction de cette Revue, fondée à Bruges en 1857.

Trois discours ont été prononcés devant son cercueil, dans le grand Vestibule de l'Université de Gand, par M. le Recteur Motte, au nom du corps enseignant, par M. P. Fredericq, Doyen, au nom de la Faculté de philosophie et lettres, et par le soussigné, au nom de l'Académie Royale de Belgique.

Ces discours seront sous peu réunis en brochure et permettront au public de se former provisoirement une idée de la carrière, si dignement remplie, de Gantrelle, en attendant qu'une notice plus détaillée lui soit consacrée dans l'Annuaire de l'Académie de Belgique.

Nous devons nous borner ici à quelques indications.

Joseph Gantrelle naquit à Echternach le 18 janvier 1809, mais, comme l'a fait remarquer M. Motte, il était Belge de cœur et d'âme, et plus tard, lorsque le traité des 24 articles exclut du territoire de la Belgique le lieu de sa naissance, il n'hésita pas à invoquer le bénéfice de la loi du 4 juin 1839, pour revendiquer la qualité de Belge.

Il fit ses études moyennes à l'Athénée de Luxembourg et se rendit ensuite à l'Université de Gand, où il obtint successivement *summa cum laude*, en 1828 et en 1830, les grades de candidat et de docteur en philosophie et lettres.

En 1829 il prit part au Concours universitaire et son mémoire envoyé en réponse à la question : Comparez Virgile et Théocrite comme poètes bucoliques, fut couronné.

En 1831 il fut nommé professeur d'histoire et de géographie au Collège communal de Huy.

L'année suivante il entra à l'Institut Gaggia, à Bruxelles, pour y enseigner le latin, le grec, l'histoire et la géographie. Ainsi qu'il aimait à le rappeler, son passage à l'Institut Gaggia exerça sur son esprit, au point de vue de la méthode d'enseigner, une influence considérable et féconde.

En 1834 Gantrelle rentra dans l'enseignement public. Après avoir été pendant trois ans professeur au Collège de Hasselt, il passa, en 1837, à l'Athénée de Gand. Il commença par y faire les cours d'histoire, de géogra-

phie et d'allemand, mais dès l'année suivante il fut nommé professeur de la classe de poésie, tout en restant chargé des cours supérieurs d'histoire et de géographie. Finalement on lui confia la classe de Rhétorique latine.

En 1843, sans quitter l'Athénée, il fut chargé, comme agrégé à la Faculté de philosophie et lettres, d'y faire les cours de littérature latine et d'exercices philologiques et littéraires sur la langue latine.

En 1854, Gantrelle quitta temporairement l'Université de Gand pour occuper les fonctions d'Inspecteur de l'enseignement moyen.

C'est en cette qualité qu'il fut envoyé par le Gouvernement en Allemagne, pour y étudier l'organisation de l'enseignement dans les gymnases.

En 1864, la chaire de latin étant devenue vacante à l'Université de Gand, le Gouvernement l'y appela en qualité de professeur ordinaire et lui confia, indépendamment de l'enseignement du latin, le cours d'exercices philologiques et littéraires sur la langue grecque.

En 1880 il fut déclaré émérite, tout en conservant ses attributions, mais en 1886 et en 1890, il fut déchargé successivement, sur sa demande, de ses différents cours de grec et de latin.

Gantrelle fut nommé Chevalier de l'Ordre de Léopold en 1856, Officier en 1867 et Commandeur en 1884.

La Classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique se l'adjoignit comme correspondant en 1881, comme membre effectif en 1885.

L'activité scientifique de Gantrelle fut considérable. Pendant les premières années de sa carrière il s'était tourné de préférence vers les études historiques. Son *Manuel de l'histoire générale du Monde*, qui eut quatre éditions de 1833 à 1842, était notablement supérieur, au point de vue de la clarté et de la méthode, à tous les manuels d'histoire en usage à cette époque.

Sous le titre de *Rather, évêque de Vérone et de Liège*, Gantrelle publia, en 1836, un étude aussi neuve que curieuse sur l'une des plus remarquables figures du X^e siècle.

En 1838 il fit paraître son " Mémoire sur la part que les Flamands et d'autres Belges ont prise à la conquête de l'Angleterre par les Normands, à l'établissement des vainqueurs dans ce pays et aux guerres dont il devint le théâtre sous les rois Etienne et Henri II. ", D'après M. le professeur Fredericq, c'est assurément l'un des meilleurs travaux de l'érudition belge à cette époque.

Peu de temps après, Gantrelle publia la première édition de cette Grammaire latine qui, employée encore de nos jours dans presque tous nos établissements d'instruction moyenne, y a rendu son nom populaire.

La 12^e édition de cette Grammaire date de 1889 et en ce moment une 13^e édition est sous presse.

Ainsi que je l'ai dit, lors des funérailles de Gantrelle, ce qu'il lui a fallu

de recherches de tout genre, d'études et de méditations pour maintenir constamment son œuvre au niveau des progrès incessants de la science, ceux-là seuls peuvent le savoir et en rendre témoignage qui ont vécu dans son intimité.

A partir de 1839 l'activité de Gantrelle se porta presque exclusivement sur la philologie classique.

Ses travaux sur l'*Agricola*, la *Germania*, les *Histoires* et la *Grammaire* de Tacite sont trop connus pour qu'il y ait lieu dans cette Revue de s'y appesantir.

Nos lecteurs savent également que, non seulement en Belgique, mais aussi en Allemagne et en France, Gantrelle passait pour un des meilleurs connaisseurs du grand historien latin.

En sa qualité d'inspecteur, Gantrelle a rendu de grands services à la réorganisation de notre enseignement moyen. Le rapport qu'il fit à ce sujet, en 1861, après avoir visité les gymnases de l'Allemagne, est un travail d'une importance capitale, trop peu connu aujourd'hui, et qui prouve que, si Gantrelle était surtout grammairien, il avait les idées les plus larges et les plus originales sur toutes les parties de l'enseignement secondaire.

La part qu'il prit, depuis 1868, à la direction de notre *Revue* a été, je puis l'attester, considérable et prépondérante, et si cette publication a conquis dans le monde scientifique une notoriété incontestable, c'est en grande partie à ses efforts qu'elle le doit.

Gantrelle a été aussi le principal promoteur de la *Société pour le progrès des Etudes philologiques et historiques* qui, fondée en 1874, compte aujourd'hui près de vingt années d'existence et a provoqué, on le sait, non seulement des travaux philologiques et historiques d'une sérieuse valeur, mais aussi des discussions pédagogiques dont l'écho s'est fait entendre jusqu'au sein des Chambres législatives.

La philologie classique n'était pas pour Gantrelle, comme ont pu le supposer les personnes qui ne le connaissaient pas suffisamment, une science de mots et de formes. Ainsi qu'il le disait fort bien, en 1875, " la philologie classique embrasse l'ensemble de toutes les études relatives à l'antiquité classique. Son but est d'arriver à l'intelligence et à la reproduction idéale de la vie des deux peuples classiques, au point de vue de la science, de l'art, de la morale et du droit. La grammaire et le dictionnaire, la critique et l'exégèse ne sont que des moyens propres à atteindre le but, moyens indispensables sans doute, mais qu'il faut soigneusement se garder de confondre avec le but même. „

C'est pour encourager la philologie entendue en ce sens que Gantrelle, en 1890, fit don à l'Académie royale de Belgique, par mon intermédiaire, d'une somme de 45,000 francs, en me recommandant expressément de ne divulguer son nom qu'après sa mort.

C'est cette somme qui a été consacrée à la création d'un prix biennal de philologie classique, qui portera désormais le nom de *Prix Joseph Gantrelle*. Qu'il me soit permis de répéter ici ce que je disais à ce sujet le jour des funérailles solennelles de mon ancien collègue et ami.

“ Le don que tu as fait à l'Académie est, j'ose le dire, un don vraiment royal, car tu n'étais pas du nombre de ceux que le privilège de la naissance ou les coups du hasard ont mis à la tête d'une grande fortune. C'est uniquement grâce à ton intelligence, à ton activité incessante, à ton courage et à la simplicité de tes goûts que tu as réussi à assurer à ta famille une aisance honorable, et c'est sur un patrimoine conquis dans de pareilles conditions, que tu n'a pas craint de prélever une part relativement considérable, sans aucune préoccupation personnelle, uniquement dans l'intérêt de la science !

De pareils exemples sont trop rares pour qu'on ne rende pas à ceux qui les donnent un hommage éclatant et public.

Cher ami, je te dis adieu, mais je garderai de toi un souvenir éternel, le souvenir d'un homme d'une trempe peu commune, droit et loyal, inébranlable dans ses convictions, poussant parfois la franchise jusqu'à la rudesse, mais passionnément dévoué à sa famille et à ses amis, adversaire implacable de la duplicité et du mensonge, aimant par-dessus toutes choses la vérité et la science, au culte de laquelle tu as voulu, dans la mesure de tes forces, contribuer même au delà de la tombe. „

A. WAGENER.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 36.

3^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

*39^e séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles,
le Samedi 8 Avril 1893.*

La séance est ouverte à une heure et demie.

Sont présents : MM. Mesdach de ter Kiele, *président*; Wagener, *secrétaire-général*; Fredericq, *secrétaire-adjoint*; Dufief, *trésorier*; Crutzen, De Goey, Delbœuf, De Moor, Dupont, Gelders, Gevaert, Gillet, Hegener, Keelhoff, Leclère, Magin, Motte, Peltier, Thomas, Alph. Willems et Wittmann.

M. Hallet s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

M. le président Mesdach de ter Kiele prononce l'allocution suivante :

Messieurs,

Depuis notre dernière assemblée, un vide très grand s'est produit dans nos rangs et jusque dans le sein même de votre bureau. Un de nos confrères les plus érudits et les plus appréciés dans le monde de la littérature classique vient de succomber aux atteintes de son grand âge.

Notre Institut lui a des obligations particulières; nous ne saurions oublier que c'est à l'initiative intelligente et aux efforts persévérants de M. Gantrelle, non moins qu'à ceux de M. Wagener, que notre association doit le jour.

Philologue de marque et de carrière, il a joué un rôle prépondérant dans notre enseignement public, et nous ne recevrons de démenti d'aucun de vous, en affirmant ici que les littératures de la Grèce et de Rome n'eurent pas en

Belgique d'apôtre plus fervent, ni Tacite d'interprète plus disert.

Sa grammaire latine est dans toutes les mains : la treizième édition de cette œuvre méritoire est en voie de s'imprimer.

La haute valeur scientifique de notre regretté Vice-Président a été célébrée en termes émus et pleins de vérité, sur le bord de sa tombe, par notre Secrétaire Général, au nom de l'Académie royale des belles-lettres, qui s'était fait un honneur de l'admettre dans sa compagnie.

Nous ne saurions dire aussi bien; contentons-nous de rappeler que le cher défunt n'a pas seulement favorisé l'étude des belles-lettres par un enseignement personnel, qui fut l'unique passion de sa longue et précieuse existence, mais qu'il a voulu faire œuvre qui dure : comme pour se survivre à lui-même, il a consacré un capital de près de cinquante mille francs à la fondation d'un prix de philologie classique.

Ce n'était pas assez encore pour cette âme généreuse et désintéressée, car le Moniteur d'hier nous révèle une autre libéralité inestimable, l'attribution, à l'Université de Gand, de ses compagnons de travail, de ses cher livres, dont l'étude ininterrompue fit sa renommée.

D'aussi nobles exemples de vertu ne sauraient être assez célébrés; la reconnaissance publique retiendra toujours le souvenir de ces nobles cœurs qu'aucun amour n'a possédés, autre que celui de la bienfaisance et d'une grande culture morale.

Ces sentiments, MM. sont aussi les vôtres et nous vous demandons d'en conserver le témoignage dans vos archives, par respect pour notre regretté confrère.

Que ne pouvons-nous nous arrêter ici ! Il y a quelques heures à peine, un autre ancien que les fatigues de l'âge avaient contraint à se séparer de vous, est arrivé au terme d'une des plus belles carrières qu'il soit donné à un citoyen de parcourir. Lui aussi, comme le respecté Gantrelle, fut un de vos auxiliaires de la première heure.

Ne vous semble-t-il pas que le nom de Ch. Faider s'imposait naturellement à vos préférences, pour la direction de vos débats, tant il représentait de savoir littéraire, d'ouverture d'esprit et d'impartialité ?

Vous savez comment il répondit à cet appel : par une de ces allocutions où il excellait à épancher en termes exquis le meilleur de son âme, et aussitôt l'accord fut fait.

Il n'y apporta qu'une seule condition, que jamais vous n'eutes à regretter et que je trouve inscrite au frontispice de votre établissement. " Liberté entière de discussion dans „ toute l'étendue que comportent les nécessités de la science „ pure; interdiction absolue de toute question concernant soit „ le dogme, soit la politique. „

Noble devise, MM., qui résume avec non moins de concision que d'énergie, tout votre programme; vous n'avez pas d'autre raison d'exister.

Laissez-nous cette satisfaction de vous dire, après bientôt vingt années d'existence, que vous y êtes demeurés résolument fidèles et que le premier de vos présidents se souvenait volontiers de l'exercice de cette charge que vous lui rendites si doux et dont il était justement fier.

M. De Goey demande s'il ne conviendrait pas de frapper une médaille à la mémoire de MM. Faider et Gantrelle, qui ont rendu tant de services à la Société.

M. Wagener dit que la Société possède un fort beau coin de médaille. Il propose de charger le bureau d'examiner la motion de M. De Goey. (Adopté.)

M. le chanoine Féron, inspecteur diocésain et professeur au grand séminaire de Tournai, est admis à l'unanimité comme membre de la Société.

MM. De Moor, Peltier et Wagener avaient été désignés dans une séance précédente pour juger le concours ouvert par la Société pour une nouvelle édition du discours de Cicéron *De imperio Cn. Pompei* ou *Pro lege Manilia*. M. De Moor donne lecture du rapport suivant :

Voici le texte du rapport présenté par MM. De Moor, Peltier et Wagener :

" La Société pour le progrès des études philologiques et historiques a mis au concours une édition classique du discours de Cicéron " *pro lege Manilia* „

Une commission de trois membres a été chargée du rapport sur les travaux des concurrents.

Deux ouvrages lui ont été présentés, savoir :

1° Un livre imprimé en 1892 à Bruxelles chez Lebègue, et ayant pour titre : *M. Tullii Ciceronis de imperio Cn. Pompei oratio ad Quirites*, texte revu et annoté, avec une courte biographie de Cicéron, une esquisse historique servant d'introduction générale, et un appendice contenant les principales variantes, — par M. Gelders, professeur à l'athénée royal de Bruges; —

2° Un manuscrit qui est en voie de publication sous ce titre : *M. Tullii Ciceronis de imperio Cn. Pompei ad Quirites oratio* — texte revu et annoté par L. Preud'homme, professeur à l'athénée royal de Gand.

Dans ces deux ouvrages, fruits d'un travail très sérieux, ont été mises à profit les meilleures publications allemandes sur la matière. Le texte nous paraît établi d'une façon rationnelle : à peine avons-nous relevé quelques ponctuations inexactes dans l'une comme dans l'autre édition.

Pas d'étude fructueuse, en fait d'œuvres oratoires, sans une bonne introduction historique, qui mette l'élève au courant et fasse de lui, pour ainsi parler, un auditeur attentif et docile. Les deux auteurs l'ont parfaitement compris. Mais dans l'exécution, l'un d'eux, M. Preud'homme nous semble avoir sur l'autre une supériorité décisive : nous trouvons chez lui plus de clarté, de vigueur, d'intérêt — et aussi plus de correction. Ajoutons que M. Preud'homme, suivant l'exemple de maint éditeur français, a réuni sous une rubrique particulière [: " Notes historiques ,], au lieu de les disséminer dans l'explication du texte, certaines remarques concernant l'histoire et les antiquités. Ainsi, tout en évitant de surcharger le commentaire, l'auteur peut conserver à cette partie de son travail toute l'ampleur qu'elle comporte : il suffit, le cas échéant, de renvoyer à ce chapitre, et l'élève est pleinement édifié sur le point dont il s'agit. C'est là un mérite dont nous avons dû tenir compte à M. Preud'homme. Son travail eût encore gagné en intérêt par l'adjonction d'une carte de l'Empire romain, ou du moins de l'Asie Mineure et des pays voisins.

Les notes proprement dites ont donné lieu à quelques observations importantes. Elles sont, de part et d'autre, beau-

coup trop nombreuses et contiennent parfois des explications superflues pour les élèves auxquels elles sont destinées.

N'oublions pas, en effet, que l'enseignement de nos athénées et de nos collèges, pour être fécond, doit développer chez les jeunes gens l'esprit d'initiative et le goût de la recherche personnelle. Il ne faut pas, dans les ouvrages classiques, leur fournir des solutions toutes faites; il faut, autant que possible, les préparer aux méthodes d'investigation scientifique, diriger dans tous les sens leur activité intellectuelle, faire sans cesse appel à leurs réflexions et aux connaissances qu'ils ont déjà acquises.

Nous donnons, certes, une entière approbation aux notes par lesquelles MM. Gelders et Preud'homme renvoient fréquemment leurs jeunes lecteurs aux règles de la grammaire latine de Gantrelle. On ne saurait assez rappeler que la science grammaticale est une condition essentielle de l'enseignement littéraire. Peut-être quelques indications sont-elles trop élémentaires; mais en cette circonstance, l'excès ne présente aucun danger.

Nous n'approuvons pas autant l'idée que MM. Gelders et Preud'homme ont eue de fournir aux élèves un plan tout fait du discours. Des jeunes gens de seconde doivent pouvoir dresser eux-mêmes ce plan, surtout pour une œuvre aussi régulière, aussi simple, dont l'orateur marque si nettement les étapes et le progrès. Les deux auteurs semblent avoir perdu de vue l'appropriation de leur travail à la classe qui l'utilisera : autre chose est la *lecture privée*, où plus de secours est nécessaire; autre chose l'explication faite en commun sous la conduite d'un professeur qui prépare et qui dirige. Pour nous, l'analyse du plan serait le couronnement et comme la consécration de l'étude du discours.

Il nous semble également contraire aux bonnes traditions pédagogiques de multiplier des notes de pure traduction. A quoi bon les remarques suivantes de M. Preud'homme?

p. 111 *novus terror*, une terreur nouvelle, que l'on n'a pas encore éprouvée, *inconnue* —

p. 112 *unquam*, jamais, sans négation, *un jour*.

p. 115 *hominum qui nunc sunt*, les hommes d'aujourd'hui, nos contemporains.

p. 128 *venierint*, se sont réellement, se sont déjà vendus.

p. 138 *perterriti*, avaient été frappés de terreur.

p. 154 *equitem romanum*, un simple chevalier romain.

Certaines notes de M. Gelders présentent encore moins d'utilité :

p. 40 *fructum* - récompense.

p. 48 *nomine* - le bruit de son nom, sa réputation.

p. 52 *quibus absentibus* - en leur absence (comme ils ne peuvent pas se trouver sur les lieux).

p. 53 *calamitate docti*, instruits par le malheur.

rem ac fortunas, leur capital et leurs fortunes.

p. 54 *dico*, je déclare.

p. 61 *virtute*, par son mérite.

p. 89 *inusitatum*, contraire aux usages.

Ayons plus de confiance dans nos jeunes auditeurs. Laissons leur le soin de résoudre certains petits problèmes de linguistique ou de critique littéraire qui ne sont pas au-dessus de leurs forces. Ils y gagneront une activité d'esprit qui les préservera de la routine.

Il est juste toutefois de reconnaître que le défaut dont nous parlons devient moins sensible dans les dernières pages du travail de M. Preud'homme : chez lui, le nombre des notes superflues va toujours en diminuant.

Une dernière observation. Le commentaire manque parfois de précision et d'exactitude. Que signifient au juste des remarques ainsi conçues ?

Gelders p. 39 *meus labor in privatorum periculis versatus* : *versatus* - appliqué, exercé, fréquent dans ce sens chez Cicéron et Quintilien.

p. 74 *humanitate jam* : la place occupée par ces deux mots les fait ressortir.

p. 78 *de potestate deorum* - *de re quae penes deos est*, la compétence.

D'autres notes sont de nature à induire les élèves en erreur. Trop soucieux de leur faciliter la tâche, MM. Gelders et Preud'homme proposent volontiers des traductions qui conviennent plus ou moins au texte, mais qui ne tiennent pas suffisamment compte ni de la valeur primitive des mots, ni de l'enchaînement logique qui unit entre eux les sens dérivés.

Pour donner la preuve des erreurs auxquelles cette préoccupation peut entraîner, choisissons un mot bien simple, le mot *conficere*.

La signification première de *conficere* se reconnaît dans plusieurs passages de notre discours. Nous trouvons entre autres :

§ 42 *bella conficienda* ;

§ 61 *bellum confecit* ;

§ 29 *celeritas in conficiendo*.

Comment faut-il comprendre, dès lors, les expressions :

§ 61 *exercitum confecit*.

et § 28 *Pompeius provincias confecit* ?

La première des deux expressions *exercitum conficere* est rendue dans l'édition de M. Gelders par " lever une armée „, et dans l'édition de M. Preud'homme par : " mettre sur pied une armée „.

Ces traductions peuvent évidemment être admises : remarquons toutefois que le premier sens de *conficere*, achever, nous conduirait plutôt à la traduction : " arriver à constituer, à former; organiser „.

Que dire de l'expression *conficere provincias* § 28, que MM. Gelders et Preud'homme traduisent ainsi : " achever de soumettre, réduire les provinces „, traduction proposée également par Freund dans son " Grand Dictionnaire „?

Nous croyons qu'il faut traduire, en s'attachant davantage à l'acception première des mots : mener à bonne fin, terminer avec succès les différentes missions dont Pompée a été chargé :

§ 28 *plures provincias confecit quam alii concupiverunt* = Pompée s'est acquitté de plus de missions que d'autres n'en ont ambitionné.

Cette traduction ne concorde pas seulement avec la signification fondamentale des mots; elle est aussi en rapport avec l'emploi habituel que fait Tite Live de l'expression qui nous occupe. Cette expression : " *Conficere provincias* „ revient, en effet, à diverses reprises chez l'historien, notamment liv. XXVI, 21; — XXVII, 25: XL, 35, etc., et il ne paraît pas possible de lui donner, en ces passages, un autre sens que celui que nous proposons.

Nous avons cru devoir développer un exemple, afin de faire

saisir toute notre pensée. Nous voudrions que le commentaire contribuât à définir avec plus de rigueur le sens exact des mots difficiles ou importants, et que, par suite, il fit pénétrer l'élève dans le génie même de la langue.

Voici, Messieurs, les conclusions que nous avons l'honneur de vous soumettre.

Nous estimons que, nonobstant les réserves ci-dessus, les deux ouvrages présentés au Concours méritent une récompense de notre Société. Le prix de 300 francs serait décerné à M. Preud'homme, dont le travail se distingue par une ordonnance mieux conçue, un commentaire plus sobre et une rédaction plus soignée. Nous proposons d'accorder une récompense de 200 francs à M. Gelders, pour reconnaître les consciencieuses recherches auxquelles il s'est livré.

Le Concours ouvert par notre Société aura servi à doter l'enseignement moyen de deux ouvrages utiles. Les rapporteurs se féliciteraient, Messieurs, s'ils avaient l'espoir que leurs observations seront mises à profit par les deux concurrents dans une édition ultérieure „.

Les conclusions du rapport sont approuvées.

M. Gelders remercie le rapporteur et la Société.

M. Thomas fait une lecture sur *Le réalisme dans Pétrone*.

M. Keelhoff donne lecture d'un travail intitulé : De la part qui, dans la culture formelle et dans la culture réelle de l'esprit, devrait être attribuée respectivement aux langues anciennes et aux langues modernes.

Sur la proposition de M. Wagener, l'assemblée décide de discuter la thèse de M. Keelhoff à une prochaine séance, lorsque son travail aura été imprimé.

M. Wagener fait une lecture sur *Un referendum religieux en Asie-Mineure* (312 après J.-C.).

La séance est levée à 4 1/4 heures.

POURQUOI ET COMMENT L'ON DOIT ÉTUDIER LES LANGUES ANCIENNES A L'ATHÉNÉE.

RÉFORMES INOCCUPANTES ET RÉFORMES DÉSIRABLES.

Les classes d'Humanités ont nécessairement un caractère général : c'est à l'Université que se forment les spécialités; c'est à l'Université que les études scientifiques et littéraires se ramifient et acquièrent toute la précision, toute la profondeur que l'esprit humain est capable de leur donner.

Pour que l'enseignement supérieur ne soit pas forcé de s'abaisser, pour qu'il produise les fruits qu'on est en droit d'en attendre, il doit s'adresser à des intelligences bien préparées : préparer les intelligences, c'est la tâche de l'Athénée. A l'Athénée, on n'analyse pas les sciences et les lettres dans leurs détails les plus minutieux, on ne remonte pas jusqu'aux premiers principes, on ne tire pas d'une théorie ou d'une hypothèse les conséquences ultimes; mais on y forme et développe l'esprit, le cœur, le caractère des jeunes gens de manière qu'ils soient capables de suivre plus tard convenablement les cours de l'enseignement supérieur. Cette préparation doit d'ailleurs être méthodique et continue. Nos facultés ne se révèlent pas brusquement et ne sont pas excitées par des moyens expéditifs : elles s'élaborent lentement, par des exercices souvent répétés. En outre, les méthodes et les objets de l'enseignement doivent être appropriés à l'évolution mentale des jeunes gens : l'éducateur n'oubliera jamais, d'une part que l'esprit va du simple au complexe, du particulier au général, du concret à l'abstrait; d'autre part que l'attention et la mémoire se manifestent et se développent tout d'abord, puis l'imagination et le jugement, en dernier lieu la raison proprement dite. Non pas que dans les classes inférieures il ne faille songer qu'à exercer l'attention et la mémoire, dans les classes supérieures les puissances les plus hautes de l'intelligence : l'âme humaine est essentiellement une, et les facultés, tout en ayant des traits caractéristiques, s'influencent cependant l'une l'autre, se touchent et même se pénètrent. Il en résulte que dans aucune classe le maître ne peut négliger

absolument une des tendances de l'âme; au surplus, toutes les fonctions intellectuelles sont en germe chez l'enfant à des degrés qui varient avec les individus, de même que toutes continuent à coexister chez l'homme fait, plus ou moins développées ou comprimées. Seulement, toutes ne peuvent pas être exercées à la fois d'égale manière, toutes ne parviennent pas à leur complet épanouissement à la même époque de la vie : c'est l'âge de l'élève et son degré actuel d'avancement intellectuel qui déterminent les soins qu'il convient d'accorder à telle ou telle faculté. — Les dispositions innées, si variables d'individu à individu, sont aussi un des éléments les plus importants de l'éducation : l'idéal serait de pouvoir tenir compte des goûts et des inclinaisons de chaque élève et de pouvoir lui donner une direction particulière, en se gardant, bien entendu, de tout exclusivisme : mais en supposant même que les maîtres fussent toujours assez expérimentés pour s'acquitter de cette tâche si délicate, ils en seraient néanmoins empêchés parce que leurs soins s'adressent à toute une classe, souvent très nombreuse. Et quoi qu'on fasse, cette uniformité d'instruction et d'éducation, alors que cependant le maître se trouve en présence de tant d'esprits et de caractères différents, sera toujours un côté faible de l'enseignement public : hâtons-nous d'ajouter que cet inconvénient est largement contrebalancé par des avantages que l'enseignement privé n'offre point. — Enfin, surmener les intelligences est le plus sûr moyen de les énerver et de les abêtir; on l'a dit à satiété : il faut malheureusement le répéter encore.

S'il peut paraître oiseux de rappeler ces principes psychologiques et pédagogiques, notre excuse est que nous craignons que dans la pratique ils ne soient méconnus et sacrifiés plus que de raison. Dans un article qui a paru dans la dernière livraison de la *Revue de l'instruction publique*, M. Keelhoff (dont nous ne songeons pas à contester le savoir et le talent) affirme que le but des Humanités est la culture de l'intelligence et du cœur à l'aide des littératures anciennes. Tout le monde est d'accord sur ce point. Mais quand plus loin il nous dit qu' " un seul but peut encore raisonnablement être assigné à l'étude des langues anciennes, c'est la connaissance des littératures grecque et latine „, il nous semble que cette assertion ne peut être admise que moyennant certaines

réserves. Jusqu'à quel point un jeune homme à l'Athénée peut-il acquérir la connaissance des littératures anciennes? Jusqu'à quel point est-il désirable qu'il l'acquière? Si nous nous trompons, ce sont là des questions fondamentales, qui demandent une réponse tout d'abord. Or, nous prétendons que c'est à l'Université que cette connaissance peut être envisagée comme but spécial : elle devient d'ailleurs plus complète et se précise davantage plus tard encore, par des études particulières ¹.

Quant à la connaissance de la littérature qu'on peut et qu'on doit acquérir à l'Athénée, elle sera toujours générale et partant assez superficielle. Il va cependant de soi qu'à mesure qu'on se rapproche de l'Université, les notions deviennent plus claires et plus exactes. Et qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée : l'enseignement du professeur à l'Athénée sera bien complet et exact eu égard à l'intelligence des jeunes gens auxquels on s'adresse, mais nécessairement il sera insuffisant et même assez vague eu égard à l'objet même de la science qu'il s'agit d'acquérir. En d'autres termes, il importe avant tout " de préparer le terrain : on y sèmera plus tard, quand le temps sera venu de l'instruction professionnelle ² „.

Préparer le terrain, voilà ce qui se fait ou doit se faire à l'Athénée, on ne saurait assez le redire. Le plus pressé, l'expérience l'a démontré d'une manière irréfutable, n'est pas d'aborder immédiatement les études professionnelles proprement dites, mais bien d'assouplir, d'élargir, d'élever son esprit par un long et lent travail préparatoire : le plus pressé, c'est la culture générale.

Sans doute on peut en abuser. L'interprétation des auteurs réclame spécialement beaucoup de tact de la part du professeur. Celui-ci doit se garder de faire étalage de sa science philologique : lors même qu'il serait toujours compris — or, il s'en faudrait de beaucoup — il dépasserait le but et accaparerait une partie des efforts que les élèves doivent consacrer

¹ La connaissance de la littérature exige d'ailleurs — qui l'ignore? — bien des études auxiliaires, qu'il est superflu d'énumérer : chacune de celles-ci, à son tour, peut devenir l'objet principal de nos recherches, et dans ce cas ce sera la littérature qui sera la branche auxiliaire.

² Brunetière : La question du latin. — Revue des deux Mondes, 15 décembre 1885.

à d'autres branches. Il évitera aussi de répéter ou de faire répéter des explications grammaticales, historiques, géographiques, littéraires, morales, etc., que la plupart des jeunes gens ont déjà saisies : il provoquerait l'ennui et le dégoût. M. Bréal a certes raison quand il dit à propos des explications trop nombreuses et trop minutieuses : " c'est du travail perdu ; les élèves ne tirent aucun profit immédiat des efforts auxquels ils se sont livrés „. Nous ajoutons que cet excès est très préjudiciable à la préparation générale, but essentiel de l'enseignement moyen.

Il est certain encore que les leçons de grammaire à apprendre par cœur doivent être d'utilité pratique et ne pas rouler sur des détails et des exceptions qui enténébrent l'esprit, loin d'y porter la moindre lumière. En revanche, les notions nécessaires doivent être sues imperturbablement.

Mais pour notre part, nous ne croyons pas qu'en général en Belgique les professeurs fassent faire à leurs élèves des études grammaticales exagérées. Les critiques formulées par M. Keelhoff sont celles de Killmann, de Gehring, de Schiller, de Sanders, de Kœgi, etc., qui ont surtout en vue l'enseignement grammatical des professeurs allemands. C'est en Allemagne principalement qu'on trouve des grammaires subjectives et non objectives, dont les auteurs semblent se demander à tout moment : Suis-je bien complet ? Suis-je à la hauteur de la science ? Ma grammaire n'aura-t-elle pas trop à souffrir de la comparaison avec d'autres grammaires ? C'est encore en Allemagne principalement que se publient des éditions classiques d'auteurs anciens avec un grand luxe de commentaires de toute nature : l'accessoire y devient le principal.

Nous n'en sommes pas là en Belgique. Il paraît bien que les élèves n'y étudient pas suffisamment les éléments de la grammaire, voire même de la grammaire française ou de la grammaire néerlandaise : les plaintes des professeurs des classes supérieures sont des plus vives à ce sujet. M. Keelhoff croit que l'ignorance des élèves provient en grande partie de ce qu'on s'appesantit trop, chez nous aussi, sur des formes et sur des règles exceptionnelles. Nous ne le nions pas absolument : mais selon nous elle tient bien plus à d'autres causes que nous tâcherons d'élucider plus loin. Et quand M. Keelhoff déclare que " l'abus de la grammaire est un mal qui ronge

l'enseignement classique „, ce reproche, croyons-nous, ne touche que faiblement l'enseignement belge.

Nous ne pensons pas non plus, quoi qu'en dise M. Keelhoff, que nos maîtres abusent des explications. “ Quand on lit Horace, il ne faut pas perdre la moitié de la leçon à exposer la théorie des constructions infinitives, et quand on lit Démosthène, qu'on achève la lecture sans longues dissertations sur les modes grecs. Un professeur qui, lisant Homère, disserte longuement sur l'usage des particules, commet un péché contre le poète, un péché contre la jeunesse „. Tout cela est très-vrai, mais M. Keelhoff a-t-il pu constater que les professeurs belges tombent dans de pareilles aberrations? Et sinon, est-ce bien là “ le mal qui empêche tout progrès et provoque l'indifférence ou le dégoût? „. Encore une fois, nous ne disons pas que la situation n'est pas mauvaise, mais, d'après nous, les causes de cette situation sont autres.

M. Keelhoff, les regards fixés avant tout sur l'Allemagne, combat la culture formelle et déclare que “ nous devons nous rapprocher de la conception d'un nouvel humanisme „. — “ Le but des études des langues anciennes sera désormais la connaissance des littératures grecque et latine „. — “ La lecture des grands écrivains sera la fin de l'enseignement „. Il faut cependant s'entendre. Sans doute, il ne s'agit pas pour les jeunes gens de savoir uniquement ce que les auteurs anciens ont écrit : dans ce cas, une bonne traduction, lue en classe où à la maison, suffirait : elle abrégerait considérablement le chemin à parcourir. Et qu'on ne nous objecte pas le *traduttore traditore* des Italiens; qu'on ne nous dise pas que les meilleures traductions ne sauraient rendre les finesses, les délicatesses, les diverses nuances de la pensée de l'original. L'objection est certes sérieuse; mais ne l'est-elle pas plus encore quand on fait traduire les auteurs anciens cursivement, c'est-à-dire à la course? N'oublions pas que le traducteur a pu consacrer beaucoup de temps à son travail, qu'il l'a poli et repoli à tête reposée : peut-on espérer faire mieux que lui en dépit d'une sérieuse préparation? Mais, nous dit M. Keelhoff, il ne faut plus traduire; il suffit de faire lire et “ l'on s'assurera que tout a été compris par l'oreille que l'on ne saurait tromper „. Ce moyen est-il vraiment aussi infaillible que le prétend M. Keelhoff? Nous nous permettons d'en douter et nous

croyons pour notre part que même les bons élèves en Rhétorique ne comprendraient pas grand' chose aux prosateurs et surtout aux poètes latins et grecs s'ils se bornaient à les lire. M. Keelhoff verse dans une étrange exagération, quand il nous dit : " Qu'on scande bien une longue période, que toutes les intonations soient à leur place, même les plus grands cancre de la classe auront compris „ *On désigne ici sans doute le maître ou le bon élève qui d'abord a compris le texte et qui ensuite le lit convenablement.* Et certes, nous devons insister pour que les jeunes gens, lorsqu'ils lisent, mettent dès les premières classes, l'accent tonique où il le faut, observent bien la ponctuation et fassent ressortir les mots dominants; une bonne lecture facilite l'intelligence du texte; elle n'a cependant pas l'efficacité que lui attribue M. Keelhoff.

Une des vertus éducatrices du latin, c'est précisément sa difficulté relative, l'effort qu'il faut faire pour comprendre les grands écrivains qui se sont servis de cette langue. Cet effort, ni trop considérable, ni trop petit, convient admirablement aux jeunes intelligences: c'est une vérité tant de fois démontrée que nous nous faisons scrupule d'insister. Comme gymnastique de l'esprit, l'étude des langues modernes, tout en étant très recommandable, ne vaut pas l'étude du latin. En étudiant les langues modernes, l'élève, quand il cherche à acquérir le langage de la conversation ou quand il traduit des auteurs faciles, ne change pas assez d'atmosphère intellectuelle : l'effort réclamé n'est pas assez énergique. S'agit-il des chefs-d'œuvre des langues modernes, alors cette étude est d'ordinaire ou décidément trop élevée ou très scabreuse pour des jeunes gens : en général, les chefs-d'œuvre des langues modernes discutent les questions les plus ardues et les plus controversées de la philosophie et de la politique, ou bien sont des peintures de l'amour. Quant aux auteurs latins qu'on explique en classe, ils nous entretiennent rarement de choses familières, de choses de la vie commune : ils nous parlent en général de guerres, de politique, de philosophie, et les idées qu'ils exposent, pour être moins complexes que les idées modernes (c'est même pour ce motif que les jeunes intelligences peuvent les saisir et y prendre intérêt), n'en sont pas moins assez élevées. En outre, la langue latine, comparée à

la plupart des langues modernes, est incontestablement moins claire : d'abord, elle est synthétique; ensuite, M. Delbœuf l'a fait remarquer avec raison, forte et précise quand il s'agit de notions administratives, juridiques, militaires, elle est, en somme, assez " rétive à la science, à la philosophie, à la poésie, impropre, en un mot, à rendre les délicatesses de la pensée. Par sa constitution, elle donne à l'expression de l'idée quelque chose d'équivoque, de louche, d'indécis, lors même que l'idée semble avoir dû être précise, claire, à contours arrêtés. Aussi dans quel embarras, dans quelle perplexité, le traducteur, principalement le traducteur français se trouve-t-il sans cesse! Qui oserait se vanter de comprendre parfaitement d'un bout à l'autre, une page, la première venue, de Tacite? ¹ „ C'est de l'ironie, sans doute, mais nous la tenons pour excellente, encore que l'amour-propre des latinistes puisse en être un peu humilié. Vraiment, si l'on n'avait en vue que des jouissances esthétiques, l'étude du latin ne vaudrait peut-être pas les peines qu'elle coûte; mais la civilisation moderne repose en très grande partie sur la civilisation gréco-latine, et cette base, on ne pourra jamais l'enlever ni l'amoinrir sans grand dommage pour tout ce qu'on y a édifié et ce qu'on édifiera encore; au surplus, l'étude du latin constitue la meilleure discipline de l'esprit qu'il soit possible d'imaginer. D'autre part, pour comprendre convenablement la littérature latine, la connaissance du grec est indispensable; le grec a en outre pour lui la longue liste des chefs-d'œuvre qu'il a produits dans presque tous les genres littéraires et dans toutes les directions de la pensée.

Même aux enfants, il ne faut pas cacher, au contraire il convient de révéler petit à petit les difficultés que présente l'interprétation des auteurs; si on veut qu'ils lisent bien, il est nécessaire avant tout qu'ils comprennent bien: ainsi, on en revient à la grammaire, aux explications, à la culture formelle. La culture formelle, M. Bréal et Schiller ne la condamnent pas; mais ils recommandent de ne pas en abuser comme en Allemagne. Le professeur allemand déclare en outre que cette culture formelle peut s'acquérir bien mieux

¹ Le latin et l'esprit d'analyse, *Revue de l'instruction publique*, T. XXIV, 6^e livraison.

par l'étude de la langue française. En émettant cet avis, il songe aux élèves allemands; son opinion ne nous en paraît pas moins contestable.

M. Keelhoff dira peut-être — et c'est ce qui résulte effectivement de certains passages de son discours, mieux encore de certaine note qui y est annexée — que lui aussi admet la culture formelle, pourvu qu'on ne dépasse pas la juste mesure. D'accord; mais, encore une fois, a-t-il observé qu'on en abuse en Belgique? Est-il bien nécessaire d'y préconiser " un nouvel humanisme ", d'y parler " du seul but qui peut encore raisonnablement être assigné à l'étude des langues anciennes ", et d'y critiquer " l'esprit de l'enseignement qui doit changer " ?

En pédagogie, le plus ou moins mérite d'être mûrement pesé. M. Keelhoff veut que " la lecture des grands écrivains soit la fin de l'enseignement ". Jules Simon avait déjà donné la fameuse formule : " On apprend les langues vivantes pour les parler, et les mortes pour les lire ". L'antithèse est spécieuse : on l'a démontré bien des fois. Et si les partisans des Humanités modernes ne trouvent pas leur compte avec la première des deux affirmations, les partisans du grec et du latin ont le droit de ne se déclarer guère plus satisfaits de la seconde. Non pas que celle-ci soit radicalement fausse, mais elle est erronée, parce que le but qu'elle assigne à l'étude des langues anciennes est trop restreint. D'un auteur ancien présentant quelque peu de difficultés (or, les auteurs anciens en présentent presque tous) la lecture ne donne qu'une idée très vague. Elle n'accorde guère de temps à la réflexion; dans sa course rapide, elle ne voit que le sens général et ne s'arrête pas aux détails, aux nuances; elle ne développe presque pas l'esprit d'initiative; elle n'assure pas la connaissance réelle d'Homère ou de Sophocle, de Virgile ou de Tacite, " connaissance qui n'est pas du tout indifférente pour la formation intellectuelle et morale de la jeunesse ". La lecture est cependant indispensable pour développer le sentiment littéraire et esthétique; elle se recommande, à ce titre, à l'Université et dans les classes supérieures des Athénées à côté de l'explication approfondie. Le programme des cours des Athénées porte pour le latin et le grec : Explication de Traduction cursive de Est-ce que, à cause de la circulaire autrichienne à laquelle nous avons été invités à nous

conformer, cette distinction se trouve abolie? Nous n'hésitons pas à dire que ce serait regrettable : d'après nous, même la lecture cursive pourrait toujours être accompagnée de quelques courtes explications ou interrogations.

La tâche la plus importante du professeur à l'Athénée, c'est d'apprendre à ses jeunes auditeurs à observer, à réfléchir, à raisonner, en un mot de développer chez eux le sens logique, en ayant égard à leur âge et à leur avancement intellectuel. Ils doivent s'appliquer à bien penser, à bien parler, à bien écrire : de là l'utilité et la nécessité des interrogations, des commentaires, des exercices d'élocution, des préparations, des thèmes, des versions, des rédactions. " Fit fabricando faber „. Que pourrions-nous bien ajouter ici à l'excellente note de M. Wagener, combattant l'assertion de M. Keelhoff, d'après lequel " le thème écrit constitue généralement une perte de temps et la version écrite même ne constitue pas un grand profit? „ La version écrite — surtout la version d'auteurs anciens — est le meilleur exercice de rédaction qu'on puisse recommander. Pour assouplir l'intelligence, au point de vue du style, rien ne vaut l'effort consacré à élaborer une bonne traduction ¹.

Les thèmes ne sont pas moins indispensables : ils réclament un travail sérieux : rien ne s'y devine, rien n'y est laissé au hasard (ce qui n'est pas toujours le cas pour la version) : " il

¹ Le double danger signalé par M. Bonnet ne nous émeut pas. En premier lieu, s'il est vrai qu' " on risque de s'imaginer que l'on comprend un texte, parce qu'on a réussi de le mettre en français, tandis que toutes les difficultés que peuvent présenter la pensée de l'auteur ou les faits dont il parle, ne sont que transportées dans notre langue „, cela prouve tout simplement la nécessité des explications, du commentaire. Les trop grandes difficultés d'un texte doivent être prévues et aplanies par le maître avant que l'élève se livre à son travail. En second lieu, s'il est vrai qu' " on fait venir à soi l'auteur au lieu d'aller à lui „, nous prétendons qu'il en sera toujours ainsi, même si on se borne à lire les anciens. En fait, la lecture d'un auteur ancien est encore une traduction, très rapide et presque inconsciente, nous le voulons bien, néanmoins une traduction. Quoi qu'on fasse, on ne comprendra jamais d'une manière parfaite et adéquate ce qu'ont écrit les anciens. Mais aussi il ne faut pas exiger l'impossible : vouloir qu'on se transporte entièrement dans le monde ancien et qu'on *pense* en latin et en grec, c'est un idéal irréalisable et nullement désirable.

faut savoir payer argent comptant „ En outre, les thèmes fixent définitivement dans l'esprit les formes grammaticales, les règles syntaxiques et le vocabulaire : par conséquent, ils contribuent beaucoup à faciliter l'intelligence des auteurs.

Il nous semble aussi que M. Keelhoff perd de vue la règle pédagogique : “ Non multa, sed multum „. Pour développer le sentiment esthétique et surtout pour amener un jeune homme à pouvoir faire la critique d'un discours ou d'une tragédie, il faut voir l'œuvre avec lui en son entier. Mais c'est principalement à l'Université que cela peut se faire. La tâche de l'Athénée n'est nullement de “ faire apprendre — en 5 ans — la langue la plus riche et la plus variée qui ait jamais existé „. Lisons, si c'est possible, si le temps ne nous fait pas défaut, quelques productions en entier, mais sachons aussi expliquer les chefs-d'œuvre au moyen de fragments bien choisis, formant un tout. Quoi qu'en pense M. Keelhoff, l'étude de ces fragments ne fait pas “ évanouir tout intérêt „ et est très capable d'exciter l'admiration. Au reste, le maître veillera à combler les vides au moyen de résumés oraux des parties non vues ; ainsi l'élève concevra l'ensemble de l'ouvrage et aura une idée de l'art qu'exige la composition d'une œuvre de longue haleine (le *ponere totum* d'Horace) M. Keelhoff reconnaît lui-même que “ Virgile n'est pas toujours intéressant, qu'on peut quelquefois ne pas aimer Horace, qu'il arrive à Homère de dormir „. D'autre part, il admet et recommande même la lecture des fragments de Lucain, de Catulle, de Tibulle, d'Apollonius de Rhodes, de Procope, d'Apulée, d'Athénagore. N'y a-t-il pas là une contradiction ? Nous ne songeons point à contester la beauté qu'offrent certains passages de ces auteurs non classiques, mais nous nous demandons, si, en restant dans le canon adopté, “ l'horizon est assez restreint pour provoquer l'ennui ? „ Intéresser sera toujours le plus sûr moyen de réussir, mais l'intérêt ne dépend pas seulement de l'auteur qu'on explique : il dépend aussi de la méthode employée, et la valeur de la méthode elle-même, du talent de celui qui l'emploie.

Au risque de passer aux yeux de M. Keelhoff pour un obstiné *laudator temporis acti*, nous avouons sans ambages que nous ne partageons pas son admiration passionnée pour

la brochure de M. Hale, qu'il a traduite. M. Hale désire que l'élève, pour apprendre à lire les auteurs anciens plus vite et plus facilement, " ne traduise pas simplement les mots d'un écrivain, mais suive le développement de l'idée même dans l'esprit de l'auteur „. Cette recommandation est très sage, mais depuis longtemps nos professeurs la connaissent et, en général, s'y conforment. Il est décourageant, écrit M. Keelhoff dans la Préface dont il a fait précéder sa traduction, de voir en 2° les élèves traduire : *Vestra beneficia mihi erepta sunt, Patres Conscripti*; vos in mea injuria despecti estis, par : On m'a enlevé vos bienfaits, Pères Conscriés; dans l'injure qu'on m'a faite, on vous a méprisés „. C'est vrai. Mais dès que les élèves ont entre les mains un auteur ancien, les professeurs (y a-t-il des exceptions?) appellent leur attention sur les mots dominants de la phrase, c'est-à-dire sur les mots qui sont mis en relief à cause de la place qu'ils occupent : ils leur montrent (combien de fois en 5°, en 4°, en 3°!), comment ces mots, en français aussi, doivent être mis en évidence au moyen d'une tournure spéciale. Il arrive néanmoins qu'en 3° ou en 2° un élève traduise mal. Qu'est-ce que cela prouve? Qu'il est inattentif ou incapable. Nous pourrions tout aussi bien nous écrier, sans pour cela critiquer le moins du monde nos méthodes d'enseignement : Il est désespérant d'entendre en 4° ou en 3° des élèves traduire : Je suis venu par : *Ventus sum*, ou : je suis venu à Rome, par : *Veni ad Romam*. Imaginez n'importe quelle méthode, il y aura toujours des élèves inattentifs et incapables. M. Keelhoff dira peut-être : Soit, mais l'ignorance des élèves ne sera pas si grande et si générale, s'ils suivent la méthode Hale. C'est ce que nous discuterons plus loin.

Nous nous doutions bien un peu que le latin est une langue synthétique, qui aime à grouper autour d'un fait principal un certain nombre de faits plus ou moins secondaires : dans ces sortes de phrases ou périodes, les différentes idées se succèdent selon un ordre logique. Le français, qui l'ignore? est une langue analytique; soucieux avant tout de la clarté, il évite l'accumulation des propositions subordonnées et préfère, en général, des phrases courtes, faciles à embrasser d'un seul coup d'œil. Celui qui traduit en français est tenu de respecter le génie de la langue française : il doit faire disparaître les longueurs

de la phrase latine, en la coupant en propositions ou phrases plus courtes; il doit aussi, autant que faire se peut, présenter les faits suivant l'ordre où ils sont exposés en latin, c'est-à-dire suivant l'ordre logique. Inutile de citer des exemples : à chaque instant, en traduisant les auteurs anciens, Tite-Live et Cicéron surtout, l'élève est amené à agir ainsi, et M. Hale ne nous apprend rien de neuf à ce sujet. Certes, même dans les classes supérieures, quand l'élève se trouvera en présence d'une période, sa traduction sera rarement bonne du premier coup; il devra la refaire; mais nous croyons qu'aucune méthode ne pourra le dispenser de ce travail, très utile d'ailleurs : la difficulté provient de ce que les deux langues ont un génie tout opposé.

Selon M. Keelhoff, " faire la construction, voilà une des graves erreurs pédagogiques dont souffre notre enseignement ... Les jeunes gens ne pourront lire le latin ou le grec couramment, que lorsqu'ils auront perdu cette mauvaise habitude qu'on leur inculque „. Mais quand un élève passable de la 3^e latine rencontre une phrase de difficulté moyenne, s' imagine-t-on qu'il doive encore, après l'avoir lue, rechercher le verbe ou le sujet et faire la construction? Non, il la comprendra à première vue et la traduira convenablement ¹. Il a assez étudié sa grammaire, assez fait de thèmes, assez vu de latin, pour pouvoir reconnaître dans ces sortes de phrases la signification des cas, le sens spécial de *ut*, de *cum*, de *quo*, etc., la valeur d'une proposition subordonnée. D'ordinaire, il ne sera embarrassé que lorsqu'il devra traduire une période assez compliquée. Il va sans dire que les incapables ne se tireront jamais d'affaire.

Voyons à présent ce qui se passe dans les classes inférieures. Nous supposons que l'élève ait à traduire : *Discipuli pigritiam magister vituperat*. On lui dit, il est vrai, de chercher le verbe et le sujet, mais, à entendre M. Hale, on croirait vraiment que cette recherche se fasse au hasard. Or, pour découvrir le sujet, l'élève doit passer en revue tous les mots, un à un. Il trouve ainsi que *discipuli* ne pouvant être nominatif

¹ Naturellement, ceci s'entend de la forme : le fond exigera souvent un commentaire.

sujet, à cause du singulier *vituperat*, doit être au génitif singulier, que *pigrítiam* est un accusatif compl^t direct, que *magister* est le nominatif sujet. Bref, il fait précisément ce que recommande M. Hale. Faire faire la construction dans les classes inférieures, c'est s'assurer si l'élève comprend la fonction des mots. De la même manière, en français, on lui explique ce que c'est qu'une *inversion*. Mais au fur et à mesure qu'il avance, il voit l'application de nouvelles règles; il n'est plus arrêté par la recherche du sujet et finit par traduire à vue d'abord des propositions simples, puis des phrases composées.

M. Hale raisonne sur l'exemple suivant : *Haec omnia indices detulerunt*. Il prétend que si l'élève cherche d'abord le verbe et le sujet, il aboutira à la traduction suivante : Toutes ces choses apportèrent des témoignages. " Et il se sera donné beaucoup de peine, ajoute-t-il, il lira sa traduction jusqu'au bout, préparé à l'analyser jusqu'au dernier mot, uniquement pour entendre dire, qu'il s'est trompé absolument „. Faisons d'abord observer que M. Hale a choisi un exemple où les deux mots représentant le sujet et le compl^t direct ont la même forme au nominatif et à l'accusatif pluriel : *haec omnia* — *indices*. En outre, *indices* a plus d'une signification; c'est une seconde cause de perplexité. Il est certain qu'en pareil cas il n'y a que le contexte qui puisse guider l'élève. Pourquoi donc M. Hale suppose-t-il que l'élève prendra pour sujet *haec omnia* et pour compl^t direct *indices*, plutôt que l'inverse? Nous croyons que c'est une supposition toute gratuite. Un élève quelque peu intelligent sera bien averti, par le sens du passage précédent et suivant, qu'il ne peut pas traduire : Toutes ces choses apportèrent des témoignages¹.

En somme, les observations de M. Hale sont sans doute judicieuses, mais à nos yeux elles ne constituent pas une méthode nouvelle. La nouvelle méthode consisterait-elle par

¹ M. Keelhoff semble avoir prévu l'objection que nous présentons ici. Il ajoute en note ce qui suit : " *Si l'exemple choisi ne paraît pas heureux*, tout professeur ayant de jeunes élèves pourra trouver facilement des exemples qui le convaincront que la méthode habituelle *provoque chez l'élève la négligence et le manque de précision*. — Toutefois, il s'abstient de citer lui-même un autre exemple à l'appui de son dire.

hasard en ce conseil-ci donné aux élèves : " Quand vous préparerez votre leçon, afin d'être certains que vos regards ne s'égareront pas en regardant en avant, prenez un morceau de carton ou de papier épais, long comme deux fois la largeur de votre texte imprimé et large de deux ou trois pouces. Coupez dans ce morceau une fente ayant précisément la dimension d'une ligne d'impression. Plaçant ensuite ce morceau de carton sur votre texte, vous vous en servirez de façon à ne jamais découvrir à la fois qu'un seul mot de votre phrase. Ainsi, vous verrez toujours les mots déjà étudiés, mais vous ne pourrez jamais jeter les regards en avant „. Nous doutons fort que ces morceaux de carton, qui trahissent bien leur origine américaine, soient jamais utilisés chez nous.

Que si l'on nous demande à présent si décidément nous trouvons tout pour le mieux dans le meilleur des mondes et si nous nions que les humanités perdent du terrain, voici notre réponse : Nous ne le contestons pas; l'enseignement moyen chez nous aussi traverse une crise violente et il est urgent qu'on y remédie. L'intelligence des élèves, malgré les réformes des programmes, est toujours surmenée : ils ont à faire trop de devoirs écrits, à apprendre trop de leçons. Leçons de grammaire, leçons de mémoire, devoirs pour le latin, le grec, le français, le néerlandais, l'anglais, l'allemand; leçons et devoirs pour l'histoire et la géographie, les mathématiques, les sciences; faites le compte des tâches imposées à l'élève, soit par jour, soit par semaine; c'est miracle s'il ne succombe pas sous ce lourd fardeau. Ou bien toute la besogne est faite hâtivement et sans goût (c'est le cas ordinaire), ou bien certaines branches sont sacrifiées. Il ne faut pas oublier non plus que nos élèves apprennent à l'Athénée non pas *trois* langues modernes, comme les élèves des autres pays, mais *quatre*. Nous savons bien qu'ils peuvent ou étudier à la fois l'anglais et l'allemand, ou choisir une de ces deux langues. Mais en fait presque tous les élèves apprennent l'allemand et l'anglais en même temps. Leurs parents le leur permettent ou même les y poussent, parce qu'ils s'imaginent que leurs fils seront ainsi plus savants.

Et certes, l'étude approfondie de l'allemand et de l'anglais peut aussi servir de gymnastique à toutes les facultés de

l'âme (naturellement, nous croyons que l'étude du latin et du grec atteint bien mieux ce résultat); mais dans la section des Humanités anciennes, comme déjà le latin, le grec, le français et le néerlandais poursuivent ce but et réclament tant d'efforts et de besogne (sans parler des autres branches); comme, en définitive, tout ne peut se faire à la fois et que les élèves sont surchargés, nous pensons qu'ils ne devraient y apprendre qu'une de ces deux langues; en tout cas, il conviendrait que l'étude de l'anglais et de l'allemand n'y fût pas poussée si loin et s'y fit plutôt à un point de vue pratique : on pourrait alors réduire le nombre des leçons et des devoirs exigés actuellement par ces deux branches.

L'histoire et les sciences réclament aussi trop de temps et d'efforts; la mémoire y joue un rôle excessif. Le programme d'histoire et celui des sciences sont représentés par des auteurs qui souvent n'ont pas une apparence modeste. Les maîtres (peuvent-ils bien faire autrement?) donnent comme leçons trois, quatre pages de ces auteurs ou même davantage : l'élève, s'il veut réussir, se voit obligé d'emmagasiner dans son cerveau le plus de détails possible : on les lui demandera à la leçon suivante, à la composition, au concours. Et notons que l'histoire s'allonge chaque année et que les hypothèses, les investigations, les découvertes scientifiques deviennent de plus en plus nombreuses. Nous disons que nous nous trouvons en présence d'un abus. On pourrait se contenter de moins; pour le cours d'histoire, l'élève n'apprendrait par cœur que des résumés, auxquels le savoir et le talent du maître sauraient bien donner la vie et qui d'ailleurs seraient complétés par des lectures choisies : l'imagination et le jugement y trouveraient plus de profit. — Pour le cours des sciences, on se bornerait à des vues générales et à l'histoire des grandes découvertes : on s'adresserait moins à la pure mémoire; on ferait naître davantage l'intérêt et l'admiration.

Enfin, de même qu'il est nécessaire de fermer les portes de l'Université à ceux qui ne sont pas préparés à faire des études supérieures, de même il est nécessaire de ne pas laisser se glisser dans une classe à l'Athénée des élèves manifestement hors d'état de suivre les cours qui s'y font. Les compositions et les examens doivent être chose sérieuse. Naturellement,

nous supposons que le professeur comprend bien sa mission et qu'il l'accomplit avec zèle et dévouement; il aura donc du tact : d'une part il ne tendra pas dans ces compositions et dans ces examens des pièges aux jeunes gens et ne corrigera pas leur travail avec une sévérité exagérée; d'autre part, il ne fera pas preuve d'une indulgence excessive, qui est de l'indifférence. Dans ces conditions, les résultats des compositions et des examens doivent avoir une réelle valeur et régler l'admission ou le rejet des élèves. Notre pensée n'est pas d'écarter d'une classe quelconque des jeunes gens qui laissent quelque peu à désirer pour une ou deux branches seulement, mais ceux qui notoirement sont mal doués ou paresseux, et qui prétendent faire leurs classes sans faire leurs études. Il importe que le flot de l'ignorance ne monte point : dans un détestable milieu, les élèves passables, voire les bons — rari nantes — perdent peu à peu de leur énergie et sont entraînés à la dérive : ainsi, la médiocrité triomphe. Quelle continuité peut-il y avoir dans les études lorsque les professeurs se voient forcés d'abaisser leurs cours et d'enseigner des notions qui devraient être sues depuis longtemps? Nous ne l'ignorons pas, les réformes que nous venons de préconiser n'empêcheraient pas qu'il y eût de mauvais élèves : mais nous sommes convaincus qu'il y en aurait moins et surtout qu'à mesure qu'on se rapproche de l'Université, le nombre des incapables irait en diminuant : or, c'est là le but auquel on doit tendre : il y va d'un intérêt social.

En terminant cet article, peut-être trop long, nous éprouvons le besoin d'affirmer qu'il est, lui aussi, le résultat d'une longue étude et d'une conviction qui s'est faite lentement — que nous aussi nous sommes de l'opinion de cet ancien qui a dit : “ Ce n'est pas pour l'école que nous apprenons, mais pour la vie , — que nous aussi nous partageons l'avis de Rollin selon lequel “ il vaut mieux que les enfants sachent peu de chose, pourvu qu'ils sachent à fond et pour toujours — que nous aussi nous écoutons la voix d'Horace et celle de l'esprit du temps : “ Est modus in rebus, sunt certi denique fines! ,

CH. BONNY.

LE CODEX BRUXELLENSIS (PARCENSIS)

DU *de imperio Cn. Pompei* DE CICÉRON.

Le manuscrit n° 14492 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, dont Monsieur Paul Thomas a donné la description, dans la *Revue de l'instruction publique*, tome XXXV, 6^e livr., p. 365 à 381 et tome XXXVI, 1^{re} livr., p. 22 à 27, contient les 51 premiers paragraphes du *de imperio Cn. Pompei* de Cicéron. M. Thomas a très justement fait observer que ce manuscrit est le *Parcensis* "*vetustus*", dont Levinus Torrentius a donné un certain nombre de leçons, recueillies dans l'édition d'Orelli, et que l'on a cru perdu jusqu'aujourd'hui. La concordance presque entière de ces leçons avec le texte du *Bruxellensis* ne permet pas de douter de l'identité.

Mais la recension de Torrentius est loin d'être complète; elle est même en certains endroits inexacte, soit qu'il ait mal lu son manuscrit, soit que parfois Orelli se soit trompé, notamment en tirant des conclusions hasardées du silence de Torrentius.

Le *Bruxellensis*, qui a une très grande valeur pour le *pro Caecina*¹, est aussi d'une utilité incontestable pour le texte de notre discours. Cette étude est consacrée à compléter et à rectifier la recension de Levinus Torrentius. J'ai suivi la 2^e édition d'Orelli, revue par Baiter et Halm², 2^d vol., p. 516-533. J'ai négligé le plus souvent les différences d'orthographe; j'ai omis aussi quelques variantes de peu d'importance, dans des cas où Orelli désigne plusieurs mss. par la lettre R (= *reliqui*).

Le *Codex Bruxellensis* donne le titre suivant : *Incipit eiusdem oratio pro Gneo pompeio ad populum Romanum. ut ei bellum Mitridaticum committeretur.*

¹ V. les conclusions de M. Thomas, *Revue de l'instr. publ.*, XXXVI, 1^{re} livr., p. 25-27.

² Zürich, 1854.

§ 1, p. 517, l. 1 multo] multo fuerit¹ — l. 2 autem] tamen — l. 3 Quirites, tamen] quirites. Tamen — hoc] ab hoc — l. 4 adhuc² — l. 8 temporibus] negocijs (*en marge, de la même main, avec renvoi* : al. temporibus) — § 2, l. 9 umquam fuit ab iis] ab hijs unquam fuit — l. 11 ex — l. 12 et 13 Nam cum renuntiatus sum] Nam propter dilacionem comiciorum. quia ter pretor pro me venit. qui cis rhenum natus sum : — l. 15 mandandis] mandantis —.

p. 518, l. 1 duxerunt] censuerunt — § 3, l. 2 ex — ratione — l. 3 possit] potest — l. 4 Cn.] gnei — § 5, l. 16 Ariobarzanis] capadocie — vectigalibus] vectigatilibus — l. 17 L. Lucillum] Lucium lucillum (Luciū lucullū) — § 6, l. 23 tum] denique — l. 24 belli] enim — l. 26 debeat — l. 27 magna] *om.* — in omnibus] omnibus in — l. 30 amissis] amicis — l. 31 quibus est a consulendum] quibus a nobis et ab ipa R.^o P.^{ca} (*sans doute de R. P. ca*) consulendum. —

§ 7, p. 519, l. 3 est vobis] vobis est — concepta] suscepta — l. 4 iam *avant* insedit] iam *après* inveteravit — populi Romani] R.ⁱ P.^{ce} — l. 5 qui] quia — uno] una — l. 6 significatione] significatione litterarum — l. 8 iam *après* annum] iam *après* illo — et ita regnat] *om.* — l. 9 Ponti — ex — § 8, l. 11 Etenim — nostri — contenderunt] contendere — l. 17 Sulla] Silla — § 9, l. 19 posteaquam — l. 20 ornassetque — l. 21 ex — et se] *om.* — Bosporanis] bosforanis — finitimis — l. 22 inferre] *om.* — l. 26 de] *om.* — § 10, l. 30 non felicitati eius, sed virtuti] non virtuti eius sed felicitati.

p. 520, l. 1 autem] ante — l. 3 mea — l. 4 afficta — § 11, l. 7 nostri — naviculariis] naviculatoribus — nostris — iniuriosius] iniuriosis — l. 10 quod erant] erant quod — l. 11 exstinctum] extinctum — l. 13 imminutam] immunitam — l. 14 negligetis — l. 16 relinquetis *sans* inultum — § 12, l. 20 quo tandem animo ferre debetis — l. 21 populi Romani] R. P.^{ce} — l. 25 vos alium] alij quos — l. 26 sine summo] summo sine — § 13, l. 28 cuius] Eius — l. 29 maritimum — l. 30 Hi] hij. —

¹ La première leçon est celle d'Orelli, la seconde, celle du manuscrit.

² Une seule leçon indique qu'il y a concordance entre le texte d'Orelli et le manuscrit.

p. 521, l. 4 urbes — l. 5 nunc] non — § 14, l. 9 nostri] vestri (*plutôt que nostri*) — l. 10 vos — l. 14 Asia *avant* vero] Asia *après* est — ac — l. 15 pastionis] pactionis — l. 16 exportantur — l. 18 retinere] sustinere — § 15, l. 22 pecua] pecora — relinquuntur — l. 24 *ex trois fois* — decumis] decimis — § 16, l. 27 nobis — l. 28 adsint] assunt — l. 29 perbrevis] pro brevi — vectigal (*et dans la marge, de la même main, avec renvoi : negotiorum solutio. vel tributum.*) —

p. 522, l. 1 publicani] publica vi — saltibus] salinis — l. 2 portubus — l. 4 conservaritis] conservaveritis — ante — calamitate] a calamitate — § 17, l. 9 habenda est ratio] ratio habenda est — l. 10 honestissimi *sans* et — atque] et — ornatissimi] honoratissimi — § 18, l. 19 primum illud] illud primum — l. 20 nos — amissis — l. 21 isdem] iisdem — § 19, l. 22 nos] vos — l. 23 Asiatici] mitridatici — l. 25 amiserant] amiserunt — l. 26 una — l. 28 prohibete] prohibere —

p. 523, l. 2 ut haec non eodem] nisi hec eodem — num — § 20, l. 7 enim hoc — esse ita — l. 8 gerendum *et dans la marge, avec un renvoi : Nota. non esse ita magnum ut sit pertimescendum.* — l. 9 forte vobis] forte a vobis — l. 11 impertire] impartire — sapienti] sapientissimo — l. 13 fuisse] *om.* — l. 14 nobisque] vobisque — Cyzicenorum] cicicum (*en marge, avec un renvoi, de la même main : al. cizinorum*) — l. 16 virtute, assiduitate, consilio] laboris assiduitate et consilio — § 21, l. 18 studio atque odio inflammata] inflammandam — l. 20 nostris] vestris — esse — antea] ante — l. 21 fuisset] esset (*ex omni aditu clausus esset répété*) — Sinopen — Amisum] amisin — l. 22 refertas] refertis — l. 24 captas — l. 26 salvis populi Romani sociis] per populi Romani socios — l. 27 haec] hoc. —

p. 524, l. 1 obtrectant] obtrectent — § 22, l. 5 sic — l. 7 in iis] in hijs — l. 13 e manibus — l. 14 illum in persequendi — tardavit] retardavit — § 23, l. 15 timore — l. 17 L. Lucullus] L. lucullus — l. 19 iis] hijs — l. 20 tentandas] temperandas (*tempondas, sans doute de temptandas*) — l. 21 quae animos] que animos — pervaserat] persuaserit (*avec a au-dessus de i, qui est exponctué*) — l. 22 nostrum esse exercitum] exercitum nostrum (*plutôt que vestrum*) esse — l. 24 tametsi] tam et si — ex — § 24, l. 26 Hic] Hinc — l. 27 iis] *om.* — reditus magis maturus] maturius (*maturi*) recessio — l. 29 et eorum qui se ex ipsius regno collegerant. —

§ 25, p. 525, l. 6 ut illam] nullam — l. 7 umquam attingeret] ut *au-dessus de la ligne entre* umquam et attingeret — l. 11 nuntius sed] nuncius sed — § 26, l. 12 offensione] offensa. cum. — L. Lucullus] L. lucullus — qui] *om.* — parte] per(p)te — l. 13 vestro] nostro — iussu] usu — qui] quod — l. 14 vetere] veteri — l. 15 confecti — M.] *om.* — l. 17 factum] futurum — l. 19 noster — l. 20 esset hoc — § 27, l. 24 vobis — deliberatio] delibratio — l. 27 superarit] superit — § 28, l. 32 atque e] atque. —

p. 526, l. 2 in exercitu] *om.* — l. 5 legerunt] legerint — concupiverunt] cupierint — l. 6 ad — l. 7 belli sed — stipendiis] suspendiis — l. 9 exercuerit] exercuit — l. 12 confecta] effecta — rem esse — § 29, l. 14 oratio par — l. 15 quisquam] quisque (quisq3) — § 30, l. 23 consilii celeritate] celeritate consilii — l. 25 iter in Hispaniam] in hispaniam iter — l. 26 internicione] internetione — l. 28 servili] senonum — l. 30 eius] *om.* — ac] atque — § 31, l. 32 cum] *om.* — l. 33 locus] locos. —

p. 527, l. 3 cum aut] aut cum — praedonum] praedonum manu — navigaret — l. 4 tam vetus] quam (*en marge, avec un renvoi, de la même main* : al. tam) vetus — l. 6 ab] *om.* — § 32, l. 8 et 9 cui praesidio classibus vestris fuistis? quam multas existimatis insulas esse desertas?] *om.* — l. 9 multas aut] multas audistis aut — l. 11 proprium populi Romani] populo Romano proprium — l. 13 ego nostris] vestris ego — l. 14 vestri — numquam a Brundisio] a brundisio numquam — l. 15 hieme summa] summa hieme — Qui ad vos] Quid ad vos cum — l. 16 legati — l. 17 secures *et en marge, avec un renvoi, de la même main* : signa que ante consules ferebantur. Hispam (*sans doute Hispani*) franciscas vocant. more francorum. — l. 18 potestatem — § 33, l. 18 Cnidum] Guidium — Colophonem] cophonum — Samum]. sanium — l. 19 urbes] insulas — innumerabilesque — l. 20 ac] et — l. 21 potestate — vero] *om.* — portum] apud (apd') portum — l. 22 ac] atque — navium] navim — l. 23 direptum] direptam — l. 24 gesserat — l. 25 et 30 Ostiense; ostium] hostiense; hostium — l. 27 Romani] *om.* — atque] et — l. 28 oppressa — tantamne] tanta — l. 30 videbatis] vidistis — l. 31 nullam] ne unam — audiatis. —

§ 34, p. 528, l. 1 Cn. Pompeio, duce] gneus pompeius — tanti — l. 2 qui] quis — nondum mari] *après* venit — l. 3 explo-

ravit] navigavit *et en marge, avec un renvoi, de la même main* : al. exploravit — § 35, l. 5 et] ac — l. 6 Gallia Transalpina] galliacis alpina — l. 7 Illyrici] illirici — l. 9 Brundisio] a brundisio (*avec u au-dessus du premier i, qui est exponctué*) — totam] rectam — l. 10 populi Romani] R.ⁱ P.^{ce} — Ciliciam] miliciam — l. 12 Idem] lidem — Cretensibus] *om.* — l. 13 legatos deprecatoresque] deprecatores — spem] spem eis — l. 14 tam diuturnum] *om.* tam — l. 16 apparavit] apparuit *et en marge* : al. audivit — § 36, l. 18 Est] Est ne — atque incredibilis virtus] virtus atque incredibilis — l. 20 ac perfecto — l. 23 in omnibus — l. 24 facilitate — l. 25 qualia — l. 26 sese — l. 27 possunt] possint — imperatorem possumus] possumus imperatorem — § 37, l. 28 centuriatus] centurionatus — veneant] veniant — centuriatus veneant] veniant centurionatus — l. 29 venierint] venirent — quid hunc cogitare] Quid de hoc homine populus Romanus debet cogitare — l. 32 admurmuratio] ammiracio *et en marge* : al. amurmuracio. —

§ 38, p. 529, l. 3 in Italia] *om.* — l. 4 fecerint] fecerunt — recordamini — l. 5 exteris — nationes] gentes *et en marge* : al. naciones — l. 6 hibernis] liberas — l. 7 exercitum is continere imperator] is imperator exercitum continere — § 39 l. 9 Hic] Hinc — l. 10 pervenerint] pervenerunt — l. 11 et 12 ut non modo dicatur] ut ne vestigium quidem crudelitatis reliquisse dicantur — l. 13 hibernent (*et en marge, avec un renvoi* : hiemare) — l. 13-15 quotidie sermones permittitur] cotidie ad vos littere perferuntur et sermones. Huius a milite ad sumptum nemine ius adhibetur : sed ne cupienti, quidem dare permittitur. — § 40, l. 18 et] *om.* — (enim) enim eo — l. 20 novi] non — eae] hee — l. 22 ad praedam aliquam] aliquam ad predam — l. 25 tollenda esse arbitrantur] arbitrantur tollenda esse — l. 26 ne visenda] *om.* ne — § 41, l. 26 omnes] omnes quidem — iis] hijs — l. 27 urbe missum] urbe venisse missum — l. 29 continentia] abstinentia — exteris — l. 30 vestri — l. 31 lucem afferre coepit] lucem afferre cepit — intelligunt] intelligitur — l. 32 ea] hac — habebamus] habeamus — l. 33 ad eum privatorum] privatorum ad eum. —

§ 42, p. 530, l. 1 gravitate] gravitate ceperat — l. 6 pugnant] pugnantis — timuerint] timuerunt — l. 7 quin] quin utrum — hoc tantum bellum] tantum bellum hoc — l. 8 qui] quid —

nostrae] vestrae — § 43, l. 11 in] *om.* — ea re] ea in re — l. 12 idem ille imperator plurimum] plurimum idem ille imperator — l. 13 nostris — l. 15 minus et fama] tam inanis fame — p. 16 ratione certa] certa ratione — l. 18 tanta] tantam — § 44, l. 21 referto] refecto — l. 24 auctoritas] huius auctoritas — l. 28 ac] et — in] ex. —

§ 45, p. 531, l. 1 in] *om.* — l. 4 amisissetis] dimisissetis — l. 6 populi Romani] R.ⁱ P.^{ce} — l. 8 perfecturus — l. 9 auctoritate perfecerit] perfecerit auctoritate — § 46, l. 13 dediderunt] dedere — quod Cretensium legati, cum] Quid cretensium legati? Cum — l. 16 civitates] equites *et en marge* : al. civitates — l. 16-20 Quid? idem iste maluerunt] Quid idem iste mitridates? Nonne ad eundem gneum pompeium legatum semper mittendum iudicavit? Sed hij quorum munus erat ad eam rem potissimum esse missum speculatorem quam legatum vindicari maluerunt. — § 47, l. 24 quam] quamquam — praestare] predicare — nemo] homo non — l. 25 possumus] possimus : — sicut] et sicut — l. 29 imperia mandata atque exercitus] *om.* — l. 32 de quo] quo de —

p. 532, l. 1 sed ut] sed de — l. 2 dis] dijs — § 48, l. 3 non sum — praedicaturus — l. 4 militiae] milicieque — l. 5 gesserit] gesserat — l. 7 brevissime] breviter — l. 8 ab dis] a dijs — l. 9 quot — contulerunt — l. 11 sicuti] sicut — et] atque — § 49, l. 15 hoc tantum boni, quod vobis ab dis] hoc ei cui tantum boni ab dijs — l. 16 in rem publicam] in pompeio — § 50, l. 19 deligendus — l. 20 opportunitas] oportunitas — iis] hijs — l. 21 adsit] assit — l. 22 eidem] eadem — § 51, l. 25 amantissimus] *om.* — l. 26 amplissimis affectus] amplissimus effectus — l. 30 cognoscetis] cognoscitis — et clarissimorum] doctissimorumque *et en marge* : al. clarissimorum. —

p. 533, l. 1 idem] iidem — bellum esse] esse bellum — l. 2 et] *om.*

L'édition d'Orelli attribue faussement un certain nombre de leçons à notre manuscrit. J'ai relevé les erreurs suivantes :
§ 2 mandandis] mandantis ¹ — § 6 a vobis] a nobis — Rp^{ca}]

¹ La première leçon est celle qu'Orelli attribue au *codex Parcensis*; la seconde est la leçon véritable.

R.^e P.^{ca} — § 7 Mithridatico] mitridatico — § 11 extinctam] extinctum (extincta) — populi Romani om.] populi romani (*Le témoignage de Torrentius se rapporte sans doute à legatum omni supplicio, 3 l. plus bas*) — § 14 lacessiti iniuria] lacessiti iniuria lacessiti — § 16 adsunt] assunt — § 20 impertiri (*si fides est Torrentii silentio*)] impartire — § 21 esse ante v. Pontum om.] esse pontum — refertas] refertis — clausas A¹ (*de P tamen silet Torrentius*)] captas — atque alias (*si fides est Torrentii silentio*)] atque ad alias — § 22 a² (*Huc enim referenda est cod. Parcensis lectio a, non ad sequentem praep. in*)] e manibus; in persequendi — § 24 recessio maturior] maturius (maturi) recessio — regale iis] regale hijs — § 26 ex aliqua parte] ex aliqua per (p) te — qui] quod — hoc bellum genere ipso esset] esset hoc bellum genere ipso — § 31 imperatore romano] imperatore — § 33 tantane A *praeter Lambini codicem antiquissimum (W?)*] tanta — § 36 quanta] qualia — § 37 qui] quid — § 38 recordemini] recordamini — is imperator continere exercitum] is imperator exercitum continere — § 39 quotidie ad vos litterae perferuntur ac sermones huius a milite. ad sumptum nemini vis adhibetur] cotidie ad vos littere perferuntur et sermones. Huius a milite ad sumptum nemine ius adhibetur — § 43 plurimum idem ipse (*non ille*) imperator] plurimum idem ille imperator — § 46 eumque] om. — erat molestum] om. — § 48 praedicaturus Quirites] praedicaturus — *breviter margini adscripsit Torrentius, sed notam codicis Parcensis non addidit*] breviter — § 51 fortissimorum virorum clarissimorumque] fortissimorum virorum doctissimorumque (*en marge : al. clarissimorum*). —

Il est assez difficile d'établir un lien de parenté entre le *Bruxellensis* et aucun autre des manuscrits connus du *de imperio Cn. Pompei*. Il présente des traces manifestes d'interpolation; le copiste a falsifié son texte en beaucoup d'endroits.

Dans les cas nombreux où les Mss. diffèrent entre eux par la place des mots, le *Bruxellensis* concorde le plus souvent

¹ A = tous les Mss.

² au lieu de e devant manibus.

avec le *Tegernseensis* (T)¹ et les *δ*; mais d'autre part il a un très grand nombre de bonnes leçons qui lui sont communes avec les manuscrits d'Erfurt (E) et du Vatican (V), et parfois T, et son orthographe est presque toujours celle de V. Enfin le *Bruxellensis* acquiert une valeur propre par quelques leçons de la plus haute importance : il est le seul qui donne § 5 (p. 518, l. 17) *Luciū*, prénom de Lucullus — § 10 (p. 520, l. 4) *afficta* (*ac ficta* dans les autres Mss.) — § 13 (p. 521, l. 4) *urbes* (*urbe* dans les autres ²) — § 21 (p. 523, l. 24) *captas* (*clausas* dans tous les autres). Ces quatre leçons du *Bruxellensis* étaient inconnues jusqu'ici; Torrentius nous avait déjà donné : § 24 (p. 524, l. 30) *Nam*, adopté aujourd'hui par tous les éditeurs (*Iam* dans les autres Mss. et dans Orelli) — § 40 (p. 529, l. 17) *qua*, adopté aujourd'hui par tous les éditeurs³, excepté Nohl (*quali*, *quae* ou *qualis* dans les Mss.) — § 45 (p. 531, l. 6) *inflatum*, que j'ai adopté⁴, en suivant Halm (*inflammatum* dans les autres Mss. et dans beaucoup d'éditions).

Entre autres leçons utiles ou dignes d'attention, je signalerai encore § 7 (p. 519, l. 9) *ex* (avec H) — § 20 (p. 523, l. 11) *impar-tire* (seul) — § 47 (p. 531, l. 24) *homo non* (seul) que j'ai adopté — § 50 (p. 532, l. 20) *oportunitas* (avec TH).

Si le *Bruxellensis* doit donc être rangé parmi les *deteriores*, du moins il y occupe la première place, et vient même avant le *Tegernseensis*.

Gand.*

L. PREUD'HOMME.

¹ C'est H dans C. F. W. Müller, Leipzig, 1885; le *Tegernseensis* ne donne que les §§ 47 à 71; mais il en existe une copie à Hildesheim (H). V. Nohl, dans le *Hermès*, XXI, p. 193-197.

² Il faut noter cependant que d'après Benecke (cité par Richter et Eberhard, 4^e édit., p. 78), un *codex Monacensis* et le *Fuldensis*, m. 2, donnent aussi *urbes*.

³ Heine, Kornitzer et Eberhard ajoutent *ille*.

⁴ Gand, Engelcke, 1893.

UN NOUVEAU DOCUMENT D'HISTOIRE RELIGIEUSE (312 APR. J.-C.) ¹.

Dans le courant de l'année passée, l'expédition archéologique envoyée en Asie-Mineure aux frais du gouvernement autrichien et dirigée par M. Benndorf a découvert, entre autres choses, une inscription mi-partie latine, mi-partie grecque, dont le contenu me paraît de nature à intéresser les membres de notre association, quoiqu'il s'écarte un peu de l'objet de leurs études habituelles.

Cette inscription a été trouvée en Lycie, non loin du stade de la ville d'Arycanda. Elle a été publiée pour la première fois par M. Th. Mommsen dans la *Revue* intitulée : *Archaeologisch-Epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*, herausgegeben von O. Benndorf und E. Bormann. Wien, 1893. Première livraison, p. 93-102 et un appendice p. 108. Avec sa *maestria* habituelle, M. Mommsen, dans le commentaire dont il a accompagné cette inscription, a réussi à en dégager, avec le concours de M. Harnack, professeur à la faculté de théologie de Berlin, toutes les indications historiques qu'il est possible d'en tirer. C'est donc en prenant pour guide Mommsen, que je tâcherai, MM., de vous faire connaître à mon tour les curieux renseignements contenus dans l'inscription d'Arycanda.

Je n'entrerai pas dans le détail des difficultés philologiques de tout genre qui se rattachent à la reconstruction du texte de l'inscription récemment découverte. Pour le faire avec fruit, je devrais pouvoir vous mettre sous les yeux cette inscription même, dans l'état où on l'a trouvée. Cela n'étant pas possible, je me bornerai à signaler à votre attention le fait d'histoire religieuse qu'elle nous révèle d'une manière si inattendue.

Mais pour mettre ce fait pleinement en lumière, il est

¹ Lecture faite à la Société pour le progrès des études philologiques et historiques en séance du 8 avril 1893.

indispensable que je lui donne comme cadre quelques détails préliminaires.

L'inscription dont il s'agit date, ainsi que Mommsen l'a établi d'une manière irréfragable, de l'an 311 ou plutôt 312 après J.-C.

Elle a été gravée dans l'espace de temps relativement très court où l'empire romain fut gouverné simultanément par Maximin, Constantin et Licinius. Sa rédaction tombe donc au milieu de cette époque agitée où les chrétiens étant devenus très nombreux et se trouvant ouvertement en lutte avec les païens, le Gouvernement, ne se laissant guider que par des raisons d'opportunité, hésitait perpétuellement entre des édits de tolérance et des mesures de proscription. L'exaspération des partisans des deux cultes était extrême et selon qu'on se montrait tolérant envers la nouvelle religion ou qu'on la persécutait, on était sûr de s'aliéner d'un côté ou de l'autre de puissantes sympathies.

Pendant la deuxième moitié du III^e siècle, des malheurs affreux vinrent fondre sur l'empire. Il ne fut plus possible au Gouvernement de maintenir intacte sa ligne de frontières. De toute part les barbares faisaient irruption sur le territoire romain; désormais ce fut ce territoire lui-même qui servit de champ de bataille, et les nombreux combats qu'on y livra aboutirent plus d'une fois à la défaite des troupes impériales.

Mais au lieu de chercher la cause de ces défaites et de ces calamités dans les fautes du Gouvernement ou l'incapacité des généraux, on les attribua à la colère céleste. Les dieux étaient irrités contre Rome, parce que leurs autels étaient délaissés, et c'était surtout contre les chrétiens qu'il fallait sévir, si l'on voulait apaiser le courroux du ciel.

De là les cruelles persécutions qui, à cette époque, furent plus d'une fois dirigées contre eux. Ce qu'on leur reprochait surtout, c'était l'athéisme. " A mort les athées „ *αἰρε τοὺς ἀθεοὺς* ¹, s'écriait la populace. Et c'est précisément dans ce prétendu athéisme qu'on alla chercher l'arme légale dont on

¹ V. Renan. Les Apôtres, p. 370.

avait besoin contre eux. En effet, tous les autres cultes vivaient en bonne intelligence avec la religion établie; il n'y avait que le judaïsme et le christianisme qui fissent exception. Le monothéisme pur que professaient leurs partisans les mettait en opposition directe avec le culte national, et c'est pour ce motif qu'on croyait pouvoir qualifier d'athées — cela s'est vu à toutes les époques — des hommes profondément religieux. C'est aux juifs et aux chrétiens que pense Dion Cassius, qui pourtant est un homme instruit et intelligent, lorsqu'il parle d'athées dans le discours qu'il prête à Mécène (52, 36) et dans d'autres passages (67, 14). Mais les juifs réussirent à se créer une position privilégiée, d'abord en leur qualité de membres de la nationalité juive, plus tard, après la destruction du temple de Jérusalem, lorsque leur nationalité comme telle eût cessé d'exister, en payant un impôt annuel de deux drachmes au profit du temple de Jupiter Capitolin (*fiscus Judaicus*).

Il n'en fut pas de même pour les chrétiens, et quoique dans le principe on les eût plus d'une fois confondus avec les juifs, le fait qu'ils ne payaient pas le *δίδραχμον* à Jupiter Capitolin, les plaça dans une situation particulièrement désavantageuse.

Non seulement les magistrats, en vertu de leur *jus coercionis*, qui s'étendait beaucoup plus loin que notre moderne droit de police, pouvaient prendre à leur égard, sous prétexte de sécurité publique, les mesures les plus sévères, mais il y avait aussi moyen de sévir *régulièrement* contre eux, en vertu de la *lex majestatis*. Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de cette loi trop fameuse. Qu'il me suffise de dire que si cette loi ne s'appliquait d'abord qu'à une catégorie de crimes portant atteinte à la majesté et à la sécurité du *peuple romain*¹, elle ne tarda pas à s'étendre à toute espèce d'offenses faites à l'*empereur*, en sa qualité de représentant par excellence du peuple romain. Et comme peu à peu les empereurs furent assimilés, même de leur vivant, à des dieux, et que par conséquent leurs images étaient des images sacrées, c'était se

¹ V. Ulp. Dig. 48, 4, 8. *Majestatis autem crimen illud est quod adversus P. R. vel adversus securitatem eius committitur.*

rendre coupable de lèse-majesté que de leur refuser les marques de respect traditionnelles. On alla même plus loin et l'on considéra comme crime de lèse-majesté le fait de se montrer irrévérencieux à l'égard des dieux de l'État.

Tertullien fait à ce sujet une distinction curieuse et qu'on ne rencontre pas ailleurs (Apolog. ch. 24, 28 et 35)¹. Il établit une différence marquée entre deux espèces de lèse-majesté, *prima et secunda maiestas*, et il considère le manque de respect envers les images de l'empereur comme plus grave, au point de vue du droit pénal, que l'*inreligiositas*, qui porte atteinte au culte des dieux. Et, chose étrange, tandis qu'on laissait impunies les attaques les plus violentes dirigées par les philosophes contre la religion officielle (Tertull. apolog. ch. 46), on sévissait contre les chrétiens rien qu'à cause du nom qu'ils portaient, du moment que publiquement, devant le juge, ils se proclamaient chrétiens, témoignant par là (*μάρτυρες*) qu'ils étaient décidés à ne pas sacrifier aux dieux de Rome.

Parmi les nombreuses persécutions dirigées au III^e et au IV^e siècle contre les chrétiens, je ne rappellerai que celles qui datent de Dioclétien, comme étant les plus rapprochées de l'époque de notre inscription.

Pendant les quinze premières années de son règne, Dioclétien ne poursuivit guère les adeptes du nouveau culte. Ce n'est qu'en 303, sous l'inspiration, dit-on, de Galère, qu'il lança contre eux un édit particulièrement sévère. L'église de Nicomédie fut saccagée par son ordre, les livres saints furent livrés aux flammes, les vases sacrés abandonnés à la populace. Les réunions des chrétiens furent désormais interdites; tous ceux d'entre eux qui occupaient des fonctions honorifiques furent obligés de s'en démettre, à moins d'abjurer leurs croyances; les chrétiens de basse condition (*humiliores*) étaient privés du droit de cité; les esclaves chrétiens ne pouvaient pas être affranchis, et dans les procès dirigés contre les chrétiens, la torture, par suite d'une disposition exception-

¹ TH. MOMMSEN, *der Religionsfrevel nach römischem Recht*, dans *von Sybel's historische Zeitschrift*, 1890, p. 396, note.

nelle, devait être appliquée sans aucune considération de personnes.

Comment se fait-il qu'un homme qui certes n'était nullement cruel par nature et dont l'intelligence était singulièrement cultivée, ait pu se laisser entraîner à de pareilles exagérations? Cela tient apparemment à ses convictions religieuses. Dioclétien était profondément dévot, voire même superstitieux. Il avait voué un culte spécial à Jupiter et à Mithra, et attachait la plus grande importance à la divination. C'est à une faveur particulière des Dieux, plutôt qu'à son mérite personnel, qu'il attribuait les succès considérables qui avaient marqué sa carrière, et il était décidé à réprimer, sans merci, tout ce qui aurait pu porter atteinte au culte de ses Dieux protecteurs.

Un jour il lui fut impossible de mener à bonne fin un sacrifice. Galère, l'ennemi juré des chrétiens, lui insinua que c'étaient leurs prières *magiques* qui en avaient empêché le succès. A partir de ce moment son animosité contre les chrétiens s'accrut de jour en jour. En 302, le majorité du Consistoire impérial s'était déjà prononcée pour la suppression du christianisme. Dioclétien ne se rallia pourtant pas encore à cet avis; il fallut, pour le décider, l'intervention de l'oracle d'Apollon à Milet.

Les mesures violentes édictées par Dioclétien déterminèrent un assez grand nombre de chrétiens, voire même de clercs et d'évêques, à renier leur culte. Mais leur défection ne fit qu'enflammer l'esprit de résistance de ceux qui étaient restés fidèles à leurs croyances. Un chrétien d'une condition élevée déchira publiquement et foula aux pieds l'édit impérial : on lui intenta un procès de lèse-majesté et le coupable fut livré aux flammes. Deux fois, dans l'espace de quinze jours, un incendie éclata dans le palais impérial. On en accusa les chrétiens, et plusieurs d'entre eux, après avoir été mis à la torture, subirent le martyre. Des révoltes ouvertes éclatèrent dans différentes villes de l'Asie, et si ces révoltes furent promptement réprimées, leur suppression même ne fit qu'envenimer la situation.

Dioclétien abdiqua en 305, à Nicomédie, et eut comme successeur Galère, qui, comme je l'ai dit plus haut, était plus

encore que Dioclétien l'ennemi des chrétiens. Aussi les persécutions continuèrent-elles de plus belle. Mais voilà que tout à coup, au moment où l'on s'y attendait le moins, Galère promulgua un édit de tolérance, par lequel il permit aux chrétiens de pratiquer leur culte librement, à condition de ne rien entreprendre contre l'état de choses existant et d'adresser à leur Dieu des prières pour le salut de l'empereur. Cette dernière disposition est assurément la réfutation la plus éclatante du reproche d'athéisme qu'on ne cessait d'adresser aux chrétiens. En vertu du même édit tous les chrétiens prisonniers devaient être rendus à la liberté.

Comment s'explique ce revirement soudain? On ne peut s'en rendre compte qu'en se rappelant que de grands événements venaient de s'accomplir dans la partie occidentale de l'empire. Constantin y avait été proclamé *imperator* par ses soldats victorieux. L'empereur Maximien lui avait donné en mariage sa fille Fausta. D'autre part, depuis la mort de Maximien, Constantin semblait vouloir se rapprocher de Maxence, qui, en dépit de Galère, avait été proclamé César à Rome. Grâce à la terreur que lui inspiraient tous ces événements, Galère, pour ne pas avoir à combattre en outre les chrétiens dans son propre gouvernement, fit paraître son édit de tolérance. Mais huit jours après la proclamation de cet édit Galère mourut, chargé de la malédiction des chrétiens¹.

Il eut pour successeur Maximin, qui portait déjà le nom de César et qui, du vivant de Maximien, avait su exercer sur son chef, auquel il était de beaucoup supérieur par l'intelligence, un ascendant considérable.

Licinius, qui dans l'occident avait succédé à Maximien, voulut empêcher Maximin de recueillir la succession de Galère, mais sa tentative échoua complètement, car arrivé au Pont-Euxin, au moment où il allait pénétrer en Asie, il fut contraint de traiter avec Maximin. Constantin fut, lui aussi, compris dans ce traité et c'est ainsi qu'en 311, contrairement aux projets de partage de l'empire conçus et partiellement

¹ Voir pour l'exposé détaillé des faits qui précèdent l'excellent ouvrage de H. SCHILLER : *Geschichte der römischen Kaiserzeit.*, t. II, *passim*.

réalisés par Dioclétien, l'empire romain tout entier fut réuni de nouveau sous le gouvernement de trois chefs, officiellement égaux en puissance : Maximin, Constantin et Licinius.

Nous touchons au moment où fut gravée notre inscription. Maximin, en sa qualité de successeur de Galère, n'avait pas osé s'opposer ouvertement à l'édit de tolérance qui venait d'être promulgué. Mais il l'exécuta de mauvaise grâce et, au lieu de faire connaître aux magistrats le texte même de cet édit, il se borna à charger verbalement son préfet du prétoire Sabinus de leur donner des instructions en vertu desquelles les poursuites contre les chrétiens devaient, jusqu'à nouvel ordre, être suspendues.

Il ordonna aussi, à la vérité, la mise en liberté des chrétiens qui avaient été jetés en prison et condamnés aux carrières. Mais ces mesures de tolérance ne durèrent pas au delà de six mois (Euseb. h. eccl. IX, 2), et dès que Maximin se trouva en pleine possession du pouvoir, il recommença sa campagne contre les chrétiens. Seulement il le fit sournoisement, avec la plus insigne perfidie.

Il commença par faire en sorte que les habitants d'Antioche lui envoyassent une pétition, tendant à faire expulser les chrétiens de leur territoire. Cette pétition, provoquée par les machinations d'un fanatique nommé Θεότεκνος, Fils de dieu, qui s'appuyait sur les prétendues injonctions de je ne sais quel Ζεὺς φίλιος, dont lui-même avait introduit à Antioche l'image miraculeuse et le culte superstitieux, reçut de la part de l'empereur l'accueil le plus bienveillant. Cette attitude fut un avertissement pour les hauts fonctionnaires de la Cour (Eus. h. eccl. IX, 2, 3, 4). Ils firent comprendre aux gouverneurs de province que de pareilles pétitions seraient très bien vues en haut lieu. De là, dans toute la partie orientale de l'empire, un pétitionnement simultané et général contre les chrétiens; c'est ce pétitionnement que Mommsen n'a pas hésité à comparer à la *Judenhetze* de nos jours et que l'on pourrait qualifier aussi de *referendum religieux*, *referendum* à la vérité artificiel, comme on en trouve, sous des noms divers, dans tous les temps et dans tous les pays. Les nombreuses pétitions des villes de l'Asie, probablement rédigées d'après un modèle à peu près uniforme, provoquaient de la part de

Maximin des réponses constamment favorables. C'étaient, comme le dit finement Eusèbe, des pétitions que l'empereur s'adressait à lui-même (Hist. eccl. IX, 2), *ut quasi coactus et impulsus facere videretur quod erat sponte factururus* — ce sont les termes dont se sert l'auteur inconnu (probablement Lactance) de l'ouvrage *de mortibus persecutorum*, ch. 36.

Toutes ces pétitions, avec les réponses de Maximin, furent gravées sur des stèles et exposées au milieu des villes, ce qui jamais, dit Eusèbe (h. e. IX, 7), ne s'était fait précédemment. De prétendus mémoires, attribués à Jésus et à Pilate et pleins d'insinuations blasphématoires contre le Christ, furent répandus en tout lieu, dans les campagnes et dans les villes, et les maîtres d'école reçurent l'injonction de les faire apprendre par cœur aux enfants.

Eh bien, Messieurs, l'inscription d'Arycanda est précisément la copie d'une de ces nombreuses pétitions. Le texte grec, qui, quoique partiellement mutilé, peut être reconstitué d'une manière suffisante, contient la pétition complète, non pas précisément d'une ville, mais de la nation des Lyciens et des Pamphyliens. Quant au texte latin, qui comprenait la réponse de Maximin et de ses deux collègues, nous n'en possédons qu'une partie minime; mais heureusement Eusèbe nous a conservé (h. c. IX, 7) en entier la réponse adressée par Maximin à la ville de Tyr, et il se trouve, comme Harnack a eu la perspicacité de le voir, que la fin de cette réponse concorde presque littéralement avec le texte latin de l'inscription d'Arycanda, qui, lui aussi, reproduit la fin de la réponse de l'empereur. Nous avons donc, par le texte grec de l'inscription d'Arycanda, le type des pétitions adressées à Maximin, et par sa lettre aux habitants de Tyr, le type des réponses de l'empereur.

Ces préliminaires, peut être un peu longs, vous permettront de saisir d'emblée la portée et le caractère de l'inscription nouvellement découverte. Je l'ai traduite d'après la restitution de MM. Benndorf et Bormann, qui, dans son ensemble, me paraît plus vraisemblable que celle de Mommsen, quoique pour le fond les deux restitutions soient d'accord. D'ailleurs Mommsen n'a fait aucune objection à ce que la restitution de MM. Benndorf et Bormann fût publiée à la suite de la sienne.

Ma traduction ne vise nullement à l'élégance qui, au surplus, dans l'espèce, ne serait nullement de mise. Elle est à peu près littérale. C'est en quelque sorte un calque, qui vous donnera une idée de l'enflure et de la verbosité du style officiel de l'époque.

“ Aux conservateurs des peuples de toute race et de toute nationalité, aux dieux Augustes Césars Galerius Valerius Maximin, Flavius Valerius Constantin et Valerius Licinianus Licinius. Demande et prière du peuple fidèle des Lyciens et des Pamphyliens. Attendu que les dieux, vos congénères, ont constamment prouvé par des actes leur bienveillance à l'égard de tous ceux, ô monarques illustres, qui entretiennent soigneusement le culte voué au salut de vos Seigneuries partout victorieuses, nous avons jugé convenable de prendre notre recours auprès de votre Royauté immortelle et de vous prier de mettre enfin un terme aux agissements de ces chrétiens, depuis longtemps révoltés, qui continuent jusqu'à ce jour à être infectés de la même contagion, en les empêchant de recourir à de perfides nouveautés pour se soustraire à l'hommage dû aux dieux. Ce but serait le mieux atteint s'il plaisait à votre Divine et Éternelle Volonté de défendre absolument et de supprimer les odieuses et séditeuses pratiques de ces athées et d'ordonner qu'ils s'appliquent régulièrement au culte des dieux vos congénères, dans l'intérêt de votre éternelle et immortelle Royauté, ce qui manifestement procurerait à tous vos sujets les plus grands avantages „

Ainsi que vous le voyez, et comme je l'ai déjà indiqué plus haut, la pétition est adressée aux trois empereurs par le peuple, *ἔθνος*, des Lyciens et des Pamphyliens. Nous savons par un texte du Code de Théodose (13, 10, 10) qu'en 313, c'est à dire à une époque postérieure d'une année seulement à celle de notre inscription, le gouvernement de la Lycie était joint à celui de la Pamphylie. Nous savons d'autre part que pendant les quatre premiers siècles de l'empire, il y avait dans chaque province, tous les ans ou tous les cinq ans, une espèce de congrès national. Dans ces congrès, composés de députés des différentes villes de la province, il était permis de

formuler des vœux, adressés à l'empereur. Ces députés, probablement choisis par les décurions, pouvaient être considérés comme représentant l'opinion des villes dont ils étaient les délégués. C'est donc apparemment dans une des réunions du *κοινόν* des Lyciens et des Pamphyliens que fut émis le vœu relatif à la suppression violente du christianisme.

Vous aurez remarqué sans doute dans l'inscription d'Arycanda cette phrase étrange " attendu que les Dieux, vos congénères, ont prouvé leur bienveillance par des actes. "

Ne croyez pas, MM., que ces mots ne constituent qu'une simple fleur de rhétorique; ils expriment nettement l'idée que les païens voulaient faire prévaloir, c'est-à-dire que la prospérité matérielle du pays était en raison directe du respect voué au culte national. Cette idée est développée tout au long dans la curieuse réponse adressée par Maximin aux habitants de la ville de Tyr. En voici les passages les plus caractéristiques (Eus. h. e. IX, 7, 8). " Où pourrait se trouver, y est-il dit, un homme assez insensé et privé de toute espèce de raison pour ne pas constater que, grâce à la protection de nos Dieux, la terre ne rejette pas la semence qui lui est confiée, qu'elle ne trompe point, par de vaines apparences, l'espoir des laboureurs, que la crainte d'une guerre impie ne règne pas sans cesse sur la terre, que l'insalubrité du climat ne précipite pas dans la tombe nos corps desséchés, que la mer agitée par le souffle des tempêtes ne s'élève pas en vagues bouillonnantes, que des trombes soudaines, en se déchirant, ne produisent pas des inondations désastreuses, que la terre, notre nourricière et mère commune, ne s'élance pas, avec des tremblements effrayants, du fond des abîmes ¹, et que ses montagnes ne s'effondrent pas dans de profondes déchirures. Et cependant, vous le savez, toutes ces choses et de plus terribles encore, se sont produites antérieurement, et tout cela est arrivé par suite de l'erreur pernicieuse de ces hommes impies, aux vaines croyances, à l'époque où cette erreur hantait leurs âmes et couvrait pour ainsi dire de honte l'univers tout entier. —

¹ Je crois que dans Eusèbe (IX, 7, 8) il faut lui *ἀναδυομένην* au lieu de *καταδυομένην*.

Mais regardez maintenant dans vos vastes plaines fleurir vos guérets et ondoyer vos épis; voyez vos superbes prairies couvertes de verdure et de fleurs, grâce à des pluies bien-faisantes; voyez le climat doux et tempéré dont vous jouissez maintenant. »

Ce n'était donc pas, vous venez de le constater, par des raisonnements philosophiques qu'on s'efforçait d'agir sur l'esprit du peuple; on tâchait au contraire, par les mensonges les plus éhontés, de lui faire accroire que les biens matériels, l'abondance, la paix, la santé publique, étaient indissolublement liés au culte national et que s'il survenait des calamités, quelles qu'elles fussent, c'était à ces affreux chrétiens qu'il les fallait imputer.

Ce n'est pas tout. Voici, en effet, comment Maximin termine sa lettre aux Tyriens " : Et pour que vous sachiez combien votre supplique nous a fait de plaisir et jusqu'à quel point notre cœur est disposé à vous être spontanément agréable, sans que vous nous ayez adressé à ce sujet une requête quelconque, nous permettons à votre dévotion de nous demander n'importe quelle faveur ¹, en échange de votre pieuse résolution. Faites votre demande incontinent et considérez en l'objet comme acquis dès à présent, car il vous sera accordé sans délai, et son octroi à votre ville sera à tout jamais la preuve de notre pieuse vénération pour les dieux et démontrera à vos enfants et à tous vos descendants que vous avez obtenu de notre clémence la juste récompense de la conduite que vous avez tenue en cette circonstance ..

Comment, en présence d'une telle prime offerte à la cupidité des villes, celles-ci ne se seraient-elles pas empressées de réclamer la suppression du christianisme?

Or, c'est cette même prime qui était octroyée à l'*ἔθνος* des Lyciens et des Pamphyliens. Voici en effet, la fin du rescrit qui leur était adressé :

" Quelle que soit la faveur que vous demanderez en échange de votre pieuse requête, dès à présent vous pouvez la considérer comme acquise, car vous l'obtiendrez sans délai.

¹ *ὅποιαν θ' ἂν βουλευθῆτε μεγαλοδωρεάν.* Eus. h. e. IX, 7, 83.

Quand elle vous aura été octroyée, elle témoignera à tout jamais de notre piété à l'égard des dieux immortels et prouvera à vos enfants et à tous vos descendants que vous avez obtenu de notre clémence la juste récompense de votre conduite „.

La chasse aux chrétiens autorisée par ces rescrits fut effroyable. Je n'entrerai pas dans le détail des cruautés racontées à ce sujet par Eusèbe et par l'auteur du traité *de mortibus persecutorum*. Je me contenterai de dire que l'odieuse persécution provoquée par le *referendum* de 312 dura environ une année.

C'est alors, c'est à dire en 313, que Constantin, dont, hélas, le nom figure encore dans l'inscription d'Arycanda, promulgua à Milan son fameux édit de tolérance. Il invita Maximin à le faire publier également en Orient. Maximin s'y résigna, mais à contre-cœur. Il adressa d'abord à Sabinus, son préfet du prétoire, une lettre pleine de mensonges (Eus. h. e. IX, 9), où il prétendait que ses instructions précédentes avaient été mal interprétées. Plus tard, faisant un pas de plus, il promulgua en faveur des chrétiens un édit par lequel il ordonna qu'on les réintégrât dans la possession de leurs biens précédemment confisqués. Peu de temps après il mourut et depuis lors, jusqu'à Julien l'Apostat, les chrétiens ne furent plus inquiétés.

Voici, d'après la restitution de Benndorf et de Bormann, le texte de l'inscription d'Arycanda :

[*quamcumque munific*]entiam vol[ueritis pro hoc vestro]
[*religioso proposito pet*]ere. Iam nunc ho[c facere atque acci-]
[*pere constituite, scili*]cet impetraturi ea[m sine mora. Quae]
[*data vobis in aeternum t*]am nostram iuxta deos i[mmortales religi-]
5 [osam pietatem testabi]tur quam vero condigna pra[emia vitae]
[rationis vos a nostra cl]ementia consecutos liberis ac p[osteris]
[vestris declarabit]]

[Τοῖς σωτῆρσιν τοῦ σύμ] παντος ἀνθρώπων ἔθνους καὶ γίνους
[Θεοῖς Σεβαστοῖς Καί] σαρσιν Γαλερ. Οὐαλερ. Μαξιμειῶν καὶ
10 [Φλ. Οὐαλερ. Κωσταντεῖνω] καὶ Οὐαλερ. Λικιννιανῶ Λικιννίω. Παρὰ τοῦ
[πιστοῦ Λυκίων καὶ Π]ανφύλων ἔθνους δέησις καὶ ἰκεσία. Ἔργοις ἀπο-
[δεδειγμένων ἀεὶ τῶν] θεῶν τῶν ὁμογενῶν ὑμῶν φιλανθρωπίας
[πᾶσιν, ὧ ἐπιφανέσ]τατοι βασιεῖς, οἷς ἡ θρησκεία μεμελέτῃται
[σπουδαίως. ὑπὲρ τῆς] ὑμῶν τῶν πάντα νεικῶντων δεσποτῶν
15 [ἡμῶν αἰωνίου σω]τηρίας, καλῶς ἔχειν ἐδοκιμάσαμεν καταφυγεῖν.
[πρὸς τὴν ὑμῶν ἀθάν]ατον βασιλείαν καὶ δεηθῆναι τοὺς πάλαι
[στασιάζοντας χρι]στιανούς καὶ εἰς δεῦρο τὴν αὐτὴν νόσον
[διαφυλάττοντά]ς ποτε πεπαῦσθαι καὶ μηδεμιᾷ σκαίῃ τινη και-
[νουργίᾳ τὴν τιμὴν] τὴν τοῖς θεοῖς ὀφειλομένην παραβαίνειν.
20 [ὁ δὲ ἂν μάλιστα εἰς] ἔργον ἀφίκοιτο, εἰ ὑμετέρῳ θεῷ καὶ αἰωνίῳ
[νέϋματι παντάπ]ασιν κατασταίῃ ἀπειρησθαι μὲν καὶ κεκωλῦσθαι
[τὴν κακουργίαν] τῆς τῶν ἀθέων ἀπεχθοῦς ἐπιτηδεύσεως,
[διατετάχθαι δὲ τῇ] τῶν ὁμογενῶν ὑμῶν θεῶν θρησκείᾳ σχολά-
[ζειν ἐμμενῶς ὑπὲρ] τῆς αἰωνίου καὶ ἀφθάρτου βασιλείας ὑμῶν, ὅπερ
25 [πλείστον ὅσον συμ]φέρειν πᾶσιν τοῖς ὑμετέροις ἀνθρώποις πρόδηλόν
ἐστιν.

A. WAGENER.

COMPTES RENDUS

ERNEST DISCAILLES. **Charles Rogier (1800-1885), d'après des documents inédits.** Tome premier : *Rogier avant la révolution de 1830.* — Bruxelles, J. Lebegue et C^{ie}, (1892). In-8°, 211 pp.; front.

Il peut paraître étonnant qu'un de nos plus grands hommes d'État, un des fondateurs de notre indépendance n'ait pas fait plus tôt l'objet d'une biographie complète. On ne peut, en effet, donner ce titre à la courte notice que Th. Juste a consacrée à Rogier dans ses *Fondateurs de la monarchie belge*. Mais il n'y a pas lieu de s'en plaindre, puisque cette lacune sera comblée par le beau travail dont j'ai le premier volume sous les yeux.

L'auteur a eu à sa disposition les papiers de Rogier, qui était très collectionneur, et qui avait conservé tous les documents se rapportant aux faits dans lesquels il a joué un rôle si important. Aussi l'étude de M^r Discailles évoquera-t-elle un Rogier nouveau, si je puis dire; le savant professeur de l'Université de Gand y donnera de son héros un portrait complet à tous égards, et auquel sa connaissance approfondie de notre histoire contemporaine lui permettra d'ajouter un commentaire aussi instructif qu'intéressant. Car la biographie de Rogier résume en quelque sorte l'histoire des cinquante premières années de la Belgique indépendante.

Le commencement du premier volume, qui nous présente la jeunesse de Rogier, n'a pas d'intérêt historique proprement dit. Mais il est piquant, comme étude de mœurs : c'est un tableau de la vie et des travaux d'un jeune homme intelligent et d'esprit curieux sous la domination hollandaise. On y voit Charles Rogier faisant ses classes au Lycée de Liège, puis forcé de demander des ressources à l'enseignement privé et donnant des leçons à des jeunes gens presque de son âge, tout en complétant lui-même ses études par des lectures attentives.

Mr Discailles analyse ces lectures, parmi lesquelles Voltaire et Rousseau occupent naturellement une grande place, — ainsi que les essais de poésie de Rogier, tels que *les Prières* (1819) et *la Mort de M^{me} Roland* (1825), qui furent couronnés par la Société d'émulation de Liège.

Il faut spécialement remarquer la correspondance de Rogier avec son ami J. Desoer. Dans sa première lettre, Rogier en explique le but :

“ ... Comme notre correspondance a pour but principal d'exercer surtout notre jugement, de nous apprendre à penser et à communiquer nos pensées, il faut convenir entre nous de ne nous passer aucune note de négligence. Je veux que nous relevions toute pensée fausse, toute phrase embrouillée, toute expression incorrecte. Une critique sage et réfléchie servira merveilleusement à former notre goût. Mais il faudra toujours être sûrs de nos observations et pouvoir en démontrer la justesse, dire en un mot le pour-quoi ... „

Rien de plus curieux que ce commerce épistolaire où les deux amis échangent des réflexions sur les livres qu'ils lisent, font des analyses littéraires ou des dissertations philosophiques, s'occupent d'histoire, parfois même de politique, sans compter des exercices de latin : *ut non semper eadem scribendi forma utar*, dit Rogier, *nunc linguam latinam usurpo. Nobis haud inutile erit quamdam in ea lingua facultatem adipisci : quidquid enim aures gallicas lædere posset, facile latinis verbis expressum accipietur et decentius evadet*. Chacun des correspondants n'oublie pas de relever les fautes de l'autre, tant de jugement ou de style que d'orthographe, mais toujours avec tact : “ ... Nous devons nous supposer un esprit assez „ bien tourné pour recevoir la louange sans orgueil et la critique sans humeur. De même en louant et en blâmant, nous „ ne pouvons avoir en vue que l'intérêt de celui à qui nous „ nous adressons ... „. Il y a là des engouements littéraires très amusants pour les tragédies de Ducis, notamment son imitation d'*Hamlet*, que Rogier déclare avoir lue quatre à cinq fois avec plaisir, et des dénigrements, qui nous semblent non moins amusants, d'odes de Lamartine. Ce “ jeune poète „ paraît à Rogier bien “ digne d'aller grossir le nombre de ces „ auteurs fous de sens rassis, comme les appelle Boileau, ou „ qui s'échauffent à froid selon l'heureuse expression de

„ Geoffroy ... „. Cette correspondance date de 1821 à 1823, et c'est assez pour expliquer ces jugements.

Les passages sur l'amitié ne sont pas rares et on y voit, comme le dit M^r Discailles, „ la franchise d'une nature foncièrement honnête, le désir d'une amitié loyale, le besoin de sympathie et d'expansion „.

La seconde partie du volume, consacrée à Rogier journaliste et avocat, nous montre la part qu'il prit aux événements qui amenèrent la révolution de 1830.

Le 10 mars 1824 — il allait avoir vingt-quatre ans, étant né à Saint-Quentin, le 17 août 1800 —, Rogier signa avec son frère aîné Firmin, P. Devaux, J. Lebeau et J.-P. Latour, un acte de société pour la création d'un journal intitulé : *Mathieu Laensbergh*. Peu de temps après, F. Van Hulst entra dans la société, et H. Lignac remplaça Latour comme imprimeur-éditeur. Dans le premier numéro, Rogier indique la marche à suivre :

„ ... Je consens, dit le vieux Laensbergh, apparaissant soudain au rédacteur qui rêve à l'article qu'il doit faire, je consens à vous prêter mon nom; mais n'en abusez pas : gardez-vous de le livrer au ridicule, au mépris. Fuyez le mensonge, la calomnie, l'injure grossière, la basse flatterie ...; n'écrivez rien que l'honnêteté et le bon sens désavouent. Pour plaire à vos lecteurs, il faut parfois les égayer : mais contre l'injustice et l'oppression ce n'est pas le rire, c'est l'indignation qu'il faut exciter ... Union, bonne foi, modération, constance, et je vous prédis des succès „.

Et, en effet, le *Mathieu Laensbergh* fut un journal de bonne foi. Comme M^r Discailles le dit de ses collaborateurs : „ Partisans décidés de la monarchie représentative, ils „ voulaient que les principes fondamentaux de ce système „ de gouvernement ne fussent pas une lettre morte, et nous „ les verrons réclamer énergiquement, dès les premiers jours, „ la responsabilité ministérielle qui en est un élément essentiel. Esprits foncièrement libéraux, ils veulent l'application „ sérieuse des libertés inscrites dans la loi fondamentale. La „ modération ne leur fait jamais défaut : il suffit pour s'en „ convaincre de constater que le parquet, étonnamment susceptible sous le gouvernement hollandais, n'a cru devoir „ s'occuper d'eux que dans deux circonstances et sans succès. „ Constants dans leurs principes et dans leur ligne de conduite, ils demeureront indissolublement unis jusqu'au jour

„ où les événements de la Révolution les obligèrent de quitter „ Liège et de renoncer à leur journal „. Il serait trop long d'examiner les articles écrits par Rogier pour le *Mathieu Laensbergh* et qui touchent à toutes les questions qui pré-occupaient alors les esprits ; il faut renvoyer le lecteur à l'ouvrage de M^r Discailles.

Remarquons que, tout en faisant du journalisme, Rogier continuait à donner des leçons particulières, et étudiait son droit. Son diplôme de docteur date du 29 juillet 1826. Le sujet de sa thèse est intéressant : *L'élection des conseillers provinciaux et des conseillers communaux aux Pays-Bas*. Après avoir passé son examen, il se rend à Paris, avec J. Lebeau, pour couronner ses études : il suit les cours publics, les théâtres, les séances de la Chambre, les audiences des tribunaux. Il tient à entendre et à voir de près toutes les grandes notabilités : Dupin, Say, Guizot, Villemain, Andrieux, Royer-Collard, Joubert, etc. Il les juge avec vérité et humour, et les désillusions ne lui manquent pas :

“ Mes amis, si vous voulez conserver des illusions, de l'enthousiasme, de la foi dans les grands hommes, gardez-vous d'en approcher de si près. Rien ne dessèche comme cela ... Par exemple, je suis sûr que si personne à Liège ne connaissait personnellement les rédacteurs du *Mathieu*, nous aurions deux fois plus d'abonnés et cent fois plus d'autorité „.

A son retour à Liège, Rogier est pris d'une fièvre de travail. Sans compter une collaboration active au *Mathieu Laensbergh*, il veut réorganiser la Société d'émulation, essaye de stimuler le Comité grec, réunit des documents pour son *Manuel électoral*, commence la publication des mémoires du général Van Haelen, et fonde un journal pédagogique : *la Récompense*, destiné, tout en les amusant, “ à faire naître ou à développer chez les „ enfants des connaissances utiles, à leur faire comprendre et „ aimer des devoirs rigoureux „.

C'est surtout en 1827 et 1828 que le *Mathieu Laensbergh* fait parler de lui en publiant des articles sur l'organisation judiciaire, les gardes communales, l'enseignement universitaire, la liberté de la presse, etc., qui provoquent des discussions animées dans les organes officiels. A la fin de 1828, le *Mathieu Laensbergh* devient le *Politique*. C'est le moment de l'union des catholiques et des libéraux, assez vaguement désirée

dans le principe, formulée par De Potter dans une brochure célèbre, puis prenant corps et se manifestant par le pétitionnement pour le redressement des griefs. Ce fut d'abord la liberté de l'enseignement qui fit l'objet des pétitions, puis la liberté de la presse, l'indépendance de l'ordre judiciaire, le rétablissement du jury, en même temps que des questions d'intérêt matériel, telles que l'impôt sur l'abatage et la mouture. Cela formait un mouvement, que le *Politique* encourageait et secondait de toutes ses forces, et qui commençait à inquiéter le gouvernement. Fier de son succès, Rogier travailla en vue des élections qui devaient se faire en mai et en juillet 1829. Grâce en partie à ses efforts, le gouvernement subit un échec assez considérable, du moins dans la province de Liège.

Aussitôt les États-Généraux réunis, Rogier leur envoie pétition sur pétition. Il continue en même temps la polémique dans son journal, et le ton devient de plus en plus agressif :

“ Pour les hommes dont l'unique vœu sont la liberté et l'ordre légal, les questions de dynastie perdent chaque jour en importance. Ce qu'ils veulent surtout, c'est que le pouvoir de la couronne soit resserré dans ses limites constitutionnelles, c'est que les conseillers des trônes comprennent que nous vivons sous un gouvernement représentatif et que la Belgique n'est pas une colonie de la Hollande „

C'est alors que se présente le procès De Potter. Mr Discailles en raconte en détail la curieuse et triste histoire. Qu'il suffise de rappeler qu'en proposant d'indemniser les victimes du gouvernement et de fonder, dans ce but, une caisse de résistance, De Potter ne faisait que reprendre et développer un projet de Rogier, dont la première idée appartenait au *Courrier de la Meuse* : c'est le 20 janvier 1830 qu'avait, en effet, paru dans ce journal une lettre, dont l'auteur proposait de former par souscription une compagnie d'assurance contre les destitutions arbitraires, les vexations fiscales et les actes illégaux du ministère. La condamnation de De Potter fournit à Rogier l'occasion de faire une noble déclaration :

“ Nous sommes, écrit-il à la date du 2 mai, nous sommes arrivés à une époque où la défaite retrempe les âmes, loin de les abattre. La religion ne fleurit qu'au milieu de persécutions : la semence d'un culte régénérateur eut besoin d'être arrosée par le sang des martyrs. La religion politique de l'Europe au XIX^e siècle, c'est la liberté; les persécutions, loin de retarder

son triomphe, en accéléreront la marche. Elle aussi a déjà eu ses martyrs; au besoin, il s'en présentera de nouveaux, car la foi dans la liberté, dans ce culte des nobles âmes, ne succombe point devant la force matérielle „

Puis, il se remet au travail électoral; il voit de nouveau ses efforts couronnés de succès, et s'empresse d'annoncer, dans son journal, la victoire de l'opposition : " C'est, disait-il, un dernier „ avertissement donné au pouvoir, que désormais toute lutte „ essayée par lui au sein de nos états provinciaux ne lui „ réserve que la défaite „.

Mais l'article éveille l'attention du parquet liégeois, qui y découvre des outrages au roi ! Rogier, ses collaborateurs et jusqu'à l'imprimeur du *Politique* reçoivent une assignation à comparaître le 31 août. Sur ces entrefaites, éclate à Bruxelles l'émeute du 25 août. Il n'est plus question d'assignation. Rogier prend le commandement d'une petite troupe de jeunes gens, et part, à leur tête, le 4 septembre, pour Bruxelles, où il arrive le mardi 7. Un nouveau Rogier va apparaître : le Rogier de la révolution.

C'est à la veille des journées décisives de septembre que se termine le premier volume de l'œuvre de M^r Discailles. Le deuxième, qui vient de paraître au moment où j'écris ces lignes, nous montrera Rogier combattant pour l'indépendance et organisant le nouveau royaume.

PAUL BERGMANS.

EUGÈNE BACHA. *Les bibliographies méthodiques*. — Bruxelles, impr. de l'*Economie financière*, 1892. In-8°, [viii]-83 pp.

M^r Bacha a le louable dessein de vulgariser la bibliographie, de mettre à la portée du public les répertoires utiles, mais peu connus, — du moins il paraît le croire, — où de modestes et laborieux savants ont enregistré tout ce qui a été écrit sur un sujet déterminé. Malheureusement, ses forces le trahissent; il a oublié le vieil adage : on naît poète, on devient ... bibliographe. Il croit qu'il suffit de parcourir quelques feuillets du catalogue méthodique d'une grande bibliothèque pour être au courant de son sujet, et il offre bravement à ses lecteurs, pensant leur rendre un service éminent, une rhapsodie dénuée de toute valeur scientifique, de toute utilité pratique.

Dès son introduction, M^r Bacha montre sa parfaite ignorance en matière de bibliographie. Après avoir solennellement réédité des lieux communs, tels que : “ on ne peut étudier scientifique-
 „ ment une question sans s'imposer l'examen préalable des
 „ travaux qui lui ont été consacrés „, et “ l'éparpillement de
 „ ces travaux rend les recherches longues, difficiles, toujours
 „ fastidieuses, souvent stériles „ —, il constate que les
 ouvrages de bibliographie ne sont guère utilisés. C'est là une affirmation purement gratuite. Je crois que tout homme d'étude a assez de bon sens pour s'enquérir, avant de commencer un travail, des outils qu'il devra employer, et la mission toute naturelle du bibliothécaire est de les lui indiquer.

M^r Bacha divise les bibliographies en quatre catégories :
 1) bibliographies spéciales; 2) bibliographies universelles;
 3) bibliographies nationales; 4) bibliographies scientifiques et artistiques.

Déjà à première vue, cette classification paraît singulière : les bibliographies scientifiques ou artistiques ne sont-elles pas des bibliographies spéciales?

Mais voyons les définitions : les bibliographies *spéciales* sont “ les répertoires où sont indiquées, par ordre de matière, les
 „ listes de travaux consacrés à un sujet déterminé „. Je souligne les mots *listes de travaux* parce qu'ils forment une seule expression dans la pensée de M^r Bacha, et sont synonymes de *bibliographies* : à la lecture, on pourrait confondre. Les bibliographies *universelles* sont les “ revues et répertoires qui ren-
 „ ferment les indications bibliographiques sur l'universalité
 „ des sujets „. D'une part, donc, les bibliographies *spéciales* comprennent l'ensemble des bibliographies consacrées à des sujets spéciaux, de l'autre, les bibliographies *universelles* donnent la bibliographie de l'ensemble des sujets. Ne vous semble-t-il pas que, sous des expressions différentes, l'idée est absolument la même? Sans s'en douter, M^r Bacha en fournit lui-même la preuve.

Tout travailleur sérieux connaît la *Bibliotheca bibliographica* de J. Petzholdt et la *Bibliographie des bibliographies* de L. Vallée, dont le prototype est le *Répertoire bibliographique universel* de G. Peignot (1812). Ce sont deux ouvrages du même genre, sinon de même valeur, dont le fond est identique,

ou à peu près, et dont l'exécution matérielle seule diffère : le bibliographe allemand a rangé, en effet, les monographies bibliographiques par ordre méthodique de matières, avec, à la fin, une table alphabétique des auteurs, tandis que l'auteur français a suivi l'ordre alphabétique des auteurs, en donnant une table alphabétique des sujets.

Appliquez strictement les définitions de M^r Bacha : la *Bibliotheca bibliographica*, " où sont indiqués, par ordre de „ matière, les listes de travaux consacrés à un sujet déterminé „, est une bibliographie *spéciale*. La *Bibliographie des bibliographies*, qui donne, sans ordre de matière, " les indications bibliographiques sur l'universalité des sujets „, est une bibliographie *universelle*.

Ouvrez maintenant le répertoire de M^r Bacha : vous trouverez, à la page 1, parmi les bibliographies *spéciales* ... la *Bibliographie des bibliographies*, et, à la page 2, parmi les bibliographies *universelles* ... la *Bibliotheca bibliographica*. On voit que la classification est tellement subtile que l'auteur lui-même ne l'a pas comprise.

La vérité est qu'elle est absolument fautive; les soi-disant deux catégories de M^r Bacha n'en forment qu'une seule : ce sont les bibliographies *générales*, c'est-à-dire celles qui énumèrent les monographies consacrées à la bibliographie de tel ou de tel sujet. Ces monographies elles-mêmes forment les bibliographies *spéciales*, qui se subdivisent ensuite en bibliographies *nationales*, *régionales*, *locales*, *biographiques*, *scientifiques*, *artistiques*, etc., suivant le sujet traité, et quelle que soit l'importance de ce sujet.

Poursuivons l'examen de la classification imaginée par M^r Bacha. Les bibliographies *nationales* sont les " recueils qui „ enregistrent *méthodiquement* les publications de chaque „ nation „. Encore une définition erronée. Le mot *méthodique* a, en bibliographie, un sens strictement déterminé, technique en quelque sorte : il désigne ce qui est fait en suivant l'ordre logique des sujets : le catalogue *méthodique* énumère les ouvrages par sujets, depuis la théologie jusqu'à l'histoire, en passant par la jurisprudence, les sciences et arts et les belles-lettres. Telle est, du moins, la classification méthodique de Brunet, la plus commode et la plus généralement suivie.

Pour me borner à deux exemples, le *Bibliographer's manual of english literature* de W.-Th. Lowndes et la *Bibliographie nationale* de Belgique ne seraient pas des bibliographies nationales en dépit de leur titre; elles sont rédigées, en effet, par ordre alphabétique d'auteurs, et non par ordre de matières, ou méthodique, comme le veut la définition de M^r Bacha.

Une observation identique pourrait être formulée pour la définition de la quatrième catégorie. La rubrique *sciences et arts*, qui comprend tout, suivant M^r Bacha, et où l'on peut traiter, selon lui, *de omni re scibili et de quibusdam aliis*, a aussi un sens spécial en bibliographie, comme on peut s'en apercevoir par la place qu'elle occupe dans le système de Brunet.

Après ce bel essai de classification, l'auteur constate, plein de contentement : " un coup d'œil jeté sur ce tableau suffira „ pour indiquer dans quel ordre il devra être procédé aux „ recherches, rendues aisées par la nature des ouvrages „ énumérés! „

La suite de l'introduction de M^r Bacha n'est pas moins remarquable. Sans relever de nouvelles inconséquences, telles que : " notre attention s'est arrêtée *uniquement* sur les com- „ pilations bibliographiques *méthodiquement* conçues „, je me contenterai de m'arrêter devant cette phrase monumentale : " nous n'avons étendu qu'exceptionnellement nos recherches „ aux répertoires antérieurs à 1850; *il n'était pas d'intérêt „ scientifique d'exhumer les anciens travaux.* „ ! Mais, tous les jours, le savant est obligé de recourir à des ouvrages anciens, qui, sans avoir la valeur de certains répertoires modernes faits avec un soin rigoureusement scientifique, n'en conservent pas moins une grande utilité. Qu'il me suffise de rappeler Foppens et Paquot, pour la Belgique, Quétif et Échard, Cosme de Villiers, Waddingus, Ossinger, pour les écrivains ecclésiastiques, Nic. Antonio pour l'Espagne, Le Long, pour l'histoire de France, etc., etc. M^r Bacha en indique, d'ailleurs, quelques-uns, et se met ainsi, de nouveau, en contradiction avec lui-même.

" Par contre, „ continue M^r Bacha, " à la suite des grandes „ compilations, nous avons énuméré un certain nombre de „ tables de revues et de monographies pour éveiller l'attention

„ du chercheur sur ce genre de sources „ Et, en effet, il cite des brochures insignifiantes, comme les *Recherches historiques sur les journaux de musique* de Grégoir, mais il oublie la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, des PP. de Backer, dont le P. Sommervogel est occupé à nous donner une édition définitive, si l'on peut employer le terme de définitif quand il s'agit d'un travail bibliographique.

Il serait trop long de relever toutes les omissions de M^r Bacha qui remplit ses pages de *Catalogues de la Chambre des représentants ou du ministère de la guerre*, et autres inventaires *ejusdem farinae* (p. 6), qui ne peuvent être d'aucune utilité au travailleur, à moins que ce dernier ne fréquente un de ces dépôts.

S'il convient de citer les bibliographies locales de Belgique (p. 32), il faut mentionner, à côté de celles de Rousselle, De Theux, Doyen et Diegerick, l'*Audenaerdsche drukpers* de Vander Meersch, la *Bibliographie gantoise* de F. Vander Haeghen, la *Dendermondsche drukpers* de J. Broeckaert, et la *Bibliographie tournaisienne* de Desmazière. Vous trouverez les *Vlaamsche pseudoniemen* de V.-A. de La Montagne, mais non l'*Essai d'un dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés en Belgique au XIX^e siècle* de J. Delecourt. Je cherche vainement la *Nederlandsche bibliographie van land-en volkenkunde* de P.-A. Tiele, et l'*Algemeene aardrijkskundige bibliographie van Nederland* de R. Vander Meulen, pour m'en tenir à des ouvrages excellents et qui nous touchent de près¹. Par contre, M^r Bacha donne des catalogues de collections de pamphlets comme sources de l'histoire littéraire des Pays-Bas (p. 43), l'*Histoire des lettres, des sciences et des arts* de F.-V. Goethals et les *Archives des arts* de A. Pinchart comme bibliographies de l'histoire de Belgique!...

Et je veux encore moins signaler ses transcriptions hâtives qui lui ont fait écrire *J.-J. Van Doordig* pour J.-I. Van

¹ On comprend que si M^r Bacha est incomplet et inexact pour son pays, il l'est bien davantage pour l'étranger. C'est ainsi, pour ne donner qu'un exemple, qu'il ignore les remarquables travaux de bibliographie parus récemment en Espagne : la *Biblioteca del bascofilo* de A. Allende Salazar, le *Ensayo de una tipografia complutense* de J.-C. Garcia, *La imprenta en Toledo* de Cr.-P. Pastor, etc.

Doorninck (p. 11), — ou faire remarquer le style étrange de ses descriptions bibliographiques ².

Car à quoi bon énumérer et ces citations déplacées ou fautives, et ces omissions? L'auteur n'a jamais eu entre les mains les ouvrages qu'il cite; il faut bien lui pardonner de ne pas savoir les classer. D'autre part, il ne donnera pas, je pense, une nouvelle édition de son livre. Le corriger est impossible : il faudrait le refaire de fond en comble. Que Mr Bacha laisse cette tâche à un bibliographe, car il ne me paraît guère en passe de pouvoir prétendre à ce titre, et qu'il consacre plutôt son temps à des travaux pour lesquels il est mieux préparé. Florian a dit, dans une de ses fables :

Chacun son métier,
Les vaches seront bien gardées.

PAUL BERGMANS.

ANDRÉ LEFÈVRE. **Les races et les langues.** Paris, Alcan, 1893. 301 pages. 6 francs.

Le livre de M. André Lefèvre possède quelque chose de plus que les qualités ordinaires des ouvrages français de vulgarisation : outre qu'il est clair, intéressant, bien écrit, on peut dire qu'en général, il a su éviter les grosses inexactitudes.

Le malheur est que M. Lefèvre ne s'est point contenté de vulgariser ses connaissances linguistiques. Il a voulu vulgariser en même temps ses idées propres sur toutes sortes de matières, comme la Bible, le Coran, les religions, l'histoire, le progrès et l'avenir de l'humanité ... De là des tirades, très sincères, je le veux bien, mais à la longue, infiniment énervantes pour toute une classe de personnes à laquelle j'appartiens. Pour ces personnes, qui ont le malheur d'être

² Un exemple suffira : “ *Vermomde en naamlooze schrijvers opgespoord op het gebied der nederlandsche en vlaamsche letteren.* (Leiden, Brill, 1881 [sic, pour 1883-1885], 2 vol., in-8°.) 2^e éd. Un livre de J.-J. Van Doorninck. “ *Bibliotheek van Anonymen en Pseudonymen.* ” (p. 43).

prodigieusement agacées par les amplifications linguistiques dans le goût des Homais ou des Loriquets, M. Lefèvre n'a aucun espèce de pitié. Après l'exposé, souvent bien fait, de tel ou tel phénomène linguistique, l'auteur ne manque jamais de se dédoubler; l'homme à tendance apparaît, et dans l'espèce, la tendance est celle qu'immortalisa M. Homais et que continuèrent Bouvard et Pécuchet dans un de leurs nombreux avatars. Je cite quelques exemples.

Page 14 : La race nègre est " peut-être éduicable si l'islam et le christianisme ne s'en disputaient l'âme inconsciente ..". Page 75 : " Les Mongols avaient jadis l'esprit libre; superstitieux sans doute, ils ne s'étaient point courbés sous le joug d'une religion. Hélas! Ils sont depuis longtemps musulmans et bouddhistes. Leur rôle est fini ..". Ce " *superstitieux sans doute* " fait rêver. Ne nous hâtons point cependant de conclure de là que la superstition est préférable à la religion. Car voici un autre texte (p. 141) : " Les Péruviens, ... quoique longtemps abrutis par des superstitions de beaucoup inférieures à leurs anciennes croyances religieuses, relèvent la tête ... etc. ..".

L'exégèse biblique n'est point une chose facile. En cinq lignes, l'auteur, sans sourciller, donne la solution de ses principaux problèmes. " *Noé* est un dieu sémitique de haute antiquité, *Nouach*, génie aux quatre ailes déployées ... époux de *Tiharti*, la fécondité de l'Abîme; *Cham*, c'était *Khèmos*, dieu de Moab ... Quant à *Sem*, il est difficile de ne point reconnaître en lui *Samas*, *Samsoun*, le dieu soleil du panthéon assyrien ..". (p. 143).

Naturellement, la tirade obligée contre " l'histoire incohérente et fausse ", de Bossuet n'a pas été oubliée. Soit; mais pourquoi M. Lefèvre veut-il obliger de croire aux conceptions très hypothétiques qu'il présente à son tour, et qu'il nomme " les évidences dévoilées par la découverte du groupe indo-européen? ". Presque toutes ces évidences, que l'auteur énonce avec une certitude triomphante, reposent sur des suppositions en somme chancelantes et fort contestées. Sans commettre d'hérésie scientifique, j'ai parfaitement le droit de nier que les tribus aryennes " étaient agglomérées, il y a 4000 ans, entre le Turkestan et l'Oxus, et qu'elles sont parties de là,

poussées par la pression des Mongols „. Rien n'est plus fragile que pareille hypothèse, et cette base enlevée, tout le système de M. Lefèvre s'écroule.

C'est une particularité curieuse, et qui d'ailleurs n'est point rare, que cette naïveté scientifique de l'auteur en regard de son incrédulité en d'autres matières. Il fait de la critique religieuse, dont son livre n'a que faire, et il oublie d'appliquer son scepticisme à l'égard des hypothèses de sa science, ce qui rentrerait dans son sujet et ce qui eût été beaucoup plus neuf et plus intéressant. Il croit imperturbablement à la vérité de toutes les hypothèses relatives aux *Sumir* et aux *Accad*; il admet encore la théorie de l'*a* primitif, paraît pencher en faveur des rêves glottogoniques de M. Paul Regnaud, déclare sans hésiter que le langage est “ fils du grognement anthro-poïde „, connaît avec certitude le lieu de séjour et le genre de vie des Aryas primitifs.

La clientèle qui trouvera chez M. Lefèvre la philosophie de son goût, rencontrera également dans son livre des satisfactions patriotiques. Ici, le patriotisme se manifeste par des épigrammes contre la langue de l'ennemi héréditaire, c'est-à-dire l'Anglais, comme chacun sait. Page 167 : “ A l'Anglais est échue la gloire de déformer tous les gosiers de l'univers, et d'affliger l'humanité d'un gloussement et d'un zézaïement incurables „. Ailleurs, toujours à propos de l'Anglais (p. 298), l'auteur parle encore de “ son gloussement singulier „, de “ cette volubilité infinie de l'accent, jointe à un bizarre effort guttural, qui, escamotant le corps du mot au profit de sa tête, produit ces contractions violentes dont une orthographe détestable porte encore la trace „. M. André Lefèvre sait l'anglais, je ne me permets pas un instant d'en douter. Mais puisqu'il le parle en gloussant et sur un mode guttural, il doit avoir beaucoup de peine à se faire comprendre, l'anglais étant assurément une des langues les plus ennemies des sons gutturaux qu'il y ait au monde.

M. Lefèvre est plus indulgent à l'égard de la langue allemande. Elle lui suggère cependant quelques lignes dignes d'avoir une place parmi les considérations historiques de Bouvard et Pécuchet. C'est en citant ces lignes que je terminerai. Page 168 : “ Nous pouvons regretter, pour la langue

comme pour la religion, l'extrême timidité de la Réforme. Luther n'a pas osé débarrasser l'allemand de ces terminaisons nasales et sourdes, de cette construction traînante, de ces détritits de déclinaison, qui gênent l'oreille et rebutent l'esprit ».

L. PARMENTIER.

L. ARMENGAUD. **De viris illustribus urbis Romae.** *Texte entièrement nouveau avec un lexique par LÉON MAGNIER.* (Collection de classiques latins publiés sous la direction de M. A. CARTAULT.) Paris, A. Colin, éditeur; VIII, 255 pages, in-12, cartonné.

M. L. Armengaud, qui a donné, il y a quelques années, des éditions très estimables de morceaux choisis des Métamorphoses (Hachette) et d'extraits du *De Natura rerum* (Garnier), rend un nouveau service aux études classiques en publiant ce *De viris*, refonte à peu près complète de l'ouvrage de Lhomond. De ce livre, longtemps utile, mais vieilli, destiné d'ailleurs aux élèves de sixième¹, M. Armengaud a retenu l'esprit général, le plan et cinquante-deux chapitres sur soixante-quatre. En supprimant douze chapitres, le nouvel éditeur a obéi à trois sortes de considérations : insignifiance de quelques passages, double emploi de quelques autres avec des chapitres du *Selectae* ou du *Narrationes*, enfin caractère moderne de certains paragraphes qui ne sont pas constitués avec des textes d'auteurs latins. Cette dernière préoccupation doit être approuvée sans réserve; laissons du reste la parole à M. Armengaud : " Lhomond a défiguré beaucoup plus qu'il ne l'avoue le texte des auteurs latins, et *bien des pages ont été composées entièrement par lui*. Persuadé, malgré l'avis contraire qu'il énonce dans sa préface, que dès le début il faut habituer nos élèves à la véritable construction latine, si différente de celle de notre langue, nous nous sommes imposé de ne former notre texte que de morceaux empruntés aux auteurs latins. Ces morceaux sont le plus souvent élagués et

¹ En France, c'est en cinquième qu'on explique maintenant le *De viris*.

abrévés : un paragraphe est parfois le résumé de plusieurs chapitres d'un auteur. — Nous ne nous sommes permis que les changements suivants : 1° Des noms propres ont été mis au commencement d'un paragraphe à la place de pronoms ou de noms communs, *Romulus* pour *is*; *Alba* pour *urbs*; 2° Des formules de transition, comme *tum*, *inde*, *enim*, *autem*, ont été ajoutées ou modifiées; 3° on a intercalé quelquefois dans le texte deux ou trois mots, soit pour relier un paragraphe au précédent, soit pour déterminer un nom propre, soit pour ajouter un détail nécessaire à la clarté du récit : *expulsis regibus*, *Sabinorum rex*, *cum censor esset*; 4° trois ou quatre fois seulement nous avons changé un mot de place ou modifié la forme d'un verbe, pour rendre plus claire aux élèves une construction fort embarrassée. „ Le principe de ces modifications est parfaitement légitime, et dans l'application je n'ai vu, en vérifiant une vingtaine de passages modifiés, aucune critique à faire à l'éditeur. D'ailleurs, le livre étant désormais destiné à la classe de cinquième, M. Armengaud a cru, avec raison, devoir des textes anciens retrancher moins que Lhomond : il a laissé subsister quelques phrases, qui étaient un peu compliquées pour la sixième, et il a gradué les difficultés avec une réelle expérience de l'enseignement. On doit louer aussi la rédaction des notes, brèves et simples, sans abus d'érudition, laissant à dire au professeur; peut-être M. Armengaud pêche-t-il par sobriété et désirerait-on, de temps à autre, un peu plus d'explications : *quoniam gemini essent* (chap. I § 3), *tempore quo* (chap. XV § 2) appelleraient une note, et ça et là quelques autres constructions auraient dû être éclaircies. Avec un très petit nombre d'améliorations en ce sens, l'auteur serait sûr d'échapper au reproche assez souvent encouru par nos nouveaux livres scolaires, que le peu de faveur actuelle des études anciennes et la paresse, qui est de tous les temps, font accuser d'être trop difficiles. Le lexique de M. Léon Magnier est excellent, fait avec conscience, et d'une sérieuse valeur historique. Je veux, en finissant, louer, comme elles le méritent, les bonnes dispositions typographiques qui ne sont pas seulement affaire de goût, qui ont leur intérêt au point de vue même du travail; c'est ainsi que chaque paragraphe est précédé d'un titre en

caractères gras, permettant de suivre d'un coup d'œil le développement d'une biographie, sans que le professeur soit forcé de faire traduire le texte en son entier. Cette collection de classiques latins, qui a débuté par les *Adelphes* de M. Fabia, fait le plus grand honneur à M. Cartault qui en dirige la publication, et à M. Colin, qui l'édite avec soin. M. Colin sait donner à ses livres, en même temps que des qualités pratiques, qui les rendent commodes à manier, une élégance agréable aux yeux.

Paris, mars 1893.

FRÉDÉRIC PLESSIS.

HOLZMÜLLER. Der Kampf um die Schulreform in seinen neuesten Phasen, 2^{de} édition, Hagen, 1890.

S'il est un pays où les questions pédagogiques, qui sont agitées un peu partout aujourd'hui, préoccupent vivement l'opinion, c'est sans contredit l'Allemagne. Aussi la réforme de l'enseignement moyen a-t-elle trouvé de nombreux adhérents chez nos voisins de l'est. Nombre de sociétés ont été créées dans le but de poursuivre la réalisation d'un enseignement essentiellement *moderne* et *national*, mais jusqu'ici ces sociétés sont restées isolées et en quelque sorte étrangères les unes aux autres. M^r Holzmüller s'est proposé de synthétiser le mouvement réformateur, en étudiant successivement les différentes sociétés de réforme. Ce travail, d'une utilité immédiate pour le public allemand, que les novateurs cherchent à entraîner à leur suite, n'est pas sans intérêt pour l'étranger, car l'enseignement moyen présente les mêmes caractères dans la plupart des pays, et les griefs qu'on articule contre le gymnase classique atteignent également les athénées, les collèges et les lycées de tout genre. Le livre de M^r Holzmüller répondait si bien à un besoin qu'en l'espace de quelques jours il a fallu en faire une seconde édition.

Voici les sociétés que l'auteur passe en revue :

1^o *Der Verein für Schulreform* (Société pour la réforme de l'enseignement). Cette société, fondée le 1^{er} avril 1889, est la plus importante des sociétés de réforme, tant par le nombre

de ses adhérents — elle compte environ 2000 membres — que par sa force d'agitation. Elle fait paraître un bulletin périodique. L'école préconisée par la société est une école moyenne unique à 6 classes (sans latin mais avec les langues française et anglaise), audessus de laquelle il y aurait une école à 3 classes, correspondant aux cours supérieurs des établissements actuels à 9 classes (gymnase, réalgymnase, école réelle supérieure).

2° *Der allgemeine Verein für Schulreform* (Société générale pour la réforme de l'enseignement). Sa création remonte à une scission qui se produisit lors de la première assemblée générale de la société précédente. Tout en inscrivant dans son programme quelques réformes d'ordre général, telles que l'unification des examens, le relèvement de la langue nationale, l'amélioration de la préparation pédagogique des futurs professeurs, l'extension de l'éducation corporelle, la société générale ouvre volontiers les colonnes de son organe "*Neue Deutsche Schule* (Nouvelle école allemande) ", à toutes les opinions quelles qu'elles soient. Dans le n° 6, par exemple, on voit comment M^r Hugo Göring divise l'enseignement en 3 degrés, préparant respectivement : le 1^{er} à la vie pratique, le 2^d aux écoles militaires, aux métiers techniques et au commerce, le 3^me à l'université et aux écoles polytechniques.

3° *Der liberale Schulverein Rheinlands und Westfalens* (Société libérale d'enseignement de la Prusse rhénane et de la Westphalie), qui tient chaque année une assemblée générale et qui a son journal mensuel, n'est pas uniquement une société de réforme. Elle a pour but de moderniser le gymnase, en accordant une importance plus grande aux langues modernes, aux sciences, à la géographie et au dessin.

4° *Der Einheitsschulverein* (Société pour l'unité d'école). Elle est dirigée par M^r Steinmeyer, et ses travaux paraissent chez Carl Meyer à Hanovre. Elle a en vue une école moyenne unique latine, tenant compte des exigences modernes. Cette société et la précédente poursuivent donc un but semblable. Il en est tout autrement de la société des professeurs d'écoles réales.

5° *Der Realschulmännerverein*. Elle a pour journal le "*Centralorgan* ", et défend en première ligne les réalgym-

nases et les pro-réalgymnases, subsidiairement aussi les écoles sans latin; pour cette société la chose essentielle, c'est qu'en fait de privilèges les réalgymnases soient mis sur le même pied que les gymnases classiques ¹.

6° *Der Verein zur Beförderung des lateinlosen höheren Schulwesens* (Société pour l'avancement de l'enseignement moyen sans latin). C'est en quelque sorte la création personnelle de l'auteur. Sans attaquer les humanités anciennes, la Société se propose avant tout d'améliorer l'enseignement sans latin, de travailler à l'organisation interne de cet enseignement et au perfectionnement des méthodes.

A ces sociétés, composées presque exclusivement d'hommes d'école, viennent s'ajouter les sociétés d'ingénieurs et spécialement le *Verein der Ingenieure*, qui s'est occupé des écoles moyennes professionnelles, dont l'existence était devenue assez précaire.

Après avoir étudié les sociétés que nous venons d'énumérer Mr Holzmüller fait l'historique des tentatives des réformes au sein du parlement et termine en indiquant ses vues personnelles. Selon lui une réforme totale est impossible pour le moment et du reste elle n'est pas nécessaire; ce qu'il importe, dit-il, c'est d'encourager l'enseignement sans latin et de répartir les groupes d'écoles d'après les nécessités économiques.

Nous ferons remarquer que dans l'énumération des sociétés de réforme, il n'est pas fait mention du *Gymnasialverein* dont l'influence est considérable; cette société, il est vrai, se propose la défense du gymnase, mais elle aurait pu, dans l'exposé de Mr Holzmüller, trouver une place au même titre que le *Realschulmänner-Verein*, qui n'est pas non plus, à proprement parler, une société de réforme. Ceci simplement pour mémoire.

Ce qui mérite d'être noté, c'est la façon dont l'auteur a traité son sujet; il ne se borne pas à indiquer le programme

¹ Il s'agit principalement de l'admission des élèves sortant du réalgymnase à certaines études supérieures, par exemple à celle de la médecine, que jusqu'à ce jour il leur est défendu d'aborder. Sous cette forme la question des privilèges (*die Berechtigungsfrage*) existe dans tous les pays; elle a été tranchée chez nous, par la loi du 10 avril 1890, dans un sens favorable aux humanités gréco-latines.

des différentes sociétés d'une manière purement objective; il porte sur les projets de réforme des jugements empreints d'une rare impartialité. M. Holzmüller semble avoir conservé un excellent souvenir des années qu'il a passées au gymnase et il ne veut pas épouser la haine que, dans certains milieux, on a vouée aux humanités classiques; esprit éminemment modéré, il réproouve les accusations lancées à la légère contre l'enseignement qui a fait la grandeur du peuple allemand; mais, d'un autre côté, il n'admet pas qu'on impose les humanités anciennes à tous les élèves indistinctement, et en conséquence il exige qu'on élève à côté du gymnase, des écoles sans latin répondant mieux aux exigences nouvelles.

L'auteur, on le voit, est bien *moderniste*, mais il n'a pas la prétention de réformer l'enseignement de toutes pièces, il préfère un développement lent, mais sûr, de l'école sans latin; le public se pénétrera de plus en plus de l'utilité de cette école et dans un certain nombre d'années le gymnase aura vécu. Cette conclusion, l'auteur ne l'énonce pas, mais elle se dégage clairement de son livre.

Dans tous les cas, que l'on soit partisan ou non de cette théorie évolutive, on doit rendre hommage à la modération et à l'impartialité dont l'auteur ne se départ pas un seul instant.

Pour nous résumer, nous dirons que l'ouvrage de M. Holzmüller est écrit de façon à nous donner une idée exacte du mouvement réformateur en Allemagne, et que les personnes qui ont à cœur la prospérité de l'enseignement le consulteront avec fruit.

H. BLANMAILLAND.

H. SCHILLER : **Schularbeit und Hausarbeit**. Berlin, 1891.

La question des devoirs à domicile est toujours à l'ordre du jour aussi bien en Belgique qu'en Allemagne et récemment encore M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique adressait aux préfets de nos athénées et aux directeurs de nos écoles moyennes une circulaire prescrivant une réduction de ces devoirs. En Allemagne des mesures analogues ont été prises dans le but de laisser aux élèves du temps libre pour

l'activité personnelle et l'épanouissement de la vie morale au sein de la famille; mais les circulaires sont restées lettre morte ou ont été appliquées d'une façon imparfaite, de sorte que l'état des choses ne s'est guère amélioré. D'ailleurs ces prescriptions n'ont qu'une portée négative; elles se bornent à supprimer; ce qu'il faut, c'est rechercher comment on peut retirer le plus de fruits des travaux à l'école et à domicile, sans exiger trop de temps. C'est cette tâche que l'auteur s'est proposée dans l'ouvrage que nous signalons et, pour rassurer ceux qui n'ont qu'une confiance limitée dans les théories, disons tout de suite que les idées exposées ne sont pas de simples spéculations plus ou moins séduisantes, mais bien des théories qui ont pour elles l'appui de l'expérience. En effet l'enseignement *intensif* préconisé est en vigueur depuis treize ans déjà au gymnase de Giessen, dirigé par M. Schiller, et donne les meilleurs résultats. L'auteur voudrait diminuer considérablement les travaux à domicile dans les classes inférieures et ne les conserver dans une mesure plus large que dans les classes supérieures, et il fait voir comment on peut arriver à ce résultat sans compromettre le succès de l'enseignement en appliquant les trois principes suivants :

1° Il faut réduire l'enseignement aux éléments du savoir et par là le simplifier.

2° Puisque les connaissances ont d'autant plus de valeur pour la culture intellectuelle qu'elles sont acquises par le raisonnement, par l'observation ou par la combinaison des deux, l'élaboration des connaissances doit se faire essentiellement dans les leçons elles-mêmes et par les élèves eux-mêmes.

3° Il convient d'établir des rapports entre les différentes branches, et d'unifier l'enseignement autant que possible.

La manière dont M. Schiller montre ensuite l'application de ces principes en apparence si simples, est des plus suggestive et dénote partout l'expérience d'un praticien accompli et le jugement sain et solide d'un pédagogue habitué à réfléchir. Nous regrettons de ne pouvoir le suivre dans ces détails, mais nous recommandons hautement la petite brochure, parce qu'il nous semble qu'en général en Belgique on attache trop d'importance aux travaux faits à domicile.

H. BLANMAILLAND.

VARIA.

M. U. de Wilamowitz-Moellendorff vient de publier une seconde édition du discours qu'il avait prononcé l'année dernière à la distribution des prix académiques de la Georgia-Augusta, à Goettingue. Ce discours forme une brochure de 37 pages intitulée " *Philologie und Schulreform.* „

L'éminent professeur se plaint vivement de la diminution des études classiques dans les Gymnases allemands. Dans notre pays où, avec un beau zèle pédagogique, on présente tous les jours de nouveaux projets pour simplifier les méthodes et les programmes, il ne sera pas inutile de citer les quelques lignes suivantes de la brochure : " L'espérance en des méthodes nouvelles ne se conçoit que pour les premiers éléments. Les connaissances linguistiques dont a besoin le portier d'un hôtel de la Suisse, on peut les lui seriner, et alors une nouvelle méthode peut économiser une ou deux leçons. Mais pour comprendre la langue vivante d'un Platon, d'un Montesquieu ou d'un Goethe, on doit se l'être assimilée intellectuellement; aucune serinette n'envoie ses sons jusqu'à l'âme. Au surplus, que signifie ce mot " simplification des programmes „. Qu'un nouveau règlement militaire cesse de considérer le *Portez arme* comme un commandement nécessaire pour inculquer aux recrues la discipline, la tenue et l'attention, c'est parfait; le mouvement est supprimé, il n'existe plus; les recrues obéissent immédiatement au *Présentez arme*, et n'en sont pas moins d'excellents soldats. Sans doute, le programme a le pouvoir de bannir tels ou tels faits grammaticaux de l'enseignement, mais il ne peut supprimer les faits eux-mêmes. Il serait beaucoup plus commode pour nos élèves qu'Homère ne fût point si extrêmement riche en formes également autorisées, mais aussi longtemps qu'on veut lire Homère, rien n'y fait, les élèves doivent les apprendre „.

Des travaux récents ont démontré, comme on sait, que le Panthéon de Rome, universellement attribué à Agrippa était en réalité une construction du temps d'Hadrien. Voici d'après M. Richter (*Jahrb. des deutsch. arch. Inst.* 1893) les résultats provisoires auxquels les fouilles qui se poursuivent ont conduit les archéologues. Agrippa aurait bâti un édifice de même forme et de mêmes dimensions que le Panthéon actuel, mais situé deux mètres plus bas et couvert d'un toit charpenté, ce qui l'exposait à la fois aux inondations du Tibre et à l'incendie. Il fut en effet détruit deux fois par le feu en 80 et en 110 ap. J. C. Hadrien le reconstruisit en 125 et, pour le mettre à l'abri de tout accident, il éleva son niveau et le surmonta de la célèbre coupole de briques et de mortier qui a en effet assuré sa conservation. La colonnade qui précède l'édifice est sans doute une addition postérieure, et la grande inscription qui donne à celui-ci pour auteur Agrippa, une copie de celle qui décorait le temple primitif.

L'Ecole américaine d'archéologie s'occupe en ce moment de fouilles assez importantes exécutées sur l'emplacement de l'ancien temple de Héra, entre Argos et Mycènes. Les travaux qui occupent 200 ouvriers, sous la direction de M. Ch. Waldstein, ont fait connaître les fondations de l'ancien temple mentionné par Homère et qui fut incendié en 429 av. J.-C. Au milieu de débris considérables provenant de l'incendie, on a trouvé de nombreux spécimens de poteries dites mycénienes et proto-corinthiennes.

Encouragée par le succès des fouilles faites à Mégolopolis en Arcadie et maintenant terminées, l'Ecole anglaise d'Athènes a commencé à fouiller à Ægosthena où subsistent des restes remarquables de fortifications du V^{me} siècle av. J.-C. On espère retrouver l'emplacement du temple de Melampus, dont parle Pausanias.

M. Georges d'Almeyda, professeur de Rhétorique au lycée d'Alger, vient de publier chez Hachette une traduction française des Mimes d'Héronidas, précédée d'une étude littéraire qui comprend 56 pages.

M. Adolf Harnack fait paraître une seconde édition, corrigée et augmentée, des fragments de l'Evangile et de l'Apocalypse de Pierre (Leipzig, Hinrichs). Le texte est accompagné d'une traduction et d'importantes remarques historiques et philologiques. Enfin, les lecteurs y trouveront à peu près toute la bibliographie du sujet, depuis la découverte des fragments et leur première publication par M. Bouriant dans les "*Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire*, tome IX, fasc. 1, 1892. „

M. Hermann Brunnhofer a publié tout récemment le troisième volume de son grand ouvrage "*Urgeschichte der Arier in vorder-und Central-Asien* „ (Leipzig, Friedrich). Ce volume, à côté d'études intéressantes, renferme, comme les précédents, beaucoup d'étymologies et d'hypothèses très hasardées. L'auteur annonce un quatrième volume intitulé : "*Homerrische Räthsel* „, comme introduction à ses études homériques. Un cinquième volume sera intitulé "*Vom Altai bis zum Atlas* „, et comprendra aussi des additions aux tomes précédents.

Depuis la publication du recueil des *Epigrammata graeca e lapidibus collecta* de G. Kaibel en 1878, le nombre des documents nouveaux s'est accru d'année en année. Nous ne possédons pas de recueil complet de ces inscriptions, malgré les additions successivement publiées par Kaibel lui-même (*Supplementum epigrammatum Graecorum*. Rhein. Mus. XXIV. 1879. p. 181-213), par Allen (*On greek versification in inscriptions*. Papers of the Amer. school of class. stud. at Athens IV. Boston 1888), par Cougny (*Epigrammatum Anthologiae Palatinae* vol. III. Paris 1890), et par van Herwerden (*Studia critica ad epigrammata Graeca*. Leyde 1891). M. Ernest Hoffmann a donc cru utile de réunir dans un même recueil toutes les inscriptions métriques grecques, et il publie aujourd'hui la première partie de son travail : *Sylloge epigrammatum Graecorum quae ante medium*

saeculum a. C. N. tertium incisa ad nos pervenerunt (Halle, Kaemmerer. 1893, 245 pages). Il se propose de publier plus tard les inscriptions postérieures à la seconde moitié du III^e siècle av. J.-C.

Les documents épigraphiques provenant de l'île de Thasos n'étaient guère abondants lorsque Hasselbach écrivit, en 1826, sa dissertation *de insula Thaso*. Ces documents sont devenus plus nombreux dans ces derniers temps, et M. Emile Jacobs vient d'en profiter pour écrire une monographie intéressante de l'île de Thasos, intitulée *Thasiaca* et divisée en trois chapitres : 1^o *fabularum incunabula*; 2^o *de fastis theorum*; 3^o *de republica Thasiorum*. (Berlin, Weidmann, 50 pages).

La librairie Weidmann publie une sixième édition de Guhl et Koner, *Leben der Griechen und Römer*. C'est M. Richard Engelmann qui, après la mort des auteurs, s'est chargé de remanier l'œuvre et d'y apporter les nombreuses modifications devenues nécessaires. Le format sera agrandi et il y aura plus de 1000 gravures nouvelles. L'ouvrage paraîtra en 18 livraisons au prix de un mark chacun, et sera complet dans le cours de l'année actuelle.

Le quatrième volume des *Dissertationes philologiae Vindobonenses* qui vient de paraître, est consacré entièrement à la philologie latine. Il contient les trois études suivantes : 1^o *De tertio Andriae exitu, quem exhibet Codex Erlangensis CCC*, par F. Falbrecht; 2^o *De coincidentia ejusque usu Plautino et Terentiano*, par C. Sigmund; 3^o *De imaginibus similitudinibusque, quae in Claudiani Carminibus inveniuntur*, par C. Muellner.

Au moment de mettre sous presse nous recevons une nouvelle traduction d'Hérodas, par M. Emile Boisacq, Docteur agrégé de l'Université de Bruxelles (Paris-Liège, in-8°, 86 pages).

M. Homolle, directeur de l'Ecole d'Athènes, chargé de la direction des fouilles entreprises à Delphes par le gouvernement français, a télégraphié récemment au Ministre de l'instruction publique qu'il a découvert le Trésor des Athéniens, avec plus de cent inscriptions.

Tous ceux qui ont eu à s'occuper des manuscrits de quelque auteur grec savent quelles difficultés on éprouve à connaître exactement ceux que renferment les bibliothèques italiennes. En dehors des grands dépôts dont il existe des catalogues imprimés ou sur lesquels il est facile d'avoir des renseignements, une foule de collections secondaires possèdent des textes souvent précieux cachés sous un titre quelconque dans des inventaires absurdes. M. Martini, préfet de la Bibliothèque de la Brera, a résolu de mettre fin à cet état de choses en publiant la description de tous les manuscrits grecs d'Italie. Le premier fascicule de son *Catalogo di manoscritti greci esistenti nelle biblioteche italiane* (Milan, Hoepli, 1893), traite de ceux de Milan (nationale et chapitre métropolitain), Palerme, Parme et Pavie. La façon dont ce travail a été conçu et exécuté ne peut que faire souhaiter le prompt achèvement de l'ouvrage.

PERIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 27 mars 1893 : Streitberg, Etudes sur l'histoire de l'indoeuropéen (V. Henry). — Resch, L'ancien évangile hébreu (A. Loisy). — Kamphausen, Le livre de Daniel (P. G.). — Zoniaridis et Wecklein, Eschyle, les Perses, les Sept devant Thèbes (My). — Tite-Live, p. Stephenson et Zingerle-Albrecht (E. T.). — Pline, p. Mayhoff (E. T.). — Pelagonius, p. Ihm (L.). — Hegel, La gilde (H. Pirenne). — Guillaume de Blois, Alda, p. Lohmeyer (Ch.-V. L.). — Ibanez, Ruesada (H. Leonardon). — Jadart, Nicolas Colin (T. de L.). — Camus-Buffet, Les femmes du Taciturne (G. Lacour-Gayet). — Didio, Mabillon et Rancé (T. de L.). — Les capitales du monde; Saglio, Maisons d'hommes célèbres; Beissel, Seitz à Lorette; Em. Michel, Les Van de Velde (H. de Curzon).

Du 3 avril : Basset, Travaux sur les populations du nord de l'Afrique (O. Houdas). — Gomperz, Un fragment du Phédon; Heine, Xenocrate; Rolfes, Aristote; Schmekel, Le stoïcisme moyen; Wendland, Philon; Kalbfleisch, Galien; Elter, Les gnomiques (Lucien Herr). — Schœn, Les fastes triomphaux (R. C.). — Casagrandi, Les Novem combusti (Georges Goyau). — Prévost, l'Eglise et les campagnes au moyen-âge (Raoul Rosières). — Moorer, L'archevêché de Cologne (H. Pirenne). — Frederichs, Robert le Bougre (H. P.). — La Fontaine Lexique de sa langue (A. Delboulle). — Dickinson, Révolution et réaction en France (Eugène d'Eichthal). — Cordelli, L'avenir de la France (Charles Dejob). — Le génie de Jeanne d'Arc (A. Lefranc).

Du 10 avril : Holtzmann, Le Mahabharata (Sylvain Lévi). — Orsi et Cavalleri, Megara Hyblea (Salomon Reinach). — Wipprecht, Palaephatos (S. R.). — Allen, L'Attis de Catulle (Emile Thomas). — Dessau, Inscriptions latines; De Ruggiero, Sylloge epigraphica orbis romani (R. Cagnat). — Houdart, Antiquités de Tunisie (R. C.). — Ch. Schmidt, Grüninger (Emile Picot). — Nitti, Léon X (L. G. Pélissier). — Mazzoni, Ceroni (Charles Dejob). — Bazin, Sicile (P. de Nolhac). — Benoist, Souverains et hommes d'état (P. N.).

Du 17 avril : Mankowski, Le Pancatantra (I. Kirste). — Mac Crindle, L'invasion de l'Inde par Alexandre le Grand (E. Drouin). — Euripide, Alceste, p. Weil (Am. H.). — Bougot, Rivalité d'Eschine et de Démosthène (Am. Hauvette). — Macrobe, p. Eyssenhardt (L.). — Caryophile, Les marbres des anciens (M. R. de La Blanchère). — Bémont, Les chartes des libertés anglaises (Frantz Funck-Brentano). — Société Comenius (Ch. Seignobos). — Em. Legrand et Klette, Philelphe (P. de Nolhac). — De Cosnac, Mazarin et Colbert (Ch. Seignobos). — Bourgeois, Lettres intimes d'Albe-

roni (H. Leonardon). — Normand, Montluc; Pellisson, La Bruyère; Zévort, Thiers; Rod, Lamartine (Félix Hémon).

Du 24 avril : Susemihl, La littérature grecque pendant la période alexandrine (Am. Hauvette). — Huebner, Supplément des inscriptions latines de l'Espagne (C. Jullian). — Holder, Dictionnaire vieux-celtique, III (G. Dottin). — Comparetti, Le Kalevala (E. Beauvois). — Les vies de Vespasiano, p. Frati, I (P. de Nolhac). — Wolff, Laurent Valla; Mancini, Lettres de Laurent Valla (P. N.). — Fanucci, Pise et Charles VIII (Charles Dejob). — Froger, Ronsard (P. N.). — Angellier, Robert Burns (Emile Legouis). — Lesca, Etudes critiques (Charles Dejob). — Vaihinger, La critique de Kant (Lucien Herr). — Catalogue Rosenthal (Emile Picot). — Hofmann, Les dialectes grecs (V. H.).

Du 1^{er} mai : Jacobi, Le Ramayana (V. Henry). — Bachmann, Version éthiopienne des prophètes (A. L.). — Lamberton, " Pros ", avec l'accusatif et notes sur l'Antigone (My). — Richter, Etudes sur Xénophon (A. Hauvette). — Quintus de Smyrne, p. Zimmermann (My). — Biese, Lyriques grecs (A. H.). — Jamblique, p. Festa (My). — De Oratore, p. Stangel, p. Wilkins (Emile Thomas). — Félix, Inventaire de Surreau et de Denise de Foville (A. Delboulle). — Ibarra, La découverte de l'Amérique (H. Leonardon). — Steffens, Rotrou et Lope de Vega (Charles Dejob). — Weber, La paix d'Utrecht (G.-A. Pariset). — Ott, Economie sociale (Lucien Herr). — Bourdeau, — Le socialisme allemand (Id.).

Du 8 mai : Petrie, Meydoun (G. Maspero). — Köhler, Le quatrième évangile (A. Loisy). — Sobolewski, Les propositions dans Aristophane (My). — Frøhde, Pline et Probus; Beck, Pline et Aulu Gelle; Nordmeyer, L'Octavie (Emile Thomas). — Mistral, Mireio. trad. par Bertuch (A. Thomas). — De la Broise, Bossuet et la Bible (A. Rebelliau).

Du 15 mai : Naville, Bubastis (G. Maspero). — Bethe, L'épopée thébaine (My). — Thuasne, Djem (G. Pariset). — Correspondance du bey de Tunis et des consuls de France avec la cour, p. Plantet, I (Jean Kaulek). — Casini, Pesaro sous la république Cisalpine (Charles Dejob). — Lechevallier-Chevignard, Les styles français (Raoul Rosières).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1892. Calvary.

19. November 1892. — Rezensionen und Anzeigen : Pindar, The Isthmian Odes, by Bury (L. Bornemann). — Euripides Cyclops, by W. E. Long; James T. Lees, *Δικαιικός λόγος* in Euripides (Wecklein). — Ch. Em. Ruelle, Problèmes musicaux d'Aristote; Ders., Corrections anciennes et nouvelles dans le texte des Problèmes musicaux d'Aristote (C. v. Jan). — M. Wallies, Die griechischen Ausleger der aristotelischen Topik (Fr. Susemihl). — R. Ehwald, Ad historiam carminum Ovidianorum recensionemque symbolae. II. III. (H. Magnus). — Corneli Taciti Historiarum libri, by W. A. Spooner (W. Heraeus). — Excerpta Tertullianea in Isidori Hispalensis Etymologiis, coll. et expl. M. Klussmann (M. Petschenig). — H. Francotte, Les populations primitives de la Grèce (Holm). — J. Partsch, Die Insel Korfu; Ders., Die Insel Leukas; Ders., Kephallenia und Ithaka;

Ders., Die Insel Zante (H. Zimmerer). — E. Siecke, Die Liebesgeschichte des Himmels (W. H. Roscher). — Jurien de la Gravière, La flotille de l'Euphrate (G. Hertzberg). — A. Richter, Erasmus-Studien (X.).

26. November. — Rezensionen und Anzeigen: H. A. Holden, The seventh book of the history of Thucydides; E. C. Marchant, Thucydides book II; C. E. Graves, The fifth book of Thucydides (G. Behrend). — Demosthenes, Ausgewählte Reden, erklärt von C. Rehdantz u. F. Blass. 2. Teil (L. Cohn). — E. Schwartz, Quaestiones Ionicae (J. Ilberg). — Th. Gomperz, Philodem und die ästhetischen Schriften der herkulanischen Bibliothek (S. Sudhaus). — Novum Testamentum graece, hrsg. von Fr. Zelle. IV. (G. Runze). — M. Tullii Ciceronis opera. Brutus, par J. Martha (W. Friedrich). — A. Engelbrecht, Patristische Analekten (X.). — A. Taramelli, Le campagne di Germanico (G. Wolff). — Chr. Hülsen, Das Forum Romanum (O. Richter). — A. Ehrhard, Das unterirdische Rom (R. Weil). — P. Dettweiler, Untersuchungen über den didaktischen Wert Ciceronianischer Schulschriften. II (L. Gurlitt). — L. Schmidt, Der philologische Universitätslehrer (X.).

3. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen: Euripides' Ausgewählte Tragödien, erklärt von E. Bruhn. I. (Wecklein). — O. Apelt, Beiträge zur Geschichte der griechischen Philosophie (Fr. Susemihl) I. — Platons Laches, erklärt von Chr. Cron (H. Hoffmann). — G. Roberti, La eloquenza greca (Thalheim). — Titi Livi ab urbe condita liber XXII, erklärt von Ed. Wolfflin (Fügner). — E. Cocchia, Tito Livio e Polibio innanzi alla critica storica (Fr. Hultsch). — Uhlig, Die consecutio temporum im indirekten Fragesatz bei Tacitus (K. Löschhorn). — J. H. Wright, The date of Cylon (Holm). — Edw. A. Freeman, The history of Sicily from the earliest times. III. (B. Lupus). — A. Chambalu, Die Stromveränderungen des Niederrheins seit der vorrömischen Zeit (G. Wolff). — S. Reichenberger, Die Entwicklung des metonymischen Gebrauchs von Götternamen in der griechischen Poesie (Wecklein). — Fr. Paulsen, Einleitung in die Philosophie (C. Nohle).

10. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen: Die homerische Odyssee, von Fr. Soltau; Fr. Keim, Zur Homerlektüre (P. Cauer). — The Antigone of Sophocles, by Milton W. Humphreys (Wecklein). — O. Apelt, Beiträge zur Geschichte der griechischen Philosophie (Fr. Susemihl) II. — Titi Livi ab urbe condita liber X., erklärt von Fr. Luterbacher (Fügner). — Corpus glossariorum latinorum Vol. III. Hermeneumata Pseudodositheana ed. G. Goetz (A. Funck). — O. Ribbeck, Geschichte der römischen Dichtung. III. Dichtung der Kaiserzeit (-r.). — Th. Reinach, Les sarcophages de Sidon (-r.). — J. Harry Middleton, The Lewis Collection of gems and rings in the possession of corpus Christi college, Cambridge (F. Baumgarten). — A. Chélu, Le Nil, le Soudan, l'Egypt. — M. Eyth, Das Wasser im alten und neuen Ägypten (A. Erman). — J. Wilpert, Die gottgeweihten Jungfrauen in den ersten Jahrhunderten der Kirche (R. Weil). — G. Dannehl, Cicéron et ses amis (L. Gurlitt). — J. B. Kan, Erasmiana (X.). — F. Hornemann, Die Berliner Dezemberkonferenz und die Schulreform (C. Nohle).

17. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen: R. Reitzenstein, Inedita poetarum Graecorum fragmenta (R. Peppmüller). — E. Schwartz, De nu-

merorum usu Euripideo capita. II. (Wecklein). — P. Hartmann, De canone decem oratorum (L. Cohn). — J. Haury, Procopiana (K. Krumbacher). — T. Macci Plauti comoediae, rec. Fr. Ritschelius. Tomi VI, fasc. III: Persa, ed. Fr. Schöll (F. Skutsch). — E. Graf, Rhythmus und Metrum (H. Reimann). — J. Overbeck, Geschichte der griechischen Plastik (Sittl). — G. Uhlig, Die Einheitsschule mit lateinlosem Unterbau. — G. Uhlig, Die neuen Stundenpläne der Gymnasien in Preussen, Bayern, Sachsen, Württemberg u. s. w. (C. Nohle).

24. Dezember. — Rezensionen und Anzeigen: Euripides' Medea, erklärt von N. Wecklein (G. Vitelli). — L. Wahlin, De usu modorum apud Apollo-nium Rhodium (R. Peppmüller). — O. v. Gebhardt u. A. Harnack, Texte und Untersuchungen der altchristlichen Litteratur. IV. Bd., Heft 2. Athenagorae libellus pro Christianis, oratio de resurrectione cadaverum, rec. Ed. Schwartz (A. Hilgenfeld). — W. R. Harper und H. C. Tolman, Eighth books of Caesars Gallic war (R. Menge). — E. G. Sihler, A. complete lexicon of the latinity of Caesars Gallic war (R. Menge). — O. Jäger, Marcus Porcius Cato (H. Schiller. Recueil des notices et mémoires de la société archéologique du département de Constantine. 5. vol. A. Braham, Constantine (J. Schmidt). — G. Busolt, Die griechischen Staats- und Rechtsaltertümer (V. Thumser). — C. Robert, Scenen aus der Ilias und Aithiopis auf einer Vase der Sammlung des Grafen Michael Tyskiewiec (E. Reisch). — C. Endemann, Ein Blick in das Leben und ein Blick in die Schule (C. Nohle).

1. januar 1893. — Rezensionen und Anzeigen: Sophokles, erklärt von F. W. Schneidewin. 6. Bändchen: Trachinierinnen, von A. Nauck (Wecklein). — Aem. Wendling, De Peplo Aristotelico quaestiones selectae (H. Stadtmüller). — A. Rabe, Die Redaktion der Äschineischen Rede gegen Ktesiphon (L. Cohn). — Lion Levi, Osservazioni sul testo dell' epitafio d'Iperide (Thalheim). — G. Rodier, La physique de Straton de Lampsaque (O. Apelt). — C. E. Zachariae a Lingenthal, De dioecesi Aegyptiaca lex ab imp. Iustiniano anno 554 lata (G. Gelzer). — Geyza Némethy, Dicta Catonis quae vulgo inscribuntur Catonis disticha de moribus (L. Mueller). — T. Livii ab urbe condita libri I. II. XXI, XXII, herausg. von A. Zingerle (Fügner). — John, Tacitus dialogus de oratoribus cap. 28 bis Schluss übersetzt (K. Niemeyer). — A. Riese, Das rheinische Germanien in der antiken Litteratur (G. Wolff). — F. R. Dressler, Triton und die Tritonen in der Litteratur und Kunst der Griechen und Römer (W. H. Roscher). — R. Ohler, Klassisches Bilderbuch (—g—). — H. C. Muller, Historische Grammatik der hellenischen Sprache (G. Meyer). — M. Gudemann, Quellenschriften zur Geschichte des Unterrichts und der Erziehung bei den deutschen Juden (X). — J. Loos, Der österreichische Gymnasiallehrplan im Lichte der Konzentration (C. Nohle).

7. Januar. — Rezensionen und Anzeigen: W. Headlam, On editing Aeschylus (Wecklein). — Platons Apologie des Sokrates, herausg. von G. H. Müller. — Platon, Apologie de Socrate, par Ch. Cucuel (O. Apelt). — F. Blass, Die attische Beredsamkeit (Thalheim). — Philodemi volumina rhetorica, ed. S. Sudhaus (Th. Gomperz). — S. H. Butcher, Some aspects of the Greek genius (Wecklein). — Vergils Äneis, herausg. von J. Werra

(—r—). Fr. Marx, De rhetorica ad Herennium (Ed. Ströbel). — Livy book IX, by H. M. Stephenson (Fügner). A catalogue of the greek coins of the British Museum : Catalogue of the coins of Alexandria and the Nomes, by R. St. Poole. — Catalogue of the greek coins of Mysia, by W. Wroth. — Catalogue of the greek coins of Ionia, by Barclay V. Head (R. Weil). — E. Schiaparelli, Una tomba egizia inedita della VIa dinastia (A. Erman). — P. de Nolhac, Pétrarque et l'humanisme d'après un essai de restitution de sa bibliothèque. — P. de Nolhac, De patrum et medii aevi scriptorum codicibus ex bibliotheca Petrarcae (Fr. Rühl). — K. Hartfelder, Melanchthoniana Paedagogica (C. Nohle).

14. Januar. — Rezensionen und Anzeigen : R. Adam, De Herodoti ratione historica quaestiones selectae s. de pugna Salaminia atque Plataeensi (Holm). — W. Stern, Diodor und Theopompos (K. Jacoby). — O. Crusius und L. Cohn, Zur handschriftlichen Überlieferung, Kritik und Quellenkunde der Parömiographen. Mit Anhang : Die Sprichwörter des Eustathios, von E. Kurtz (J. Müller). — J. Kunze, Die Gotteslehre des Irenäus (G. Runze). — M. Roehrich, De Culicis potissimis codicibus recte aestimandis (K. Rossberg). — E. Zimmermann, De epistulari temporum usu Ciceroniano quaestiones grammaticae (L. Gurlitt). — Abhandlungen aus dem Gebiet der klassischen Altertumswissenschaft, W. v. Christ dargebracht (L. Cohn). — E. Hruza, Beiträge zur Geschichte des griechischen und römischen Familienrechtes. I. Die Ehebegründung nach attischem Rechte (V. Thumser). I. — K. Schumacher, Ein praenestinische Ciste im Museum zu Karlsruhe (Böhlau). — J. A. Heikel, Über die Entstehung der Konstruktionen bei *πρίν* (Fr. Stolz). — A. Hofmeister, Die Matrikel der Universität Rostock (X).

21. Januar. — Rezensionen und Anzeigen : Giov. Getti, Gli epigrammi di Luciano (H. Stadtmüller). — C. Boysen, Lexici Segueriani *συναγωγή λέξεων χρησίμων* inscripti pars prima (R. Reitzenstein) I. — P. Thomas, Notes et conjectures sur Manilius (K. Rossberg). — O. Froehde, De C. Iulio Romano Charisii auctore. — Ders., Valerii Probi de nomine libellum Plinii Secundi doctrinam continere demonstratur. — Id., Die Anfangsgründe der römischen Grammatik (G. Goetz). — E. Hruza, Beiträge zur Geschichte des griechischen und römischen Familienrechtes. 1. Die Ehebegründung nach attischem Rechte (V. Thumser). II. — Th. Friedrich, Die Holztektonik Vorderasiens im Altertum (Ferd. Dümmler). — K. Kehrbach, Mitteilungen der Gesellschaft für deutsche Erziehungs- und Schulgeschichte (X).

28. Januar. — Rezensionen und Anzeigen : Euripides Iphigenie in Taurien, erklärt von S. Mekler (Wecklein). — Apollonios de Rhodes, Les Argonautiques, par H. de la Ville de Mirmont (A. Ludwig). — Plutarchs Lives of the Gracchi, by G. E. Underhill (Ed. Kurtz). — C. Boysen, Lexici Segueriani *συναγωγή λέξεων χρησίμων* inscripti pars prima (R. Reitzenstein). II. — Pelagonii Artis veterinariae quae extant, rec. M. Ihm (J. Ilberg). — H. Steuding, Griechische und Römische Mythologie (—e—). — O. Jäger, Alexander der Grosse (G. Hertzberg). — H. Levison, Fasti praetorii inde ab Octaviani imperii singularis initio usque ad Hadriani exitum (P. v. Rhoden). — F. Wolf, Die That des Arminius (G. Wolff). — W. Prellwitz, Etymologisches Wörterbuch der griechischen Sprache (Fr. Stolz).

4. Februar. — Rezensionen und Anzeigen : H. Lübke, Menander und seine Kunst (O. Kaehler). — K. Joël, Der echte und der Xenophontische Sokrates (Ferd. Dümmler) I. — Frid. Leo, Culex carmen Vergilio ascriptum (K. Rossberg). — Fr. Skutsch, Forschungen zur lateinischen Grammatik und Metrik. I. (Bersu). — St. Gsell, Fouilles dans la nécropole de Vulci (A. Furtwängler). — Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire (Ad. Erman). — Auf deutschen Hochschulen : I. M. Haushofer, Die Ludwig-Maximilians-Universität zu Ingolstadt, Landshut und München. — II. M. Brasch, Geschichte der Universität Leipzig. — III. — O. Schwebel, Die Universität Berlin etc. (K. Hartfelder). — O. Immisch, Unser Platonext. III.

11. Februar. — Rezensionen und Anzeigen : K. Joël, Der echte und der Xenophontische Sokrates (Ferd. Dümmler) II. — J. R. W. Anton, De origine libelli *περὶ ψυχῆς κόσμου καὶ φύσεως* inscripti, qui vulgo Timaeo Locro tribuitur (Fr. Susemihl). — Q. Horati Flacci opera, par A. Cartelier (J. Häussner). — E. Bellorini, Note sulle traduzioni italiane dell' *Ars amatoria* e dei *Remedia amoris* d'Ovidio anteriori al rinascimento (R. Ehwald). — Fourrière, Revue d'exégèse mythologique (W. H. Roscher). — Ch. Waldstein, Excavations of the American school of Athens (Ch. Belger). — W. Boguth, M. Valerius Laevinus (H. Schiller). — W. Strehl, Kurzgefasstes Handbuch der Geschichte (Holm). — J. Psichari, Études de philologie néogrecque (G. Meyer). — E. Cordus, Epigrammata, hersg. von K. Krause. — J. Wimpfelingius, Stylpho, hersg. von H. Holstein (X).

18. Februar. — Rezensionen und Anzeigen : A. Elter, Gnomica I. Sexti Pythagorici Clitarchi, Euagrii Pontici sententiae. — Id., Gnomica II. Epicteti et Moschionis quae feruntur sententiae (P. Wendland). — Vergils Gedichte, erklärt von Th. Ladewig und C. Schaper [Deuticke] (K. Rossberg). — W. M. Flinders Petrie, Kahun, Gurob and Hawara. — Derselbe, Illahun, Kahun and Gurob 1889-1890. — Id., Medum. — Id., Ten years digging in Egypt 1881-1891 (A. Erman). — W. Martens, Lehrbuch der Geschichte für die oberen Klassen höherer Lehranstalten (H. Schiller). — W. Münch, Neue pädagogische Beiträge (Fr. Paulsen).

25. Februar. — Rezensionen und Anzeigen : Fr. Schaublin, Über den Platonischen Dialog Kratylus (G. Schneider). — Recueil des inscriptions juridiques grecques, par R. Dareste, B. Haussoullier, Th. Reinach (Thalheim). — P. Cauer, Wort- und Gedankenspiele in den Oden des Horaz (Th. Osterlen). — P. Cornelli Tacitus, erklärt von K. Nipperdey (K. Niemeyer). — E. Wilisch, Die altkorinthische Thonindustrie (Böhlau). — Fr. Neue, Formenlehre der lateinischen Sprache (O. Seyffert). I. — J. Winteler, Naturlaut und Sprache (Fr. Stolz). — J. Delfour, Histoire du Lycée de Pau (K. Hartfelder).

4. März. — Rezensionen und Anzeigen : Platonis Theaetetus, rec. M. Wohlrab (O. Apelt). — Flavii Josephi opera, ed. B. Niese. — Id., Josephi opera, recogn. B. Niese. — C. Raab, De Flavii Josephi elocutione quaestiones criticae et observationes grammaticae. — Flavii Josephi opera omnia, recogn. S. A. Naber (C. Frick). — M. Annaei Lucani de Bello Civili libri decem, ed. C. Hosius, (C. M. Francken). — Ceceronis Tusculanarum dispu-

tationum libri V, erklärt von O. Heine (Deiter). — J. G. Droysen, Geschichte Alexanders des Grossen (G. Hertzberg). — S. Reinach, Bibliothèque des monuments figurés grecs et romains. III. (A. Furtwängler). — Fr. Neue, Formenlehre der lateinischen Sprache (O. Seyffert). II. — Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der Romanischen Philologie, herausg. von K. Vollmöller und R. Otto (L. T.). — A. Thumb, Die neugriechische Sprache (—r.). — Fr. Teutsch, Die siebenbürgisch-sächsischen Schulordnungen (C. Nohle). — A. Ohlert, Allgemeine Methodik des Sprachunterrichts in kritischer Begründung (C. Nohle).

11. März. — Rezensionen und Anzeigen : E. Richter, Xenophonstudien (F. Dümmler). — Koch, De Iuliano imperatore scriptorum auctore. — Reinhardt, Der Tod des Kaisers Julian (J. Kaerst). — E. Gebhard, De D. Iunii Bruti genere dicendi (L. Gurlitt). — M. Sonntag, Vergil als bukolischer Dichter (K. Rossberg). — J. Nikel, Sozialpolitik und soziale Bewegungen im Altertum (V. Thumser). — P. Cantalupi, La guerra civile Sillana in Italia (H. Schiller). — R. Bonghi, Die römischen Feste (F. Leonhard). — M. Constantinidis, Neohellenica (G. Meyer). — R. Sabbadini, Vita di Guarino Veronese (X.).

18. März. — Rezensionen und Anzeigen : Fr. Susemihl, Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit (A. Ludwig). — A. Schimberg, Zur handschriftlichen Überlieferung der scholia Didymi (A. Ludwig). — E. v. Stern, Die neue Schrift des Aristoteles über Athens Verfassung (F. Spiro). — E. Lassel, De fortunae in Plutarchi operibus notione (F. Rösiger). — P. Ovidii Nasonis metamorphoses, von Siebelis-Palle (R. Ehwald). — C. Plinii Secundi naturalis historiae libri XXXVII, ed. C. Mayhoff (D. Detlefsen). — Fr. Vollmer, De funere publico Romanorum (H. Peter). — E. Espérandieu, Inscriptions inédites recueillies en Tunisie par M. Denis (J. Schmidt). — C. Benoit, La Grèce ancienne étudiée dans la Grèce moderne (Fr. Baumgarten). — G. Eberl, Die Fischkonserven der Alten (Keller). — Fr. Stolz, Die Urbevölkerung Tirols. — C. Rethwisch, Jahresberichte über das höhere Schulwesen (C. Nohle). — H. Denifle, Die Statuten der Juristen-Universität Padua vom Jahre 1331 (X.). — Annalen des Vereines für Nassauische Altertumskunde und Geschichtsforschung (C. Mehlis).

25. März. — Rezensionen und Anzeigen : Die Inschriften von E. Fabricius und C. Schuchhardt herausg. von M. Fränkel (Bruno Keil). — M. Adler, De Alexandri Magni epistularum commercio (C. E. Gleye). — Iamblichi, De communi mathematica scientia liber ad fidem codicis Florentini ed. Nicolaus Festa (γ). — Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Litteratur von O. v. Gebhardt u. A. Harnack, VIII, 4 (Joh. Ilberg). — Alfred Rébelliau, De Vergilio in informandis muliebribus quae sunt in Aeneide personis inventore (K. Rossberg). — L. Winkler, Die Dittographien in den nikomachianischen Codices des Livius (Fügner). — Beugnies-Corbeau, Archéologie médicale de l'Égypte et de la Judée (J. Ilberg). — S. Reinach, L'origine des Aryens (Ferd. Justi). — Lettres inédites de divers savants de la fin du XVII. et du commencement du XVIII. siècle par Emile Gigas (Franz Rühl). — F. W. Sommerlad, Geschichte des öffentlichen Schulwesens zu Offenbach a. M. (X.).

1. April. — Rezensionen und Anzeigen : Herondae Mimiambi, ed. O. Crusius. — O. Crusius, Untersuchungen zu den Mimiamben des Herondas (H. Stadtmüller) I. — S. Preuss, Index Demosthenicus (Thalheim). — C. Kalbfleisch, In Galeni de Placitis Hippocratis et Platonis libros observationes criticae (J. Ilberg). — A. Hillscher, Hominum litteratorum graecorum ante Tiberii mortem in urbe Roma commoratorum historia critica (A. Ludwig). — G. Bernhardy, Grundriss der griechischen Litteratur. 5. Bearbeitung v. R. Volkmann (Sittl). — T. Macci Plauti comoediae ex recensione Georgii Goetz et Friderici Schoell (E. Redslob). — Rob. Fritzsche, Quaestiones Lucanae (K. Hosius). — Titi Livi ab urbe condita liber XXI. Für den Schulgebrauch erklärt v. K. Tücking (Fügner). — L. Mitteis, Reichsrecht und Volksrecht in den östlichen Provinzen des römischen Kaiserreichs (H. Lewy). — P. Kavvadias, Katalog der Skulpturen im Nationalmuseum zu Athen (Chr. B.). — L. Barozzi e R. Sabbadini, Studi sul Panormita e sul Valla. R. Sabbadini, Cronologia della vita del Panormita e del Vall. L. Barozzi, Lorenzo Valla (F. Rühl).

8. April. — Rezensionen und Anzeigen : Herondae Mimiambi, ed. O. Crusius. — O. Crusius, Untersuchungen zu den Mimiamben des Herondas (H. Stadtmüller) II. — Th. Gerber, Quae in commentariis a Gregorio Corinthio in Hermogenem scriptis vetustiorum commentariorum vestigia deprehendi possint (C. Hammer). — J. Fessler, Institutiones patrologiae, quas denuo recensuit, auxit, ed. B. Jungmaun (C. Weyman). — Cicero, De Oratore libri tres. By A. S. Wilkins (W. Friedrich) I. — Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum Vol. XXV. Sectio VI, pars I : S. A. Augustini de utilitate credendi, de duabus animabus, contra Fortunatum, contra Adimantum, contra epistolam fundamenti, contra Faustum. Rec. I. Zycha. — Pars II. S. A. Augustini contra Felicem de natura boni, epistula Secundini, contra Secundinum liber. Accedunt Euodii de fide contra Manichaeos et commonitorium Augustini quod fertur. Rec. I. Zycha (K. Wetke). — Monumenti antichi, pubblicati per cura della reale academia dei Lincei. Vol. I, Abt. 4 (B. Lupus). — R. v. Planta, Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte (W. Deecke). — O. Lobeck, Des Flavius Blondus Abhandlung : De militia et jurisprudentia (X).

15. April. — Rezensionen und Anzeigen : B. Keil, Die solonische Verfassungsgeschichte Athens (A. Bauer). — Horaz' Oden und Epoden, bearbeitet von H. Menge (P. Cauer). — Cicero, De Oratore libri tres. By A. S. Wilkins (W. Friedrich) II. — E. Hübner, Römische Epigraphik (F. Haug). — A. Philippson, Der Peloponnes (E. Oberhummer). — Alb. van Kampen, Taschenatlas der Alten Welt (φ).

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 36.

4^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

LE RÉALISME DANS PÉTRONE.

I.

Il est établi aujourd'hui que l'ouvrage de Pétrone qu'on appelle vulgairement le *Satyricon* et dont nous ne possédons malheureusement plus que des extraits, n'est ni un pamphlet ni une satire générale, mais un roman sous forme de *Ménippée*.

Le personnage principal de ce roman, Encolpios, nous fait le récit de ses aventures. Jeune, beau, spirituel, instruit, mais sans scrupules, sans moralité, réduit à vivre d'expédients périlleux, il court le monde en compagnie d'un autre déclassé, Ascyltos, et de Giton, bel enfant dont nous n'avons pas besoin de définir le rôle.

Au commencement des extraits qui nous sont conservés, nous sommes transportés dans une ville de Campanie et nous assistons à une conversation entre Encolpios et le rhéteur Agamemnon sur les causes de la décadence de l'art oratoire. Pendant cet entretien, Ascyltos, que les fadaises littéraires ennuiant, s'est esquivé. Encolpios se met à sa recherche et se laisse conduire par une vieille dans une mauvaise maison où il rencontre son ami. Tous les deux s'échappent de là, rentrent à l'auberge et se prennent de querelle au sujet de Giton. — Un peu plus tard ils se rendent au forum, où ils essaient de vendre un manteau volé et rentrent en possession d'une tunique cousue d'or qu'ils avaient perdue. — Puis vient une priapée abominable, où figure une certaine Quartilla. — Cependant l'occasion se présente à nos aventuriers de faire repue franche. Le rhéteur Agamemnon les mène dîner chez Trimalchion, un affranchi très riche, qui se plait à étaler son luxe et qui incarne dans sa grotesque personne toute la sottise et tous les ridicules d'un parvenu. Le narrateur, En-

colpios, décrit minutieusement tout ce qui le frappe dans la maison de son amphitryon, l'ordonnance du festin, les inventions baroques et les raffinements extraordinaires qui se succèdent sans interruption; il rapporte fidèlement les propos de table de Trimalchion et de ses convives ainsi que les incidents divers qui égaient ou attristent le repas. L'orgie se prolonge jusqu'au milieu de la nuit. Excédés de fatigue et alourdis par l'ivresse, Encolpios et ses deux compagnons regagnent à grand-peine leur logis. — Nouvelle scène de jalousie entre Encolpios et Ascylos, qui finissent par se séparer. Le premier, désespéré d'avoir été abandonné par le petit Giton, qui lui a préféré son rival, se retire dans un quartier solitaire et s'excite à la vengeance. Ayant bien bu et bien mangé pour se donner du cœur, il sort, l'épée nue à la main; mais un soldat l'arrête et lui fait mettre bas les armes. — Quelque temps après, se promenant dans une galerie de tableaux, il rencontre un vieux poète crotté, Eumolpe, avec qui il lie conversation. On échange des confidences plus que scabreuses, et on se met à disserter sur les causes de la décadence des arts, qu'Eumolpe attribue à la soif de l'or et aux vices qui rongent la société. La vue d'un tableau représentant la prise de Troie inspire au métromane un petit poème que les assistants accueillent par une pluie de cailloux. Encolpios emmène son nouvel ami au bain. Là, il retrouve Giton et s'enfuit avec lui, laissant Eumolpe en train de déclamer des vers. Les deux "frères" ¹ se réconcilient. Eumolpe vient les rejoindre, mais bientôt il joue le rôle de trouble-fête. Il se prend de querelle avec l'aubergiste; une bagarre éclate. A peine est-elle apaisée que survient Ascylos, qui est à la recherche de Giton; celui-ci se dérobe aux perquisitions, et Ascylos se retire désappointé. La bonne entente se rétablit entre Encolpios et Eumolpe. Ils s'embarquent avec Giton sur un vaisseau qui fait voile pour Tarente. Mais quelle n'est pas la consternation d'Encolpios et de Giton quand ils s'aperçoivent qu'ils font route avec deux personnes dont ils s'étaient fait de mortels ennemis : le propriétaire du navire, Lichas, et une dame nommée Tryphène! En vain ils se déguisent :

¹ On sait ce que signifiaient, dans le langage des débauchés de Rome, les termes *frater* et *soror*.

ils sont reconnus, et une lutte s'engage. Mais, grâce à l'intervention d'Eumolpe, une trêve est conclue et les haines se calment. Alors le poète, pour entretenir la gaieté des passagers, leur raconte la piquante histoire de *la Matrone d'Éphèse*. — Soudain une tempête éclate; Lichas périt dans les flots. Les trois aventuriers gagnent le rivage, s'engagent dans l'intérieur du pays et ne tardent pas à découvrir à quelque distance une ville située sur une hauteur. Un homme de la campagne leur apprend que c'est Crotone, et que la seule industrie qui y fleurisse est la chasse aux héritages. Aussitôt on combine toute une comédie : Eumolpe se fera passer pour un riche propriétaire d'Afrique qui vient de perdre son fils unique et, en outre, d'essuyer un naufrage; il affectera de tousser beaucoup et d'avoir un mauvais estomac; Encolpios et Giton seront ses esclaves. Tout étant réglé de la sorte, le trio se remet en route. Eumolpe expose à ses compagnons ses théories poétiques et leur débite, en guise de démonstration, son poème de *la Guerre civile*. — On arrive à Crotone. La ruse d'Eumolpe réussit à souhait : les captateurs de testaments s'empressent autour de lui et le comblent de cadeaux; une matrone intrigante va jusqu'à lui livrer son fils et sa fille. — Encolpios, de son côté, fait la conquête d'une dame de Crotone, la belle Circé; mais il ne se montre pas du tout à la hauteur de la situation. Ses mésaventures amoureuses l'engagent à se remettre aux mains d'une vieille sorcière appelée Oenothéa. — Cependant le crédit d'Eumolpe commence à baisser. Le poète, pour réchauffer le zèle de ses dupes, leur lit son testament : ses légataires ne toucheront leur legs que sous la condition expresse de couper son cadavre en morceaux et de le manger en présence du peuple assemblé. Il les encourage gravement à surmonter leur dégoût, et c'est par cette mystification funèbre que se termine ce qui nous reste du *Satyricon*.

II.

On a défini dans ces derniers temps le *Satyricon* un roman réaliste. Cette définition n'est qu'à moitié vraie. L'ouvrage de Pétrone appartient pour une bonne partie à ce genre de littérature licencieuse qui a reçu de nos jours l'épithète flétrissante de *pornographique*. Or, la pornographie n'a rien de

commun avec le réalisme : c'est le produit artificiel d'une imagination dépravée, une sorte d'idéalisme à rebours. Si Pétrone n'avait fait qu'une œuvre de pur libertinage, il n'occuperait, avec tout son esprit, qu'un rang très inférieur dans la littérature romaine. Il s'est, heureusement, sauvé de l'écueil où plus d'un talent a sombré, par quelques fortes peintures de la vie réelle et par une observation souvent profonde des mœurs et des caractères. Ce réalisme, sain comme la vérité, est absolument distinct de l'obscénité raffinée qui souille tant de pages du *Satyricon*. Cela est si vrai que l'épisode où éclate dans toute sa vigueur et dans toute son originalité le génie du romancier, le *Festin de Trimalchion*, ne renferme aucun tableau de nature à chatouiller ou à pervertir les sens ; les crudités n'y manquent pas, mais les images lubriques en sont absentes.

Outre l'élément pornographique, qui est de convention¹, il faut encore faire, dans le *Satyricon*, la part de la fantaisie et celle du bel esprit. Si le *Satyricon* est, par occasion, un roman de mœurs, c'est aussi, c'est surtout un roman d'aventures. Quoique Pétrone n'use point du merveilleux et que ses héros vivent dans un monde très prosaïque, il ne se met guère en peine de la vraisemblance dans la conduite du récit. Les jeux du hasard, les caprices de la Fortune suffisent à tout expliquer. Les personnages paraissent, disparaissent, se quittent, se retrouvent à point nommé. Certains détails, certaines scènes, certains épisodes, ont beaucoup de relief : l'ensemble ne donne pas l'illusion de la réalité. Cette illusion, le roman moderne cherche à la produire par deux procédés contraires : ou bien en construisant une intrigue solide sur la logique des caractères et des événements, ou bien en réduisant l'intrigue à sa plus simple expression, voire même en la supprimant, et en présentant des séries de menus faits qui se juxtaposent et se coordonnent suivant les conditions ordinaires de l'existence. Ni l'un ni l'autre de ces procédés n'est celui de Pétrone : chez lui une trame légère réunit une suite d'épisodes où se joue librement la verve du conteur et qu'il a visiblement

¹ BOISSIER, *L'opposition sous les Césars*, p. 241 : « L'indécence et l'immoralité étaient devenues, pour ainsi dire, la loi du genre. »

choisis dans l'unique but de divertir le lecteur. Le roman, qui est devenu une des branches principales de la haute littérature, était traité dans l'antiquité comme un genre frivole : on ne lui demandait que d'amuser l'imagination. Malgré son admirable tempérament d'artiste, Pétrone a subi l'influence des dispositions du public et de la tradition littéraire. — En adoptant la forme de la *Ménippée*, le romancier latin se mettait à l'aise pour se livrer à toutes les saillies de son esprit et à tous les écarts de sa fantaisie. La satire *Ménippée* était une sorte de pot-pourri, d'olla-podrida, où les vers se mêlaient à la prose, le grec au latin, le récit au dialogue, le burlesque au sérieux, la morale à la facétie, le style noble au style populaire. Un pareil cadre comportait la plus grande liberté de composition, et Pétrone ne s'est pas fait faute d'en user; il semble, comme l'a dit Pierron¹, avoir voulu verser dans son livre le contenu de tous ses portefeuilles. De plus, il a un goût très prononcé pour l'imitation et la parodie. " Tantôt il
 „ se contente de nuancer son style de la couleur de tel ou
 „ tel écrivain; tantôt il parodie spirituellement un auteur
 „ célèbre et s'amuse à accommoder à une situation comique
 „ les réminiscences de quelque passage épique ou tragique.
 „ D'autres fois, quittant le ton du persiflage, il s'attache à
 „ rivaliser soit en vers, soit en prose, dans des pièces étudiées, avec un prosateur ou un poète en renom². „ Cette mosaïque littéraire ne manque certes pas de piquant, mais ne se concilie guère avec l'idée que nous nous faisons du réalisme.

Enfin le ton d'ironie et de persiflage qui règne dans le récit nuit à l'effet de vérité que le roman réaliste s'efforce d'atteindre. Trop souvent les personnages de Pétrone semblent ne pas se prendre au sérieux; ils ont l'air de se tourner du côté du public avec un clin d'œil d'intelligence. Renan a comparé Pétrone à Mérimée³, et cette comparaison est juste en plusieurs points; mais, à mon avis, la raillerie tranquille et discrète de l'écrivain français altère moins le fond de l'œuvre : si Mérimée aime à mystifier ses lecteurs, il respecte ses héros et ne se joue point de ses créations.

¹ *Histoire de la littérature romaine*, 3^e édit., p. 503.

² A. COLLIGNON, *Étude sur Pétrone*, p. 109. Paris, 1892.

³ *L'Antéchrist*, p. 140.

On le voit, le réalisme de Pétrone est loin d'être sans mélange, et nous aurons pour tâche de le dégager de ce qui lui est étranger, et de le mettre en lumière.

III.

Quels sont les caractères du réalisme? D'abord, le souci du détail matériel, précis et exact, fût-il laid et vulgaire.

Le réaliste moderne arrête sa vue avec une complaisance toute particulière sur les objets inanimés. Il a raison, puisque les choses qui nous entourent exercent sur nous une influence secrète, mais constante. Les démarches de l'âme ne sont pas unies et simples; elles sont, au contraire, extrêmement complexes et infiniment variées: nos pensées, nos sentiments, nos volontés, s'associent à des milliers de sensations et d'images qui s'entre-croisent dans notre cerveau, qui individualisent en quelque sorte chacun de nos actes et s'y attachent indissolublement. Il a raison, puisque les choses portent les traces de notre activité, de nos habitudes, de notre manière d'être. Il a raison, puisque nous leur prêtons une physionomie et une vie propres qui réagissent à leur tour sur l'esprit même dont elles émanent. Il a raison enfin, puisque nous ne sommes pas suspendus dans les espaces éthérés, mais que nous marchons sur la terre, que le monde matériel nous enveloppe de toutes parts et que nous formons toujours tableau avec nos alentours.

Ces relations étroites entre l'homme et les choses, c'est le mérite de nos romanciers de les avoir aperçues, observées et notées: ils ont ainsi donné de la solidité à leurs créations, " retenu le lecteur dans l'illusion du réel ¹. „ Les anciens y prêtaient peu d'attention: c'est ce qui fait, quand ils décrivent longuement, que leurs descriptions tournent si facilement au lieu commun, car elles ne tiennent à rien d'humain et d'individuel; mais le plus souvent ils se contentent de brèves indications, l'homme étant prépondérant et comme détaché de la nature extérieure. Sous ce rapport, Pétrone est un *ancien* dans la plus grande partie de son roman. Mais il y a au moins

¹ FAGUET, *Études littéraires sur le dix-neuvième siècle*, p. 426.

une exception, et elle est importante. Tout l'épisode de Trimalchion offre une incroyable abondance de détails : on croirait lire un chapitre de Balzac. Maison, ameublement, costumes, bijoux, mets, service, ustensiles, tout est décrit avec la scrupuleuse exactitude d'un procès-verbal ou d'un inventaire. Mais, qu'on le remarque bien, l'auteur ne décrit pas uniquement pour décrire. Dans ce luxe criard et désordonné, dans ces bizarres raffinements, se révèlent les goûts, les habitudes, le caractère, l'histoire de l'amphitryon; sa personnalité est empreinte sur tout ce qui est à son usage. Si, par exemple, Trimalchion porte au petit doigt de la main gauche un grand anneau doré et à l'extrémité du doigt suivant un anneau d'or pur, mais parsemé d'étoiles de fer¹, c'est qu'il voudrait bien se faire passer pour chevalier romain, mais qu'il n'ose porter le véritable anneau d'or des chevaliers. Pétrone a donc compris jusqu'à un certain point que les choses muettes ont aussi leur éloquence : vérité féconde, dont la littérature a tiré depuis de si heureux effets.

Le romancier réaliste ne se figure pas ses personnages comme des êtres purement spirituels ou revêtus d'une forme indécise et vague : il les voit, en chair et en os, avec leurs qualités et leurs défauts physiques, leurs gestes, leurs attitudes, leurs habits, leurs particularités saillantes et caractéristiques. Pétrone a possédé ce pouvoir de vision, et il en tiré parti sans en abuser. Il se borne à quelques traits sobres mais expressifs. Voyez Trimalchion emmitoufflé dans son *pallium* écarlate, d'où émerge sa tête pelée de vieux et laid poupard; au cou, une serviette à large bordure de pourpre, dont les franges tombent de ci de là². Sa femme Fortunata a de gros bras³ : elle est évidemment bouffie de cette graisse qui envahit, dans leur maturité, les bourgeoises enrichies. Eumolpe, le métromane, est un vieillard à cheveux blancs, dont le visage méditatif et ravagé semble promettre quelque chose de grand, mais dont la mise n'est rien moins qu'élégante⁴ — l'habit râpé n'est-il pas la livrée de l'homme de

¹ *Sat.*, § 32.

² *Sat.*, § 32.

³ *Sat.*, § 67 : *crassissimis lacertis*.

⁴ *Sat.*, § 83.

lettres? Telle figure qui ne fait que passer dans le roman est enlevée avec une rare vigueur. Cet homme d'allure équivoque, chauve, le front couvert d'excroissances charnues, est une espèce d'agent d'affaires, demi-courtier et demi-avocat, habitué du forum, à l'affût des causes véreuses et des occasions de friponner ¹. Quoi de plus saisissant que ce portrait d'un ignoble baladin: " De son front coulaient des ruisseaux de
 „ sueur mêlée de fard; et ses joues, dont le blanc remplissait
 „ les rides, semblaient un vieux mur dont le plâtre fond à la
 „ pluie ²? „ Le mignon de Trimalchion, Crésus, est un petit monstre à mine vieillotte, chassieux, aux dents sales, plus laid que son maître ³. A table, il s'amuse à envelopper d'un ruban vert une petite chienne noire, grasse à faire peur, et à la bourrer bon gré mal gré de morceaux de pain ⁴. — Voilà le Pétrone réaliste; voici maintenant le Pétrone galant et précieux dont raffolaient les Bussy-Rabutin et les Saint-Évremond; il nous fait le portrait de la belle Circé: " Jamais
 „ la sculpture ne produisit rien de plus parfait: les paroles
 „ me manquent pour faire la description de tant de charmes,
 „ et tout ce que j'en pourrais dire serait trop peu. Ses
 „ cheveux, naturellement frisés et relevés sur un front étroit,
 „ retombaient en boucles innombrables sur ses épaules; ses
 „ sourcils fuyaient en arc jusqu'à ses tempes, et se croisaient
 „ presque. Ses yeux étaient plus brillants que les étoiles
 „ dans une nuit obscure; son nez était légèrement recourbé
 „ et sa bouche mignonne ressemblait à celle que Praxitèle
 „ donnait à sa Vénus. Puis son menton, son cou, ses mains,
 „ ses pieds, emprisonnés dans un mince cercle d'or, tout cela
 „ effaçait par sa blancheur le marbre de Paros ⁵. „ Que l'on compare ce portrait avec les rapides esquisses citées plus

¹ Sat., § 15 : *nescio quis ex cocionibus, calvus, tuberosissimae frontis, qui solebat aliquando etiam causas agere ...*

² Sat., § 23.

³ Sat., § 28 : *puer vetulus, lippus, domino Trimalchione deformior; § 64 : puer lippus, sordidissimis dentibus.*

⁴ Sat., § 64 : *catellam nigram atque indecenter pinguem prasina invollebat fascia panemque semesum ponebat super torum atque hanc (mss. : hac) nasea recusantem saginabat.*

⁵ Sat., § 126.

haut : il y a plus qu'un contraste entre les objets décrits, il y a une différence de procédé dans la description. On sent ici l'art de convention, l'hyperbole consacrée, les comparaisons traditionnelles, les réminiscences de la poésie érotique.

L'art réaliste ne dédaigne point ces petits faits accessoires qui donnent de la consistance au récit. Quand Encolpios, Ascyrtos et Giton reviennent ivres du festin de Trimalchion par une nuit obscure, le romancier a soin de nous les montrer trébuchant, dans un dédale de rues étroites, sur les cailloux et les tessons qui leur mettent les pieds en sang ¹. Des matelots surpris par le calme s'amusent à prendre à la glu des oiseaux de mer : « les malheureux volatiles tombent dans nos mains ; » l'air emporte leur léger duvet et leurs plumes roulent avec « l'écume des flots » ².

La description s'unit admirablement à la narration dans ces deux scènes à la manière de Callot. Une rixe dans une auberge :

« L'aubergiste nous voyant ainsi étendus par terre dans le plus grand désordre : — Qui êtes-vous ? s'écria-t-il ; des ivrognes ou des vagabonds ? ... peut-être l'un et l'autre ? Qui de vous a dressé ce lit contre le mur ? Quel secret dessein avez-vous machiné ? Je crois, ma foi, que vous vouliez déloger cette nuit sans payer le loyer de votre chambre ; il n'en sera rien. Je vous ferai voir que cette maison (*insula*) n'appartient pas à une veuve sans appui, mais à M. Mannicius. — Tu oses nous menacer ! s'écrie Eumolpe. — Et en même temps il détache à l'aubergiste un vigoureux soufflet ; celui-ci tenait une cruche de terre vidée par les libations des hôtes : il la lance à la tête d'Eumolpe, lui fend le front, et s'enfuit à toutes jambes. Notre poète, furieux d'un tel outrage, saisit un candélabre de bois, poursuit le fuyard, et l'en frappant à tour de bras, lui rend avec usure le coup qu'il a reçu au front. Les gens de l'auberge et les hôtes déjà ivres accourent au bruit. Quant à moi, profitant de cette occasion pour me venger d'Eumolpe, je ferme la porte sur lui. ... Cependant les marmitons et les locataires de la maison tombent sur le malheureux dont j'ai coupé la retraite : l'un armé d'une broche chargée de rôtis encore crépitants, menace de lui crever les yeux ; un autre, ayant saisi dans le garde-manger une fourche à décrocher les viandes, se place dans une attitude belliqueuse. Je remarquai surtout une servante vieille et chassieuse, qui, ceinte d'un tablier horriblement sale, et chaussée de

¹ *Sat.*, § 79 : *cum hora paene tota per omnes scrupos gastrarumque eminentium fragmenta traxissemus cruentos pedes ...*

² *Sat.*, § 109.

„ sabots dépareillés, traînait par la chaîne un énorme dogue et l'agaçait
 „ contre Eumolpe. Mais notre héros paraît adroitement avec son candé-
 „ labre tous les coups qu'on lui portait ¹. „

Chez une sorcière :

„ Oenothéa pose une vieille table au milieu de l'autel, et la couvre de
 „ charbons ardents. Une écuelle de bois, toute fendue par le temps, pendait
 „ à la muraille : elle l'en détache, mais le clou qui la supportait lui reste
 „ dans la main : elle raccommode l'écuelle avec de la poix tiédie, et ren-
 „ fonce le clou dans la muraille enfumée. Puis, se ceignant d'un *pallium*
 „ carré, elle place sur le feu un grand coquemar, et décroche avec une
 „ fourche un sac suspendu dans son garde-manger, et qui contenait une
 „ provision de fèves et un vieux reste de tête de porc déchiqueté par
 „ mille entailles. Elle délie ce sac, et répand sur la table une partie des
 „ fèves, qu'elle m'ordonne d'éplucher promptement. J'obéis, et je sépare
 „ d'une main soigneuse les graines de leurs gousses malpropres. Mais
 „ Oenothéa, impatiente de ma lenteur, s'empare des fèves, et, avec ses
 „ dents, les dépouille adroitement de leurs enveloppes, qu'elle crache par
 „ terre, semblables à des mouches... Elle se met à ronger un peu de la
 „ chair du porc; puis, voulant replacer avec sa fourche, dans le garde-
 „ manger, cette tête aussi vieille que la sienne, elle monte, pour y atteindre,
 „ sur une chaise vermoulue qui se brise : la vieille, entraînée par son poids,
 „ tombe sur le foyer, casse le haut du coquemar, et éteint le feu qui com-
 „ mençait à se rallumer. Elle se brûle même le coude à un tison ardent, et
 „ se couvre le visage d'un nuage de cendre. Effrayé, je me lève, et je la
 „ remets sur ses jambes, non, toutefois, sans rire de sa chute ². „

* * *

Un amas de détails, quelque bien vus et quelque bien rendus qu'ils soient, des silhouettes et des figures, de courtes scènes isolées, quelle qu'en soit la valeur plastique, ne suffisent pas, dans un roman, à donner l'impression de la réalité : il y faut des effets d'ensemble.

J'ai dit ce qui manque à Pétrone dans la conduite générale de son ouvrage. Tandis que les aventures de Gil Blas „ semblent aller du mouvement dont va le monde lui-même ³ „, celles du héros de Pétrone se succèdent avec une sorte de „ précipitation essoufflée ⁴ „, un peu au hasard, ou plutôt au gré de la fantaisie de l'auteur.

¹ *Sat.*, § 95.

² *Sat.*, §§ 135-136.

³ FAGUET, *Le dix-huitième siècle*, p. 76.

⁴ *Id.*, *ibid.*

Reste à considérer en eux-mêmes les principaux épisodes entre lesquels se partage ce qui nous reste du *Satyricon*.

Ces épisodes sont, au point de vue réaliste, de mérite inégal.

La priapée dont Quartilla est l'héroïne, les brouilles et les raccommodements d'Encolpios avec Giton, sont des débauches d'esprit, des dévergondages qu'on sent factices et voulus : la retenue — au moins relative — de l'expression jointe à la lubricité étudiée des conceptions atteste le manque de sincérité de l'artiste. — Ce qui se passe à bord du vaisseau où Encolpios et Giton rencontrent Lichas et Tryphène, fournit matière à un récit agréable, amusant, mais où il n'entre qu'une faible part de réalisme. — L'histoire d'Encolpios et de Circé n'est qu'une imitation et un développement d'une polissonnerie d'Ovide ¹. — La chasse aux testaments et la comédie qu'Eumolpe joue à Crotone renferment d'excellents traits de mœurs; mais Pétrone a trop chargé le tableau et l'aventure dégénère en farce.

Nous voici donc ramenés vers ce *Festin de Trimalchion* qui brille, parmi les débris du *Satyricon*, comme un bas-relief d'une puissance d'exécution incomparable.

Rappelons brièvement la marche de cet épisode célèbre ².

C'est au jeu de paume qu'Encolpios aperçoit pour la première fois son amphitryon, vieillard au front chauve, vêtu d'une tunique rouge, chaussé de pantoufles, entouré de pages et d'eunuques, dont l'un porte un pot de nuit en argent. A un moment donné, le maître soulage sa vessie, puis fait signe qu'on lui serve de l'eau, en mouille légèrement l'extrémité de ses doigts et les essuie aux cheveux d'un esclave. De là, Trimalchion se rend au bain. Bientôt on le place dans une litière précédée de quatre coureurs et d'un fauteuil roulant où se prélassa son mignon. Tandis qu'on l'emporte, un musicien s'approche de lui avec une petite flûte dont il ne cesse pendant toute la route de jouer à son oreille. Encolpios arrive, avec ses compagnons, à la porte de l'hôtel du richard. Bien des singularités frappent ses regards; mais il s'arrête surtout à considérer des peintures à fresque qui retracent

¹ *Amores*, III, 7.

² *Sat.*, §§ 26-78.

l'histoire de Trimalchion, son arrivée à Rome comme esclave et son élévation; la Fortune est représentée avec une énorme corne d'abondance, et les trois Parques filent une quenouille chargée d'or. L'entrée de la salle du festin est ornée de faisceaux surmontés de haches : une inscription rappelle que Trimalchion a été investi de la dignité de sévir augustal. — Tout le monde se met à table, à l'exception du maître de la maison, à qui, contre l'usage, on a réservé la place d'honneur. Il paraît enfin aux sons d'une symphonie et installe sur une pile de coussins sa falote personne. Tout en se nettoyant la bouche avec un cure-dents d'argent, il déclare rondement à l'assemblée qu'il lui était peu agréable de venir si tôt, étant en train de jouer aux dames, mais qu'il n'a pas voulu se faire attendre : on lui permettra toutefois de finir sa partie. — Les services se succèdent, accompagnés de musique vocale et instrumentale — mais quelle musique ! ce ne sont que chants aigres et discordants. Chaque service offre quelque invention baroque, quelque surprise puérile, qu'on applaudit ou qu'on feint d'applaudir : œufs artificiels contenant des becfiges ; mets délicats cachés sous le couvercle d'un surtout de table représentant les signes du zodiaque et chargé de plats emblématiques ; sanglier coiffé du bonnet d'affranchi et recélant dans ses flancs des grives vivantes qui prennent leur volée ; cochon qui semble n'avoir pas été vidé et qui est farci, en réalité, de boudins et de saucisses ; tombola dont les lots sont une mystification agrémentée de calembours et d'à-peu-près ; veau bouilli avec un casque sur la tête ; gâteaux et fruits d'où jaillissent, au plus léger toucher, des flots de safran ; poissons et oiseaux faits avec de la chair de porc, etc. Le vin coule en abondance ; on en verse même sur les mains des convives. Un squelette d'argent articulé est posé sur la table — invitation à mener joyeuse vie tant qu'on le peut. — Encolpios regarde, observe, se renseigne auprès d'un voisin complaisant et cancanier qui lui explique les énigmes qui l'intriguent, et lui trace le portrait de l'amphitryon, de sa femme et des principaux invités. — Cependant Trimalchion tient le dé de la conversation et bavarde à tort et à travers. Soudain, pressé par un besoin naturel, il quitte la table quelques instants. Le

départ du tyran délie la langue de ceux que Pline le jeune ¹ appelle " les amis inférieurs " (*minores amici*), pauvres hères, clients et parasites, qui jusque-là se sont timidement tenus cois. Ils parlent de la pluie et du beau temps, de ce bon Chrysanthé qui vient de " claquer " ², de la cherté du pain et de la coquinerie des magistrats, d'un superbe combat de gladiateurs qu'on va donner; un père fait l'éloge de son gamin ³, un petit prodige, dont il veut faire un barbier, un crieur public, ou tout au moins un avocat ⁴. — Trimalchion rentre, informe la société de l'état de ses entrailles, et invite chacun à ne pas se gêner, s'il est tourmenté par les flatuosités. Il recommence de plus belle ses boniments et ses dissertations. Échauffé par le vin, il manifeste même l'intention de danser. Mais il est interrompu par l'entrée d'un secrétaire qui donne lecture d'un rapport rédigé sur le modèle du *Journal officiel* de Rome : " Le VII des calendes de juillet, il est né dans le " domaine de Cumes, qui appartient à Trimalchion, trente " garçons et quarante filles; on a transporté des granges dans " les greniers cinq cent mille boisseaux de froment; on a " soumis au joug cinq cents bœufs. — Le même jour, l'esclave " Mithridate a été mis en croix pour avoir blasphémé contre " le génie tutélaire de Gaius, notre maître. — Le même jour, " on a reporté dans la caisse dix millions de sesterces dont " il n'a pas été possible de faire emploi. — Etc. " — De fâcheux incidents viennent troubler le festin. Un petit équilibriste tombe du haut de son échelle sur Trimalchion, qui, heureusement, en est quitte pour la peur et une contusion; un esclave est châtié parce que, pour bander le bras malade de son maître, il s'est servi de laine blanche et non de laine écarlate; en revanche, au lieu de punir l'auteur du mal, Trimalchion rend un décret par lequel il lui donne la liberté, pour qu'il ne soit pas dit qu'un personnage de son importance a été blessé par un esclave ⁵. — Ascylos, ayant eu le malheur

¹ *Epist.*, II, 6.

² *Sat.*, § 42 : *tam bonus Chrysanthus animam ebulliit.*

³ *Sat.*, § 46 : *cicaro meus.*

⁴ § 46 : *destinavi illum artificii docere, aut tonstrinum aut praeconem aut certe causidicum.*

⁵ *Sat.*, § 54 : *puerum jussit liberum esse, ne quis posset dicere, tantum virum esse a servo vulneratum.*

de se moquer des bizarreries de la fête, est apostrophé de la belle manière par un des camarades de Trimalchion, et Giton, qui éclate de rire à ce discours populacier, essuie à son tour une bordée d'invectives. La bienveillante intervention du maître de la maison apaise la querelle, et la belle humeur se rétablit. — Après les équilibristes, une troupe d'Homéristes, armée de lances et de boucliers, vient déclamer des vers grecs. — Mais quel meilleur assaisonnement d'un bon repas, à l'heure où l'ivresse nocturne " multiplie le nombre des flambeaux " ¹, que d'entendre de beaux contes de sorcellerie, bien noirs et bien horribles? Un certain Nicéros raconte une histoire de loup-garou, et Trimalchion lui-même une histoire de striges, qui donnent à tous la chair de poule. — Nouvel accident : le chien de garde, que Trimalchion s'est avisé de faire entrer dans la salle, se jette sur la petite chienne de Crésus; un candélabre tombe sur la table, brisant tous les vases de cristal et aspergeant d'huile bouillante quelques-uns des convives. Trimalchion, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ordonne de verser rasade aux esclaves de ses hôtes et de servir les *mattées*. — " Nous en étions là
 „ du festin, lorsqu'un lecteur frappa à la porte, et un nouveau
 „ convive, vêtu d'une robe blanche, entra dans la salle, suivi
 „ d'un nombreux cortège. Saisi d'une crainte respectueuse à
 „ l'aspect de ce personnage, je crus que c'était le préteur.
 „ Dans cette pensée, j'allais me lever et descendre pieds nus
 „ sur le carreau. Mais Agamemnon, riant de mon empresse-
 „ ment : — Fou que vous êtes, me dit-il, ne vous dérangez
 „ pas; ce n'est rien; c'est le sévir Habinnas, marbrier de son
 „ métier, et qui passe pour un habile ouvrier en fait de
 „ tombeaux. — Rassuré par ces paroles, je me remis les
 „ coudes sur la table non sans toutefois admirer l'entrée
 „ majestueuse du sévir. Il était déjà entre deux vins, et,
 „ pour se soutenir, s'appuyait sur l'épaule de sa femme; de
 „ son front, orné de plusieurs couronnes, coulaient des ruis-
 „ seaux de parfums qui lui tombaient sur les yeux. Il se mit
 „ sans façon à la place d'honneur, et sur-le-champ demanda

¹ HORACE, *Sat.*, II, 1, 25 : *accessit ... numerus ... lucernis*. JUVÉNAL, *Sat.* VI, 305 : *geminis exsurgit mensa lucernis*.

„ du vin et de l'eau ¹. „ Ce funèbre personnage est d'une jovialité exubérante et quelque peu brutale. Pendant que sa femme Scintilla caquète avec Fortunata, il prend celle-ci par les pieds et lui fait faire la culbute sur le lit. Son esclave favori se met à déclamer des vers de Virgile, à contrefaire les trompettes, les joueurs de flûte et les muletiers. — L'ivresse est générale. Fortunata a grande envie de risquer quelques pas de cancan ². Trimalchion autorise la valetaille à s'attabler avec les convives. Mais l'amphitryon a le vin triste. Il publie ses dernières volontés, „ afin que toutes les personnes de sa „ maison le chérissent dès à présent comme s'il était mort ³. „ Il se fait apporter son testament, le lit d'un bout à l'autre, au milieu des gémissements de tous ses domestiques. Il donne à Habinnas ses instructions pour le tombeau qu'il lui a commandé et les sculptures qui doivent le décorer, et il lui soumet le projet d'épitaphe qu'il a composé :

ICI REPOSE

C. POMPEIUS TRIMALCHION MAECENATIANUS.

EN SON ABSENCE IL FUT NOMMÉ SÉVIR.

BIEN QU'IL PÛT OCCUPER UN RANG DANS TOUTES
LES DÉCURIES A ROME, IL REFUSA CET HONNEUR.

PIEUX, VAILLANT, FIDÈLE.

NÉ PAUVRE, IL S'ÉLEVA A UNE GRANDE FORTUNE.

IL A LAISSÉ TRENTE MILLIONS DE SESTERCES

ET N'A JAMAIS ASSISTÉ AUX LEÇONS DES PHILOSOPHES.

ADIEU. — ADIEU.

„ En achevant ces mots, Trimalchion se mit à verser un „ torrent de larmes; Fortunata pleurait aussi, Habinnas de „ même; enfin tous les esclaves, comme s'ils eussent assisté „ au convoi de leur maître, remplissaient la salle de leurs „ lamentations ⁴. „ — Afin de dissiper les fumées du vin, toute la compagnie se rend au bain; puis le festin recommence

¹ Sat., § 65.² Sat., § 70 : *jam coeperat Fortunata velle saltare. Cf. § 52 : Nemo, inquit, vestrum rogat Fortunatam meam, ut saltet? credite mihi: cordacem nemo melius ducit.*³ Sat., § 71 : *ut familia mea jam nunc sic me amet tanquam mortuum.*⁴ Sat., § 72.

sur de nouveaux frais. Mais une scène scandaleuse jette un froid sur l'allégresse universelle. Trimalchion ayant embrassé trop tendrement un de ses esclaves, Fortunata l'accable d'injures; exaspéré, il lui lance une coupe à la tête et entame un discours qui est un des morceaux les plus achevés que la littérature réaliste ait produits. D'abord il exhale sa colère avec une véhémence d'ivrogne. Puis, touché par les prières d'Habinnas et de Scintilla, il s'attendrit, fond en larmes, se justifie, non sans décharger de temps en temps ce qui lui reste de bile. La réaction se fait : " Allons, mes amis, le ciel vous tienne en joie " ! „ Et le voilà qui raconte son histoire, détaille sa fortune, décrit son palais, débite les maximes d'une morale toute pratique tirée de son expérience. Mais l'obsession de la mort reparaissant, il se fait apporter les vêtements funéraires dans lesquels il veut être enseveli, les parfums et un échantillon du vin dont on arrosera ses os. Enfin il ordonne de faire entrer dans la salle des joueurs de cor, et, s'étendant sur une pile de coussins : " Supposez, dit-il, que je suis mort : en avant „ la musique " ! „ L'orchestre entonne une marche funèbre, et fait un tel vacarme qu'il met en rumeur tout le voisinage. La garde du quartier, croyant que le feu est à la maison, enfonce les portes et pénètre en tumulte dans l'intérieur avec de l'eau et des haches. Profitant de cette occasion favorable, Encolpios et ses amis se sauvent à toutes jambes, comme d'un véritable incendie.

Tel est ce petit chef-d'œuvre où la description, la narration et le dialogue s'enlacent harmonieusement; où les tableaux se déroulent, où les personnages se dessinent suivant une gradation à la fois savante et naturelle; où le crescendo de l'orgie aboutit à un dénouement du comique le plus inattendu et le plus vrai; où enfin tout un coin du monde romain — et de l'humanité — tient en raccourci.

(A continuer.)

PAUL THOMAS.

¹ Sat., § 75 : *vos rogo, amici, ut vobis suaviter sit.*

² Sat., § 78 : *fingite me, inquit, mortuum esse : dicite aliquid belli.*

De la part qui, dans la culture formelle et dans la culture réelle, devrait être attribuée respectivement aux langues anciennes et aux langues modernes ¹.

J'ai été très heureux de ce que la Société de philologie a bien voulu s'occuper des idées émises par moi l'an dernier sur l'enseignement des langues anciennes et j'ai vivement regretté que l'état de ma santé m'empêchât d'assister à la dernière réunion.

S'il m'eût été possible de me rendre au milieu de vous, je vous aurais demandé, Messieurs, qu'avant toute discussion sur un point particulier de méthode, il me fût permis de justifier le principe que la lecture des œuvres littéraires est le seul but qu'il soit désirable d'assigner encore à l'étude des langues anciennes. C'est de cette idée que je suis parti et tout le reste ne me paraît en être qu'une simple conséquence.

Je ne pense pas, en effet, qu'on puisse mesurer la valeur d'une méthode à l'aide d'une norme fixe; qu'une méthode déterminée soit bonne en soi, d'une manière absolue, une autre mauvaise; je crois plutôt, que la valeur d'une méthode est chose relative, dépendant de la fin qu'on se propose et des circonstances où l'on se trouve, en un mot, que la méthode n'est qu'un chemin qui varie selon que change le but que l'on cherche à atteindre.

Cependant, avant d'aborder mon sujet, je voudrais vous rappeler que, pour radicale que puisse paraître mon opinion, je ne suis pas un adversaire des langues anciennes; que j'étais encore sur les bancs de l'université lorsque j'en ai fait éloge, et que plus tard, à deux reprises, j'ai pris leur défense. Mais, je l'avoue et ne crois pas devoir m'en excuser, insensiblement mon sentiment s'est modifié. Ayant été chargé d'enseigner les

¹ Lecture faite à la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques*, dans sa séance du 8 avril 1893.

langues anciennes, j'ai cherché à me rendre compte de l'utilité de la besogne que je faisais et des causes de notre croissant insuccès. Je me suis demandé si vraiment tout ce que j'avais affirmé jadis, encore que conforme au sentiment de la généralité des défenseurs des langues anciennes, était absolument exact, et je n'ai rien négligé pour m'éclairer.

Cependant, si vous n'approuvez pas mes idées — et je sais déjà que plusieurs d'entre vous ne les partagent pas — je suis prêt à reconnaître mon erreur. *In magnis et voluisse sat est.*

Les deux faits qui ont immédiatement attiré mon attention sont l'absence de tout goût pour les langues anciennes et le surmenage.

La désaffection qui s'attache de plus en plus à l'étude des langues anciennes ne saurait être révoquée en doute. Comme on l'a dit à la conférence de Berlin, cela est dans l'air. Extrêmement rares deviennent les jeunes gens qu'intéressent encore le latin et le grec, et tous semblent ne se prêter à leur étude que contraints et forcés. Il est facile de se convaincre que, malgré les avantages dont de tout temps ont été favorisés les élèves ayant fait leurs études humanitaires, la section professionnelle a eu plus d'élèves que celle des humanités, et le prodigieux succès de la jeune section des humanités modernes sera accueilli diversement selon les préférences intimes de chacun, mais nous est un indice de plus de la croissante défaveur qui a atteint les langues anciennes. L'esprit positif a envahi la jeunesse qui est devenue utilitaire, et en cela elle est encouragée par ce qu'elle entend et voit autour d'elle, par l'atmosphère même dans laquelle elle vit. Elle a entendu parler de la lutte pour la vie, et tout ce dont elle ne perçoit pas l'utilité immédiate, elle n'en a cure.

Je sais, pour l'avoir fait jadis, tout ce qu'on peut invoquer en faveur des langues anciennes : mais qu'importe, si ces arguments, prouvant d'ailleurs que les langues anciennes constituent une école excellente, ne prouvent nullement qu'elles constituent la seule bonne, ni qu'aucune autre ne pourrait la valoir ? Nous avons beau dire que ces études libérales contribuent à développer le jugement et à élargir le domaine des

idées; on sourit ou on nous répond avec Montaigne : Oui, c'est un bel et grand ornement que le grec et le latin, mais on l'achète trop cher.

Mes souvenirs personnels ne remontent pas à plus de quinze ans : ils sont donc sans importance; mais il y a environ deux ans, feu M. Gantrelle m'a confié que l'enseignement pour lui avait perdu ses charmes, parce que l'indifférence des étudiants pour le latin était devenue trop grande. Dans le temps, me disait-il, on l'étudiait avec conviction et on le connaissait, mais actuellement, sauf les rares aspirants au doctorat, les étudiants ne s'y intéressent plus.

Ce phénomène d'ailleurs n'est pas propre à notre pays; les plaintes sont universelles et le succès du livre de Frary n'a pas été seulement un succès de curiosité. Il a plu, parce que, dans sa partie critique, il est conforme aux tendances de notre époque. Il y a cinq ans, M. Bayet écrivait dans la Revue internationale de l'enseignement que bientôt les études classiques n'existeraient plus en France, et en Allemagne même, dans ce pays classique des humanités anciennes, les attaques ne sont ni moins nombreuses ni moins vives. Le compte-rendu sténographique de la conférence pédagogique réunie à Berlin en 1890 par l'empereur nous édifie à cet égard, et j'y ai relevé un fait qui me paraît significatif. En 1879, au congrès médical d'Amsterdam, l'illustre Virchow avait pris chaudement la défense des études classiques; onze ans plus tard, à Berlin, le même savant déclare que c'est une aberration que d'obliger les médecins et les naturalistes d'étudier le latin ou le grec. On voit le chemin parcouru.

Petit à petit, le monde se retire de nous. On pourra, par des dispositions réglementaires, peupler les classes des Athénées et les cours de latin aux Universités, mais cela ne nous sauvera pas de la catastrophe finale. Dans la situation actuelle, la section des humanités anciennes me semble être quelque peu semblable à ces industries artificielles qui ne se maintiennent que grâce à la protection. Si nous avons pour le moment beaucoup d'élèves — mais infiniment moins cependant que les humanités modernes — c'est que l'on exige la connaissance des langues anciennes pour l'admission dans les facultés. Or,

vous le comprenez, cette obligation ne justifie nullement l'existence des humanités anciennes; elle déplace le débat, mais ne le tranche en aucune façon, puisqu'immédiatement se dresse devant nous cette autre question : jusqu'à quel point la connaissance de ces langues est-elle nécessaire dans les études supérieures?

Résoudre cette question n'est pas de ma compétence et je ne crois pas qu'on se mette bientôt d'accord sur ce point, où la tradition joue un rôle si considérable. Je constate seulement que des professeurs d'Université contestent l'utilité du droit romain — il suffit de rappeler M. Nyssens de Louvain — et qu'ils ont avec eux nombre d'avocats et de magistrats, puis ce fait qu'un peu partout on se plaint de l'obligation d'étudier les langues anciennes imposée aux médecins et aux naturalistes. Virchow, et nul ne lui contestera la compétence, prétend qu'il ne saurait alléguer aucune raison plausible pour écarter des études médicales et naturelles ceux qui ne connaissent pas les langues anciennes, et allant plus loin, il recommande la prudence, parce que, dit-il, dans ce domaine l'antiquité ne peut nous faire connaître que des sources d'erreur, non des sources de savoir. L'argument tiré des étymologies, auquel Virchow n'attache pas la moindre importance, était qualifié déjà en 1880 de superficiel et de puéril par M. de Laveleye, et M. Wagoner s'était rangé à son avis.

Je n'insiste pas, Messieurs, j'indique un courant de l'opinion, courant de plus en plus puissant et qui, à tort on à raison, finira par triompher. La tradition est considérée comme un obstacle qui barre la voie du progrès.

Maintenant, d'où provient cette désaffection pour une étude essentiellement libérale et ce regret presque universel de l'obligation où l'on se trouve d'y consacrer quelques années? Les causes en sont probablement multiples, mais je crois que la plus puissante de toutes, celle qui n'est qu'une manifestation de l'esprit utilitaire dont je parlais à l'instant, est la nécessité où tout le monde se trouve de connaître les langues modernes et l'entrave apportée à leur connaissance par l'étude des langues mortes. La croissante influence de la riche culture intellectuelle moderne s'affirmant tous les jours

plus puissamment, après avoir un instant contrebalancé l'influence des langues anciennes, a fini par triompher d'elle. Il fut un temps où les langues et les littératures anciennes étaient tout, peu de chose les langues et les littératures modernes; actuellement, pour comprendre l'utilité des langues mortes, il faut se donner la peine d'y regarder de près — encore l'argumentation n'est-elle pas de nature à convaincre tout le monde — tandis que tout le monde est convaincu que la connaissance des langues modernes s'impose comme une impérieuse nécessité.

Ensuite, il faut bien l'avouer, il y a surmenage. En 1879, à la commission des XVII, M. Wagener¹ a émis cette opinion, qu'un élève ne peut fournir plus de sept heures de travail par jour, et M. Delbœuf avait proposé que les leçons et les devoirs fussent calculés de telle façon que l'élève n'eût que sept heures de travail. Nous sommes loin de là. Les jeunes gens, à part le congé du jeudi, ont au minimum six heures de cours plus deux heures d'étude le soir. Rentrés chez eux, il leur faut souvent encore se remettre à la besogne pour terminer leur tâche journalière.

Depuis l'institution des directions de classe, il ne peut cependant plus y avoir d'abus de ce côté, car la besogne de chaque jour est réduite au minimum *dans les limites permises par le programme* et également répartie sur tous les jours de la semaine. Or, quand les élèves ont travaillé pendant huit heures et davantage, que reste-t-il pour les répétitions, pour la lecture, aussi importante que les leçons elles-mêmes; que reste-t-il pour les arts d'agrément; que reste-t-il enfin pour la promenade ou l'exercice, si nécessaires à l'âge où le corps est en pleine croissance?

Et qu'on ne dise pas que les heures de classe ne fatiguent que le professeur et non pas les élèves : cela ne pourrait être vrai que des classes où l'enseignement est purement dogmatique d'une part, purement réceptif de l'autre. Or, c'est-là un système contre lequel l'autorité centrale et l'inspection ne

¹ M. Wagener, de Gand, n'a pas fait partie de la commission des XVII. Il s'agit probablement de M. Wagner, de Liège. N. de la Réd.

cessent de réagir. On nous recommande sans cesse, et avec raison, de faire travailler les élèves en classe par eux-mêmes. Le professeur qui donne sa leçon à onze heures, alors que les élèves ont déjà été occupés trois heures durant, ne peut plus obtenir d'eux une attention soutenue ¹.

Mais, dira-t-on, on travaillait autant autrefois. J'en doute, car lorsque j'étais élève à l'Athénée, nous avions moins d'heures de cours et l'importance accordée à certaines branches était bien moindre. M. Lavisse le disait récemment, on semble avoir oublié qu'après les études il y a encore la vie pour apprendre. Ainsi les leçons de sciences naturelles n'étaient jadis que de simples causeries scientifiques qui, tout en nous instruisant, nous amusaient et ne nous demandaient aucune étude à domicile. Actuellement, ces causeries scientifiques se sont transformées en cours, apportant leur contingent de leçons et même de devoirs. En seconde latine, le cours de Physique ne comporte pas moins de 350 pages, et deux professeurs m'ont assuré qu'ils ne pourraient en retrancher une ligne sans contrevenir au programme.

Outre cela, la fatigue résultant de six heures de cours me semble augmentée par ce fait que le nombre d'heures accordé au latin est hors de proportion avec celui assigné aux autres branches, et que c'est le même professeur qui enseigne grec, latin et français. Le même professeur se trouve ainsi journellement pendant trois ou quatre heures en face des mêmes élèves, et il est incontestable que par là, la variété dans les idées et les méthodes, qui serait pour l'esprit un délassement, fait défaut complètement. Il y a une douzaine d'années, le conseil de perfectionnement, sur la proposition de M. Gérard, avait émis le vœu que les cours de grec dans les différentes classes fussent confiés à des professeurs spéciaux. Cette mesure, qui atténuerait ce qu'il y a de fâcheux dans la situation actuelle, n'a jamais, que je sache, été exécutée.

¹ A Mons, quand j'y étais, on avait pris une mesure qui me paraît excellente; les heures n'étaient que de 50 minutes, ce qui permettait de donner une demi-heure de récréation à 10 heures; on sonnait à 8.50 et à 9.40, puis la classe recommençait à 10.20 avec une nouvelle sonnerie à 11.10. Après ces 30 minutes passées en plein air, les élèves rentraient en classe un peu ragaillardis.

Je ne voudrais pas m'attirer le reproche d'exagération et j'avoue qu'il y a des élèves qui ne sont jamais surmenés, parce qu'ils n'acceptent de la besogne journalière que ce qu'ils en veulent; mais pour les élèves consciencieux, à l'intelligence vive et curieuse, les plus dignes d'attention en somme, la besogne est excessive. Or, au point de vue qui nous occupe, la conséquence naturelle de ce surmenage et de cette désaffection pour les langues anciennes est que, fatigués des heures de classe, accablés de devoirs et de leçons, les élèves négligent tout un peu, mais beaucoup ce qu'ils aiment le moins et ce qui leur paraît le moins utile, c'est-à-dire, les langues mortes. Aussi n'est-il pas étonnant que malgré tous nos efforts nous arrivions à de si pauvres résultats.

En résumé, la situation de l'enseignement moyen me paraît être la suivante : comme l'étude des langues anciennes est virtuellement sans vie, la culture formelle qu'elle est chargée de donner est devenue insuffisante, et comme le temps manque aux langues modernes et la fatigue générale aidant, la culture réelle est devenue également insuffisante. Les professeurs d'université ont dû s'en apercevoir depuis longtemps.

On a beau changer les programmes, le mécontentement persiste, et la fréquence même des changements est l'indice d'une situation troublée et peu naturelle.

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas de solution à espérer et qu'il faille que les langues anciennes, comme beaucoup le désirent, disparaissent entièrement de l'enseignement moyen? Cette question est vitale pour l'avenir intellectuel du pays, et malheureusement d'une solution difficile, car les éléments en sont complexes et il ne faut en négliger aucun. Former les esprits par la culture classique, mais en même temps les initier aux idées et aux faits du monde moderne, est pour l'enseignement moyen un beau programme, mais combien ardu à réaliser dans la pratique! Et la question est délicate aussi, parce que tous ceux qui s'en occupent avec compétence ont leurs préférences personnelles. On ne s'occupe pas impunément pendant de longues années d'une même étude, car fatalement on est porté à lui accorder une importance exagérée. Tous nous sommes quelque peu orfèvres, et il nous faudrait cesser de l'être pour nous soustraire à l'influence de la tradition et juger avec

impartialité. Tel fait, qui paraît énorme au philologue, fera sourire ceux qui n'ont pas été soumis à la même éducation ou qui vivent dans un milieu différent.

Or, par profession un peu, par goût beaucoup, ce problème m'a vivement préoccupé depuis longtemps, et sans avoir la prétention que la formule que je vais proposer soit la seule bonne, je la crois cependant de nature à apaiser la lutte qui existe entre les langues anciennes et les langues modernes, à atténuer le surmenage et à rendre peut-être une vie nouvelle à l'étude des langues anciennes. *Ἢ μὲν οὖν ὑπόσχεσις οὕτω μεγάλη ... κριταὶ δ' ὑμεῖς ἔσεσθε* que ne puis-je ajouter avec l'orateur : *τὸ δὲ πρᾶγμα ἤδη τὸν ἑλεγχον δώσει!*

L'enseignement moyen a pour but, non seulement d'inculquer aux jeunes gens une certaine somme de connaissances nécessaires dans la vie, mais aussi de leur former le jugement; la formation du jugement constitue le côté formel de l'éducation, les données positives le côté réel. Tout système d'éducation négligeant l'un de ces côtés me paraît insuffisant, et un système me semble d'autant plus parfait qu'il tient un compte plus grand de cette double exigence.

Or, si l'éducation par l'étude des langues est recommandable, c'est précisément parce que l'étude de toute langue produit ce résultat formel et ce résultat réel, c'est-à-dire qu'elle est à la fois une gymnastique pour l'esprit et une nourriture pour l'intelligence. Ainsi la grammaire, selon la manière dont on l'étudie, peut développer l'esprit de logique et de finesse ou bien simplement fournir les éléments nécessaires pour la lecture des œuvres écrites, et ces œuvres elles-mêmes exercent à leur tour le jugement et ornent l'esprit des connaissances générales indispensables à tout homme bien éduqué.

Il va de soi que rien n'est plus facile dans la pratique que de donner la priorité dans la culture formelle à la grammaire ou à la littérature. Ainsi, étudie-t-on la grammaire en tant que science, dans le but de comprendre l'organisation intime d'une langue et la vie du langage en général, la culture formelle par la grammaire sera favorisée, tandis que la culture formelle par la littérature se trouvera sacrifiée, puisque l'étude de la grammaire ainsi comprise absorbera nécessairement

beaucoup de temps; étudie-t-on au contraire la grammaire uniquement au point de vue pratique, en la réduisant au strict nécessaire, c'est-à-dire en se bornant à exposer, d'une manière scientifique néanmoins, les principes indispensables pour rendre possible l'étude de la littérature, c'est la culture formelle par la littérature qui se trouvera être favorisée.

Or, puisque nous enseignons des langues mortes et des langues vivantes, des littératures qui sont à l'état de complet achèvement, dont on peut observer la naissance, suivre le développement et constater l'arrêt, et d'autres littératures qui sont encore dans leur devenir, des langues et des littératures par conséquent dont l'utilité et les exigences sont différentes, il faudrait, pour que l'enseignement littéraire produisit son maximum d'effet utile, qu'il fût organisé de telle façon que l'étude de chacun des groupes produisit le maximum de culture formelle et le maximum de culture réelle auquel puissent atteindre les élèves sans être *surmenés* et sans que *l'un des deux groupes de langues fût sacrifié*.

Je suis persuadé que ce but si désirable serait atteint si l'on admettait en principe **que les langues modernes seront chargées de donner la culture formelle par la grammaire** et indirectement la culture réelle, qui a toujours été leur but, **tandis qu'aux langues anciennes sera réservée la culture formelle par l'étude des œuvres littéraires** et cette part de culture réelle qui découle nécessairement de toute grande œuvre de l'esprit.

On connaît l'argument invoqué généralement pour justifier l'organisation actuelle : l'étude des langues anciennes est pour le développement de l'intelligence un exercice supérieur à l'étude des langues modernes. Il a été clairement et nettement formulé par M. Delbœuf, dans son ingénieuse étude sur le latin et l'esprit d'analyse.

“ La syntaxe latine, ainsi s'exprime-t-il, n'est pas plus „ compliquée que la syntaxe allemande et elle l'est infiniment moins que la syntaxe française. Mais elle possède sur „ l'une et sur l'autre cette supériorité qu'elle est fondée sur „ la logique, tandis que celle des langues modernes a en „ grande partie un fondement historique. A cet égard, comme „ propre à former le raisonnement, elle et sa sœur, la syntaxe grecque, sont sans rivale „.

Malgré tout le respect que je professe pour la science et l'autorité de M. Delbœuf, je ne puis accepter sans réserves cette proposition.

Au point de vue de la science grammaticale moderne, il n'y a pas de langues basées uniquement sur la logique, et ç'a été pendant longtemps le malheur de la grammaire de vouloir expliquer par la logique ce qui ne trouve sa justification que dans la tradition. S'il est vrai que la syntaxe française a un fondement historique, cela n'est pas moins vrai des syntaxes latine et grecque. Ce qui uniquement distingue la première des deux autres, c'est que du français nous connaissons l'ancêtre immédiat et que nous pouvons suivre pas à pas ses transformations, tandis que l'ancêtre du latin et du grec est à jamais perdu pour nous et que nous ne pouvons le reconstituer que par la comparaison des différentes langues sœurs, qui toutes ont conservé quelques traits de famille de leur vénérable aïeule. Quant à la syntaxe allemande, elle se trouve absolument dans le même cas que ses consœurs latine et grecque, car entre la langue mère des idiomes indo-germaniques et l'allemand, il n'y a pas d'intermédiaire dont on puisse la dériver directement. Ce qui est vrai, c'est que, avant la découverte du sanskrit et la naissance de la grammaire comparée, on s'est efforcé, notamment G. Hermann, d'expliquer les grammaires latine et grecque par la logique, et on sait où cela avait conduit ce grand savant. En conséquence, je ne crois pas que cet argument ait l'importance qu'on lui accorde souvent encore.

Il est d'ailleurs assez piquant de constater que le plus grand latiniste de notre époque, l'illustre Madvig, a consacré plusieurs pages de ses *Kleine Schriften* (p. 286-87) à combattre cette prétention des langues anciennes de constituer un instrument éducatif sans rival par la seule vertu de leurs grammaires. Il n'a jamais pu se convaincre, dit-il, que pour atteindre la culture formelle, une langue quelconque fût mieux douée qu'une autre et qu'on pût invoquer cet argument; d'ailleurs, ajoute-t-il, ce n'est pas en suite d'une comparaison avec les autres langues qu'on les a introduites dans les écoles. La vérité c'est que les langues anciennes sont enseignées d'une manière plus scientifique, mais que rien

n'empêche en soi les langues modernes d'adopter ces mêmes méthodes scientifiques.

Comment contester, en effet, que rien n'empêche, au point de vue de la culture formelle, de remplacer les grammaires latine et grecque par une grammaire moderne? Le fait brut n'a pas de valeur éducative par lui-même, c'est ce dont tout le monde conviendra. Que " j'aime " se dise " amo " en latin, *φιλέω* en grec, " ich liebe " en allemand, que " si vult, potest " soit en grec *εἰ θέλει, δύναται* et en allemand " Wenn er will, so kann er „, ce sont-là de simples faits dont la connaissance est nécessaire pour la culture réelle, mais qui sont sans influence sur la culture formelle. Ce qui au point de vue éducatif importe, ce sont les principes qui ramènent à une unité supérieure ces faits détachés.

C'est ce qu'a compris le conseil de perfectionnement quand en 1881 il a élaboré le plan d'une grammaire française modèle; ce plan faisait une large part à l'esprit philosophique, notamment dans la syntaxe et spécialement dans la théorie des propositions. La théorie adoptée était du reste admise déjà dans la plupart des grammaires grecques et latines. Mais, et cela est intéressant pour la question qui nous occupe, elle est empruntée au fond à une grammaire allemande, à celle de Becker, ou, si l'on veut, à son ouvrage sur l'organisme de la langue. C'est Becker qui est l'auteur de la théorie actuellement encore suivie dans les grammaires, et les langues anciennes auraient par conséquent mauvaise grâce de contester à la syntaxe allemande des principes logiques. La théorie de Becker a révolutionné la grammaire grecque, à commencer par celle de Kühner, et les grammaires latines n'en ont pas moins profité. Les auteurs qui n'ont pas suivi ce mouvement s'en sont abstenus parce qu'ils jugeaient cette méthode philosophique trop difficile pour les débutants.

Or, c'est parce que je pense que ce qui fait la valeur éducative de l'étude d'une langue, c'est ce qu'elle contient de philosophie, que je trouve que le français, par exemple, est un instrument unique pour l'enseignement. Depuis le latin jusqu'à nos jours, la science grammaticale nous montre, dans l'évolution de cette langue qui a duré des siècles, la raison d'être des règles qu'elle suit; ses formes même sont nées en vertu de

lois déterminées. L'étude scientifique de la grammaire française — et le français ne manque certes ni de richesse ni de finesse — constitue un véritable cours de philosophie du langage. Transformation d'une langue synthétique en langue analytique, influence de la disparition des désinences sur la construction, loi du moindre effort, analogie grammaticale, analogie lexicale, étymologie populaire, lois phonétiques, modifications linguistiques qui ajoutent ou enlèvent des éléments aux mots, variations du sens par restriction, par extension, disparition des mots, création de vocables nouveaux, recherche de l'archaïsme, renouvellement dialectal, usure du sens et l'hyperbole son remède, bref, toute la série des influences physiques et psychiques, la vie du langage tout entière, peut être exposée, en partant d'une base sûre, à l'aide d'une méthode rigoureuse, dans un cours scientifique de grammaire française.

Je crois que des leçons données dans cet esprit, avec tous les développements nécessaires, aux élèves des classes supérieures, lorsque l'usage de la langue est déjà suffisamment connu, auraient, au point de vue de l'éducation de l'intelligence, au moins autant d'effet que les leçons de grammaire latine. Nos élèves apprennent la vie des animaux, la vie des plantes, les manifestations de la matière brute, mais ils n'étudient pas la vie du langage qui nous touche de si près, bien qu'ils apprennent quatre ou cinq langues. Quant à la part qui devrait être accordée aux autres langues modernes, je ne me reconnais pas la compétence voulue pour en décider; tout ce que je puis dire, c'est qu'il me paraît nécessaire de leur accorder une importance plus considérable.

En chargeant les langues modernes de la culture formelle par la grammaire, on arriverait indirectement à ce résultat tant désirable : une connaissance plus réelle des langues modernes. Quant aux langues anciennes, l'étude plus sérieuse de leur littérature les ferait aimer davantage et ferait plus pour l'acquisition des connaissances générales que le régime actuel. L'histoire littéraire nous apprend ce que les esprits les mieux doués ont exprimé de la manière la plus artistique. Le commerce assidu avec de tels hommes ne peut être sans influence éducative, car toute grande œuvre de l'esprit

enseigne. Je ne prétends pas que l'antiquité soit moralement supérieure aux temps modernes, je ne prétends pas davantage que les œuvres littéraires de l'antiquité soient toutes des chefs-d'œuvre sans rivaux; cela, comme le dit Madvig, est de la pure déclamation. Leur véritable valeur réside dans leur importance historique, et qui ignore l'antiquité ne peut comprendre le devenir de notre civilisation. C'est le seul argument que développe le savant danois et il suffit. Il en est un autre encore, la nécessité de la connaissance du latin pour l'étude scientifique des langues romanes. Soyez persuadés que du jour où les élèves auront appris la grammaire scientifique du français, personne en leur présence ne contestera l'utilité des études latines.

J'espère que, si vous acceptez ces idées générales, la méthodologie que j'ai esquissée à grands traits dans mon discours vous paraîtra plus naturelle, nullement hasardée, parfaitement en harmonie avec la fin que j'assigne à l'étude des langues anciennes.

En effet, si le but de l'enseignement des langues mortes doit devenir la lecture des principales œuvres littéraires, la méthode Hale se recommande d'elle-même et la grammaire devra être réduite au minimum indispensable pour rendre possible cette lecture, tandis que le système grammatical de la langue moderne à qui incombera de donner la culture formelle par l'étude de la grammaire devra être étudiée en détail. Cette solution me semble d'autant plus rationnelle que, s'il est impossible de limiter avec précision l'enseignement grammatical d'une langue vivante qu'on apprend en vue des multiples usages de la vie journalière, il est facile au contraire de limiter avec précision l'enseignement grammatical d'une langue morte qu'on étudie uniquement en vue de la lecture de certaines œuvres déterminées. Des travaux considérables de statistique grammaticale ont dans ce but été publiés en Allemagne et en Autriche, où la réduction du pensum grammatical est une nécessité admise pour ainsi dire par tout le monde. Il y a longtemps d'ailleurs qu'elle a été reconnue chez nous, puisqu'en 1879 déjà M. Demoor a déclaré qu'on perdait trop de vue que le but de l'enseignement est de mettre l'élève à même de lire les auteurs et que si l'on traduisait trop peu,

c'est qu'on perdait son temps à des détails grammaticaux. Or, à mon sens, procéder par une méthode aussi rebutante, c'est dégoûter des langues anciennes des élèves qui ne sont pas destinés à devenir philologues; faisons plutôt comme Lucrèce le dit des médecins qui, voulant faire prendre l'absinthe aux enfants, entourent de miel les bords de la coupe.

Le minimum de grammaire a pour corollaire le minimum d'explications et d'exercices. Croire que je trouve choses mauvaises *en soi* les versions et les thèmes écrits, c'est se méprendre sur ma pensée. Je suis persuadé qu'il fut un temps où c'étaient des exercices recommandables et même nécessaires. Quand les langues anciennes jouissaient dans l'enseignement moyen d'une priorité incontestée, et que l'on avait le loisir d'apprendre à les écrire et même à les parler, ce n'était pas perdre son temps ni surmener les élèves que de faire écrire thèmes et versions; mais les temps ont changé, et je suis convaincu que ces exercices ne sont actuellement plus en rapport avec les exigences générales de l'enseignement moyen ni spécialement avec le but qu'il nous faudrait atteindre. Il y a défaut d'harmonie entre la fin et les moyens. Je trouve le thème particulièrement utile pour apprendre à écrire et à parler une langue, mais c'est-là un résultat peu désirable quand il s'agit de langues mortes et impossible à réaliser avec des programmes aussi chargés que les nôtres; quant à la version, j'ai reconnu son utilité pour la formation du style et j'ai renvoyé pour les détails à l'étude publiée sur ce sujet par feu M. Gantrelle. Mais à mon avis, tout ce qui se dit de l'utilité de la version latine peut se dire au même titre de la version allemande. Si la version du latin en français est un utile exercice de style, c'est qu'en latin le mouvement syntaxique et le mouvement des idées ne coïncident pas, le mouvement syntaxique étant exprimé par les désinences et l'ordre des idées par l'ordre des mots, tandis qu'en français, par suite de la perte des désinences casuelles, l'ordre des mots n'est plus aussi libre et exprime à la fois le mouvement syntaxique et le mouvement des idées. M. Gantrelle a étudié sur la seconde Philippique de Cicéron les procédés à suivre pour rendre en français l'ordre des idées de la phrase latine. La langue allemande, qui a conservé une grande liberté dans

sa construction, invite absolument au même travail, et c'est pourquoi je n'ai pas hésité à demander à la version allemande le profit qu'on attend de la version latine. Il est évident que deux langues analytiques ou deux langues synthétiques ne donneraient pas les mêmes résultats¹. D'ailleurs, en protestant contre l'abus des versions et des thèmes écrits, je n'ai pas été grand novateur. En 1879, M. Wagener a présenté la formule suivante au conseil de perfectionnement : les versions seront *rarement* l'objet d'un devoir à domicile et seront regardées seulement comme des exercices de rédaction. Deux ans auparavant, en 1877, Eckstein avait fait voter par l'assemblée des philologues réunis à Wiesbaden la thèse que les traductions de la langue maternelle en latin doivent se faire plutôt oralement que par écrit, et il avait ajouté, aux applaudissements de l'assemblée, qu'un plus grand nombre de traductions orales en classe et des travaux à domicile plus rares contribueraient beaucoup à soulager la jeunesse surmenée. Or, en fusionnant la thèse de M. Wagener et celle d'Eckstein, sans même les connaître, je n'ai fait que rester conséquent avec moi-même. En effet, ayant posé comme principe que la connaissance des littératures anciennes est le seul but que doive encore se proposer aujourd'hui l'enseignement du latin et du grec, j'ai pensé que l'on pourrait se contenter de faire principalement des exercices oraux, afin de diminuer la besogne des élèves et rendre plus vivant l'enseignement,

¹ Voici une phrase que je lis à l'instant dans les *Transactions of the american philological association* 1891, p. 6 : The traditional belief that the Greek theatre had a stage of from ten to twelve feet in height reserved almost exclusively for actors, as the orchestra was for the chorus, and connected with the orchestra by a flight of steps, students of the drama have long felt to be unsatisfactory for an easy and natural interpretation of the extant plays „

Cette phrase anglaise n'est-elle pas construite comme le serait une phrase latine ou grecque ? Le mot sur lequel l'auteur veut attirer l'attention se trouve en tête de la proposition, alors que l'ordre français demanderait : *students of the drama have long felt the traditional belief to be unsatisfactory for an easy interpretation*. La proposition à l'infinitif est en réalité complément direct = *the unsatisfactoriness of the traditional belief*. C'est absolument la construction infinitive latine ou grecque ; en grec comme en anglais on pourrait introduire *ὅτι* ou *that* après le verbe principal.

laissant la plupart des exercices écrits, si utiles en eux-mêmes, aux langues modernes à qui j'assignais un nombre d'heures plus grand, en rapport avec le rôle plus important qu'elles pourraient jouer dans notre enseignement moyen. Ce que j'ai condamné absolument, comme une perte de temps incompatible avec les exigences de notre temps, ce sont ces stériles exercices sur des formes qui jamais ne se rencontrent dans les écrivains qu'on lit et dont fourmillent les chrestomathies.

Telles sont les quelques explications que j'ai pensé devoir vous donner.

Mon discours de la distribution des prix ne faisait qu'esquisser un côté d'une réforme que je crois indispensable. J'avais été engagé à traiter cette question par la lecture de la circulaire autrichienne du 28 septembre 1891, circulaire dont les principales dispositions nous ont été communiquées et qui contenait des instructions évidemment inspirées par d'autres principes que ceux qui actuellement régissent notre enseignement. Ce sont ces principes, que j'approuvais pleinement, que j'ai essayé aujourd'hui de vous exposer.

Je suis fermement convaincu qu'une évolution dans le sens indiqué donnerait satisfaction aux langues modernes, infuserait un sang nouveau aux humanités classiques, et atténuerait le surmenage en diminuant le nombre des devoirs à domicile. En tous cas, en parlant comme je l'ai fait, j'ai cru servir une cause qui m'est chère, celle de notre enseignement moyen, car il est à craindre que si aucun changement n'intervient dans notre but et dans nos méthodes, nous ne soyons engloutis complètement par le flot montant du modernisme. C'est ainsi sans doute que l'ont compris M. Bonnet, en m'écrivant qu'il se ralliait complètement aux idées exposées dans mon discours, et M. Bréal en me félicitant d'avoir eu le courage de défendre ce qu'il appelle " la bonne cause. "

J. KEELHOFF.

L'UNIVERSITÉ D'OXFORD.

(Suite ¹).

On comprend sans peine que dans la suite des temps cette antique organisation se modifia. Il convient d'appuyer sur ce dernier mot. Alors que les collèges sombrèrent partout avec le monde d'où ils étaient issus, ils survécurent en Angleterre aux crises les plus menaçantes. C'est qu'en effet tous les changements politiques, religieux et sociaux qui affectèrent le pays, eurent un écho puissant parmi ces vieux édifices : Oxford, par sa situation centrale, eut sa part de tous les coups. La paix y élit rarement domicile pour longtemps. Il y eut toujours des brandons de discorde et des sujets d'inquiétude. Tant que les nations furent puissantes, elles se querellèrent; le XV^e siècle vit la sanglante guerre des deux Roses; vint alors la question de l'humanisme, qui amena des luttes homériques et d'âpres animosités; le règne de Henri VIII installa la Réforme au moyen des dépouilles de l'ancienne église; la visitation d'Édouard VI renforça le mouvement; sous la reine Marie la Sanglante, les protestants de la veille durent virer de bord, pour revirer sous Élisabeth. Tout cela ne se fit pas sans secousse, sans opposition; à l'université les récalcitrants étaient régulièrement expulsés, et leurs successeurs nommés d'office par ceux qui étaient les maîtres. Au siècle suivant ce fut encore la même chose. Charles I^{er}, chassé de son trône, vint à Oxford réunir ses partisans. Les collèges donnèrent toute leur vaisselle d'or et d'argent pour être convertie en monnaie et grevèrent lourdement leurs finances pour enrôler des troupes. Le roi fut battu, la ville fut prise. L'université, trop royaliste, courut les plus grands dangers. Une commission parlementaire entreprit de purger les collèges (1646); tous les "cavaliers" furent chassés et remplacés. A la Restauration beaucoup revinrent. Alors la licence succéda aux excès du puritanisme.

¹ V. plus haut, 2^e livr. p. 96 et suiv.

A l'avènement de Guillaume d'Orange, on eut les partisans des Stuarts et leurs adversaires; il en fut ainsi de tout.

Dans cette histoire longue et mouvementée, il n'y a d'intéressant pour nous que les deux grands courants qui contribuèrent le plus à faire évoluer le collège antique vers sa forme présente, j'ai nommé l'Humanisme et la Réforme. Si aujourd'hui l'instruction donnée dans les collèges est essentiellement calquée sur l'idéal humaniste, un peu élargi en ce siècle; si le culte et ses intérêts — j'entends le culte officiel (*Church of England*) — occupent une place prépondérante dans cet engrenage dont ils influencent le mouvement; si l'université très orthodoxe d'Oxford envoie deux députés conservateurs au Parlement ¹; si, jusque pendant la première moitié de ce siècle, elle protesta régulièrement contre toute mesure émancipatrice sur le terrain politique et confessionnel; si le non-conformisme fut jusqu'il y a 20 ans, un obstacle à l'admission dans les collèges et une cause d'exclusion des grades, cela remonte à ces deux grands mouvements, trop bien servis par l'esprit profondément religieux de la nation et son respect prolongé pour tout ce qui est muni de la patente de l'âge.

Deux choses distinguent le collège d'aujourd'hui de celui du moyen âge, c'est sa transformation en établissement d'instruction, où tous les étudiants habitent ², et celle des fellows en professeurs. Cette métamorphose n'est pas récente. Le séjour y avait un puissant attrait pour les jeunes étudiants (*undergraduates*) dans les temps agités. De bonne heure nous voyons des collèges consentir à fournir à un certain nombre de jeunes gens le logement et la nourriture moyennant une redevance régulière ³. C'était un moyen d'augmenter ses revenus. Rappelons-nous à ce même propos que la plupart des collèges connaissaient une classe inférieure de jeunes gens, servant de domestiques. Il y avait aussi des chantres et des enfants de chœur. D'un autre côté, à cette vie en commun

¹ Jacques I^{er} lui accorda ce privilège en 1606 (HUBER II, 96).

² Depuis 1854 environ, il est permis d'habiter un quartier hors du collège.

³ Le Prince Noir p. ex. fut *pensioner* à Queen's coll. (CLARK, p. 137).

sous la surveillance d'un " principal¹ ", on attachait, alors comme aujourd'hui, beaucoup d'importance au point de vue des études et de la discipline. Dès 1420², un règlement rendit le séjour dans un *hall* obligatoire; après la Réforme le pli était pris, la liberté turbulente était désormais bien muselée, et la population universitaire, fortement réduite, résidait tout entière dans les collèges et les quelques halls qui restaient.

Pendant que ce changement s'accomplissait, un autre non moins important se préparait. On doit en dater l'origine de 1379, année de la fondation de New College à Oxford par l'évêque de Winchester William de Wykeham. C'est une ère nouvelle qui commence. Nos universités présupposent un enseignement inférieur et moyen sur lequel elles s'appuient. Le moyen-âge ne connaissait pas cela. Les écoles n'apprenaient en général que la lecture et l'écriture, la religion, le chant, le comput et le latin; toutefois dans les bonnes écoles cathédrales et claustrales, on abordait aussi les matières du trivium. De plus les livres manquaient, les matériaux pour écrire étaient rares, l'élève répétait les paroles du maître jusqu'à ce qu'elles se fussent gravées dans sa mémoire; c'est ainsi qu'on étudiait la grammaire. Quelle désespérante lenteur! quelle routine machinale dans les " études ". Or le but de Wykeham fut précisément de donner à son collège la base dont il déplorait ailleurs le défaut. A l'ombre de son palais épiscopal il créa une école, qu'il rattacha étroitement à son collège oxonien, et où les futurs membres de celui-ci recevaient une éducation préparatoire. Avant de courir, on devait, se disait-il, apprendre à marcher. La mesure, toute pratique, dut produire d'heureux résultats; vingt cinq ans plus tard, les cours de l'université n'étaient plus suivis que par des bacheliers³, c'est-à-dire que les étudiants préparaient

¹ Le directeur du collège s'appelle aujourd'hui *principal* à Jesus, Brasenose et Hertford C. et dans les *Halls*. Il s'appelle *provost* à Oriel, Queen's et Worcester C.; *president* à Magdalen, St John's, Corpus Christi et Trinity C.; *warden* à All Souls', Wadham, Merton, Keble et New C.; *dean* à Christ Church; *rector* à Lincoln et Exeter C.; *master* à Balliol, University et Pembroke C.

² CLARK, p. 401.

³ CLARK, p. 159.

leur baccalauréat au collège et attendaient jusque-là pour suivre les cours publics. Depuis, cet élément nouveau se développa admirablement. A l'heure actuelle, comme je l'ai déjà dit plus haut, les collèges ont concentré l'enseignement entre leurs mains : l'université se borne pour ainsi dire à faire passer les examens et à conférer les grades.

Il nous reste encore à examiner la situation du fellow d'aujourd'hui. Ce qui était une aumône au moyen âge est devenu maintenant une position fort enviable, et le dénûment d'antan a fait place au confort et au luxe. Tout comme autrefois, on est *du* fellow d'un collège par ceux qui le sont déjà, et c'est là la plus haute récompense qu'on puisse décerner aux brillants sujets dont on veut utiliser les services. Longtemps, les "fellowships" étaient *fermés*, c'est-à-dire réservés à des natifs de certains comtés désignés par le fondateur ou le donateur. Un acte du Parlement abolit cette restriction en 1854. Notons en passant que, conformément aux tendances de l'enseignement universitaire anglais, la majorité des fellowships sont attribués aux langues classiques et conférés à ceux qui se distinguent dans ces études-là. Les mathématiques, le droit, la théologie détiennent à peu près ceux qui restent; les langues modernes en ont deux. On distingue deux espèces de "fellowships" ¹ : 1) les *Ordinary* ou *Non-official* ou *Non-Tutorial* et 2) les *Official* ou *Tutorial*. Les noms seuls indiquent en quoi les deux classes diffèrent. Les premiers n'ont absolument aucune obligation à remplir vis-à-vis de leurs collègues respectifs; ils y ont leur appartement, mais ils ne doivent ni y résider, ni y enseigner. Avec les £ 200 qu'ils touchent, ils peuvent, comme on dit là-bas, aller se promener à Londres. Les seconds au contraire restent au collège comme professeurs; ils en constituent ce qu'on appelle l'*educational staff*. Ils gagnent aussi davantage, cela se conçoit. Ils sont logés et

¹ Voici la liste du nombre *minimum* des fellowships dans les divers collèges : Oriel, 7; Wadham et Pembroke, 8; Worcester, 9; Jesus et Lincoln, 10; Exeter, Brasenose et Trinity, 12; University, 13; Queen's, New et St John's, 14; Balliol, 16; Merton et Hertford, 19; Corpus Christi, 20; Christ Church, 22; All Souls', 28; Magdalen, 30: Total 297, représentant un revenu annuel moyen de près de 2 millions et demi.

nourris gratuitement au collège même et touchent, en sus des £ 200 communs à tous, une somme variant de £ 50 à £ 150, déduite des revenus de la corporation, plus une somme arbitraire et généralement croissante prélevée sur les fonds affectés à l'enseignement (*Tuition Fund*). On peut dire qu'un fellow enseignant ne touche jamais moins de £ 300 par an ¹. Pour pouvoir être élu, il faut avoir le grade de bachelier ès arts (B. A.) et être célibataire. Le plus souvent la place est mise au concours. On est élu pour 7 ans; dans certains collèges, comme Trinity, Magdalen, Christ Church, pour 10 et même 15 ans. La première année on est à l'essai (*probationer*) et on ne prend pas part à l'administration des affaires du collège. Ce qui fait bien ressortir le caractère de l'institution et la rattache au passé, c'est que le possesseur d'un revenu annuel de cinq cents livres est par le fait même disqualifié et ne peut être élu. Si le fellow se marie, son bénéfice devient vacant *ipso facto*, mais il peut être réélu tant qu'il reste au collège un nombre de célibataires, variant de deux à six ², et suffisant pour assurer le maintien de l'ordre. Au bout d'un nombre déterminé d'années de service, un " official " fellow peut être admis à une pension qui fait l'objet d'un vote. Le nombre d'années requis diffère suivant les collèges. Il est de 15 à Queen's, de 20 à Magdalen et à Corpus Christi, de 25 à Trinity, Christ Church et Wadham, de 30 à Pembroke. A Brasenose, St John's, Balliol, Exeter et Oriel, trente ans de service *donnent droit* à la pension.

Ce qui précède donne, ce nous semble, une idée assez exacte de ce que ces fameux collèges universitaires anglais ont été jadis et sont aujourd'hui. Pour compléter notre notice,

¹ Au bout de 20 à 30 ans de service, le traitement global peut se monter à £ 600, à Wadham et Corpus Christi Coll. même à £ 800, mais il faut pour cela que les finances du collège soient en bon état.

² Il y a des cas particuliers. A Hertford Coll., 15 des fellowships ne peuvent être tenus que par des célibataires; à Lincoln Coll. 8 sur 10 doivent entrer dans les ordres avant dix ans à partir de leur élection.

Pour les détails de la vie de collège, son importance au point de vue anglais, etc., nous nous bornerons à renvoyer le lecteur à l'intéressant article de M. Goblet d'Alviella dans la *Revue Universitaire*.

il nous reste à exposer le système des examens ¹. L'étudiant qui se rend à Oxford commence par se faire inscrire au rôle, il paie pour cela 2 livres et demie. S'il veut se faire recevoir dans un des collèges, il acquitte un droit d'entrée, qui est ordinairement de £ 5 et verse un cautionnement variable de £ 20 ou £ 30, qui est rendu lorsqu'on quitte définitivement l'établissement. Mais ni celui-ci ni l'université n'admettent le nouveau venu sans garanties. Pour être reçu dans un collège, on a un examen à subir qui est réglé par le collège même. Dans tous il comprend le latin, le grec, l'arithmétique et l'algèbre ou la géométrie, dans d'autres on a en outre une rédaction anglaise à faire et on est questionné sur les Évangiles. Conformément au système préféré des Anglais, l'épreuve est en majeure partie écrite. Au reste, elle n'est pas la seule. Ce que nous n'avons pas réussi à obtenir pour les universités belges fonctionne chez nos voisins d'Outre-Manche; je veux parler du *graduat*, connu à Oxford sous le nom de *Responsions* et à Cambridge sous celui de *Little-go*. Cet examen comprend 1) l'algèbre jusqu'aux équations du 1^r degré à 2 inconnues ou les deux premiers livres de la géométrie d'Euclide; 2) l'arithmétique; 3) la grammaire latine et grecque; 4) un thème latin; 5) les explications d'un auteur grec et d'un auteur latin ². Les récipiendaires nés dans l'Inde de parents hindous, ont la faculté de substituer au grec ou au

¹ La réglementation des examens fait l'objet du Titre VI des *Statuta Univ. Oxon.* Elle est publiée par la Clarendon Press en brochure séparée au prix de 1 shilling sous le titre de: *The Examination Statutes.*

² Cet examen d'entrée est fait devant 6 (?) examinateurs nommés *Masters of the Schools*. Il est réglé par une Commission des Études (*Board of Studies*) qui prescrit notamment tous les ans quels sont les auteurs que les récipiendaires peuvent présenter. L'an dernier ceux-ci avaient le choix pour le grec entre: a) Demosthène, *Philippiques* et *Olynthiennes*, ou de *Corona*; b) Euripide, deux pièces quelconques parmi *Hecuba*, *Medea*, *Alceste*, *Bacchae*; c) Homère, α) l'*Iliade*, chants 1-5 ou 2-6, β) l'*Odyssée*, chants 7-11 ou 8-12; d) Platon, l'*Apologie* et *Criton*; e) Sophocle, *Antigone* et *Ajax*; f) Xénophon, *Anabase* 1-4 ou 2-5; pour le latin entre: a) César, *De bello gallico* 1-4; b) Cicéron, les 3 premières *Philippiques*, ou les 4 *Catilinaires* avec le *pro Milone*, ou le *pro Murena* avec le *pro lege Manilia*, ou le *de Senectute* avec le *de Amicitia*; c) Horace, 3 livres d'*odes* avec un livre de *satires*, ou un livre d'*épîtres* ou l'*Art poétique*; ou bien les *Satires* avec

latin le sanscrit ¹ ou l'arabe. Le règlement prévoit en outre le cas où un élève voudrait faire mieux et plus que les autres, et fixe en conséquence le programme des matières additionnelles. Le candidat pourra choisir entre 1) une partie d'un historien ou d'un philosophe grec ou latin (Thucydide, Hérodote, Platon, Tite-Live, Tacite), 2) une partie d'un historien ou d'un philosophe français ou allemand (de Tocke, Montesquieu, Thiers, Goethe, Humboldt, Ranke); 3) une partie du *Novum Organum* de Bacon; 4) les éléments de la logique inductive et déductive. L'importance et l'intérêt de ce programme à mes yeux, c'est qu'il montre aussi bien que les enseignements de l'histoire quelles sont les préférences de l'érudition anglaise et quelles sont les veines que le génie de ce peuple a surtout exploitées.

Une fois cette passe franchie et le certificat ² obtenu, on entre dans la faculté des Arts. Constatons une fois de plus ici un exemple de survivance médiévale à la fin du 19^e siècle. Je passerai volontiers sur l'antique terminologie, mais je rappellerai que si au moyen-âge la faculté des arts était considérée comme une faculté préparatoire et subordonnée aux autres, et s'il fallait être au moins bachelier ès arts (B. A.) avant d'être admis à suivre les cours d'une faculté supérieure, nous trouvons encore la même chose en Angleterre ³. Cela s'expliquait au moyen âge, où la faculté en

l'*Art poétique*; ou bien les *Epîtres* avec l'*Art poétique*; d) Tite-Live, livres 21 et 22; e) Virgile; les *Bucoliques* avec les livres 1-3 de l'*Enéide*, ou bien les *Géorgiques*, ou bien l'*Enéide*, livres 1-5 ou 2-6.

¹ On pouvait choisir entre 1) *Hitopadeça*, liv. 1, 2, 3 avec introduction; 2) *Nala* avec un des 4 livres du précédent; 3) 2500 vers du *Mahābhārata*; 4) la même quantité du *Rāmāyana*; 5) le livre I, ou bien II et III du *Pañcatantra*; 6) le *Raghuvansa*, I-VIII; 7) le *Kumāra sambhava*; 8) le *Bhagavadgītā* en entier; 9) le *Bhāṭṭikāvya*, I-V, avec le commentaire de Jayamangala.

² En voici la teneur : N. N., ... (listes des auteurs et branches présentées) ... *adhibitis, die ... quaestionibus magistrorum scholarum in Parvise pro forma respondit.* *Ita testamur* (Signatures).

³ Il me semble que la terminologie officielle des facultés allemandes a conservé un dernier vestige de cette situation dans ses *epitheta ornantia*. Comparez entr'eux le *ordo theologorum summe venerandus*, l'*illustrer ordo juris consultorum*, le *gratiosus ordo medicorum* et l'*amplissimus ordo philosophorum*.

question devait jusqu'à un certain point combler le vide dû à l'absence de ce que nous appelons l'enseignement moyen régulièrement organisé. Aujourd'hui que cet enseignement existe, tout au moins pour les futurs étudiants d'Oxford et de Cambridge¹, il y a là quelque chose d'anormal. Encore faudrait-il se garder de croire que c'est à la faculté des arts de se plaindre de la situation soi-disant privilégiée faite à ses sœurs. La meilleure preuve, c'est qu'elle ne se plaint guère et pour cause. Comme nombre d'étudiants, appartenant aux meilleures familles, finissent leurs études après — ou même avant — l'obtention du grade de B. A., c'est la faculté des arts qui accapare la grande majorité des élèves et s'assure l'hégémonie par le fait même. Il ne s'ensuit pas que les Anglais ne vont étudier chez eux que les lettres et la philosophie. Ce semblerait, en vérité, bien naturel après ce qui précède, mais ici encore le droit chemin du bon sens et de la logique est celui qu'il ne faut pas prendre. Le grade de bachelier ès arts, — c'est là la clef de l'énigme —, est encore plus élastique et moins net que celui de docteur en philosophie d'une université allemande.

Précisons, et pour arriver à ce but, exposons brièvement quelles espèces d'études mènent au grade précité. La classification des examens nous servira de guide et de contrôle.

On appelle *faculté* à Oxford " toute catégorie ou tout en semble de catégories d'études poursuivies dans l'université et représentées par un Conseil spécial qui les dirige „ C'est ainsi qu'on a les facultés de théologie, de droit, de médecine, des sciences naturelles et des arts. Celle-ci est divisée en trois sections, s'occupant respectivement de l'histoire et des littératures anciennes, d'études orientalistes et d'histoire moderne. Que ces diverses sciences conduisent régulièrement au baccalaureat ès arts, c'est dans l'ordre. Qu'on puisse ne s'occuper que de mathématiques et de sciences naturelles et pourtant étudier *in artibus*, cela pourrait à la rigueur passer encore, quand on se rappelle le vieux programme des sept arts libéraux. On n'y verrait qu'une survivance de plus, qui se

¹ Ce membre de phrase n'est pas aussi insignifiant qu'il en a l'air. Nous y reviendrons en parlant de l'enseignement moyen.

serait maintenue par le prestige de l'âge à côté de la jeune faculté des sciences naturelles. Mais qu'à partir d'un moment déterminé, on puisse étudier la théologie et même le droit, voilà ce qui nous semble une superfétation assez difficile à comprendre et à expliquer; car la faculté de droit ne compte vraiment pas tant d'élèves qu'il faille lui trouver une espèce de succursale ailleurs ¹. C'est pourtant ce qui existe en fait, et le baccalauréat ès arts est une espèce d'étiquette qui se colle sur des matières bien dissemblables.

L'obtention de ce grade ² nécessite un minimum de deux ans et huit mois d'études et comporte deux épreuves, appelées *first* et *second public examination*, ou plus fréquemment *mods*, diminutif de *moderations* ³, et *greats*. Deux choses nous

¹ Si elle souffre d'un mal quelconque, c'est d'anémie et non de pléthore. La concurrence, agissant aussi dans ce domaine, nous l'expliquera. En Angleterre, l'exercice de la profession d'avocat ne dépend pas de la possession d'un diplôme de docteur en droit comme chez nous. La préparation des futurs maîtres échappe à tout contrôle de la part de l'État. Il existe à Londres de riches et puissantes corporations (*inns of court*), remontant à l'époque éloignée où le droit romain s'installait en maître aux cours et aux universités, qui furent fondées pour l'étude et la défense du droit national et populaire (*common law*). Ces associations privées arrêtent un programme d'études et délivrent des diplômes. Il y a un examen d'entrée (*preliminary law examination*) à subir, qui paraît pouvoir être comparé, *mutatis mutandis*, à nos examens de sortie de Rhétorique. Une fois admis on étudie les notions générales dans des manuels connus, mais on s'initie surtout à la pratique. L'étudiant travaille dans le cabinet d'un avocat. Celui-ci le guide et lui donne des dossiers à examiner. Tout cela se paie, et c'est aussi moyennant paiement de £ 50 (1250 fr.) qu'après cinq années d'études le jeune juriste est admis au barreau. Inutile de dire que ceux qui sortent des universités, munis par exemple du diplôme de bachelier en droit civil (B. C. L.), outre qu'ils n'ont que trois ans à faire, constituent toujours l'élite.

² Le grade supérieur est celui de maître ès arts (M. A.). Pour le devenir, il n'y a ni examen à passer ni dissertation à écrire, mais simplement 4 ans à attendre et 300 francs à payer.

³ Le nom de *moderations* est encore une survivance scolastique. Sous ce nom on désignait ces *disputationes* académiques si fréquentes, où la jeunesse de jadis, armée du syllogisme et d'Aristote, cherchait à se rompre aux fatigues de la dialectique la plus raffinée et la plus spéieuse. Une spirituelle critique nous en a été conservée dans *Faust*, où Méphisto explique au jeune étudiant pourquoi il devrait suivre un *collegium logicum*.

frappent dans l'organisation de ces examens, c'est la faveur marquée dont jouit l'épreuve écrite et puis la distinction qui est faite dès l'abord entre les bons élèves et les élèves moyens. Le récipiendaire est en effet tenu de déclarer d'avance s'il aspire aux " honneurs ", c'est-à-dire s'il ambitionne un grade, ou bien s'il se contente de passer purement et simplement, ou comme nous dirions, d'une manière satisfaisante¹. On a ainsi les *pass men* et ceux qui sont *in for honours*. Ce choix préalable paraît devoir présenter bien des difficultés, mais de fait il n'en est pas ainsi, pour la raison bien simple mais frappante que l'examen n'est pas le même pour les deux classes de récipiendaires, plus court et plus facile pour les uns, plus long et plus ardu pour les autres.

Entrons dans quelques détails. Le *premier examen public* est conduit par les *moderators* au nombre de quatorze². D'après le statut qui le réglemente, il se compose d'abord d'une épreuve spéciale commune et obligatoire³ sur l'Ecriture Sainte, roulant le plus souvent sur deux des évangiles et une partie équivalente de l'Ancien Testament, comme les Actes des Apôtres. Après cela, il faut faire le départ entre les deux espèces de candidats. Ceux qui ne briguent pas les honneurs sont examinés alors 1° sur 3 auteurs classiques (grecs et latins) qu'ils doivent présenter⁴, 2° sur la logique ou sur les

¹ Depuis le statut sur les examens de 1800.

² Un *moderator* membre du jury pour les candidats aux honneurs en langues classiques touche £ 100, s'il est du jury pour les mathématiques, il touche £ 40, s'il est du jury pour les autres branches, £ 60. (*Stat. Univ. Oxon.*, Titulus XIX).

³ Ceux qui ont des scrupules religieux peuvent être dispensés de cette épreuve, qui est alors remplacée par un auteur grec, sanscrit ou arabe, par exemple : le *Phédon* de Platon, le *Mudrārāksasa*, etc.

⁴ Les auteurs recommandés sont, pour le grec : Hérodote, V, VI; Thucydide, VI, VII; Xénophon, *Memorabilia*, I, II, IV; Platon, *Apologie* et *Ménon*; Aristote, *Politique*, I, III; Homère, *Odyssée*, VI-XII; Aristophane, *Grenouilles*, *Acharniens*; Démosthène, *Couronne*; pour le latin : Tite-Live, XXI, XXII; Tacite, *Histoires*, I-III; Salluste; Cicéron, *Muréna*, *Milon*; Térence, *Andrienne*, *Phormion*, *Adelphes*; Virgile, *Enéide*, I-VI; Horace, *Sat.*, I, II — *Epist.*, I, II; Juvénal, excepté *Sat.*, II, VI, IX, XV, XVI; pour le sanscrit : *Pañcatantra* I ou II, III; *Raghuvansa* I-VII; *Kumārasambhava* I-VII; *Bhagavadgītā*; *Bhāṭṭikāvya* I-V avec le commentaire de Jayamangala.

éléments de la géométrie et de l'algèbre, à leur choix. Les candidats aux honneurs peuvent choisir entre les langues anciennes et les mathématiques. C'est tout ce qu'Oxford a accordé jusqu'ici à l'esprit de spécialisation scientifique en ce qui concerne cette épreuve. Ceux qui ont préféré les études classiques sont (1^o) questionnés spécialement sur les poètes et les orateurs, et toujours sur Homère, Virgile, Démosthène et Cicéron (durée 3 + 6 heures). Ils doivent (2^o) en même temps présenter 3 auteurs, choisis parmi quatre groupes déterminés par l'université, à raison d'un seul auteur par groupe (durée : 3 heures par auteur)¹. En dehors de cela (3^o) ils sont examinés, à leur choix, sur l'une des quatre matières suivantes : l'histoire des littératures grecque et latine, les éléments de la logique, les éléments de la grammaire comparée du grec et du latin ou les éléments de l'archéologie classique. Ici encore l'*alma mater* guide ses enfants en leur offrant quelques sujets d'études choisis. Je citerai comme tels l'histoire du drame grec ou de l'éloquence attique, l'histoire de la poésie latine avant Auguste, la logique d'après l'*᾽Οργανον* d'Aristote ou d'après Stuart Mill, l'histoire de la sculpture grecque, etc. Le recours aux sources directes est toujours exigé, ce qui n'étonne pas trop, dans un milieu où professeurs et élèves ont vécu de tout temps, dirai-je, dans une atmosphère humaniste. A l'appui de cette vérité on pour-

¹ L'Université recommande dans le groupe A : Eschyle, la *Trilogie* ou 4 pièces avec l'*Agamemnon*; Sophocle, 3 pièces au choix ou 2 avec l'*Agamemnon* d'Eschyle; Euripide, 4 pièces prises parmi les *Bacchantes*, *Hippolyte*, *Ion*, *Iphigénie en Tauride*, *Médée*, les *Phéniciennes*, *Hécube*, *Alceste*; — dans le groupe B : Aristophane, 3 pièces choisies parmi les *Acharniens*, les *Oiseaux*, les *Chevaliers*, les *Nuées*, les *Grenouilles*, les *Guêpes*; Thucydide, 3 livres; Pindare, *Olympiennes* et *Pythiques*; Théocrite; Platon, *République* I-IV ou le *Gorgias* et le *Protagoras*; — dans la groupe C : Horace, *Odes*, *Epodes*, *Carmen Saeculare* et l'*Art poétique* avec les *Satires* ou les *Epîtres*; Juvénal (excepté *Sat.* 2, 6, 9), avec Perse ou 1 livre de *Satires* d'Horace; Catulle (édit. choisie de la Clarendon Press) avec Properce I-III ou IV, V; — dans la groupe D : Tacite, *Annales*, I-IV ou les *Histoires*; Tite-Live II-V; Plaute, 4 pièces choisies parmi l'*Amphitryon*, l'*Aululaire*, les *Captifs*, les *Ménéchmes*, le *Soldat fanfaron*, la *Mostellaire*, le *Cable*, le *Trinummus*; Térence; Lucrèce I, II, III, V; Cicéron, *Lettres* (Watson's Selection I, II) ou de *Oratore* I, II.

rait citer le dernier point du programme de l'examen : (4^o) un thème latin et un thème grec, ainsi que des vers grecs et latins. Il convient pourtant d'ajouter qu'ici l'esprit moderne a déjà fait sentir son influence utilitaire. Le récipiendaire peut, en effet, remplacer les vers ainsi que le thème grec par une des autres matières recommandées.

Quant aux élèves qui aspirent aux honneurs en sciences mathématiques, leur examen comprend : 1) l'algèbre avec la théorie des équations; 2) la trigonométrie rectiligne et sphérique; 3) la " géométrie pure ", géométrie analytique à deux dimensions; 4) le calcul différentiel et intégral avec applications à la géométrie plane et à la géométrie des solides et des " surfaces de révolution " : équations différentielles; 5) les éléments de la mécanique des solides et des liquides, à étudier sans l'aide du calcul différentiel ou intégral¹.

Si l'élève passe l'examen sans " honours ", ou lui remet un certificat en latin, constatant que dans tel ou tel *terme*², il a été examiné dans les lettres latines et grecques et qu'il a satisfait les modérateurs. Un certificat spécial est délivré pour l'épreuve sur l'Écriture Sainte. Les étudiants qui ont brigué les " honours " sont répartis par ordre alphabétique en trois classes, comparables à nos trois espèces de " distinctions ", et le certificat qu'ils reçoivent mentionne la classe obtenue. Je citerai plus loin comme curiosité le certificat final, qui diffère fort peu de ceux-ci.

Disons encore, pour terminer, quelques mots de l'examen final, appelé, comme on le sait déjà, *Second public Examination*. Il nécessite la nomination d'environ 57 *public examiners*³, qui

¹ Je publie ces détails sous l'autorité des *Examination Statutes* pour 1891-92, pag. 26-30.

² L'année académique comprend 4 *terms*, les 2 premiers de 8 semaines chacun, les deux derniers de 8 semaines ensemble.

³ Un membre du jury d'une *honour school*, touche £ 100 pour les langues anciennes, £ 60 pour l'histoire moderne, £ 50 pour le droit et la théologie £ 40 pour les mathématiques, resp. £ 30 et £ 20 pour les exam. préliminaire et final en sciences. Un membre du jury pour la *pass school* touche resp. £ 50 ou £ 20, suivant qu'il siège pour les langues anciennes et le droit ou pour le reste. Conclusion : Les langues mortes tiennent le haut du pavé.

se divisent en autant de jurys qu'il y a de sections spéciales conduisant au grade de bachelier ès arts. Nous retrouvons ici la démarcation entre la *pass school* et les *honour schools*¹, avec cette différence qu'ici la spécialisation est entendue autrement que chez nous. C'est que la faculté des arts a, malgré tout, conservé encore quelque chose de son antique signification propédeutique, et qu'elle est moins le plus haut institut scientifique dans le domaine des sciences spéculatives et historiques, que l'école où l'Anglais de bonne famille trouve la culture d'esprit la plus variée et la plus complète. Des deux devises, Science et *Bildung*, c'est la dernière qui me paraît avoir le plus de poids, quand je tente de me représenter ce que l'Anglais attend d'Oxford et ce qu'Oxford croit devoir donner au candidat B. A.

Lorsque Stuart Mill, il y a longtemps déjà (1835), passait au tamis de sa perspicace critique le discours du professeur Sedgwick sur les études à l'université de Cambridge, il débutait par ces mots significatifs² : " Si l'on nous demandait dans quel but, avant tout, des universités dotées existent ou devraient exister, nous répondrions : Pour maintenir vivante la philosophie „ Il importe de prendre ce mot dans son acception la plus large. " Emplir certains esprits d'aspirations et de facultés au-dessus de celles de la foule, capables d'élever leurs compatriotes à un niveau supérieur de vertu, d'intelligence, de bien-être social; faire cela et en même temps éduquer les classes à loisirs de la société, de façon qu'elles puissent participer autant que possible aux qualités de ces esprits supérieurs, les apprécier et les suivre, voilà quels sont les buts auxquels toute université dotée aspire „ Les universités anglaises ont trempé bien des caractères, elles ont formé bien des évêques, des généraux et des hommes d'état, elles font germer et éclore bien de généreux dévouements, mais les vrais

¹ Le mot *school* est un mot très complexe. Les *Examin. Stat.* (p. 128) le définissent en disant qu'il " comprend toute partie d'un examen dans laquelle un certain nombre d'examineurs agissent ensemble en jury distinct „ Sans doute le mot désignait d'abord l'endroit où se passe un examen, puis l'examen lui-même, puis ceux qui le passent.

² John Stuart Mill, *Dissertations and discussions*, London, 1867, I, 95-96,

savants qu'elles ont donnés au monde sont rares. Cela ne prouve assurément rien pour ou contre la valeur intrinsèque de leur enseignement, car ce n'est rien moins que là seulement que les grands hommes ont poussé un peu en dehors des chemins battus. Mais ce que cela concourt à faire ressortir, ce sont les tendances *formelles, morales et philosophiques* qui caractérisaient cet enseignement il y a cinquante ans et qui, je crois, le distinguent encore aujourd'hui.

Pour nous, Oxford et Cambridge sont assez difficiles à comprendre. Ceux qui proclament leur infériorité vis-à-vis des universités allemandes, par exemple, se plaçant à un point de vue faux. C'est le cas du sculpteur qui prétend critiquer le peintre. Il nous semble que c'est là le point délicat, et nous ne sommes ni seul à le penser ni le premier à le dire. Nous voyons en nos universités autre chose que ce que les Anglais voient dans les leurs; là encore, la vieille Angleterre a conservé son cachet personnel. " Le secret de bien des anomalies, m'écrivait dernièrement un savant professeur qui veut bien m'honorer de ses sympathies, c'est que la Grande Bretagne est une île. Nous aimons les anomalies à Oxford, ajoutait-il, et beaucoup d'entre nous sont des anomalies eux-mêmes; ainsi moi je le suis, en essayant de vous expliquer un système que je ne comprends qu'imparfaitement et que je ne pourrais défendre avec succès „.

Si l'on me permettait de citer encore un exemple à l'appui de mon dire, j'avouerais que je suis de plus en plus frappé de ce fait que la langue actuelle a une tendance à fondre en un seul mot (*education*) ce à quoi nous appliquons les deux noms d'*instruction* et d'*éducation*. Quand un mot cherche ainsi à en supplanter un autre, nous assistons à la sanction lente, souvent précédée de longues luttes, d'un fait accompli ou en bonne voie de l'être. C'est dire, dans le cas qui nous occupe, que les écoles anglaises de tout rang ne sont pas exclusivement des débits d'instruction ou de science, qu'elles ne le sont peut-être pas même en premier lieu, mais qu'elles sont avant tout des établissements d'éducation, dont l'impardonnable défaut est de ne s'adresser qu'aux classes dirigeantes. Nous aurons encore l'occasion de revenir sur ce point.

Entrons maintenant dans le détail et voyons d'abord

l'examen à passer par ceux qui ne demandent à obtenir leur grade qu'avec un minimum d'efforts et d'étude. Les diverses matières sont rangées en 4 groupes, contenant respectivement α) les langues et l'histoire anciennes, avec le persan et le sanscrit¹, β) les langues et les littératures modernes avec l'histoire d'Angleterre², l'économie politique³ et une matière du droit, γ) les mathématiques et les sciences naturelles, δ) la théologie. Chaque groupe se subdivise à son tour en plusieurs sujets d'études. Tout récipiendaire doit présenter 3 de ces sujets, qu'il choisit au gré de ses préférences, sauf deux restrictions. La première c'est que le candidat ne peut choisir plus de 2 sujets dans le même groupe, la seconde c'est qu'il y a cinq sujets séparément obligatoires, savoir : les langues anciennes (2 auteurs : un philosophe et un historien), le sanscrit, le persan, le français et l'allemand.

Cette importance accordée aux langues me paraît due, non pas à un amour marqué pour les philologies modernes — ce qui serait contraire aux faits —, mais à l'obligation *honoris causa* de pouvoir préparer les jeunes gens pour certains services civils, comme celui des Indes, et encore une fois aux tendances qui régissent l'enseignement en général. Aussi bien la défense de s'en tenir à un seul groupe me paraît-elle faite exprès pour concourir dans la mesure du possible à ce désir de culture générale qui dresse l'homme à la vie publique et politique, la seule dont les Anglais tiennent vraiment compte en matière d'éducation.

En ce qui concerne l'examen final de ceux qui briguent les honneurs, le spécialisme a fait déjà son œuvre. On ne peut pas moins attendre d'une épreuve qui accapare la fleur des étudiants oxoniens, et parmi eux tous ceux qui ne considèrent plus le grade de B. A. comme une sorte d'*epitheton ornans*, mais qui désirent approfondir une matière spéciale en vue de

¹ Recommandés : Platon, *République* I-IV; Aristote, *Éthique* I-IV et X (c. 6-10); *Politique* I, III, VII; Hérodote, VII, VIII; Tite-Live, XXI-XXIII; Tacite, *Annales* I-III; — Manu, I-VI; Kalidāsa, *Çakuntalā*, etc.

² Recomm. : Hist. angl. jusqu'en 1603 ou bien de 1509 à 1832; hist. mod. de 1048 à 1254 ou de 1792 à 1848.

³ Surtout dans Adam Smith.

la position qu'ils occuperont un jour, et chez qui l'on peut donc généralement supposer des mobiles utilitaires ou scientifiques. Les divers examens spéciaux ou *honour schools* pour l'obtention du grade de B. A. sont au nombre de 7 et comprennent *a)* les *Literae Humaniores*, *b)* les mathématiques, *c)* les sciences naturelles, *d)* le droit, *e)* l'histoire moderne, *f)* la théologie, *g)* les langues orientales. Il serait fastidieux d'énumérer ici les programmes de ces différents examens, sur la plupart desquels je n'ai guère le droit de formuler une opinion quelconque. Je rappellerai seulement cette anomalie singulière qui consiste à faire décerner des grades *in artibus* par un jury de jurisconsultes ou de théologiens à propos d'examens de théologie ou de droit. Quant aux langues anciennes, qui forment la base de l'enseignement anglais supérieur et moyen, qu'on me permette d'en parler une dernière fois. On verra que, abstraction faite de la dissertation récemment réinstallée chez nous, l'examen pour l'obtention du grade de bachelier ès arts ne paraît certes pas inférieur au programme de notre doctorat en philologie classique. Il y a d'abord les *stated subjects* ou matières obligatoires. Ce sont : 1) les langues grecque et latine, comprenant l'étude critique et approfondie des auteurs, l'histoire des littératures anciennes et la philologie comparée; 2) l'histoire de la Grèce et de Rome, à étudier autant que possible dans les historiens originaux¹ et comprenant, outre les antiquités, l'art et le droit antiques; 3) la logique et les éléments de la philosophie morale et politique, y compris l'histoire de la philosophie².

¹ L'université, comme toujours, prescrit quelques sujets, tels que l'histoire grecque jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse, à étudier dans Hérodote, Thucydide et les Helléniques de Xénophon; ou encore l'histoire romaine depuis la 1^{re} guerre punique jusqu'à la bataille d'Actium, à étudier dans Polybe, les *Gracques* de Plutarque, les lettres de Cicéron et Salluste. A noter que l'histoire est moins étudiée pour la connaissance de la vérité que pour celle des langues et de l'historiographie anciennes. Cette bibliographie le prouve.

² Tout candidat est tenu de présenter au moins deux traités anciens. La faculté prescrit : 1) Platon, *République*, 2) id., *Protagoras*, *Phèdre*, *Gorgias*, *Lois* III, VII, X, 3) Aristote, *Morale à Nicomaque*, 4) id., *Politique*, 5) Locke, *Essay on the Human Understanding*, etc.

Il y a ensuite ce qu'on appelle les sujets spéciaux¹, qui rentrent tous dans le cadre de l'examen. Tout récipiendaire doit en présenter un, qu'il choisit librement parmi les trente ou quarante sujets que la faculté lui soumet. Il faut louer la grande variété qui règne dans le choix de ces questions. Elles prouvent qu'on suppose chez ceux à qui elles s'adressent une connaissance approfondie de l'antiquité.

Suivant le résultat de l'examen final dans les diverses *schools*, le jury dresse une liste répartissant les élèves admis en 4 classes : la première comprend ceux qui ont obtenu les *highest honours*, c'est-à-dire la plus grande distinction; la seconde, ceux qui suivent immédiatement par ordre de mérite, et ainsi de suite. Une quatrième classe est considérée par les étudiants comme l'égale d'un *pass*, et de tels " honneurs " n'en imposent à personne. Des trois copies de cette liste toutes signées par le jury, l'une est envoyée au vice-chancelier, les deux autres sont affichées à des endroits déterminés². Les candidats qui ont réussi, reçoivent un certificat de la teneur suivante : *N. N. e Coll. **, &c., Termino — A. D. — prout statuta requirunt examinatus in Primam (vel Secundam, etc.) Classem Candidatorum qui in Literis Humanioribus (vel in Scientiis Mathematicis et Physicis vel in Scientia Naturali vel in Jurisprudentia vel etc. ...) Honore digni sunt habiti relatus est. — Ita testamur Examinatores.* Ce certificat ne confère

¹ Par exemple : Les dialectes grecs, la paléographie et la critique des textes, les langues de l'ancienne Italie en dehors du latin, la chronologie antique, l'histoire du commerce et de la navigation en Grèce, la peinture antique, l'histoire constitutionnelle de Rome jusqu'à Pyrrhus, la procédure dans les procès publics et privés sous la République, le système militaire romain depuis les guerres puniques jusqu'à la mort de Domitien, l'histoire des routes romaines jusqu'à Trajan, la philosophie de Spinoza, la philosophie stoïcienne et épicurienne, etc.

² Ces listes sont ainsi conçues :

Nomina candidatorum
qui termino — A. D. —
ab examinatorebus in literis humanioribus
honore digni sunt habiti in unaquaque classe
secundum seriem literarum disposita.
Classis I
.

pas *per se* le baccalauréat. C'est la Convocation qui, jouant le rôle d'une sorte de Conseil d'entérinement, " admet „ le candidat au grade, après présentation et " supplication „, sans oublier la taxe de £ 7 et 10 sh. Reste enfin l'incorporation du nouveau bachelier, ce qui coûte encore £ 8.

Nous pouvons nous arrêter ici. En écrivant cette notice fragmentaire nous avons glissé à dessein sur ce qui fait l'attrait de la brochure de M. d'Alviella, pour nous attacher à ce qu'il dû passer sous silence. Il me paraît oiseux de chercher à assigner une place quelconque à l'université d'Oxford. Les éléments pour la comparaison font en effet défaut. Seule, l'université de Louvain offre certains points de contact, et encore! Quant à celle de Bruxelles, elle n'a de commun avec Oxford que la liberté. De ces traditions séculaires, de ce passé si personnel, de ce cachet archaïque, de ce rôle spécial, rien. Nos universités sont des institutions démocratiques, d'où les pauvres intelligents ne sont pas tous exclus. Oxford et Cambridge, bien qu'en voie de se démocratiser, sont des écoles aristocratiques. En outre, tant que le système collégial existera, leur rôle éducateur primera le côté scientifique. Les cours se feront en vue des examens, non pour développer le goût de la science et l'esprit d'investigation. Avec la disparition des collèges et de tout ce qui s'y rattache au point de vue des institutions, des études et des mœurs, un morceau précieux de la vieille Angleterre croulerait. Nous verrions surgir des décombres deux universités qui auraient vite fait de se modeler sur celles du continent. En attendant, elles s'élèvent au centre de l'île comme deux colosses du passé, et celui qui les a étudiées les a nécessairement aimées. On sent émaner d'elles un charme doux et serein, qui explique pourquoi cette vieille *alma mater* mérite et son nom et l'amour vraiment filial qu'on lui porte.

G. DUFLOU.

STRABON A, C. 39.

Strabon veut défendre Homère du reproche d'ignorance dirigé contre lui à propos de ce vers, α 23 :

Αἰθίοπες, τοὶ διχθὰ δεδαίταται ἔσχατοι ἀνδρῶν

et cherche à démontrer qu'il n'a nullement ignoré l'existence de l'Isthme qui sépare la mer d'Egypte du golfe arabique, et que par conséquent il n'a pas grossièrement menti en représentant les Ethiopiens comme partagés en deux nations. Après avoir montré comment il faut entendre ce passage, il ajoute que tout le récit des courses errantes de Ménélas semble au premier abord donner raison à ceux qui reprochent à Homère d'avoir absolument ignoré la géographie de ces contrées, mais qu'on peut justifier le poète même sur ce point. Ainsi δ, 81 sq., Ménélas raconte à Télémaque que pour amasser toutes ses richesses il a dû longtemps errer sur ses vaisseaux et parcourir Cypre, la Phénicie, l'Egypte et visiter tour à tour les *Ethiopiens*, les Sidoniens, etc. Or, dit Strabon, on se demande d'abord quels sont ces Ethiopiens chez qui Ménélas a pu se rendre d'Egypte en naviguant. Les cataractes du Nil étaient un obstacle infranchissable, de sorte que selon les uns il aurait fait le tour par Gadira, suivant d'autres les vaisseaux auraient franchi directement l'Isthme du golfe arabique, d'autres enfin les font passer par quelqu'un des canaux dérivés du Nil. Strabon montre que l'idée du périple n'est nullement nécessaire et que les deux autres hypothèses sont également invraisemblables, car, quoi qu'en dise Eratosthène, jamais l'Isthme n'a été navigable, et avant la guerre de Troie, aucun de ces canaux n'avait été creusé. D'ailleurs, ajoute-t-il, en supposant même que l'Isthme eût encore été recouvert par les eaux, est-ce de chez les Ethiopiens des bords de l'Océan que Ménélas eût pu rapporter les richesses qu'il montra à Télémaque, l'or, l'électre, l'argent et l'ivoire? L'ivoire seul abonde chez ces peuples extrêmement pauvres.

Ici on lui fait une objection : *Νῆ Δία, ἀλλ' ἡ Ἀραβία προσῆν καὶ τὰ μέχρι τῆς Ἰνδικῆς τούτων δ' ἡ μὲν εὐδαίμων κέκληται*

μόνη τῶν ἀπασῶν, τὴν δέ, εἰ καὶ μὴ ὀνομαστὶ καλοῦσιν, οὕτως ὑπολαμβάνουσί γε καὶ ἰστοροῦσιν ὡς εὐδαιμονεστάτην.

Strabon réplique : τὴν μὲν οὖν Ἰνδικὴν οὐκ οἶδεν Ὅμηρος, εἰδὼς δὲ ἐμέμνητο ἄν, τὴν δ' Ἀραβίαν, ἣν εὐδαιμόνα κ. τ. λ.

Ainsi, pour démontrer qu'Homère n'avait aucune connaissance de l'Inde, Strabon ferait ici appel au genre d'argument nommé *e silentio*. Pour qui connaît la méthode d'argumentation de Strabon cela paraîtra inadmissible ; à plusieurs reprises lui-même condamne absolument les écrivains qui, parlant d'Homère, s'imaginent que le silence est une présomption d'ignorance.

A, c. 30 : εἰ δὲ μὴ ἐμνήσθη τούτων, οὐ τοῦτο σημεῖον τοῦ ἀγνοεῖν· οὐδὲ γὰρ τῆς αὐτοῦ πατρίδος ἐμνήσθη οὐδὲ πολλῶν ἄλλων κ. τ. λ.

A, c. 36 : ἀπλῶς δὲ τὸ μὴ λέγειν οὐ τοῦ μὴ εἰδέναι σημείον ἐστίν· οὐδὲ γὰρ τὰς τροπὰς τοῦ εἰρίπον λέγει κ. τ. λ.

H, c. 341 : εἰ δ' οὐκ εἴρηκεν Ἡλείους τοὺς Βουπρασίους, οὐδ' ἄλλα πολλὰ τῶν ὄντων, φήσομεν· ἄλλα τοῦτ' οὐκ ἔστιν ἀπόδειξις τοῦ μὴ εἶναι¹, ἄλλα τοῦ μὴ εἰπεῖν μόνον.

IB, c. 553 : τό μὴ ὀνομάζειν δὲ πολλὰ τῶν γνωρίμων οὐκ ἀγνοίας ἐστὶ σημείον, ὅπερ καὶ ἐν τοῖς ἔμπροσθεν ἐπεσημηνάμεθα.

IB, c. 554 : ἐκ πάντων δὲ τῶν τοιούτων δῆλόν ἐστιν ὅτι μοχθηρῶ σημείῳ χρῆται πᾶς ὁ ἐκ τοῦ μὴ λέγεσθαι τι ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ τὸ ἀγνοεῖσθαι ἐκεῖνο ὑπ' αὐτοῦ τεκμαιρόμενος. καὶ δεῖ διὰ πλειόνων παραδειγμάτων ἐξελέγχειν αὐτὸ μοχθηρὸν ὅν· πολλῶν γὰρ αὐτῷ κέχρηται πολλοί. ἀνακρουστέον οὖν αὐτοὺς προφέροντας τὰ τοιαῦτα, εἰ καὶ ταντολογήσομεν· οἶον ἐπὶ τῶν ποταμῶν εἰ τις λέγοι τῷ μὴ ὠνομάσθαι ἀγνοεῖσθαι εὐήθῃ φήσομεν τὸν λόγον.

IB, c. 555 : ὁ μὲν δὴ τοιοῦτος ἔλεγχος (tirer une présomption d'ignorance du silence d'Homère) ψευδής ἐστίν, ὁ δ' ἀληθής, ὅταν δείκνυται ψεῦδος λεγόμενόν τι.

¹ Il me paraît évident que ce mot doit être remplacé par εἰδέναι. A. W.

En conséquence, il n'est pas admissible qu'après avoir condamné d'une façon aussi formelle ce genre d'argumentation, un écrivain aussi réfléchi que Strabon écrive : *τὴν μὲν οὖν Ἰνδικὴν οὐκ οἶδεν Ὅμηρος, εἰδὼς δὲ ἐμέμνητο ἄν*, et cette conclusion se trouve confirmée par ce qu'il nous dit plus loin.

Au livre II, c. 103, il nous apprend la raison qui l'engage à croire qu'Homère ignorait l'Inde : *Ὅμηρος οὐ διὰ τοῦτο διαιρεῖ τοὺς Αἰθίοπας, ὅτι τοὺς Ἰνδοὺς ἤδει τοιοῦτους τινὰς τοῖς σώμασιν, οὐδὲ γὰρ ἀρχὴν εἰδέναι τοὺς Ἰνδοὺς εἰκὸς Ὅμηρον, ὅπου γε οὐδ' ὁ Εὐεργέτης κατὰ τὸν Εὐδόξειον μῦθον ἤδει τὰ κατὰ τὴν Ἰνδικήν, οὐδὲ τὸν πλοῦν τὸν ἐπ' αὐτήν*.

Il résulte de ce qui précède que *εἰδὼς δὲ ἐμέμνητο ἄν* n'a pu être écrit par Strabon, et que cette parenthèse ne peut provenir que de l'intrusion d'une note marginale dans le texte, note due à un lecteur étourdi.

J. KEELHOFF.

DEUX INSCRIPTIONS INÉDITES DE CUMES.

1) INSCRIPTION DU CONSUL FABIVS TITIANVS.

Au mois de mai dernier, voyageant en Italie, nous allâmes visiter les restes de l'acropole du Cumes. Aujourd'hui les flancs de la montagne sur laquelle était bâtie la citadelle, et la plaine où s'élevait autrefois l'antique colonie grecque, sont couverts de vignes cultivées par les paysans dont les chaumières se dressent çà et là au milieu de la verdure. Après avoir monté pendant quelques instants le sentier qui cantourne le pied de la citadelle, du côté opposé à la mer, à droite de la prétendue grotte Sibylle, nous arrivâmes à l'une de ces cabanes, où l'on nous de la montra un fragment de pierre qui porte une inscription et que l'on offre en vente. La pierre, tout récemment trouvée dans une vigne voisine, nous disait-on, a une largeur de 20 centimètres, dans le sens des lignes. Elle est brisée à droite, c'est-à-dire à la fin des lignes, où il peut manquer deux à trois centimètres. Elle est aussi brisée en haut et en bas, mais de ces deux côtés elle a conservé deux moulures, entre lesquelles il y a un espace de 10 centimètres contenant l'inscription. Celle-ci est disposée sur quatre lignes; les caractères sont mal gravés et ont une hauteur de 2 centimètres. Voici notre lecture, d'après un estampage que nous avons fait à la mine de plomb :

f]ABIVSTITIANVS·VC·XV·VI[r.s.f.
 CONS·ORD·ITERVMPRAEF[ectus
 VRBI
 VOTVM LIBENS · S[olvit

[*F*]abius Titianus, *v*(ir) *c*(larissimus, quindecim) *vi*[r *s*(acris) *f*(aciundis)], *cons*(ul) *ord*(inarius), *iterum praef*[ectus] *urbi*, *votum libens so*[lvit].

Fabius Titianus appartenait à une famille illustre, connue déjà par une série d'inscriptions, qui vont de la fin du 2^e siècle

jusqu'au milieu du 4^e. M. Mommsen a essayé de dresser la généalogie de cette famille dans l'*Ephemeris epigraphica*, IV (1881), p. 153, d'après des inscriptions, qui en font connaître une douzaine de membres et qui ont été depuis insérées au *Corpus*. Voici les n^{os} du *Corpus* :

- 1) X 7287.
- 2) X 7276. 7343.
- 3) X 7345.
- 4) X 7346.
- 5) VI 1166. 1167. 1653. 1654. 1717.

Les inscriptions placées sous le n^o 5 concernent notre Fabius Titianus. Il faut y ajouter le n^o X 476.

Disons seulement que ce personnage fut consul ordinaire en 337, préfet de la ville en 339-341, et pour la seconde fois en 350-351¹. Dans la nouvelle inscription, il faut rapporter *iterum* à *praefectus urbi*, qui suit, comme au n^o VI 1654 : *Fabius Titianus, iterum praef. urbi*. Elle n'est donc pas antérieure à l'an 350.

Remarquons encore qu'aucune des inscriptions qui donnent le *cursus honorum* de Fabius Titianus (VI 1166. 1166. 1717) ne mentionne la fonction de *XV vir s. f.* Les prêtres chargés de garder les livres sibyllins et de surveiller les cultes étrangers subsistèrent probablement jusqu'en l'an 405, où Stilicon, dit-on, brûla les livres susdits. En tous cas, on trouve dans tout le cours du quatrième siècle de hauts magistrats, des consuls revêtus de ce sacerdoce². Il faudra donc ajouter le nom de Fabius Titianus aux Fastes de ce collège sacerdotal. On ne connaît du reste pas son nom complet.

La maladresse avec laquelle les caractères sont gravés, est propre à cette époque de décadence.

2) INSCRIPTION SÉPULCRALE.

Le même paysan nous conduisit dans une vigne voisine, où il nous montra un fragment de marbre, probablement d'un petit autel funéraire, large de 30 centimètres, haut de 20 c.,

¹ V. MOMMSEN, *l. l.*, et G. GOYAU, *Chronologie de l'Empire romain*, aux années indiquées.

² V. MARQUARDT-BRISSAUD, *Le Culte*, II, p. 83, n. 11.

portant en bas une moulure, au-dessus de laquelle on lit la fin d'une inscription. Voici ce que nous pouvons lire sur notre estampage.

. AENIVS
MARTIALIS · MATRI
PIENTISSIMAEFECERVNT

Elle est mieux gravée que la première. Dans la première ligne il ne reste que le bas des premières lettres et nous ne pouvons pas les lire sur notre estampage. Il s'agit d'un monument funèbre élevée à leur mère par deux ou plusieurs de ses fils, dont l'un s'appelle ... *aenius Martialis*.

J. P. WALTZING.

COMPTES RENDUS

Plutarchi Pythici Dialogi tres recensuit Guilhelmus R. Paton. Berolini apud Weidmannos. 1893. 132 pag. Fr. 6-75.

Après la grande édition de Wytttenbach et celle de Dübner dans la collection Didot, le texte des *Œuvres morales* de Plutarque, bien qu'il réclamât encore de nombreuses améliorations, resta longtemps sans être l'objet d'une nouvelle revision générale. Heureusement, dans ces derniers temps, l'attention se porta de nouveau d'une manière toute spéciale vers cette littérature si intéressante, surtout après que M. Maximilien Treu, dans ses recherches sur " l'histoire de la tradition des *Moralia* ", eut enfin donné un classement des manuscrits qui pouvait fournir une base solide aux études postérieures. Il y avait lieu d'espérer que l'édition de M. G. Bernardakis, en cours de publication dans la bibliothèque Teubner, répondrait suffisamment aux exigences de la critique actuelle. Peut-être les jugements des savants d'Outre-Rhin ont-ils été un peu durs à l'égard de cette œuvre qui témoigne, en tout cas, de longues recherches et d'un labeur patient. Mais, lorsqu'il s'agit d'établir définitivement un texte comme celui des *Moralia*, la critique a le droit de se montrer très difficile; ceux qui ont lu les attaques publiées en Allemagne contre le travail de M. Bernardakis savent que les preuves n'ont point manqué à ses adversaires pour justifier leur sévérité. Après comme avant la nouvelle édition Teubner, la tâche du critique est donc loin d'être terminée. Peut-être doit-on maintenant attendre le plus de progrès des éditions séparées des traités particuliers. Travaillant dans un domaine moins étendu, les éditeurs pourront mieux épuiser les sources et éclairer de lumières nouvelles la tradition manuscrite; il leur sera plus facile de connaître et de dépouiller tous les travaux de leurs devanciers, sans compter qu'avec un peu de sagacité, ils pourront eux-mêmes apporter au texte de nouvelles améliorations.

C'est dans cet esprit que M. G. Paton a travaillé à sa nouvelle édition critique des trois dialogues pythiques de Plutarque, à savoir les traités *De E apud Delphos*, *De Pythiae oraculis*, et *De defectu oraculorum*. M. Paton a eu pour guide dans ses recherches M. Maximilien Treu, qui lui a permis de profiter largement de son extraordinaire connaissance des manuscrits. On sait qu'il existe à la bibliothèque nationale de Paris une collation d'environ cinquante manuscrits de Plutarque, faite il y a plus d'un demi siècle par le Grec Contos. M. Paton a pu se servir de la copie de cette collation que possédait M. Treu. M. Hubert Pernot lui a fourni en outre une collation nouvelle des manuscrits F et B de Paris, celle de Contos pour le manuscrit F laissant, paraît-il, beaucoup à désirer. Enfin, l'éditeur est parvenu à se procurer la collation d'un grand nombre de manuscrits italiens, de Rome, de Venise, et de Milan. Grâce à cette excellente base diplomatique, il a pu établir un classement raisonné des manuscrits et constituer un texte beaucoup meilleur que celui de ses devanciers.

J'aime à rappeler dans cette revue que mon éminent collègue, M. A. Wagener, avait publié en 1869, dans la *Revue de l'instruction publique en Belgique*, une série de corrections au texte du *περὶ τοῦ Εἰ ἐν Δελφοῖς*¹. M. A. Wagener, qui possède une copie soigneusement contrôlée de la collation de Contos, avait pu fonder ses conjectures sur une connaissance très précise des manuscrits. M. G. Bernardakis, dans son édition, a eu le grand tort d'ignorer cette étude. Je sais bien qu'en matière philologique, la lumière ne vient pas souvent du pays belge. Mais c'est une raison de plus pour revendiquer notre bien, lorsqu'on nous en dépouille en faveur d'autrui. Je consacrerai donc une brève notice à cette question. Pour ne point trop m'étendre, je prie les lecteurs de suivre eux-mêmes les indications sur le texte de Plutarque que je me dispenserai de transcrire.

Au chapitre I (384 E), M. A. Wagener faisait disparaître toutes les difficultés de la phrase *ὅρα δὴ ὅσον κτλ.*, par l'adjonction d'une seule lettre, en intercalant le pronom relatif

¹ *Observations critiques sur le περὶ τοῦ Εἰ ἐν Δελφοῖς de Plutarque, Revue de l'instr. pub. en Belgique* (1869), tome XI, p. 162 ss.

ἀ entre σοφίας et καί. MM. Bernardakis et Paton ont reçu avec raison cette correction dans leur texte, mais ils ont tort de rapporter l'honneur de la priorité à Madvig. Evidemment, l'illustre philologue danois a dû arriver à cette restitution d'une manière indépendante, — et ce fait même en confirme l'excellence — mais il ne l'a publiée que deux ans après M. Wagener, en 1871¹.

A la dernière ligne du chapitre II (385 D), la correction évidente γόνιμον λόγον en γόνιμον λόγων doit être également attribuée à M. Wagener, et non à Madvig, comme le font MM. Bernardakis et Paton.

Au chapitre VI (387 D), M. Wagener rend correcte la phrase τὸν οὖν Πύθιον πλ., en changeant εἰ δὴ μουσικῇ τε en εἰ διὰ μουσικῇ γε. M. Paton admet cette correction dans son texte, tandis que M. Bernardakis conserve la leçon corrompue.

Bien que M. Paton rapporte cette dernière conjecture à son véritable auteur, je suis porté à croire qu'il n'a connu que de seconde main l'article de la *Revue de l'instruction publique*. En effet, il n'a point tenu compte de plusieurs autres corrections présentées dans le même article, et qui méritaient considération. Une de ces conjectures est particulièrement importante, c'est celle qui est relative à la dernière phrase du chapitre VII, (387 F), à laquelle M. Wagener me paraît avoir rendu son sens véritable en supprimant la négation οὐ devant παίζων, et en changeant légèrement la ponctuation.

A une date plus récente², M. Wagener a rétabli définitivement le texte d'un vers de Sophocle cité par Plutarque dans ce même traité de *ε apud Delphos* (C. XXI, p. 394 B). Il faut lire désormais ce vers : ἐναντα κωκυτοῖσιν, οἱ λύρα, φίλα. M. Paton admet encore la conjecture de Brunck, οὐ νάβλα, qui est certainement inadmissible.

J'ai fait ces observations uniquement dans l'intérêt de la vérité, et non point pour chercher querelle au très consciencieux éditeur des dialogues pythiques. En présence de l'infinité des conjectures qui viennent s'accumuler dans toutes les revues du monde, il est naturel que le chercheur le plus

¹ *Adversaria critica*. Tome I, p. 634-635. Copenhague 1871.

² *Revue de l'instr. publ. en Belgique* (1889), tome XXXII, p. 171.

attentif ne parvienne pas à tout connaître. En réalité d'ailleurs, pour une conjecture heureuse qui lui échappe, combien n'en doit-il point lire d'autres qui encombrant inutilement la littérature scientifique! Certaines revues ont ainsi périodiquement la fonction de servir de *ψυχοπομποί* à des conjectures mort-nées. Les meilleures partagent quelquefois l'inattention dont les autres sont à bon droit l'objet. Heureusement, il arrive souvent que les bonnes conjectures oubliées sont redécouvertes, et la vérité finit toujours par s'établir. En même temps que le texte des auteurs anciens continuera à s'améliorer de jour en jour, le nom des ouvriers dont les efforts combinés auront contribué au progrès, ira en s'effaçant peu à peu. Il est permis à l'imagination de prévoir le jour lointain où nos successeurs, perdus au milieu de la multitude des noms des philologues antérieurs, négligeront les petits problèmes d'attribution et de priorité, feront table rase de toute cette érudition secondaire, et ne conservant que quelques noms illustres, désigneront l'école de notre siècle par une appellation collective. Ainsi serions-nous forcés de faire nous-mêmes, pour les Alexandrins, par exemple, si l'immense quantité de leurs travaux nous avaient été conservés. C'est qu'au fond, en effet, les classiques anciens ne sont point là pour servir à l'illustration des philologues modernes; ce sont les philologues qui n'ont pour raison d'être que de servir à la conservation, à la restauration et à l'intelligence de l'héritage de l'antiquité. Pour le moment, les acquisitions définitives de notre science ne sont point encore tellement nombreuses qu'il soit devenu impossible d'en établir les origines. Puisque l'usage persiste d'indiquer les auteurs des conjectures et des découvertes, chacun doit contribuer en sa mesure à ce qu'on pratique équitablement en cette matière le *suum cuique*.

L. PARMENTIER.

EDOUARD GOUMY. **Les Latins**. Paris, Hachette, 1892. IV-267 pages. In-12°.

Quel philologue, quel professeur ne connaît ces heures de détresse où, saturé de critique et d'exégèse, de grammaire et de métrique, on en vient à considérer les chefs-d'œuvre de la littérature ancienne du même œil que les fleurs desséchées d'un herbier ou les cadavres étendus sur la table d'un amphithéâtre ?

Supposez qu'alors un esprit vif et alerte, débarrassé des préjugés orthodoxes, vienne vous communiquer franchement et familièrement ses impressions personnelles sur ces auteurs que vous avez lus et relus, et dont vous avez fini par être blasé : sous l'influence de cette causerie spirituelle, le courant sympathique entre les illustres morts et vous se rétablira, votre engourdissement se dissipera, et vous reviendrez à vos vieux livres rafraîchi, reposé, intéressé. Tel est le grand mérite de l'ouvrage de M. Goumy : il produit l'effet d'un stimulant ; on se sent réconforté par la verve et la bonne humeur qui y règnent d'un bout à l'autre.

L'auteur n'a point prétendu écrire une histoire de la littérature latine, mais seulement une série de courtes études sur les principaux représentants de cette littérature. Il a pris, suivant son expression, le dessus du panier. La mort, malheureusement, ne lui a pas permis de terminer son œuvre : la galerie des " Latins " ne renferme que les portraits de Plaute, de Térence, de Cicéron, de Lucrèce, de Catulle, de César, de Salluste, de Virgile et d'Horace. Pour incomplète qu'elle soit, la collection n'en est pas moins digne de l'attention des connaisseurs.

Je sais bien ce que la science austère peut trouver à reprendre au travail de M. Goumy : allure de feuilleton, manque de profondeur, jugements parfois outrés, petites bévues J'ai le plus grand respect pour la science austère, et ce n'est pas moi qui engagerai jamais les jeunes philologues à se contenter de vues superficielles et à faire fi de l'exactitude rigoureuse, fût-ce dans des minuties. Mais il me semble qu'un livre comme celui de M. Goumy doit être apprécié avec une certaine largeur d'esprit. S'il est un peu léger, il est bien attrayant ; et

s'il contient des erreurs de détail, il contient aussi quantité de bonnes et de jolies choses — par exemple, cette remarque piquante (p. 87) : “ Il y a eu des critiques pour trouver de „ spécieuses raisons contre l'authenticité du *Pro Marcello*. Il „ n'y en aura jamais pour trouver dans toute l'œuvre oratoire „ de Cicéron quelque chose de plus profondément cicéronien „ que le *Pro Marcello*. „ Je ne ratifierais pas tous les verdicts de M. Goumy : je le trouve trop sévère pour Plaute, Térence, Lucrèce, et surtout Cicéron, qu'il se plaît — après Mommsen — à cribler de mots cruels, et j'estime qu'en revanche il montre trop de partialité pour Salluste; mais, après tout, il n'est pas mauvais qu'on réagisse de temps en temps contre les opinions traditionnelles et qu'on dérange quelque peu le bel ordre des panthéons littéraires classiques. D'ailleurs, dans ses études sur Virgile et sur Horace, M. Goumy a fait preuve de beaucoup de mesure et de goût; ces deux morceaux me paraissent excellents : le critique s'est tenu également éloigné de la superstition routinière et du paradoxe taquin, et il a su rajeunir des sujets sur lesquels il semblerait qu'il n'y eût plus rien à dire.

On lira avec intérêt les *Quelques mots de préface* où M. Goumy traite avec sa sincérité habituelle de l'état de l'enseignement en France, et s'occupe notamment de la question des humanités classiques. Il y a là des observations dont nous pouvons faire notre profit.

PAUL THOMAS.

Géographie historique et administrative de la Gaule romaine, par ERNEST DESJARDINS. T. IV. *Les sources de la topographie comparée, contenant 13 planches et 17 figures dans le texte, suivi d'une table alphabétique générale de tout l'ouvrage.* Paris, Hachette, 1893, gr. in-8°, III et 294 pages. Prix : 20 fr.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire pour donner une idée sommaire du contenu de ce volume, que de reproduire les lignes suivantes extraites de l'avertissement.

A la fin du troisième volume de la Géographie de la Gaule,

publié en 1885, M. E. Desjardins écrivait : " Le quatrième et dernier [volume] traitera du réseau des voies romaines et de la topographie détaillée. Il sera accompagné d'une grande carte d'ensemble à laquelle nous n'avons cessé de travailler, depuis dix ans que cette étude est commencée. Nous comptons nous adjoindre, pour le dressement de cette grande carte en quatre feuilles, M. Auguste Longnon. „ A l'époque où il écrivait ces lignes, M. Desjardins était déjà gravement malade; malgré ses nombreuses occupations, il commença, vers la fin de 1885, à imprimer ce dernier volume de son grand ouvrage. Mais, trahi par ses forces, il dut faire appel, dans une plus large mesure qu'il ne l'avait pensé d'abord, à la collaboration dévouée de M. Longnon. C'est à ce savant que sont dus en entier les chapitres VIII et IX, les trois cartes concernant la *Table de Peutinger*, l'*Itinéraire d'Antonin* et l'*Anonyme de Ravenne*, ainsi que la carte de l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*. C'est lui également qui, en 1885, a révisé les tableaux géographiques que l'on trouvera plus loin.

M. E. Desjardins mourut le 22 octobre 1886, laissant en placards la feuille 15¹ du présent volume. Les amis et les élèves du regretté professeur ont désiré que son œuvre, bien qu'incomplète, fût portée tout entière à la connaissance du public. M. Longnon a révisé et complété la feuille 15: il s'est occupé du classement et du placement des cartes et planches déjà tirées. Enfin M^{me} Ernest Desjardins a composé un index détaillé des quatre volumes, ajoutant ainsi au travail de son mari un complément depuis longtemps réclamé. Cet index a été imprimé sous la surveillance de M^r E. Picot, beau-frère de M. Desjardins, et de M. S. Reinach, son ancien élève.

Au moment de sa mort, M. Desjardins n'avait pas encore rédigé les Itinéraires, qui demandaient des développements considérables. L'auteur, s'il eût vécu, aurait probablement été obligé de diviser son quatrième volume en deux tomes, vu la quantité de matières qu'il lui restait à y faire entrer.... M. Longnon qui, dès 1884, publiait la première livraison de son *Atlas historique de la France depuis César*, se réserve de compléter l'œuvre de son maître et ami; il prépare, sur la

¹ C'est celle qui précède l'index alphabétique.

topographie de la Gaule romaine, un ouvrage indépendant, de même format que la *Géographie de la Gaule*, qui pourra être joint, dans les bibliothèques, aux quatre volumes que M. Desjardins avait annoncés. —

Il résulte des lignes transcrites ci-dessus que le quatrième volume de la *Géographie de la Gaule* ne conduit pas jusqu'au bout l'ensemble du travail remarquable conçu et en grande partie exécuté par E. Desjardins. Ce volume n'est à tout prendre qu'un fragment, mais un fragment grandiose en d'une incontestable valeur. Les sources de la topographie comparée de la Gaule y sont étudiées d'une façon pénétrante, et cette étude, nous ne craignons pas de l'affirmer, offre le plus vif-intérêt. Voici les titres des neuf chapitres dont se compose l'œuvre commune de MM. Desjardins et Longnon : I Les vases Apollinaires de Vicarello ; II Le milliaire d'Autun ; III Le milliaire de Tongres ; IV. L'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem ; V L'Itinéraire d'Antonin ; VI La Table de Peutinger ; VII Les bornes milliaires. Essai de classement chronologique des voies romaines de la Gaule ; VIII La Cosmographie du Ravennate ; IX De la méthode à employer pour la recherche archéologique des voies romaines.

La valeur du dernier ouvrage de M. Desjardins est singulièrement rehaussée par les planches dont il est orné. On y voit, par exemple, la reproduction de ces curieux gobelets en argent, trouvés dans les eaux de Vicarello (*Aquae Apollinares*), à environ vingt milles de Rome, sur lesquels sont gravés des itinéraires complets avec l'indication des distances de Cadix à Rome ; citons également le fac-similé des milliaires d'Autun et de Tongres, dont le dernier surtout a une si grande importance pour la reconstitution des routes romaines de la Belgique.

Signalons enfin l'étude si complète sur la Table de Peutinger (pp. 72-159), à laquelle personne à coup sûr n'était mieux préparé que Desjardins, qui déjà en 1869 avait publié, sur la *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, un ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions.

A. W.

MURET E. — **Encyklopädisches englisch-deutsches und deutsch-englisches Wörterbuch.** Berlin, Langenscheidt, 1891. (Environ 33 livr. à M. 1-50).

On attendait avec impatience l'apparition du grand dictionnaire anglais de Muret.

Il nous arrive enfin, avec la prétention d'être le plus complet qui existe. Ce serait un titre d'importance seulement secondaire — tout ouvrage nouveau de ce genre fait sonner bien haut " qu'il contient autant de vocables de plus que tous ses concurrents „ — si ce dictionnaire n'était en même temps l'œuvre la plus scientifique exécutée jusqu'ici dans le domaine de la lexicographie anglaise à l'usage des " continentaux. „

Il ne s'adresse pas — nous tenons à le dire de suite pour éviter toute méprise — à ceux qui se contentent d'une connaissance superficielle ou moyenne de l'anglais. Il n'est destiné qu'aux personnes qui font du vocabulaire anglais une étude sérieuse, approfondie, qui lisent beaucoup et suivent quelque peu la littérature contemporaine, qui ont le courage de prendre des notes et même de dresser des listes d'*addenda* aux dictionnaires existants, à tous ceux enfin qui ont à cœur de se rendre compte de tout, termes et locutions, et qui peuvent dès lors avoir des vues claires et exactes sur l'étendue et le développement du vocabulaire anglais. Le programme est vaste, sans doute, mais c'est une étude attrayante, parce qu'elle mène en plein dans la vie intellectuelle d'un peuple, telle que celle-ci se traduit dans son langage.

Ne vous est-il jamais arrivé de vous obstiner à vouloir par exemple comprendre Dickens? Entendons-nous, je ne vise pas une intelligence du texte superficielle et vague, dont on se contente si souvent dans la lecture d'un roman étranger, auquel on ne demande que l'agrément du récit. On est vite frappé de la variété qui se manifeste dans le vocabulaire de l'humoriste anglais, de la souplesse de sa langue, du caractère expressif et de l'énergie de son style. On reste en admiration, et on se soumet volontiers au travail fastidieux, mais indispensable, du dictionnaire. On s'entête, on voudrait ne pas aller de l'avant sans avoir compris jusqu'au moindre détail. Après un certain temps on a abandonné la chose : les points

d'interrogation se sont accumulés, et ont peut-être provoqué le découragement. Tous ceux qui se sont essayés dans cet exercice, se sont heurtés aux mêmes difficultés, et tous ont constaté qu'il ne serait pas difficile de publier des compléments aux dictionnaires existants.

L'on m'objectera que j'ai choisi l'exemple le plus frappant : soit; nul auteur, sauf Shakespeare et Milton, ne dispose d'un vocabulaire plus riche, plus varié que Dickens. Néanmoins celui qui s'est contenté de lire, de la façon indiquée plus haut, des écrivains ayant moins de couleur que l'auteur des *Pickwick Papers*, n'a-t-il pas éprouvé que, même dans ceux-là, il y a bien des choses pour la solution desquelles on aurait en vain recours aux meilleurs ouvrages lexicographiques? Il ne faut pas être *angliste* pour le savoir. Qu'on se donne la peine seulement de consulter sur ce point spécial l'excellent ouvrage de J. STORM : *Die englische Philologie*.

La lexicographie anglaise se trouve encore dans les langes. Nous pouvons passer sous silence les ouvrages élémentaires de Thieme, Spiers, Hamilton, etc., qui ne fournissent que le vocabulaire relativement restreint d'une bonne connaissance moyenne; le seul ouvrage qu'il convienne de citer dans cette rubrique est le dictionnaire de CLIFTON et GRIMAU (Paris, Garnier, 1876). Pour les études plus approfondies on n'avait que LUCAS et FLÜGEL, tous deux épuisés depuis longtemps. Les dictionnaires tout en anglais de RICHARDSON, WEBSTER et MURRAY doivent nécessairement se compléter par une comparaison de l'anglais avec un de nos idiomes occidentaux. On en était donc réduit à souhaiter la publication d'un grand dictionnaire soit anglais-français, soit anglais-allemand.

Où était la cause de cette situation? Elle était due en partie au caractère même de la langue anglaise et du peuple insulaire qui la parle. N'est-ce pas un signe caractéristique que l'Angleterre soit le seul de nos pays occidentaux qui ait eu besoin d'un ouvrage d'un genre tout à fait spécial, comme le *Supplement-Lexikon* de HOPPE? Cela donne à réfléchir sur le caractère de la langue de nos voisins d'Outre-Manche.

Celle-ci emprunte sa physionomie bigarrée au mélange, sans autre exemple, dont elle est sortie. Les influences scandinaves et germaniques d'un côté, les influences romanes de

l'autre, sans parler des groupes ethniques moins importants, ont contribué à étendre le vocabulaire, à l'enrichir dans une mesure exceptionnelle. A chaque idiome l'anglais a fait des emprunts, avec une liberté entière, sans vergogne aucune; il en est résulté un vocabulaire composé de lambeaux de toutes les couleurs, un vrai " manteau d'arlequin ", si l'on veut, mais riche et varié, apte à exprimer toutes les idées jusque dans leurs moindres détails, et qui se recommande à plus d'un titre comme langue universelle. Les influences qui l'ont constitué n'agissent plus maintenant; l'anglais actuel ne fait plus d'emprunts aux langues de ses voisins, à moins de reprendre une chose, à laquelle il conserve alors l'étiquette étrangère. Mais ce qui est resté inhérent à l'anglais, c'est l'indulgence qu'il manifeste vis-à-vis de vocables qui seraient condamnés ailleurs comme provincialismes ou comme populaires, comme néologismes ou comme archaïsmes. L'anglais parlé par des Écossais, des Irlandais, des Américains, des *Coloniaux*, varie dans sa prononciation, son vocabulaire et les acceptions mêmes des vocables communs, plus qu'aucune autre langue. De là sa synonymie moins stable et rigoureuse que la synonymie française, mais plus souple et plus apte encore que celle-ci à rendre jusqu'aux dernières nuances; plus riche dans tous les cas, beaucoup de termes germaniques ayant continué à vivre à côté des termes correspondants romans.

Le lexicographe anglais se trouve donc devant une tâche ardue s'il en fut : l'idéal d'un dictionnaire serait une liste complète de tous les vocables qui ont appartenu à l'anglais depuis l'anglo-saxon, avec le développement des significations qui s'est produit à travers les siècles. On est loin encore de cet idéal. Un instant on pouvait espérer posséder en MURRAY un LITTRÉ anglais. Mais dès les premières livraisons cet espoir a été déçu : la philologie paraît décidément ne pas être une science anglaise.

MURET a été plus modeste. Il ne remonte pas au delà de l'anglais moderne, du *Neu-Englisch*. Mais il tient compte de la vie de la langue, et veut donner dans son dictionnaire une image de ce qu'il appelle " *das warm pulsierende Leben der Gegenwart.* ". Il ne néglige donc pas les Scotticisms, souvent indispensables pour la lecture de Walter Scott et de Burns,

ni les Américanismes, et il a l'œil ouvert pour les nombreux termes scientifiques et techniques qui sont nés des progrès énormes effectués de nos jours par la science et l'industrie. C'est ainsi que le nombre d'articles de A à *Achaean* est chez Murray de 1468, dans le *Century Dictionary* de 1312, et chez Muret de 1671.

Par toutes espèces de moyens, l'auteur a cherché à condenser la matière. Le système d'abréviations paraîtra à première vue assez compliqué; après un examen minutieux, qui permettra au lecteur de se l'approprier, l'utilité en sautera aux yeux. Au reste, les abréviations sont reproduites au bas de chaque page. Le même esprit a présidé au classement des matériaux. L'auteur donne d'abord les différentes acceptions d'un mot, sans autre explication. C'est là le squelette; les exemples, passages d'auteurs, etc., forment la seconde partie de chaque article, et se rattachent à la première au moyen de numéros correspondants. C'est surtout pour les termes qui ont plusieurs acceptions, que cette division paraîtra importante et pratique; car dès qu'on a fixé le sens d'un mot, on peut mettre la main sur les *Belege*, immédiatement, sans autre recherche, et l'on verra de suite quelle immense somme de temps on pourra économiser grâce à cette disposition. L'auteur s'est sagement inspiré de l'aphorisme anglais au sujet du temps. Actuellement on ne considère plus, avec les frères Grimm, le dictionnaire comme un livre de lecture; par suite de la vie fiévreuse de notre époque, il est devenu un ouvrage de consultation, et celui qui conduira le plus vite au but, aura toujours un sérieux avantage sur tous les autres. Muret est plus complet et dispose mieux la matière que tous ses prédécesseurs. Il tient absolument ce que laissait espérer son pendant SACHS-VILLATE, et sera, si les autres livraisons sont dignes de celles qui ont paru jusqu'ici, un modèle de dictionnaire, au double point de vue de la science et de la pratique.

Liège.

AUG. GITTÉE.

VARIA.

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES
BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

CLASSE DES LETTRES.

Programme de Concours pour l'année 1894.

PREMIÈRE QUESTION. — Apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des XIII^e et XIV^e siècles.

DEUXIÈME QUESTION. — On demande une étude sur l'évolution du roman français au XIX^e siècle.

TROISIÈME QUESTION. — Étudier, au point de vue historique et au point de vue dogmatique, la nature et les effets des traités de garantie, et spécialement des traités qui ont pour objet la garantie, par un ou plusieurs États, du territoire, de l'indépendance, de la neutralité d'un autre État.

QUATRIÈME QUESTION. — Montrer comment l'Espagne, par sa diplomatie et par ses armées, a combattu la politique de la France aux Pays-Bas, de 1635 à 1700.

CINQUIÈME QUESTION. — On demande l'histoire du Panthéon de Rome.

Les concurrents feront ressortir les motifs qui ont engagé les empereurs à donner à cet édifice un caractère différent de sa destination primitive. Ils tiendront aussi compte des vicissitudes que ce temple a subies jusqu'à nos jours, tant au point de vue théogonique qu'au point de vue archéologique.

SIXIÈME QUESTION. — Faire l'histoire et la statistique des caisses d'épargne en Belgique. Exposer leurs diverses opérations et les résultats obtenus, surtout au point de vue de la classe ouvrière.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de *mille francs* pour la troisième et la sixième question, et de *six cents francs* pour chacune des quatre autres questions.

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} février 1894, à M. le secrétaire perpétuel, au palais des Académies, à Bruxelles.

Programme de Concours pour 1895.

PREMIÈRE QUESTION. — Quelle a été en Flandre, avant l'avènement de la maison de Bourgogne, l'influence politique des grandes villes, et de quelle manière s'est-elle exercée?

DEUXIÈME QUESTION. — Faire l'histoire de la littérature française en Belgique, de 1815 à 1830.

TROISIÈME QUESTION. — On demande une étude critique sur les *Vies* de saints de l'époque carlovingienne (depuis Pépin le Bref jusqu'à la fin du X^e siècle).

L'auteur ne s'attachera qu'aux *Vies* présentant un intérêt historique.

QUATRIÈME QUESTION. — On demande une étude sur les divers systèmes pénitentiaires modernes considérés au point de vue de la théorie pénale et des résultats obtenus.

CINQUIÈME QUESTION. — Histoire du Bouddhisme du Nord, spécialement au Népal. Utilité des sources sanscrites pour l'étude du Bouddhisme.

SIXIÈME QUESTION. — Faire une édition critique des fragments des ouvrages en prose de Varron cités textuellement ou avec le nom de l'auteur par les écrivains anciens.

SEPTIÈME QUESTION. — Faire l'histoire de l'assistance publique dans les campagnes.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de *huit cents francs* pour chacune des cinq premières questions; elle sera de *six cents francs* pour la sixième et pour la septième.

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} février 1895, à M. le secrétaire perpétuel, au palais des Académies à Bruxelles.

CONDITIONS RÉGLEMENTAIRES COMMUNES A CES DEUX CONCOURS.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations; elle demande, à cet effet, que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citent.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage; ils y inscriront seulement une devise, qu'ils reproduiront dans un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Faute par eux de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

Les ouvrages remis après le terme prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont et restent déposés dans ses archives. Toutefois, les auteurs peuvent en faire prendre des copies, à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au secrétaire perpétuel.

PRIX PERPÉTUELS.

PRIX DE STASSART POUR UNE QUESTION D'HISTOIRE NATIONALE.

(Sixième période : 1889-1894).

La Classe des lettres offre, pour la sixième période de ce concours, un prix de *trois mille francs* à l'auteur du meilleur travail, rédigé en français, en flamand ou en latin, en réponse à la question suivante :

“ Faire l'histoire du Conseil privé aux Pays-Bas, à partir de son origine

jusqu'en 1794; examiner les attributions de ce corps, ses prérogatives et sa compétence en matière politique, d'administration et de justice. „

Le délai pour la remise des manuscrits expirera avant le 1^{er} février 1894.

Les concurrents devront se conformer aux conditions réglementaires ci-dessus des concours de la Classe.

PRIX DE STASSART POUR UNE NOTICE SUR UN BELGE CÉLÈBRE.

(Septième période : 1887-1892).

La Classe des lettres ajourne jusqu'au 1^{er} février 1894 exclusivement la clôture de cette septième période, pour laquelle elle offre un prix de *mille francs* à l'auteur de la meilleur notice, écrite en français, en flamand ou en latin, consacrée à la vie et aux travaux de *Lambert Lombard*, peintre et architecte à Liège (1506-1566).

Les concurrents devront se conformer aux conditions réglementaires ci-dessus des concours de la Classe.

PRIX DE SAINT-GENOIS POUR UNE QUESTION D'HISTOIRE OU DE LITTÉRATURE EN LANGUE FLAMANDE.

(Troisième période : 1888-1897).

La Classe des lettres offre, pour la troisième période de ce concours, un prix de *mille francs* à l'auteur du meilleur travail, rédigé en flamand, en réponse à la question suivante :

“ Caractériser l'influence exercée par la Pléiade française sur les poètes néerlandais du XVI^e et du XVII^e siècle. „

Le délai pour la remise des manuscrits expirera avant le 1^{er} février 1897.

Les concurrents devront se conformer aux conditions réglementaires ci-dessus des concours de la Classe.

PRIX JOSEPH GANTRELLE, FONDÉ POUR LA PHILOGIE CLASSIQUE.

(Première période : 1891-1892).

La Classe des lettres remet au concours pour cette première période, prolongée jusqu'au 31 décembre 1894, le sujet suivant :

“ Faire une étude critique sur les rapports publics et privés qui ont existé entre les Romains et les Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus. „

(Deuxième période : 1893-1894).

La Classe des lettres propose le sujet suivant pour cette période :

“ Faire une édition critique et exégétique des biographies de Jules César, d'Auguste et de Tibère, par Suétone. „

Un prix de *deux mille sept cent cinquante francs* est attribué à la solution de chacune de ces questions.

Les mémoires envoyés devront être rédigés en français, en flamand ou en latin.

Le délai pour la remise des manuscrits expirera avant le 31 décembre 1894. Il devront être adressés, francs de port, à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie, au palais des Académies, à Bruxelles.

Les concurrents devront se conformer aux conditions réglementaires ci-dessus, des concours de la Classe.

Ne seront admis à concourir que des auteurs belges; les membres ou correspondants de l'Académie sont exclus du concours.

Sont exclus du concours les ouvrages destinés à l'enseignement proprement dit, à l'exception des éditions de textes dites *savantes*, et des grammaires ou dissertations grammaticales ayant pour objet de faire progresser la science.

PRIX CASTIAU.

(Cinquième période : 1893-1895).

La Classe rappelle que la cinquième période de ce concours sera close le 31 décembre 1895.

Le prix, d'une valeur de *mille francs*, sera décerné à l'auteur du meilleur travail :

“ Sur les moyens d'améliorer la condition morale, intellectuelle et physique des classes laborieuses et des classes pauvres. ”

Tout ce qui concerne ce concours devra être adressé à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie, au palais des Académies, à Bruxelles, avant le 31 décembre 1895.

Ne seront admis à concourir que les écrivains belges. Seront seuls examinés les ouvrages soumis directement par les auteurs. Ces ouvrages pourront être rédigés en français ou en flamand. Les manuscrits seront reçus comme les imprimés. S'ils sont anonymes, ils porteront une devise qui sera répétée sur un billet cacheté, contenant le nom et le domicile de l'auteur.

Si l'ouvrage couronné est inédit, il devra être publié dans l'année; dans ce cas, le prix ne sera délivré au lauréat qu'après la publication de son travail.

Les manuscrits deviennent la propriété de l'Académie; toutefois les auteurs peuvent en faire prendre copie, à leurs frais.

PRIX ANTON BERGMANN.

(Seconde période : 1887-1897).

Le prix pour cette période est réservé à la meilleure histoire, écrite en néerlandais, d'une ville ou d'une commune appartenant à la *Province de Brabant* (l'arrondissement de Nivelles excepté), et comptant au moins *cinq mille* habitants.

Le prix à décerner est de *trois mille francs*.

Le délai pour la remise des travaux expirera avant le 1^{er} février 1897.

Selon les dispositions de la fondatrice, M^{me} Bergmann, les livres imprimés sont admis à ce concours au même titre que les manuscrits; ceux-ci pourront être ou signés ou anonymes. Dans ce dernier cas, l'auteur devra joindre à son travail un billet cacheté renfermant son nom et son domicile. L'emploi d'un pseudonyme exclut l'auteur du concours.

D'après les termes généraux employés dans l'acte de donation, les œuvres historiques seront comprises dans les avantages de la fondation du prix, qu'elles aient pour auteurs des étrangers ou des Belges, pourvu qu'elles soient écrites en flamand et éditées en Belgique.

PRIX TEIRLINCK POUR UNE QUESTION DE LITTÉRATURE FLAMANDE.

(Quatrième période : 1892-1896).

Un prix de *mille francs* sera accordé au meilleur ouvrage en réponse à la question suivante :

“ Faire l'histoire de la prose flamande avant l'influence bourguignonne, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la réunion de nos provinces sous Philippe de Bourgogne, vers 1430. „

Le délai pour la remise des manuscrits, qui peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin, expirera avant le 1^{er} février 1896.

Les concurrents devront se conformer aux conditions réglementaires ci-dessus des concours de la Classe.

PRIX JOSEPH DE KEYN.

Septième concours. (Deuxième période : 1892-1893).

Enseignement primaire et art industriel.

La Classe des lettres rappelle que la deuxième période du septième concours annuel pour les prix Joseph De Keyn sera close le 31 décembre 1893.

Cette période, consacrée à l'enseignement du second degré, comprend les ouvrages d'instruction ou d'éducation moyenne, y compris l'art industriel.

Une somme de *trois mille francs* pourra être répartie entre les ouvrages couronnés.

Tout ce qui a rapport à ce concours doit être adressé, avant le 31 décembre 1893, à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie, au palais des Académies, à Bruxelles.

Peuvent prendre part au concours : les œuvres inédites, aussi bien que les ouvrages de classe ou de lecture qui auront été publiés du 1^{er} janvier 1892 au 31 décembre 1893.

Ne seront admis que des écrivains belges et des ouvrages conçus dans un esprit exclusivement laïque et étrangers aux matières religieuses. Les ouvrages pourront être écrits en français ou en flamand, imprimés ou manuscrits. Les imprimés seront admis, quel que soit le pays où ils auront paru. Les manuscrits pourront être envoyés signés ou anonymes ; dans ce dernier cas, ils devront être accompagnés d'un pli cacheté contenant le nom de l'auteur et son domicile. Les manuscrits demeurent la propriété de l'Académie, mais les auteurs peuvent en faire prendre copie, à leurs frais. Tout manuscrit qui sera couronné devra être imprimé pendant l'année courante, et le prix ne sera délivré à l'auteur qu'après la publication de son ouvrage.

La Classe des lettres jugera le concours sur le rapport d'un jury de sept membres, élu par elle dans sa séance du mois de janvier 1894.

CORRESPONDANCE.

A Messieurs les Directeurs de la Revue de l'Instruction publique en Belgique.

Messieurs,

Le dernier numéro de votre estimable *Revue* contenait un compte-rendu décevant de mon travail : *Les Bibliographies Méthodiques*. L'auteur, M. P. Bergmans, sous l'influence de préventions pitoyables, a témoigné d'une compréhension si déconcertante, que je viens solliciter de votre équité la permission d'exposer moi-même à vos lecteurs le but et la destination de mon ouvrage.

Tel qu'il m'apparaît, il doit fournir au travailleur inexpérimenté le moyen de dresser, par lui-même, la bibliographie d'une question de science. C'est un inventaire sommaire des travaux généraux de bibliographie contemporaine, conçus dans le but ou capables d'aider à la production scientifique.

De nos jours, la Bibliographie, sans cesser d'être la description matérielle des livres, est devenue la recherche et le classement par ordre détaillé de matières des travaux intellectuels. Depuis des ans, on confectionne à l'étranger d'admirables catalogues, où les livres et les articles de revue sont classés dans l'ordre alphabétique des sujets. On les ouvre comme des dictionnaires au mot qui évoque une idée, et on se trouve en face d'une large nomenclature de travaux homogènes.

Ces compilations précieuses sont, les unes, des catalogues systématiques de tous les ouvrages imprimés dans un pays déterminé, les autres, des tables analytiques des travaux de science.

Les répertoires de ce genre ont fait l'objet de nos premières recherches.

Cependant, il s'en faut de beaucoup que toutes les productions de l'imprimerie et toutes les publications scientifiques aient été inventoriées dans des index analytiques, et, dans l'état actuel de la bibliographie, pour réunir les travaux consacrés à un sujet quelconque, on doit conduire ses perquisitions à travers des catalogues disparates, recueillir des indications éparses dans maints ouvrages, bref, parcourir, au hasard de l'inspiration, des volumes en grand nombre.

En vue de circonscrire les recherches et d'en diriger la conduite, j'ai donné la nomenclature des ouvrages généraux qui peuvent être considérés comme les sources de nos informations bibliographiques. Le classement et le choix de ces recueils étaient imposés par leur contenu même. Ici, les volumes à consulter dans la recherche des travaux homogènes imprimés dans un même pays (*Bibliographies Nationales*); là, les volumes indicateurs des écrits de science ou d'art (*Bibliographies scientifiques, Bibliographies artistiques*). Cependant, en tête des catalogues méthodiques propres à faciliter la confection d'une bibliographie, ont pris naturellement place les répertoires où sont enregistrées les bibliographies existantes.

(*Bibliographies spéciales*) et à côté d'eux, les sources d'étude des questions les plus diverses (*Bibliographies universelles*).

Si les catalogues rapprochés dans une même subdivision de mon travail sont de valeur inégale et semblent disparates, c'est à raison même de l'insuffisance des résultats actuels de la bibliographie.

Il a fallu suppléer aux lacunes qu'elle présente par un rapprochement de recueils généraux provisoires.

J'ai présenté ceux-ci dans l'ordre chronologique de leur apparition, afin d'attirer l'attention du chercheur sur le contenu supplétif de chacun d'eux.

Hormis les déficiences inhérentes à un essai de synthèse, les prétendues omissions de mon travail ont leur parfaite raison d'être; elles sont justifiées par l'indication, en tête et au cours de l'ouvrage, des répertoires de monographies et des organes de bibliographie courante, grâce auxquels le chercheur réfléchi a le moyen de trouver par lui-même tous les travaux spéciaux de bibliographie.

Dans cet exposé des compilations méthodiques, j'ai limité mes recherches aux recueils postérieurs à 1850, faisant valoir qu'il n'était pas d'intérêt scientifique d'exhumer les anciens travaux. M. Bergmans dont la compréhension bibliographique est bornée aux exigences de l'histoire, proteste contre cette exclusion des anciens travaux, qui s'impose cependant comme un principe de méthode scientifique. Les progrès de la science sont la condamnation des anciens travaux. En perpétuel développement, le savoir humain constitue à tout moment de l'histoire une synthèse nouvelle, essentiellement modifiable, de découvertes contingentes. À part les œuvres d'art et d'érudition pure, les productions de l'esprit ont la durée éphémère des manifestations de vie. Comme la vie est réalisée dans les organismes, la pensée est incorporée dans les livres. Si les uns et les autres vivent peu, c'est que la raison d'être de leur apparition transitoire est dans la loi de la perpétuelle régénération.

Le jour où il sera admis par tous que les livres remplacent les livres, les bibliothèques, aujourd'hui vastes halls où l'on emmagasine indistinctement les produits, anciens et nouveaux, de l'art typographique, cesseront d'être confondues avec les dépôts d'archives et les musées d'antiquités, et, transformées en ateliers modernes fournis des meilleurs instruments de travail, elles deviendront les centres vrais de l'activité scientifique.

Cette conception ne serait pas près de prévaloir en Belgique, s'il fallait en juger par les candeurs rétrospectives de M. Bergmans.

Veuillez agréer, Messieurs, avec mes remerciements, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

EUGÈNE BACHA.

Bruxelles, 28 Juin 1893.

Les directeurs de la *Revue de l'instruction publique* m'ont communiqué la lettre qu'on vient de lire. Je ne veux point entamer avec M. Bacha une polémique que je juge inutile. Le lecteur impartial, qui voudra bien examiner attentivement les pièces du procès, c'est-à-dire mon article et le livre et la lettre de M. Bacha, pourra, en effet, se prononcer aisément entre nous et dire où est la " compréhension déconcertante " et la " candeur bibliographique ".

PAUL BERGMANS,

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 22 mai : Petri, Dix ans en Egypte (G. Maspero). — Decharme, Euripide (Salomon Reinach). — Wide, Cultes laconiens (V. Bérard). — Wimmer, Monuments runiques (Eug. Beauvois). — Jacob Grimm, Petits écrits, VI-VIII (Michel Bréal). — Lea, La pénitencerie papale (M. Prou). — Worp, Sénèque et le drame néerlandais (G. Duflou). — Nyrop, Non (Ch. J.). — Dom Cabrol, Le cardinal Pitra (G. Lacour-Gayet).

Du 29 mai : Bezold et Budge, Tell el Amarna; Bezold, Diplomatie orientale (G. Maspero). — Cougny, Auteurs grecs concernant les Gaules, IV (P. G.). — Schulten, Les Conventus (M. R. de La Blanchère). — Histoire d'Apolonius, p. Riese (Paul Lejay). — Salluste, p. G. Muller (Isaac Uri). — Cadorna, Religion, droit, liberté (L. G. Pélissier). — Finzi, Littérature italienne; Nouvelles de Boccace (Charles Dejob). — Marczali, Marie-Thérèse (J. Kont). — Larchey, Les riposteurs (A. Ch.). — Pingaud, D'Antraigues (A. Chuquet). Schmidt, Beikert (A. C.). — A. Lévy, Napoléon intime (Ch.).

Du 5 juin : Menant, Les Hétéens; Karkemish; Syllabaire hétéen; Peiser, Inscriptions hétéennes; Lantsheere, Race et langue des Hittites (J. Halévy). — Ravaisson, La Vénus de Milo (Salomon Reinach). — De Crue, La Molle et Coconat (H. Hansen). — Port, La légende de Cathelineau (T. de L.). — Duquet, La Malmaison, le Bourget et le 31 octobre (A. Ch.). — Ogier, Journal du Congrès de Munster, p. Boppe (A. Ch.).

Du 12 juin : C. Schmidt, Livres gnostiques en copte (H. G.). — Babelon, Monnaies grecques de la Bibliothèque nationale, II (Th. Reinach). — Belger, Le tombeau d'Agamemnon (Salomon Reinach). — Imhoof-Blumer, Portraits romains (R. C.). — Muller, Camps romains du Wurtemberg (R. C.). — Wright, Le dialecte de Windhill (V. H.). — Th. Reinach, Les origines du bimétallisme (M. Prou). — Blanchet et Schlumberger, Numismatique du Béarn (A. de Barthélemy). — Œuvres de saint François de Sales, I (A.). — Lequante, Lettres de G. et de C. de Humboldt à Schweighaeuser (A. Ch.). — Charavay, Les généraux morts pour la patrie (A. Chuquet). — De Grandmaison, L'ambassade française en Espagne (A. Ch.). — Mémoires sur Carnot (A. C.). — Delorme, Deslandre et Sonis (Ch.).

Du 19 juin : Hallier, La Chronique d'Edesse (Rubens Duval). — Huth, Le bouddhisme en Mongolie (L. Feer). — Sudhaus, Philodème (My). — Bruchmann, Epitètes des dieux (P. Decharme). — Wilamowitz, Fragments de tragiques (P. D.). — Pro Milone, p. Nohl (Emile Thomas). — Godefroy, Dictionnaire de l'ancienne langue française, T (A. Delboulle). — Laveleye, La souveraineté dans la démocratie (Ch. Seignobos).

Du 26 juin : Amélineau, La morale égyptienne (E. Chassinat). — Harris et Raabe, L'apologie d'Aristide (Rubens Duval). — Magnus, Les métamorphoses d'Ovide (Emile Thomas). — Pélissier, Louis XII et Philibert de Savoie (Charles Dejob). — Mariéjol, L'Espagne sous Ferdinand et Isabelle; Perrens, La civilisation florentine (Ch. Pfister). — Dante, p. Casini; p. Scartazzini (P. de Nolhac). — Carducci, Etudes littéraires; Cian, La poésie historico-politique; Flamini, Le lieu de naissance de Laure; Mestica, Le Canzoniere de Pétrarque; Colagrosso, Etudes de littérature italienne; Leopardi, p. Stracalli; Cesareo, Leopardi; Butti, Essais de critique; Zanichelli, Etudes politiques et historiques (P. de Nolhac).

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 36.

5^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

DES PRÉPOSITIONS EN GREC.

I.

Au sortir du collège, on ne sait presque rien de latin, mais on sait beaucoup moins encore de grec : telle est la plainte générale, justifiée d'ailleurs par les faits. Il est incontestable que l'étude des langues mortes, celle du grec surtout, est en pleine décadence. Des étudiants qui se présentent aux sections de philologie classique de nos universités, il n'y en a pas un sur dix qui sache convenablement décliner les paradigmes ordinaires ou conjuguer le verbe *λύω* — ne parlons ni de *πιθῆμι*, ni de *ἵστημι*. Quand ils ont fini leurs études universitaires, ils en savent un peu plus sans doute, mais à la fois trop et pas assez — trop des choses savantes au dessus de la portée de leurs élèves à venir, et pas assez des choses élémentaires qu'ils devraient leur enseigner avant tout.

A quoi cela tient-il ? A beaucoup de causes, qui, au fond, n'en sont qu'une. Toutes les sciences ont, dans ce siècle, fait d'admirables progrès, et l'industrie, mettant à profit leurs découvertes, a réalisé des merveilles. Les braves pères de famille, qui, outre le savoir lire, écrire et calculer de l'école primaire, avaient acquis au collège une certaine connaissance des langues mortes avec quelques notions très générales de mathématiques, de physique et de chimie, essayèrent de se faire expliquer par les gens de la partie les mystères de la vapeur, de la photographie, de la lumière électrique, du téléphone, du phonographe, et n'y comprirent absolument rien — d'autant moins que les gens de la partie n'y comprennent rien eux-mêmes. D'autre part les chemins de fer les i vitaient à sortir de chez eux, et quand ils avaient passé la frontière, ils étaient confus de ne pas connaître la langue des

pays qu'ils visitaient, et sentaient la profonde inutilité du latin et du grec pour, au restaurant, comprendre la carte, commander une tranche de bœuf et solder la note.

Alors ils se sont écriés comme M. Jourdain : " Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal de ne m'avoir pas fait apprendre tant de belles choses que j'ignore! „, et ils se sont promis d'être pour leurs enfants des pères modèles.

Dès ce moment, nous avons vu surgir une moisson de pédagogues en chambre, marchands, dessinateurs, fabricants, avocats, industriels, chefs de bureaux, architectes, militaires, magistrats, renforcée d'une armée de journalistes en quête de sujets d'articles à sensation contre la stupide routine.

Mais il serait injuste de ne pas ajouter à cette énumération des professeurs, qui tous prêchèrent pour leur paroisse. Des botanistes, des zoologistes et des géologues, des physiciens, des chimistes et des anatomistes, des historiens et des archivistes, des géographes et des polyglottes, revendiquèrent à l'envi pour leur spécialité la vertu éducatrice par excellence, le don de développer la mémoire et le jugement. A ces prétentions, des humanistes opposèrent les leurs et vantèrent les mérites de la philologie — science universelle — du sanscritisme, de la grammaire comparée et de l'étymologie.

Ces idées finirent par entrer dans la pratique et nous avons pu voir et continuons à voir nos écoles de village devenues non seulement des universités où l'on enseigne à côté d'un peu de lecture, d'écriture et de calcul, l'astronomie, la physique et la chimie, la minéralogie, la botanique et la zoologie, le droit constitutionnel et l'hygiène, mais devenir aussi des écoles professionnelles et des écoles industrielles, des écoles d'agriculture et des écoles culinaires — et bientôt, cela ne peut tarder, des écoles vétérinaires. Naturellement les instituteurs ne peuvent être rien de moins que des savants universels, ils le sont et ils savent qu'ils le sont.

Il y a une douzaine d'années tous les enfants de certaines écoles primaires étaient de véritables petits prodiges, connaissant tout, depuis la confection des cartes jusqu'à la fabrication de la bière. Les parents avaient-ils vu ou lu quelque invention dont ils ne comprenaient pas le principe, le mioche le leur expliquait. Ils en vinrent à lui demander spontanément des éclaircissements sur toutes espèces de choses.

A table, devant des étrangers, soulevait-on une question ayant quelque rapport avec les sciences, par exemple, pourquoi la cuisson détache la pelure des pommes de terre, pourquoi dans les pâtés de fruits sous croûte, le jus entre dans la tasse renversée que l'on a mis au fond de la terrine, ou pourquoi plus on ajoute de l'huile à une sauce mayonnaise plus elle s'épaissit, si les convives s'embarrassaient dans des explications inextricables, on voyait le petit garçon ou la petite fille lever le doigt, demander la parole, puis laisser tomber de leurs lèvres enfantines que l'eau bouillante dissolvait le protoplasme, ou que la chaleur faisait le vide, ou que l'agitation emprisonnait l'air qui a la propriété de solidifier les corps gras. Stupéfaction, admiration générales; et les bambins se rasaient glorieux, mais modestes cependant, comme il convient au vrai savoir.

Cela s'appelait et s'appelle encore inculquer aux enfants l'esprit d'observation. C'est un thème rabattu que notre siècle, le premier, a mis en honneur l'observation et que c'est à elle qu'il doit tous ses progrès. N'essayez pas de faire admettre au naturaliste que les anciens ont comme nous fait des observations, non seulement en astronomie, mais encore en zoologie, en botanique, en minéralogie, en physique, en politique, en psychologie, en anatomie; que les livres d'Hérodote sont pleins d'observations dont les explorateurs de nos jours ne cessent de confirmer l'exactitude; n'essayez pas de lui faire comprendre que la grammaire offre, elle aussi, matière à des observations, et à des observations mieux à la portée des enfants que les faits extérieurs, puisque leur langue maternelle c'est eux-mêmes — il vous répondra en haussant les épaules.

Je voyageais un jour avec une famille, père, mère et trois enfants dont l'aîné avait dix à onze ans; le père était officier. On était en plein dans l'ère des réformes. Ah! quelle différence entre son temps et le nôtre! Son gamin en savait déjà plus que lui. Je pouvais lui faire des demandes sur n'importe quoi, il répondrait. — “ Faites-moi donc le plaisir de le questionner, je vous prie. „ Nous étions dans le mois de mai. Moi, avec quelque embarras : “ Eh bien! mon petit ami, dis-moi combien les hannetons ont de pattes? — Nous n'en sommes encore qu'aux mammifères. „ Et nous de nous

extasier de concert devant cette réponse qui prouvait, clair comme le jour, que l'enfant avait conscience non seulement de son savoir, mais des limites de son savoir. Quant à moi, j'admiraïs *in petto* combien on avait développé chez lui la faculté d'observation.

II.

Arrivé au collège, le petit prodige, à qui on a appris tant de choses, ne sait — cela se conçoit — presque rien de grammaire ni d'analyse. Il ne sait ce qu'est un sujet ni un régime, ce qu'est un temps, ce qu'est un mode; il ne distingue pas une préposition d'une conjonction ni parfois même d'un adverbe; il n'a que de vagues notions de syntaxe. Il aura à apprendre l'anglais, l'allemand, le flamand, outre le latin et le grec, et il ignore les éléments de sa langue maternelle! Comment voudrait-on que lui et le maître viennent à bout du programme imposé? N'est-ce pas au dessus de leurs forces?

Le système inauguré à l'école primaire se poursuit d'ailleurs au collège. L'enseignement de la chimie, par exemple, y comporte plus d'heures qu'à l'université. Qu'en résulte-t-il? C'est que, d'élémentaire qu'il devrait être, il y devient presque forcément un enseignement soi-disant approfondi. On y donne toutes les formules synthétiques de l'indigo. Et ainsi pour le reste ¹.

Mais il y a pis. Comme je le disais plus haut, la grammaire est devenue savante. Elle s'est hérissée d'un tas d'exceptions, d'explications, de recherches étymologiques, de subtilités linguistiques qui en rendent la digestion des plus laborieuses. L'aspect du traité déjà est rebutant; il est volumineux, d'impression serrée, de pages compactes. En l'ouvrant pour la première fois, en l'achetant, l'élève se dit dès l'abord qu'il ne pourra apprendre tout cela. Et comme il sait que ces devanciers ne l'ont pas appris, il se résigne sans peine à suivre leurs traces. Comment en effet, vu l'état de ses con-

¹ A l'université, mêmes abus. La nouvelle loi a institué des grades spéciaux. C'est inconcevable les connaissances variées qu'il faut posséder pour être une spécialité! A quoi peut servir l'histoire autre que l'histoire ancienne à de futurs maîtres en philologie latine et grecque?

naissances primaires, et le peu de temps qu'il a devant lui, s'assimilerait-il trois cents pages in-8° de grammaire grecque?

On va me dire qu'une grammaire ne doit pas être apprise par cœur tout entière; que le maître doit faire un choix. Mais ce choix n'est pas facile à faire. S'en rapportera-t-il à son jugement? — On a distingué par les caractères les choses essentielles et les choses accessoires. — Mais l'accessoire n'est-il pas essentiel?

Quand j'étais membre du bureau administratif de l'athénée de Liège, je croyais de mon devoir de visiter les classes pour me rendre compte de ce qu'on y faisait. J'interrogeais parfois, non dans un but de critique. J'étais, au contraire, animé d'une très grande bienveillance, nuancée de compassion, envers les professeurs, dont quelques uns avaient été mes maîtres, d'autres mes contemporains, d'autres mes disciples, et dont j'admirais le savoir et le zèle, trop souvent infructueux. Mais hélas! beaucoup avaient été envahis — était-ce leur faute? — par le microbe de la science.

Donnait-on à décliner ἡ κεφαλή, τῆς κεφαλῆς, τῇ κεφαλῇ, τὴν κεφαλὴν, αἱ κεφαλαί, τῶν κεφαλῶν, ταῖς κεφαλαῖς, τὰς κεφαλάς, — je cite la déclinaison en entier, parce que l'identité des désinences de l'article et du substantif a laissé dans mon esprit d'agréables souvenirs d'enfance — l'élève, arrivé au duel, ne manquait pas de dire τῷ κεφαλά, τοῖν κεφαλαῖν, et je lisais la satisfaction sur le visage du professeur.

Parfait! mais presque toujours cette particularité, que j'ai ignorée moi-même pendant longtemps — aucune grammaire élémentaire que je sache ne la mentionne avant 1850¹ — avait été retenue aux dépens de la déclinaison de δούξα ou de ποιητής.

Lui donnait-on à réciter l'aoriste de δίδωμι, il ne manquait pas de conjuguer ἔδωκα, ἔδωκας, ἔδωκε, ἔδομεν, etc. A l'imparfait, il conjuguant bravement ἐδίδον, ἐδίδους, ἐδίδον, ἐδίδομεν, etc. Tous savaient cela, preuve de l'insistance que le professeur y avait mise. Mais il ne fallait pas leur demander l'aoriste passif du même verbe, ni surtout de ἔστημι².

¹ Elle ne figure pas dans la *Schulgrammatik* de Kühner.

² Même au doctorat, les élèves interrogés sur les formes régulières, tâtonnent longtemps avant de tomber sur la réponse juste.

Puis il fallait entendre les longues dissertations, quelquefois tissées d'inexactitudes d'un bout à l'autre, sur *εἶπον*, participe *εἰπών*, et sur *εἶδον*, participe *ἰδών*; et sur la place irrégulière de l'augment dans les verbes composés, etc. Mais ils auraient, dans un texte, rencontré *τιμήσειε*, qu'ils n'en auraient pas reconnu la forme, et l'article, employé ou omis, ne leur disait rien.

Dût-on me taxer d'arriéré, ou, ce qui est plus fort, de rétrograde, je regrette pour les collégiens le temps où après avoir appris convenablement *λύω* et les verbes contractes, nous conjugions entièrement les verbes en *μι* sur un paradigme presque uniforme : impératif, *τίθει, ἵσταθι, δίδοθι, δείκνυθι*; imparfait, *έτιθην, ἴστην, έδίδων, έδείκνυν*; aoriste, *έθην, έστην, έδων, έφυν* — quitte à ajouter d'une façon sommaire qu'à côté des formes en *μι*, il y avait des formes contractes ou en *ω* pur, et qu'à côté des aoristes seconds, il y avait les aoristes premiers *έθηκα, έδωκα*; et à nous prévenir qu'il y avait encore différentes petites particularités que nous apprendrions à l'occasion. Car, enfin, à quoi sert de mettre de force dans la tête d'un écolier que les formes *έδων* et *έδώκαμεν* sont inusitées, puisqu'il ne les rencontrera pas? Je ne sais pas si l'on trouverait dans les auteurs français le verbe *s'éprendre* conjugué à tous les temps, à tous les modes et à toutes les personnes, mais où serait l'utilité d'enseigner quelles formes aucun auteur n'a jusqu'ici employées? Sans compter qu'il nous reste une infime partie des auteurs grecs, et que, par conséquent, nous ignorons si les formes que nous considérons comme mortes dès leur naissance, n'ont pas été vivantes ou même ne vivaient pas encore aux siècles classiques.

Mon vieux professeur Burggraff, dont j'ai la mémoire en vénération, nous répétait toujours : " Voyez-vous, monsieur, il suffit, monsieur, de savoir bien le verbe *λύω*, monsieur. „ Bien que nous n'ayons pas, au collège, été bourrés de beaucoup de grammaire grecque — sauf en troisième et en seconde — j'ai trouvé plus tard que nous en avons encore eu trop. Ce fut lorsque Burggraff m'eut montré comment il réduisait la grammaire hébraïque et la grammaire arabe, on peut dire, à leur plus simple expression. Au bout de quelques leçons,

nous possédions assez de principes généraux, pour aborder avec nos propres forces la traduction de la Bible.

Dans son autobiographie, Schliemann écrit : “ De la grammaire grecque je n'appris que les déclinaisons et les verbes; je ne perdis jamais un temps précieux à en étudier les règles. Ayant remarqué que les écoliers, après avoir pâli pendant huit ans et plus sur ces règles fastidieuses, ne peuvent écrire une lettre en grec ancien sans faire quantité de fautes grossières, j'en avais conclu que la méthode des professeurs devait être mauvaise. „ Schliemann invoque en note, à l'appui de son opinion, celle du professeur Rudolf Virchow de Berlin, qui aurait appris le grec d'une manière semblable. Je ne veux pas dire que chacun fera par cette méthode des progrès aussi rapides que Schliemann, mais on n'aurait plus à compter avec l'ennui et l'effroi qu'inspire la grammaire.

III.

Ah! je pousse loin mon radicalisme réactionnaire. Veut-on un spécimen de mes hardiesses? Si j'avais à enseigner la formation des comparatifs et des superlatifs, par exemple, — dont on peut faire une mer à boire — je dirais simplement que l'adjectif au comparatif prend la terminaison *τερος* ou *ων*, au superlatif la terminaison *τατος* ou *ιστος*, que l'on ajoute soit au radical soit à la partie reconnaissable du radical, directement ou par l'intermédiaire de syllabes de liaison dont les principales sont *εσ* et *αι*, et que toutes les plus grandes bizarreries sous ce rapport sont possibles. Cela dit, je donnerais comme modèles réguliers les comparatifs de *σόφος*, de *δίκαιος*, d'*ἀλήθης* et de *γλυκὺς*; et, passant aux bizarreries, je citerais *ὀλιγος*, *ὀλιγότερος*, *ὀλιγότατος*, *ὀλιγίων*, *ὀλιζων*, *ὀλίγιστος*, *ὀλιζότερος*, *ὀλιζότατος*, *ὀλιγέστερος*, *ὀλιγαίτερος*, etc. Puis, comme exercice, je ferais former sur ce patron *μεγαλώτερος*, *μεγαλέστερος*, *μεγαίτερος*, *μεγίων*, *μειζων*, *μειζότερος*, etc.. Je ne craindrais même pas d'ajouter *μᾶλλον μέγας*, *μᾶλλον μειζων*, et même pourquoi pas? *μᾶλλον μειζότερος* — ne rencontre-t-on pas *μεγιστότατος*? — persuadé que, si j'avais vécu du temps de Solon, et si venant de Scythie ou de Thrace, je m'étais ainsi exprimé devant les femmes du marché d'Athènes, elles m'auraient compris, et ne se seraient pas moquées de mon langage. Il n'y a qu'un Français pour trouver

ridicule un provincial ou un étranger qui dit *plus bon* ou *plus meilleur* ou *très pire*, bien qu'il ne soit pas choqué lui-même de dire *plus inférieur*, *très supérieur*, ou *le plus infime*. Ne suffit-il pas à l'enseignement élémentaire que l'élève reconnaisse au premier coup d'œil les degrés de comparaison?

Au surplus, je me demande si la langue grecque, qui, pendant une suite considérable de siècles a été admirablement vivante et féconde, avant d'être fixée par les modèles et les grammairiens, comme le fut le français au XVII^e siècle, n'a pas admis toutes ces formes parfaitement transparentes : les *φιλαίτερος* et les *φιλτερος* et les *φιλιστος* en disent long à cet égard ; et je ne vois pas qu'à côté d'elles *φιλέστερος* et *φιλίων* seraient déplacés. Je me demande aussi si on ne peut pas, à ce même point de vue, comparer ce grec hypothétiquement primitif à notre wallon qu'aucune grammaire n'a encore fixé, bien que sa littérature soit assez riche, et où tout est bon du moment que l'analogie le justifie ; qui, ayant formé l'adverbe *drolledement*, d'après le français *drôle de corps*, a fait *fameusement*, *crânement*, *dialement* (diablement), etc., sur ce premier modèle?

Passant à la conjugaison grecque — si bien faite pour effrayer les commençants — je m'attacherais à la simplifier en généralisant ses richesses. D'après le principe que je viens d'exposer, j'oserais exercer mes élèves à tirer d'un radical *βα*, comme formes possibles, *βάω*, *βάνω*, *βαίνω*, *βίβημι*, *βήμι*, *βάσχω*, *βιβάσχω*, *βιβάζω*, même *βάννυμι* et *βανύω*. D'ailleurs d'où viennent *βήσομαι* et *βέβηκα* sinon de *βάω*, et *ἐβην* sinon de *βίβημι*. Là-dessus je leur ferais former *φθάω*, *φθάνω*, *ἵφθημι*, *φθάσχω*, etc. J'ajouterais que *θοο* peut devenir *θοο* et *θαν*, *θνα*, etc. Et alors un verbe comme *βιβρώσχω* pourra leur donner *βρόω* et *βόρω*, *βίβρωμι*, *βορέω*, et pourquoi pas *βοράνω* et *βορέννυμι*, et les aoristes *έβρων*, *έβορον*, *έβρωσα*, etc.? Cela reviendrait en somme à faire conjuguer certains thèmes d'une façon idéale mais complète, de sorte que cette conjugaison comprendrait toutes les variétés qu'on rencontre aujourd'hui dans les ouvrages qui se sont perpétués jusqu'à nous ¹.

¹ Mon collègue, M. Michel, m'a appris à ce propos que dans le vieux sanscrit, les verbes se conjuguent de plusieurs façons différentes. Imagi-

En définitive, que faut-il? Il faut tout bonnement qu'un élève, mis en présence d'une forme grecque, distingue si c'est un nom ou un verbe, et quand c'est un nom, quel est le cas; quand c'est un verbe, quelle est la voix, le temps, le mode, et le radical probable ou possible.

Je suis effrayé moi-même des énormités que je débite; et pourtant — s'il m'est permis d'invoquer les morts — c'est l'enseignement que j'ai reçu de Burggraff, et, dans un tout autre ordre de science, il est vrai, d'un autre maître, dont la mémoire est pieusement conservée dans le cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur de suivre ses leçons, je veux parler de Brasseur. Il enseignait la géométrie descriptive et la mécanique. De sa vie il n'avait su faire une ligne approximativement droite, à plus forte raison un cercle, ni écrire convenablement une formule. Ses droites étaient des zigzags en forme d'éclair, ses cercles rassemblaient à des mitres d'évêque; ne parlons ni de ses chiffres, ni de ses lettres. Eh bien! Brasseur était la lumière même. Il avait ramené les sciences dont l'enseignement lui était confié, à quelques principes, dont il s'attachait dans ses premières leçons à nous pénétrer; et ces principes, il nous les a si bien inculqués qu'aucun de nous, à trente et quarante ans d'intervalle, ne les a oubliés ni oublié l'art de les appliquer.

Aujourd'hui que l'on est pressé et qu'il serait difficile de retourner en arrière pour ramener les humanités à ce qu'elles étaient au siècle dernier, il est nécessaire plus que jamais d'inventer des méthodes expéditives et d'élaguer le plus possible les broussailles du grec, si on veut le préserver d'un arrêt de mort. Je voudrais voir surgir un Burggraff faisant une grammaire grecque à la portée des commençants. Ah! elle serait à coup sûr originale et passerait par dessus les particularités les plus respectables. Elle se bornerait au strict nécessaire, à l'art de reconnaître les cas et les formes verbales; elle enseignerait à grands traits la signification des temps et des modes, l'emploi des cas; en fait de syntaxe, elle se contenterait d'exposer les idiotismes, et, pour le reste,

nous qu'en français on puisse à volonté dire *imprimer*, *empreindre*, *impresser*, *imprémir*, et *opprimer*, *oppreindre*, *oppresser*, *opprémir*; *freindre* et *frémir*, comme *geindre* et *gémir*, etc.

l'élève serait abandonné à lui-même; il se fierait surtout à son flair, et il apprendrait bientôt à redresser ses erreurs. J'avoue sans peine que je trace là un idéal que je n'ai pas réalisé moi-même; mais aussi qu'on daigne se souvenir que j'ai autrefois poussé ce cri de regret : " Ah! que Burggraff ne m'a-t-il appris le grec! „¹

IV.

Voilà un préambule bien solennel pour les quelques mots que j'ai à dire sur les prépositions.

C'est en troisième latine qu'on me les fit apprendre, au moyen de la grammaire de Theil². Elles y prennent dix bonnes pages de la syntaxe, plus cinq pages d'appendice à la fin. — En tout quinze pages in-8° très compactes. L'exposé est excellent et suffisamment clair.

Les prépositions sont rangées d'après le nombre et la nature des cas qu'elles régissent. D'abord les prépositions à un cas : génitif, datif, ou accusatif : *ἀντί, πρό, ἀπό, ἐκ, ἐνεκα*, — *ἐν, σύν, (ἅμα)* — *ἀνά, εἰς, ὡς*; puis les prépositions à deux cas : génitif et accusatif : *διὰ, κατά, ὑπέρ*; enfin les prépositions à trois cas : *ἀμφί, περί, ἐπὶ, μετά, παρά, πρὸς, ὑπὸ*. Theil, non toutefois sans raison, ne mentionne ni *μέχρι*, ni *μετάξυ*, ni *πλήν*.

Aucun de nous n'a digéré ces quinze pages. Aucun n'en a retenu un traitre mot au delà de la semaine ou de la quinzaine où il s'était fourré la leçon dans la tête.

On va me dire — et c'est pourquoi j'ai pris cet exemple des prépositions — qu'il faut pourtant bien connaître quels cas régissent les prépositions. Eh bien! non. Quand elles ne régissent qu'un cas, que peut faire ce cas à la compréhension du grec? Pourquoi faut-il que je retienne que *ἀντί* est toujours suivi du génitif, et *ἀνά* de l'accusatif? Après tout, ç'aurait pu être le contraire. On m'objectera *ἐν* et *εἰς*; mais en latin et en français elles se traduisent par la même

¹ (*Revue de l'Instruction publique*, tome XVII, 2^e livr.). M. Iserentant et moi avons tenté, dans notre *Chrestomathie latine*, de réduire à leur plus simple expression les éléments de la grammaire latine.

² Cette grammaire était une adaptation française de la grammaire élémentaire de Kühner.

préposition *in* et *dans* sans que la clarté en souffre. Pourquoi *πρὸ* et *μέχρι* sont-ils suivis du génitif et non du datif ou de l'accusatif? Pourquoi, quand une préposition ne régit que deux cas, l'un des deux cas n'est-il jamais le datif? Quel inconvénient y aurait-il à avancer qu'en grec la plupart des prépositions peuvent être suivies de trois cas, à moins que leur sens ne s'y oppose, ce qui se voit, par exemple, avec *ἀπὸ*, *ἐκ*, *εἰς*, *ὡς*? Qui pourrait indiquer la différence entre *διὰ ταύτης τῆς αἰτίας* et *διὰ ταύτην τὴν αἰτίαν*? Qui pourrait me blâmer de dire qu'elles n'ont de signification précise que quand elles sont destinées à exprimer les relations spatiales, mais que, pour les emplois métaphoriques, on a un large choix? Le français se sert de *par* (*per*) pour introduire le complément d'agent après le verbe passif : Clitus a été tué par Alexandre — le latin se sert de *ab* (*ἀπὸ*) — le grec se sert de *ὑπὸ* (*sous*), mais aussi de *ἐκ* (*ex*, *de* : aimé *de* ses parents), de *πρὸς* et même de *παρὰ*; il aurait pu tout aussi bien employer *διὰ*, *ἀπὸ* et d'autres encore pour le même office. Je veux dire par là que l'emploi métaphorique des prépositions s'apprend mieux par l'usage que par la théorie, et que c'est la nature du verbe et du complément qui en détermine le sens. C'est ainsi que *ἀναπείθω* signifie *je persuade* ou *je dissuade* suivant que le complément du verbe est mon opinion ou l'opinion de celui à qui je m'adresse: que *ἀνίστημι* signifie *élever* ou *abattre*, suivant que l'objet de l'action est en projet ou déjà construit.

Voilà donc supprimées d'un seul trait quinze grandes pages de grammaire, pages inutiles, puisque, au collège, je n'ai jamais pu les apprendre. Mais il y a mieux, c'est que les Grecs eux-mêmes s'inquiétaient peu des cas, du moment que le sens était clair. Les grammairiens, pour expliquer ces anomalies, ont imaginé d'invoquer la construction *prégnante* — c'est un beau mot; mais au fond, les mots *indifférence* ou *laisser aller* conviendraient mieux, car *négligence* serait trop fort. Après tout, pourquoi ne dirait-on pas aussi bien *ἐμπίπτειν ἐν θαλάσῃ* que *εἰσπίπτειν εἰς θάλασσαν*? D'ailleurs on trouve *ἐμπίπτειν εἰς*, à côté de *εἰσπίπτειν ἐν*? Et si les Grecs s'exprimaient ainsi, pourquoi nous montrerions-nous plus rigoureux qu'eux, et pourquoi surtout ferions-nous apprendre aux

écoliers, déjà si surchargés, comment il faut s'exprimer *correctement* en grec, pour leur enseigner ensuite que les Grecs usaient de la construction prégnante, ce qui revient à dire qu'ils s'exprimaient incorrectement? Le français lui-même ne peut-il pas dire *aller à, dans, sur* la montagne; *être en, dans* l'Amérique (La Fontaine : *aller à l'Amérique* :) ; *dans le* Canada, *au* Canada?

L'important, à mon sens, c'est de se bien pénétrer de la signification spatiale des prépositions. A cet égard les grammairres me paraissent peu explicites. Je crois qu'il y aurait moyen de classer les prépositions plus rationnellement que ne le fait Theil d'après Kühner. C'est ce classement rationnel que je vais exposer brièvement. J'ajoute tout de suite pour qu'on ne se méprenne pas sur mes intentions, qu'à mon avis, il n'est nullement indispensable, dans l'enseignement, de l'imposer violemment à la mémoire des élèves.

V.

Presque toutes les prépositions ont fondamentalement une signification spatiale, elles indiquent le lieu ou le déplacement.

Occupons-nous d'abord des prépositions locatives.

Tout lieu est toujours personnifiable et est souvent personnifié, c'est-à-dire qu'on lui accorde un haut, un bas, une droite, une gauche, un avant et un arrière.

Tout lieu est censé limité, même l'espace infini, puisque on peut dire métaphoriquement que *Dieu est en dehors* de l'espace, et de même on dira être *au delà* de l'espace, *par dessus* l'espace, etc.

Pour renseigner sur la place d'un objet, il faut que nous la rapportions à un lieu censé connu, par exemple, une maison.

L'objet sera ainsi ou dans la maison, ou en dehors de la maison. S'il est en dehors, il peut être tout contre ou dans le voisinage. De là les trois prépositions *ἐν*, *πρὸς*, *παρὰ*, marquant intériorité, contiguïté ou extériorité.

La maison, avons-nous dit, a une droite et une gauche, un haut et un bas, etc. Chacune de ces trois prépositions pourrait donc donner lieu à six variétés : dedans à droite, dedans à gauche, dedans en haut, dedans en bas, etc.; contre à droite, contre à gauche, etc.

Pour les rapports d'intériorité, en grec, comme en français, on se contente de compléter la préposition par des adverbes.

Il n'en est pas de même pour les rapports de contiguïté et d'extériorité. Ils devraient, à la vérité, nous fournir douze variétés, Mais d'abord celles pour la droite et la gauche manquent. Ensuite, si nous avons *ἐν* et *ὑπὲρ* correspondant à *πρὸς* et à *παρά*, nous n'avons que *ὑπὸ* pour le dessous; *μετά* pour l'arrière, et *πρὸ* et *ἀντι* pour l'avant, ces deux dernières avec cette nuance que *πρὸ* signifie *devant*, et *ἀντι* *en face*. Celle-ci marque donc non seulement la position, mais la situation.

Ὑπὸ, *μετά* et *πρὸ* servent par conséquent à désigner le dessous, l'arrière et l'avant, qu'il y ait contiguïté ou seulement proximité. On voit facilement pourquoi il s'est fait que les rapports de supériorité se sont précisés davantage que les autres, et qu'on a songé à distinguer *sur la maison* de *au dessus* ou *par-dessus la maison*, sans se croire obligé de distinguer de la même manière *sous* et *par-dessous la maison*.

Toute préposition a nécessairement une préposition corrélatrice, car si le lieu à déterminer est rapporté à un lieu connu, celui-ci se trouve par là même dans un certain rapport à l'égard de celui-là. Si B est *sur* A, il s'en suit que A est *sous* B; *ὑπὸ* est ainsi le corrélatif de *ἐν*. Mais les corrélatifs de *πρὸς* et de *παρά* ne peuvent être que *πρὸς* et *παρά* : si B est près de A, A est près de B.

Quel est le corrélatif de *ἐν*? c'est évidemment *περὶ*, autour : le contenu, le contenant.

Mais il existe en grec une variété de *περὶ*, c'est *ἀμφὶ*, qui signifie des deux côtés, à droite et à gauche, devant et derrière. Le corrélatif de *ἀμφὶ* c'est *μέταξυ*, variété de *ἐν*.

Tel est l'ensemble des prépositions que j'ai appelées locatives, et qui servent à déterminer un lieu par rapport à un autre. Or, ce lieu peut être un lieu de départ, d'arrivée, ou bien un lieu d'occupation, en termes plus usuels un lieu de repos. Suivant la circonstance, le nom du lieu se mettra au génitif ou à l'accusatif, ou bien au datif. On dira donc *πρὸς*, *ἐν*, *ὑπὸ*, etc., *οἰκίας*, *οἰκίαν*, *οἰκίᾳ*, suivant qu'on s'éloigne ou qu'on se rapproche, ou bien qu'on se tient à proximité de la maison. Les cas servent ainsi à désigner le mouvement ou le

repos; et, quant au mouvement, on le spécifie par son point de départ (génitif) ou par son point d'arrivée (accusatif). La préposition par elle-même ne marque ni le mouvement ni le repos.

Il s'est fait cependant qu'une préposition s'est, pour ainsi dire, déclinée : c'est la préposition *ἐν*, qui prend la forme *ἐξ* quand le lieu est point de départ et la forme *εἰς* quand il est point d'arrivée. Complication au fond inutile ¹. C'est elle qui a donné l'idée des constructions prégnantes dont il a été parlé plus haut. Allons même plus loin : dès que le mouvement ou le repos est clairement indiqué, n'est-il pas indifférent de dire *ὑπὸ γῆς*, *ὑπὸ γῆ*, *ὑπὸ γῆν εἰσεῖναι*. Sans doute, à la longue, il a dû s'établir des préférences en faveur de l'une ou de l'autre construction. C'a été là un phénomène analogue à la lutte pour l'existence.

A côté des prépositions de lieu proprement dites, il y a des prépositions de déplacement ou de transport, qui sont propres à la langue grecque.

Elle aurait pu se donner six prépositions spéciales de déplacement, à savoir : de droite à gauche, de gauche à droite, d'avant en arrière, d'arrière en avant, de haut en bas, de bas en haut. On sait qu'elle n'en a que deux, *κατὰ* et *ἀνά*, plus une préposition générale *διὰ*, susceptible d'être au besoin spécifiée par des adverbes. A ces prépositions, il faut joindre *ἀπὸ* (à partir de) et *μέχρι* (jusqu'à), qui marquent aussi le déplacement par la désignation du point de départ ou du point d'arrêt. Ces prépositions sont ainsi à rapprocher de *ἐξ* et de *εἰς* que nous venons de voir et qui remplissent un rôle analogue, à cette différence près, qu'avec celles-ci les points de départ et d'arrivée sont spécifiés comme étant à l'intérieur du lieu, tandis qu'avec *ἀπὸ* et *μέχρι*, ils lui sont extérieurs. Pourquoi *μέχρι* se construit-il avec le génitif et non avec l'accusatif, c'est un accident qu'il faut noter, mais qui s'explique par les considérations précédentes, et qu'un élève quelque peu attentif saura remarquer de lui-même.

Il reste enfin à mentionner encore quatre prépositions qui

¹ Dans certains dialectes on trouve *ἐν* avec l'accusatif.

n'ont pas de signification spatiale, ce sont *σύν* (datif), *ἀνέν* (génitif), *ἐνεκα* (id.) et *πλήν* (id.).

Un dernier mot. On conçoit que lorsque des prépositions telles que *ἐπὶ*, *ὑπὸ*, etc. sont employées dans le sens locatif (ou temporel), il soit nécessaire de les faire suivre des cas du mouvement ou du repos, à moins que la clarté du verbe ne nous en dispense. Mais du moment qu'elles sont employées dans un sens figuré, soit même temporel ou causal, le cas devient indifférent, bien qu'il doive y avoir une tendance à marquer la cause par le génitif, le moyen par le datif, le but par l'accusatif. C'est ici que l'usage a prédominé et a dicté des règles en partie irrationnelles, mais dont, par cela même, il est inutile, dans l'enseignement élémentaire, de fatiguer la mémoire des jeunes gens.

Je voudrais avoir le loisir de m'étendre davantage sur ce sujet. J'espère toutefois en avoir assez dit pour me faire entendre de ceux qui dirigent l'enseignement. Les mœurs sont aujourd'hui ainsi faites qu'il faut enseigner *non multum sed multa*. Quelque regret qu'on puisse en éprouver, il faut se résigner. Si donc on veut sauver le grec, lui conserver une place légitime dans l'enseignement des humanités, il faut l'alléger le plus possible, écarter résolument toutes les règles et toutes les particularités qui n'ont rien à voir avec l'intelligence des textes tels qu'on a à les interpréter dans l'enseignement moyen.

Après tout il y a même à se demander si la grammaire grecque, entendue de la façon que je viens d'exposer, n'est pas plus profondément vraie que de la façon aujourd'hui à la mode. Elle serait en tout cas d'extérieur plus avenant.

J. DELBŒUF.

LE RÉALISME DANS PÉTRONE.

(Suite et fin ¹).

* * *

Le vrai réalisme ne se contente pas de noter les choses extérieures et matérielles, d'agencer des faits et de disposer des scènes qui aient un air de vérité ; il pénètre plus avant : il évoque des âmes, il peint des mœurs et des caractères.

Les personnages du *Satyricon* se divisent en deux groupes principaux. Le premier est formé des dévergondés et des dévergondées qui jouent un rôle dans les parties pornographiques du roman : Encolpios, Ascyltos, Giton, Eumolpe, Quartilla, Tryphène, Circé, etc. Le second comprend Trimalchion, sa femme et ses amis. Entre ces deux groupes se placent deux ou trois figures secondaires.

Encolpios, le narrateur du roman, est d'une ingénuité charmante. Il ne se flatte pas ; il ne dissimule rien, ni ses vices, ni ses crimes, ni ses ridicules. C'est de la meilleure grâce du monde qu'il nous raconte ses mésaventures ; il se moque agréablement de lui-même. Il se dédouble en quelque sorte : le conteur, homme d'esprit, suit d'un œil narquois l'acteur, qui, la plupart du temps, se conduit comme un niais. Encolpios, en effet, n'a pas de caractère. A chaque instant, cet aventurier sans vergogne qui a volé, qui a tué son hôte, qui s'est fait gladiateur, qui parle de ses coups d'audace, pleure, se lamente et se livre au désespoir : il a les larmes aussi faciles que le pieux Énée. Dans les circonstances critiques, il reste ahuri, déconcerté. Jouet des événements, il se laisse aller au train de la Fortune. N'attendez guère de lui une résolution virile. Il est vif et emporté, mais ses colères tombent à plat, et il revient bien vite aux conseils de la prudence. Au fond, il craint naturellement les coups : il y a une bonne dose de Panurge en lui. Le sens moral lui fait absolument défaut : il connaît la crainte et la tristesse, mais non le remords. Son goût est délicat et sa conscience calleuse : la sottise le choque, l'infamie le touche peu ; il fait une distinction entre le beau et le laid, il n'en fait pas

¹ V. plus haut, 4^e livr., p. 225 et suiv.

entre le bien et le mal. Impie et superstitieux, débauché et sentimental, il n'a de consistance ni dans ses actions, ni dans ses paroles; ses tirades pathétiques tournent au jeu d'esprit, à l'ironie ou à la parodie. Un seul sentiment élevé et profond existe dans cette nature molle et sensuelle : c'est l'enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de l'art et de la littérature. Encolpios adore Virgile; autant il méprise la vaine rhétorique de son temps, autant il admire les grands écrivains de la Grèce; il éprouve un frisson religieux en touchant des esquisses de Protogène, et il se prosterne devant un tableau d'Apelle. Comme dans certaines âmes italiennes de la Renaissance, l'émotion esthétique est chez lui l'unique débris échappé au naufrage moral.

Il est de tradition de comparer Encolpios à Gil Blas; et, en effet, à prendre les choses superficiellement, ils ont quelque ressemblance entre eux; tous les deux narrent leurs propres aventures et le font avec un air d'entière franchise. Mais combien Gil Blas est plus *humain*! C'est pour nous une figure familière : il semble que nous l'ayons connu. Encolpios, malgré des parties de vérité, ne nous laisse qu'une impression confuse. Pourquoi? Parce que Pétrone n'a point prétendu écrire un roman foncièrement réaliste, mais qu'il a conçu son œuvre avec un parti-pris de libertinage et d'immoralité. Son héros ne pouvait être tout à fait *vrai* sans être odieux, répugnant, et partant ennuyeux — et Pétrone était trop artiste pour ne pas le comprendre. *Il fallait* éviter le dégoût par la légèreté; *il fallait* qu'Encolpios n'eût pas de caractère, qu'il se considérât lui-même comme une assez plaisante marionnette, et qu'il fût ondoyant et divers à la manière d'un personnage de mime. Le héros a dû s'adapter aux conditions du roman au lieu de les déterminer. De plus, il sert, à l'occasion, de porte-voix à l'auteur, et, sous le masque d'Encolpios, j'entrevois Pétrone lui-même qui déclame et qui raille — procédé radicalement opposé à l'esthétique réaliste.

Ascylos, l'acolyte d'Encolpios, est un franc vaurien, sans la moindre étincelle de sensibilité ou de poésie : il est terre-à-terre, brutal, sans tenue, mais énergique.

Giton a partagé la fortune de certains types célèbres que le génie ou le talent a marqués de son sceau : son nom a passé, comme nom générique, dans notre langue. Cette créature —

je ne dis pas cette création — ne doit un tel honneur qu'à la vogue dont le *Satyricon* a joui en France au XVII^e siècle. Au reste, Pétrone a visiblement cherché à idéaliser son triste personnage : il lui prête une beauté merveilleuse, un bon cœur et du bon sens; Giton est industrieux, inventif, sensible avec une nuance d'espèglerie.

Une figure infiniment plus intéressante est celle d'Eumolpe. Eumolpe est un métromane : voilà le trait saillant de son caractère. C'est le *recitator acerbus* d'Horace. Il déclame ses vers partout, sous les portiques, au théâtre, au bain, en voyage; et partout, ou presque partout, on se moque de lui, on le hue, on le contrefait, on le chasse à coups de pierres. Tout lui est matière à improvisation poétique : la vue d'un tableau, les confidences d'Encolpios, les incidents de la scène du vaisseau, la mort de Lichas, bref, tous les événements auxquels il est mêlé. Quand la Muse l'inspire, il perd toute notion du monde extérieur. Au moment du naufrage, il est assis devant un immense parchemin qu'il couvre de ses élucubrations. Ses compagnons s'étonnent de voir un homme que la mort menace de si près, s'occuper tranquillement d'un poème, et le tirent de là malgré ses cris. Mais lui, furieux d'être interrompu dans son œuvre : " Laissez-moi, criait-il, achever ce passage; mon „ poème est presque fini. „ Encolpios se saisit de ce frénétique, appelle Giton à son aide, et traîne jusqu'au rivage le poète mugissant de colère ¹. Ce ne sont là que les linéaments généraux de la physionomie du métromane : Pétrone s'attache à les compléter et à les nuancer par des détails heureux et d'une grande vérité. Eumolpe est un homme de lettres de profession : aussi a-t-il un profond dédain pour les dilettantes, pour les avocats manqués " qui cherchent un asile dans la „ poésie comme dans un port plus tranquille et plus assuré ². „ Il a au plus haut degré le sentiment de la difficulté et de la dignité de son art. Pauvre diable, haï et méprisé des riches, il leur rend haine pour haine et mépris pour mépris; si les arts et les sciences sont en décadence, la faute en est à l'amour des richesses : " les dieux et les hommes trouvent

¹ *Sat.*, § 115.

² *Sat.*, § 118 : *Sic forensibus ministeriis exercitati frequenter ad carminis tranquillitatem tanquam ad portum feliciorem refugerunt.*

„ plus de beauté dans un lingot d'or que dans tout ce qu'ont „ fait ces fous de Grecs, Apelle et Phidias ¹. „ Il parle de lui-même avec cette orgueilleuse modestie particulière au *genus irritabile vatum*; poète lauréat, il donne à entendre que les couronnes ne vont pas toujours aux plus dignes — lorsqu'il s'agit de ses confrères ². En dehors de sa manie poétique, il est joyeux compagnon, spirituel, caustique, plein de verve et de bonne humeur; c'est un boute-en-train et un conteur agréable. Serviable et dévoué à ses nouveaux amis, il invente des expédients, des histoires, pour les tirer d'affaire; la vie de bohème a fait de lui un homme de ressource et l'a débarrassé de tout scrupule incommode. Il supporte la misère avec courage; lorsque la chance lui sourit, il en jouit largement, sans penser au lendemain, et oublie sa première condition. Ajoutons que, tout vieux qu'il est, il a la main leste et n'hésite pas à faire le coup de poing. — Pourquoi faut-il que Pétrone, par ses préoccupations pornographiques, ait gâté ce portrait si bien touché? Qu'Eumolpe, après avoir déblatéré contre les vices du siècle et proclamé que la pauvreté est sœur de la vertu, agisse en fripon et en libertin, c'est une inconséquence qu'on peut passer à un poète dont l'imagination et les sens ne sont pas bien réglés, et qui a mené une existence pénible et aventureuse : qui ne songe ici au grand et malheureux Villon? Mais que ce même Eumolpe raconte avec complaisance comme quoi, ayant reçu l'hospitalité dans une maison, il a travaillé à corrompre le fils de son hôte et abusé d'une manière infâme de la confiance des parents qui, dupes de son air sévère et de ses chastes discours, l'avaient chargé de veiller sur l'éducation de leur enfant ³; voilà qui est non seulement révoltant, mais en contradiction avec le caractère du personnage, avec toutes les lois de l'art et de la vraisemblance. Dans ce Tartufe et ce satyre, on ne reconnaît plus le poète un peu fou, vicieux, mais bon enfant, dont les excentricités égaient la seconde moitié du *Satyricon*.

¹ Sat., § 88 : *Cum omnibus diis hominibusque formosior videatur massa auri quam quicquid Apelles Phidiasque, Graeculi delirantes, fecerunt.*

² Sat., § 83 : *Ego, inquit, poeta sum et, ut spero, non humillimi spiritus, si modo coronis aliquid credendum est, quas etiam ad immeritos deferre gratia solet.*

³ Sat., §§ 85-87.

Les femmes de Pétrone sont des hystériques et des détraquées. Quartilla n'a même plus rien d'une femme : cette dévote de Priape, " qui ne se souvient pas d'avoir jamais été vierge ¹ „, est un monstre qui cherche par tous les moyens possibles l'assouvissement de son impudicité en délire. La galante Tryphène, qui parcourt le monde pour son plaisir, et à la poursuite du plaisir, caresse Giton sous les yeux de son ancien amant Encolpios ². Circé, cette grande dame d'une beauté idéale, cette coquette si fine et si spirituelle, " est de „ celles qu'enflamment la crasse et l'ordure, et dont rien „ n'excite la passion comme la vue d'un esclave, d'un planton, „ d'un gladiateur, d'un muletier couvert de poussière, ou d'un „ histrion prostitué aux plaisirs du public : elle franchirait les „ quatorze gradins au delà de l'orchestre pour aller chercher „ l'objet de ses désirs dans les derniers rangs de la populace ³ „. Ce que les auteurs de l'Empire nous apprennent de la dépravation des femmes romaines prouve que des types comme Quartilla, Tryphène et Circé ont pu réellement exister. Mais il est permis de croire que c'étaient là, en somme, des exceptions; et l'on voit trop bien qu'en accumulant ces exceptions, Pétrone a eu un autre but que de tracer simplement un fidèle tableau de mœurs.

Il serait injuste de passer sous silence le personnage de Chrysis, la sémillante soubrette de Circé. Sa première conversation avec Encolpios, qui se fait passer pour un esclave et à qui elle porte les propositions de sa maîtresse, est d'un naturel parfait. Citons-en la fin : " Charmé de son gracieux babil : — „ Et ne seriez-vous pas, lui dis-je, celle à qui j'ai le bonheur „ de plaire? — Cette bêtise la fit rire aux éclats : — Pas tant „ de présomption, je vous prie; apprenez que je ne me suis „ jamais livrée à un esclave : me préservent les dieux de voir „ l'objet de mes affections exposé à être mis en croix! C'est „ bon pour les femmes de condition qui baisent les cicatrices „ que le fouet a creusées sur les épaules de leurs amants. Je

¹ *Sat.*, § 25 : *Iunonem meam iratam habeam, si unquam me meminerim virginem fuisse.*

² *Sat.*, § 113.

³ *Sat.*, § 126.

„ ne suis qu'une servante; mais je ne fraye qu'avec des chevaliers¹. „ Plus tard, Chrysis, par un retour piquant, se montre beaucoup moins dédaigneuse et veut suivre, au péril de sa vie, celui qu'elle avait d'abord rebuté.

Elle est aussi fort bien croquée, la respectable dame qui a nom Philomèle. „ Dans sa jeunesse, elle avait spéculé sur ses charmes pour extorquer plusieurs successions; mais alors, „ vieille et fanée, elle introduisait son fils et sa fille auprès „ des vieillards sans héritiers, et, se succédant ainsi à elle-même, elle continuait à exercer son honnête commerce. Elle „ vint donc trouver Eumolpe, et recommanda à sa prud'homie „ et à sa bonté ces enfants, son unique espérance. A l'entendre, Eumolpe était l'homme du monde le plus capable de „ donner sans cesse de sages instructions à la jeunesse. Elle „ finit en disant qu'elle laissait ses enfants dans la maison „ d'Eumolpe pour qu'ils écoutassent ses leçons, ajoutant que „ c'était le plus bel héritage qu'elle pût leur léguer. Ce qui „ fut dit fut fait : elle laissa dans la chambre une fort belle „ fille et un jeune adolescent, son frère, et sortit sous prétexte „ d'aller au temple faire des vœux². „

Nous avons peu de chose à dire de Lichas; le mari outragé et rageur : Pétrone le représente comme un homme sans cesse agité de craintes superstitieuses et croyant fermement à l'action de la Providence — aussi se donne-t-il le malin plaisir de le faire périr misérablement.

Le rhéteur Agamemnon, quoiqu'il ne tienne qu'un rôle secondaire dans le roman, mérite de nous arrêter plus longtemps. On sait l'importance que prit la rhétorique sous l'Empire : le rhéteur personnifiait en quelque sorte la haute culture dans le monde romain. C'est donc une figure bien vivante, appartenant essentiellement à la société contemporaine, que Pétrone a introduite dans son roman. Le premier fragment du *Satyricon* commence au milieu d'un entretien d'Encolpios avec Agamemnon, qui vient de déclamer dans son école; ce qui précède est perdu; nous ignorons sous quel aspect apparaissait le professeur. Dans la partie qui

¹ *Sat.*, § 216.

² *Sat.*, § 140.

nous reste, c'est le côté moral du personnage qui se révèle. Encolpios a fait une charge à fond contre l'enseignement des rhéteurs : " Ne vous en déplaie, c'est vous les premiers qui avez détruit l'éloquence¹ „. Que répond Agamemnon? Il accepte de bonne grâce ces dures vérités : " Jeune homme, ton langage n'est point banal, et, ce qu'il y a de plus rare, tu as le vrai goût littéraire : je veux te dévoiler le grand secret² „. Ce grand secret, c'est qu'il faut hurler avec les loups : il faut plaire aux parents, il faut plaire aux élèves. Autrement, le maître d'éloquence ressemblera " au pêcheur qui, faute d'attacher à ses hameçons l'appât le plus propre à attirer le poisson, se morfond, les mains vides, à la pointe d'un rocher³ „. Agamemnon voit très bien ce qu'il y aurait à faire pour améliorer l'instruction et l'éducation de la jeunesse; il abonde entièrement dans le sens de son interlocuteur; mais il n'aura garde d'appliquer les beaux principes qui videraient son école et lui enlèveraient son gagne-pain. Chez Trimalchion, il use de la même politique : son seul souci est de plaire à tous, et surtout au maître de la maison. " Le festin où il a conduit ses amis est constamment coupé par des sottises qui donnent aux nouveaux venus la nausée. Agamemnon a le cœur plus ferme. Il sait placer un mot aimable et ne refuse pas les compliments qu'on attend de lui. Trimalchion peut se passer la fantaisie de parler littérature; comparer le mimographe Publilius à Cicéron; il pourra même, — rien ne devait être plus sensible à un rhéteur, — affecter de s'entendre en thèses d'école et discuter tel ou tel sujet : Agamemnon ne bronche pas. Quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, jamais il ne s'avise de rien critiquer; *il fait en bien mangeant l'éloge des morceaux*; et si d'autres louent, il enchérit sans vergogne sur les éloges donnés. A ces bonnes tables, il n'est sensible qu'à une chose : chaque visite accroît en lui l'esprit de retour. Sénèque ... parle d'esclaves dont l'unique fonction était de

¹ Sat., § 2.

² Sat., § 3.

³ Sat., § 3 : *Sic eloquentiae magister, nisi tanquam piscator eam imposuerit hamis escam, quam scierit appetituros esse pisciculos, sine spe praedae morabitur in scopulo.*

„ distinguer parmi les convives ceux qui méritaient d'être réinvités. Agamemnon sera l'un, sera le premier de ceux-là. S'il y avait oublié de l'esclave, le maître sûrement le réparerait. On ne trouve pas facilement parmi les gens instruits des convives d'aussi bon caractère ¹. „ Le rhéteur qui s'est fait l'humble serviteur de l'imbécillité publique ne serait pas complet s'il n'était doublé d'un pique-assiette et d'un flatteur.

Pénétrons à sa suite dans la salle à manger de Trimalchion, et considérons la société qui s'y trouve réunie.

A l'exception d'Agamemnon et du trio d'aventuriers, les convives appartiennent tous, ce semble, à la classe des affranchis. Quelques-uns sont des gens cossus (*valde succossi sunt* ²) : C. Pompeius Diogénès possède 800,000 sesterces; Habinnas, le marbrier, paraît faire de bonnes affaires. D'autres ont une modeste aisance, comme Herméros. La plupart sont dans une situation moins brillante, par exemple, Ganymédès, qui se plaint de la cherté du pain, Echion le fripier ³, C. Julius Proculus, l'ancien entrepreneur des pompes funèbres, millionnaire ruiné, etc. Mais tous, riches et pauvres, aussi bien que leur amphitryon, parlent à peu près le même langage, sont à peu près au même niveau intellectuel et moral, ont un fonds commun d'idées et de sentiments.

Leur conversation les peint naïvement.

Et tout d'abord remarquons que Pétrone leur fait parler leur vrai langage, le *sermo plebeius*. Il est admirable dans le maniement de cet idiome populaire émaillé de solécismes et de barbarismes, de proverbes et de dictons, de métaphores crues et d'expressions pittoresques, bariolé de mots hybrides, à moitié grecs (la scène est en Campanie), mêlé de termes d'argot, de gros mots et de jurons, avec ses phrases construites à la diable, ses répétitions de locutions parasites et ses formules de transition enfantines. Voilà, certes, du réalisme, et du meilleur; et après tant de siècles, malgré certaines obscu-

¹ ÉMILE THOMAS, *L'envers de la société romaine d'après Pétrone*, p. 60-61.

² *Sat.*, § 38.

³ *Centonarius* (§ 45) : je doute que ce mot signifie ici " pompier ". Cf. *Rev. de l'Instr. publ.*, 1892, p. 227.

rités impénétrables à notre ignorance, nous pouvons encore aujourd'hui en apprécier la riche saveur.

La forme, ici, ne se sépare pas du fond. C'est bien dans le langage vulgaire que devait se traduire la vie intérieure de ces esprits et de ces âmes vulgaires.

S'ils sont tels, après tout, ce n'est pas leur faute. Ils subissent les conséquences de leur origine, de leur destinée et de leur profession. Rome n'a pas été pour eux une mère; elle n'est que leur marâtre. Ces affranchis n'ont été formés ni aux belles manières ni au beau langage. Dans leur enfance, ils ont appris tant bien que mal à lire, à écrire, à calculer — principalement à calculer¹ : voilà tout; ils n'ont pas suivi les leçons des rhéteurs et des philosophes; ils n'ont point goûté de la haute culture que la *pax Romana* réserve à ses privilégiés. Excepté Trimalchion, qui ne doute de rien, ils ont le sentiment de leur ignorance devant les gens instruits; ils en sont humiliés, ils s'en excusent; par moments, ils affectent de mépriser la science : c'est leur revanche, la revanche du bourgeois envieux qui oppose brutalement son sens pratique aux idées supérieures qu'il ne comprend pas, mais que, au fond, il voudrait bien comprendre.

Sortis de l'esclavage, ils conservent l'empreinte indélébile de leur condition première. Ils emploient des formules serviles², et servile aussi est leur morale : " Il n'y a jamais de mal à faire ce que le maître ordonne³ „.

Quelles sont leurs idées et leurs préoccupations habituelles?

" En première ligne viennent les intérêts matériels, le souci „ du manger, du boire, du bien-être; surtout le désir et „ l'admiration de l'argent qui procure tout le reste⁴ „. —
" Faire fortune, dit La Bruyère⁵, est une si belle phrase, „ et qui dit une si bonne chose, qu'elle est d'usage universel „.

¹ *Sat.*, § 58. Cf. § 29, 46, 75.

² *Sat.*, § 41 : *servus tuus*; § 57 : *lautitiae domini mei* (de Trimalchion); § 37 : *ignoscat mihi genius tuus* (V. la note de Friedländer sur ce passage).

³ *Sat.*, § 75 : *nec turpe est, quod dominus iubet* (paroles de Trimalchion). Cf. § 45 : *quid servus peccavit, qui coactus est facere?* (paroles d'Echion).

⁴ ÉMILE THOMAS, *Ouvr. cité*, p. 73.

⁵ *Caractères*, ch. VI, *Des biens de fortune*.

Faut-il s'étonner que nos gens l'aient toujours à la bouche? Dans la société romaine de l'Empire, où l'or est une puissance et où le citoyen *ingenuus*, s'il n'est grand seigneur ou digne, devient client ou lazaronne, c'est l'affranchi qui fait la chasse au précieux métal, qui trafique et qui spéculé; il est armateur, banquier, commerçant, industriel, entrepreneur; rien ne lui répugne, rien ne le rebute : il se charge des basses besognes; il envahit les petits emplois et les métiers dédaignés. Aprement, obstinément, il calcule, travaille, s'évertue, économise, pour amasser cet or qui doit effacer sa tache originelle, lui ouvrir, à lui ou à ses enfants, la porte du grand monde, et courber devant lui le front orgueilleux des descendants appauvris de la noblesse romaine. Beaucoup échouent, se ruinent ou végètent; mais beaucoup aussi s'enrichissent. Que de coups heureux! que de fortunes soudaines! " Il est sorti de „ rien ¹ „ : ces mots reviennent sans cesse dans les propos de table des invités de Trimalchion. L'admiration fait taire l'envie. Il y a d'ailleurs un esprit de confraternité remarquable entre ces affranchis : le pauvre est fier de l'élévation de son ancien compagnon d'esclavage. Aussi bien, l'exemple n'est-il pas encourageant? Si le père est condamné à vivoter, ne lui est-il pas permis de rêver un meilleur avenir pour son fils? — Parvenir, tout est là. " Le gain „ (*lucrum*) est le fond de la langue des Trimalchion, des Herméros, des Nicéros. Ce mot magique et ses synonymes reviennent à chaque instant dans leurs souhaits et dans leurs serments ². Leurs dieux tutélaires, leurs porte-bonheur s'appellent *Occupo*, *Felicio*, *Cerdo*, *Lucrío* ³. Les adorateurs de pareilles divinités ne peuvent pas avoir une morale bien relevée. " Croyez-moi, mes amis, on ne „ vaut que ce que l'on a; soyez riches, on vous estimera ⁴ „. Ainsi parle Trimalchion, qui a joint la pratique à la théorie.

¹ *Sat.*, § 38 : *de nihilo crevit*; § 43 : *ab asse crevit*; § 71 : *EX PARVO CREVIT* (épithaphe de Trimalchion). Cf. § 46.

² *Sat.*, § 58 : *ita satur pane fiam ... ita lucrum faciam ...*; § 61 : *omne me lucrum transeat, nisi ...*; § 62 : *ut mentiar, nullius patrimonium tanti facio*; § 70 : *ita crescām patrimonio, non corpore ...*; § 75 : *sic peculium tuum fruniscaris ...*

³ *Sat.*, § 58, 60, 67.

⁴ *Sat.*, § 77 : *assem habeas, assem valeas; habes, habebis*.

Il ne faut pas être trop délicat sur le choix des moyens : l'essentiel est de ne pas devoir un sou à personne et d'avoir du crédit sur la place. Sont-ils donc tant à blâmer, ceux qui ont dû faire le coup de poing dans la lutte pour l'existence¹ ? Naitre citoyen, le beau mérite ! *Ingenuum nasci facilius est quam " accede istoc "* „ C'est le mot de Figaro : “ Vous vous „ êtes donné la peine de naître. „ Et puis ces échappés de l'esclavage ne manquent pas de cœur. Les difficultés de la vie et le désir d'arriver à une position indépendante leur ont appris à se serrer les coudes. Ils font grand cas d'un ami sûr³. Tel a racheté sa compagne de misère (*contubernalis*) “ afin „ qu'un maître n'eût plus le droit de pendre sa gorge pour „ essuie-main⁴. „ Certes, leur façon de concevoir l'amour n'a rien d'idéal : ce qu'ils apprécient chez leur femme, chez leur maîtresse, chez leurs esclaves favoris, c'est l'esprit d'ordre et d'économie⁵. Ils disent pis que pendre du sexe. Mais la poursuite d'un but commun, les travaux partagés, l'ambition de faire une bonne maison, ont resserré le lien conjugal et entretiennent chez eux un certain sentiment de famille.

Si toutes leurs pensées gravitent autour de l'argent, c'est qu'ils y voient la source de tous les plaisirs. Depuis le millionnaire Trimalchion jusqu'au dernier de ses parasites, ils ont pour maxime que la vie est courte et qu'il faut se hâter d'en jouir. “ Bois, mange, fais l'amour; le reste ne vaut pas un „ fétu. „ Cette épitaphe célèbre pourrait leur servir de devise.

Avec cela, ils sont crédules et superstitieux. “ A la table „ de Trimalchion, ... on cite des prédictions, on raconte des „ histoires de sorcières et de leur male-main. Un coq malencontreux a chanté au milieu de la nuit : Trimalchion pâlit „ et ne se rassure que quand l'oiseau a été apporté et qu'on „ l'a envoyé faire un tour de casserole. Les convives jurent „ sans cesse par leur génie; ils invoquent avec toutes sortes „ de précautions et de circonlocutions celui de leur interlocu-

¹ *Sat.*, § 57 : *haec sunt vera athla.*

² *Sat.*, § 57 (paroles d'Herméros).

³ *Sat.*, §§ 43 et 44 : *amicus amico.*

⁴ *Sat.*, § 57 : *Contubernalem meam redemi, ne quis in sinu illius manum tergeret* (paroles d'Herméros).

⁵ *Sat.*, §§ 61, 75. Cf. § 73.

„ teur; ils prendraient bien garde d'offenser l'un ou l'autre
 „ en quoi que ce fût. Pour toute chose, dans leurs actes et
 „ dans leurs paroles, dès qu'il s'agit des dieux, des démons,
 „ de serments, ils sont méticuleux et circonspects ¹. „

Outre les traits généraux de leur classe, Trimalchion et ses convives ont des traits individuels bien marqués.

Le personnage de Trimalchion est une des plus vivantes créations de la littérature : il est légendaire, il est immortel, au même titre que Falstaff, Don Quichotte ou Harpagon. Il ne suffit pas de dire que c'est le type du parvenu ridicule : il y a toutes sortes de parvenus et bien des manières d'être ridicule. Trimalchion a son caractère propre et sa physionomie particulière.

Essayons d'analyser cette curieuse figure.

L'ostentation est la marque du parvenu. Trimalchion fait parade de son luxe : il étale ses bagues et ses bracelets, détaille les splendeurs de son palais et de son mobilier, fait valoir les mérites de son cuisinier, rappelle qu'il n'a besoin de rien acheter, ses domaines produisant tout ce qu'on peut désirer, etc. Il tient à prouver que tout, chez lui, est de bonne qualité et de bon aloi, et ne veut pas qu'on le croie sur parole. Il fait apporter tous les bijoux de sa femme avec une balance, pour que chacun puisse en vérifier le poids ². Il fait apporter jusqu'à ses couteaux de cuisine, en véritable acier de Norique, et autorise ceux qui le veulent à en essayer le fil sur leur joue ³. Il fait tâter aux convives ses vêtements funéraires pour montrer qu'ils sont tissus de bonne laine; il les fait tous frictionner avec le nard dont on oindra son cadavre et leur sert un échantillon du vin dont on arrosera ses os ⁴. Cela ne l'empêche pas de donner dans la hablerie, comme lorsqu'il exhibe son fameux " falerne Opimien de cent „ ans ⁵. „ Rien ne lui coûte quand il s'agit d' " épater le public. „ Un plat d'argent tombe; un esclave le ramasse; Trimalchion

¹ ÉMILE THOMAS, *Ouvr. cité*, p. 91-92.

² *Sat.*, § 67.

³ *Sat.*, § 70.

⁴ *Sat.*, § 78.

⁵ *Sat.*, § 34.

fait souffléter l'officieux serviteur et commande que l'on rejette à terre le plat, qu'un valet vient balayer avec les ordures¹. Il a des mots étonnants. Agamemnon expose le sujet d'une controverse : " Un pauvre et un riche étaient ennemis ... ", Trimalchion l'interrompt : " Un pauvre? qu'est-ce que c'est „ que ça? ”². En effet, il ne peut en avoir la plus légère idée, lui dont les domaines " fatigueraient l'aile d'un milan³ „, qui remue l'or à la pelle et vit comme un roi. Ils sont si loin, les temps de misère et de privations! Il ne lui reste plus qu'à annexer l'Apulie et la Sicile à son royaume : alors il aura bien employé son existence⁴. En attendant, il se fait lire à table le rapport de ses intendants, et défend qu'à l'avenir on lui porte en compte les terres qu'on lui achètera, si l'on ne lui en donne pas avis dans les six mois⁵. Quel respect doivent concevoir pour un pareil homme le fripier Echion et le petit bourgeois Herméros! — La vanité de Trimalchion est prévoyante. Il a donné le plan de son tombeau, où l'on verra, entre autres belles choses, des vaisseaux voguant à pleines voiles, et lui-même assis sur un tribunal et vêtu de la toge prétexte, avec cinq anneaux d'or aux doigts et versant au peuple un sac d'argent. Il a composé sa propre épitaphe, qui est un chef-d'œuvre de snobisme, et dans laquelle figurera, parmi ses titres et qualités, le chiffre de sa fortune⁶.

Devenu grand seigneur par la grâce de ses écus, il veut singer les vrais grands seigneurs de Rome; mais cette imitation maladroite le rend grotesque et ridicule. Sa magnificence est de mauvais goût. Le festin qu'il donne est une caricature de ce qui se passe dans la haute société : c'est une série d'innovations choquantes, d'incidents burlesques et de scènes scandaleuses; la somptuosité même du service contraste avec le ton et les manières de l'amphitryon et de ses invités; tout y détonne, y compris la musique dont on régale la compagnie.

¹ *Sat.*, § 34.

² *Sat.*, § 48.

³ *Sat.*, § 37,

⁴ *Sat.*, §§ 48 et 77.

⁵ *Sat.*, § 53.

⁶ *Sat.*, § 71. Cf. le piquant commentaire de Mommsen, *Trimalchios Heimath und Grabschrift*, dans *Hermes*, t. XIII (1878), p. 106-121.

Trimalchion se pique de littérature; il " cultive les muses ", fait des impromptus — des distiques de trois vers ¹. " Quoique je ne sois pas avocat, dit-il ², je ne laisse pas d'avoir quelque teinture des belles-lettres; ne croyez pas que je dédaigne les études : j'ai trois bibliothèques, une grecque et deux latines. " Et ailleurs ³ : " Il convient de mêler l'érudition aux plaisirs de la table. " Il cite Virgile, discute le mérite respectif de Cicéron et de Publilius, pose des questions littéraires au rhéteur Agamemnon, prétend avoir lu Homère dans son enfance, se lance dans des dissertations astrologiques, mythologiques et philosophiques. Malheureusement il a négligé la grammaire, car il écorche affreusement le latin; il a un peu oublié son grec, car il suit la récitation des Homéristes sur un texte latin; et son savoir n'est pas des plus sûrs, car il commet les bévues les plus réjouissantes. Il nous apprend qu'après la prise de Troie Hannibal fit fondre toutes les statues d'or, d'argent et d'airain : c'est l'origine de l'airain de Corinthe ⁴. Il a des coupes représentant Cassandre égorgeant ses fils, " et les cadavres de ces enfants sont d'une si grande vérité qu'on les croirait vivants ⁵ " : il possède une aiguière où l'on voit Dédale enfermant Niobé dans le cheval de Troie ⁶, etc. Ses idées sur la géographie sont vagues : il parle d'une de ses propriétés située du côté de Terracine et de Tarente ⁷. Ses prétentions d'amateur éclairé de l'art et de la littérature sont plaisamment démenties par lui-même. Il avoue qu'en fait d'artistes il ne goûte que les bateleurs et les joueurs de cor ⁸. Il avait acheté des comédiens : il les emploie à jouer des farces atellanes ⁹. Il a donné l'ordre à son chef d'orchestre de ne jouer que des airs latins ¹⁰. Il a fait peindre à fresque des

¹ *Sat.*, §§ 34 et 55.

² *Sat.*, § 48.

³ *Sat.*, § 39.

⁴ *Sat.*, § 50.

⁵ *Sat.*, § 52 : ... *et pueri mortui iacent sic ut vivere putes.*

⁶ *Ibid.*

⁷ *Sat.*, § 48.

⁸ *Sat.*, § 53.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*

combats de gladiateurs à côté des nobles scènes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ¹.

Sa vulgarité native éclate dans toutes ses actions et dans tous ses discours. Il a besoin de pérorer, de se faire écouter et applaudir : c'est un flux de paroles, un déluge de niaiseries, de platitudes et d'extravagances; il parle de tout et tranche sur tout avec l'aplomb d'un sot et l'assurance d'un millionnaire. Il veut faire de l'esprit, et prodigue les plaisanteries triviales, les calembours et les jeux de mots. La verve populacière d'Herméros le charme; le sans-gêne d'Habinnas le délecte ². Il manque de tenue, et s'oublie complètement lorsque le vin lui monte à la tête.

Avec tous ses défauts, Trimalchion a un fonds de bonhomie qui le distingue avantageusement de ses congénères les parvenus. Il n'est ni rogue ni méprisant. S'il dit des impertinences à ses invités, soyez sûr que c'est sans le vouloir, sans y penser. " Le vin que je vous offre est du véritable Opimien : „ hier je n'en ai pas servi de si bon, et j'avais à souper meilleur „ leure compagnie ³. „ Il n'y entend pas plus malice que l'honnête bourgeois qui, débouchant une bouteille de Château-Yquem ou de Château-Laffitte, vous dit bonnement : " Goûtez- „ moi ça; j'avais l'autre jour à dîner le président X et le „ député Z, et nous n'en avons pas bu de pareil. „ Ses convives, en somme, n'ont pas à se plaindre de lui, encore qu'il soit envahissant avec ses discours : il veille à leur bien-être le plus intime; il est généreux, affable, condescendant, paternel; il met la paix entre eux lorsque la discussion s'échauffe, et les exhorte à vivre en joie. — Avec ses esclaves, il est fantasque et inégal, tantôt dur et rigoureux, tantôt d'une familiarité excessive. A la fin du repas, attendri par le vin, il leur permet de se mettre à table, et, s'adressant aux convives : " Mes amis, les esclaves sont des hommes comme „ nous; ils ont sucé le même lait, quoique le mauvais sort ait

¹ *Sat.*, § 29.

² *Sat.*, § 39 : *delectatus colliberti eloquentia* ...; § 65 : *delectatus hac Trimalchio hilaritate* ...

³ *Sat.*, § 34 : *Verum Opimianum praesto. Heri non tam bonum posui, et multo honestiores cenabant.*

„ pesé sur eux ¹. „ — L'ivresse le rend expansif : il se carre, il s'admire, il est heureux, „ il crève de félicité ². „ „ Il n'est „ pas de ces parvenus qui, arrivés à la fortune, cherchent „ à dissimuler la bassesse de leurs origines. Au contraire, „ il a pris plaisir à faire peindre son histoire sur les murail- „ les de son vestibule et il la raconte à tout propos ³. „ Cette histoire a des parties qui ne sont rien moins qu'édi- fiantes. Arrivé d'Asie tout enfant, Trimalchion a été pendant quatorze ans les délices de son maître et en même temps le favori de sa maîtresse. En récompense de ses bons offices, il a été affranchi et institué héritier par son patron conjointement avec César. Pour augmenter son patrimoine, il s'est lancé dans le commerce et dans les spéculations. Il a d'abord essuyé des revers, mais il a tenu bon; finalement le succès a couronné ses efforts; il n'a cessé d'arrondir sa fortune, il s'est fait bâtir un palais, etc. ⁴. Tout cela est raconté avec une immoralité naïve, avec une inconscience parfaite du bien et du mal. Trimalchion n'est pas un monstre, ni un méchant homme; il a quelques bons sentiments : c'est une nature inculte, qui, jetée sans guide au milieu d'une civilisation compliquée et effroyablement mélangée, n'a pu s'assimiler ce qu'elle avait de noble et n'y a cherché que la satisfaction de ses appétits.

Sa digne épouse, Fortunata, est de la plus basse extraction. „ Avant son mariage, on n'aurait pas voulu recevoir de sa „ main un morceau de pain ⁵. „ Elle est acariâtre, jalouse, mauvaise langue. Mais elle est femme de tête, bonne ménagère, active et dévouée. Elle a puissamment contribué à l'élévation de son mari. Après un naufrage qui a englouti pour trente millions de sesterces, elle a vendu tous ses bijoux, toutes ses robes ⁶. Elle est vraiment l'âme de la maison et mène son époux par le bout du nez, quoiqu'il proteste du

¹ Sat., § 71 : *Amici, inquit, et servi homines sunt et aequè unum lactem biberunt, etiam si illos malus fatus oppressit.*

² Sat., § 75 : *felicitate dissilio.*

³ G. BOISSIER, *Journal des Savants*, août 1892, p. 482.

⁴ Sat., §§ 75-77.

⁵ Sat., § 37 : *noluisse de manu illius panem accipere.*

⁶ Sat., § 76.

contraire. Dans sa nouvelle fortune, elle a conservé ses habitudes de stricte économie et de mesquinerie bourgeoise. " Elle „ ne boirait pas un verre d'eau avant d'avoir serré l'argenterie „ et distribué aux esclaves la desserte du repas ¹. „ Bien qu'on vante sa sobriété et sa tempérance, et qu'elle rappelle Trimalchion aux convenances lorsqu'il veut danser, elle finit par céder à l'entraînement général et s'enivre de concert avec son amie Scintilla; l'ancienne bayadère, la danseuse de cordace, reparait, et les pieds lui démangent.

Le sévir Habinnas est un rustre dans toute la force du terme : Trimalchion, en comparaison, paraît presque bien élevé.

Dans le reste de la compagnie, nous remarquons Philéros, un médisant, qui, de son propre aveu, " a avalé une langue „ de chien ² „; Ganymède, le pessimiste, qui trouve que tout va de mal en pis, que les édiles s'entendent avec les boulangers, que la religion s'en va et que les dieux délaissés se vengent sur le pauvre monde; Echion, l'optimiste, qui estime qu'il ne faut pas se montrer si difficile et que la vie a du bon, qui se réjouit à l'attente d'un magnifique combat de gladiateurs, et qui vante les heureuses dispositions de son fils; enfin Herméros, le cicerone d'Encolpios, qui a la langue bien pendue et la tête près du bonnet, témoin son empoignade avec Ascylltos et Giton.

Dans la peinture des personnages du *Festin de Trimalchion*, Pétrone s'est élevé jusqu'au roman de mœurs. Là, tout est pris sur le vif, et nous avons sous les yeux un fragment de la société romaine. Disons plus : par la justesse et la profondeur de l'observation, le romancier a atteint ce fonds permanent de la nature humaine qui subsiste derrière le décor changeant de l'histoire et qui, dans des conditions analogues, se manifeste régulièrement par des phénomènes analogues, je ne dis pas chez les individus, mais chez les masses. Qu'étaient-ce que les affranchis de la Rome impériale? Quelque chose comme notre bourgeoisie commerçante et industrielle, comme nos hommes de bourse et de finance, sans attaches avec le passé,

¹ *Sat.*, § 67.

² *Sat.*, § 48 : *De re tamen ego verum dicam, qui linguam caninam comedi.*

indifférents à l'avenir, déménageant continuellement d'un étage à l'autre de l'édifice social, ayant pour dieu l'argent et pour but suprême le plaisir. Dix-huit siècles ont passé depuis que Pétrone écrivait le *Festin de Trimalchion*. Supprimons quelques traits, atténuons-en quelques autres, et regardons autour de nous : ne reconnaitrons-nous pas sous le vernis de la civilisation moderne les originaux de Pétrone, et ne serons-nous pas tentés de murmurer avec le poète : *Eadem sunt omnia semper?* ...

* * *

En résumé, le *Satyricon* n'est qu'en partie un roman réaliste, mais Pétrone a eu l'immense mérite d'introduire le réalisme dans le roman. Par une inspiration de génie, il a senti que le cadre des fictions frivoles et licencieuses pouvait s'élargir jusqu'à comprendre de vastes et riches tableaux des mœurs contemporaines. C'est là ce qui assure à son œuvre une place éminente non seulement dans la littérature romaine, mais encore dans la littérature universelle.

Un genre nouveau est né, encore enveloppé dans la gaine fangeuse de la *Milésienne* et de la priapée, déformé par les caprices d'un auteur dilettante et sceptique, mais appelé à une merveilleuse croissance et à une magnifique fortune. Cette croissance, à vrai dire, et cette fortune ont été tardives. Personne, ce semble, dans l'antiquité, n'a suivi la voie qu'avait tracée Pétrone, et il faut descendre jusqu'aux temps modernes pour lui trouver des rivaux.

PAUL THOMAS.

COMPTES RENDUS

H. PIRENNE. **Bibliographie de l'histoire de Belgique.**

Catalogue méthodique et chronologique des sources et des ouvrages principaux relatifs à l'histoire de tous les Pays-Bas jusqu'en 1598 et à l'histoire de Belgique jusqu'en 1830. —

Gand, H. Engelcke, 1893. In-8°, XVI-230 pp. et 1 f. d'errata.

Prix : 4 francs.

A la suite d'un concours ouvert par la Société bibliographique belge, parut à Liège, en 1886, la première livraison d'une *Bibliographie de l'histoire de Belgique de 1830 à 1882*, par MM. L. Lahaye, H. Francotte et Fr. de Potter. Cette livraison est malheureusement restée la seule, et il est plus que douteux, après une si longue interruption, que la publication continue, quelque regret que l'on en ait. Les auteurs comprenaient dans leur ouvrage tous les travaux parus, de 1830 à 1882, sur l'histoire de Belgique, tant les livres que les articles de revues. Le plan de M^r Pirenne est à la fois plus vaste et plus restreint : tandis que d'une part, en effet, il ne s'assigne aucune limite pour la date de publication des œuvres mentionnées, il n'entend, de l'autre, citer que les travaux qui possèdent une valeur scientifique. Il s'est inspiré sous ce rapport, comme il le dit lui-même, de la *Quellenkunde der deutschen Geschichte*, de Dahlmann, refondue par Waitz, et de la *Bibliographie de l'histoire de France*, de Monod. Ce n'est donc point une bibliographie, au sens strict du mot, qu'il a voulu composer, mais plutôt un répertoire des principales sources, des meilleurs travaux d'érudition consacrés à notre histoire nationale. Son but est avant tout pédagogique : " Je ne m'adresse ni aux bibliographes, „ nous dit M^r Pirenne dans sa préface, " ni aux spécialistes. Je me propose seulement d'épargner aux étudiants des peines et des tâtonnements inutiles. „

Une des grandes difficultés d'un travail de ce genre réside dans le classement des matériaux. Pour les ouvrages généraux, M^r Pirenne a suivi, autant qu'il l'a pu, le plan de ses deux modèles. Mais il a dû naturellement créer les divisions

de la seconde partie, consacrée à l'histoire par époques. Ici il a innové, du moins, pour le moyen âge, et de façon fort heureuse, semble-t-il. Consacrant un premier chapitre aux origines jusqu'au traité de Verdun, c'est-à-dire la dislocation de l'empire carolingien, il étudie successivement les Pays-Bas depuis 843 jusqu'au commencement du XII^e siècle (la Lotharingie jusqu'à l'acquisition du titre ducal par les comtes de Limbourg [1101] et de Louvain [1106], et la Flandre jusqu'à l'extinction des comtes nationaux [1127]); — les Pays-Bas au XII^e et au XIII^e siècles (les principautés lotharingiennes jusqu'à la fin du grand interrègne et la Flandre jusqu'à l'avènement de Philippe le Bel [1285]); — les Pays-Bas de la fin du XIII^e siècle à l'avènement de la maison de Bourgogne. Mr Pirenne a eu soin de justifier son système dans sa préface :

« La longue évolution historique dont le résultat a été la formation, au XV^e siècle, d'un État intermédiaire entre la France et l'Allemagne, ne commençant qu'à la dislocation de l'empire carolingien, j'ai consacré un seul chapitre, fort court, aux temps antérieurs à l'année 843. Après cette date, le commencement du XII^e siècle m'a fourni un nouveau point de repère. Il est en effet, aussi bien pour la Flandre, relevant de la couronne de France, que pour la Lotharingie, partie intégrante de l'Empire, la fin d'une période organique. En Lotharingie, l'acquisition presque simultanée du titre ducal par les familles rivales des comtes de Louvain et des comtes de Limbourg, brise l'unité du duché et inaugure l'ère du morcellement féodal. En Flandre, après la mort de Charles le Bon en 1127, coïncident à la fois l'extinction de la race des comtes nationaux et les premières tentatives des rois de France pour établir leur autorité sur le comté resté jusque là indépendant. La troisième période comprend les XII^e et XIII^e [siècles]. Pour la Flandre, on peut lui assigner comme terme l'avènement de Philippe le Bel. Pour la Lotharingie, je me suis arrêté à la fin du grand interrègne, époque à laquelle se rompent les derniers liens qui la rattachaient encore à l'Empire. L'avènement de la maison de Bourgogne est le terme naturel de la quatrième période, aussi bien pour la Flandre que pour les principautés lotharingiennes qui, à partir de Philippe le Bon, se trouvent enfin réunies définitivement sous un même souverain. Cette division de l'histoire de Belgique au moyen âge a, me semble-t-il, de grands avantages. Non seulement elle donne à cette histoire si compliquée un caractère suffisant d'unité, mais encore elle a le mérite de pouvoir s'adapter également aux deux groupes de territoires dont l'ensemble constitue les Pays-Bas : ceux de la mouvance française, à gauche de l'Escaut, et ceux de la mouvance impériale, à droite de ce fleuve. En outre, elle est loin d'être arbitraire et artificielle. Elle s'applique aussi bien à l'histoire purement politique qu'à l'histoire de la civilisation. »

Pour la suite, les classifications étaient plus aisées et s'imposaient en quelque sorte : le gouvernement des ducs de Bourgogne (1384-1477) forme un chapitre, suivi de l'étude des Pays-Bas et du pays de Liège depuis le mariage de Maximilien d'Autriche avec Marie de Bourgogne (1477), jusqu'à l'abdication de Charles-Quint (1555), — et de la Révolution des Pays-Bas sous Philippe II (1555-1598). L'avènement des archiducs Albert et Isabelle marque l'époque où deux nationalités se constituent dans les Pays-Bas et se développent dans des sens opposés. L'existence des Provinces-Unies est officiellement reconnue en 1648, et elles forment désormais un État complètement différent, qui n'a presque plus rien de commun avec la Belgique, malgré un rapprochement éphémère au commencement du XIX^e siècle. Aussi, tandis que jusqu'à cette époque, M^r Pirenne a fait entrer dans son livre les publications relatives à toutes les parties des Pays-Bas, depuis 1598 n'a-t-il plus cité que les ouvrages exclusivement consacrés aux Pays-Bas catholiques, c'est-à-dire à la Belgique ¹. Cette dernière période comprend encore trois chapitres : de l'avènement des archiducs à la paix de Rastadt (1598-1714); — du traité de Rastadt à la fondation du royaume des Pays-Bas (1714-1814); — enfin le royaume des Pays-Bas et la révolution de 1830. La principauté de Liège, dont l'existence politique est indépendante jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, fait, dans chaque chapitre, l'objet d'un paragraphe particulier.

Si le plan à adopter pour le classement chronologique des matériaux était des plus difficiles à imaginer, le choix de ces

¹ M^r Pirenne justifie ainsi parfaitement le titre de son livre. On peut toutefois regretter qu'au lieu de se restreindre à la Belgique, il n'ait pas étendu ses recherches à tous les Pays-Bas. Comme M^r Paul Frédéricq l'a fait observer dans la Revue historique de juillet-août 1893 (p. 415), " parallèlement aux paragraphes qu'il consacre aux Pays-Bas catholiques (espagnols et autrichiens) du XVII^e et du XVIII^e siècle et à l'occupation française jusqu'en 1814, il aurait été facile de donner la bibliographie de l'histoire de la République des Provinces-Unies, de la République batave, du royaume de Hollande et de la période d'annexion à l'Empire, jusqu'en 1813. Quelques pages auraient suffi et la valeur de l'ouvrage en aurait été singulièrement augmentée. Aujourd'hui, ce sera surtout un manuel à l'usage des historiens belges; du même coup, il serait devenu aussi le *vade-mecum* des historiens hollandais „

derniers était œuvre fort délicate. Par le fait même que l'auteur ne voulait pas tout citer, il était tenu de ne mentionner qu'à bon escient un ouvrage déterminé. On peut dire qu'en général, M^r Pirenne y a réussi : on trouve dans son catalogue la majeure partie des ouvrages de valeur qui ont paru sur notre histoire nationale ainsi que ceux qui, résumant des travaux antérieurs, rendent inutile l'énumération de ceux-ci. Mais la perfection était impossible en cette matière, et l'on peut relever plusieurs lacunes ainsi que quelques erreurs. Je ne chercherai, d'ailleurs, point chicane à l'auteur sur ce point. Je crois plus utile de lui indiquer les additions et corrections que j'ai relevées en étudiant son œuvre, et qui me paraissent de nature à pouvoir être introduites dans une prochaine édition de son livre ¹ :

A la suite du n° 42, p. 5 : EM. GACHET. Glossaire du Chevalier au Cygne et Godefroid de Bouillon. Bruxelles, 1859; in-4°.

N° 66, p. 7 : FR. VERACHTER. Documenten pour servir à l'histoire monétaire des Pays-Bas. Anvers, 1840-1845; in-8°.

N° 76, p. 8 : GÉRARD. Recherches sur les monnoies frappées dans les provinces des Pays-Bas au nom et armes des ducs de la maison de Bourgogne, comtes de Flandre. Gand, 1838; in-8°.

N° 161, p. 16 : Publications de la Société des bibliophiles de Belgique. Bruxelles, 1867-1886; in-8°, 18 vol. (Chroniques et documents divers en langue française, concernant la Belgique).

N° 166, p. 17 : J. BROEKEMA. Catalogus van de pamfletten aanwezig in de provinciale bibliotheek van Zeeland. Middelbourg, 1892; in-8°. T. I (1568-1795).

N° 228, p. 24 : CH. MUSSELY. Inventaire des archives de la ville de Courtrai. Courtrai, 1854-1858; in-8°, 2 vol.

N° 346, p. 36 : L. LAHAYE. Cartulaire de la commune d'Andenne. Namur, 1893; in-8°. T. I.

N° 399, p. 43 : H. VAN WIJN. Huiszittend leven. Amsterdam, 1801-1812; in-8°, 2 vol. (M^r Pirenne cite, sous le n° 846, p. 82, un extrait de cet ouvrage).

¹ Je me suis rapproché, pour la transcription des titres qu'on va lire, du " style " bibliographique de M^r Pirenne. Je n'entends point l'approuver pour cela; car je le trouve trop concis. C'est une erreur, notamment, de vouloir employer des abréviations peu claires, telles que P. J. pour *Pièces justificatives*, dans un ouvrage de référence; elles le rendent moins commode à consulter, et c'est un inconvénient plus grand que de le grossir de quelques pages. Je ne puis pas admettre non plus 8 ou 4 pour in-8° ou in-4°, ainsi que la suppression de la lettre t. devant le chiffre du tome ou volume d'une collection.

N° 431, p. 45. Mettre : 8° éd., revue par E. Hubert. Bruxelles, s. d.; in-8°.

N° 432, p. 46 : BUSKEN HUET. *Het land van Rubens*. Amsterdam, 1879; in-8°. (Ce n'est pas à proprement parler de l'histoire, mais M^r Pirenne cite, sous le n° 447; *Het land van Rembrandt* du même auteur).

N° 435, p. 46 : AD. DELVIGNE. Les oraisons funèbres des souverains des Pays-Bas aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Bruxelles, 1885-1886; in-8°, 2 vol. (Publ. soc. bibl. Belgique, n° 17-18).

N° 488, p. 51 : FR. HENNEBERT. Archives tournaisiennes. Tournai, 1842; in-8°.

N° 501, p. 52 : J.-J. BOWENS. *Nauwkeurige beschrijving der oude stad Oostende*. Brugge, 1792; in-4°, 2 vol.

N° 720, p. 72 : TH. DE LIMBURG-STIRUM. *La cour des comtes de Flandre, leurs officiers héréditaires. I : le chambellan de Flandre*. Gand, 1868; in-8°.

N° 788, p. 77 : L. DEVILLERS. Notice historique sur la milice communale et les compagnies militaires de Mons. Mons, 1862; in-8°. (*Annales cercle archéol. Mons*, t. III).

N° 789, p. 77 : L.-A. DELAUNAY. Étude sur les anciennes compagnies d'archers, d'arbalétriers et d'arquebusiers. Paris, 1879; in-4°.

N° 790, p. 77 : A.-M.-C. VAN ASCH VAN WIJCK. *De schut- of schuttersgilde in Nederland*. Utrecht, 1849; in-8°, 2 vol.

N° 791, p. 77 : P. HENBARD. Histoire de l'artillerie en Belgique depuis son origine jusqu'au règne d'Albert et Isabelle. Bruxelles, 1865; in-8°. (*Ann. soc. archéol. Belgique*, 2^e série, t. I).

N° 794, p. 78 : G. GUILLAUME. Histoire des régiments nationaux des Pays-Bas au service de l'Autriche. Bruxelles, 1877; in-8°.

— G. GUILLAUME. Histoire des régiments nationaux belges pendant la guerre de sept ans. Bruxelles, 1854; in-8°.

— G. GUILLAUME. Histoire des régiments nationaux belges pendant les guerres de la Révolution française. Bruxelles, 1855; in-8°.

N° 833, p. 81 : P.-C. VANDER MEERSCH. De l'état de la mendicité et de la bienfaisance dans la province de la Flandre orientale depuis le règne de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours (1740-1850). Bruxelles, 1852; in-4°.

N° 910, p. 89 et n° 1092, p. 104 : *Doopsgezinde bijdragen*, publiés d'abord par D. Harting et P. Cool, puis par J.-G. de Hoop Scheffer. Amsterdam, depuis 1861; in-8°.

— J.-G. SCHULTZ JACOBI. *Oud en nieuw uit de geschiedenis der nederlandsch-luthersche kerk*. Rotterdam, 1862-1866; in-8°, 5 vol.

N° 932, p. 90 : L. BUDDINGH. *Geschiedenis van opvoeding en onderwijs in de Nederlanden*. 's Gravenhage, 1842-1843; in-8°, 2 vol.

N° 942, p. 91. Cet ouvrage devrait être supprimé, d'après le plan suivi par M^r Pirenne, puisque l'université d'Utrecht n'a été fondée qu'en 1636.

N° 943, p. 91 : A. VOISIN. Documents pour servir à l'histoire des bibliothèques en Belgique. Gand, 1840; in-8°.

N° 1017, p. 98 : Le premier mémoire cité est de FR.-J. FÉTIS, le second de Éd. FÉTIS.

N° 1042 (in fine), p. 100 : J.-P. NAMUR. Histoire et bibliographie analytique de l'Académie royale de Belgique. Bruxelles, 1852 in-8°. (C'est la 2^e édition, considérablement augmentée, du travail cité par M^r Pirenne).

P. 146, au haut : J. DE LE MOTE a également consacré un poème à la mémoire du comte Guillaume I^{er} : *Li Regret Guillaume*, éd. Scheler. Bruxelles, 1882; in-8°.

N° 1572-1574, p. 155. Devraient être réunis avec les n°s 1626-1628, p. 160 (travaux relatifs à Jacqueline de Bavière).

N° 1693, p. 165 : J.-CHR. CALVETE DE ESTRELLA. Le très heureux voyage fait par don Philippe, fils de Charles-Quint... avec la description de tous les États de Brabant et de la Flandre. Trad. de l'espagnol par J. Petit. Bruxelles, 1873-1884; in-8°, 5 vol. (Publ. soc. bibl. Belgique, n° 7, 10, 11, 14 et 16).

N° 1999, p. 193. Il existe de cet ouvrage une traduction française par L. Y. Bruxelles, 1881; in-8°, 4 vol.

N° 2021, p. 195. Citer plutôt l'édition de W. Buchner. Leipzig, 1868; in-8°, 2 vol.

N° 2024, p. 195 : H.-R. VON ZEISSBERG. Belgien unter der Generalstatthaltertschaft Erzherzog Carls (1793-1794). (Sitzungsberichte der K. Akad. der Wiss. von Wien; phil.-hist. Classe, t. CXXVIII, 1893). Première partie.

N° 2057, p. 198 : T. I, seul paru.

Je dois faire remarquer encore, avant de terminer, que l'impression du livre de M^r Pirenne est loin d'être luxueuse, et que la correction laisse à désirer; j'ai relevé d'assez nombreuses fautes typographiques, surtout dans les noms propres : *Reulens* pour *Ruelens*, p. 11, n° 109; *Meuleman* pour *Meulman*, p. 17, n° 166; *medeelingen* pour *mededeelingen*, p. 32, n° 294; *Diecxsens* pour *Diercxsens*, p. 84, n° 861; *Loucq* pour *Loncq*, p. 91, n° 942; *Commynes* pour *Commines*, p. 154, n° 1563; etc.

Mais ces observations ne m'empêchent pas d'applaudir de tout cœur à l'initiative de M^r Pirenne. Les quelques lacunes que j'ai cru devoir lui signaler, pourront facilement être comblées dans une prochaine édition, où l'auteur, je n'en doute pas, fera également les petites corrections que je lui ai indiquées. Elles n'enlèvent rien ni au mérite de l'auteur, qui a eu le courage d'entreprendre une tâche aussi ingrate que difficile, et qui s'en est tiré avec honneur, — ni à celui de l'ouvrage qui rendra, dès à présent, de grands services à tous ceux qui, par profession ou par goût, s'occupent de l'histoire de Belgique.

PAUL BERGMANS.

L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs, par M. RENÉ CAGNAT, professeur au Collège de France. Paris, imprimerie nationale, Leroux, éditeur, 1892. 1 vol. in-4°, pp. XXV-811. 40 fr.

(Suite ¹).

Le livre III de cet important ouvrage traite de l'occupation territoriale de l'Afrique jusqu'à Dioclétien. M. Cagnat examine successivement les camps permanents établis à l'intérieur du pays, les postes dont les frontières étaient garnies et enfin les *limes* et le système de défense.

Pour bien comprendre cette description détaillée et minutieuse, il est utile et même indispensable d'avoir sous les yeux les excellentes cartes, les plans et les gravures dont l'ouvrage est amplement pourvu. A première vue, il est difficile de découvrir aucun ordre dans la répartition des camps et des postes sur toute l'étendue du pays; mais l'auteur, en mettant soigneusement à profit les textes anciens et les nombreux documents épigraphiques et archéologiques dont le Nord de l'Afrique est couvert, a pu reconstituer presque en entier le plan suivi par les Romains dans la conquête, et leur tactique dans l'occupation de tous les points stratégiques.

La première partie de ce livre (pp. 497-548) est consacrée aux établissements militaires de l'intérieur; le camp central de l'armée de Numidie, c'est-à-dire de la *legio III Augusta*, fut d'abord établi à *Theveste* (Tébessa), puis transporté à l'ouest, à *Mascula*, et enfin, sous Trajan, à Lambèse où il demeura fixé pendant tout l'empire. M. Cagnat étudie le camp de cette dernière ville d'une façon très approfondie; il montre que dans ses grandes lignes, il avait été construit d'après les principes de la castramétation, qui nous sont connus par les auteurs; il décrit les murs flanqués de bastions, les quatre portes, les deux grandes voies qui, se coupant à angle droit, joignaient ces portes entre elles, le magnifique *praetorium*

¹ Un de nos élèves, M. L. Halkin, s'est chargé de continuer ce compte rendu, dont la première partie a paru dans cette *Revue*, 1893, 1^{re} livraison.

J. P. W.

dont il reste encore des ruines considérables, enfin les autres édifices du camp tels que le *quaestorium* (?), les thermes avec leurs salles nombreuses, les *scolae* où se réunissaient les collèges militaires, les celliers souterrains ou magasins pour les vivres, et quelques autres bâtiments dont la destination est encore inconnue; on n'a retrouvé jusqu'à présent ni les sanctuaires, ni l'hôpital militaire, ni l'arsenal, ni le *tabularium principis*, mentionnés dans les inscriptions; dans le camp même on n'a pas découvert de puits, mais on sait que l'eau était amenée des montagnes voisines par des conduits souterrains ou des aqueducs. Toute cette description présente un vif intérêt: elle nous donne une idée parfaite d'un de ces camps permanents qui semblaient construits pour durer toujours et pour garder à jamais les provinces romaines; elle est illustrée par de nombreux plans et par de belles gravures.

L'armée de Maurétanie Césarienne campait à *Caesarea* (Cherchel), lieu de résidence du procurateur.

En Maurétanie Tingitane, c'était Tanger qui formait le centre de l'occupation militaire; c'est du moins ce que nous pouvons conclure des rares documents que nous possédons sur cette province.

Dans la seconde partie (pp. 540-670), M. Cagnat se livre à un travail consciencieux qui a pour but de déterminer quels furent les différents postes établis sur les frontières; et cette étude fournit à la géographie de l'Afrique romaine une foule de détails nouveaux; nous ne pouvons indiquer que les principaux. C'était la frontière de Numidie qui avait le plus grand développement, et qui, par conséquent, exigeait les troupes et les garnisons les plus considérables. Suivant les époques, elle subit des variations inévitables, mais la ligne qu'elle occupa au II^e siècle resta la limite officielle de l'Empire. En Tripolitaine, elle partait, à l'Est, de l'*Ara Philenorum* (Moukhtar), longeait la mer jusqu'à *Leptis Magna*, puis la quittait pour gagner *Augemmi* (Ksar-Koutin) et enfin le Chott-Djérid à Telmin. Au commencement du III^e siècle, on établit même des postes au delà de cette ligne dans les oasis de Ghadamès, à Gharia-el-Garbia et à Bondjem.

La limite de l'Afrique propre avait son point de départ au Chott-Djérid, et de là s'avancait vers l'occident en rencontrant

les postes de *Speculum*, *Ad Majores* (Besseriani), *Thabudeos* (Thouda) et *Bescera* (Biskra), destinés tous à garder les passages qui auraient pu donner aux ennemis du Sud accès dans cette province. Enfin huit établissements militaires assuraient cette route de Biskra à Lambèse, qui, par sa position entre le pâté montagneux de l'Aurès et celui du Zab, a toujours eu une réelle importance stratégique. *Zarai* (Zraïa) était le point terminus de la frontière méridionale au II^e siècle; il n'en avait cependant pas toujours été ainsi; une centaine d'années auparavant, la limite partait de *Theveste* pour aboutir, par Gafsa, à Gabès; à l'occident, elle longeait le pied septentrional de l'Aurès, où se trouvaient notamment les places de *Macula* (Khenchela) et de *Thamugadi* (Timgad). De la sorte, il y eut bientôt deux lignes concentriques de postes dans cette région : l'une établie au Sud de l'Aurès contre les pillards du désert, l'autre au Nord destinée à surveiller les indigènes de la montagne; elles furent reliées l'une à l'autre par l'établissement, dans les hauteurs de l'Aurès, de fortins nombreux dont on a retrouvé des ruines à Ubazza, El Ausel, etc. Ainsi appuyés vers le Nord, les Romains purent, au III^e siècle, envoyer des détachements et construire des routes fortifiées dans la région des Chotts et de l'Oued-Djedi, où l'on a découvert en effet des traces de leur conquête. Tels étaient les postes défensifs que devait garder l'armée de Numidie; sa tâche n'était pas facile : " elle suppose, dit M. Cagnat, une puissante organisation militaire, mais elle indique aussi que le pays était très sérieusement pacifié. "

La situation faite aux troupes de Maurétanie Césarienne était toute différente, à raison même de la configuration du pays. Qu'on veuille bien jeter les yeux sur une carte de cette province : on verra qu'au Nord il y avait une grande étendue de côtes qu'il fallait défendre contre les incursions des pirates, qu'au Midi on devait empêcher les peuplades du Sahara de piller la contrée, et qu'au centre il était de toute nécessité de rendre impossibles les soulèvements des montagnards par l'occupation des massifs des Biban, des Babor, du Djurjura, du Dahra, de l'Ouarsenis, du Tessala et de la Grande Kabylie : " De là, dit M. Cagnat, trois grandes lignes d'occupation militaire, l'une suivant la côte, l'autre longeant

la crête septentrionale des Hauts Plateaux, la troisième courant parallèlement à la mer. »

La voie militaire centrale était la plus importante; elle commençait à *Zarai*, sur la frontière occidentale de la Numidie et se dirigeait vers l'Ouest en s'appuyant sur les postes fortifiés de Sétif, *Tamannuna*, *Castellum Medianum* (Bordj-Medjana), etc.; puis elle gagnait la vallée de l'Oued-Chélif sur les bords duquel s'élevaient les places de *Tigava Castra* et de *Castellum Tingitii*; elle rencontrait ensuite, en s'abaissant vers le sud, *Pomarium* (Tlemsen) et enfin Lalla Maghnia, sur les bords de la Mouila.

M. Cagnat attribue cette voie à l'empereur Hadrien; celle qui longeait les côtes fut établie la première; quant à la troisième, elle devait son origine à Septime Sévère et son complet achèvement aux empereurs du III^e siècle. M. Cagnat est parvenu à rétablir le tracé de ces dernières et la série des postes qui les défendaient, en étudiant séparément chacun des massifs de la Maurétanie dont l'occupation eut comme conséquence, soit le maintien de la voie maritime, soit la construction d'une troisième voie à l'entrée du désert.

La Région montagneuse des Biban et des Babor fut entourée d'un véritable cercle de points fortifiés : au Sud nous avons déjà cité Sétif, *Tamannuna*; à l'Est on trouvait *Tucca*; le long de la côte, *Castellum Victoriae*, et à l'ouest, *Tupusuctu* (Tiklat).

Le massif de la Grande Kabylie et du Djurjura, situé au Nord-Ouest du précédent, était également gardé par une ceinture de postes; en outre, ici comme partout ailleurs dans les mêmes circonstances, les Romains ne négligèrent pas d'occuper les voies par lesquelles on pouvait pénétrer dans ces montagnes : ils y établirent plusieurs fortins, notamment dans la vallée du Sebaou qu'ils relièrent avec la côte, et dans la région septentrionale du Djurjura, qui néanmoins resta toujours rebelle à la civilisation des conquérants.

Le Dahra, qui s'étend à l'Ouest de la ville moderne d'Alger et qui est resserré entre la mer et le Chélif, avait comme ceinture militaire vers le Sud les nombreux postes déjà signalés précédemment dans la vallée de cette rivière; au Nord existait la grande voie de la côte partant de *Quiza* et passant par *Caesarea* (Cherchel) pour aboutir à *Tipasa*.

Le massif du Tessala était contourné au Nord par la voie du littoral, et à l'occident par une autre qui s'appuyait sur quelques stations non sans importance.

Quant à l'Ouarsénis, situé entre la ligne militaire du Chéliff et la région des Hauts Plateaux, il était couvert, du côté du Sud, principalement par les postes de Saïda et de Aïn-Teukria, et l'intérieur en était occupé très solidement. Signalons encore les voies stratégiques qui reliaient à cet ensemble fortifié les centres romains établis au Sud.

Pour ce qui regarde l'occupation de la Maurétanie Tingitane, M. Cagnat doit la plupart de ses documents aux explorations de M. H. de la Martinière; il résulte de celles-ci que ce n'était pas seulement la partie occidentale du pays que les Romains s'étaient soumise par un *limes* s'étendant de *Sala* (Rabat-Sla) à *Tingis* (Tanger), mais que le long de la frontière de Maurétanie il existait probablement aussi toute une série de postes s'étendant jusqu'à Fez.

Dans la dernière partie du livre III (pp. 671-700) est traitée l'importante question de l'occupation du *limes* et du système défensif. Malheureusement les explorateurs n'ont pas assez examiné le pays à ce point de vue, pour qu'on puisse avec certitude déterminer le tracé et la composition matérielle du *limes*; toutefois il est permis d'affirmer qu'en Afrique, comme dans les autres provinces, on mit à profit les frontières naturelles consistant ici dans la série des grands Chotts ou lacs et des rivières qui s'y déversent; quant au système de postes fortifiés établis sur les *limes*, on peut s'en faire une idée plus exacte : en Tripolitaine et en Numidie il se composait soit de *turres*, soit de *castella* et de *burgi*, toujours soigneusement alimentés d'eau potable; la nature montagneuse des Maurétanies exigeait un nombre plus considérable encore d'enceintes fortifiées (villes, places ou fermes) le long des voies militaires, sans compter les *castella*, les *burgi* servant de lieux de garnison et les *turres* qui constituaient un vaste système télégraphique.

On distingue, parmi les nombreuses voies stratégiques qui sillonnaient l'Afrique, les grand'routes et les chemins militaires. Il est probable que les unes et les autres ont été construits par les soldats; on n'en a toutefois de preuves certaines que pour une quinzaine environ. Ce chapitre se

termine par un tableau très complet de toutes les routes qui concouraient à la défense des provinces africaines, et des principales stations militaires qu'elles traversaient.

Le livre IV est uniquement consacré à l'occupation militaire de l'Afrique sous Dioclétien (pp. 701-768). On sait que le règne de ce prince vit s'opérer des modifications considérables, non seulement dans la constitution de l'Empire et dans l'administration provinciale, mais encore dans l'organisation de l'armée.

Pour la période qui va commencer, M. Cagnat suit le plan qu'il avait adopté pour les trois premiers siècles de l'Empire; il étudie successivement le rôle réservé au commandant en chef des troupes, la situation de l'armée d'occupation divisée alors en armée mobile et en armée sédentaire des frontières, enfin l'état et la défense du *limes* fortifié.

Dans sa conclusion, l'auteur examine d'une manière générale comment Rome a compris les devoirs que lui avaient imposés la destruction de Carthage et la conquête lente, mais incessante, du sol africain. Ce n'est guère qu'à partir de César et d'Auguste qu'elle le colonise méthodiquement et s'efforce de le gagner à sa civilisation; elle semble avoir réussi pleinement; mais en réalité, malgré une domination de cinq siècles, les Berbères ont su conserver presque intacts, surtout dans les montagnes, leurs mœurs, leur culte et même leur langue. M. Cagnat, comparant ce que la France a fait en Algérie aux résultats de la conquête romaine, termine ce livre, dédié à l'armée française d'Algérie et de Tunisie, par ces patriotiques paroles (p. 778) : “ Nous pouvons donc sans crainte, et malgré
„ des fautes nombreuses qu'il ne sert à rien de cacher, com-
„ parer notre occupation de l'Algérie à celle des provinces
„ africaines par les Romains; comme eux, nous avons conquis
„ glorieusement le pays; comme eux, nous en avons assuré
„ l'occupation; comme eux, nous essayons de le transformer
„ à notre image et de le gagner à la civilisation. La seule
„ différence c'est que nous avons fait en cinquante ans plus
„ qu'ils n'avaient accompli en trois siècles. Que le mérite en
„ revienne à l'époque où nous vivons, à notre fortune ou à
„ nos qualités, tout l'avantage est, pour le moment, de notre
„ côté. ”

Après avoir raconté la conquête de l'Afrique par les Romains et décrit dans tous ses détails l'occupation et l'organisation militaire de ces provinces, il reste à montrer mieux encore comment la vie romaine s'y introduisit peu à peu, grâce au système de colonisation. C'est ce que M. Cagnat a l'intention de faire dans un second ouvrage; nous ne pouvons que souhaiter qu'il le fasse paraître bientôt.

LÉON HALKIN.

Euripide et l'esprit de son théâtre, par P. DECHARME.
Paris, Garnier frères, 1893.

Dans ce livre intéressant et plein de remarques judicieuses et profondes, l'auteur s'est proposé de mettre en lumière ce qui fait l'originalité du théâtre d'Euripide, d'étudier, chez le poète, *le philosophe et l'artiste*.

Dans l'introduction (pp. 1 à 24) sont d'abord examinés et discutés les divers renseignements que nous fournit l'antiquité sur la naissance du poète, sur sa condition sociale, ses études, ses infortunes conjugales, son caractère, enfin les fables relatives à sa mort.

Rappelant ensuite les paroles prêtées à Eschyle par le poète comique Aristophane,

" ma poésie m'a survécu, celle d'Euripide est morte avec lui ", M. D. prouve combien ce jugement fut injuste et peu clairvoyant, en montrant l'influence, puissante et durable, exercée par le théâtre d'Euripide sur les lettres grecques et latines, ainsi que sur les productions de l'art; l'enthousiasme que ses drames continuèrent à produire après sa mort sur les scènes de la Grèce et de l'Italie; l'autorité enfin qu'il conserva chez les philosophes et les orateurs payens, de même que chez plusieurs pères de l'église chrétienne.

Quelles furent les causes de cette faveur universelle dont jouirent les créations dramatiques d'Euripide?

C'est ce que M. D. se propose de rechercher.

Dans une première partie (pp. 59 à 206), consacrée à l'étude de *l'esprit critique chez Euripide*, l'auteur examine d'abord les rapports que le poète a pu avoir avec les philo-

sophes de son temps, notamment avec Anaxagore et avec Socrate.

Il arrive à la conclusion que ces rapports n'ont été ni assez durables, ni assez intimes, pour que l'on puisse considérer Euripide comme le disciple de ces philosophes. Certes, on trouve chez le poète divers passages rappelant les doctrines de Socrate et d'Anaxagore, mais il y en a aussi qui sont en contradiction formelle avec ces doctrines.

Quant aux traditions qui font d'Euripide un élève des sophistes, M. D. prouve que ces traditions sont fort exagérées. Certes, Protagoras a exercé quelque action sur l'esprit du poète, qui lui a emprunté un certain nombre de maximes; certes, Euripide a eu parfois recours aux procédés oratoires, recommandés par les sophistes; il est vrai que la recherche du style le met souvent en rapport avec "*ces virtuoses de la parole* „, mais M. D. fait remarquer qu'en bien des points Euripide a critiqué leurs doctrines. "*Il est donc impossible,* „ conclut-il (p. 58), "*de bien savoir ce que Euripide doit aux sophistes, de déterminer exactement, dans ses œuvres, ce qui vient d'eux.* „

Passant ensuite à la *Critique des traditions religieuses chez Euripide* (ch. II, pp. 59 à 103), M. D. rappelle que, si l'on rencontre, bien avant notre poète, des philosophes, comme Anaxagore, et même des poètes profondément religieux, tels que Pindare et Eschyle, qui n'ont pas craint de mettre en doute certaines traditions religieuses, ce fut toutefois Euripide qui, le premier, marcha résolument dans la voie de la critique religieuse.

L'auteur analyse un grand nombre de passages qui montrent le poète-philosophe écartant dédaigneusement, ou critiquant, comme inconciliables avec le bon sens et la morale, certaines croyances relatives aux dieux, aux oracles, aux prédictions des devins; d'autres préjugés encore, tels que les abus qui se faisaient du droit d'asile, les idées fausses répandues sur la nature du serment, considéré comme irrévocable, du moment que la formule en avait été prononcée.

Et M. D. rappelle, à ce propos, le fameux vers de l'*Hippolyte* (612) :

‘*Ἡ γλῶσσ’ ὁμώμοχ’, ἣ δὲ φρενὶν ἀνώμοτος,*

que les contemporains, notamment Aristophane (*Thesmoph.*, 275; *Ranae*, 101, 1471), ont si sévèrement reproché à Euripide, alors que celui-ci, comme le fait remarquer M. D., n'a pas eu assurément l'intention d'ébranler le respect dû au serment, mais s'est simplement attaqué au formalisme étroit et inintelligent de ses contemporains.

L'auteur examine ensuite (ch. III) *les idées morales d'Euripide*, et il attire spécialement l'attention sur le pessimisme du poète.

Ce pessimisme se rencontre déjà dans les œuvres littéraires, même les plus anciennes, c'est-à-dire dans les poèmes homériques et hésiodiques; puis, dans la poésie lyrique et les œuvres des tragiques, contemporains ou prédécesseurs d'Euripide. Mais celui-ci a su donner à l'expression de ce sentiment un accent qui lui est particulier : il a saisi toutes les occasions de répéter que " la vie humaine n'est que douleur et misère. "

Relativement à la mort, Euripide a conservé les idées vulgaires, du moment que l'expression de ces idées pouvait contribuer à l'effet dramatique. Mais, dans d'autres cas, les opinions personnelles du poète se montrent clairement. Tout en exprimant ses doutes, il se permet parfois de poser à ses auditeurs la question de savoir si, après la mort, il n'y a pas une autre vie, une autre forme de l'existence.

Si l'on passe au domaine de *la vie sociale*, on y constate également l'esprit de critique du poète.

Ce sont principalement les femmes sur lesquelles Euripide s'exprime parfois avec une extrême sévérité, critiquant leurs défauts, déjà mis en lumière par des poètes antérieurs.

Cependant Euripide poursuit ces défauts avec une insistance qui ne permet pas de se méprendre sur l'intention, bien arrêtée chez lui, de faire la satire des femmes de son temps. Et M. D. cite quelques exemples remarquables de ce genre de critique.

Rarement, ajoute l'auteur, l'on rencontre chez Euripide des sentiments favorables aux femmes.

La critique d'Euripide s'est encore attaquée à certains préjugés sociaux dont le poète voyait clairement toute la fausseté, notamment à la vaine distinction établie, dans la

société antique, entre les *εὐγενεῖς*, ou nobles, et les *δυσγενεῖς*, ou vilains, entre les hommes libres et les esclaves, etc.

Passant ensuite (ch. V) aux vues politiques d'Euripide, M. D. arrive à cette conclusion : " *Euripide était un véritable démocrate, ennemi déclaré du gouvernement d'un seul, ou τυραννίς, mais tout aussi hostile au gouvernement ochlocratique, dont il montre les graves défauts dans plusieurs passages de son œuvre.*

Euripide, en somme, imaginait, comme le moins imparfait, " *un régime de juste équilibre et d'équitable pondération* „ ; il appartient, en politique, à l'honnête famille des modérés.

Pour la politique extérieure, Euripide avait, d'après M. D., des idées plus larges et plus généreuses que la généralité de ses concitoyens. Il n'appartenait pas à ceux qui considéraient leur cité comme le seul endroit où ils pussent vivre libres et heureux.

" *Pour les grands cœurs* „, dit Euripide, " *la terre entière est une patrie* „.

Toutefois les événements politiques du temps d'Euripide, et principalement l'hostilité entre Athènes et Sparte, ne purent manquer d'exercer une certaine influence sur ses sentiments.

C'est ainsi que l'on trouve exprimée, dans plusieurs de ses pièces, toute la haine du poète athénien pour les Spartiates et leurs institutions aristocratiques.

Dans la deuxième partie de son livre, M. D. s'occupe de l'Art dramatique chez Euripide.

Il étudie le choix des sujets traités par le poète, et conclut que " *très fréquemment Euripide a transformé la tradition, dans l'intérêt de l'action dramatique* „.

Passant ensuite aux accusations d'immoralité souvent lancées contre le théâtre d'Euripide, notamment par le poète Aristophane, M. D. s'applique à prouver que " *ces accusations ont été souvent exagérées à dessein* „, tout en reconnaissant qu'Euripide a eu le tort de choisir parfois, pour sujets de ses tragédies, des histoires immorales, telles que les fables d'*Ixion*, de *Bellérophon*, de *Phèdre*, d'autres encore.

L'auteur examine de même jusqu'à quel point Euripide a mérité, par le choix de ses sujets, les reproches d'impiété

qu'ont attirés sur lui quelques-unes de ses pièces, comme celles de *Bellérophon* et d'*Ixion*.

Dans le chapitre suivant sont étudiés les moyens auxquels a eu recours Euripide pour émouvoir les spectateurs.

Euripide ne s'est pas toujours contenté, fait remarquer M. D., d'exciter la pitié; il a plusieurs fois, notamment dans ses premières pièces, telles que : les *Péleïades*, *Hercule furieux*, *Agavè*, recherché les situations destinées à produire la terreur tragique.

Certes, Euripide n'a fait en cela que suivre l'exemple de ses prédécesseurs; mais " il a eu le talent de joindre à cette terreur, une profonde pitié „ pour les victimes qui apparaissent dans ses drames.

Il faut reconnaître, toutefois, que le poète a eu trop souvent recours à des moyens peu littéraires, tels que la mise en scène de la misère matérielle, pour exciter davantage la pitié des spectateurs. C'est là encore, ajoute M. D., un de ces défauts qu'Aristophane a eu raison de critiquer avec sévérité.

Outre la terreur et la pitié, les drames d'Euripide produisaient souvent l'admiration, causée par le spectacle de nobles dévouements, tels que celui de *Praxithéa*, sacrifiant sa fille pour sauver Athènes, et d'autres du même genre.

M. D. s'occupe ensuite de l'action dans les tragédies d'Euripide.

Il prouve, par l'examen de plusieurs de ces tragédies, que généralement le poète a eu recours à une fable complexe, plus ou moins chargée d'événements ou d'incidents.

Euripide a même enfermé, à différentes reprises, deux actions dans une seule et même tragédie. Toutefois le drame, dans ce cas, ne laisse qu'une impression unique, parce que, des deux actions, l'une l'emporte complètement sur l'autre par l'intérêt dramatique.

Rappelant qu'Euripide a traité plusieurs sujets mis, avant lui, sur la scène, par Eschyle, M. D. montre Euripide critiquant, à plusieurs reprises, la manière de faire de son prédécesseur, et arrive à la conclusion que : " si l'impression tragique, laissée par les drames d'Eschyle est plus forte, c'est précisément à cause de la simplicité d'action, critiquée par Euripide, et à laquelle celui-ci a renoncé. „

M. D. traite aussi de l'*élément comique* introduit par Euripide, soit dans le langage ou le caractère de ses personnages tragiques, soit dans les situations dramatiques mêmes. M. D. est d'avis qu'en agissant ainsi, le poète a voulu rendre ses personnages plus humains et plus intéressants, et que, en imaginant des scènes voisines de la comédie, il a cherché à reposer et à détendre l'esprit du spectateur. Les grammairiens ont eu tort, selon M. D., de reprocher à Euripide de tels dénouements, qui se rencontrent, d'ailleurs, dans le théâtre de Sophocle et dans celui d'Eschyle.

Quant au *deus ex machina*, qui termine certains drames d'Euripide, le poète ne s'est servi de ce moyen que dans les pièces de la fin de sa carrière.

En général, remarque M. D., dans le théâtre d'Euripide la divinité n'est pour rien dans le dénouement de l'action. D'ordinaire tout est fini quand la divinité se montre. Elle n'y apparait le plus souvent que pour annoncer l'avenir, pour dire l'épilogue de la pièce. Et M. D. ajoute, avec raison, que les apparitions célestes, dans les drames d'Euripide, n'étaient point faites pour surprendre ses contemporains, qui croyaient positivement à l'intervention miraculeuse de personnages divins dans certains événements historiques, antérieurs de quelques années à peine, notamment dans la bataille de Marathon et dans celle de Salamine.

L'auteur consacre ensuite quelques remarques aux prologues qu'Euripide avait l'habitude de joindre à ses pièces. "Tous", conclut-il, "ne méritent, ni les mêmes critiques, ni les rigueurs de la condamnation générale et trop sommaire que, d'ordinaire, on prononce contre eux."

Dans le chapitre V, l'auteur examine ce qu'il peut y avoir de fondé dans l'opinion de ceux qui trouvent que le chœur, intimement uni à l'action dans les drames d'Eschyle et de Sophocle, a été détaché par Euripide de la véritable action dramatique.

"Dans une bonne partie de ses drames", conclut M. D., "Euripide a lié le chœur aussi intimement à l'action que ses prédécesseurs. Si, dans quelques pièces, le chœur se désintéresse de l'action, ce n'est là que l'exception."

Le dernier chapitre du livre est consacré à l'*étude du lyrisme d'Euripide*.

L'auteur y rappelle les innovations qui furent introduites par le poète dans la composition des chants lyriques : la division du chœur en deux demi-chœurs et d'autres transformations, que l'on ne rencontre pas avant Euripide.

M. D. attire de même l'attention sur la liberté plus grande et la plus grande richesse des chœurs du théâtre d'Euripide, chœurs qui ont servi souvent, dans la tragédie de *Médée*, par exemple (vv. 1081 à 1089), à exprimer les idées personnelles du poète.

" Euripide „, conclut M. D., " ne peut pas être apprécié en rapport avec Eschyle et Sophocle, auxquels il est inférieur sous beaucoup de rapports, „ et il termine par le jugement suivant :

" Euripide fut un philosophe, que la philosophie conquit si bien qu'il ne put jamais lui échapper. „

En résumé, cette étude, dans laquelle nous n'aurions que quelques légères erreurs à relever, nous paraît pleine d'observations justes et intéressantes, qui, habilement groupées, et exposées dans ce style limpide et élégant dont l'auteur a le secret, contribuent largement à mieux faire comprendre le caractère particulier du théâtre d'Euripide, en mettant en relief ce qu'il y a de vraiment original dans l'œuvre dramatique de ce génie novateur.

R. DE BLOCK.

VARIA.

BELGIQUE. — Sous le titre de *Bibliotheca Erasiana*, M. F. Vander Haeghen vient de publier un répertoire provisoire des œuvres d'Erasmus et des écrits relatifs au célèbre humaniste. Ce répertoire constitue les premiers éléments d'une bibliographie érasmiennne complète, qui ne sera pas une des parties les moins intéressantes de la *Bibliotheca belgica*. Tous ceux qui s'intéressent à cette œuvre auront à consulter le Répertoire provisoire, afin de fournir à l'auteur les indications qui lui permettront de rendre sa bibliographie aussi complète que possible. Nous espérons que l'appel adressé à cette fin par le savant bibliothécaire de l'université de Gand à ses confrères de l'Europe et de l'Amérique, recevra partout l'accueil le plus favorable.

M. le chanoine Reusens vient de publier, sous le titre de *Questions de chronologie et d'histoire* (Louvain, 1893. 56), quelques notes critiques faites à l'occasion de la publication du t. 8 de la Table chronologique des chartes de M. Wauters. L'auteur discute avec une rare sagacité plusieurs questions chronologiques des plus embrouillées. Son travail sera indispensable à tous ceux qui voudront utiliser la table chronologique des chartes de M. Wauters.

Dans une note publiée dans les Bulletins de la commission royale d'histoire (1893, n° 2), M. le prof. Pirenne a prouvé, contrairement à ce qui était admis généralement jusqu'ici, que le diplôme du roi Franc Thierry III, du 23 octobre 682, conservé à la bibliothèque de l'université de Gand, n'est pas l'original, mais une copie exécutée, à une époque qu'il serait difficile de préciser, sur une expédition ancienne, mais pas même sur l'original.

La Société d'archéologie de Bruxelles a pu, grâce à la générosité de M. L. Cavens, ouvrir trois concours, donnant lieu chacun à un prix de 500 fr., pour une carte préhistorique, romaine ou franque de la Belgique. Carte $\frac{1}{160000}$. Les cartes devront être déposées au secrétariat, 93, rue du Palais, du 15-31 décembre 1894.

Sous le titre de *Siffer's Bibliotheek der Klassieken*, M. Verdoodt publie une traduction néerlandaise des classiques latins. Chaque fascicule coûte 50 centimes. Les deux premières livraisons parues contiennent la traduction des Vies de Cornelius Nepos. La traduction est excellente, les notes qui l'accompagnent sont exactes et la première livraison est précédée d'une notice historique sur Cornelius Nepos d'après Siebelis. Au point de vue des progrès et de la propagation des études classiques dans notre pays, cette publication mérite d'être encouragée.

M. le prof. Vanden Heuvel vient de publier, dans la "*Revue sociale et politique*", (1893, n° 5), une intéressante étude sur la *situation juridique des Universités aux États-Unis*. Ce travail résume fort bien la question

de l'*incorporation*, si peu connue en Europe, précisément parce qu'elle diffère essentiellement de toutes nos organisations continentales.

FRANCE. — Le 18^e fascicule du Dictionnaire des antiquités grecques et romaines de Daremberg et Saglio a paru il y a peu de temps. Parmi les principaux articles signalons la fin de l'article *fasti*, *fenestra*, *feriae* (très-complet, il est dû à M. C. Jullian), *ferrum*, *figlinum* (article très complet de J. Jamot sur l'art de travailler l'argile), *flabellum*. Le fascicule se termine par le commencement d'un long article sur le flaminat. Il est à regretter que, par suite d'une erreur de pagination, on soit passé de 1099 à 2000, et qu'on ait continué ainsi jusqu'à 2070. Il se fait donc que les 70 dernières pages sont paginées d'une manière fautive.

M. Jullian, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, vient de publier, sous le titre de *Étude sur les derniers temps de la Gaule romaine* (Bordeaux, 1893. 190 p.), un livre dans lequel il étudie l'état politique social et religieux de l'Aquitaine au 4^e siècle après J.-C. La première partie de ce travail comprend une étude très fouillée et très intéressante sur Ausone.

M. Schrader, dont l'Atlas de géographie moderne est fort apprécié, publie, chez Hachette, la 1^{re} livraison d'un Atlas de géographie historique avec texte explicatif. L'Atlas sera complet en 18 livraisons et coûtera 30 fr. Les couleurs sont plus ternes que celles des atlas allemands. Comme chaque carte sera dressée par un savant s'étant occupé spécialement de l'époque à laquelle la carte se rapporte, ce nouvel Atlas aura une véritable valeur scientifique.

A l'exemple de ce qui a été fait pour divers musées d'Allemagne ainsi que pour celui de l'Ermitage, MM. Lafenestre et Richtenberger se proposent de publier des catalogues illustrés des principaux musées de l'Europe sous le titre de *La peinture en Europe*. Le premier volume, qui vient de paraître donne le catalogue des tableaux du Louvre, avec cent reproductions en typogravure des principales œuvres. Ces reproductions sont des plus réussies, inférieures cependant à celles du catalogue de la Pinacothèque de Munich.

ALLEMAGNE. — On sait que le gouvernement allemand a entrepris l'exploration méthodique du rempart romain (*limes*) qui, du Rhin au Danube, marquait la frontière de l'Empire en Germanie. On se fera une idée de l'importance de ces fouilles par les quelques chiffres suivants : A Ober-Florstadt en Hesse, on a mis au jour cette année un château fort de 6 à 700 mètres de côté et près de là un grand bâtiment (bain? caserne?) de 108 mètres de long sur 68 de large. La surface occupée par les établissements romains est d'environ 25 hectares. On a malheureusement trouvé peu de sculptures ou d'inscriptions, ce qui cause quelque déception aux épigraphistes rhénans.

M. Mommsen vient de republier l'*Edictum Maximum* de Dioclétien avec tous les fragments découverts dans ces dernières années. Le texte est celui qui paraîtra dans le supplément du C. I. L., III, mais il est accompagné

d'un vaste commentaire par M. Blümner de Zurich, que ses recherches sur les métiers romains désignaient spécialement pour cette tâche. Ce document capital pour l'histoire économique de l'Empire et intéressant même pour le Moyen Age sera enfin accessible à d'autres qu'aux épigraphistes (*Der Maximaltarif des Diocletian* herausg. von Th. Mommsen, erläutert von H. Blümner. Berlin, Reimer, 1893. 14 marks).

Nous mentionnerons encore la publication d'un catalogue du Musée de Trèves par M. Hettner (*Die Römischen Steindenkmäler des Provinzial museums zu Trier*, 1893). Cet inventaire contient non seulement plusieurs centaines d'inscriptions qui n'ont pas encore paru — et ne paraîtront pas de si tôt — dans le Corpus, mais aussi la reproduction très réussie d'un grand nombre de sculptures peu connues.

M. J. Reimers vient de publier un important ouvrage délaissé par J. H. Muller, en son vivant conservateur du musée de Hanovre. C'est un relevé des diverses antiquités préhistoriques découvertes dans la province de Hanovre : *Vor- und frühgeschichtliche Alterthümer der Provinz Hannover*. Hannover, 1893, 8, VI, 386 pages et 25 pl. Il serait à souhaiter qu'on possédât un relevé pareil pour les diverses parties de l'Allemagne.

M. M. Lindeman vient de publier une histoire du Norddeutsche Lloyd (*Der Norddeutsche Lloyd. Geschichte und Handbuch*. Bremen, 1892. XXI-487 pp., prix 10 m.).

Cet ouvrage, illustré d'un grand nombre de cartes et de gravures, sera des plus utiles à ceux qui s'occupent des divers moyens de transport. On y trouve quantité de renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs.

En même temps que M. Schrader entreprend la publication d'un nouvel atlas historique, l'Institut cartographique de Gotha, après avoir terminé les nouvelles éditions des atlas de Stieler et de Berghaus, publie le premier fascicule (fr. 3,25 le fasc.) d'une nouvelle édition de l'Atlas historique de Spruner. M. W. Sieglin s'est chargé de ce travail et commence par l'Atlas antique. La dernière édition (la 3^e), soignée par Menke, datait de 1865 et renfermait 31 cartes. L'Atlas de M. Sieglin en contiendra 34. On sait les grandes découvertes faites dans ces vingt cinq dernières années, grâce aux fouilles et aux voyages entrepris dans les diverses contrées du monde antique. M. Sieglin, mettant à profit tous ces résultats scientifiques, produira une œuvre toute nouvelle et qui était désirée depuis longtemps. Ce qui distingue surtout cette nouvelle édition de celle de 1865, c'est que pour chaque pays M. Sieglin donne, à côté de la carte générale, des cartes spéciales pour les divisions politiques du pays aux principales époques de son histoire. Ainsi, à côté de la carte générale de l'Egypte, nous avons une carte spéciale du Nil, un plan d'Alexandrie au 1^{er} s. après J.-C., un autre pour le 3^e s., des cartes de l'Egypte ancienne, de celle du 6^e s., de celle des Ptolémées, d'autres pour le 1^{er} s. av. J.-C., le 1^{er} s. après J.-C., ainsi que deux cartes pour les divisions politiques du temps de Dioclétien et du temps d'Arcadius. Le travail de M. Sieglin est à tous égards, des plus remarquables et sera indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'antiquité.

M. Baumgarten vient de publier, sous le titre de *Giovanni Battista de Rossi* (Köln, 1893, 115 pp.), une étude sur la vie et les écrits du savant épigraphiste de Rome. Ce travail constitue une contribution importante à l'histoire de l'épigraphie au dix-neuvième siècle.

MM. Laib et Schwarz ont édité de nouveau chez Etlinger à Wurzburg la *Biblia Pauperum* de la bibliothèque du Lycée de Constance. Ce manuscrit date des années 1300. La reproduction est excellente et permettra d'étudier les rapports qu'il y a entre le développement de la peinture au moyen âge et les manuscrits dénommés bien improprement *Bible des pauvres*, car ils n'étaient guère destinés aux pauvres et ne sont pas de vraies Bibles, mais des vies de Jésus Christ, formées de dessins accompagnés d'un texte explicatif.

AUTRICHE-HONGRIE. — Le 42^e congrès des philologues allemands s'est tenu cette année à Vienne et paraît avoir été particulièrement brillant. Il a provoqué la publication d'un grand nombre de *Festschriften* dont nous ne pouvons signaler ici que les principaux :

Eranos Vindobonensis (VI et 386 pp. Vienne, Hoelder). — *Analecta Graeciensia* (247 pp. Graz). — *Analecta Graeco-Latina*. Cracovie. — *Aus dem Theresianum*. Vienne. — *Festgruss aus Innsbruck*. Innsbruck. — *Xenia Austriae*. Vienne. — *Symbolae Pragenses*. Prague, pour ne citer que des recueils présentés par des corporations scientifiques, car il serait trop long de signaler les monographies offertes par des savants isolés.

Signalons l'apparition d'une nouvelle Revue, la *Zeitschrift für Social-und Geschichtswirtschaft* (Mohr, Fribourg) rédigée par un groupe de professeurs viennois. Comme son titre l'indique, elle s'occupera surtout de l'histoire économique de tous les temps. Le 1^{er} cahier contient, à côté d'un article de M. Pöhlmann sur le communisme agraire dans Homère et — morceau de choix — une étude de Mommsen sur l'administration des biens d'église sous Grégoire le Grand, quelques pages de M. Cunningham sur le droit coutumier de Londres et une longue dissertation de Brentano. Ce périodique, qui répond aux tendances nouvelles de l'historiographie, est sûr d'être bien accueilli dans le monde savant.

M. G. Ilg vient de publier, sous le titre de *Kunstgeschichtliche Charakteristik aus Oesterreich-Ungarn*, (Wien, 1893 XIV-406 et nombreuses pl., 8^o) un intéressant aperçu historique sur le développement artistique de l'Autriche-Hongrie.

On sait que dans ces dernières années on a commencé à étudier scientifiquement l'histoire et l'art de Byzance, comme en témoigne la création récente de la *Byzantinische Zeitschrift* de Krumbacher. M. Strzygowski vient de publier le second volume des *Byzantinische Denkmäler* sous le titre de *Byzantinische Wasserbehälter von Konstantinopel*. Wien, 1893. C'est un travail très complet sur les canalisations anciennes de la ville. M. Strzygowski a été aidé dans son travail par M. Forchheimer, le professeur bien connu d'Aix-la-Chapelle.

ACTES OFFICIELS.

CONCOURS GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN DU 1^{er} DEGRÉ

24 juillet 1893.

COMPOSITION FRANÇAISE.

I. Rhétorique. Humanités anciennes et modernes. (Sections réunies).

On exalte les traits d'héroïsme qui n'ont exigé parfois qu'une heure d'efforts et de sacrifice; on ne sait pas ce qu'il en coûte à quelques uns pour accomplir dignement tous les jours leur tâche obscure et douloureuse.

II. Classe de Quatrième. Humanités anciennes et modernes.

Trois mois de sécheresse.

25 juillet 1893.

I. Rhétorique. Humanités anciennes. (Sections réunies).

UN THÈME LATIN (sans dictionnaire).

Qu'entendons-nous par un homme riche? A qui appliquons-nous ce mot? A celui, je pense, qui possède assez de biens pour les trouver sans peine suffisants à une vie libérale; à celui qui ne recherche, ne désire, ne souhaite rien de plus. — C'est ton esprit qui doit te déclarer riche et non l'opinion publique et la grandeur de tes biens; il faut qu'il trouve que rien ne lui manque, qu'il ne prenne souci de rien de plus. — A ton sens regorges-tu d'argent, ou même en as-tu en suffisance? Je l'accorde, tu es riche. Mais si, dans ton avidité d'amasser, tu ne réputes honteux aucun gain; si tous les jours tu fraudes, tu trompes, tu prends; si tu dépouilles les alliés, si tu pillas le trésor public; si tu es dans l'attente des testaments de tes amis; si, sans même les attendre, tu en substitues de faux, sont-ce là des signes d'abondance ou de besoin? — C'est l'âme de l'homme que l'on appelle riche et non son coffre-fort. Le tien a beau être comble; tant que je te trouverai vide, je ne te croirai pas riche.

Cic. Parad. VI.

II. Rhétorique. Humanités anciennes. (Section D) et Première. Humanités modernes. (Sections réunies)

Une composition (sans dictionnaire) dans deux des trois langues flamande, allemande, anglaise, ou dans les trois langues, à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

Sujet à traiter :

Paysage d'été ou Paysage d'hiver. (Au choix des concurrents)

III. Quatrième. Humanités anciennes. (Sections réunies)

1. THÈME LATIN.

Vous avez lu, sans doute, que Tarente, ville très célèbre et de beaucoup

la plus riche de la Grande Grèce, fut fondée par le crétois Taras, qui lui donna son nom. Mais je doute que vous sachiez qu'elle fut surtout augmentée en 707 par de jeunes Lacédémoniens qui, forcés de quitter leur pays à la suite d'une guerre civile, vinrent sous la conduite de Phalante, s'y établir, après en avoir chassé les habitants. .

Cette ville, située au fond d'un golfe, parvint bientôt à un tel degré de puissance qu'elle vainquit un grand nombre de peuples voisins. Mais après avoir conservé sa liberté pendant plusieurs siècles, elle dut se soumettre aux Romains, bien qu'elle eût appelé à son secours Pyrrhus, roi d'Épire.

Pyrrhus avait espéré vaincre les Romains par les éléphants, animaux qui leur étaient entièrement inconnus. Mais les Romains, se fiant à leurs armes et à leur courage, les méprisèrent bientôt et le roi, qui avait juré de s'emparer de Rome, dut sortir de l'Italie.

Vous demanderez peut-être pourquoi les Tarentins appelèrent à leur secours un roi étranger. C'est qu'ils n'étaient plus tels qu'ils avaient été autrefois. Les richesses avaient tellement énérvé leur âme qu'ils n'étaient plus capables de défendre seuls la patrie contre les ennemis.

2. VERSION LATINE.

Désavantages des villes maritimes.

Urbes maritimae non solum multis sunt periculis oppositae, sed etiam caecis. Nam terra continens adventus hostium non modo expectatos, sed etiam repentinos multis indiciis et quasi fragore quodam et sonitu ipso ante denunciat. Neque vero quisquam potest hostis advolare terra, quin eum non modo adesse, sed etiam quis et unde sit scire possimus. Maritimus vero et navalis hostis ante adesse potest quam quisquam venturum esse suspicari queat,

Est autem maritimis urbibus etiam quaedam corruptela ac demutatio morum : admiscentur enim novis sermonibus ac disciplinis et importantur non merces solum adventiciae, sed etiam mores, ut nihil possit in patriis institutis manere integrum. Jam qui incolunt eas urbes non haerent in suis sedibus, sed volucris semper spe et cogitatione rapiuntur a domo longius, atque etiam cum manent corpore, animo tamen excurrunt et vagantur. Nec vero ulla res magis labefactatam diu et Karthaginem et Corinthum pervertit aliquando quam hic error ac dissipatio civium, quod mercandi cupiditate et navigandi et agrorum et armorum cultum reliquerant.

Cic. : De Rep. II, passim.

IV. Quatrième. Humanités modernes.

a) Une traduction du français en flamand ou en allemand pour les élèves des Athénées et Collèges situés dans la région wallonne;

b) Une traduction du flamand en allemand pour les élèves des Athénées et collèges situés dans la région flamande.

(A l'exclusion de la langue maternelle de l'élève)

a) TEXTE FRANÇAIS.

Un lièvre qui était honteux d'être poltron, cherchait une occasion de s'aguerrir. Il allait quelquefois par un trou d'une haie dans les choux du jardin d'un paysan pour s'accoutumer au bruit du village. Souvent même il passait assez près de quelques mâtons qui se contentaient d'aboyer après lui. Au retour de ces grandes expéditions, il se croyait plus redoutable qu'Hercule après tous ses travaux. Jean Lapin discourant un jour avec lui, lui dit d'un ton moqueur : " Mon ami, je te voudrais voir avec cette belle fierté au milieu d'une meute de chiens courants : Hercule , fuirait bien vite et ferait une laide contenance. " — " Moi, , répondit , notre preux chevalier, " je ne reculerais pas, quand toute la gent chienne , viendrait m'attaquer. " — A peine eut-il parlé, qu'il entendit un petit roquet d'un fermier voisin qui glapissait dans les buissons assez loin de lui. Aussitôt il tremble, il frissonne, ses yeux se troublent, et il se précipite d'un rocher escarpé dans une profonde vallée, où il pensa se noyer dans un ruisseau. Jean Lapin, le voyant faire le saut, s'écria de son terrier : " Le voilà ce foudre de guerre ! Le voilà cet Hercule qui doit purger la terre de tous les monstres dont elle est pleine ! " Fénélon.

b) TEXTE FLAMAND.

Er was eens een machtige koning in het Oosten, jong en schoon, ook van zijne onderdanen zeer bemind. Hovelingen, rijkdom, pracht en glorie, niets scheen hem te ontbreken. Evenwel werd die koning ziek; hij verkwiijnde, verloor den eetlust en was aan slechte luim en verveling ten prooi. — Eens dat de koning in zijnen leunstoel met de trouwste hovelingen over zijn ongelukkig lot klaagde, bracht men hem de mare, dat een vreemde dokter, een arabier, die wonderen deed, de stad naderde. Onmiddellijk liet de vorst den arabier halen, ten einde zijne kunst te beproeven. — De vreemde dokter werd binnen geleid; hij groette ootmoedig den vorst, onderzocht zijne kwaal, en na eene poos stilzweigend in den hof heen en weer gewandeld te hebben, naderde hij opnieuw met eerbied, bood zijne majesteit eenen grooten, ronden vergulden bol van cederhout aan, en sprak in dezer voege : " Heer koning, uwe ziekte is zeer gevaarlijk; maar zie hier het , onfeilbaar geneesmiddel; deze bol alleen bezit de kracht u te redden : , indien gij hem dagelijks honderd malen van hier naar gindschen boom , rolt, zult gij in min dan drie weken genezen zijn. " — De raad werd gevolgd en hij had ook het voorgezegde uitwerksel. Deze dagelijksche lichaams oefening deed 's konings eetlust herleven; zijne goede luim kwam terug: de vorst was genezen, en alom zong men den lof van den wonderdokter.

C. A. FREDERICQ.

26 juillet 1893.

I. Rhétorique. Humanités anciennes. (Sections réunies)

VERSION LATINE (sans dictionnaire).

Ce qu'il faut faire apprendre par cœur à l'école.

Illud ex consuetudine mutandum prorsus existimo in his, de quibus nunc

disserimus, aetatibus, ne omnia, quae scripserint, ediscant et certa, ut moris est, die dicant; quod quidem maxime patres exigunt atque ita demum studere liberos suos, si quam frequentissime declamaverint, credunt, cum profectus praecipue diligentia constet. Nam ut scribere pueros plurimumque esse in hoc opere plane velim; sic ediscere electos ex orationibus vel historiis aliove quo genere dignorum ea cura voluminum locos, multo magis suadeam. Nam et exercebitur acrius memoria aliena complectendo quam sua; et qui erunt in difficiliore hujus laboris genere versati, sine molestia, quae ipsi composuerint, jam familiarius animo suo affigent, et assuescent optimis semperque habebunt intra se, quod imitentur; et jam non sentientes formam orationis illam, quam mente penitus acceperint, expriment. Abundabunt autem copia verborum optimorum et compositione et figuris jam non quaesitis sed sponte et ex reposito velut thesauro se offerentibus. Accedit his et jucunda in sermone bene a quoque dictorum relatio et in causis utilis. Nam et plus auctoritatis afferunt ea, quae non praesentis gratia litis sunt comparata, et laudem saepe majorem quam si nostra sint conciliant.

Quintilian. Inst. Orat., II, 7.

II. Quatrième. Humanités anciennes. (Section grecque-latine)

VERSION GRECQUE.

Comment les Spartiates reçurent la nouvelle de la défaite de Leuctres.

Ἠτήθησαν ἐν Λεύκτροις οἱ Λακεδαιμόνιοι καὶ ἀπέθανον τῶν μὲν συμπάντων Λακεδαιμονίων χίλιοι, αὐτῶν δὲ Σπαρτιατῶν, ὄντων ἐκεῖ ὡς ἑπτακοσίων, περὶ τετρακοσίους καὶ Κλεόμβροτος ὁ βασιλεὺς. Γενομένων δὲ τούτων, ὁ μὲν εἰς τὴν Λακεδαίμονα ἀγγελῶν τὸ πάθος ἀφικνεῖται γυμνοπαίδων τε οὐσῆς τῆς τελευταίας καὶ τοῦ ἀνδρικοῦ χοροῦ ἕνδον ὄντος· οἱ δὲ ἔφοροι ἐπεὶ ἤκουσαν τὸ πάθος, ἔλυποῦντο μὲν, ὥσπερ ἀνάγκη τὸν μέντοι χορὸν οὐκ ἐξήγαγον, ἀλλὰ διαγωνίσασθαι ἔβωλ. Καὶ τὰ μὲν ὀνόματα πρὸς τοὺς οἰκείους ἑκάστου τῶν τεθνεώτων ἀπέδσαν· προεῖπον δὲ ταῖς γυναῖξιν μὴ ποιεῖν κραυγὴν, ἀλλὰ σιγῇ τὸ πάθος φέρειν. Τῇ δ' ὕστεραίᾳ ἦν ὄρα, ὧν μὲν ἐτέθνασαν οἱ προσήκοντες, λιπαροὺς καὶ φαιδροὺς ἐν τῷ φανερῷ ἀναστρεφόμενοις, ὧν δὲ ζῶντες ἡγγελημένα ἦσαν, τόντους σκυθρωποὺς καὶ ταπεινοὺς περιόοντας.

III. Quatrième Humanités anciennes (Section latine) et Humanités modernes.

1. Arithmétique.

Démontrez que, pour trouver le plus grand commun diviseur entre le nombre A et le produit B × C, il faut chercher le P. G. C. D. D entre A et B, diviser A par D; chercher le P. G. C. D. D' entre C et le quotient obtenu. Le P. G. C. D. demandé sera D × D'.

II. Algèbre.

1. Un marchand a vendu en deux fois a kilogr. d'une marchandise qui lui coûtait b fr. le kilogr. La première fois il a gagné r p % sur le prix d'achat; la seconde fois il a gagné r p % sur le prix de vente: combien de

kilogr. a-t-il vendu chaque fois s'il a gagné sur le tout c francs? — Vérifier la solution.

2. Résoudre l'équation

$$(x \times a)^2 + (x \times b)^2 = 5(a - b)^2.$$

Vérifier l'une des racines trouvées.

III. Géométrie.

1. On a, dans un cercle O , deux diamètres AB, CD perpendiculaires l'un sur l'autre; on joint les points A et B à un point E de la circonférence. Si F et G sont les points où les cordes AE, BE coupent le diamètre CD , exprimez les angles des deux triangles FAB, GAB en fonction de l'angle COE .

2. Connaissant les bases B et b d'un trapèze et sa hauteur h , calculer la surface des quatre triangles dans lesquels les deux diagonales divisent le trapèze.

IV. Rhétorique. Humanités anciennes (Sections réunies) et Première. Humanités modernes (Sections réunies)

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

1. Exposez l'origine, l'organisation et les causes de la prospérité des communes belges au moyen âge.

2. Caractérisez à grands traits les destinées de nos provinces sous la domination Bourguignonne.

3. Démembrements successifs qu'ont subis les Pays-Bas depuis Charles-Quint jusqu'à nos jours.

4. Donnez les causes, les événements principaux et les résultats de la guerre de Sécession américaine.

5. Faites connaître les causes principales des grands courants océaniques. Décrivez les grands courants maritimes de l'Océan Pacifique et de l'Océan Indien.

6. Faites la description de la Belgique au point de vue du relief du sol.

7. Faites connaître l'organisation du pouvoir judiciaire en Belgique.

27 juillet 1893.

I. Rhétorique. Humanités anciennes (Sections A et B)

PHYSIQUE ET CHIMIE.

1. Qu'est-ce qu'un paratonnerre? A quelles conditions doit-il satisfaire pour être efficace?

2. Décrivez la pile à colonne et faites voir que la force électromotrice est proportionnelle au nombre d'éléments.

3. Décrivez le voltamètre. Comment peut-on, au moyen de cet instrument, déterminer l'intensité d'un courant?

4. Quelles sont les propriétés particulières des deux gaz que l'on obtient par l'électrolyse de l'eau? — Dans quel rapport sont-ils combinés dans l'eau 1° en poids; 2° en volume?

5. Décrivez la machine de Clarke et expliquez le jeu de l'appareil.

6. Comment explique-t-on la formation des nuages?

II. Rhétorique. Humanités anciennes. (Section D)

CHIMIE.

1. Aluminium : Extraction - Propriétés - Usages - Caractères des sels solubles d'aluminium - Principaux composés qu'on trouve dans la nature.
2. Comment détermine-t-on la composition d'un bronze renfermant du cuivre, du zinc, de l'étain et du plomb?
3. Un corps dont la densité de vapeur est 1,6138 renferme 52 p. % de carbone, 13 p. % d'hydrogène, 35 p. % d'oxygène : Quelle est de formule?
4. Acide acétique : Formule - Propriétés - Préparations industrielles.
5. D'où retire-t-on le caoutchouc? — Quelles sont ses propriétés? — En quoi consiste la vulcanisation du caoutchouc? Comment se fait-elle?

III. Rhétorique. Humanités anciennes (Section C) et Rhétorique. Humanités modernes. (Section scientifique)

1. Géométrie analytique.

Trouver le lieu des points M tels qu'en menant de ces points les tangentes MA, MB à une ellipse de centre C et dont l'un des foyers est F, on ait :

$$\frac{1}{FA} + \frac{1}{FB} = \frac{2}{FC}$$

Ramener l'équation du lieu à sa forme la plus simple et construire la courbe.

3. Trigonométrie sphérique.

Démontrer que si, du point de rencontre des médianes d'un triangle sphérique, on abaisse des perpendiculaires sur les côtés, le produit du sinus d'un côté par le sinus de la perpendiculaire à ce côté est le même pour les trois côtés.

3. Géométrie descriptive.

Trouver sur une droite donnée dans le plan horizontal un point également distant de deux droites données dans un plan passant par la ligne de terre.

4. Algèbre.

Trouver quatre nombres en proportion, connaissant la somme des extrêmes a , la somme des moyens b et la somme c^4 des quatrièmes puissances des termes.

IV. Rhétorique. Humanités modernes. (Section commerciale)

I. Sciences commerciales.

1. Expliquer l'opération achat à prime inverse et vente à prime directe. — Quel est le résultat de cette opération quand le cours de liquidation est supérieur au prix de vente?

2. Quelle annuité doit payer à une compagnie d'assurances une personne de l'âge p , pour avoir droit à une rente viagère de r francs, qui lui sera payée à partir de l'âge n ?

L'annuité est payée jusqu'à l'âge $n - 1$.

II. *Droit commercial.*

Comment le débiteur commerçant peut-il éviter la déclaration de faillite? Quelles sont les conditions exigées par la loi? — Que doit mentionner le procès-verbal de l'assemblée dans laquelle aura lieu la délibération?

III. *Economie politique.*

Montrez que le libre échange accroît le bien-être des peuples. — Citez les objections des protectionnistes.

IV. *Histoire.*

Appréciez la règne de Marie Thérèse au point de vue commercial.

V. *Géographie.*

Aperçu sur le développement de l'industrie du fer. — Quels sont les centres principaux de cette industrie.

V. **Quatrième. Humanités anciennes.** (Section grecque-latine)*Zoologie.*

1. Faites la description anatomique d'un poisson. — Indiquez les différences que présentent la respiration et la circulation chez le poisson et chez l'homme.
2. Décrivez un crustacé.

Botanique.

1. Comment les plantes se nourrissent-elles?
2. Qu'est-ce que la corolle? — Décrivez un de ses éléments; — citez les principales corolles régulières — nommez les plantes qui ont ces corolles.
3. Donnez la clef dichotomique de la flore dont vous êtes servi — comment pouvez-vous déterminer une plante à l'aide de cette flore?

VI. **Quatrième. Humanités anciennes.** (Section latine)*Zoologie.*

1. Que savez-vous du système nerveux et de la structure des yeux des insectes? — Citez les différents ordres dans lesquels on a divisé la classe des insectes et les caractères particuliers à chaque ordre.
2. Qu'appelle-t-on "glandes,"? — Décrivez une glande. — Citez les principales et indiquez à quoi servent les liquides qu'elles secrètent.

Botanique

1. Donnez la marche de la sève dans les végétaux et les modifications qu'elle subit successivement.
2. Dites ce que vous savez des étamines. — De quoi se compose un grain de pollen? Comment se fait la fécondation?
3. Caractères des solanées. — Citez les plus importantes.

VII. **Quatrième. Humanités modernes.***Sciences commerciales.*

1. Quelles sont les conditions exigées pour qu'un mineur puisse devenir commerçant?

2. Quels sont les droits et les devoirs du porteur d'une lettre de change?
3. Quels sont les différents comptes que l'on ouvre au grand livre en partie double? — Qu'indique le solde de chacun d'eux?
4. Van Laer, d'Anvers, a vendu à Lebrun, de Mons, les marchandises suivantes expédiées par chemin de fer :
 8 balles riz pesant ensemble 648 kil., tare 2 p. %, à 23 fr. les 50 kilogr.;
 10 caisses sucre pesant ensemble 2300 kilogr., tare 15 p. %, à 15 $\frac{3}{4}$ fl. par kilogr.

le tout payable à 30 jours sous escompte de 3 p. %.

Van Laer dispose sur Lebrun du montant de sa facture et endosse la lettre de change à Lamarche, de Liège. — Formulez la lettre de voiture, la facture, la lettre de change et passez écriture de cette opération aux livres de Van Laer en partie double et à ceux de Lebrun en partie simple.

28 juillet 1893.

Concours spécial en flamand et en allemand.

I. Rhétorique. Humanités anciennes, et Première. Humanités modernes. (Sections réunies).

Kennis baart macht.

II. Quatrième. Humanités anciennes et modernes (Sections réunies)
 Zomeravond.

Par arrêté royal du 9 juin 1893, M. Stecher (J.), professeur émérite, est définitivement déchargé, sur sa demande, du cours d'histoire de la littérature grecque et de la littérature latine, qu'il donnait à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège.

Par arrêté royal du 28 juin 1893, M. De Ryckere (Georges), ingénieur électricien, est chargé de faire, aux écoles spéciales du génie civil et des arts et manufactures annexées à l'université de Gand, le cours d'électricité et de ses applications industrielles, en remplacement de M. Van Rysselberghe (F.), décédé. Il conserve ses attributions de directeur du laboratoire et des exercices pratiques d'électricité.

Par arrêté royal du 5 août 1893, M. Fréderichs (Jules), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, second professeur de flamand, à titre provisoire, à l'athénée royal d'Ostende depuis le 30 septembre 1891, est nommé définitivement à ces fonctions.

Par arrêté royal du 26 août 1893, M. Parmentier (Léon), professeur extraordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, passe, en la même qualité, à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège.

Il y fera le cours d'histoire de la littérature grecque, en remplacement de M. le professeur émérite Stecher.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 3 juillet : Jackson, Grammaire zende (A. Meillet). — Scherman, Les descentes aux enfers (L. Feer). — Desjardins, Géographie de la Gaule romaine, IV (R. Cagnat). — Bonnassieux. Les grandes compagnies de commerce (R. Auerbach). — Reynier, Thomas Corneille (Charles Dejob). — Sarrazin, Mirabeau-Tonneau (A. Chuquet). — Rey, Les cahiers de Saint-Prix (A. Ch.). — Welschinger, Ney (A. Ch.). — Lemas, Les commissions militaires d'Ile-et-Vilaine (A. C.). — Lods, Gambis et Rabaut-Pomier (C.). — Jannet, Capital et finance (P. C.).

Du 10 juillet : Couderc, Journal de voyage à Jérusalem de Louis de Rochechouart (Clermont-Ganneau). — L'Hellas, IV (My). — Wlassak, Les lois de la procédure romaine (Eduard Cuq). — Bréal, De l'enseignement des langues vivantes (A. Chuquet). — Budé, Jacob Vernet (T. de L.). — Chélad, Les armées françaises jugées par les habitants de l'Autriche (A. Ch.). — De la Borderie, Alexandre Duval (T. de L.). — Nyrop, L'Espagne moderne (J. Sarrailh). — Rebière, Mathématiques et mathématiciens (C.).

Du 17-24 juillet : Brugmann, Grammaire comparée des langues indo-européennes, Tables (V. H.). — Frick, Petites chroniques (Paul Lejay). — Compayré, Abélard et l'origine des universités (Jacques Parmentier). — Millet, Rabelais; Fouillée, Descartes; Lintilhac, Lesage (Félix Hémon). — Pirenne, Bibliographie de l'histoire de Belgique (A. Chuquet). — Prarond, Chronique de Jean de la Chapelle (T. de L.).

Du 31 juillet-7 août : Schæfer, Le papyrus Ebers (G. Maspero). — Schwarz, Omar, fils d'Abi Rebia (A. Barbier de Meynard). — Maass, Aratos (My). — Héronidas, Les Mimes, trad. Dalmeyda (Am. Hauvette). — Wilmanns, Grammaire allemande, I (V. Henry). — Klein, Raimond d'Aguilers (Ch. Pfister). — Extraits de la chanson de Roland, p. G. Paris (T. de L.). — Roy, Charles Sorel (Eduard Droz). — Toldo, Figaro et ses origines (Charles Dejob). — Waliszewski, Catherine II (F. D. C.). — Souvenirs de Chaptal (M. Zimmermann). — Mémoires de Beauvais; Mémoires de Michelot Moulin (H. Baguenier Desormeaux). — Gréard. Nos adieux à la vieille Sorbonne (Salomon Reinach).

Du 28 août-4 septembre : Phédon, p. Couvreur (My). — Radet, La Lydie (Salomon Reinach). — Overbeck, Histoire de la sculpture grecque (Henri Lechat). — Petites chroniques, p. Mommsen (R. C.). — Grau, Le texte d'Ovide (Paul Lejay). — Études italiennes de philologie classique (P. L.). — Goblet d'Alviella. L'arbre sacré (J. Toutain). — A. Leroy-Beaulieu, Les Juifs et l'antisémitisme (Eugène d'Eichthal). — Jarry, La voie de fait et

l'alliance franco-milanaise (T. de L.). — Arnould, Anecdotes inédites sur Malherbe (A. Delboulle). — M^{lle} Cserhami-Hecht-Iren, Le romantisme français et le théâtre hongrois (J. Kont). — Lantenay, L'abbaye d'Eysses (T. de L.).

Du 11-18 septembre : Mills, Travaux sur l'Avesta (James Darmesteter). — Perruchon, Vie de Lalibala et Chroniques éthiopiennes (Rubens Duval). — Sethe, La lettre aleph (G. Maspero). — V. Nourrisson, La bibliothèque des Ptolémées (My). — Morawski, Les rhéteurs latins (Emile Thomas). — Karacsonyi, La bulle de Sylvestre II (J. Kont). — Jusserand, Langland (A. Chuquet). — Kugler, Albert d'Aix (Ch. Pfister). — Buenger, Bernegger (R.). — Berluc-Perussis, Le protestantisme à Forcalquier (T. de L.). — Saint-Simon, Mémoires, p. Boislisle, IX (T. de L.). — Gumpłowicz, La lutte des races (Paul Guiraud).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger und O. Seyffert. 1893. Calvary.

22. April. — Rezensionen und Anzeigen : Quinti Smyrnaei posthomeri-corum libri XIV, ed. A. Zimmermann (R. Peppmüller). — Fr. Hultsch, Die erzählenden Zeitformen bei Polybios (Th. Büttner-Wobst). — Commentaria in Aristotelem Graeca. Vol. II, pars II : Alexandri Aphrodisiensis in Aristotelis Topicorum libros octo commentaria, ed. M. Wallies (Fr. Susemihl). — H. Hilgenfeld, L. Annaei Senecae epistulae morales quo ordine et quo tempore sint scriptae collectae editae (F. Schultess) I. — G. Blümner, Die Farbenbezeichnungen bei den römischen Dichtern (Keller). — G. Hertzberg, Kurze Geschichte der altgriechischen Kolonisation (Holm). — E. Ziegeler, Aus Sicilien (Holm). — A. J. Evans, Syracusan 'Medallions' and their engravers (B. Lupus). — Th. Eckinger, Die Orthographie lateinischer Wörter in griechischen Inschriften (W. Deecke). — Des Münsterischen Humanisten Johannes Murnellius Opusculum de discipulorum officiis, quod Enchiridion scholasticorum inscribitur, herausg. von A. Bömer (K. Wotke). — G. Uhlig, Die Einheitsschule mit lateinlosem Unterbau. — C. Nohl, Wider die Uhligsche Schrift : Die Einheitsschule mit lateinlosem Unterbau (X.).

29. April. — Rezensionen und Anzeigen : E. Bethe, Thebanische Heldenlieder (K. Tümpel). — Xenophons Anabasis, Books I—IV, by W. Kelsley and A. C. Zenos (J. A. Simon). — M. Dubois, Examen de la géographie de Strabon (A. Häbler). — Q. Horatii Flacci carmina, ed. M. Hertz (L. Mueller). — H. Hilgenfeld, L. Annaei Senecae epistulae morales quo ordine et quo tempore sint scriptae collectae editae (F. Schultess) II. — G. Bilfinger, Die Sterntafeln in den ägyptischen Königsgräbern von Biban el Molûk. — J. van Mierlo, De Sterrenkunde der Chaldäers (P. Jensen).

6. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : The eighth book of Thucydides, by G. T. Tucker (G. Behrendt). — H. Schafstaedt, De Diogenis epistulis (P. Wendland). — Commentaria in Aristotelem Graeca, Vol. I : Alexandri Aphrodisiensis in Aristotelis Metaphysica commentaria, ed. M. Hayduck (Fr. Susemihl). — Cornelius Tacitus, Dialogus de oratoribus, erklärt von G. Andresen (C. John). — A. J. Kronenberg, Ad. Apuleium Madaurensem (C. Haeblerlin). — A.-E. Chaignet, Histoire de la psychologie des Grecs

(L. Stein). — W. Judeich, *Kleinasiatische Studien*. (J. Ziehen). — W. Larfeld, *Griechische Epigraphik* (R. Meister). — Beiträge zur historischen Syntax der griechischen Sprache, herausg. v. M. Schanz. Bd. IV, Heft 1: *Historische Syntax der griechischen Komparation in der klassischen Litteratur*, von O. Schwab (Fr. Stolz).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Hans Draheim und Franz Harder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1893.

22. Februar. — Rezensionen und Anzeigen: J. Murr, *Die Gottheit der Griechen als Naturmacht* (H. Steuding). — *Novum Testamentum Graece* erkl. von Fr. Zelle. V. Die Apostelgeschichte von B. Wohlfahrt (J. Dräseke). — G. Strickland, *La questione omerica* (G. Vogrinz). — Fr. Harder, *Auswahl aus Herodot*; Schülerkommentar zu der Auswahl aus Herodot (W. Volbrecht). — *Livi libri* ed. A. Luchs. Vol. IV (Ad. Schmidt). — G. Schimmelpheng, *Erziehliche Horazlektüre* (O. Weissenfels). — F. Hoffmann und W. Votsch, *Latein. Übungsbuch. Zweiter Teil* (H. Ziemer).

1. März. — Rezensionen und Anzeigen: B. Matthiass, *Das griech. Schiedsgericht* (E. Ziebarth). — *Lysias f. d. Schulgebr.* erkl. von Frohberger. II. 2. Aufl. bes. von Thalheim (J. Kohm). — C. Wessely, *Antike Reste griechischer Musik* (H. G.). — Tacitus erkl. von Nipperdey. I 9. Aufl. bes. von G. Andresen; G. Andresen, *De codicibus Mediceis Annalium Taciti* (E. Wolff). — Horaz' Oden und Epoden ... bearb. von H. Menge (O. Weissenfels). — H. Heikel, *Über die Entstehung der Konstruktionen bei $\pi\acute{o}\iota\nu$* (Frenzel). — R. Holzer, *Übungsstücke z. Übersetzen ins Lateinische*. 3. Abt. her. von E. Holzer (C. Drenckhahn). — O. Schantz, *Carminum amatoriorum convivaliumque florilegium* (H. Belling).

8. März. — Rezensionen und Anzeigen: L. Mitteis, *Reichsrecht und Volksrecht* (O. Schulthess) I. — O. Dingeldein, *Der Reim bei den Griechen u. Römern* (O. Weissenfels). — E. Graf, *Pindars logaödische Strophen* (H. G.). — *Lysias f. d. Schulgebr.* erkl. von Frohberger. II. 2. Aufl. bes. von Thalheim (J. Kohm). — E. Bruhn, *Griechisches Lesebuch für Obersekunda I. II.* (W. Vollbrecht). — Cicero, *Select orations and letters ...* by Fr. Kelsey (G. Andresen). — *Livi ab u. c. libri XXI. XXII. XXIII. XXIV. XXX.* ed. Zingerle. Für d. Schulgebr. bearb. von P. Albrecht (E. Wolff). — J. P. Waltzing, *Découverte archéologique faite à Foy en mai 1892* (M. Ihm).

15. März. — Rezensionen und Anzeigen: P. Heichen, *Die Kulturgeschichte in Hauptdaten* (M. C. P. Schmidt). — H. Dessau, *Inscriptiones latinae selectae*. Vol. I. (M. Ihm). — J. P. Waltzing, *L'épigraphie latine* (W. Liebenam). — R. von Planta, *Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte*. I. (W. Deecke). — L. Mitteis, *Reichsrecht und Volksrecht in den östlich. Provinzen des röm. Kaiserreiches* (O. Schulthess). — O. Schulthess, *Der Prozefs des Rabirius* (A. Schneider). — *Livi l. XXI f.* den Schulgebr. erkl. von K. Tücking. 4. Aufl. (Ad. Schmidt). — J. Loos, *Der österreichische Gymnasiallehrplan im Lichte der Konzentration* (O. Weissenfels).

22. März. — Rezensionen und Anzeigen: O. Rubensohn, *Die Mysterienheiligtümer in Eleusis und Samothrake* (H. Steuding). — G. Attinger, *Essai*

sur Lycurgue et ses institutions (A. Gessner). — L. Mitteis, Reichsrecht und Volksrecht in den östlich. Provinzen des röm. Kaiserreiches (O. Schulthess) III. — G. Bronisch, Die oskischen i- und e- Vokale (W. Deecke). — E. Lehmann, De Romanor. servit. quaest. (P. Geppert). — Die Berliner Schulkonferenz. Referat von S. Frankfurter; S. Frankfurter, Die Mittelschulreform in Preussen u. das österr. Mittelschulwesen (O. Weissenfels).

29. März. — Rezensionen und Anzeigen : E. Gerland, Geschichte der Physik (M. C. P. Schmidt). — L. Mitteis, Reichsrecht und Volksrecht in den östlich. Provinz. d. röm. Kaiserreiches (O. Schulthess). — Syriani in Hermogenem commentaria ed. H. Rabe. Vol. I. (C. Haeblerlin). — Eudociae Augustae carminum reliquiae ed. ab A. Ludwig (J. Dräseke). — O. Kohl, Über die Verwendung römischer Münzen im Unterricht (A. Pfeiffer). — Jahresberichte über das höhere Schulwesen herg. von C. Rethwisch. VI. Jahrgang (O. Weissenfels). — Ad. Kaegi, Griech. Schulgrammatik, 3 Aufl.; Ad. Kaegi, Kurzgefasste griechische Schulgrammatik. (H. Schweizer-Sidler).

5. April. — Rezensionen und Anzeigen : R. Neumann, Nordafrika nach Herodot (J. Partsch). — Ägyptische Urkunden aus den Königlichen Museen zu Berlin. Griechische Urkunden. 1.—3. Heft (C. Wessely) I. — Fr. Lell, Der absolute Accusativ im Griechischen bis zu Aristoteles (H. Kallenberg). — Eudociae Augustae carminum reliquiae ed. ab A. Ludwig (J. Dräseke). — L. Havet, La prose métrique de Symmaque (W. Kroll). — Auswahl aus Vergils Äneis ... von A. Lange; Vergils Äneis ... in verkürzter Form herg. von J. Werra (H. Winther).

12. April. — Rezensionen und Anzeigen : A. Holder, Altceltischer Sprachschatz. 2. u. 3. Lieferung (H. Meusel). — M. Schanz, Geschichte der römischen Litteratur. II. (Fr. Harder). — Ägyptische Urkunden aus den Königlichen Museen zu Berlin. Griechische Urkunden. 1.—3. Heft (C. Wessely). — A. Fahlberg, De Hercule tragico Graecorum (C. Haeblerlin). — Demosthenes, Ausgewählte Staatsreden. F. d. Schulgebrauch erkl. von Dr. F. Rösiger (E. Rosenberg). — J. Bywater, Contributions to the textual criticism of Aristotle's Nicomachean Ethics (M. Wallies). — Apollonii Pergaei quae exstant ed. J. L. Heiberg. Vol. II (S. Günther).

19. April. — Rezensionen und Anzeigen : A. Clement Pallu de Lessert, Vicaires et comtes d'Afrique. (G. Zippel). — F. Imhoof-Blumer, Porträtköpfe auf römisch. Münzen der Republik und der Kaiserzeit. 2. Aufl. (A. Pfeiffer). — Fr. Seitz, De fixis poetarum Latinor. epithetis. Part. I. (H. Belling). — A. Oltramare, Étude sur l'épisode d'Aristée dans les Géorgiques de Virgile (H. Morsch). — A. Rabe, Die Redaktion der Demosthenischen Kranzrede (E. Rosenberg).

26. April. — Rezensionen und Anzeigen : Abhandlungen aus dem Gebiet der klassischen Altertumswissenschaft W. von Christ dargebracht (E. Hübner) I. — Gnomica I. Sexti Pythagorici, Clitarchi, Euagrii Pontici sententiae ab A. Elter editae; Gnomica II. Epicteti et Muschionis quae feruntur sententiae ab A. Elter edit (H. Schenkl). — Claudii Galeni scripta minora. Vol. III. ex recogn. G. Helmreich (R. Fuchs). — M. Tulli Ciceronis de oratore libri tres ..., A. S. Wilkins (C. B.). — C. Gerstenberg, Über die Reden bei Sallust (Th. Opitz). — Q. Horatii Flacci carmina, rel. et app. crit. instr. M. Hertz (W. Hirschfelder).

3. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : H. Gaebler, Erythrae (O. Treuber). — C. Pascal, *Studia Philologica* (Vogrinz). — Abhandlungen aus dem Gebiete der klassischen Altertumswissenschaften W. von Christ dargebracht (E. Hübner). — A. Giefswain, Die Hauptprobleme der Sprachwissenschaft (H. Ziemer). — *Platonis opera omnia* rec. M. Wohlrab. Vol. VIII, sect. I cont. *Theaetetus*. ed. altera. (A. Th. Christ).

10. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : Paton, W. R., and Hicks, E. L., *The inscriptions of Cos* (L. Büchner). — R. Heinze, *Xenokrates* (A. Döring). — Aristoteles, *Der Staat der Athener*. Cap. I—LXI für den Schulgebr. erkl. von K. Hude (Schneider). — *Philologische Untersuchungen* herausg. von A. Kiessling und U. von Wilamowitz-Moellendorff. 12. Heft : *Aratea* scripsit E. Maass (E. Oder) I. — J. M. Stowasser, *Das Verbum lae* (H. Ziemer). — E. Zimmermann, *Übungsbuch im Anschluss an Cicero, Sallust, Livius*. II. *Übungsstücke im Anschluss an Ciceros Catilinarische Reden und Sallusts Verschwörung Catilinas* (G. Andresen).

17. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : N. Wecklein, *Über die Stoffe und die Wirkung der griechischen Tragödie* (H. Morsch). — *Dissertationes philol.* Vindobon. IV. (M. Heller). — K. Koch, *Platos Gorgias als Schullektüre* (A. Th. Christ). — *Aristotle's Constitution of Athens*, by John E. Sandys (Schneider). — A. Scheindler, *Lateinische Schulgrammatik*. 2. verb. Auflage (H. Ziemer).

24. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : *Philologische Untersuchungen* herausg. von A. Kiessling und U. von Wilamowitz-Moellendorff. 12. Heft : *Aratea* scripsit E. Maass (E. Oder) II. — *Der Froschmäusekrieg ... übertr.* v. P. Mitzschke. — L. Holländer, *Kunaxa* (Fr. Reuss). — *Platons Laches* f. d. Schulgebr. erkl. von Chr. Cron. 5. Aufl. (A. Th. Christ). — *Historia Apollonii regis Tyri iterum* ed. Al. Riese (C. Weyman). — *Ad Kaegi, Repetitionstabellen zur kurzgefassten griechischen Schulgrammatik* (H. D.).

31. Mai. — Rezensionen und Anzeigen : Th. Gerber, *Quae in commentariis a Gregorio Corinthio in Hermogenem scriptis vetustiorum commentariorum vestigia deprehendi possint* (G. Thiele). — H. Lübke, *Menander und seine Kunst* (F. Schlee). — Fl. Nencini, *De Terentio eiusque fontibus* (F. Schlee). — Q. Horati Flacci *Sermonum et epistularum libri* mit Anmerkungen v. Lucian Mueller. 1. Teil. *Satiren* (W. Hirschfelder). — G. Capellanus, *Sprechen Sie lateinisch?* 2. Aufl. (H. D.).

7. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : *Philologische Untersuchungen* herausg. von A. Kiessling u. U. v. Wilamowitz-Moellendorff. 12. Heft : *Aratea* scripsit E. Maass (E. Oder) Schluss. — Karl Joël, *Der echte und der xenophontische Sokrates*. Erster Band. (A. Döring) I. — L. Traube, *Poetae latini aevi Carolini*, Tom. III partis alterius fasc. I (M. Manitius). — Sickinger, *Wörterverzeichnis zu Xenophons Anabasis*. Buch IV; Bachof, *Wörterverzeichnis zu Xenophons Anabasis*. Heft II. Buch IV-VII; Ranke, *Präparation zu Xenophons Anabasis*. Buch I. Wortkunde. 2. Aufl. von Kraft (F. Schlee).

14. Juni. — Rezensionen und Anzeigen : Chr. Blinkenberg, *Asklepios og hans fraender i Hieron ved Epidauros* (C. Haeblerlin). — Karl Joël, *Der echte und der Xenophontische Sokrates*. Erster Band. (A. Döring) Schluss.

— Diophanti Alexandrini Opera omnia cum graecis commentariis, ed. et latine interpr. est P. Tannery. Vol. I (S. Günther). — Ciceronis orationes selectae XIV. editio XXII cur. O. Heine. P. I (G. Landgraf). — De dioecesi Aegyptiaca lex ... ed. C. E. Zachariae a Lingenthal (F. Hirsch). — Cornelii Nepotis liber de excell. ducibus ... rec. Ed. Ortmann. ed. V; Cornelii Nepotis vitae. F. d. Schulgebr. von Andreas Weidner. 3. Aufl.; Joh. Schmidt, Latein. Lesebuch aus Cornelius Nepos und Q. Curtius Rufus; Hans Müller, De viris illustribus. 2. Aufl.; E. Schäfer, Nepos-Vokabular. 3. Teil (K. Jahr).

21. Juni. — Rezensionen und Anzeigen: J. Overbeck, Geschichte der griechischen Plastik. 4. Aufl. I. Band (H. L. Ulrichs). — Chr. Belger, Die mykenische Lokalsage von den Gräbern Agamemnons und der Seinen (A. Furtwängler). — Herodotus für den Schulgebrauch erklärt v. K. Abicht. V. Bd. 4. Aufl. (W. Gemoll). — Aristoxenos von Tarent. Melik und Rhythmik des klassischen Hellenentums. II. Bd. von R. Westphal, herausg. von F. Saran (H. G.). — Ch. E. Bishop, De adjectivorum verbalium in -τος terminatione insignium usu Aeschyleo (L. Nast). — O. Kemmer, Arminius (G. Andresen). — J. Bintz, Der Einfluss der Ars poetica des Horaz auf die deutsche Litteratur des XVIII. Jahrh. (H. Morsch). — F. Schultz, Lat. Übungsbuch für die unteren Klassen. 15. Aufl. vollständig umgearb. von J. Weisweiler (Rademann).

28. Juni. — Rezensionen und Anzeigen: Fr. Studniczka, Kyrene, eine altgriechische Göttin (O. Schroeder). — O. A. Danielsson, De voce αἴζηος quaestio etymologica (P. Kretschmer). — P. Cornelii Taciti ab excessu Divi Augusti libri I-VI ed. Geyza Némethy (G. Andresen). — Sexti Aurelii Victoris de Caesaribus liber rec. Fr. Pichlmayr (Th. Opitz). — Chronica minora coll. et emend. C. Frick. Vol. I (F. Hirsch).

4. Juli. — Rezensionen und Anzeigen: E. Hatch, Griechentum und Christentum. Deutsch von E. Preuschen (V. Schultze). — C. F. H. Bruchmann, Epitheta deorum quae apud poetas Graecos leguntur (H. Steuding). — J. Sander, Über Alkmäon von Croton (Löschhorn). — Fr. Susemihl, Quaestionum Aristotelearum criticarum et exegeticarum Pars II (C. Goebel). — R. Kühner, Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache. 3. Aufl. bes. von Fr. Blass. 2. Bd. (C. Haeblerlin). — M. Niemeyer, Plautinische Studien (Langrehr). — Deutsche Lyriker des 16. Jahrhunderts. Ausgew. u. hersg. von G. Ellinger. Lat. Litteraturdenkmäler des 15. und 16. Jahrhds. VII. (H. D.).

12. Juli. — Rezensionen und Anzeigen: H. Schiller, Die römischen Kriegsaltertümer. 2. Aufl.; M. Voigt, Römische Privataltertümer und Kulturegeschichte. 2. Aufl. (Fr. Fröglich). — Fr. Vollmer, Laudationum funebrium Romanorum historia et reliquiarum editio (G. Zippel). — The Cambridge Homer. The Odyssey ed. by Arth. Platt (P. Cauer). — Thukydides erklärt von J. Classen. 3. Bd. 3. Buch 3. Aufl. besorgt von J. Steup (Widmann). — Aem. Thomas, De Velleiani voluminis condicione (W. Hirschfelder).

19. Juli. — Rezensionen und Anzeigen: O. Ribbeck, Geschichte der römischen Dichtung. III (P. Weizsäcker). — O. Hey, Semasiologische Studien (R. Thomas). — Iwan von Müller, Die griechischen Privataltertümer. 2. Aufl.; A. Bauer, Die griechischen Kriegsaltertümer. 2. Aufl. (H.

Blümner). — Sammlung d. griechischen Dialektinschriften her. von Collitz. II. Bd., III. IV. Heft. Die delphischen Inschriften, bearb. von J. Baunack (P. Cauer). — Fr. Falbrecht, de tertio Andriae exitu quem exhibet Codex Erlangensis CCC (H. Dziatzko). — A. Cramer, Über die ältesten Ausgaben von Manilius' *Astronomica* (Th. Breiter). — C. Hentze, Anleitung zur Vorbereitung auf Homers *Odyssee*. III. IV. (Ges. XIII-XXIV) (Vogrinz). — H. Uhle, Griechische Schulgrammatik, in Verbindung mit A. Procksch und Th. Büttner-Wobst bearbeitet 4. Aufl. (J. Sitzler).

2. August. — Rezensionen und Anzeigen: J. Overbeck, Geschichte der griech. Plastik. 4. Aufl. 1. Bd. (L. Urlichs). — E. Wilisch, Die altkorinthische Thonindustrie (P. Weizsäcker). — Lactanti opera rec. S. Brandt et G. Laubmann, II, 1 (M. Petschenig). — O. Crusius und L. Cohn, Zur handschriftlichen Überlieferung, Kritik und Quellenkunde der *Paroemiographen*. Mit Anhang: E. Kurtz, Sprichwörter des Eustathios (H. Stadtmüller). — Ciceros Rede für S. Roscius herausg. von Fr. Richter, 3. Aufl. von A. Fleckeisen (H. Nohl). — Herodotus Books V and VI, édit. with notes by E. Abbott (H. Kallenberg). — W. Prellwitz, Etymologisches Wörterbuch der griechischen Sprache (P. Cauer). — L. Ceci, Le etimologie dei Giureconsulti Romani (E. Th. Schulze). — A. Engelbrecht, Das Titelwesen bei den spätlateinischen Epistolographen (M. Petschenig). — L. Nast, Die Volkslieder der Litauer (H. Draheim). — K. Schenkl, Übersetzen aus dem Deutschen ins Griechische. 8. Aufl. (J. Sitzler). — H. Eichler, Variationen zu Tacitus *Annalen*, I. (A.). — Mayer und Müller, Das akademische Berlin.

16. August. — Rezensionen und Anzeigen: C. Wessely, Bemerkungen zu einigen Publikationen auf dem Gebiete der älteren griechischen Paläographie (O. Schulthess). — *Inni di Callimaco su Diana e sui Lavacri di Pallade*, Rec. di C. Nigra; Fr. de Jan, *De Callimacho Homeri interprete* (H. Draheim). — E. Lange, *Thukydides und sein Geschichtswerk* (W. Vollbrecht). — Br. Keil, *Die solonische Verfassung in Aristoteles Verfassungsgeschichte Athens* (J. H. Lipsius). — Fr. Aly, *Horaz, sein Leben und Wirken* (J. Häussner). — G. Müller, *Schülerkommentar zu Sallusts Schriften* (Th. Opitz). — O. Lenel, *Das Sabinus-System* (Gradenwitz). — H. Fritzache, *Kurzgefasste griechische Schulgramm.* 2. Aufl. (W. Vollbrecht). — E. Koch, *Die Notwendigkeit einer Systemänderung im griechischen Anfangsunterrichte* (J. Sitzler).

23. August. — Rezensionen und Anzeigen: M. Collignon, *Handbuch der griechischen Archäologie*. Deutsche Ausg. von J. Friesenhahn (P. Weizsäcker). — K. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik*, Indices (H. v. d. Pfordten). — Aeschylus' *Prometheus für den Schulgebrauch* erklärt von N. Wecklein. 3. A. (E. Fehr). — P. Lorentz, *Observationes de pronominum personalium apud poetas Alexandrinis usu* (S.). — Lucianus, rec. J. Sommerbrodt. II, I (P. Schulze). — *Sylloge epigrammatum Graecorum*, ed. E. Hoffmann (C. Haeblerlin). — *Ciceronis oratio pro Sestio*, ed. A. Kornitzer. — *Ciceronis oratio Philippica secunda*, ed. A. Kornitzer. — W. Christ, *Horatiana* (W. H.). — F. Hettner, *Die röm. Steindenkmäler des Provinzialmuseums zu Trier* (M. J.).

30. August. — Rezensionen und Anzeigen: J. La Roche, *Kommentar zu*

Homers Odyssee (R. Peppmüller). — Platons Apologie des Sokrates und Kriton, bearb. von Ed. Goebel (A. Th. Christ). — Petronii Cena Trimalchionis, mit Übersetzung und Anmerkungen von L. Friedländer (Max C. P. Schmidt). — K. P. Schulze, Beiträge zur Erklärung der römischen Elegiker (G. Wartenberg). — O. Weissenfels, Ciceros rhetorische Schriften (Fr. Aly). — M. Wetzell, Griechisches Lesebuch. 3. Aufl. (J. Sitzler). — M. Schödel, Lateinische Elementargrammatik (C. Stegmann). — Cl. Nohl, Wider die Uhlische Schrift : Die Einheitsschule mit lateinlosem Unterbau (O. Weissenfels).

6. September. — Rezensionen und Anzeigen : H. Georgii, Die antike Äneiskritik (F. Schlee). — K. Wintzell, De Hellenismo Horatii I. (J. Häussner). — H. Magnus, Studien z. Ueberlieferung u. Kritik d. Metamorphosen des Ovid. 5. Teil : Lib. XV (G. Wartenberg). — A. M. A. Schmidt, Ueber das Homerische in Sophokles' Aias (H. Otte). — Thukydides' erstes Buch. Erklär. Ausg. von Fr. Müller; Thukydides, Schulausgabe nach der erklärenden Ausg. von Fr. Müller (Widmann). — G. Schneider, Hellenische Welt- und Lebensanschauungen (O. Weissenfels). — Holzweissig, Übungsbuch für d. Unterricht im Latein. : a. Kursus d. Sexta, 5. Aufl. b. Kursus d. Quinta, 4. Aufl. (H. Belling).

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 36.

6^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

NOTE SUR UN PASSAGE DES ACTES DE S^t MÂRI.

Les actes syriaques de S^t Mâri, publiés il y a quelques années par M^r Abbeloos ¹, contiennent, entre autres détails intéressants, un tableau fort curieux de la grande ville de Séleucie du Tigre au moment où l'apôtre la visita, c'est-à-dire selon toute probabilité au milieu du deuxième siècle ². Les habitants, qui pratiquaient le mazdéisme ³, avaient suivant notre récit des mœurs fort peu édifiantes. Ils aimaient surtout à l'excès le vin et la bonne chère. Le saint, nous dit-on, ne put d'abord leur prêcher la bonne parole " parce qu'il les trouvait perpétuellement ivres ⁴ „. Mais il ne se découragea pas et bientôt il lui vint une inspiration. Il se fit admettre dans un des cercles où ces païens faisaient bombance, et quand son tour vint de fournir le festin, il fit venir d'Édesse des musi-

¹ *Acta Sancti Maris apostoli versione latina et annotationibus illustrata* edidit J. B. Abbeloos S. T. D. Bruxelles, 1885. Une traduction allemande par R. Raabe vient de paraître à Leipzig (Hinrichs, 1893).

² On a déjà remarqué que, d'après le c. 17, l'empire Parthe, détruit en 226 p. C. n., subsistait encore du temps de Mâri, mais nous avons un *terminus ante quem* plus ancien. Séleucie, brûlée en grande partie lors de l'expédition de Lucius Vêrus en 165 (Dion Cass. LXXI, 2), fut entièrement ruinée par Septime Sévère en 199. Cf. Amm. Marc. XXIII 5 § 3 .. *civitatem desertam conlustrans Severo* (sic Gardth., *sacro codd.*) *principe quondam excisam* .. et Schiller, *Röm. Kaiserz.*, p. 720. Voyez aussi *infra* p. 2, n. 5.

³ Ils adoraient le feu (c. 23, p. 60 l. 7 sqq.) et le soleil (c. 25, pp. 65-66). Le texte donne quelques autres détails : Dans leurs temples il y avait de nombreuses idoles (c. 25). Ils s'écrient chaque fois que Mâri a fait un miracle : cet homme est un dieu (c. 22, p. 56, c. 23, p. 59, c. 27, p. 70), ce qui ne laisse pas d'être assez caractéristique pour leur état d'esprit.

⁴ C. 17, p. 51.

ciens de tant de talent, que les convives voulurent à toute force les retenir à Séleucie. " Alors — je cite nos actes — le saint leur dit : Devenez chrétiens, et les chanteurs vous resteront ⁵ „. Comme il avait déjà converti les deux chefs de la société en les sauvant miraculeusement de la mort, qu'il subit ensuite avec succès l'épreuve du feu, guérit une aveugle, et remplit pendant un an Séleucie de prodiges ¹, il parvint à grouper autour de lui un petit noyau de fidèles, et obtint enfin du roi des Parthes l'autorisation de construire une chapelle sur les bords du Tigre.

Cette légende bizarre paraît au premier abord de pure fantaisie, et plus d'un lecteur sera sans doute tenté d'en sourire. Mais elle contient des détails qui prouvent à l'évidence — du moins à ce qu'il me semble — qu'elle a un fonds historique. Quelles que soient les fantaisies dont le rédacteur de ces actes a enjolivé son récit, il avait à sa disposition des documents précis sur la mission de S^t Mari et sur le milieu où il opéra à Séleucie.

Les sociétés dans le genre de celle où entra l'apôtre, étaient, nous dit le texte (c. 19), au nombre de trois :

Boh den ba Slêq tloto puh^{rê} 'it hwau, had d'sobê w^had da 'laimê w^had da tloïê. Hokano ger takesu l^opuhrai^vhun.

Ce qui se traduit exactement en grec :

² *Ἦν δὲ ἐν Σελευκίᾳ συμπόσια ³ τρία, τὸ μὲν γέροντων, τὸ δὲ νέων, τὸ δ' ἐφήβων· οὕτω γὰρ ἐτέτακτο τὰ συμπόσια αὐτῶν.*

Ces trois collèges de gérontes, de *neoi* et d'éphèbes se rencontrent sous l'empire romain dans un grand nombre de cités grecques d'Asie ⁴. Il n'y a donc rien d'étonnant qu'on les

¹ C. 23, p. 59 l. 12.

² C. 25, p. 64.

³ Puhro " *convivium cui quisque portionem suam confert* „, Payne Smith. Raabe rapproche l'assyrien puhru, *assemblée*.

⁴ Le nombre des inscriptions qui les mentionnent est énorme. Il suffira de renvoyer à Collignon, *Les collèges de Néoi* (Ann. fac. lettr. Bordeaux, t. II) et *Quid de collegiis epheborum excepta Attica commentari liceat*. 1887. — L'époque où ces sociétés furent le plus florissantes est le II^e siècle, ce qui concorde bien avec la date fixée plus haut.

retrouve à Séleucie, ville aux trois quarts hellénisée. Mais ce qui est curieux, c'est que nos actes syriaques nous donnent sur ces sociétés, ou du moins sur l'une d'entre elles, des renseignements plus complets que n'importe quel auteur occidental, et nous permettent de trancher une question depuis longtemps discutée.

Il y a au sujet des collèges de vieillards deux opinions contraires. La première, soutenue d'abord par M. Menadier ¹, reprise tout récemment, avec quelques modifications, par M. Hogarth ², voit dans ces "gérosies", municipales un corps politique semblable à la *boulè*, mais indépendant de celle-ci, et s'occupant surtout d'affaires religieuses. L'autre opinion a été exprimée incidemment par M. Mommsen ³. Pour lui les gérosies n'ont aucun caractère politique : ce sont des cercles où les citoyens d'un âge mûr se réunissent pour y passer agréablement leur temps — quelque chose, dit M. Mommsen, comme les *Bürgercasinos* des villes allemandes. Cette opinion s'appuie surtout, d'une part sur un texte de Vitruve ⁴, de l'autre sur ce fait que l'un des fonctionnaires principaux de la gérosie est le *γυμνασίαρχος*. Or, on trouve des gymnasiarques des *véoi* et des éphèbes; il n'y en a pas de la *boulè* ou du peuple ⁵.

Cette seconde manière de voir est pleinement confirmée par les actes de Saint Mâri. Leur rédacteur insiste même exclusivement sur les jouissances matérielles où se complaisaient ces "vieillards". Leur société n'est pour lui qu'un banquet, ses membres passent tout leur temps à boire et à manger ⁶.

¹ MENADIER, *Qua condicione Ephesii usi sint*, p. 48, sqq. Berlin, 1880.

² HOGARTH, *The gerousia of Hierapolis* (Journal of Philology, XIX, p. 69, sqq.), 1890.

³ MOMMSEN. *Röm. Gesch.*, t. V³, p. 326, n. 1.

⁴ VITRUV. II 8, 10.

⁵ Le gymnasiarque de la gérosie a probablement commencé par diriger véritablement le gymnase où s'exerçaient les hommes mûrs (*γεροντική παλαίστρα*, Bull. Corr. Hell. V, 481). Plus tard, comme les autres gymnasiarques, il n'a plus été astreint qu'à certaines libéralités. Nous espérons pouvoir examiner bientôt cette question plus en détail.

⁶ Des traces d'une autre conception subsistent, il est vrai, par exemple à la fin du c. 19 : " Il passait ses journées avec eux au milieu des chants et dans la joie „

Nous admettrons pour l'honneur du saint que les divertissements de ces cercles n'étaient pas tous aussi grossiers que voudrait nous le faire croire son naïf biographe. Mais ne fallait-il pas noircir un peu ces païens endurcis, même au risque de compromettre celui qui avait vécu si longtemps de leur vie?

Le moine qui a composé nos actes ne nous donne donc qu'une caricature de la vie de ces gérontes, mais là où la morale n'est pas en jeu, il reste fidèle à sa source. Les faits qu'il nous rapporte, supposent en effet une organisation de cette gérousie d'accord avec tout ce que nous apprennent les textes grecs sur cette institution.

On voit clairement que pour faire partie du banquet des vieillards, il fallait être citoyen de Séleucie. Un étranger pouvait y être reçu temporairement comme hôte, mais il ne jouissait pas des mêmes droits que les membres effectifs ¹. — Il en était de même dans toute l'Asie Mineure. Les gérousies n'y avaient pas un caractère purement privé. Les pouvoirs publics intervenaient dans leur constitution. Nous avons conservé le décret établissant une de ces sociétés à Sillyon ²; elle devait y être formée de cent citoyens, cinquante bouleutes et cinquante démotes. Soit dit en passant, ce fait explique comment certains textes ³ semblent donner raison à la théorie de M. Menadier. La gérousie, composée d'hommes âgés et considérables, exerçait certainement une grande influence sur les affaires de la cité, sans y avoir officiellement aucun droit. Ces sociétés d'agrément avaient une tendance à se transformer en clubs politiques.

Nos actes ont conservé comme un souvenir de l'organisation

¹ C. 19, p. 31 " Il alla donc vers eux et ils le firent coucher (asseoir) plus bas que tous (les autres), parce qu'ils disaient : C'est un homme étranger. " C. 21, p. 56. " Ils dirent : La place où il est assis ne lui convient plus, car elle est inférieure, mais que nous l'introduisons parmi nous, et les fils (habitants) de Séleucie se fâche(ro)nt, puisqu'il est étranger. "

² BENNDORF et NIEMANN, *Reisen in Lykien und Karien*. Vienne, 1884, p. 71, n. 50.

³ Notamment Dion Chrysostome XXXIV, 16, p. 320, 17 ed. von Arnim : οὐ χθῆς [καὶ] πρῶην χωρὶς ἣν ὁ δῆμος καὶ χωρὶς ἡ βουλὴ καὶ νῦν ἐτι καθ' αὐτοὺς οἱ γέροντες

sévère à laquelle étaient soumis ces cercles. Les places que les membres occupent au festin sont exactement déterminées suivant l'importance de chacun ¹, et chaque convive à son tour doit faire les frais du repas ². Il doit fournir non seulement le pain et le vin, c'est-à-dire la nourriture et la boisson, mais des parfums pour embaumer la salle, et surtout des musiciens et des chanteurs, afin que l'on puisse danser au son des instruments ³. En Asie Mineure on était plus avancé; il y avait un chef d'orchestre attitré, *ὑμνωδός*, chargé d'organiser ce service ⁴. On pouvait cependant, suivant nos actes, dispenser les membres de ces prestations en tout ou en partie ⁵. Dans ce cas la dépense incombait peut-être à la caisse de la gérusie, sans doute aussi bien remplie à Séleucie qu'elle l'était d'ordinaire dans les cités romaines.

Le collège des vieillards était-il, comme tant d'autres *sodalicia*, chargé de pourvoir aux funérailles de ses membres? On serait tenté de le croire, car il n'y a rien de plus fréquent dans les épitaphes que la menace d'une amende contre les violateurs du tombeau, stipulée au profit de la gérusie. Pas plus malheureusement que les textes grecs, nos actes syriaques ne nous offrent de témoignage positif sur ce point. La seule phrase qui pourrait faire allusion à cet usage est d'un sens douteux ⁶.

Enfin à la tête du cercle se trouvaient, suivant nos actes,

¹ Cf. *supr.* n. 1, et c. 21, p. 56 " et il se coucha à sa place comme auparavant "; c. 20, p. 55 " et il fut là comme auparavant ".

² C. 22, p. 57. " Après un certain temps ce fut à lui à faire le service parmi eux ", [je lis *n^obedih* pour *n^obed hwo*]; cf. c. 23, p. 59, 9.

³ C. 22-23. Ces *γέρουσες* aimaient donc la danse autant que la gymnastique.

⁴ CIG. 3170, 3201. Wood, *Ephesus*, inscr. fr. th. 18; BCH. XIV, p. 608.

⁵ C. 22, p. 57, " Nous donnerons les musiciens et les parfums ", c. 23, p. 59: " On te dispensera du service en récompense des musiciens ".

⁶ C. 20, p. 53: " Peu après le chef du banquet tomba malade et il avait ordonné quant à sa maison à qui appartiendrait l'héritage, et ils (= on) avaient préparé les objets (nécessaires) à ses funérailles. „On ne voit pas si la dernière phrase se rapporte aux membres du banquet ou aux héritiers, mais il semble plus naturel que des étrangers aient pris ce soin un peu prématuré. La phrase n'est peut-être du reste qu'une addition postérieure, un détail destiné à montrer combien l'état du malade était désespéré.

deux personnages ¹, que le saint, en bon politique, s'est attaché à convertir les premiers. Le plus considérable des deux porte le nom de " Kasis ^vpuhrono ^v„, l'Ancien du banquet. C'est évidemment celui que les inscriptions grecques appellent *προστάτης*, le président. Il occupe à Séleucie une haute situation : lorsqu'il est sur le point de mourir, toute la ville vient le visiter ². L'autre fonctionnaire a un titre étrange. Il est désigné à deux reprises sous le nom de " Ris ^vdro'o ^v„, littéralement *caput brachii* (ou *roboris*). M. Nöldeke a supposé ici une erreur du texte et conjecturé " Ris ^vdargo ^v„, chef du rang, c'est-à-dire le premier en dignité. Mais outre qu'une faute de copiste deux fois répétée est peu probable, le sens même ne me paraît pas satisfaisant, car ce fonctionnaire n'est pas le premier en dignité, mais le second. Ne pourrait-on voir dans ce " chef de la force ^v„, l'équivalent oriental du *γυμνασίαρχος*?

Voilà, je pense, tous les renseignements que l'on peut tirer de ces actes syriaques sur la société des vieillards de Séleucie, détails qui complètent heureusement les données des écrivains et des inscriptions grecques sur cette institution. Il ne nous appartient pas de rechercher jusqu'à quel point la biographie de S^t Mâri mérite en général confiance, mais il ne sera plus guère possible de douter, me semble-t-il, que l'apôtre ait réellement visité Séleucie peu avant sa destruction, et qu'il ait opéré des conversions dans la gérusie de la cité. Je ne voudrais même pas jurer qu'il n'a pas eu recours, pour se faire écouter des gérontes, au moyen original que mentionnent ses actes. Il fallait bien prendre ces épicuriens par leur côté faible.

FRANZ CUMONT.

¹ CIG. 2881. Lebas-Wadd. 1112. Cf. Menadier, p. 50.

² C. 20, p. 53.

LES PREMIERS VERS DU PREMIER DISCOURS DE MÉDÉE DANS EURIPIDE.

I.

Un jour, il y a près de deux ans, mon jeune collègue et ami, M. Parmentier, vint me demander si j'avais déjà réfléchi au début du premier discours de Médée, dans la tragédie d'Euripide qui porte ce nom.

J'avouai que je ne m'en souvenais pas. Nous relûmes ensemble le passage embarrassant, et il me communiqua l'interprétation qu'il se proposait d'en donner. Il y voyait une protestation du poète contre la persécution religieuse dont Anaxagore avait été l'objet.

Cette interprétation fut loin de me satisfaire. D'abord il me semblait antidramatique de mettre dans la bouche d'une épouse offensée des allusions aussi directes à un accident de la carrière d'un philosophe; ensuite il y avait là un *σεμνοῖς γεγῶτας* qu'il entendait, à mon sens, d'étrange façon. De critique en critique, je finis par tomber sur une traduction assez simple, qui me parut plausible, mais qu'il n'adopta point ¹.

Peu de temps après, M. Parmentier présentait à l'Académie Royale de Belgique son mémoire sur *Euripide et Anaxagore* ². M. Wagener fut nommé premier rapporteur, et je ne me sentis pas peu flatté dans mon amour propre de voir, par le rapport, que mon confrère avait eu les mêmes doutes que moi.

" Il y a, écrit-il, un deuxième passage de la Médée où M. Parmentier croit qu'il est impossible de méconnaître une allusion à Anaxagore : ce sont les vers 214 à 224. Là aussi dans un long discours de Médée, qui, au point de vue dramatique, est un véritable hors d'œuvre, il est fait allusion à des hommes qui, en menant une existence retirée, passent pour dédaigneux et s'attirent la haine du vulgaire. Il est, en effet,

¹ Voir à la fin le texte, la traduction de M. Parmentier et la mienne.

² *Euripide et Anaxagore*, par L. PARMENTIER, professeur à l'université de Gand, Paris, Emile Bouillon, 1893, 115 pp.

difficile de ne pas reconnaître dans ces hommes Anaxagore et ses amis qui, sans se mêler aux luttes politiques, croyaient que le bonheur consiste dans le culte de la science pure, *θεωρητικός βίος*.

“ Le passage en question est fort difficile et M. Parmentier s'est efforcé longuement d'y introduire la lumière. Je regrette de devoir déclarer qu'à mon sens il n'y a pas réussi d'une manière complète. Malgré tous les efforts faits par lui à cette fin, je ne parviens pas à me persuader que *σεμνούς γεγῶτας* signifie *passant pour fiers*. ¹ „

J'étais impatient de lire le mémoire. Je m'attendais bien à une longue explication; mais mon attente fut dépassée. Il n'y a pas moins de dix pages compactes pour expliquer onze vers — près d'une page par vers. Un pareil luxe de développements est un indice presque certain que le brouillard n'a pas été dissipé.

Seulement est-ce la faute du commentateur? Sans même soupçonner des erreurs de copie, toujours possibles, est-ce qu'un auteur ancien est nécessairement toujours clair? Ne peut-il pas lui arriver, comme aux modernes, d'exprimer sa pensée d'une manière entortillée et obscure, ou même de croire avoir une pensée qui n'en est pas ?

Est-il bien clair ce vers de La Fontaine dans la Fable du *Vieillard et les Trois jeunes hommes* :

Tout établissement vient tard et dure peu,

et est-il bien en situation ?

Sont-ils clairs les troisième et quatrième vers du premier couplet de la *Bonne vieille* de Béranger :

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse,
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Déjà le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus ?

Depuis longtemps on a signalé des obscurités dans Alfred de Musset. Je ne ferai pas état des fameux vers du début de *Rolla* :

¹ Voir *Bulletins de l'Académie Royale de Belgique* 1892, p. 337.

D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte ;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.

Mais en voici deux, moins connus, tirés de Namouna ; ce
sont les deux derniers de la strophe VI du premier chant :

Dans un objet aimé qu'est-ce donc que l'on aime ?
Est-ce du taffetas ou du papier gommé ?
Est-ce un bracelet d'or, un peigne parfumé ?
Non — ce qu'on aime en vous, madame, c'est vous-même.
La parure est une arme, et le bonheur suprême,
Après qu'on a vaincu, c'est d'avoir désarmé.

On croit comprendre, mais quand on presse la pensée, elle
vous échappe. On se demande si l'on ne s'escrime pas contre
un amphigouri à la façon de celui dont Fontenelle pensait, à
première audition, avoir saisi le sens, et qu'il jugeait délicat
et joli :

Ah ! qu'il est beau de se défendre
Quand le cœur ne s'est pas rendu !
Mais qu'il est fâcheux de se rendre
Quand le bonheur est suspendu !
Par un discours sans suite et tendre
Egarez un cœur éperdu ;
Souvent par un malentendu
L'amant adroit se fait entendre.

On ne compte pas les non-sens de Victor Hugo, même
dans ses plus belles pièces :

L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.

.....
Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.

.....
Dieu garde l'avenir et vous laisse l'espace.

.....
Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées.

.....
L'heure est pour tous une chose incomplète.

Je m'arrête, on remplirait un volume de ces vers éclatants
mais ténébreux.

Il n'y a donc aucune irrévérence à critiquer un auteur pour
n'avoir pas mis sa pensée en pleine lumière, ni même à le
soupçonner de n'avoir eu qu'un semblant de pensée.

En thèse générale, on peut soutenir que ce qui exige de longues explications ne les mérite pas — j'entends naturellement parler des œuvres exclusivement littéraires. En pareil cas, il arrivera souvent que les commentaires vaudront mieux que le texte.

II.

Il peut se faire encore qu'un passage d'auteur, facilement saisi par les contemporains, cesse de l'être par les générations qui suivent. C'est lorsqu'il contient une allusion à un personnage, à un événement, à une anecdote que l'éloignement des temps a fait tomber dans l'oubli. Je me suis souvent imaginé que de tortures offrirait aux commentateurs des siècles à venir la réflexion " Ah! le bon billet qu'a Lachâtre! „ si l'on ne nous avait pas conservé le souvenir de la circonstance où Ninon de Lenclos l'émettait. Sans les explications du temps, comprendrait-on le *Repas ridicule* de Boileau, ou même la prudence du silencieux Conrart? Que d'allusions dans Molière! Que d'énigmes présenterait le Télémaque si l'on ne savait pas qu'il a été composé en vue de l'éducation du duc de Bourgogne!

Il est donc parfaitement possible que le début du discours de Médée eût pour les spectateurs du drame un sens qui nous échappe aujourd'hui. S'il est permis de parler de soi-même, j'ai à plusieurs reprises dans mes ouvrages de philosophie datant de douze à quinze ans, où je m'aventurais sur un terrain peu connu, fait des allusions — ont-elles été comprises? — aux explorations de Stanley dans le continent mystérieux. Il y en a, entre autres, une, très développée, dans mon *Sommeil et les Rêves*¹.

Mais il y a allusion et allusion. Il y a, si je puis ainsi m'exprimer, des allusions directes à des faits dont l'écrivain a connaissance, et dont il est utile d'avoir la clef. Il y a aussi des allusions lointaines : ce sont des réflexions qui lui sont venues à propos d'une aventure qui a fait quelque bruit, ou

¹ *La mémoire conservatrice*, chap. III : le principe de la fixation de la force, p. 146.

à laquelle il a été mêlé, ou dans laquelle un personnage connu a joué un rôle, réflexions qu'il retrouve dans sa tête, sans qu'il sache toujours et nécessairement quelle en est l'origine.

Les unes comme les autres peuvent échapper à la postérité. Mais il y a cette différence que seuls les endroits où figurent les premières peuvent devenir inintelligibles. Je n'ai pas besoin de savoir que Racine fait allusion à Madame de Montespan pour comprendre les vers si connus d'Esther :

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que de son lit.

Mais que de problèmes présenteraient le *Nabab*, les *Rois en exil*, *Numa Roumestan* de Daudet, si l'on ignorait l'histoire anecdotique contemporaine!

Pour un cas, la recherche des allusions est souvent une simple curiosité, parfois un tort. Toutes nos pensées sont, au fond, des allusions à des choses qui nous ont frappés autrefois. Dans l'autre cas, on risque de s'égarer en ne se résignant pas à l'ignorance.

Je ne vois donc, quant à moi, aucune difficulté à admettre, comme le fait M. Wagener, qu'Euripide a peut-être en vue Anaxagore et ses pareils quand il fait parler Médée des gens qui évitent la foule. Mais cette concession accordée, M. Parmentier ne m'a pas fait mieux comprendre la tirade; à preuve le mal qu'il se donne pour lui trouver un sens en concordance avec l'allusion. Oserai-je le dire, il m'a paru que ses explications tendaient bien plus à faire valoir sa trouvaille que sa trouvaille ne servait à élucider le texte.

Je suis d'ailleurs loin de m'en plaindre. Si, dans l'exorde en question, Anaxagore et sa doctrine n'ont peut-être rien ou presque rien à voir, M. Parmentier a montré, dans tout le reste de son mémoire, que nombre de passages du poète ne s'interprétaient sainement qu'à la lumière des idées du philosophe de Clazomène et des persécutions qu'il eut à subir. J'ai peu lu d'ouvrages de pure érudition qui m'aient plus attaché que le sien. C'est qu'aussi l'érudition y est si peu rébarbative! L'auteur sait si bien éviter au lecteur les recherches, souvent difficiles, que nécessiterait la discussion de ses vues!

Il lui met si bien sous les yeux les pièces du procès qu'il l'invite à réfléchir à sa suite.

Pour ma part, je ne m'en suis pas fait faute; et en retrouvant, à propos d'Euripide, les sentences de ces vieux penseurs, les Héraclite, les Anaxagore, les Protagoras, je me suis pris à me demander, pour la centième fois peut-être, si on n'y va pas quelquefois chercher un sens profond qui n'y est pas. Ainsi (p. 88) cette sentence que " les choses sont pour nous ce que nous les supposons être ", pourrait fort bien n'énoncer qu'une vérité assez banale, à savoir, que les choses sont bonnes ou mauvaises suivant qu'on les juge bonnes ou mauvaises. On est riche ou l'on est pauvre, non d'après ce qu'on possède, mais d'après la satisfaction qu'on en retire. Se croire malheureux c'est l'être, de même que c'est être malade que de s'imaginer qu'on l'est. Mon verre est assez grand s'il étanche ma soif. Tant que l'on se figure avoir une chose, on l'a, quand même on ne l'aurait pas.

Le fameux *νοῦς*, " qui est maître de tous les êtres qui ont une âme, les petits comme les grands ", (p. 74), m'a rappelé une conclusion que, précisément à propos de la loi d'évolution des animaux, je résumais dans la formule suivante: " l'intelligence est le véritable démiurge " ¹. Je crois savoir ce que j'ai voulu dire en l'énonçant et certes je protesterais si l'on y voyait de la métaphysique transcendante. Mais, isolée des textes où elle figure, de combien d'interprétations n'est-elle pas susceptible?

Il est temps que je m'arrête. Au reste, ce que je dis ici n'a d'autre but que de montrer l'intérêt avec lequel j'ai lu le mémoire de M. Parmentier. Il s'y montre philosophe ingénieux autant que savant philologue; et par maint rapprochement curieux, il m'a fait entrevoir, dans plusieurs endroits d'Aristophane notamment, un sens que je n'y soupçonnais pas.

III.

Je reviens maintenant à ces vers de la *Médée* si copieusement commentés par M. Parmentier.

¹ *La matière brute et la matière vivante*, chap. I, *la stabilisation de la matière*, p. 17.

Je commence par lui adresser un reproche, d'autant plus inattendu dans ma bouche qu'il est en contradiction avec un éloge que je lui décernais plus haut.

Le nœud de son interprétation est le sens qu'il accorde au mot *σεμνός*. Il s'agit de savoir si ce mot peut signifier, " fier, orgueilleux, „ pris en mauvaise part, c'est-à-dire dans le sens de hautain, dédaigneux, méprisant ¹. D'après lui, ce sens n'est pas rare et, ajoute-t-il, " le meilleur commentaire sur la valeur de ce terme est fourni par Euripide lui-même, dans l'Hippolyte (vers 93-99), passage auquel, pour ne point trop m'écarter, je me borne à renvoyer. On verra aussi par ce passage que *σεμνός* peut se prendre en bonne ou en mauvaise part, et qu'Euripide, là comme ici, aime à insister sur cette distinction. „

C'est peut-être la seule fois où M. Parmentier renvoie le lecteur à une page qu'il ne reproduit pas et ne commente pas lui-même.

Le sens qu'il accorde à *σεμνός* dans l'endroit où, à l'en croire, on fait allusion à Anaxagore, est d'autant plus singulier que, parlant du même sage (p. 41), il rapporte une légende d'après laquelle Empédocle aurait voulu imiter " la dignité de sa vie et de sa tenue — *τὴν σεμνότητά τοῦ βίου καὶ τοῦ σχήματος*. „ A la page 89, il rappelle encore la *σεμνότης* " la fermeté et la résignation viriles dont Anaxagore était le type „. Et voilà que, dans la Médée, la *σεμνότης* d'Anaxagore serait une hauteur dédaigneuse et détestable!

Il est vrai que M. Parmentier, en traduisant *γεγῶτας* par " passent pour „, lave Anaxagore du blâme contenu dans le mot ainsi interprété, et met ce blâme dans la bouche des gens irréfléchis. Mais est-ce que *γεγῶτας* peut signifier *passant pour*? lui donne-t-il ce sens à l'avant-dernier vers? Il traduit : " Je sais que beaucoup d'hommes sont (passent pour) fiers. „ Il identifie ainsi subrepticement *être* et *passer pour*, mais il ne justifie nulle part pareille identification. Au fond, c'est donner à *γεγῶτας* un sens opposé à celui qu'il a naturellement.

Voyons maintenant si *σεμνός* a quelquefois le sens qu'il lui

¹ Le français n'a qu'un terme populaire, celui de *puant*, pour désigner l'homme fier dont l'orgueil n'est justifié par aucun mérite.

attribue. Le passage des Guêpes (v. 1174) qu'il allègue à l'appui de son opinion, prouve contre elle : " Saurais-tu, dit Bdélycléon à Philocléon, tenir une conversation sérieuse, dans une assemblée d'hommes instruits et bien élevés? — ἐπιστήσει λόγους σεμνοῦς λέγειν ἀνδρῶν παρόντων πολυμαθῶν καὶ δεξιῶν; — ?

Le passage des *Nuées* (v. 48) est tout aussi significatif. Strepsiade se plaint d'avoir pris, lui paysan grossier, une femme de la ville, nièce de Mégacles fils de Mégacles, " grande dame, fastueuse, une seconde Césyra — ἔπειτ' ἐγγίμα Μεγακλέους τοῦ Μεγακλέους ἀδελφιδῆν, ἄγροικος ὢν, ἐξ ἄστεως σεμνήν, τρυφῶσαν, ἐγχεκοισυρωμένην „. Il est clair que σεμνή signifie ici " qui impose par la noblesse de ses manières, qui inspire le respect et tient à distance. „

Arrivons enfin au fameux passage d'Hippolyte (93, 94) qui serait " le meilleur commentaire sur la valeur de ce terme. „

Remarquons d'abord que, au vers 25, Vénus parle des augustes mystères (σεμνῶν μυστηρίων) d'Eleusis. Plus bas (v. 61), les serviteurs invoquent Diane, la toute vénérable (πότνια σεμνοτάτα). Enfin, dans le dialogue d'Hippolyte et du serviteur, le mot σεμνός apparaît encore deux fois, v. 99 et 103, comme qualificatif de Vénus. En effet, σεμνός signifie proprement " digne de vénération, „ et s'applique particulièrement aux divinités. Malheureusement, en français, le mot vénérable, comme respectable, implique l'idée d'une supériorité d'âge, qui fait qu'on n'oserait dire " vénérable ou respectable jeune homme „. Pris dans son sens propre, σεμνός se traduirait presque exactement par *saint*.

Il résulte de là, avant toute discussion, qu'il est inadmissible que le serviteur, au v. 93, présente à Hippolyte le σεμνόν comme un vice, et lui reproche huit vers plus bas, de ne pas l'adorer. Quel est l'écrivain qui se permettrait d'employer à quelques lignes de distance le mot *fierté* dans deux sens opposés, celui de *dignité* et celui de *vanité*, ou qui, dans le même passage, mêlerait et confondrait *grand air* et *grands airs*?

Mais il y a mieux; je ne puis accepter l'explication vulgaire des vers en question, et il me paraît nécessaire d'y rétablir le vrai sens de σεμνός.

Hippolyte vient d'invoquer Diane, et dans l'orgueil de sa chasteté, il se met avec elle presque sur le pied de l'égalité : " A moi *seul* parmi les mortels est dévolu ce privilège de vivre dans ton intimité, de converser avec toi, d'entendre ta voix, bien que je ne voie pas ton visage — *μόνη γὰρ ἐστὶ τοῦτ' ἐμοὶ γέρας βροτῶν σοὶ καὶ ξύνειμι καὶ λόγοις σ' ἀμείβομαι, κλύων μὲν ἀνδρῶν, ὄμμα δ' οὐχ ὄρων τὸ σόν.* „ Par conséquent Hippolyte se considère comme une espèce de divinité, comme un saint, dirions-nous dans notre langage; il se place au dessus des autres hommes, il va jusqu'à se permettre de négliger, presque de mépriser la plus puissante des déesses.

Le serviteur, qui vient d'entendre cette invocation, la juge outrecuidante et téméraire, et usant de précautions oratoires, il se risque à faire des remontrances à son maître : " Prince, (car aux Dieux seuls convient le nom de *maîtres*) accepterais-tu de moi un bon conseil? — Volontiers! sinon, je ne serais pas sage (ou plutôt : je serais un sot). „

A mon sens, les réponses d'Hippolyte ne sont pas exemptes d'ironie. Il devine où son serviteur veut en venir et il se prépare à la riposte. " Sais-tu une loi qui est imposée aux mortels? — Je ne sais; de quelle loi veux-tu parler? — C'est de haïr la sainteté (la chasteté) et de faire comme tout le monde. — En effet! qui s'avise de détester un gai compagnon (*οὐ σεμνός*)? „

Je rappelle ici que j'ai démontré à superfluité ¹ que *οὐ* en grec, comme *haud* en latin, donne au mot sur lequel il tombe un sens diamétralement opposé, et que *οὐχ ἥσσον* n'a pas la signification de *pas moins*, mais celle de *plus* et même de *beaucoup plus*. Par conséquent *οὐ σεμνός* signifie ici peu chaste, aimant les plaisirs de l'amour. C'est pourquoi nous aurions traduit plus haut *οὐ σοφός* par *sot (ignorant)* de préférence à *non sage*. C'est assez dire combien on a tort de faire tomber la négation *οὐ* sur *ἀχθεινός*.

" N'ont-ils pas du charme ceux qui sont d'un commerce facile? — Beaucoup, certes; et ce mérite ne leur coûte pas

¹ Voir mon article intitulé *Théorie de la négation dans la langue grecque*, tome XIX, 2^e livr.; tiré à part et inséré dans mes *Essais sur quelques questions de grammaire raisonnée*. Liège, Desoer.

grand'peine. — Penses-tu qu'il en va de même avec les Dieux? — Certes, à la condition que nous, nous adoptions les coutumes des Dieux. „

Dois-je faire observer ici que le serviteur ainsi qu'Hippolyte songe à Vénus quand il parle des gens dont l'abord est facile, *εὐπροσήγοροι*? Vénus est la déesse *εὐπροσήγορος* par excellence. Elle est même plus, elle est provoquante. Je ne suis pas toutefois bien sûr de rendre exactement le sens du vers 98 qui me paraît assez vague, peut-être avec intention.

“ Pourquoi alors une déesse auguste ne reçoit-elle jamais tes hommages? — Laquelle? prends garde que ta bouche ne se trompe? — Celle qui se tient à ta porte, Cypris. — C'est de loin que je l'adore, moi vierge. — Et pourtant elle est auguste et célèbre chez les mortels. — En fait de Dieux comme en fait d'hommes, chacun a ses préférences. — Puisses-tu changer de sentiment pour être heureux! — Je n'aime pas une divinité dont le culte a besoin de la nuit ¹. —

¹ J'emprunte à Artaud la traduction de ce vers. Voici d'ailleurs le texte grec de tout ce dialogue :

- Ἄναξ, θεοὺς γὰρ δεσπότας καλεῖν χρεὼν,
 ἄρ' ἂν τί μοι δέξαιο βουλευσάντος εὖ;
 90 — Καὶ κάρτα γ' ἧ γὰρ οὐ σοφοὶ φαινοίμεθ' ἄν.
 — Οἶσθ' οὖν βροτοῖσιν ὃς καθέστηκεν νόμος;
 — Οὐκ οἶδα· τοῦ δὲ καὶ μ' ἀνιστορεῖς πέρι;
 — Μισεῖν τὸ σεμνὸν καὶ τὸ μὴ πᾶσιν φίλον.
 — Ὅρθῳς γε· τίς δ' οὐ σεμνὸς ἀχθεινὸς βροτῶν;
 95 — Ἐν δ' εὐπροσηγόροιςιν ἔστι τις χάρις;
 — Πλείστη γε, καὶ κέρδος γε σὺν μόχθῳ βραχεῖ.
 — Ἢ κἂν θεοῖσι ταῦτόν ἐλπίζεις τόδε;
 — Εἴπερ γε θνητοὶ θεῶν νόμοισι χρώμεθα.
 — Πῶς οὖν σὺ σεμνήν δαίμον' οὐ προσεννέπεις;
 100 — Τίν'; εὐλαβοῦ δὲ μή τί σου σφαλῇ στόμα.
 — Τήνδ' ἢ πύλαισι σαῖς ἐφάστηκεν Κύπρις.
 — Πρόσωθεν αὐτήν ἀγνὸς ὦν ἀσπάζομαι.
 — Σεμνὴ γε μέντοι καπίσημος ἐν βροτοῖς.
 — Ἄλλοισιν ἄλλος θεῶν τε κἀνθρώπων μέλει.
 105 — Εὐδαιμονοίης νοῦν ἔχων οἷόν σε δεῖ.
 — Οὐδεὶς μ' ἀρέσκει νυκτὶ θαυμαστὸς θεῶν.
 — Τιμαῖσιν, ὧ παῖ, δαιμόνων χρῆσθαι χρεὼν.
 — Χωρεῖτ', ὅπαδοί, καὶ παρελθόντες δόμοις
 Σίτων μέλεσθε.

Mon fils, il faut rendre aux Dieux les honneurs qu'ils demandent. — Amis, entrez dans la maison et soupçons ! „

Comme on le voit, Hippolyte coupe court à une conversation qui finit par l'ennuyer.

Je pense avoir démontré que, dans ce dialogue, *σεμνός* a gardé son sens ordinaire.

IV.

Il ne me reste plus maintenant qu'à traduire le fameux début de la Médée. Et ce faisant, je ne laisse pas d'éprouver un certain embarras, parce qu'il me paraît simple et facile, et qu'il y a quelque danger à ne pas apercevoir une difficulté qui frappe tout le monde. Essayons toutefois, et mettons sous les yeux du lecteur les vers d'Euripide avec leur ponctuation traditionnelle, modifiée quelque peu par M. Parmentier ¹.

*Κορίνθιαι γυναῖκες, ἐξῆλθον δόμων,
215 μὴ μοί τι μέμψησθ'· οἶδα γὰρ πολλοὺς βροτῶν
σεμνοὺς γεγῶτας, τοὺς μὲν ὀμμάτων ἄπο,
τοὺς δ' ἐν θυραίοις. οἳ δ' ἄφ' ἡσύχου ποδὸς
δύσκειαν ἐκτίσαντο καὶ ἔαθνυμίαν.
Αἰκή γὰρ οὐκ ἔνεστιν ὀφθαλμοῖς βροτῶν,
220 ὅστις πρὶν ἀνδρὸς σπλάγχχνον ἐκμαθεῖν σαφῶς
στυγεῖ δεδορκῶς, οὐδὲν ἡδίκημένος.
Χρὴ δὲ ξένον μὲν κάρτα προσχωρεῖν πόλει,
οὐδ' ἀστὸν ἥνεσ' ὅστις αὐθάδης γεγῶς
πικρὸς πολίταις ἐστὶν ἀμαθίας ὕπο.*

¹ M. Parmentier met un point en haut après *ἡδίκημένος*, et un point après *πόλει*. Voici sa traduction : “ Femmes de Corinthe, je suis sortie de ma demeure, de crainte que vous ne me fassiez des reproches. Car je sais que beaucoup d'hommes sont (passent pour) fiers, les uns (en se tenant) loin des regards, les autres (en se produisant) au dehors. Ceux-là, à cause de leur allure tranquille, acquièrent une mauvaise réputation et passent pour dédaigneux. C'est que la justice ne réside point dans les yeux des mortels, eux qui avant de connaître clairement le cœur d'un homme, le haïssent rien que pour l'avoir vu, sans qu'ils aient reçu de lui aucun mal : il convient donc que l'étranger, en tout cas, ait de fréquents rapports avec les citoyens. Quant à l'habitant de la ville, je ne loue pas non plus celui qui, étant orgueilleux, est désagréable à ses concitoyens par ignorance. „

Rappelons les faits en deux mots. Depuis qu'elle a appris la trahison de Jason, Médée se tient renfermée dans son palais qu'elle fait retentir de cris de rage. Les femmes de Corinthe s'en émeuvent; elles redoutent un malheur. Elles voudraient la voir, la consoler, l'adoucir. Elles prient la nourrice de l'engager à venir vers elles. La nourrice obtempère à leur désir : " Je le ferai, mais je n'espère pas persuader ma maîtresse — *δράσω τάδ' ἀτὰρ φόβος εἰ πείσω δέσποιναν ἐμὴν* — elle est comme une lionne qui vient de mettre bas „

Médée sort cependant contre toute attente, et elle explique pourquoi elle a accédé à la prière des Corinthiennes : elle a craint qu'elles ne lui fassent un grief de ne pas répondre à leur appel. L'expérience lui a appris en effet qu'il y a des gens, dignes de la plus haute estime, les uns vivant retirés, les autres allant dans le monde, qui tout tranquillement, sans savoir pourquoi ni comment, ont acquis mauvais renom et encouru le reproche d'indifférentisme¹. Car quelle justice attendre des gens qui, sur un simple regard, avant d'avoir sondé les entrailles (le cœur) d'un homme, le haïssent sans en avoir reçu aucun mal? Mais elle se rend néanmoins à leur désir; elle est étrangère, et en cette qualité elle pense qu'elle doit se produire en public. Au surplus, fût-elle même de Corinthe, elle ne voudrait pas blesser ses concitoyennes en affectant un orgueil qui ne prouverait que sa sottise.

Tel est le discours de Médée. Je tiens à faire remarquer que je ne m'écarte nulle part du sens que M. Parmentier a donné aux mots dont Médée se sert : *ῥημάτων ἄπο, ἐν θογαίοις, ῥαθυμίαν, ἀνθάδης, ἀμαθίας*. Je ne m'écarte de ses interprétations que pour *ἄφ' ἡσύχου ποδός*, qu'il me paraît détourner de son sens naturel. Après quoi, juge-t-on que je doive mettre ma traduction en forme, je m'exécute :

“ Femmes de Corinthe, je sors de ma demeure pour que vous n'ayez rien à me reprocher. Je sais en effet que l'on peut mener une vie digne et austère en fuyant ou en fréquentant le monde, et néanmoins acquérir mauvais renom et être accusé

¹ Qu'on me pardonne ce néologisme qui rend le mieux, avec quelque noblesse, le sens de *ῥαθυμία*, insouciance, indifférence à l'égard de la chose publique.

d'indifférentisme. Car il n'y a pas de justice dans les yeux des mortels; avant d'avoir pénétré le cœur d'un homme, ils le haïssent sur un simple coup d'œil, sans en avoir reçu aucun mal. Mais un étranger ne doit pas hésiter à se produire en public, non plus que je ne saurais louer un citoyen qui, dans son oubli des convenances, se rendrait odieux à des compatriotes par ses airs dédaigneux. „

Y a-t-il dans ces paroles prononcées par Médée une allusion à Anaxagore? C'est possible, mais je ne crois pas qu'il soit bien nécessaire de l'y voir.

J. DELBŒUF.

LES LANGUES MONOSYLLABIQUES.

Existe-t-il des langues purement monosyllabiques.

AVANT-PROPOS.

En commençant cette étude, je crois ne pouvoir mieux faire pour être bien compris, que de rappeler ces paroles par lesquelles *Brugmann* ouvre son célèbre *Grundriss der Vergl. Grammatik der Idg. Sprachen*.

“ Nous avons supposé pour notre *Sprachstamm* une période ou nul élément suffixal n'était encore adhérent aux mots C'est ce qu'on appelle “ la Période des Racines, „ très éloignée du stade de développement dont nous pouvons déduire les formes des mots par la comparaison des différentes branches de langues, et qu'on appelle communément la *Grundsprache*. Ce qu'on appelle “ formation des mots „ et “ flexions „ s'est fait par composition; c'est-à-dire qu'un groupe de mots qui formaient un composé syntactique s'est fondu en une unité dans laquelle ce tout s'est en quelque sorte isolé par rapport aux éléments qui l'ont composé. On distingue les suffixes en *formatifs* (*Wortbildungss.*) et *flexionnels* (*Flexionss.*), bien qu'on ne puisse pas toujours tracer une limite exacte entre ces deux catégories. (V. *Grundriss*. ss. 14 et 15) ¹. „

Nous ajouterons qu'on appelle communément flexionnelles les langues où les suffixes déterminatifs de rapports (cas et personnes verbales, etc.) se fondent avec le reste du mot de manière à en être inséparables et même à se distinguer difficilement, ou du moins à perdre leur physionomie propre ². Agglutinantes sont celles où ces divers éléments se soudent en une seule entité lexicographique, bien que la distinction de ces éléments reste évidente et qu'ils ne subissent que peu ou

¹ Par suite d'altération qui peut aussi affecter le *formatif* ou la *racine*.

² Ex. *m* de *equo-m* et *ter*, *es* de *pa-ter-es*. *Ekuom*, *pater* (-*es*).

point d'altération. En langage vulgaire : " ces éléments réunis bout-à-bout s'écrivent en un seul mot. „

Nous avons préféré au mot racine l'expression de " thème „ ou " mot thématique, „ pour ne point avoir l'air de trancher une question que nous voulons laisser ouverte et qui nous intéresse peu en ce moment.

LES LANGUES MONOSYLLABIQUES.

1. Bien que cette question ne touche que par un côté bien étroit à la matière des études classiques, quelques pages écrites sur ce sujet, d'une manière compréhensible pour tout le monde, ne seront pas sans doute dénuées d'intérêt pour les hommes d'étude appartenant au haut enseignement ; car ces questions fondamentales de la linguistique se posent devant tout homme qui s'occupe du langage humain à quelque point de vue que ce soit.

C'est un fait vulgaire que celui de la division des langues, admise par les linguistes proprement dits, en flexionnelles, agglutinatives et isolantes. Les premières sont trop connues pour en parler ; les secondes, subdivisées en préfixantes, suffixantes, incorporatives et amalgamantes, n'entrent point dans notre sujet. Enfin parmi les isolantes, ou celles qui conservent séparés tous les éléments divers des mots, on distingue, à un point de vue purement matériel, les monosyllabiques et les monosyllabiques pures, dont le vocabulaire est composé, dit-on, exclusivement de monosyllabes.

2. On sait, en outre, que plusieurs linguistes, en vertu du principe du progrès continu et de la marche ordinaire de la nature allant du simple au composé, ont pensé que le monosyllabisme pur et isolant a été l'état primitif du langage humain, qui s'est élevé de là successivement à l'agglutination puis à la flexion, les mieux doués des peuples seuls parvenant à un degré plus parfait.

Ce n'est là évidemment qu'une hypothèse ; nulle part on n'a vu un idiome passant d'un état à l'autre, et parmi les langues qui ne sont point isolantes, la plupart ont quelque chose des deux autres modes de formation. Ainsi les langues tartares, par exemple, tout agglutinantes qu'elles sont, participent

aussi, quoique à un faible degré, aux procédés flexionnels.

3. Mais la question serait plus clairement résolue, et d'une manière plus décisive, s'il était démontré qu'il n'y a pas de langues vraiment et exclusivement monosyllabiques. C'est donc la question que nous nous sommes posée et que nous cherchons à résoudre, non pas d'une manière complète, en examinant toutes les langues appartenant à cette catégorie, ce qui ne nous serait pas possible et demanderait une étude trop prolongée, un espace trop étendu, mais en étudiant les principales, celles qui servent de types aux autres.

On peut considérer comme telles le Tibetain, le Chinois et le groupe indo-chinois se rattachant au précédent.

Nous nous bornerons cette fois à l'examen des deux premiers, non sans jeter un coup d'œil sur le Birman.

I. — LE TIBETAIN.

Sa nature.

3. Tout homme qui a jeté les yeux sur un manuscrit, un livre provenant du Tibet et sachant en lire les caractères, a pu remarquer que les vocables y sont séparés par des points et que chaque groupe de lettres constitue une seule syllabe. On en conclut que le Tibetain est purement monosyllabique et on le range parmi les idiomes ayant conservé intacte la forme primitive. Une étude superficielle et simplement pratique de cette langue amènera au même résultat, mais si l'on en scrute de près les procédés on en viendra, je pense, à un avis opposé et l'on verra que l'on a pris pour nature de la langue ce qui n'est qu'un phénomène de graphie. Ce qui paraît évident, c'est que les mots fondamentaux et significatifs de la langue, c'est-à-dire ceux qui désignent des objets ou des idées, sont actuellement monosyllabiques. Cela est vrai en général, mais je crois pouvoir constater des exceptions certaines, comme on le verra plus loin.

4. En outre la langue du Thibet ne se compose pas que de ces mots que nous appellerons thématiques; il en est une foule d'autres qui jouent le rôle des affixes des langues agglutinantes et flexionnelles, ou de nos suffixes. Ces adjonctifs, qu'on me permette ce mot, laissent-ils le mot entier à l'état

de monosyllabe? C'est la principale question que nous avons à résoudre.

5. Quant au mode d'écriture, cela n'est pas douteux; tous les affixes à valeur déterminée (il y en a d'autres) forment une syllabe séparée, ou plutôt sont écrits séparément avec un point dans l'intervalle. Mais l'écriture n'est pas la langue : celle-ci s'incarne plutôt dans le parler et la pensée. La pensée des lettrés tibetains est sous ce rapport assez difficile à saisir; il ne semble pas que leur attention ait été attirée sur ce point. Aussi ne pouvons nous augurer de la nature de leur langue que par les faits, par cette langue même. Mais ces faits nous semblent assez clairs pour autoriser une conclusion qui ne soit pas simplement une hypothèse.

6. Nous devons remarquer tout d'abord qu'avant le VIII^e siècle de notre ère, le Tibet ne possédait point d'écriture, et que les Lhamas apprirent à écrire leur langue par les leçons des Boudhistes indous écrivant le sanscrit. C'est d'après l'alphabet sanscrit qu'ils ont composé et disposé le leur. Or ces pandits leur apprirent à distinguer les syllabes d'après leur idiome à eux, et comme, en sanscrit, les syllabes dont l'élément sonore pur était un *a* s'écrivaient sans ce vocable, les Lhamas en ont fait autant et ont appris par là à distinguer chaque syllabe et à poser un point entre chacune, jusqu'à la fin de la phrase, que ce fût entre deux mots ou entre deux éléments d'un même mot.

Ainsi dans la phrase *t'sig-nyuñ-la-don-cé-ba* : *Verbis paucis multum dicere*, *la* et *ba* sont des affixes, *t'sig*, *nyuñ*, *don* et *cé* sont des thèmes, et tous sont distingués de la même manière.

Aussi en transcrivant les mots étrangers, sanscrits ou autres, les Lhamas séparent chaque syllabe de la même façon. Ex. : *Kan-ka*, *Yu-da*, etc. De ce fait sort une conséquence dont nous parlerons plus tard; entrons dans le cœur de notre sujet.

Les éléments qui le composent.

7. Le Tibetain désigne les êtres et les idées, les qualifications et déterminations, les actes, comme l'existence et les relations entre les êtres, par des mots en apparence monosyllabiques, et dont la majeure partie l'est en effet. Ainsi ce que l'on

appelle en grammaire substantifs, adjectifs des deux classes, pronoms, verbes, adverbes et autres particules, a principalement pour expression des monosyllabes, toujours des termes écrits par syllabes séparées.

En ce qui concerne les *particules*, nous n'avons rien à dire de plus, mais le reste du *thesaurus* de la langue donne lieu à des remarques importantes.

8. L'expression des noms et des adjectifs est fréquemment composée d'un terme thématique, formant l'expression de l'idée, et d'un ou de plusieurs termes adjonctifs, qui constituent la notion de l'être existant, de la qualité subsistante ou de l'existence verbale. Ce sont les monosyllabes *pa*, *po*, *ma*, *mo*, *ru*, *ga*, *ha*, *da*, *ra*, *la*, *ni* et *va*, *vo*, *ga*, *ge*, *ka*, *gu*, etc. *Pa*, *po*, sert aussi à exprimer l'actualité de l'acte. Ex. : *dpuñ* troupe, *dpuñ-pa* épaule, *rdel-po* pierre, *Tsim-pa*, être content, etc.

D'autres servent à former les temps des verbes et leurs modes. Ex. : *pa* pour le participe, *pa-ra* pour l'infinitif; *hō*, *gyur*, *dug* pour le passé, le futur et l'imparfait, etc., toutes particules sans signification.

L'affixe *c'an* indique la possession et forme des adjectifs, comme plusieurs autres suffixes : *ldan*, *bc'as*, *myah*, *yōd*, etc. Ce qui est plus remarquable, c'est qu'à ce premier composé on ajoute souvent le suffixe *pa* (*ba*), comme certains temps des verbes ¹.

Son monosyllabisme. Exemple du Mandchou.

A. Suffixes.

Nous ne nous arrêterons pas aux flexions dites casuelles; les termes qui les indiquent ont tout-à-fait l'air de véritables prépositions; ainsi *gis*, *kyis* de l'instrumental sert comme expression de la cause; *na* du locatif comme préposition de lieu. Cependant nous y trouverons jusqu'à une espèce de flexion, comme on le verra plus loin.

9. Quant aux autres, nous avons à nous demander s'ils forment des polysyllabes avec le thème, ou si en réalité ils restent

¹ Nous ne pouvons naturellement que donner quelques spécimens de ces formes.

des mots à part. Pour résoudre cette question, il sera utile de jeter un coup d'œil sur d'autres idiomes, où les suffixes sont tantôt maintenus isolés, tantôt unis graphiquement aux thèmes.

10. Le mandchou nous en donne un exemple frappant. Là les suffixes formatifs tantôt sont joints aux mots qu'ils affectent, tantôt en sont séparés. Ainsi *i* (et *ni*), suffixe formateur du génitif et de l'instrumental, *de* suffixe du locatif-datif, s'agglutinent ou restent isolés, d'après la finale du mot précédent ou le sens de l'expression. Ex. : *mini* de moi, *Wang-ni* du roi, *batai* de la chose, *Fu-tze-i* du Maître.

Au second point de vue il s'unit, quand il sert à former une expression composée. Ex. : *jakade* près, alors; c'est-à-dire dans la chose (*jaka*), *Emkeni* séparément (*Emken*, seul). *Dari*, suffixe de concomitance et de durée, donne par exemple : *inenggidari* pendant le jour, chaque jour, *simnekhe-dari* pendant qu'on faisait la revue.

Bien plus : le suffixe *sa* du pluriel s'unit ou se sépare arbitrairement, quoiqu'il produise parfois une altération du mot qu'il affecte, se rapprochant de la vraie flexion. Ainsi *janggin*, capitaine, fait au pluriel *Janggisa* ou *Janggin-sa*. Si deux noms au pluriel se suivent, on peut n'employer qu'une seule fois le suffixe. Ex. : *Tidu*, *Zung-du* se les *Titu* et les *Zungdu* (généraux et gouverneurs).

Ces particules *i*, *de*, *dari*, *sa* (*se*) et autres semblables, ne sont pas plus des mots de la langue que les suffixes latins *i*, *d*, *ter* et *es*, dans *rosai*, *summod*, *fortiter*¹, *homines*. Il n'y a dans la séparation qu'un fait de graphie, une manière d'écrire adoptée, par ce que le peuple a encore conscience de la valeur des instruments de l'expression de sa pensée et que chez lui les mots-thèmes ne subissent pas de modifications par suite de ces formes de flexion qui ne peuvent jamais en être séparées dans les anciennes langues indogermaniques². En réalité ce sont des dissyllabes.

¹ BRUGMANN, II, p. 3 analyse *forte-iter* (nom et adjectif). Cela me semble peu probable. Je vois plutôt dans *ter* un congénère de *tra*, *tro*, *tus*, etc.

² On pourrait trouver quelque chose de cela dans des expressions telles que *mecum*, *oretenus*, etc., qui pourraient s'écrire en un ou deux mots.

Les suffixes. — A. Nominaux.

11. Cet exemple du Mandchou nous mettra sur la voie de l'explication des formes tibétaines. Ainsi dans les mots tibétains tels que *byan-po*, homme marié, *bya-ra*, garde, veilleur, *hdab-ma*, aile, *hdag-pa*, adhésif, et mille autres, les suffixes vides *pô*, *ra*, *ma*, *pa*, jouent absolument le même rôle que ceux des mots grecs *το*, *νο*, *ρο* dans *λυτο*, *δωρο*, *ὑπνο*, etc. En grec une graphie séparatrice était impossible parce que *λυ*, *δω*, *ὑπ*, n'ont pas d'existence dans la langue et que la forme flexionnelle obligée, par ex. *ς*, *ν*, affectant le mot entier, ne permet pas de diviser ce mot sans altérer la signification du suffixe.

En tibétain il n'en est point ainsi; écrire *byanpo*, *byara* ou *byan-po*, *bya-ra* ¹ est chose absolument indifférente. L'écriture séparative a uniquement pour but de mieux analyser les éléments des mots et de distinguer les mots formés d'un thème pur, comme serait en latin *sal*, de ceux qui sont composés d'un suffixe, comme *rosa*, *domus*, etc.

B. Verbaux.

12. Ce que nous disons des noms et des qualificatifs s'applique à plus forte raison aux formes verbales.

Ainsi, par exemple, *mul-to* offrit, *stan-tam* enseignerait, *smra-jing* disant, parlant, *jig-ste* détruisant, sont composés comme les formes grecques-latines *λυσο*, *ε/λυθε*, *audiendo*, *dictu*, *audi-vi*, *monebo*, etc., supposées sans flexions personnelles. Et mieux encore les formes *vittât*, *bharatâd*, **bhereto* ².

Ces particules, vides de sens par elles-mêmes mais formatives d'idées spéciales, surabondent en tibétain. Il y en a pour les noms, les pronoms, les verbes, les qualificatifs, les modificatifs adverbiaux et autres, et une grande variété pour chaque espèce; mais ce n'est point ici le lieu d'entrer dans ces détails.

C. Du genre.

13. Le genre se marque par l'adjonction de *pa* (ou *po* ³) pour le masculin et de *ma* (ou *mô*) pour le féminin, qui s'appliquent

¹ " Gardes „. Remarquons qu'en Mandchou *bayara* (en un mot) a le même sens.

² Cf. BRUGMANN, *Grundriss* IV, 1323.

³ Par attraction d'homophonie.

du reste aussi aux mots désignant des choses (dépourvues de sexe). Ex. : *dun-ma* conseil, *pur-pa* un ongle, comme *bod-pa*, *bod-mo* tibétain, tibétaine, *rgad-pa*, *rgad-mo*, vieux, vielle. En somme cela ne diffère que par l'écriture de nos termes *amato*, *amata*; *rosa*, *popolo*, etc.¹.

D. Fusion.

14. Les adjectifs verbaux en *bya*, par ex. *hc'i* mourir, *hc'i-bya* mortel; *reg* toucher, *regbya* sensible, sentiment, ou les possessifs en *c'an*, *ldan*, par ex. *nor c'an* riche, de *nor* richesse, ne semblent différer en rien des mots allemands *gelblich*, *fruchtbar*, etc.

Les négatifs sont entièrement semblables. Ex. : *ma-nin* = nefas; *ma-ru-pa* = un-fäh-ig, un-streit-bar.

15. Les diminutifs sont dans le même cas; *bye-hu*, par exemple, (de *bya* oiseau) et *uscellino* sont dans des conditions identiques. Bien plus : *lug*, par ex., avec ce suffixe *hu*, donne *lugu*, que l'on écrit *lu-gu*, bien que ce soit un mot unique.

La fusion complète n'est pas même inconnue : on la trouve par exemple dans *hdis* pour *hdi-yis*, instrumental de *hdi* " celui-ci ", et dans d'autres mots encore.

Remarquons encore les indicatifs présents où se produit une altération se rapprochant du système flexionnel. Ex. : *snyod-do* " tire ", de *snyod* + *ho* (o) par redoublement du *d* final.

Evidemment ce suffixe ainsi transformé appartient tout autant à un tout unique que dans le sanscrit *labdha* de *labh-ta*. Il en est de même des diminutifs en *e*, avec redoublement de la finale du mot affecté. Ex. : *mdses* beau, *mdses-sa* (va) assez beau, pas très beau.

E. Des cas.

L'expression des rapports dits casuels nous fournit une nouvelle preuve de la dissyllabité du tibétain. Les suffixes servant à exprimer ces rapports sont bien en partie des prépositions ou fonctionnent comme telles : ainsi *kyis*, *gis*, *yis*, de l'instrumental, signifie avec "; *na* du locatif s'emploie comme

¹ Ces suffixes sont parfois doubles, ainsi : *hgro-va-mo* promeneuse, qui nous rappelle le double suffixe de victrices et autres mots semblables.

- Ex. : 1. *hgugs* plie, *bgug* plia, *dgug* pliera, *gug* impératif.
 hkyig lie, *bkyigs* lia, *bkyig* liera.
 2. *grog*s ami, associé, *hgril-ba* être roulé.
 *hgrog*s s'associer, *sgribba*, rouler.
 rgyud lieu, *slob* enseigner.
 brgyud famille, lignée, *bslab* doctrine, etc.
 lob enseignement (*lob da kan*).

20. La seconde catégorie comprend les mots dont la partie consonnantique initiale est composée de consonnantes si nombreuses qu'on peut à peine les prononcer. Aussi le peuple tibétain se garde-t-il bien de l'essayer. Il les passe sans s'en préoccuper, tout comme des précédentes.

Ex. : *bsran* droit, *bsreh* perdrix, *bsrod* sécher, *bsgres* multiplier.

hdzad décliner, *mt'sams* limite, *mt'samshbye* fendre.
dbrag intervalle, etc. *dbrebtso* saleté, *bsnyen* approcher.
hk'rid conduire, *brgya* cent.

21. On ne soutiendra pas sans doute que les anciens tibétains ont introduit ces consonnes uniquement pour la vue et ne les ont jamais prononcées. Il est bien peu probable aussi qu'ils les aient émises de leurs organes vocaux dans l'état où elles sont, où leurs descendants les trouvent imprononçables. Il est donc très probable qu'à l'origine ces consonnantes muettes ou sonnantes accumulées admettaient entre elles un élément sonore vocalique pur, qui s'est affaibli jusqu'à disparaître complètement dans la langue parlée.

22. Deux faits prouvent que les Tibétains séparent ce qu'ils reconnaissent comme les éléments d'un seul et unique mot. a) C'est leur manière de transcrire les mots sanscrits.

Ex. : *kâ-ka*, *kan-ka*, *ka-kô-la* pour *kâka*, *kayka*, *kakola*; *u-rgyen* p. *udyâna*, *ut-pa-la*, p. *utpala*, etc.

b) Leur manière d'écrire certains mots de leurs langues qui sont évidemment polysyllabiques, puisqu'aucun de leurs éléments n'a un sens à lui. Ceci se voit surtout dans les interjections telles que :

A-la, *al-la* ou *a-la-la* = *oh!* (surprise agréable).

At'sa = *ouf!* *A-po* bâtiment, *ap'rag* sein de la robe, etc.

23. Que les tibétains aient eu la tendance à fondre les poly-

syllabes en monosyllabes, c'est ce que nous prouve la contraction d'une foule de mots doubles réduits à l'unité.

Ex. : *K'uos* = *k'ur t'sos* joue, *med* = *miyod* n'être pas.

gatuir = *ga-tun-s'ir* pilon.

Yie = *Yige* lettre, écrit, et cent autres.

Ce dernier mot fournit une preuve de plus, puisqu'en composition il devient *-yig*. Ex. : *lan-yig* réponse, lettre en retour, *Yig-k'an* librairie (maison d'écrits).

Il n'est donc pas étonnant que les Tibétains aient supprimé les sonnantes de leurs préfixes.

24. Enfin je ne vois pas moyen de méconnaître des dissyllabes dans les mots composés d'un monosyllabe et d'un *a'* préfixé, qui n'a aucun sens et n'ajoute rien à la valeur du mot.

Ex. : *'arog* = *rogs* compagnon, *'ama* = *ma* mère, *'a-ra* barbe, *'a-sru* = *sru-mo* fourmi, *'alori* " anneau " etc.

Je le vois bien moins encore dans cette foule de mots écrits avec syllabes séparées, mais dont les éléments n'ont aucun sens propre.

Ex. : *na-re* indiquant citation (Sskt *iti*); *reskan* nullement; *reb-rebpa* être zélé; *rerai* drogue, *riboñ* lièvre, *riboñ-mo* hase, *rere* = quiquis, *turre* clair, *regron* addition, etc.

H. Conclusion.

25. Ceci nous dispensera, je pense, de continuer une étude dont la prolongation finirait pas lasser nos lecteurs.

Nous pouvons donc conclure, d'abord, que le Tibétain possède de véritables dissyllabes et en assez grand nombre; en outre que les suffixes, et les préfixes joints aux mots-thèmes, en forment en réalité une foule qui n'a point de nombre : noms, substantifs, pronoms, verbes, etc. Tous ces dissyllabes sont obtenus par agglutination, quelque fois-même par une sorte de flexion.

Si les Tibétains séparent chaque syllabe ¹, c'est en premier lieu par imitation des Chinois, comme il sera dit plus loin.

¹ Il est à remarquer que ce mode de division n'a rien de commun avec celui des Chinois, forcés par leur écriture à séparer toutes les syllabes. Les Tibétains n'ont aucun motif de ce genre. On verra plus loin pourquoi ils l'ont employé.

C'est en outre par une nécessité de leur mode d'écriture. Ayant pris aux Hindous la coutume de ne point écrire l'a médial ou final, il résulterait de l'absence de séparation des syllabes une confusion qui rendrait les textes inintelligibles ou constamment ambigus; ainsi *khab* et *khaba* sont écrits tous deux *khh*; sans le point séparateur c'est *khab* (épouse) — ils n'ont point de virâma —; avec ce point c'est *kha.ba* (neige). Sans cet heureux signe, tout serait confusion. On ne peut donc distinguer par là ce qui est monosyllabe ou polysyllabe dans la langue parlée.

Ce dernier trait convaincra, je pense, nos lecteurs, et notre tâche est finie en ce point.

26. Mais avant de passer au Chinois, nous devons faire remarquer la versatilité avec laquelle les Tibétains, comme d'autres peuples des régions voisines, se jouent des lettres et des sons, par exemple dans l'emploi des suffixes indiqués *pa*, *po*, *ma*, *mo*, dans l'emploi ou le rejet du son aspiré initial *bol* ou *'bol*, *bran* ou *'bran*, *t'sal*, *t'sol* et *'t'sal*; le roulement des voyelles, comme dans *t'sar* ou *t'ser* temps, *t'sam-ts'um*, *t'sam-t'som*, hésitation; l'échange de *d* avec *n*, *ḍ* avec *ṇ* ou leur suppression. Ex. : *hgrod-pa* et *hgron-pa* aller, *t'sum* et *t'su* dedans, *t'sas* et *t'al* jardin; *s'rug* et *s'rul* exciter; *srub* et *srus* épis vert; *gsa* ou *bsa* léopard; *gsor* et *sor*, *gsob* et *sob*; *ajo* ou *jojo* frère aîné; *lhhd*, *glod*, et *lod* relâcher.

II. — LE CHINOIS.

Son écriture et ses variations; sa raison d'être, ses conséquences.

1. Le Chinois nous demandera une étude, non point plus longue, mais plus circonstanciée.

Nous devons considérer cette langue étrange sous trois aspects divers : l'écriture, le langage des livres et celui de la conversation.

2. L'écriture, comme on le sait, est toute picturale, ce sont des signes représentant des objets, ou figurant des idées sans rapport avec les sons, comme nos signes mathématiques —, +, ×, :, etc., rappellent les mots " moins, plus, multiplié par „ etc., sans que le son du mot correspondant y soit indiqué ni sylla-

biquement ni alphabétiquement. Il y a cependant quelque chose de plus dans les caractères chinois; un très grand nombre d'entre eux contiennent, comme un de ses éléments composants, un autre caractère qui s'y trouve inséré pour indiquer que le caractère entier a le même son que celui-ci. C'est comme si pour représenter *plut* (*il plut*), on employait une figure représentant des gouttes d'eau au dessus du signe *plus* +.

3. L'adoption d'un genre d'écriture si incommode n'a pas été l'effet de l'ignorance ou de l'inhabileté, tout au contraire. Sa formation définitive s'est faite au 9^e ou au commencement du 8^e siècle avant notre ère, dans un but très sage, et a été un des moyens de perpétuer la domination chinoise. Déjà à cette époque l'empire chinois, quoique très restreint encore, comprenait des peuples de même origine mais parlant des dialectes, je dirais presque des idiomes tout différents, et d'autres en grand nombre appartenant aux races préchinoises et dont le langage était absolument incompréhensible à leurs nouveaux maîtres. Cependant des ordres, des instructions, des communications devaient être adressés à toutes ces parties de l'Empire et l'on n'était point capable à la cour d'écrire tous ces différents idiomes. Le faire eût du reste entraîné des difficultés pleines de danger. Un homme de haute intelligence, ministre de l'empereur Siuen-ti, conçut et exécuta le projet de donner à tous les peuples soumis ou alliés à son maître un genre d'écriture qui pût être compris de tout le monde et lu dans toutes les langues. De même que les idées exprimées par cette formule $6 + 7 - 3 = 10$ sont intelligibles pour tous les peuples du monde, ainsi une phrase chinoise écrite est susceptible d'être lue dans toutes les langues possibles.

4. Mais les conséquences de ce genre d'écriture ont été immenses et pernicieuses pour la langue parlée.

a) D'abord comme l'écriture et la gravure de ces types, qui contiennent jusqu'à 25 traits, étaient difficiles et coûteuses, on épargna les peines et les frais; on se réduisit à exprimer le moins de mots possible; le style devint d'une concision qui causa une grande obscurité, une grande difficulté d'interprétation. Il se forma ainsi deux styles très différents, l'un bref et concis pour les livres, presque énigmatique même, l'autre

plus proluxe pour les rapports oraux. L'histoire de l'écriture chinoise et de ses variations nous est parfaitement connue; les caractères ont changé cinq ou six fois de genre et de forme, depuis les plus anciennes inscriptions jusqu'au IV^e siècle de notre ère.

Nous en avons des spécimens antiques, non seulement dans les livres d'archéologie mais sur les monuments mêmes, tels que vases, tambours de pierre, cloches, etc., et l'on peut voir sur ces débris des âges primitifs combien on était parcimonieux de peine et de temps.

b) Un autre inconvénient plus grave est l'obstacle que ce mode d'écriture a opposé au progrès de la langue, comme on le verra plus loin. Il a créé de la sorte deux idiomes vraiment différents, à ce point que celui qui connaît très bien la langue des livres ne comprend presque pas l'autre et réciproquement.

La langue parlée.

7. Mais si les phases du système graphique des Chinois nous sont bien connues, il n'en est pas de même naturellement de la langue parlée, puisque les Chinois n'avaient pas le moyen d'en indiquer les sons avec précision et netteté. Nous devons donc partir du Chinois actuel pour bâtir sur un terrain ferme. Mais ces termes " Chinois moderne „ ont besoin d'être expliqués, car il y a autant de Chinois, pour ainsi dire, qu'il y a de provinces, et ces dialectes diffèrent tellement l'un de l'autre qu'à Canton on ne comprendrait pas un homme de Shanghai, encore moins un citoyen de Nan-King ou de Peking, et cette non-intelligence est pour tous entièrement réciproque.

Nous prendrons comme tel le langage des classes élevées, dirigeantes, appelé kuan-hoa ou langue des mandarins, qui est employé dans les rapports des classes instruites, dans les livres soignés de littérature légère, bien qu'il soit exclu des édits du gouvernement, des livres historiques et autres d'un genre sérieux.

Est-elle monosyllabique?

8. Or, ce langage est tenu généralement pour monosyllabique, et à première vue il semble bien l'être, puisque chaque caractère représente une seule et unique syllabe. Mais les

lecteurs qui auront suivi les considérations du chapitre précédent auront déjà compris que cette preuve est absolument insuffisante.

Elle l'était pour le Tibétain; elle l'est bien plus encore pour le Chinois, puisque l'écriture chinoise actuelle ne permet point d'unir deux syllabes dans une seule et même représentation.

Le Chinois qui voudrait écrire " bonté ", " peureux ", n'aurait à son service que des figures correspondant aux sons *bon* et *té*, *peur* et *eux*.

C'est donc à la langue proprement dite et à elle seule que nous pouvons demander ce qu'elle est.

Suffixes.

9. L'examen des éléments qui la composent nous aura bientôt révélé des suffixes dépourvus de sens par eux-mêmes, mais qui exercent une influence essentielle sur la nature des mots qu'ils affectent, transformant les uns en noms substantifs, les autres en qualificatifs ou adverbess ou formant le pluriel. A ce titre nous citerons spécialement :

1. *Ti* suffixe formatif de noms, d'adjectifs, de participes.

Ex. : *twan* origine, *twan-ti* originaire, *ta-yü* pêcheur, *ta-yü-ti* pêcheur.

hoa parler, *hoa-ti* celui qui parle.

gai aimer, *gai-ti* aimant, aimé.

Ti a bien une signification propre, mais sans aucun rapport avec cet usage. C'est alors un autre mot, comme *ton* (tonus) n'est pas *ton* (tuus).

2. *Tche* sans signification aucune, jouant le même rôle et formant des adverbess. Ex. : *hing* marcher, *hing-tche* marcheur, *ku* ancien, *ku-tche* anciennement.

3. *Z'an* et *z'o* ainsi, formant des adverbess comme le grec $\omega\varsigma$.

Ex. : *kuo* fruit, réalité, réel; *kuo-z'an* vraiment.

4. *Men*, sans aucune signification, forme des pluriels.

Ex. : *ta* celui-là, *ta-men* ceux-là.

Ti-hiong frère, *ti-hiong-men* frères.

Des mots tels que *Ta-yü-ti* sont composés comme le serait le mot allemand *fischfänger*, *ta* = fang, *Yü* = fisch, *ti* = er. Ou plutôt selon la construction chinoise " fangfischer ". *Pu-ho-shing-ti* correspond à in-vinci-bili-s.

Mots composés.

10. Le Chinois fourmille de mots composés dans lesquels les éléments composants ont perdu toute signification propre pour former un terme nouveau : les uns sont de nature nominale, d'autres adverbiaux, etc.

Ex. : *tsien-li-king*, un miroir espion. Litt. de mille milles.

Wai-fang-jin un étranger. Litt. un homme des terres extérieures.

Kong-kuo exercice littéraire. Litt. travail méritoire.

Sien s'eng précepteur. Litt. né avant etc.

Il serait difficile de soutenir que ces composés sont restés monosyllabiques plutôt que nos termes européens : " télescope, ausländer, antenatus „, etc.

Wai-fang-jin correspond terme à terme à " Aus-länd-er „, comme *Sien-seng* à " antenatus „, ou *Kong-kuo* à " Kunstwerk „.

De même *Wai-kho* chirurgie (ordre extérieur) n'est pas plus monosyllabique que " extérieur „, lui-même; *Kho* n'est qu'un déterminatif.

Il y a ainsi en chinois une foule de mots classificateurs qui n'ont ni sens ni valeur propre et jouent le rôle des suffixes indo-européens, latins par exemple : *tut*, *tat* (sens abstrait), *trum* instrument, etc.

Nous venons de voir *Kho* au mot *Waikho*, ajoutons *Ko* suffixe désignant un homme, *Yi-Ko* = " un-us „, *heu-peï* = " posteri-us „, etc.

Comme composés adverbiaux nous citerons

heu-lai " après „ et *tsiang-lai* futur, à l'avenir, composés de *heu* " post „, ou *tsiang* " à venir „, et de *lai*, qui marque direction, et provient du verbe *lai* venir.

Yeu-shi (habetur tempus) signifie : parfois, zuweilen, etc.

11. Les Chinois prononcent ces mots composés comme un terme unique et sans plus penser aux sens spéciaux de leurs éléments que nous le faisons en disant " néanmoins, toujours, parfois, zuweilen " ou " intra, extra, paulisper „, dont les suffixes dérivent aussi de racines signifiant " aller, pénétrer, traverser „. Mais comme ils n'ont jamais transcrit leur langue, les Fils de Han, si on leur parlait de mono- ou de dissyllabisme, resteraient bouche close.

12. Nous ne pourrions toutefois être certain de la chose, si les transcriptions mandchoues n'étaient là pour nous affirmer que les nouveaux conquérants ont appris de leurs maîtres en civilisation à prononcer ces composés comme un seul mot et à les écrire de même. Ainsi les mandchous écrivent :

Gungju princesse (*Kung tchu*) et non *gung ju*.

JiYanggyon général (*Tsiang kyun*) et non *jiang gyôn*.

S'usai bachelier (*s'u-sai*) et non *s'u sai*.

Yangduwan étoffe de soie et non *yang-twan*.

Gungtze prince royal (*Kong tze*) et non *gung-tze*, etc. etc.

Cette même prononciation nous prouve que beaucoup de mots composés de plusieurs voyelles sont en réalité dissyllabiques. Ex. : *hōwai* = *hoei*; *giyôn* = *kiun*, *hiya* = *hia*, etc.

Conclusion.

13. Nous pourrions prolonger indéfiniment ces remarques; mais ce qui précède suffira, je pense, pour convaincre tout le monde que le monosyllabisme du Chinois moderne est purement apparent, un trompe d'œil, et que si les Chinois avaient possédé un système d'écriture tout au moins syllabique, cette apparence même aurait disparu.

Rien ne le montre mieux que ces composés où le suffixe formatif *ti*, qui affecte chacun des éléments, n'est exprimé qu'une seule fois, tout à la fin, comme les formes flexionnelles dans les composés sanscrits. Ex. : *pu yeu keu kuei ti* irrégulier, litt. n'ayant point mesure, règle (compas, équerre). *Un-regel-mässig* est presque identique.

Les langues indigènes.

14. Si le Chinois moderne n'est pas vraiment monosyllabique, les langues des anciens indigènes, des races préchinoises qui occupent encore une partie des provinces du Sud et du Sud-Ouest, le sont beaucoup moins. On se figure généralement l'empire chinois comme un tout homogène, mais rien n'est plus erroné. Au 3^e siècle avant notre ère, la race chinoise ne s'étendait qu'à un degré ou deux en dessous du Hoang-ho. Plus au midi jusqu'au Yang-tze-Kiang, les populations indigènes formaient de puissantes principautés qui furent incorporées lentement, progressivement à la race chinoise. Plus loin tout était étranger à cette race. Les popu-

lations du midi se sont chinoisées petit à petit, mais point toutes, et plusieurs parlent encore la langue que parlaient leurs aïeux avant l'invasion chinoise. Quelques mots en sont restés dans les livres chinois; d'autres nous sont connus par les Européens qui ont été en contact avec ces tribus; toutes sont des idiomes polysyllabiques. Citons seulement quelques mots pour preuve.

(*Miaos du Sse tchuen*) *hutlika* eau froide, *hutlitsa* allumer le feu ¹.

(*Miaos du Yunnan*) *ilo* huit, *hianchet* sept, *tchanta* soleil ².

(*Panhus*) *Pienkia* arbalète, *Tchokon* chien ³

(a *Tsu* et *Yue*) *Wutu* tigre etc. *Tantchi* nom propre.

L'ancien Chinois.

15. Mais tout ceci ne concerne que l'état actuel des langues de l'Empire des Fleurs; l'essentiel pour nous est de savoir ce qu'était le Chinois à son origine, lorsque les premiers pères de la race vinrent de l'Asie centrale s'établir sur les rives du Hoang-ho.

On comprend que, pour une langue qui n'était point écrite, qui ne l'est point encore à présent, il est assez difficile de déterminer la prononciation à l'époque antique. La chose serait même impossible si l'on n'avait certains moyens dont l'usage, quoique limité, n'est point sans une utilité incontestable. Ces moyens sont :

a. Les dialectes chinois du midi restés plus purs que la langue mandarine. Celle-ci, de l'aveu de tout le monde, est ce qu'il y a de plus altéré. Les dialectes du midi se sont mieux conservés, parce qu'ils ont été importés dans ces régions à une époque où la race-mère n'y avait point encore accès, et cela par des colons restés pendant des siècles séparés de la patrie par des espaces immenses, séjour des races aborigènes, et par les hautes montagnes de la chaîne du Mei-ling. Ces colons, restés de sang plus pur et de culture moins élevée, ont

¹ Voir T. DE LA COUPERIE. Les langues de la Chine avant les chinois, pp. 36 et ss.

² Voir FRANCIS GARNIER. Voyage d'exploration en Indo-Chine II, p. 54.

³ V. le Tso-tchuen VII. 5. § 6.

mieux conservé les vieux sons de la langue, les finales dures en *k*, *t* ou *p*, que le mandarinal a complètement effacées, ainsi que les groupes de consonnes initiales. Les principaux de ces dialectes sont parlés le long de la côte Sud et Sud-est à Canton, à Suateu, à Emoui, à Fu-tcheu, à Shanghai, etc.

b. Le second moyen consiste dans les alphabets dressés par les bouddhistes chinois pour rendre les sons sanscrits et transcrire les noms des personnages et des mots techniques du bouddhisme. Dans ces alphabets, commencés au IV^e siècle de notre ère, les lexicographes chinois indiquent en tableau les sons correspondants aux lettres sanscrites, c'est-à-dire mettent en face des lettres sanscrites des caractères Chinois dont le son correspondant est identique à celui de la lettre sanscrite. Ces tableaux sont reproduits dans le grand dictionnaire chinois composé sous la direction de l'empereur Kang-hi (1662-1723).

Là nous constatons l'existence des sonnantes *b*, *d*, *g*, qui n'existent plus en mandarinal, non plus que les finales *k*, *t*, *p*, les groupes de consonnes, et d'autre part l'absence de ces accumulations de voyelles qui donnent aujourd'hui des *kiao*, *kieu*, etc.

Avec leur étude cessent les surprises que nous causent les transcriptions si bizarres qui semblent avoir été faites des noms sanscrits et dont l'illustre St. Julien a rempli ses livres, faute d'avoir constaté ce fait. Ainsi Bouddha est maintenant *Fo* et Brahma *Fan*. Mais à l'origine c'était But ou Buta et Ba-lam.

Les mots dialectaux représentent certainement aussi une époque très ancienne, et cela est si bien reconnu en Chine que dans le grand dictionnaire encyclopédique de Kien long, en 186 volumes, où les mots sont rangés d'après les sons, la prononciation adoptée pour les rimes est bien celle de Canton et de Hong Kong. Ce fait, qui n'a point encore été signalé, je pense, est facile à constater.

c. La troisième source et la principale se trouve dans les dictionnaires Japonais, qui ont conservé la prononciation des mots chinois telle qu'elle a été reçue au Japon lors des premiers rapports de ce pays avec la Chine, alors que les termes chinois ont commencé à s'introduire dans le lexique de Nipon, c'est-à-dire au IV^e siècle de notre ère.

d. Un quatrième moyen est l'étude des plus anciens caractères chinois eux-mêmes, lesquels, comme l'a découvert M. de Lacouperie, renferment de nombreuses traces de dissyllabismes.

16. Nous ne pouvons naturellement qu'indiquer ces diverses sources, la dernière surtout, que nous ne pourrions expliquer sans figures faites exprès à cette fin. Nous devons donc nous borner à indiquer quelques uns des résultats de l'investigation de ces divers champs de recherche, ou quelques dissyllabes parmi ceux que nous y avons glanés.

Ainsi nous aurons pour

plan.	M.	<i>T'su</i>	Cantonais, etc.	<i>T'suk</i>	Japonais	<i>Shuku et teki</i>
clair.	M.	<i>Tih</i>	"	<i>Tik</i>	"	<i>teki, tchaku</i>
voile.	M.	<i>Mi</i>	"	<i>Mik</i>	"	<i>myaku</i>
marquer	M.	<i>lio</i>	"	<i>le'k</i>	"	<i>riaka</i>
mur	M.	<i>pi</i>	Hakka	<i>piah</i>	"	<i>beki</i>
sentir		<i>tan</i>	Ning.po	<i>taan</i>		
donc		<i>tse</i>	Cant.	<i>tsek</i>	"	<i>Soku</i>
voleur		<i>tse</i>	N.	<i>Dzah</i>	"	<i>zoku</i>
sivre		<i>ts'ong</i>	Fu-tcheu	<i>Tch'eong</i>	"	
Démon		<i>Pat</i>			"	<i>batchi</i>
Tigre		<i>hu</i>	Cant. etc.	<i>lofu ou lifu</i>		

17. Ce dernier mot donne lieu à une remarque assez curieuse. Les Chinois l'écrivent au moyen de deux caractères, l'un " *lo* ", signifiant " vieillard ", l'autre " *tigre* "; d'autres, comme le constate M. de Lacouperie, prennent la forme *li-fu* et écrivent *li* par le type désignant un prunier. Tout cela serait ridicule et impossible s'il s'agissait réellement de deux mots à sens propres. Mais rien n'est plus simple si nous n'avons là que deux expressions matérielles de sons, du dissyllabisme : *lofu*, *lifu*. Mandchou *lefu* (ours). Cp. Wolf et Vulpes.

De même *sze-fu* " maître ", transcrit par deux caractères est le *sefu* mandchou, qui ne doit point être un mot simplement emprunté, puisque le terme signifiant disciple, *s'abi*, est purement mandchou.

Comme nous l'avons dit plus haut, le mot *Fan* traduisant *brahma* est formé de deux caractères qui doivent se lire *ban-lam*, et figure ainsi un dissyllabe *balam*, *braam*, le chinois manquant de *r*. On pourrait aussi tirer une preuve des noms qui se trouvent dans les anciennes inscriptions; par exemple le vase de Wang-tchi qui porte les caractères *fu-ting* dépour-

vus de signification et que le traité d'inscription *Po-hu-tu* dit signifier simplement " vase ", (P. III. 5.). Mais le terrain est ici trop glissant pour nous y aventurer davantage.

18. Plus certaine est la conjecture tirée du fait de la multiplication des accents à mesure que la langue s'appauvrisait de sons. Ce n'est point la chute des finales qui causa ce phénomène, car les accents sont les plus nombreux là où ces finales sont maintenues; ainsi Canton, aux vieilles terminaisons, a 7 accents ¹, tandis que Peking n'en a que 4.

Anciens textes.

19. Nous devons nous arrêter ici; nous ne pourrions continuer cette discussion sans entrer dans des détails qui ne seraient intelligibles que pour les spécialistes.

Nous pouvons toutefois, je pense, conclure de ce qui précède que le Chinois primitif n'était point purement monosyllabique et nous en trouverons une nouvelle preuve dans les textes même les plus anciens. Ainsi dans le chant des cinq frères du *Shou-king*, chant qui date du 21^e siècle avant notre ère, nous trouvons déjà l'usage du *tche* final donnant à un adjectif la valeur d'un nom : *Shang tche* le grand, le supérieur = mag-nus. En outre l'irrégularité actuelle des vers de ces strophes vient probablement de la perte d'une syllabe dans certains mots, ou de ce que des mots tels que *Kiang*, *hia* se prononçaient en deux émissions de voix.

Selon ce principe la première strophe par exemple devient parfaitement régulière :

Huang tsu yu sün
min ho ki-ang
puk ho hi-a
min wai pang pen
pen ku pang ning.

Ceci nous conduit à une conclusion nouvelle : les mots composés de deux ou de trois voyelles, comme kiao, tsiuen, etc.,

¹ Ces accents sont de véritables accents, indiquant une tonalité haute, basse, s'élevant, s'abaissant, rentrant etc., et non ce qu'on appelle ainsi abusivement aujourd'hui et qui est en réalité une marque de la syllabe d'insistance, d'un effet psychique.

étaient souvent dissyllabiques, ce qui multiplierait indéfiniment les mots de cette nature.

Inscriptions.

21. Il est évident, en outre, quoiqu'on dise et fasse, que des mots tels que *hiuen*, *tsiuen* réunis, *yuet* parler, *tchiuen* fatigué etc. ne peuvent être que dissyllabiques.

Plus sûr encore est le dissyllabisme des adverbess terminés par *zhân*, comme nous l'avons vu plus haut.

22. Les anciennes inscriptions peuvent jeter de la lumière sur cette question. En voici deux exemples.

1. Sur une lance du temps des Hia, vers le XX^e siècle avant notre ère, le mot *tiao* " pierre précieuse „ est représenté par deux caractères que nous lisons aujourd'hui *tchen* et *yü*, mais qui étaient lus jadis *tin* et *yo*. C'est assez dire que l'on prononçait alors *tiyo* en deux syllabes; mais on doit lire de droite à gauche et non de gauche à droite, comme cela saute aux yeux.

2. Le mot actuel *tchong* " cloche „ est figuré par trois signes réunis qui se lisent *kin-li-t'ong*. Ceci indique un composé total *kiyong*. Or, précisément ce mot *tchong* est *tiong* ou *tchiong* dans les anciens dialectes d'Emoui et du S. E. (Voir ces inscriptions dans les Recueils *Li-tai-tchong-ting-kuan-tchi* et *Po-ku-t'u*. L. I init. L. VI id. cloches du prince Sheng de Song etc.)

Conclusion.

23. Notre conclusion finale sera donc que le chinois en son état primitif était en majeure partie monosyllabique, bien qu'il ne le fût pas complètement, et mélangeât les dissyllabes aux monosyllabes. Mais ayant reçu les premières leçons d'écriture de ses voisins de l'ouest, écrivant alors avec les plus anciens caractères accadiens, il prit d'eux la coutume de représenter chaque syllabe par un groupe, non sans s'interdire d'en figurer deux par un seul ensemble de traits représentatifs. Les Tibétains, qui étaient en rapport avec les Chinois depuis des siècles quand ils reçurent leur alphabet de l'Inde, avaient déjà pris le pli d'exprimer chaque syllabe comme un tout spécial; c'est pourquoi, lorsqu'ils écrivirent les termes de leur langue, ils procédèrent syllabe par syllabe, lui donnant ainsi une apparence exclusivement monosyllabique. (Cp. page 12 § 25.)

Nous laissons à nos lecteurs le soin de tirer les conséquences linguistiques de cette étude, mais l'on ne contestera pas, je pense, que la thèse du monosyllabisme en sera quelque peu ébranlée.

Observations.

24. Il nous reste à présenter quelques observations qui ne seront pas sans utilité pour les études de la *Sprachwissenschaft*.

1. Ce que nous avons dit du tibétain est bien plus vrai encore des dialectes chinois : ils se jouent véritablement de la phonétique. Il n'est pas un sinologue ayant étudié de près les sons chinois qui ne le reconnaisse hautement. Je citerai seulement, pourqu'on ne doive point me croire sur parole, quelques phrases du traité *ad hoc* du savant consul anglais H. Giles, auteur du dernier grand dictionnaire chinois-anglais, extrêmement riche sous ce rapport.

“ La confusion annamite de *t* et *p* est un phénomène inexplicable et en de nombreux cas le choix semble arbitraire. ”

L and n are hopelessly confused in Middle China. In Korea they are systematically confused.

A *Fu-tcheu*, on confond *t*, *d* et *l*, employant l'un ou l'autre à volonté.

A *Swa-teu*, *tchwa* devient *kwa* et *tcha*, mais *tchwai* est *tchui*; a Shanghai c'est *tsöu*.

A *Fu-tcheu*, *i* est *i*, *e*, *ie*, *ugi*, *uge* et *mi*; à Emoui : *i*, *iu*, *é*, *gi*, *ki*, *ngain*, etc. etc. (Voir les tableaux de Wells-Williams.)

k, *t*, *p* des finales s'échangent sans qu'on puisse soupçonner une règle déterminante.

2. Le dialecte de Peking a changé *k* en *c'* devant *i* et *ü*, pas devant *e*, et cela depuis trois à quatre cents ans seulement.

La palatale se montre devant l'*a* plein comme devant l'*o* et l'*u*, et provient généralement d'une dentale. Mais à l'époque où ces formations se sont faites, il n'y avait pas deux *t d* différents, comme on peut le voir par les tableaux des sons au *Tang-Yun*.

Bien plus : le même caractère est là indifféremment *tchun* et *tun* (arrêté dans les mouvements), et ce caractère, qui est proprement le signe de *Tun*, forme comme phonétique des caractères qui se lisent *tchun* ou *tun* à Sua-teu et à Emoui.

Le même mot *Pat* arracher se dit à *Fu-tcheu*, *pak*, *pwak* et *peik*; en *Korée*: *pal* et *pé*. *Ling* est *ling* et *liang* à *Fu-tcheu*. *Kan* est *kein* et *k'aan* à *Ning-po*, etc., etc.

Ce n'est point cependant que dans la formation des dialectes tout ait été livré à l'arbitraire. Loin de là, on y trouvera certains procédés réguliers, qui forment comme les grosses branches d'un arbre, mais à côté d'elles il y a des rameaux qui se bifurquent en divers sens, avec une assez grande indépendance de toute loi, et comme si l'on jouait à cette variété *délectable*.

3. On retrouve en Chine quelque chose qui rappelle la loi de Grimm; ainsi *d*, conservé au midi, devient *t'* puis *t* en se rapprochant du Nord. Mais il n'y a pas rotation des explosives, et cela s'arrête là.

k, *k'*, *h* sont donnés par les dictionnaires comme s'appliquant au même mot dans un même idiôme. Ex. : *kan*, *han*, *k'an* armure.

A *g*, vieux chinois, correspondent dans le dialecte moyen *g*, *h*, et même *dj*. Ainsi *kuei* comptoir est *kuei*, *guei*, *djui*.

4. Notons aussi l'influence de l'accent modulateur: *giò* devient *khiao* et *gió*, *kiyao* ¹.

Enfin nous soumettrons à la sagacité des linguistes le tableau suivant de correspondance, en les engageant à y chercher un procédé quelque peu régulier.

Mandarinal.

Canton.

<i>s'et</i>	<i>cit</i> ordonner
<i>siep</i>	<i>c'ip</i> ou <i>c'ap</i> habillement
<i>cing</i>	<i>s'ing</i> aider
<i>ye</i>	<i>s'ip</i> rayon
<i>tsang</i>	<i>sang</i> se tromper
<i>sip</i>	<i>tsap</i> marais
<i>tsong</i>	<i>tsong</i> , <i>song</i> , <i>tsiong</i> suivre
<i>sse</i>	<i>tze</i> salle
<i>sse</i>	<i>sze</i> série
<i>tsap</i>	<i>sap</i> , <i>hap</i> , tourner, autour
<i>tsai</i>	<i>tsai</i> être dedans.

¹ ' est l'accent montant, ' est le descendant.

Tout cela sera bien étonnant pour certains linguistes. Ils seraient bien plus étonnés encore s'ils étudiaient la grammaire birmane, qui présente des phénomènes de confusion bien autrement étranges : *j* confondu avec *r*, *nr* avec *n*, *b* avec *p* et les finales *k*, *t*; *t*, *p*; *n*, *m*, etc.

On ne dit donc point sans motif qu'on ne doit pas travailler sur un champ d'étude trop étroit, ni juger du langage humain sans en connaître tous les phénomènes.

NOTE.

Le Birman.

Cette langue de l'Indo-Chine, qui passe aussi pour entièrement monosyllabique, ne donnera lieu de notre part qu'à quelques observations. Après ce qui a été dit précédemment nous pourrions être très bref :

1. Les suffixes formatifs constituent de véritables dissyllabes.

a) pluriel *-mya* ou *-do* : *lando* rues (*lan*) ou *lu-mya* hommes, ne différent pas de *männ-er*.

b) *-thwa* adjectif. *Sothwa* méchant = *λυτρω*

c) génit. *i* : *thui ejus* = *tui, rosai, χρόνοι* ¹ (gen. loc.).

d) formes verbales

thi (présent) (*thu*) *la-thi* = (*ἔγω*) *ὄρνυ*.

zo (impér.) *thwa-zo* = *ἴθι*.

myi (futur) *thwa-myi* = *λυσο, amabo*, etc. .

2. Quant au vocabulaire, il abonde en dissyllabes, que l'on écrit et imprime même comme tels :

Ex. : livre *tsaok* prononcé *sahoke*.

Frère aîné *itko* — couleur *ayoung* — diable *natso* etc.

Citons enfin comme transcription : *engalet* anglais; *kuli* coolie; birman *bama*, etc., etc.

C. DE HARLEZ.

¹ BRUGMANN, *Grundriss* III, p. 586 et 616.

COMPTES RENDUS

**Dionis Prusaensis quëm vocant Chrysostomum quae
exstant omnia edidit, apparatu critico instruxit, J. DE ARNIM.**
Vol. I, Berolini apud Weidmannos, MDCCCLXXXIII. —
XXXX — 338 pages, 14 m.

L'édition Dindorf (Leipzig, 1857), dans laquelle jusqu'à présent on lisait le plus généralement Dion Chrysostome, n'avait point marqué de progrès notable sur l'édition d'Emperius (Brunswick, 1844). C'est donc en somme le classement et la collation d'Emperius qui, hier encore, servaient de bases aux études relatives au rhéteur bithynien. L'imperfection du texte était cependant si manifeste que les quelques philologues qui l'avaient un peu manié avaient dû proposer des corrections à pleines mains, par exemple, Cobet dans ses *Variae lectiones* et dans ses *Collectanea critica*. Mais les sources véritables où l'on devait chercher les bonnes leçons n'étaient pas suffisamment classées et définies, et les corrections restaient hasardeuses, parce que nous manquions toujours d'un texte établi sur un fondement solide. Pour la même raison, il n'était point possible non plus de porter, en pleine connaissance de cause, un jugement sur le style, les idées et la vie de Dion, ni d'utiliser avec une entière sûreté ses nombreux ouvrages, pour les recherches sur la littérature, sur les mœurs, et sur la philosophie anciennes.

Cette situation défavorable n'existe plus aujourd'hui. M. von Arnim vient de rendre aux philologues le très grand service de leur donner enfin une édition de Dion à laquelle ils peuvent se fier. Le texte est précédé de quarante pages de prolégomènes, dans lesquelles l'auteur, après avoir redressé de nombreuses erreurs d'Emperius, établit et justifie son classement nouveau des manuscrits. Grâce à ce classement, si solidement démontré qu'il restera sans aucun doute définitif, l'auteur a pu alléger son appareil critique d'une foule de leçons sans valeur qui encombraient inutilement les annotations d'Em-

perius. Pour mener à bonne fin cette œuvre de la collation et du classement des manuscrits, M. von Arnim a obtenu des collaborations précieuses, au premier rang desquelles il cite avec reconnaissance celle de M. Frantz Cumont, aujourd'hui professeur à l'Université de Gand.

Déjà Emperius, et avant lui Reiske, avaient en beaucoup d'endroits apporté au texte de Dion d'excellentes corrections. M. von Arnim continue avec bonheur cette tâche de l'amélioration du texte. Elle est loin d'ailleurs d'être à son terme, même après son édition; mais elle pourra maintenant être poursuivie avec plus de sûreté et avec plus de fruit. Pour ce qui concerne particulièrement les interpolations, si nombreuses dans les œuvres de Dion, on aura les moyens de les distinguer plus aisément, lorsque des travaux spéciaux nous auront fait mieux connaître les habitudes de style de l'auteur. A ses conjectures personnelles, M. von Arnim a eu la chance de pouvoir en ajouter beaucoup d'autres, qui lui ont été fournies par M. Edouard Schwartz, et surtout par M. de Wilamowitz, le brillant et infatigable initiateur de tant de recherches nouvelles dans les régions les plus différentes de l'hellénisme.

Le premier volume de cette édition de M. von Arnim, destinée à remplacer toutes les autres dans les bibliothèques des philologues, contient 18 des 80 discours conservés comme écrits par Dion. Les autres formeront la matière du second volume qui, nous l'espérons, ne tardera guère à paraître, pas plus que le livre que l'auteur nous promet sur la vie et les ouvrages de Dion.

L. PARMENTIER.

W. DEECKE, **Lateinische Schulgrammatik**. Berlin, Calvary, 1893, 300 p. 2 m. 40.

W. DEECKE, **Erläuterungen zur lateinischen Schulgrammatik**. Berlin, Calvary, 1893, 477 p. 4 m. 80.

Je n'ai pas besoin de rappeler aux lecteurs de la Revue tout ce que les études philologiques, et particulièrement les études latines, doivent aux travaux de M. Deecke. Mais s'ils connaissent et apprécient le savant, les philologues étrangers à l'Allemagne savent moins combien la carrière pratique du

professeur a été laborieuse et active. M. Deecke a consacré quarante années de sa vie à l'enseignement du latin; directeur aujourd'hui du gymnase de Mulhouse, il avait déjà été auparavant à la tête de deux autres établissements d'instruction. Sa connaissance solide de la langue latine est donc accompagnée d'une longue expérience pédagogique. C'est dire combien les deux ouvrages qu'il vient de publier méritent d'attirer la sérieuse attention de tous les hommes d'enseignement.

Le premier de ces ouvrages, la grammaire latine, s'adresse aux élèves et doit être jugé surtout au point de vue pédagogique. Les remarques, les discussions et les développements, contenus dans le second ouvrage, sont destinés au maître, et présentent un caractère plutôt scientifique. Suivant paragraphe par paragraphe les divisions de sa grammaire, l'auteur a accumulé dans cet appendice une foule d'explications relatives à tous les problèmes de la grammaire et de la syntaxe latine. Le maître lira toujours ces remarques érudites avec le plus grand profit, si même il juge souvent à propos de n'en communiquer qu'une très faible partie à ses élèves.

Nous devons, je pense, laisser aux Allemands, pour qui le livre est fait, le soin de prononcer un jugement sur le mérite de la grammaire comme manuel d'enseignement. Il faut d'ailleurs un certain temps d'épreuve, une certaine expérience pratique avant que les avantages et les défauts de pareils traités apparaissent nettement. Pour mon compte personnel, et après un premier examen, j'aurais beaucoup de bien à dire de la grammaire de M. Deecke. L'auteur me paraît respectueux de la tradition sans trop de timidité, et très soucieux de ne jamais perdre de vue la destination pratique de son traité. Lorsque la formule traditionnelle des règles lui paraît la plus commode et la plus claire, il ne craint pas de la maintenir, lors même qu'elle prêterait à la critique au point de vue de la science. Il n'admet des nouveautés qu'avec circonspection, et en les justifiant consciencieusement dans son appendice. C'est le cas, par exemple, pour la suppression de la distinction peu fondée entre le supin actif et le supin dit passif, et pour l'introduction de la règle du rhotacisme, si nécessaire pour expliquer aux élèves beaucoup d'irrégularités apparentes.

J'ai remarqué aussi l'attention particulière avec laquelle l'auteur note pour les élèves les différences les plus essentielles qu'il y a entre leur langue maternelle et le latin. C'est là de la vraie pédagogie, et telle qu'on la comprend trop rarement chez nous. Fréquemment, nos grammaires des langues anciennes ne sont au fond qu'une adaptation de manuels allemands. En réalité, une bonne grammaire latine destinée à des élèves de langue française devrait être très différente de celle qui s'adresse à de jeunes Allemands. M. Deecke, par exemple, se donne avec raison beaucoup de peine pour faire comprendre à ses élèves la différence de temps qui existe entre *amabam* et *amavi*. Cette différence, tous nos élèves la saisissent pour ainsi dire sans explication. Il en est de même pour beaucoup de cas analogues. D'autre part, il est des particularités de la langue latine comparée à la langue française qu'en général nos grammaires se gardent bien de signaler¹, parce que les manuels allemands n'ont pas eu à s'en occuper. Une bonne grammaire latine élémentaire doit tenir compte du caractère national et du génie de la langue maternelle; elle est nécessairement intraduisible. Si donc je signale les mérites de la grammaire de M. Deecke, c'est afin qu'on s'inspire de l'esprit qui l'anime, et non pour qu'on la copie servilement.

Une innovation à laquelle M. Deecke à l'air d'attacher une grande importance, est d'avoir introduit pour la première fois complètement dans la grammaire latine la terminologie allemande. Il nous dit qu'il s'est donné beaucoup de mal pour y réussir et qu'il n'a pu éviter toujours les composés un peu lourds. Dans ses *Erläuterungen*, il consacre de nombreuses pages à expliquer et à justifier ses dénominations nouvelles. Malgré tant d'efforts et une réelle ingéniosité, je crois que l'essai de l'auteur est très malheureux. Pour la curiosité, je cite quelques exemples qui permettront d'en juger. Dans la langue inventée par M. Deecke, " article ", se dit *Geschlechtswort*, " semi-voyelle ", aurait dû se dire *halbselbstlautend*, mais comme ce mot est trop lourd, l'auteur lui a substitué *Mittellaut*, qui est loin d'être clair. De même le terme

¹ A cet égard cependant, il faut faire une exception pour la petite et originale *Grammaire latine* de M. LOUIS HAVET (Paris, Hachette).

“ participe, „ qui était si heureux et si bien formé, est traduit par *Mittelwort* qui ne veut plus rien dire. “ Infinitif „ se dit *Dingform*, “ conjugaison „ *Abwandlung*, “ sujet „ *Satzgegenstand*, “ intransitif „ *nicht hinbezüglich*, “ subjonctif „ *Möglichkeitsform*, “ datif „ *Wemfall*, “ imparfait „ *Mitvergangenheit*, etc.

En somme, les mots les mieux formés et les plus supportables sont encore ceux qui traduisent exactement les deux éléments du latin, par exemple, *Mitlauter* “ consonnes, „ *Fürwort* “ pronom. „

Quant aux autres, j'hésite à en faire ici la critique, tant elle est facile. Le terme *Geschlechtswort* “ mot générique „ ne définit aucunement l'article à l'élève, car, à ce compte, père, mère, bon, bonne, seraient aussi des articles. Le terme *Zeitwort* “ mot temporel „ qui a au moins le mérite d'être un peu plus usuel, ne lui apprend pas ce qu'est le verbe; car il m'est permis d'appeler également *Zeitwort* des mots comme jour, année, ancien, avant, après, quand, longtemps, etc. De même, lorsqu'il rencontre un ablatif de temps comme *die nocteque*, l'élève doit être quelque peu embarrassé pour s'expliquer ce que vient faire là le *Woherfall* (ablatif). Et quant à l'infinitif, il comprendra moins encore pourquoi à lui seul il a le privilège d'être une *Dingform*.

A ces critiques, M. Deecke répondrait que ses dénominations n'ont pas la prétention de donner par elles mêmes une notion complète de l'idée. Cela est très juste, mais alors pourquoi remplacer les termes anciens, qui, eux aussi, définissaient toujours originairement l'idée par quelque côté? Pourquoi surtout les remplacer dans une grammaire latine, puisqu'ils sont précisément tirés du latin et que l'élève peut toujours arriver à les comprendre, autant qu'ils sont compréhensibles? L'universalité de l'emploi de ces termes dans toutes les langues du monde et dans tous les ouvrages scientifiques est-il donc un avantage si mince que l'on croie pouvoir s'en priver à la légère? On devine la jolie confusion qui règnera dans les traités grammaticaux s'il nous plaît d'appeler “ mot déterminant „ cet article que M. Deecke appelle “ mot générique, „ et s'il plaît aux Anglais, aux Suédois et aux Russes d'emprunter à leur tour la dénomination de l'article à quelque autre de ses caractères.

En réalité, il est vain de chercher des termes significatifs pour désigner les notions grammaticales; les catégories grammaticales, qui sont loin de correspondre aux catégories logiques, ne sont pas même toujours exactement définissables. Précisément l'avantage des termes traditionnels est d'être devenus en quelque sorte des noms propres; ils n'impliquent plus par leur sens même aucune confusion, aucune définition fausse ou incomplète, et ils sont extrêmement commodes, en leur qualité de symboles parfaitement distincts et universellement admis pour synthétiser les notions si complexes contenues dans la grammaire.

Je sais bien que ces observations ne seront pas du goût de ceux qui vantent les avantages et la supériorité des langues dites de première formation sur les langues dites de seconde formation. Il me souvient même que cette théorie a été exposée un jour à la tribune du parlement d'un petit pays, d'une façon dont peu de personnes ont pu savourer le formidable ridicule. Pour moi qui pense que toutes les langues cultivées offrent à peu près des ressources équivalentes à ceux qui savent s'en servir, et qu'elles ne diffèrent que par le talent de ceux qui les parlent, je me garderai bien de discuter cette question, d'autant plus qu'elle est oiseuse pour le sujet qui nous occupe. La nomenclature technique de la grammaire ne fait pas et ne fera jamais partie de la véritable langue du peuple.

Je crains bien que l'innovation de M. Deecke ne fasse quelque tort au succès de son excellente grammaire dans les écoles. La grammaire latine de Seyffert, et toutes celles qui sont en usage dans les gymnases conservent la terminologie traditionnelle, et je doute que beaucoup de maîtres soient disposés à l'abandonner.

En revanche, le volume des *Erläuterungen* est appelé certainement à avoir un grand succès à la fois chez les hommes d'études, et chez les praticiens des écoles. Il est plein d'enseignements précieux pour tous les maîtres, aussi bien étrangers qu'allemands, et nous félicitons l'auteur d'avoir été inconséquent avec lui même, en conservant dans ce second volume les termes de grammaire consacrés.

L. PARMENTIER,

L'organisation de la cité athénienne et la réforme de Clisthènes, par HENRI FRANCOTTE, professeur à l'Université de Liège. Paris, Bouillon éditeur, 1893, 127 pages. (Extrait du tome XLVII des *Mémoires couronnés et autres mémoires*, publiés par l'Acad. royale de Belg., 1892).

Il y a deux ans, M. Henri Francotte nous donnait une étude approfondie sur les *Populations primitives de la Grèce* (Paris, Picard). Aujourd'hui, la découverte de deux documents nouveaux (les *décrets de Déclie* et la *Constitution athénienne* d'Aristote), lui a fourni l'occasion de soumettre à un nouvel examen les éléments constitutifs de l'état athénien; à savoir les *φυλαί* ou tribus, les phratries, les *γένη*, les thiasés, les naucraries, les trittyes et les dèmes. Il recherche l'origine de ces groupes, il étudie leur nature, et il fait l'histoire de leurs transformations successives jusqu'à la réforme de Clisthène : c'est la première partie (p. 11-59). Dans la seconde, l'auteur examine d'abord les motifs qui guidèrent ce législateur, puis ce qu'il fit des groupes anciens, et les groupes nouveaux qu'il créa; en terminant, il explique certains cas d'application qu'il trouve dans les plaidoyers civils de Démosthène et d'Isée ¹.

L'auteur dégage clairement les principes qui ont présidé à la naissance et à l'histoire de ces groupements des citoyens dans l'Etat; c'est d'abord le principe génétique, fourni par la nature, régularisé par le législateur, puis ce même principe combiné par le législateur avec le principe territorial ou local. Il montre bien quel est le rôle de l'un et de l'autre avant et sous Clisthène, et il conclut : “ La réforme de Clisthènes offre
 „ le spectacle curieux d'institutions juxtaposées; l'édifice
 „ politique garde toutes les parties anciennes qui ne sont pas
 „ incompatibles avec les tendances auxquelles le réformateur
 „ a voulu donner une satisfaction; il présente un ensemble qui
 „ pêche du côté de la symétrie et de la régularité, mais qui
 „ continue à parler aux générations qui se succèdent, des
 „ temps anciens. Clisthènes n'est pas un révolutionnaire, mais

¹ Ce sont : DEMOSTHENES, c. *Leochar.*, c. *Macart.*, c. *Eubul.*, c. *Boeot. pro nom.* — ISÆUS, de *Menecles hered.*, de *Apoll. hered.*, de *Pyrrhi hered.*

„ un réformateur, un esprit hardi, ouvert au progrès et en même temps respectueux de la tradition „ (p. 127).

M. Francotte s'attache aussi à faire ressortir l'influence que les modifications successivement apportées au groupement des citoyens ont fait subir à la constitution d'Athènes, et comment d'aristocratique qu'elle était, parce que les nobles seuls étaient admis dans les cadres de la cité, elle est devenue peu à peu démocratique par suite de l'admission des non-nobles dans ces cadres ou dans des cadres nouveaux; il conclut que Clisthène est le véritable fondateur de la démocratie athénienne. Sans doute, on avait fait quelque chose avant lui, et il restera beaucoup à faire après lui; mais Clisthène „ fit produire aux réformes antérieures tous leurs fruits „ et, „ d'une main ferme et décidée, il poussa la démocratie athénienne dans la direction qu'elle gardera pendant des siècles „ (p. 5-6).

Ce travail étudie une période de l'histoire intérieure d'Athènes où l'on rencontre à chaque pas les doutes, les contradictions entre les sources anciennes et les hypothèses des modernes. M. Francotte procède avec ordre et méthode; il consacre un paragraphe spécial à chaque question controversée; et, prenant pour base les textes anciens que fournissent les auteurs et l'épigraphie, contrôlant les opinions de ses devanciers qu'il a tous lus, il se livre, sur chaque point, à une analyse minutieuse et pénétrante, qui ne recule devant aucune difficulté, et qui aboutit toujours à une conclusion précise et vraisemblable, sinon certaine. Mais tous ces paragraphes, bien distincts, se suivent et sont étroitement unis par une idée générale, qui est la marche progressive de la démocratie athénienne. Ajoutez que la critique est sûre, que le style est clair et souple, que les points de droit (comme les effets de l'inscription à la phratricie et au dème) sont élucidés avec un véritable esprit juridique, que la différence entre les institutions antiques et les nôtres est bien mise en lumière, et vous comprendrez que ce travail, qu'il faudra désormais consulter pour écrire l'histoire d'Athènes, se lit facilement, avec intérêt et avec plaisir. L'auteur résume lui-même, à la fin, les résultats qu'il a obtenus.

J. P. WALTZING.

Musée de Lyon. Inscriptions antiques, par A. ALLMER et P. DISSARD. Lyon, Delaroche, 1888-1893, 5 vol., 78 fr.

Bien que les inscriptions latines trouvées sur le sol de l'ancienne Gaule n'aient pas encore paru dans le *Corpus inscriptionum latinarum*, dont elle formeront le tome XIII, on peut dire qu'il n'est aucun pays dont les inscriptions aient été publiées et surtout commentées avec autant de soin que celles de la France. Aux nombreux recueils locaux qui ont vu le jour dans ces dernières années ¹, M. Allmer ², en collaboration avec M. Dissard, vient d'ajouter un ouvrage nouveau, consacré à l'épigraphie de Lyon. Parmi les villes de la Gaule, Lyon tient le premier rang pour le nombre et l'importance de ses monuments. L'ouvrage capital d'Alphonse de Boissieu (*Inscriptions antiques de Lyon*, 1846-1854) est vieilli et devenu incomplet. Dans ces derniers temps, en effet, le musée lapidaire de l'ancienne métropole des Gaules s'est enrichi considérablement par les fouilles du quartier de Trion, dont MM. Allmer et Dissard ont déjà exposé les résultats dans leur bel ouvrage : TRION, *Antiquités découvertes en 1885, 1886 et antérieurement* (Vienne, 1887), que l'Académie des inscriptions a couronné au concours des antiquités nationales. Peu après ces découvertes, le conseil municipal de Lyon décida la publication d'un nouveau catalogue des inscriptions du Musée des Antiquités, et il en confia la rédaction aux conservateurs, M. Allmer, pour la partie épigraphique, et M. Dissard, pour la partie numismatique.

Le premier volume parut en 1888 et nous venons de recevoir le cinquième et dernier. Mais ce n'est pas un simple

¹ On en trouvera l'énumération dans notre ouvrage intitulé : *Le recueil général des inscriptions latines et l'épigraphie latine depuis cinquante ans*, Louvain, Peeters.

² Nous profitons de l'occasion pour rectifier une erreur commise dans notre ouvrage cité ci-dessus (p. 72, n. 3); nous avons rangé M. Allmer parmi les élèves de L. Renier. M. Allmer nous a écrit qu'il n'eut jamais la bonne fortune d'assister aux leçons de ce savant maître. Comme le dit HIRSCHFELD (CIL. XII, p. 222, § XVIII), il a été son propre maître : habitant Vienne (Isère), puis Lyon, où le retenaient ses fonctions, il a étudié l'épigraphie par lui-même.

catalogue que nous offrent les savants auteurs. Pour la partie épigraphique, qui est naturellement la plus considérable, M. Allmer a suivi la méthode qu'il avait adoptée dans ses *Inscriptions de Vienne en Dauphiné*, publiées en 1875-1876, avec A. DE TERREBASSE (6 vol.). Voici d'abord le plan général. En premier lieu viennent les inscriptions publiques, au nombre de 137 (vol. I et II jusqu'à la page 134); elles ont rapport à l'organisation générale de l'Empire et sont subdivisées en inscriptions relatives aux empereurs et à leur famille, aux fonctions sénatoriales, aux fonctions équestres, aux fonctions inférieures, aux armées et enfin aux fonctions religieuses de l'Etat romain. En second lieu viennent les inscriptions municipales, ayant rapport à la colonie de Lyon, à ses magistrats, à ses prêtres, et à ses corporations professionnelles. Elles sont au nombre de 54 et remplissent la fin du II^e volume. Celles qui concernent les corporations ou collèges sont surtout remarquables: pas une ville de la Gaule ne possédait des corporations aussi puissantes et aussi florissantes que la " très splendide corporation des bateliers du Rhône et de la Saône ", ou le " très splendide collège des charpentiers-entrepreneurs " (Vol. II, n. 127 et 185), ou les autres *corporaticae Luguduni coeuntia* (vol. II, n. 144). L'inconvénient qu'offre l'ordre des matières se présente déjà dans ce second chapitre: c'est que l'auteur est obligé de rappeler ici une partie des inscriptions antérieurement données, parce qu'elles ont rapport aux choses municipales aussi bien qu'à l'organisation générale de l'Empire. Le volume III contient les inscriptions des divinités honorées à Lyon (pp. 1-26, n. 191-204), parmi lesquelles il faut remarquer les déesses celtiques appelées *Mères*, puis les inscriptions funéraires, les plus nombreuses, comme toujours (n. 204-440). Elles sont divisées en quatre séries, suivant qu'elles sont contemporaines d'Auguste, relatives à des métiers non organisés en collèges, qu'elles contiennent des indications géographiques ou qu'elles sont " simplement funéraires. ". Le tome IV renferme les inscriptions chrétiennes non numérotées, divisées en datées (an 334-601) et non datées, et les menues inscriptions (*instrumentum*), très nombreuses, trouvées sur des objets mobiliers en terre cuite, verre, métal, os, pierres fines. Un appendice

reproduit les inscriptions du Musée qui sont de provenance étrangère. Enfin le tome V donne les corrections et les additions devenues nécessaires pendant l'impression et qui portent le nombre des textes à 515¹; il se termine par la liste des ouvrages cités et par des tables aussi utiles que copieuses.

M. Allmer, suivant la coutume suivie dans tous ses ouvrages et dans son excellente *Revue épigraphique du Midi de la Gaule*, publie chacune de ces inscriptions d'une façon exemplaire, si bien que son livre, tout en satisfaisant aux exigences de la science, est le meilleur guide que puissent consulter ceux qui veulent s'initier à l'épigraphie latine. Il commence par décrire brièvement le monument, puis il reproduit le texte en caractères épigraphiques avec les accents et les lettres allongées; il le fait suivre d'observations épigraphiques, notamment sur la forme des lettres, d'un index bibliographique complet, de la transcription avec la solution de toutes les abréviations et les suppléments les plus probables, de la traduction, et enfin d'un commentaire, où il cherche à éclaircir toutes les questions qui se rattachent au texte. Ces commentaires sont remplis de détails précieux. Comme les inscriptions sont rangées par ordre des matières, chaque paragraphe forme dans son ensemble une étude du sujet qui y est traité. Pour rendre chaque paragraphe complet M. Allmer a soin de rappeler les inscriptions précédemment reproduites et les inscriptions de Lyon non entrées au Musée. Son ouvrage eût certes gagné, s'il avait pu reproduire ces dernières avec le même soin que les autres. L'auteur nous dira qu'il ne se proposait que de faire un catalogue du Musée de Lyon; mais devra bien avouer qu'il a excédé les limites d'un catalogue et que son livre a un tout autre caractère. D'ailleurs — et nous nous en félicitons — M. Allmer ne ménage pas la place et plusieurs de ses chapitres débutent par de longues notices des plus intéressantes. Signalons celles qui traitent des fonctions sénatoriales (I, p. 56 sq.), du rôle des chevaliers dans l'administration impériale (I, p. 143 sq.), le long commentaire du fameux discours de Claude (I, pp. 58-108), l'histoire complète de Lyon à l'époque romaine, empruntée à *Trion* (II, pp. 135-

¹ Les numéros relatifs aux menues inscriptions sont subdivisés.

273) et suivie de la description des monuments antiques (pp. 273-334), la relation des dernières fouilles de Trion, la description des tombeaux de l'époque d'Auguste qu'on y a trouvés en 1885 (III, pp. 29-46), et celle des lieux de sépulture de Lyon (III, pp. 140-144), enfin une étude sur les tombeaux lyonnais, comparés aux autres tombeaux gaulois et à ceux de Pompéi, et sur les épitaphes lyonnaises (III, pp. 473-492).

Ce livre constitue donc plus qu'une publication définitive des inscriptions de Lyon. Il rend presque inutile l'ouvrage intitulé *Trion*, qui s'y trouve reproduit en grande partie; mais grâce aux commentaires, il restera lui-même indispensable, même après la publication du XIII^e volume du *Corpus*.

J. P. WALTZING.

JULES ROLAND. **Atlas d'histoire.** Namur, Wesmael-Charlier. 1893.

La nouvelle édition de l'Atlas d'histoire que M. Jules Roland vient de publier, complète de très heureuse façon la série d'ouvrages qu'il a fait paraître pour faciliter l'enseignement de la géographie et de l'histoire. Cet atlas comprend trois parties, qui ont été mises en rapport avec le programme d'histoire à enseigner dans les écoles moyennes de l'État. La première est relative à l'histoire universelle jusqu'aux croisades; la deuxième, à l'histoire universelle depuis les croisades, et la troisième, à l'histoire de Belgique. Elles sont respectivement destinées aux élèves de la première, de la deuxième et de la troisième année d'études.

Le nombre des cartes que cet atlas renferme est suffisant, car outre une carte principale relative à chaque grand fait historique, il en est une ou plusieurs accessoires, de moindre dimension, destinées soit à faire ressortir un détail important, soit à montrer le rapport entre ce fait et d'autres. C'est ainsi que parmi les cartes relatives à l'histoire de Belgique, il en est qui rappellent les faits de l'histoire générale qui sont en rapport intime avec l'histoire de notre pays et qui par suite expliquent et éclairent les destinées de la Belgique. Une autre particularité des cartes de la troisième partie, c'est qu'on y

retrouve partout les limites de la Belgique actuelle, ce qui permet à l'élève de comparer, quant à l'étendue, le pays tel qu'il est à présent avec ce qu'il était à n'importe quelle période du passé. L'auteur a encore ajouté le plan de plusieurs villes où des événements importants se sont passés, telles que : Jérusalem, Tyr, Athènes, Rome, Carthage, Paris, Bruxelles, etc. Seulement nous regrettons que l'échelle de ces plans ne soit pas indiquée; cela aurait permis de se faire une idée de la grandeur de la surface représentée.

Outre les pays, villes et lieux divers dont il est question en histoire, l'auteur a inscrit sur les cartes la date des principaux faits historiques, se souvenant sans doute du vieil adage qui dit que " la géographie et la chronologie sont les deux yeux de l'histoire. „ Ces différentes annotations géographiques et chronologiques sont exclusivement celles qui se rencontrent dans les manuels d'histoire généralement employés dans les écoles. Il en résulte que les cartes se distinguent par une grande sobriété de détails, qui, jointe à l'heureux choix des teintes employées dans la coloration des cartes et à une exécution typographique irréprochable, leur donne une clarté qui en rend la lecture des plus aisées : avantage inappréciable pour les jeunes gens qui s'en serviront, ceux-ci ne possédant que des notions élémentaires de géographie.

Dans la première partie de son travail, M. Roland a mis en regard des diverses cartes un tableau signalant les points essentiels d'histoire que les élèves ont à connaître. Cela les dispensera d'un travail de copie après la leçon pendant laquelle le professeur aura résumé au tableau la matière à étudier. Mais ce qui est utile dans la première partie, le serait évidemment aussi dans les deux autres. Celles-ci pourraient donc être complétées. Peut-être M. Roland se propose-t-il de le faire dans une prochaine nouvelle édition. Nous croyons en effet son atlas appelé à un grand succès. Il est d'ailleurs d'un prix modeste et chaque partie se vend séparément (la première 1.20 fr., la deuxième et la troisième chacune 0.80 fr.).

E. D. S.

VARIA.

FRANCE. — M. Espérandieu vient d'ajouter un nouveau volume à la série de ses publications épigraphiques. Son recueil des *Inscriptions antiques du Musée de Périgueux* (Paris, Thorin, 1893) se distingue par les mêmes qualités qui font la valeur de ses travaux précédents : reproduction exacte des monuments, bibliographie abondante et précise, commentaire sobre et savant. Les lettres inédites et les listes de manuscrits publiées en appendice intéresseront autant les archéologues que les épigraphistes.

ALLEMAGNE. — On annonce une nouvelle édition, la première depuis la mort de l'auteur, du célèbre ouvrage de V. HEHN : *Culturpflanzen und Haustierte in ihrem Uebergang aus Asien nach Griechenland und Italien*. Un linguiste, M. Schrader, et un botaniste, M. Engler, se sont chargés d'ajouter en note les observations qu'une science plus avancée pourra leur suggérer. Le texte de Hehn sera respecté. On sait que ce savant allemand avait réussi à écrire un livre. Le nouveau volume paraît par fascicules à Berlin (Borntraeger).

Le premier volume d'une nouvelle histoire grecque en allemand vient de paraître chez Trübner, à Strasbourg. Elle est due à M. Beloch, professeur à l'Université de Rome. Malgré le grand nombre d'ouvrages de ce genre qui existent déjà, surtout pour les premiers temps de l'histoire de la Grèce, ce travail n'est pas une superfétation. M. Beloch a décrit en une suite de tableaux tracés de main de maître les différents aspects et les diverses époques de la civilisation hellénique. C'est l'œuvre d'un savant consciencieux et d'un esprit original. Un second volume mènera le lecteur jusqu'à Alexandre.

AUTRICHE. — M. Gomperz fait connaître dans le dernier volume des *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erherzog Rainer* une des découvertes les plus intéressantes qui aient été faites jusqu'ici dans cette riche collection. Il s'agit de morceaux assez considérables de l'*Hecale* de Callimaque, dont on ne connaissait jusqu'ici que de fort minces fragments. Ce texte curieux est écrit à l'encre sur une planche ressemblant à une grande ardoise d'écolier. D'un côté la planche porte deux colonnes des *Phéniciennes* d'Euripide, de l'autre côté quatre colonnes de l'*Hecale*. L'écriture remonte au IV^e siècle de notre ère.

SUISSE. — M. J. Nicole, professeur à l'Université de Genève, travaille depuis quelque temps déjà au déchiffrement d'une collection de papyrus rapportés d'Égypte par M. Naville. Il a déjà publié cette année un fragment d'un commentaire sur l'Iliade, dans la Revue de Philologie, et une lettre datée de l'an 158 de notre ère, dans la Revue Archéologique. On annonce la publication dans le prochain numéro de la Revue de Philologie

de fragments importants de l'Iliade et de l'Odyssée s'écartant notablement du texte traditionnel (Les fragments de l'Iliade proviennent des chants XI et XII). Il y a aussi un passage de l'Oreste d'Euripide, plus âgé de dix siècles que notre plus vieux manuscrit.

ITALIE. — M. Lanciani annonce la publication en 46 planches (chez Hoepli à Milan) d'un nouveau plan archéologique de Rome dressé au millième et qui remplacera avantageusement l'ancien plan que Canina publia dans ses *Edifizii*. La publication est faite sous les auspices de l'académie des *Lincei*.

Signalons ici le recueil de travaux dûs aux élèves de M. Beloch, qui se publie à Rome (Löschner). Le second fascicule de ces *Studi di Storia antica* est daté de 1893. Il renferme des contributions à l'histoire d'Athènes au IV^e et au III^e siècle, par M. de Sanchi, des recherches sur le prix du grain dans l'antiquité, par M. Corsetti, sur la ligne Etolienne, par M. Salvetti et sur l'état du Péloponnèse au temps de la guerre sociale, par M. Arci. Toutes ces monographies témoignent de solides qualités d'érudition et de méthode et montrent une fois de plus combien est féconde l'influence d'un enseignement vraiment scientifique.

GRÈCE. — M. D. Bikélas a réuni dans un volume auquel il a donné pour titre : La Grèce byzantine et moderne, études historiques (Paris, Firmin-Didot, 1893, 8°) une série de travaux qu'il a publiés, en différents endroits, sur ce sujet qu'il connaît si bien.

M. P. Cavvadias vient de publier à Athènes chez Wilberg le 1^{er} volume des *Fouilles d'Epidaure* (1881-1887). Il contient, entre autres, une histoire du célèbre sanctuaire d'Esculape.

On commence à avoir quelques détails au sujet des fouilles entreprises à Delphes, par l'Ecole française d'Archéologie. Le trésor des Athéniens, récemment découvert, est une construction *in antis*, comme ceux d'Olympie, mais plus grand. C'est un chef d'œuvre de l'art archaïque (comm. du V^e s. av. J. C.), plus beau que tout ce qu'on connaît de cette époque. Une des métopes représente Hercule, l'autre un taureau. Les sujets paraissent tous empruntés aux exploits d'Hercule et de Thésée. On a mis au jour en outre des restes de monuments considérables, entre autres les murs du temple d'Apollon Pythien. Parmi les matériaux de cette dernière construction, s'est trouvée une statue archaïque d'Apollon dans un admirable état de conservation, le nez et les pieds seuls ayant souffert. Elle est plus grande que nature et rappelle plus encore le type Egyptien que les statues bien connues d'Orchomène et de Thera. C'est probablement une copie de quelque ancien *xoanon*. On signale enfin une tête de femme d'une grande beauté, une tête colossale d'Apollon et une inscription de plus de cent lignes.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de M. A. Chuquet.

Sommaire du 25 septembre-2 octobre : Crum, *Manuscripts coptes* (G. Maspero). — Loret, *Manuel de la langue égyptienne* (G. Maspero). — Wilcken, Krebs, Viereck, *Documents grecs des papyrus* (H. G.). — Goumy, *Les Latins* (Emile Thomas). — Bluemner, *Les couleurs, épithètes des poètes latins* (Paul Lejay). — Cagnat, *L'année épigraphique* (Paul Guiraud). — Schaumkell, *Le culte de sainte Anne à la fin du moyen âge* (Ch. Pfister). — Lippert, *Gui de Basoches* (Ch. Pfister). — Louis de Bavière; Marguerite de Saxe (Ch. Pfister). — Barrière-Flavy, *La baronnie de Calmont* (T. de L.). — Lope de Vega, *La Dorotea*, trad. par Dumaine (H. Léonardien). — Clément-Simon, *Célébrités de la ville de Brives* (T. de L.). — Marcks, *Coligny, I* (R.). — Cadier, *L'église de la vallée d'Aspe* (R.). — Lacour-Gayet, *Études historiques* (Ch. Pfister). — *Les dialectes grecs, mémoires publiés par le Syllogue de Constantinople* (My). — Ortway, *Histoire de la ville de Presbourg. I* (J. Kont). — Peters, *Gombat et conquête en Afrique* (A. B.).

Du 9 octobre : Neumann, *Anthologie bouddhique* (L. Feer). — Richter, *La Bible et Homère* (Salomon Reinach). — Baltzer, *Organisation militaire de Danzig* (Ch. Pfister). — Markham, *Colomb et Toscanelli* (B. A. V.). — Pasolini, *Catherine Sforza* (Charles Dejole). — Gigas, *Lettres des Bénédictins* (T. de L.). — Molière, *Malade imaginaire*, p. Pautigny (A.). — Cottin, *L'Angleterre devant ses alliés* (F. D. C.). — Vandal, *Napoléon et Alexandre* (F. D. C.). — Tarde, *Les transformations du droit* (Paul Guiraud). — *Lettre de M. Clermont-Ganneau : Le reniement de saint Pierre et la portière Ballia* (Ernest Leroux).

Du 16 octobre : Carrière, *Nouvelles sources de Moïse de Khoren* (A. Meillet). — Brandt, *La Passion et la Résurrection dans les quatre évangiles* (A. Loisy). — Geffken, *L'idée de la mort chez les Grecs* (My). — Dareste, Haussoullier, Th. Reinach, *Recueil des inscriptions juridiques grecques, I, II* (Paul Guiraud). — Benoist et Gœlzer, *nouveau dictionnaire latin-français* (Frédéric Plessis). — Cicéron, *De imperio Pompei*, p. Preudhomme (Emile Thomas). — Zielinski, *Conjectures sur les discours de Cicéron* (Emile Thomas). — Por, *Louis de Hongrie et Jean Gouge* (J. Kont). — Bonstetten, *œuvres*, p. Buchi (Ch. Pfister). — Villari, *Les deux premiers siècles de l'histoire de Florence* (F. T. Perrens). — Mervault, *Saint-Martin de Ré et la Rochelle*, p. Musset (T. de L.). — Passy, *Les sons français* (E. Bourciez). — Beyer et Passy, *Traité de la prononciation française* (E. Bourciez). — Tivaroni, *L'Italie sous la domination autrichienne, II* (Charles Dejole). — *Études politiques de l'Académie de Philadelphie* (Charles Seignobos).

Du 2 octobre : Le Braz, La légende de la mort en Basse-Bretagne (V. H.). — Smend, Manuel de la religion d'Israël (A. Loisy). — Setti, Les mimes d'Hérodas (My). — De la Blanchère, Doublet, Gauckler, Musée d'Algérie (Aug. Andollent). — Schwan, Grammaire de l'ancien français (E. Bourcier). — U. Chevalier, Poésie liturgique du moyen âge (T. de L.). — Ch. Schmidt, Martin et Jean Schott (Emile Picot). — Lemonnier, L'art français au temps de Richelieu et de Mazarin (Raoul Rosières). — Tocqueville, Souvenirs (E. D. C.). — Levasseur, La France et ses colonies (B. Auerbach). — Marchot, Phonologie d'un patois wallon; Du vocalisme français (E. Bourcier). — Lenthéric, Le Rhône (B. Auerbach).

Du 30 octobre : Holtzmann, Nouveau Testament (A. L.). — Schlee, Scholies sur Térénce (Paul Lejay). — Clausse, Basiliques et mosaïques chrétiennes (M. R. de la Blanchère). — Overmann, La comtesse Mathilde (Ch. Pfister). — Bricard, Jean Bourré (H. Baguenier Désormaux). — Stein, Charles de Berry; L'affaire de Villemaréchal; Mélanges historiques (T. de L.). — Perreau, Catinat et l'invasion du Dauphiné (A. C.). — Mosen, Charlotte Amélie de la Trémoille (Ch. J.). — Ritter, Didier Rousseau (T. de L.). — Foucart et Pinot, La défense nationale dans le Nord, II (A. Chuquet). — Bockenheimer, La reconquête de Mayence (A. Ch.). — Notes critiques sur l'histoire de M. Thiers (A. Ch.). — Lapaille, Travaux sur la langue française (Ch. J.). — Castanier, La Provence préhistorique; Lettre de M. Deloume (J. Kont).

Du 6 novembre : Le Blant, Les persécuteurs et les martyrs aux premiers siècles de notre ère (Paul Lejay). — Vie de saint Paul le Jeune (A. Delboulle). — W. Scherer, Petits écrits (A. C.). — Documents publiés par la Société de l'histoire de Normandie (A. Delboulle). — (Jeny et Lanéry D'Arc, Jeanne d'Arc en Berry (T. de L.). — Lessing, Œuvres, VIII, p. Muncker (A. C.). — Portais, Sœur Pelletier (H. Baguenier Désormaux). — Queruau-Lamerie, Fusillades du Champ des Martyrs (H. Baguenier Désormaux). — Planchenault, Les artistes angevins (H. Baguenier Désormaux). — Correspondance de Charles Frédéric de Bade, p. Erdmannsdorffer, III (A. Ch.). — Pasquier, Mémoires, I (A. Ch.). — Houssaye, 1815 (A. Ch.). — Bigarré, Mémoires (H. Baguenier Désormaux). — Schiler, Wœrth (A. C.). — De Jacquilot du Boisrouvray, La retraite de Vinoy (Ch.). — Dupuy, Les hus­sards (C.). — D'Ancona, Manuel de la littérature italienne, III (Charles Dejole). — Picot, Catalogue de la Bibliothèque de James de Rothschild, III (T. de L.).

Du 13 novembre : Sacleux, Dictionnaire français-swahili (V. H.). — Tropea, La Lucanie (Salomon Reinach). — Scerbo, Le grec et le latin (V. H.). — Baentsch, La loi de sainteté (A. Loisy). — Siegfried, Job (A. Loisy). — Charles, Le livre d'Hénoch (A. Loisy). — Thomas, Méilton de Sardes (A. L.). — Koestlin, La conviction morale et religieuse (A. B.). — Bremer, Phonétique allemande (V. H.). — Wetz, De l'histoire littéraire (Ch. J.). — Richard, Thierry d'Hireçon (A. Delboulle). — Hanotaux, Richelieu, I (Louis Farges). — Vergara, La rose (Ch. J.). — Doumic, De Scribe à Ibsen (Félix Hémon). — Larroumet, Études de critique et d'art (Félix Hémon). — Pellissier, Essais de littérature contemporaine (Félix Hémon). — Kerviler, Répertoire

général de bibliographie bretonne; Armorique et Bretagne (T. de L.). — Kobert, *Études pharmacologiques*, III (Ch. J.).

Du 20 novembre : Winternitz, *Les coutumes indo-européennes* (Sylvain Levy). — Walters, *Catalogues des vases grecs et étrusques du British Museum* (Salomon Reinach). — Plutarque, *Démosthène*. p. Holden (Emile Baudat). — Marquardt, *Vie privée des Romains*, II, trad. V. Henry (R. Cagnat). — Luzio et Renier, *Mantoue et Urbin* (P. de Nolhac). — Wlislöcki, *La vie populaire des Hongrois* (J. Kont). — Becker, Jean Lemaire (P. N.). — Aulard, *Recueil des Actes du Comité*, V; *Les Jacobins*, IV; *Mémoires de Chaumette*; *Études et leçons sur la Révolution française* (A. Chuquet). — De Beaucourt, *Captivité de Louis XVI* (A. C.). — Pierre, *Le dix-huit Fructidor* (A. Ch.). — *Souvenirs de la guerre d'Espagne* (A. C.). — Lenotre, *La guillotine* (A. C.). — Wagner, Moltke et Mühlbach (A. C.). — Horning, *Le champ de bataille de Woerth* (C.). — Bourdeau, *Conquête du monde végétal* (Ch. J.).

Wochenschrift für Klassische Philologie, herausgegeben von Georg Andresen, Hans Draheim und Franz Harder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder, 1893.

13. September. — Rezensionen und Anzeigen : Latin historical inscriptions illustrating the history of the early empire by G. Men. Rushforth (A.). — J. Sorn, *Der Sprachgebrauch des Historik. Eutropius* (tz). — Fr. Johnson, *De conjunctivi et optativi usu Euripideo in enuntiatis finalibus et conditionalibus*. (Kallenberg). — W. Lange, *Quaestiones in Aristophanis Thesmophoriazusas* (J. W.). — Auswahl aus Xenophons *Hellenika*; F. d. Schulgebr. bearb. von C. Bünger; *Schulkommentar zur Auswahl aus Xenophons Hellenika* v. C. Bünger (E. Bachof). — C. F. H. Bruchmann, *Beiträge zur Ephoroskritik*. II (G. J. Schneider). — *Flavii Josephi opera omnia*. Post I m. Bekkerum rec. S. A. Naber. Vol. III (K. Jacoby). — *In Memoriam. Rückblicke auf d. Livländische Landes-Gymnasium Kaiser Alexander II. zu Birkenruh* (O. Weissenfels).

20. September. — Rezensionen und Anzeigen : Guhl und Koner, *Leben der Griechen und Römer*. 6. Aufl. bearb. von R. Engelmann. Lfg. 1-4 (P. W.). — K. Sartori, *Das Kottabosspiel der alten Griechen*; Chr. Boehm, *De cottabo* (H. Blümner) I. — C. Fries, *Quaestiones Herodoteae...* — Kvicala, *Nové kritické a exegetické prispevky k Vergiliově Aeneide* (Neue kritische und exegetische Beiträge zu Vergils Aeneis) (K. Wotke). — E. Bischoff, *Prolegomena zum sogenannten Dionysius Cato* (Géza Némethy). — Ferd. Schultz, *Lehrbuch der alten Geschichte für die Oberstufe höherer Lehranstalten*. I : *Griechische Geschichte*. II : *Römische Geschichte* (A. Höck). — Ellendt-Seyffert, *Lateinische Grammatik*. 37. Aufl., bearb. von M. A. Seyffert und W. Fries (C. Stegmann).

27. September. — Rezensionen und Anzeigen : H. Brunn, *Griechische Kunstgeschichte*. Erstes Buch (P. Weizsäcker). — K. Sartori, *Das Kottabosspiel der alten Griechen*; Chr. Boehm, *De cottabo* (H. Blümner) Schluss. — K. Weissmann, *Die scenischen Aufführungen des 5. Jahrhunderts*; E. Bodensteiner, *Scenische Fragen über den Ort des Auftretens und Abgehens*

von Schauspielern und Chor im griechischen Drama; E. Capps, *Vitruvius and the Greek stage* (G. Oehmichen) I. — K. Abicht, Übersicht über den Dialekt des Herodotos 4. Aufl. (W. Gemoll). — P. Ostbye, *Die Schrift vom Staate der Athener und die attische Ephebie* (G. J. Schneider). — Kellner, *Der heilige Ambrosius als Erklärer des alten Testaments* (C. Weyman). — S. Frankfurter, Graf Leo Thun-Hohenstein, Franz Exner und Hermann Bonitz (J. Loos).

4. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: K. Weissmann, *Die scenischen Aufführungen des 5. Jahrhunderts*; E. Bodensteiner, *Scenische Fragen über den Ort des Auftretens und Abgehens von Schauspielern und Chor im griechischen Drama*; E. Capps, *Vitruvius and the Greek stage* (G. Oehmichen) Schlufs. — Herodotos, f. d. Schulgebrauch erkl. von K. Abicht. 4. Bl. Buch VII, 4. Aufl. (W. Gemoll). — Xenophons *Anabasis* und *Hellenika* in Auswahl. Für den Schulgebr. herausg. von Fr. G. Sorof. I. Bdch. *Anab.* I—IV. Text und Kommentar (H. Kruse). — H. Peter, *Die scriptores Historiae Augustae* (K. Lessing). — A. Ohlert, *Allgemeine Methodik des Sprachunterrichts in kritischer Begründung* (O. Weissenfels). — K. Kunze, *Griechische Formenlehre in Paradigmen*. 3., wesentlich umgearbeitete Aufl. (J. Sitzler).

11. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: H. Schucht, *De documentis oratoribus Atticis insertis et de litis instrumentis prioris adversus Stephanum orationis Demosthenicae* (J. E. Kirchner). — Rud. Schneider, *Legion und Phalanx* (Fr. Fröhlich). — Horatii *Sermonum et Epistularum libri*: Mit Anmerkungen von Lucian Müller. II. Teil: *Episteln* (W. Hirschfelder). — Th. Opitz und Alf. Weinhold, *Chrestomathie aus Schriftstellern der sogenannten silbernen Latinität f. den Schulgebrauch zusammengestellt* (O. Weissenfels). — Nils Sjöstrand, *In syntaxin Draegerianam notationes nonnullae* (H. Ziemer). — G. Curtius' *griechische Schulgrammatik*. 21. Auflage bearb. von W. von Hartel (J. Sitzler).

18. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: J. H. Lipsius, *Von der Bedeutung des griechischen Rechts* (E. Ziebarth). — P. M. Bolderman, *Studia Luciana* (P. Schulze). — *Leontios' von Neapolis Leben des Heiligen Johannes des Barmherzigen* herg. von H. Gelzer (J. Dräseke). — Wellers *lateinisches Lesebuch aus Herodot.* 18. Aufl., bes. von Ed. Wolff (H. Ziemer). — Luckenbach, *Abbildungen zur alten Geschichten* (W.). — W. Kopp, *Geschichte der römischen Litteratur*. 6. Aufl. bes. von O. Seyffert (W.).

25. Oktober. — Rezensionen und Anzeigen: A. von Gutschmid, *Kleine Schriften*, herausg. von Fr. Rühl. IV. Bl. (A. Wiedemann). — Angermann, *Beiträge zur griechischen Onomatologie* (J. Kirchner). — O. Miller, *Römisches Lagerleben* (Fr. Hankel). — Aem. de Geyso, *Studia Theognidea* (Fr. Cauer). — *Liber Catulli Bibliothecae Marcianae Venetiarum heliotypica arte exprimend.* cur. C. Nigra (H. Magnus). — W. Deecke, *Latein. Schulgrammatik*; W. Deecke, *Erläuterungen zur Latein. Schulgrammatik* (H. Ziemer) I. — H. Muzik, *Stoff und Mittel des Unterrichts in den kl. Sprachen* (O. Weissenfels). — *Deutscher Universitätskalender*. 44. Ausgabe. Winter-Sem. 1893/94, herausg. von F. Ascherson.

1. November. — Rezensionen und Anzeigen: H. Francotte, *L'organisation*

de la cité athénienne et la réforme de Clisthènes (Fr. Cauer). — A. Th. Christ, Zur Frage über die Bedeutung des Phaidonpapyrus; E. Holzner, Kritische Studien zu Euripides; W. Kloucek, Vergiliana (R. Peppmüller). — V. Inama, Filologia classica greca e latina (Fr. Harder). — W. Deecke, Latein. Schulgrammatik; W. Deecke, Erläuterungen zur Latein. Schulgrammatik (H. Ziemer) Schluss. — H. Reich, Übungsbuch der lateinischen Elementarstilistik für die sechste Klasse des humanistischen Gymnasiums und den dritten Kurs des Realgymnasiums (A. Reckzey).

8. November. — Rezensionen und Anzeigen: Frans von Schwarz, Alexander des Grossen Feldzüge in Turkestan (R. Fuchs). — O. Schwab, Historische Syntax der griechischen Komparation in der klassischen Literatur (H. Ziemer). — H. Schmidt, De duali Graecorum et emorientis et reviviscentis (E. Hasse). — E. Capps, The stage in the greek theatre according to the extant dramas (G. Oehmichen). — M. E. Babelon, Catalogue des monnaies grecques de la bibliothèque nationale. Les Perses Achéménides, les satrapes et les dynastes de leur empire, Cypre et Phénicie (O. Treuber). — Syriani in Hermogenem commentaria ed. H. Rabe. Vol. II (C. Haeberlin). — A. Müller, Griech. Schulgramm.; A. Müller, Griechisches Lese- u. Übungsb. f. Unter-Tertia; A. Müller, Vorrede zu beiden Büchern (W. Vollbrecht). I.

15. November. — Rezensionen und Anzeigen: R. Reitzenstein, Epigramm z. Skolion (Haeberlin) I. — Ciceronis de oratore libri tres. Rec. Th. Stangl (J. Tolkiehn). — A. Gregorius, De M. Annaei Lucani Pharsaliae tropis. Pars prior (J. Franke). — Claudii Claudiani carmina rec. Th. Birt (L. Jeep). — A. Müller, Griech. Schulgramm.; A. Müller, Griechisches Lese- u. Übungsb. f. Unter-Tertia; A. Müller, Vorrede zu beiden Büchern (W. Vollbrecht) II. — K. Becker, Die Hauptregeln der lateinischen Syntax (A. Reckzey).

M543042

L24
R4
ser 2
V. 36

